

Mémoire de Master 2
Histoire contemporaine
Université Paris-Nanterre
Sous la direction de Sabine EFFOSSE

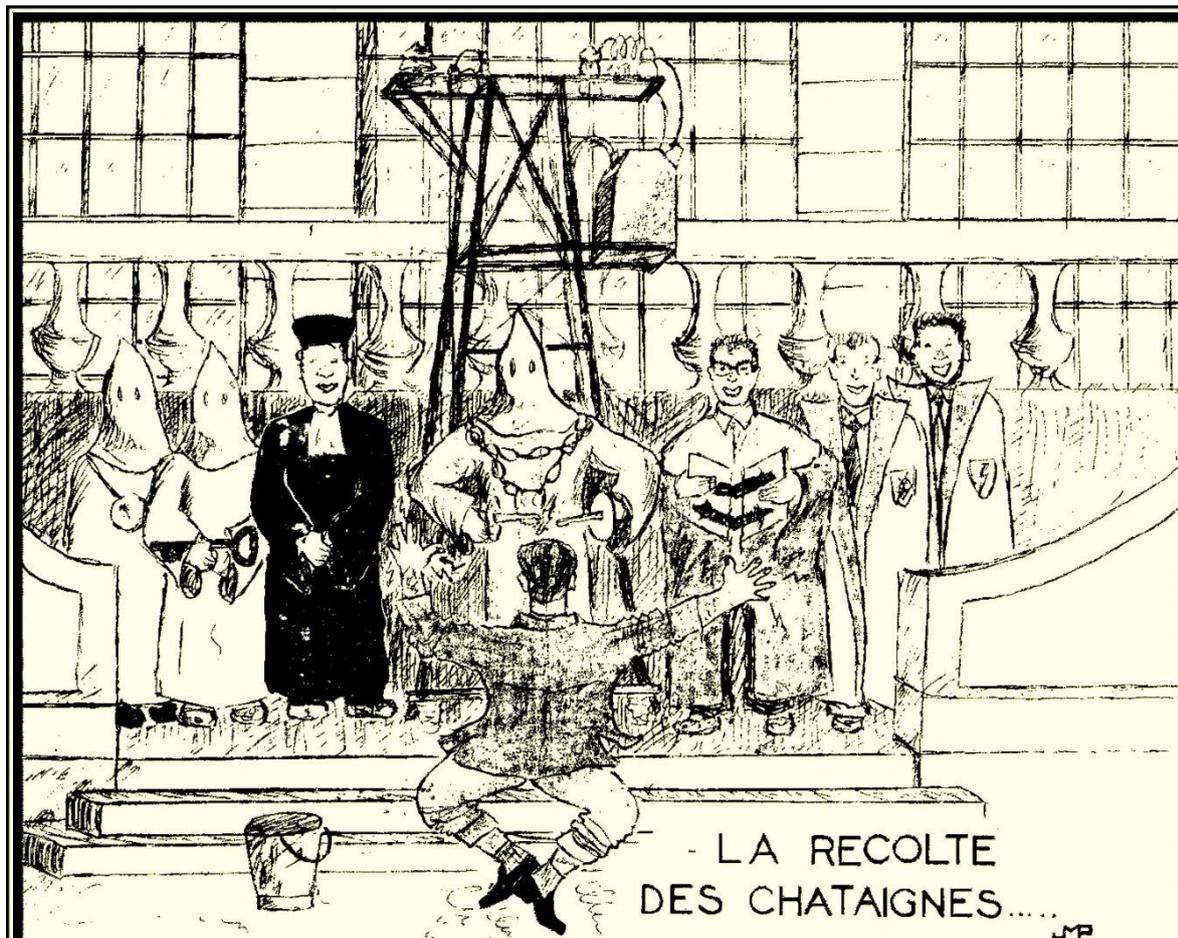
Avec le concours du Comité d'histoire de l'électricité et de l'énergie
et le soutien de la Fondation Groupe EDF

Gurcy-le-Châtel ou « l'école de la vie »

Histoire de l'école nationale des métiers d'EDF et des Fulgurs

Un modèle original de formation professionnelle des ouvriers de l'électricité

(Master 2 : 1943-1968)



Le Baptême Électrique de la 29ème.promotion. Journal des Élèves Le Déphasé. Novembre 1955.

Juin 2018- Mireille DÉLIVRÉ-LANDROT

PROCES-VERBAL DE SOUTENANCE DE MEMOIRE

Identité de l'étudiant : Mme Mirielle DELIURE-LANDROT

Directeur de mémoire : Mme Sabine EFFOSSE

Master préparé : Master 2 - HISTOIRE CONTEMPORAINE

Session : Juin 2018

Note : 18/20

Mention : Excellent - Très bien

Titre de mémoire : Gurey-le-Châtel ou "l'école de la vie"
Histoire de l'école nationale des métiers EDF et des
Fulgurs. Un modèle original de formation professionnelle des ouvriers de
l'électricité (1943-1968).

Rapport sur le mémoire :

Travail riche et documenté par de nombreuses archives
privées et d'experts oraux. Clarté et maîtrise de
l'expression. Cette riche étude de cas sur la formation
professionnelle mêle histoire d'entreprise et histoire de
l'enseignement de manière remarquable. De la période
vicieuse à 1968, les évolutions d'organisation sont
clairement mises en valeur, de même que l'internationalisation
du modèle qui souligne les circulations dans le domaine
de la formation professionnelle. Une aventure
humaine à l'échelle d'une
génération.

Date : 29 juin 2018

Nom et signature des membres du jury :

EFFOSSE Sabine



RACHU Laure



Sache te redire sans cesse : « il ne tient qu'à moi »

André Gide

REMERCIEMENTS

- Sabine Effosse, Professeur des universités, qui tout au long de ces années m'a assurée de sa constante bienveillance et de sa patience.
- La Fondation EDF et le Comité d'Histoire de l'électricité, qui m'ont fait confiance au travers de la bourse attribuée en décembre 2017.
- Mes trois filles Éloïse, Andréa et Anouk qui m'ont encouragée, chacune à leur manière pendant ces dix années d'études d'histoire. Soyez « demain, artisanes de votre propre vie ».
- Mon mari Yann, compagnon de vie, toujours présent dans les hauts et les bas de ma vie.
- Jean-Claude Rouvière, 46ème promotion, le premier des Fulgurs rencontré en juillet 2015 à me faire confiance en me cédant de précieuses archives. Il est resté un soutien amical et sans faille.
- André Sannier, 28ème. promotion, par son travail considérable et efficace de « chef de cabinet ». Il a su mobiliser les très nombreux Fulgurs pour multiplier les témoignages.
- Daniel Allier, ancien directeur de l'école, pour sa bienveillance et son attention.
- Ruddy Racon et Frédéric Lopes, et l'association Amicale Énergie, toujours prête à encourager mon travail de recherche.
- Les anciens élèves qui ont bien voulu porter un témoignage particulier et livrer leurs souvenirs.
Qu'il soit, chacun, remercié à sa juste mesure : sans vous tous, anciens élèves, ce travail n'aurait pas été rendu possible.

- Paul Dauthuille, 1ère. et 2ème. promotions.
- Jean-Jacques Charron, 11ème. promotion.
- René Rault Verpreys, 11ème. promotion, décédé en mars 2016.
- Jean-Jacques Augry, 14ème. promotion.
- François Moncla, 16ème. promotion.
- Michel Lambert, 19ème. promotion.
- Claude Giraud, 20ème. promotion.
- Jacques Trioen, 23ème. promotion.
- Michel Beaudouin, 24ème. promotion.
- Georges Maestrini, 24ème. promotion, toujours présent malgré le décalage horaire avec le Mexique.
- André Bordes, 28ème. promotion.
- Guy Schüpbach, 28ème. promotion.
- Paul Chemouny, 33ème. promotion.
- Georges Labitte, 33ème. promotion.
- Jack Vincent, 29ème. promotion.
- Marc Leygonie, 31ème. promotion.
- Pierre Letourneur, 36ème. promotion.
- Francis Farvacque, 38ème. promotion, décédé en juillet 2017.
- Jean Laval, 38ème. promotion.
- Bernard Buisson, 40ème. promotion.
- Vittorio Venturi, 44ème. promotion.
- Jacques Munoz et Claude Meunier, 45ème. promotion.
- Mohamed Mégherfi, 2ème. AMT.
- Michel Rolland, Soissons-Cuffies, qui a sillonné la France pour la collecte de sources.
- Olivier Thémereau, pour avoir recherché les archives de son père, Jacques, 2ème. promotion.
- Jean-Marc Huguet, 43ème. promotion, pour ses encouragements.
- Thierry Blanchon, collègue et ami, pour son soutien et sa relecture attentive.

Merci aux 33 000 élèves sortis des écoles de métiers d'EDF, dont 7500 Fulgurs, notamment à tous ceux qui m'ont apportée leur témoignage et que je n'ai pas cités dans ce mémoire.

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

Ce mémoire fait suite à une recherche précédente en Master 1 sur le même sujet : « L'histoire de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel, sur une période antérieure 1940-1943 ».

On se reportera à cette recherche pour ce qui concerne le contexte de création de l'école.

PLAN DU MÉMOIRE

(une table des matières détaillée est placée en fin de mémoire → **ICI** page 349).

1ÈRE PARTIE : 1943 à 1946 : LA RECONSTRUCTION, ENJEU NATIONAL.

- 1943-1945 : une France à reconstruire, un secteur énergétique éclaté.
- Un petit centre de formation aux métiers de l'électricité ; le tournant de 1943.
- Une réponse aux grands enjeux du secteur : nationalisation et formation.

2ÈME PARTIE : EDF 1946 à 1955 UN DÉFI : PRODUIRE POUR FAIRE FACE À LA CROISSANCE DE LA CONSOMMATION

- Un défi humain : la formation d'une main-d'œuvre nombreuse et unifiée.
- Une réponse à ce besoin de formation d'ouvriers : une école pilote.
- Deux spécificités : la place essentielle du sport et une pédagogie expérimentale.
- Un premier bilan, dix ans après la nationalisation.

3ÈME PARTIE : « GURCY, ÉCOLE DE LA VIE » : UNE HISTOIRE CULTURELLE.

- Les attributs d'une culture communautaire.
- Autodiscipline et responsabilisation.
- « Les traditions », la grande affaire des Fulgurs.
- « Les lieux de mémoire ».
- « Cet endroit est une oasis ».

4ÈME PARTIE : 1955 à 1967 : EXPANSION ET DIVERSIFICATION SOUS UN NOUVEAU STATUT.

- Le milieu des années 1950 : un tournant pour EDF.
- Pour répondre à ces enjeux : un nouveau statut pour Gurcy et un nouvel acteur, l'Éducation Nationale.
- 1955 à 1965 : l'Âge d'Or de Gurcy : renommée, diversification, internationalisation.

5ÈME PARTIE : LA VIE APRÈS L'ÉCOLE.

- La vie après l'école.
- La carrière après Gurcy.

6ÈME PARTIE : LE TOURNANT DE 1967 ET LA FIN D'UNE FILIÈRE EXCLUSIVE.

- 1967 : un nouveau tournant.
- second niveau de recrutement : les AMT.

INTRODUCTION

« EDF produit chaque année 100 milliards de kilowatts-heures et 200 fulgurs¹ des promotions de Gurcy² ».

PRÉSENTATION DU SUJET

La mise en perspective de la production française d'électricité et de la sortie de la 50ème promotion de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel étonne. Pourquoi rapprocher ainsi formation et production d'électricité et pourquoi l'évoquer dans la presse ? Les habitants de Seine-et-Marne sont accoutumés à lire dans la presse régionale l'actualité de l'école ; les sportifs consultent dans L'Équipe les prouesses des joueurs de rugby de l'école qui évoluent en équipe de France. Quelle est donc cette école, exception dans le paysage de l'enseignement technique français, qui forme, comme le dit sa Loi, « des techniciens accomplis, mais aussi et surtout des hommes » ?

À sa création, en 1941, Gurcy, est un centre de formation professionnelle qui se distingue peu des 800 autres sur le territoire. Située dans la petite commune rurale de Seine-et-Marne de Gurcy-le-Châtel, à 80 km de Paris, elle est créée par la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité sous l'égide du Secrétariat à la Jeunesse. Lorsque dix ans après la nationalisation de l'électricité, elle prend avec trois autres écoles d'EDF³ le statut envié « d'école de métiers », l'école amorce son « âge d'or », qui couvrira une décennie et verra plusieurs vagues de diversifications successives vers la formation continue et vers l'international dans le cadre de la coopération technique.

Entre 1941 et 1986, l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel a formé plus de 7500 ouvriers et techniciens aux spécificités techniques du secteur de l'électricité, en suivant l'évolution des besoins d'EDF qui doit relever plusieurs défis d'envergure pour achever l'électrification du pays et la modernisation des infrastructures de production d'électricité. Outre cette formation initiale, Gurcy a directement contribué à former chaque année 33 000 agents EDF dans le cadre de la formation continue et à créer 75 centres dans 50 pays.

L'école de Gurcy, c'est aussi une empreinte indélébile sur ceux qui l'ont fréquentée, en particulier ses anciens élèves qui forment un faisceau dense et soudé, par-delà les frontières françaises. Les souvenirs des anciens sont éloquentes, 60, parfois 70 ans après leur passage

¹ Les Fulgurs sont, on le verra, les élèves de l'école de Gurcy intronisés par le Baptême.

² 5000 techniciens formés : la promotion Henri de France a quitté l'école de métiers EDF de Gurcy-le-Châtel. Journal Seine-et-Marne Matin, 22 mars 1967.

³ la Pérolrière dans le Rhône, Scourdois dans le Puy-de-Dôme, Sainte-Tulle dans les Basses-Alpes.

à l'école. L'un deux raconte : « Gurcy, c'est le grand amour pour moi, c'est difficile à exprimer, j'y ai vécu tant de choses, des bonnes beaucoup, des mauvaises parfois, des surprenantes, des incroyables ! J'ai couru un cross à côté d'Alain Mimoun, vainqueur du marathon aux JO de 1956, j'ai appris à courir le 110 mètres-haies avec un sélectionné olympique, j'ai appris à sauter en rouleau dorsal, discipline très peu connue à l'époque. Dans ma promotion, il y avait des internationaux ou de futurs internationaux juniors de rugby ! Nous avons pu rencontrer aux Jeunesses Musicales de France Art Blakey et ses "Jazz Messengers", assister à une représentation d'une pièce d'Eugène Ionesco. Nous avons participé comme figurants à un spectacle Son et Lumière dont Dalida était la vedette ! Ce que je suis devenu n'a été possible que par l'enseignement que j'ai reçu à Gurcy. C'est à Gurcy que j'ai appris mon métier d'homme³». Les nombreux témoignages recueillis dans le cadre de cette recherche constituent un faisceau conduisant à une conclusion homogène : le passage de ces jeunes adolescents à l'école de Gurcy les aura pour la plupart marqués toute leur vie.

Cette étude de Master 2 d'Histoire contemporaine constitue une analyse monographique de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel sur une période de 25 ans, de 1943 à 1968. Elle fait suite à une recherche précédente sur le même sujet qui s'était concentrée sur la période 1941 à 1943 qui a vu la création de l'école dans un contexte de Révolution Nationale. Cette recherche en Master 1 avait fait l'objet d'un mémoire sous la direction de Madame Effosse, présentée en soutenance de jury en juin 2016.

MOTIVATION DANS LE CHOIX DU SUJET

Cette recherche en Master 2 intervient dans une histoire personnelle assez singulière. En effet, de formation ingénieur en électrotechnique, je travaille depuis vingt ans dans des métiers techniques puis transverses dans le domaine de l'exploitation et la maintenance des centrales nucléaires. En parallèle à cette carrière, je poursuis depuis dix ans des études d'histoire à l'université Paris Nanterre. L'opportunité de commencer des études en sciences humaines s'est présentée en 2008, et j'ai donc commencé à 35 ans, en parallèle à une vie professionnelle dense et à la gestion d'une famille de trois enfants, des études d'histoire par la voie d'enseignement à distance dont l'université de Nanterre offre l'opportunité.

Le passage de la licence m'a naturellement conduit à la poursuite en Master. Lorsqu'il s'est agi de trouver un sujet pour le travail de recherche, mon choix s'est spontanément porté sur l'histoire

³ F. Farvacque, 38ème promotion

des écoles de métiers d'EDF. En effet, mes collègues d'exploitation, la plupart proches de la retraite, étaient pratiquement tous issus des écoles de métiers d'EDF. J'avais alors été maintes fois saisie de l'apparente contradiction entre le temps relativement court qu'ils y avaient passé (12 à 18 mois) et l'empreinte forte que ce séjour leur avait laissée sur leur carrière, mais aussi leurs valeurs et leur chemin de vie. Mon niveau d'information se limitait alors au fait que ces écoles avaient formé un grand nombre d'agents aux métiers de l'exploitation de centrales EDF. Lorsque j'ai commencé ce travail, j'étais alors convaincue que ma recherche consisterait à exploiter des fonds d'archives de l'entreprise relatifs aux écoles de métiers. Il n'en a rien été, nous y reviendrons plus longuement.

Après six ans de recherche consacrés à l'étude de l'école de métiers de Gurcy, force est de constater que ce travail que je prévoyais solitaire s'est révélé largement collectif et que cette aventure, dont je pensais qu'elle serait exclusivement intellectuelle, s'est révélée très riche au plan humain.

LIMITES GÉOGRAPHIQUES ET CHRONOLOGIQUES

LIMITES GÉOGRAPHIQUES

En 1956, la convention entre EDF et l'Éducation Nationale donne à quatre écoles d'EDF le statut d'«école de métiers». Les écoles de métiers d'EDF/GDF « rassemblent alors « des établissements d'enseignement public qui assurent un enseignement spécialisé aux techniques propres à Électricité de France, ainsi qu'un enseignement sportif approprié.⁴» Les écoles de métiers d'EDF et GDF sont ensuite les suivantes : Gurcy-le-Châtel en Seine-et-Marne, La Pérolrière dans le Rhône, Scourdois dans le Puy-de-Dôme, Saint-Affrique dans l'Aveyron, Sainte-Tulle dans les Alpes de Haute-Provence, Soissons-Cuffies dans l'Aisne pour EDF, Nantes-Montluc en Loire-Atlantique, Versailles dans les Yvelines et Lyon-la-Mouche dans le Rhône pour GDF. Chacune de ces écoles porte une histoire spécifique et pourrait faire l'objet d'une recherche à part entière. Étudier l'histoire de l'ensemble de ces écoles de métiers n'aurait pas de sens : le contexte de création, les acteurs, les missions sont très différentes de l'une à l'autre, en particulier les premières années. Elles se rassemblent lorsque toutes prennent le statut d'école de métiers, mais étudier une histoire globale de ces écoles sur une période aussi vaste aurait dilué la recherche, il était plus intéressant de resserrer le sujet, à la fois géographiquement et chronologiquement.

⁴ Extrait de la convention EDF/ Éducation Nationale 1956 – Archives historiques d'EDF, Boite 836 635

Notre recherche s'est concentrée sur l'une d'entre-elles, l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel. Située à moins d'une centaine de kilomètres à l'Est de Paris, non loin de Provins et de Nangis, cette école couvre un domaine de 20 hectares que surplombe un château. La commune de Gurcy-le-Châtel n'a que quelques centaines d'habitants, mais, quoi qu'il en soit, l'école vit et fonctionne en autarcie.

Pourquoi avoir centré mon étude sur l'école de Gurcy-le-Châtel ?

- Il s'agit d'une recherche historique, et la très grande majorité, voire la quasi-totalité des sources disponibles concernent cette école. Certaines données non disponibles dans les archives ont pu être documentées par voie orale et les interlocuteurs que j'ai été amenée à rencontrer dans le cadre de cette étude sont des anciens de cette école.
- Par ailleurs, comme nous l'écrivions dans la recherche précédente, l'école de métiers de Gurcy est située en région parisienne, donc proche de la capitale et des centres de décision. Elle est par conséquent impactée en priorité par les décisions et stratégies de la direction d'EDF.
- Cette école porte en soi une histoire très particulière, car les soubresauts de son histoire ont été largement provoqués par quelques figures charismatiques et sans lesquelles elle n'aurait pas eu le développement et la renommée que l'on sait
- Ainsi, Raymond Lambert qui prend la direction de l'école en 1943 et la quitte -en apparence, nous le verrons- en 1955, reprend les principes majeurs du centre de formation créé en 1940 tout en en transformant les finalités pour les adapter aux nouveaux enjeux de la jeune entreprise nationalisée. Raymond Lambert, par son esprit visionnaire, son caractère charismatique voire parfois mégalomane, a très certainement donné une impulsion décisive à l'école en intégrant d'autres dimensions, notamment les « traditions » dès 1943 et l'autodiscipline en 1947. Les archives de sa main sont assez rares, néanmoins nous disposons de nombreux écrits qui évoquent son passage, déterminant, à la tête de l'école.

Nous avons par ailleurs consulté des sources importantes émises par l'autre grande figure de Gurcy, Jacques Henckès, concepteur de la méthode pédagogique si particulière de l'école, basée sur l'apprentissage par l'expérience, acquise auprès de Gaston Bachelard. J.Henckès a également développé des outils pédagogiques innovants tels que des films ou les fameuses « caisses pédagogiques » de Gurcy qui seront diffusées dans environ 150 pays.

LIMITES CHRONOLOGIQUES

La recherche de Master 1 s'est concentrée sur une courte période de trois ans, de 1940 à 1943, car il était alors nécessaire d'insister sur le contexte spécifique de la Révolution nationale et sur l'éclatement du secteur productif fédéré autour du Syndicat Professionnel des Producteurs et Distributeurs d'Énergie Électrique. Conscient de la difficulté à trouver une main-d'œuvre formée par l'enseignement technique général, le Syndicat professionnel saisit l'opportunité d'une incitation nationale à regrouper des jeunes gens en partie désœuvrés par la débâcle. La Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité, importante compagnie adhérente du Syndicat, acquiert en 1940 ce grand domaine. On y forme dès 1941 une cinquantaine de jeunes gens, officiellement pour satisfaire aux besoins de main-d'œuvre qualifiée des entreprises adhérentes. Dans les faits, la part consacrée à la formation aux métiers de l'électricité reste minoritaire par rapport au temps consacré à l'aménagement de gros œuvre du domaine.

Cette recherche prend la suite de l'étude réalisée en Master 1, en étudiant l'histoire de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel sur la période postérieure, de 1943 à 1968. Chacune de ces deux dates correspond à un jalon particulièrement important de l'histoire de l'école, entrecoupé de repères intermédiaires tout aussi déterminants. C'est en effet en 1943 qu'arrive le charismatique Raymond Lambert qui va donner sa véritable impulsion à l'école. En 1968, l'école aborde sa deuxième grande diversification vers la formation de technicien en complément de la formation des agents d'exécution, cœur de sa mission depuis 1941. Cette dernière diversification se réalisera dans un contexte tendu avec l'Éducation nationale qui ne souhaite plus qu'EDF gère en autarcie la formation de son personnel. Les décennies d'après-guerre voient en effet une maturation progressive du secteur de l'enseignement technique professionnel, que nous étudierons également. Par ailleurs, à la fin des années 1960, l'entreprise commence à diversifier le profil de ses embauches et à en élever le niveau, car le bagage technique des jeunes sortants d'établissements d'enseignement public s'est beaucoup accru.

HISTORIOGRAPHIE DES THÈMES SOULEVÉS

LE DOUBLE ENJEU TECHNIQUE ET HUMAIN DE LA NATIONALISATION

Au sortir de la guerre, l'ensemble du pays est dévasté, et tous les secteurs industriels sont ravagés. Dans le domaine de l'énergie, les outils de production électrique (barrages, centrales thermiques) qui, jusqu'alors, suffisaient à peine à satisfaire la consommation nationale sont en grande partie détruits ou inutilisables. De plus, le parc de centrales thermiques est vétuste et de technologies hétérogènes. Cette diversité technologique résulte du nombre élevé de

concessions : au total ce sont plus de 2400 entreprises en France qui se partagent le marché de la production, du transport et de la distribution d'électricité. Le parc est vétuste et éclaté : composé de petites unités dont une dizaine seulement atteint 50 MW, il représente au total à peine 2800 MW. Cinquante ans plus tard, l'ensemble du parc productif est complètement rajeuni, uniformisé, dépasse 60 000 MW et se trouve à l'aube de nouveaux défis... Cette modernisation est le signe de la réussite des défis d'envergure surmontés par la jeune entreprise Électricité de France, née de la nationalisation en 1946 de l'ensemble des entreprises du secteur. À sa création, EDF se voit confier un très ambitieux programme d'équipement qui met alors l'accent sur une production majoritairement hydroélectrique. En dix ans, entre 1946 et 1955, soixante barrages sont ainsi mis en service. Il faut produire toujours plus pour satisfaire une consommation en très forte croissance, de 7 % par an. Ces années sont aussi marquées par « l'explosion électrique » : « Pour être moderne, il faut être électrique ! ». Les ménages commencent à s'équiper et les agents EDF sont chargés de les convaincre de la modernité de nouvelles formes d'énergie.

Par ailleurs, l'électrification rurale du pays a été ralentie pendant la guerre et accuse un retard important malgré la densité du réseau électrique. Outre l'achèvement de l'électrification rurale, les lignes ont besoin d'une maintenance spécialisée afin de garantir à chacun l'accès en permanence à l'électricité, gage de la mission de service public confiée à la jeune entreprise qu'est EDF.

Le défi technique est donc réel, le défi humain à relever l'est tout autant : il faut pouvoir mobiliser l'ensemble du personnel face à cet immense défi et le fédérer autour de la nouvelle mission de service public. De plus, se pose la question de la qualification de la main-d'œuvre. En effet, le personnel issu des entreprises fusionnées compose une population très fractionnée, car formée sur du matériel très différent d'une centrale à l'autre. Peu ont pu bénéficier d'une montée en compétence : la plupart ont acquis les gestes du métier par un apprentissage presque artisanal sur le terrain. Le rajeunissement du parc électrique et son importante modernisation nécessitent des ouvriers qualifiés pour en assurer l'exploitation et la maintenance. Or les formations dispensées par l'enseignement technique général sont bien en deçà des besoins urgents et de haute technicité de l'entreprise. Ni la création du bac technique en 1947, ni le lycée, réservé à une élite, ne peuvent satisfaire ce besoin. La conversion en centres d'apprentissage des 850 centres de formation professionnelle créés sous l'égide du Secrétariat général à la jeunesse fournissent 60 000 ouvriers et préparent en trois ans au CAP mais, même si la méthode pédagogique Carrard donne des résultats efficaces, ils ne peuvent pourvoir les besoins de l'ensemble des secteurs industriels pour la reconstruction d'après-guerre.

Face à la carence d'une main-d'œuvre qualifiée, EDF se tourne alors vers la formation de son propre personnel dont elle pourra ajuster le contenu et qu'elle pourra faire évoluer en permanence en fonction de ses besoins.

EDF va donc utiliser les centres de formation professionnelle qu'elle a à sa disposition par héritage du Syndicat professionnel. Elle va ainsi pouvoir former en nombre la main-d'œuvre qualifiée et spécialisée dont elle a besoin.

Pendant les décennies suivantes, EDF va s'attacher à conserver son autonomie sur le contenu de la formation et la méthode pédagogique, malgré la lente maturation de l'enseignement technique qui poursuit sa structuration.

LE CENTRE DE FORMATION DE GURCY-LE-CHÂTEL

Le Syndicat des producteurs et distributeurs d'énergie électrique voit dans l'acquisition du domaine de Gurcy-le-Châtel l'opportunité de formation à ses métiers d'une main-d'œuvre jeune et nombreuse. Ce qu'on appelle encore un « centre rural » acquis en 1940 par le Syndicat est composé d'un château, de deux bâtiments annexes et d'une ferme, au sein d'un parc boisé de 20 hectares. Le Syndicat est réactif : cinq mois seulement séparent l'acquisition du domaine de l'arrivée des premiers jeunes gens en juin 1941. Ceux-ci ont entre 15 et 17 ans, et sont pour la plupart d'origine modeste. Ils resteront à l'école une année, et une partie importante de l'emploi du temps est consacrée à la mise en valeur du domaine plutôt qu'à l'apprentissage. Ce petit centre ressemble, à quelques points près, à un autre centre de formation professionnelle : la formation se veut complète, à la fois théorique, pratique et sportive. Les jeunes y vivent en internat et on y apprend par la méthode Carrard. La seconde promotion arrive en avril 1942 et, dès lors, les promotions vont se succéder par un système de superposition de six mois.

En 1943, le nouveau directeur Raymond Lambert donne un nouvel élan à l'école en conservant les mêmes principes tout en ajoutant, dès 1947, un système d'autogestion du fonctionnement interne de l'école par les élèves eux-mêmes appelé « autodiscipline », qui, on le verra, malgré ses nombreux avantages, souffre aussi de certains travers. Il a des projets ambitieux pour l'école, et souhaite la hisser au niveau des collèges anglais en lui en donnant les attributs. Ainsi, dès 1943, il crée un système de « traditions », ensemble de rituels qui se transmettent de promotion en promotion et jalonnent la vie de l'élève par des rites initiatiques. Il souhaite transformer l'école de Gurcy en école pilote, et s'attache à transmettre aux élèves une formation globale, c'est-à-dire à la fois technique, sportive, et humaine. Il s'adjoit pour cela les services d'un inventeur passionné de pédagogie, formé à l'école de la rue Dareau comme tous les professeurs des centres de

formation professionnelle, Jacques Henckès. Ensemble, ils conçoivent une méthode de formation très originale, et qui fait figure d'exception au sein du paysage de l'enseignement technique.

L'école peut ainsi fournir en flux tendu les nombreux agents d'exécution dont l'entreprise a besoin, des spécialités techniques sont progressivement créées en fonction des besoins d'EDF, par exemple la spécialité « usine » pour assurer l'exploitation des usines en aval des barrages. Par ailleurs, la formation à l'école se veut exhaustive, elle forme donc les jeunes aux gestes spécifiques du métier et leur donne un entraînement sportif intensif sur des disciplines multiples. Cette intensité sportive fera la renommée de l'école dans de nombreuses disciplines. Le rugby va devenir, au milieu des années 1950, le pourvoyeur principal des joueurs de l'équipe de France. L'école entraîne les élèves et remporte, année après année, tous les championnats d'académie dans de nombreuses disciplines sportives. La formation à l'école remporte un grand succès, notamment au travers de l'efficacité de la pédagogie expérimentale développée par Jacques Henckès.

À partir du début des années 1950, l'école amorce sa diversification, en formant le personnel EDF déjà en poste via la formation continue. Les méthodes pédagogiques employées sont celles développées à Gurcy par J.Henckès, l'exemple le plus marquant étant le concept des caisses pédagogiques, dites « caisses de Gurcy ». Ainsi, au début des années 1960, ce sont plus de 30 000 agents EDF qui sont formés chaque année sur la base de ces méthodes. La « diversification » de Gurcy trouvera par ailleurs un écho dans la contribution d'EDF à la coopération technique internationale dans le contexte de la décolonisation. Le bilan est très positif : EDF apportera sa plus-value pédagogique dans plus de 150 pays et créera 75 centres de formation dans 50 pays sur la base du « modèle Gurcy ».

La seconde diversification d'EDF se fait sous la contrainte : la troisième convention signée en 1968 qui engage EDF auprès de l'Éducation nationale et du ministère de l'Industrie contraint davantage l'entreprise et permet la poursuite de la formation sous conditions. Par ailleurs, le niveau technique des élèves sortant de l'enseignement technique professionnel est bien plus élevé, EDF embauche massivement à l'externe et à un niveau de qualification plus élevé pour aborder son dernier enjeu industriel : la construction du parc de centrales nucléaires qui viendra progressivement remplacer le parc thermique à flamme.

L'école de métiers de Gurcy-le-Châtel ferme définitivement ses portes en 1993 pour devenir le centre de formation des pompiers de Seine-et-Marne.

L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

Nous avons vu qu'un des grands défis de l'entreprise nouvellement nationalisée est de créer les très nombreux postes d'agents d'exécution dont elle a besoin pour l'exploitation du parc de production en construction. Or l'enseignement technique contemporain d'après-guerre est très balbutiant. Certes, les 850 centres de formation professionnelle présents sur l'ensemble du territoire sont transformés en 1944 en centres d'apprentissage et bénéficient d'un statut particulier en 1949, mais ils ne correspondent pas aux besoins d'EDF : ils forment au CAP en trois ans, ce délai est trop long pour pourvoir les besoins urgents de l'entreprise, et les métiers n'y sont pas assez spécialisés. Pourtant, l'école de Gurcy va retirer de ces centres de formation professionnelle les origines d'une méthode pédagogique qu'elle va tester, développer, améliorer. Fondée sur la méthode Carrard, alors enseignée partout, elle est basée sur l'apprentissage des gestes techniques élémentaires et pose certains principes qui seront largement repris. Se détournant des centres publics, EDF aurait pu se tourner vers les lycées publics, mais ceux-ci restent réservés à une élite. Le baccalauréat technique nouvellement créé en 1947 a trop peu de succès. EDF se tourne alors vers la formation interne de son personnel. Par la formation initiale et la formation continue, EDF a d'ailleurs toujours affirmé sa priorité absolue à la formation. La formation est aussi le moyen pour l'entreprise de fédérer son personnel autour des enjeux industriels considérables qui l'attendent. Cet enjeu est si important que cette mission est, 20 ans avant la loi Debré, mentionnée dans l'article 34 du statut du personnel. Alors qu'EDF commence à construire son modèle spécifique des écoles de métiers, les jeunes arrivent nombreux en âge scolaire dans les années 1950 : les effectifs des établissements techniques sont multipliés par 200 entre 1930 et 1960. Le code de l'enseignement technique créé en 1956 commence à réglementer le secteur. Les contours des collèges techniques se précisent également et la scolarité est sanctionnée par un brevet de technicien. La filière technique poursuit sa maturation.

À cette période, l'Éducation nationale contractualise à partir de 1956 avec EDF les bases du nouveau statut d'école de métiers, chargée de la formation initiale des jeunes mais aussi de la formation continue des adultes en poste. Cette formation continue permet aussi de former les agents issus des entreprises fusionnées lors de la Nationalisation.

À la fin des années 1960, l'enseignement devient obligatoire jusqu'en troisième et supprime donc une voie prépondérante d'accès à l'école. Par ailleurs, en 1965, un baccalauréat de technicien est mis en place par l'Éducation Nationale, et dès janvier 1966, une nouvelle filière, les Instituts Universitaires de Technologie, fournissent des techniciens spécialisés et rapidement opérationnels. Ce contexte d'arrivée à maturité de l'enseignement technique, induit une dernière

diversification pour l'école en 1968 : elle ouvre une deuxième filière de recrutement des agents de maîtrise technique. Mais, progressivement, EDF trouve à l'externe la main-d'œuvre dont elle a besoin, la formation dans des écoles de métiers décroît très fortement, et l'école de Gurcy reçoit son dernier élève en 1986.

PROBLÉMATIQUE

Pour cette seconde recherche consacrée à l'histoire de l'école des métiers d'EDF de Gurcy-le-Châtel couvrant la période de 1943 à 1968, nous nous proposons d'étudier l'école dans toutes ses composantes et sa position au sein du contexte évolutif de l'enseignement technique en France. À cette fin, la recherche portera sur deux points en particuliers :

1. D'une part, le fonctionnement interne de l'école et ses spécificités : sa pédagogie très singulière ; le contenu de la formation dispensée : la typologie des élèves et des enseignants ; les raisons de la place essentielle du sport au sein de la formation,
2. D'autre part, l'objectif d'EDF de conserver une forme d'autarcie dans la formation des agents d'exécution spécialisés dans les métiers dont l'entreprise a besoin pour relever les défis industriels qui se présentent à elle. Pour cela, au sein de chaque période, nous analyserons l'évolution de la structuration d'un enseignement technique en France, qui de balbutiante après-guerre devient pleinement mature à la fin des années 1960.

1. DÉMARCHE DE RECHERCHE

1.1. MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE DES SOURCES

Lorsque j'ai commencé en 2012 à travailler sur l'histoire des écoles de métiers, j'avais la conviction de détenir un sujet digne d'intérêt, car au travers de la fréquentation de collègues anciens élèves, j'en avais perçu le fort et durable impact. Je savais aussi combien EDF a, dès la Nationalisation, compté sur la formation pour investir les enjeux techniques et humains qui se dressaient devant elle.

Pendant deux années, de 2012 à 2014, j'ai cherché en vain des archives privées ou des documents me permettant d'amorcer le travail de recherche. Mais la plupart des collègues que j'avais fréquentés étaient partis en retraite depuis longtemps et je n'avais pas conservé leurs coordonnées. J'ai poursuivi néanmoins cette investigation, restant déterminée, car convaincue que ce sujet méritait une étude d'envergure.

Sur les conseils du Comité d'histoire de l'électricité, j'ai consulté toutes les archives d'EDF à Blois relatives de près ou de loin aux écoles de métiers. L'exploitation de ce fonds d'archives m'a permis de documenter presque entièrement ma recherche de Master 1 portant sur la période de

1940 à 1943. Les archives d'EDF conservent en effet de très nombreux documents relatifs au Syndicat des Producteurs et Distributeurs d'Énergie Électrique, syndicat professionnel qui fédère les nombreuses entreprises du secteur avant 1946.

Malheureusement, la période démarrant à partir de la nationalisation n'était pas assez documentée pour permettre de réaliser une étude exhaustive. Il me fallait donc me tourner vers un autre vecteur d'information, les archives privées.

Le hasard a voulu qu'en 2014, une petite exposition dédiée aux écoles de métiers⁵ se soit tenue au sein du centre de formation des Mureaux, où j'étais en stage. J'ai pu alors repérer quelques noms d'anciens élèves, dont j'ai cherché les coordonnées sur Internet. Progressivement, en remontant peu à peu la filière des anciens élèves, et avec l'aide bienvenue de l'Association Amicale Énergie, un réseau d'anciens élèves s'est progressivement constitué, jusqu'à atteindre un nombre assez important d'élèves. En effet, l'information qu'une étudiante, par ailleurs agent EDF, travaillait sur l'histoire de l'école des métiers de Gurcy-le-Châtel s'est répandue très vite parmi les anciens élèves, suscitant un enthousiasme imprévu. Quelques-uns se sont particulièrement emparés du sujet, diffusant⁶, écrivant, reconstituant le réseau. J'ai pu ainsi mener un nombre assez significatif d'entretiens oraux, que j'ai enregistrés avec l'accord de leur auteur, puis retranscrit. D'autres anciens élèves m'ont fait parvenir leur témoignage par écrit, couchant ainsi sur papier leurs souvenirs, parfois vieux de 70 ans.

Alors que, pendant deux ans, je ne disposais d'aucune archive pour aborder le travail de recherche, les documents et objets ont commencé à affluer, toujours plus nombreux. C'étaient des paquets qui arrivaient à mon domicile chaque semaine, des lettres, des liasses de documents. Certains élèves ont parcouru la France pour aller chercher des cartons laissés par l'un ou l'autre des camarades décédés.

L'enthousiasme suscité par le fait que l'histoire de leur école était transposée dans une étude universitaire, et ce travail minutieux de collecte, m'ont permis de recueillir, au bout de six années, une somme d'archives privées assez considérable. Ces archives manuscrites ou iconographiques sont de plusieurs natures : elles proviennent d'une part de la Direction du Centre ou de l'Entreprise (livrets d'accueil des élèves, rapports annuels, notes manuscrites sur l'organisation des séances pédagogiques, documents de promotions de l'école (articles de presse locale et professionnelle, films promotionnels, etc.), d'autre part de nombreux souvenirs ont été conservés par les anciens élèves (carnets de promotions, journaux des élèves et des

⁵ Organisée par l'Association Amicale Énergie

⁶ Le mémoire de Master 1 a été envoyé à 1300 anciens élèves de Gurcy.

anciens élèves, photographies, etc...). Ces documents, présentés en annexe, constituent autant de précieuses sources.

Pour m'assister dans ce travail de collecte, j'ai pu compter sur un petit groupe d'anciens élèves très impliqués, toujours prêt à vérifier des informations auprès des camarades, à relancer des demandes de témoignages ou à m'aider à retranscrire par écrit les entretiens oraux, activité très chronophage.

Ce travail de recherche aura ainsi été l'occasion d'une collecte nationale d'archives sur le sujet de l'école de métiers de Gurcy.

À la clôture de la recherche en Master 1, j'avais formulé le projet de pouvoir recevoir en entretien Daniel Allier, directeur de l'école de 1959 à 1967 ; François Moncla, sorti de l'école en 1949 qui a été capitaine de l'équipe de France de rugby. J'avais aussi souhaité pouvoir me rendre sur place à l'école pour percevoir concrètement l'environnement de la recherche. Alors que s'achève le travail de recherche en Master 2, tous ces objectifs ont été satisfaits, voire dépassés, car je pense détenir, au-delà des documents conservés dans les archives d'EDF, la quasi-totalité du fonds d'archives relatives à l'école de métiers de Gurcy, ce qui représente plus d'une centaine de kilogrammes d'archives et un volume assez considérable.

Exerçant par ailleurs une activité professionnelle assez dense, la question de l'organisation a été cruciale dans la recherche. Il m'a fallu gérer ce travail de recherche en mode projet, comme dans ma vie professionnelle. L'objectif était de minimiser l'impact de ces études sur ma famille, qui devaient rester au rang de « loisir intellectuel ». Le travail a été finalement si important que cet objectif, contrairement aux autres, n'a pas toujours été atteint...

Dans le cadre de cette recherche, l'Association Amicale Énergie, qui rassemble les anciens élèves de plusieurs écoles de métiers, m'a offert l'opportunité de donner en avril 2016 une conférence lors de leur assemblée générale. Cette conférence a été un succès, en particulier parce qu'elle a permis de diffuser un appel à témoignages.

En fin d'année 2017, cette recherche singulière a été primée par un concours lancé par la Fondation EDF à l'attention des chercheurs en histoire dans le domaine de l'électricité.

1.2. GESTION ET CONSERVATION

Lors de la vente du domaine de Gurcy-le-Châtel en 2004, EDF n'a ni organisé ni géré l'ensemble des documents relatifs à cette école. Aussi ces documents, dont certains ont disparu avant la vente du domaine, ont-ils été dispersés chez les anciens élèves, partout en France, dans des caves, des greniers, des bibliothèques, des classeurs et des cartons. Ils sont désormais à mon domicile, classés, triés. Or, je ne me sens pas personnellement dépositaire de la mémoire de

tous ces anciens élèves et directeurs. Les documents qu'ils ont bien voulu me remettre doivent être conservés dans les meilleures conditions, pour servir par la suite, peut-être, à des chercheurs qui voudraient approfondir cette étude.

À cette fin, je me suis engagée auprès de tous les anciens élèves qui m'ont confiée leurs souvenirs ou ceux de leurs ascendants, à verser l'ensemble des archives que j'ai recueillies aux archives de l'entreprise. Pour cela, je mettrai à profit la convention récemment signée entre l'association Amicale Énergie et les archives EDF pour constituer un fond global relatif à l'école nationale de métiers de Gurcy au sein des archives nationales EDF.

POINTS CLÉS

La monographie de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel sur la période 1943 à 1968 porte sur les deux points suivants :

- L'étude du centre de formation professionnelle de Gurcy-le-Châtel dans sa globalité, en considérant l'ensemble de ses caractéristiques et son fonctionnement interne. Nous placerons cette étude dans le contexte plus général de l'évolution de l'enseignement technique en France.
- La construction de ce modèle d'éducation globale, à la fois sportive, technique et humaine, à la lumière des enjeux industriels propres à chaque période.

L'analyse est réalisée sur une base chronologique, en distinguant quatre périodes successives :

- 1943 à 1946 : le centre de formation de Gurcy-le-Châtel ressemble à beaucoup d'autres, créés pendant la guerre sous l'impulsion du Secrétariat général à la jeunesse. Pourtant, l'arrivée d'un nouveau directeur va donner une impulsion déterminante à l'école, et amorcer son indépendance vis-à-vis de la Direction de l'Enseignement technique de l'Éducation nationale.
- 1946 à 1955 : la décennie qui suit la nationalisation épouse les fondements du fonctionnement très spécifique de l'école. Lors de l'étude de cette période, nous examinerons également la typologie des élèves et des enseignants, et détaillerons le contenu de la formation.
- 1955 à 1965 : j'ai nommé cette période « l'âge d'or de Gurcy ». En effet, pendant cette décennie, l'école est à son apogée : elle amorce une diversification réussie vers la formation continue d'une part, vers une internationalisation d'autre part. En effet, le contexte de la décolonisation favorise l'implication d'EDF dans la coopération technique internationale, qui

charge l'école de Gurcy d'implanter à l'étranger des centres de formation professionnelle sur le modèle pédagogique de l'école elle-même. C'est aussi la période de la première contractualisation entre EDF et l'Éducation nationale, ce ministère restant relégué au rôle de simple spectateur.

- 1965 à 1968 : alors que tous comptent sur la pérennité de l'âge d'or, en quelques années, la seconde vague de diversification vers la formation de technicien est réalisée sous la contrainte. De nouveaux enjeux industriels s'ouvrent pour EDF, qui souhaite élever le niveau de qualification initiale des exploitants de la future filière nucléaire.

Par ailleurs, deux thématiques sont abordées en parallèle : l'histoire culturelle de Gurcy, qui par son système de traditions et sa gestion en autodiscipline crée une forte singularité dans le paysage de l'enseignement ; un autre point thématique porte sur la carrière des élèves sortant de l'école, qui suit bien évidemment l'évolution des enjeux industriels d'EDF.

1ÈRE PARTIE : -1943 – 1946- LA RECONSTRUCTION D'APRÈS-GUERRE, ENJEU NATIONAL

2. 1943-1945 : UNE FRANCE À RECONSTRUIRE, UN SECTEUR ÉNERGÉTIQUE ÉCLATÉ

L'année 1943 marque, au milieu de la deuxième guerre mondiale, un moment de césure décisive pour l'issue du conflit. L'armée allemande est défaite à Stalingrad, le mouvement de résistance s'unifie progressivement sous la direction de Jean Moulin, qui mourra la même année en juin. Le Comité français de libération nationale est créé à Alger de la fusion du gouvernement d'Alger et de celui de Londres.

À peine deux années plus tard, la France est victorieuse mais exsangue. L'économie gère la pénurie, à un moment où le volume de forces vives est au plus bas. Il faut tout reconstruire, tout moderniser, une ère nouvelle s'annonce.

Le bilan économique de la guerre est sans commune mesure avec celui, déjà désastreux, vingt ans auparavant : 60 fois plus d'établissements industriels ont été détruits, presque un quart du capital immobilier⁷. L'architecte Marcel Lods mandaté par le ministère de la Reconstruction et de

⁷ 660 000 bâtiments d'habitation sont touchés à l'issue du premier conflit mondial contre 1 900 000 après le second; 20 000 établissements industriels ont été détruits en 1914-1918 contre 120 000 en 1940-1945 ; en 1918, ces destructions sont cantonnées à la région Nord-Est, théâtre principal des opérations ; en 1945, elles sont beaucoup plus diffuses et se prolongent jusqu'aux principales infrastructures, volontairement

l'Urbanisme dira avec raison qu'il nous faut « tout toucher, tout aborder, tout régir⁸ ». Dans les faits, les préoccupations sont multiples ; elles touchent à tous les domaines de l'économie : urbanisme, infrastructures industrielles, énergie...

Le secteur énergétique est particulièrement touché : outre les destructions des plus gros ouvrages de production électrique, la guerre retarde l'achèvement de l'électrification du territoire et la nécessaire modernisation du secteur. Certes, la densité du réseau électrique français est l'une des plus importantes au monde, et couvre les quatre cinquièmes de son territoire⁹, mais elle masque un paysage productif très fractionné et une grande vétusté des installations.

2.1. CHAOS ET VÉTUSTÉ DU SECTEUR PRODUCTIF

2.1.1. Le secteur énergétique en 1945 : chaos et vétusté

Les infrastructures de production d'électricité sont alors réparties assez équitablement entre les centrales thermiques au Nord et les barrages hydrauliques (houille blanche) au Sud et à l'Est. La guerre a désorganisé cette répartition, et même si quelques nouvelles centrales thermiques ont été construites, la production d'électricité diminue fortement pendant la guerre : 12 % sur le seul intervalle 1939 à 1942. De plus, la production est assurée par une myriade de 1150 entreprises qui fonctionnent sous le régime de la concession municipale. Au total, ce sont près de 20 000 concessions qui se partagent le marché de la production, du transport et de la distribution d'électricité¹⁰ !

La très grande diversité des moyens de production induit par ailleurs une forte hétérogénéité des matériels d'une centrale à l'autre.

Enfin, les investissements qui auraient été nécessaires à la modernisation de l'appareil productif n'ont jamais été réalisés, car trop coûteux pour de petites entreprises : l'âge pondéré moyen du

endommagées à l'extrême fin du conflit, par un camp ou l'autre, le plus souvent pour des raisons stratégiques (4 000 ponts fluviaux, 7 500 ponts routiers, 115 gares, 1 900 ouvrages d'art, 22 000 km de voies de chemin de fer).

⁸ B. Vayssière. Relever la France dans les après-guerres : reconstruction ou réaménagement ? Guerres mondiales et conflits contemporains, vol. 236, no. 4, 2009, pp. 45-60. Voir aussi <http://www.ina.fr/vidéo/I05178427>

⁹ Le réseau couvre 20 000 km de lignes pour une surface de 1000 km, soit quatre fois supérieure à celle des États-Unis. Notamment grâce au « programme 1938 » ou « programme des 3 milliards », qui, pour moitié, finance l'aménagement de chutes d'eau et, pour moitié, développe les lignes d'interconnexion. À Beltran. Histoires de l'EDF, Paris, Dunod, 1985

¹⁰ D. Barjot. Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953). Entreprises et histoire, vol. 70, no. 1, 2013, pp. 54-75.

kilowatt installé est supérieur à 20 ans. Au final, le renouvellement des équipements productifs a été quasiment suspendu depuis 1935.¹¹

2.1.2. Sous-production, une demande forte.

Ainsi l'appareil productif est-il vétuste et hétérogène, au moment même où, comme partout dans le monde, la consommation d'électricité croît fortement depuis les années 1920¹². Les coupures d'électricité en France sont régulières, et dureront même jusqu'en 1949.

La difficulté supplémentaire propre à la France réside dans le fait que le niveau initial de la consommation d'électricité est très bas : à la Libération, un Français consomme en moyenne deux tiers de moins qu'un anglais, et déjà trois fois moins qu'un Américain¹³. Par ailleurs, le programme d'électrification rurale, amorcé dès 1920, n'est pas complètement achevé. Le secteur est donc dévasté, éclaté, alors même qu'il est au seuil de grands bouleversements.

Les besoins en énergie que réclame la reconstruction sont énormes : ils s'accroissent de plus de 40 % sur les seules années 1946-1951¹⁴ ! Pour pouvoir satisfaire cette demande, les marges sont très faibles : les deux tiers du charbon sont déjà importés. Il s'agit donc non seulement d'utiliser jusqu'à l'extrême limite les moyens de production du pays, mais il est temps aussi d'assumer enfin une politique ambitieuse de modernisation de l'appareil productif.

Pour cela, un investissement massif est nécessaire mais non suffisant : il faut modifier radicalement la structure du secteur énergétique, trop éclatée, trop hétérogène.

Une ère nouvelle s'annonce : début 1946, la commission de modernisation d'électricité du plan Monnet projette à cinq ans les besoins de consommation afin de construire un plan d'investissement de long terme pour se donner les moyens d'ouvrir un nombre et un volume inédits de chantiers pour satisfaire enfin cette croissance de la demande¹⁵. Plan d'investissement

¹¹ La puissance neuve installée atteint seulement 66 MW de 1935 à 1938, puis 140 MW de 1939 à 1946. Cinq centrales disparaissent complètement sous les bombardements à Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Breuil-en-Auge et le Mans, et des installations sont gravement endommagées en Normandie à Caen, Yainville, Le Havre. D. Laroque, Histoire du service de la Production thermique d'EDF 1946-1973, Paris, Association pour l'histoire de l'électricité en France, 1997, p 26

¹² Par exemple sur la seule année 1947, la consommation est presque un tiers plus forte que l'année précédente : Revue mensuelle des industries électriques et gazières nationales « énergie de France » num. 1, mai 1947

¹³ En 1948, la France consomme en moyenne 140 kWh par personne, soit deux tiers de moins qu'au Royaume-Uni, trois fois moins qu'aux États-Unis et cinq fois moins qu'en Suisse. Barjot, Dominique. « Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953) », Entreprises et histoire, vol. 70, no. 1, 2013, pp. 54-75

¹⁴ Production française d'énergie électrique : 21 milliards en 1938, 25 milliards en 1946, et...40 milliards en 1951 (M. Audibert, Président du conseil d'administration d'EDF. Le développement du programme d'équipement d'EDF. Revue Énergie de France num.5, sept 47

¹⁵ D.Barjot. Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953). Entreprises et histoire, 2013/1 (n° 70), p. 54-75. DOI : 10.3917/eh.070.0054.
URL : <https://www-cairn-info.faraway.u-paris10.fr/revue-entreprises-et-histoire-2013-1-page-54.htm>

de long terme pour se donner les moyens d'ouvrir un nombre et un volume inédits de chantiers pour satisfaire enfin cette croissance de la demande¹⁶.

2.2. LES BESOINS DE MAIN-D'ŒUVRE QUALIFIÉE FACE À UN ENSEIGNEMENT TECHNIQUE BALBUTIANT

Le plan se concentre sur le développement de la capacité de production. Il s'agit de produire, mais aussi d'exploiter les nouvelles infrastructures.

Or à la Libération, la main-d'œuvre compétente pour assurer l'exploitation et la maintenance de l'appareil productif est non seulement peu nombreuse, mais peu formée. Certaines entreprises, notamment la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité, dispensent à leurs salariés des cours techniques sur le temps de travail, mais c'est une exception¹⁷. Le secteur doit se tourner vers une nouvelle génération, qu'il faut former.

Or la loi Astier de 1919, qui est alors à peu près le seul cadre législatif de l'enseignement technique et qui aurait dû permettre de préparer les jeunes au CAP, n'a jamais eu l'effet escompté¹⁸. Ainsi que vu dans le mémoire de Master 1, le premier pas vers un enseignement technique d'envergure nationale viendra du Secrétariat à la Jeunesse de Vichy qui regroupe, à des fins autant morales que techniques, toute une génération de jeunes gens de 16 à 18 ans dans des centres de formation professionnelle¹⁹, présents partout sur le territoire.

Dans ces centres, la pédagogie s'y veut basée sur les gestes concrets et l'apprentissage rapide : on applique partout la méthode Carrard²⁰, par des enseignants formés dans des écoles dédiées. Plus largement, l'état d'esprit s'inscrit dans la lignée de celui des mouvements de jeunesse catholique d'avant-guerre qui prônent une éducation totale : « L'éducation que nous voulons donner dépasse de beaucoup le seul stade de l'enseignement. Nous voulons faire plus, et notre prétention est d'apprendre à vivre, à réaliser une vie d'homme »²¹. Cette mentalité, mêlée d'esprit

¹⁶ D.Barjot. Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953). *Entreprises et histoire*, 2013/1 (n° 70), p. 54-75. DOI : 10.3917/eh.070.0054.

URL : <https://www-cairn-info.faraway.u-paris10.fr/revue-entreprises-et-histoire-2013-1-page-54.htm>

¹⁷ Les cours professionnels obligatoires et organisés pendant les heures de travail, dès 1930 elle donne des cours complémentaires à l'usage des agents pour qu'ils préparent le CAP. D. Laroque, *Histoire du service de la Production thermique d'EDF 1946-1973*, Paris, Association pour l'histoire de l'électricité en France, 1997

¹⁸ Dix ans après la loi Astier, 160 000 jeunes sont inscrits dans les cours professionnels et 7 000 d'entre eux seulement obtiennent le CAP.

¹⁹ Les centres de formation professionnelle accélérée, ouverts pour remédier à la crise économique dans les années 1930, sont d'abord utilisés pour la formation accélérée d'ouvriers dans le cadre de la mobilisation industrielle en 1938-1939.

²⁰ La méthode Carrard, du nom de l'un des fondateurs suisses de la psychotechnique, préconise d'enseigner par décomposition des gestes à des personnes d'abord sélectionnées par des tests psychologiques.

²¹ Bulletin officiel du secrétariat général à la le concret la jeunesse, n°1, octobre 1943.

scout et d'obédience à la Révolution nationale, qui accorde autant d'importance à la transmission de valeurs qu'à la transmission technique, présidera au cahier des charges de tous les centres de formation professionnelle, Gurcy-le-Châtel inclus. Ces centres préparent au certificat d'aptitude professionnelle (CAP), qui fait suite au certificat de capacité créée en 1911, et fait figure de référence dans un enseignement technique en gestation. Mais ces diplômes ne sont ni unifiés ni centralisés²².

Au sortir de la guerre, ce sont ainsi 850 centres de formation professionnelle qui forment sur tout le territoire environ 50 000 jeunes à des métiers techniques sur la base d'une pédagogie engageant la pratique opérationnelle²³. La formation elle-même est rudimentaire, l'intérêt principal étant, on l'a vu, le regroupement de jeunes désœuvrés dont on craint les débordements.

Le choix du Syndicat Professionnel des Producteurs et Distributeurs d'Énergie Électrique pour pourvoir ses besoins en main d'œuvre s'est porté dès 1940 sur de tels centres dédiés à la formation. L'école de Gurcy-le-Châtel, située à 80 km à l'Est de Paris, est l'un d'entre eux. Le contexte de sa création a été précisé dans la précédente recherche.

3 UN PETIT CENTRE DE FORMATION AUX MÉTIERS DE L'ÉLECTRICITÉ. LE TOURNANT DE 1943.

Ce qu'on appelle alors le « centre de formation professionnelle²⁴ » de Gurcy-le-Châtel ne prépare pas encore au CAP, son directeur créera à part entière un CAP électricien de réseau, nous le verrons. Sur ce petit centre de formation professionnelle d'une centaine d'élèves²⁵, la formation est certes présente en 1943, mais assez balbutiant. La plupart des 55 heures hebdomadaires des élèves des deux premières promotions « Espoir de France » et « Ampère »²⁶, est majoritairement consacrée aux travaux des champs et à la mise en valeur de ce château

²² En 1949 on compte 2790 CAP pour la seule Commission Nationale Professionnelle de la Métallurgie. G. Brucy. CAP et certificats de spécialité : les enjeux de la formation au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale. *Formation et Emploi*. N.27-28, 1989. Num. spécial. L'enseignement technique et professionnel, repères dans l'histoire (1830-1960) pp. 131-146
https://www.persee.fr/doc/forem_0759-6340_1989_num_27_1_1360

²³ V. Troger, et JC Ruano-Borbalan. *Former au travail : Des corporations à l'enseignement technique Histoire du système éducatif*, Paris, PUF, 2017, pp. 74-89
https://www.persee.fr/doc/forem_0759-6340_1989_num_27_1_1361

²⁴ Ce titre est indiqué sur le diplôme de Lucien Faucher, 1ere promotion.

²⁵ La première promotion comporte 57 élèves, la seconde 49.

²⁶ Le « centre de formation professionnelle » accueille en juin 1941 les 57 élèves la première promotion « Espoir de France ». La formation est encore assez balbutiante, et la promotion, qui doit théoriquement sortir au bout de 12 mois, en juin 1942, quitte le centre en avril, elle précède alors la promotion Ampère qui arrive en avril 1942 pour une période de 12 mois jusqu'en avril 1943.

acquis en 1941 par la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité (CPDE)²⁷. À l'aube de la troisième promotion, les fondements du centre de formation professionnelle de Gurcy-le-Châtel sont déjà posés, tant sur l'organisation (chevauchement de promotions, élèves en surnombre) que sur les grands principes (formation accélérée d'une année).

3.1. GURCY EN 1943 : UN CENTRE DE FORMATION PROFESSIONNELLE PRESQUE COMME LES AUTRES

Les objectifs du centre sont précisés de façon très explicite dans le livret d'accueil des élèves de 1943, qui nous a été transmis par un ancien élève²⁸ : « donner aux jeunes, dans le minimum de temps, une formation générale d'électricien, orientée essentiellement vers les réalisations pratiques. Il s'agit de leur inculquer une solide discipline morale, de fortifier leur organisme par une vie saine. »

Trois éléments sont intéressants dans cet énoncé car ils font référence au contexte moral de la Révolution nationale et aux objectifs de tous les centres de formation professionnelle créés par le Secrétariat Général à la Jeunesse :

- « Formation (...) dans le minimum de temps (...) orientée essentiellement vers les réalisations pratiques » : l'accent est mis sur le concret et l'efficacité : on retrouve l'enseignement basé sur le concret, caractéristique de la méthode Carrard. Cet enseignement est dispensé par des professeurs formés dans des écoles telles que la rue Dareau, qui deviendront ensuite les écoles nationales d'application (ENNA). Ainsi qu'on l'a vu dans la précédente recherche, tous les centres de formation professionnelle créés par le Secrétariat général à la jeunesse ont des enseignants formés dans ces écoles.

²⁷ Nous avons retrouvé en effet une lettre de fin 1943 de plainte du directeur d'Énergie industrielle au Syndicat des producteurs d'énergie électrique regrettant la trop petite proportion d'heures consacrées à l'apprentissage technique : « Les apprentis qui ont été admis au centre du Gurcy-le-Châtel se plaignent du peu de cours auxquels ils sont astreints : une heure de calcul le mardi et le mercredi, une heure de dessin de vendredi, une heure de français le jeudi soit quatre heures par semaine. Par contre, le reste du temps est employé aux travaux de culture aux soins à donner aux bestiaux. L'emploi du temps de 1943 mentionne 3 h d'électricité seulement et plus de la moitié des heures est consacrée aux travaux collectifs. »

²⁸ J.Leclercq, cf. mémoire de Master 1



L'atelier d'ajustage, 1943. Fonds JC. Rouvière

- On insiste sur la « solide discipline morale » des élèves, on fait référence à des modèles : ainsi un compte-rendu de réunion de chefs d'équipe innovant 1942 réclame-t-il une photo du Maréchal, et en février 1943 une des équipes se nomme « Pétain ».
- Il s'agit de « fortifier leur organisme par une vie saine » : ainsi qu'on l'a vu, la Révolution nationale se veut un projet global de renouveau, notamment des esprits et des corps. Le salut national viendra de la jeunesse, la virilité est exaltée, on encourage les sports et la vie au grand air. La méthode Hébert est enseignée dans tous les centres. À Gurcy aussi, les références à Hébert y sont nombreuses dans les archives, comme nous l'avons relevé pour le Master 1. Une équipe ainsi porte le nom de ce promoteur d'un sport quotidien, actif, basé sur le mouvement (sauter, courir), le plein air et le sport collectif.

Le niveau scolaire des jeunes gens arrivant à Gurcy est bas : les sources ne font aucune référence à des prérequis de diplôme, si ce n'est le certificat d'études primaires. Les jeunes sont même jugés par la Direction « en retard du point de vue instruction ²⁹ ». Pour entrer à Gurcy, il suffit alors d'être français et fils de français, avoir au moins 16 ans et 18 ans au plus, et réussir un examen d'entrée rudimentaire³⁰. Dans les faits, la formation technique initiale des jeunes gens est secondaire : le parcours scolaire des candidats est indiqué dans les très nombreuses fiches d'inscription retrouvées aux archives EDF. Nous y constatons la proportion importante de jeunes ayant une formation plutôt utile aux travaux d'aménagement qu'aux études d'électricité : ils sont apprentis jardinier, bûcheron, maçon !

²⁹. Lettre du 6 octobre 1943, Archives EDF boîte 719 726

³⁰. Lettre du 24 novembre 1943, Archives EDF boîte 719 726

Le principe des élèves en surnombre est créé dès 1942 : il permet à des élèves n'ayant aucune formation technique d'intégrer le centre de Gurcy six mois avant la promotion. Ils suivent des cours de culture générale, mais surtout prennent part aux travaux ruraux pendant les 6 mois précédant leur intégration officielle³¹. Ce système de surnombre, ingénieux, permet effectivement à des élèves d'acquérir progressivement une culture technique, mais donne surtout au centre des bras supplémentaires pour aménager le château. Nous verrons que sous une forme différente, et avec les objectifs différents, ce principe de surnombre sera pérennisé.

La structure collective élémentaire est déjà « l'équipe », qui comporte 10 à 12 élèves³², chacune étant commandée par un élève chef d'équipe choisi par le chef de centre. Les membres de l'équipe partagent la même chambre, vont en même temps aux ateliers et exécutent ensemble les travaux manuels.

Enfin, le livret d'accueil mentionne la discipline observée au centre : il s'agit à la fois de responsabiliser les jeunes sur les travaux collectifs : « Toutes les besognes domestiques³³, l'entretien courant et le nettoyage des locaux sont assurés par les jeunes gens eux-mêmes. Ils participent aussi, chaque équipe à tour de rôle, à la préparation des repas pris en commun au réfectoire ». Il s'agit aussi de se conformer au règlement du centre : cette discipline laissant peu de place à l'initiative est classique à l'époque dans le milieu scolaire. « Public, privé, l'école se ressemblait, lieu de transmission d'un savoir immuable dans le silence, l'ordre et le respect des hiérarchies, la soumission absolue : porter une blouse, se mettre en rang à la cloche, se lever à l'entrée de la directrice mais non d'une surveillante, se munir de cahiers, plumes et crayons réglementaires, ne pas répondre aux observations, ne pas mettre en hiver un pantalon ceinture par-dessus. Le droit de poser des questions n'appartenait qu'aux professeurs. Si l'on ne comprenait pas un mot ou une explication, c'était notre faute³⁴ ».

La référence aux chantiers de la jeunesse est plurielle : le drapeau français est levé tous les matins devant la promotion ordonnée ; la fiche d'inscription réclame dans le trousseau des chemises kaki et des cravates foncées³⁵...

³¹ Deux jeunes gens de Lorient arrivent en surnombre au centre en avril 1943 mais n'intégreront la promotion qu'en septembre. Lettre du SPPDEE à EI, 28 avril 1943, Archives EDF Boite 719 726

³² Livret d'accueil des élèves, 1943.

³³ Par exemple, « la destruction des chats, la réparation du garde-fou et du caillebotis des lavabos, la propreté de la cuisine, le nettoyage des chambres », Compte rendu de la réunion du conseil du 28 juillet 1943

³⁴ A.Ernaux. Les années, page 49.

³⁵ Lettre du Syndicat des Producteurs et Distributeurs d'Énergie Électrique du 18 février 1943, Archives EDF, boîte 757 303 et Circulaire du Syndicat, référence C/33 du 18 août 1943, Archives EDF Boite 788 771



La montée des couleurs chaque matin devant le Château

Lever du drapeau, 1942. Fonds P. Dauthuille

En ces temps de guerre, le confort est certes spartiate³⁶, mais la nourriture est de bonne qualité : avec la culture de légumes et de pommes de terre, sa ferme, sa porcherie et son étable, le centre du Gurcy vit en autarcie.

3.2. 1943 : LAMBERT, L'HOMME NOUVEAU

Dès que, dans le cadre de cette recherche, j'évoquais le mot de Gurcy-le-Châtel, irrémédiablement le nom de « Lambert » arrivait chez mon interlocuteur. Qui donc est ce fameux Lambert dont tous martèlent qu'il est le véritable créateur» de l'école ³⁷ ?

L'histoire de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel est indissociable de celle de Raymond Lambert. Lambert c'est « le patron » tel que racontent les élèves 70 ans après, un homme charismatique, audacieux et visionnaire, certes probablement mégalomane. Néanmoins il est absolument certain que sans lui, l'école de Gurcy-le-Châtel serait au mieux devenue un centre d'apprentissage très classique, au pire se serait éteint avec la Nationalisation.

Ainsi, je me suis longtemps interrogée sur la raison pour laquelle les anniversaires de Gurcy sont comptés à partir de la date de 1943 et non de la date de sa création en 1941. On fête en grande pompe les 20 ans en 1963, les 50 ans en 1993. Certes, le contexte politique de la création du centre en 1941 n'est pas favorable à une commémoration nationale, mais c'est surtout que 1943 marque la date de la création symbolique de l'école : dans l'inconscient collectif, l'école de

³⁶ Le compte-rendu de réunion des chefs d'équipe de novembre 1942 (promotion Ampère), liste les accessoires qui leur font défaut : « les équipiers sont sans couverture, les outils de bois sont insuffisants, il manque de la paille pour les paillasse, les portions de pain sont insuffisantes, on mentionne des vols des savonnettes et des serviettes ».

³⁷ Voir par exemple le témoignage de C Giraud, 20ème promotion.

Gurcy-le-Châtel est née avec l'arrivée de Raymond Lambert, et celui-ci entretient durablement sa légende.

Qui donc est cet homme, qui a tant compté pour l'histoire de l'école, et qui, en s'associant avec le génial pédagogue Jacques Henckès, a réussi à faire le succès national et international de Gurcy ?

3.2.1. La légende Lambert

Le journal annuel rétrospectif de l'école dont nous reviendrons plus loin, « Flash » annonce l'arrivée de Raymond Lambert à Gurcy le 24 décembre 1943. Tel le Père Noël, il arriverait auréolé de lumière dans un domaine triste et vétuste. Dans les faits, la réalité n'est pas si noire, les entretiens que nous avons menés avec les élèves de la 2eme. promotion dans la précédente recherche le montrent.

La légende d'une arrivée le jour de Noël 1943 est entretenue. Raymond Lambert arrive à Gurcy-le-Châtel en décembre 1942³⁸. Il bénéficie donc d'une année d'observation des méthodes de son prédécesseur, et a le temps de construire son projet pour l'école. Quelle fonction occupe-t-il pendant cette année 1943 ? Aucune trace ne le mentionne.

Mais dès sa nomination à la tête de l'école, il s'attache à construire sa légende de sauveur en écrivant lui-même les articles de presse interne : « Le nouveau chef semble animé d'un dynamisme extraordinaire. Il a déjà annoncé le projet de certaines réalisations qui laissent tous rêveurs. Marquons d'une croix ce jour mémorable. ». En 1944, c'est Lambert qui aurait repoussé les Allemands : « Les Allemands quittent le centre. Ils avaient voulu réquisitionner le château. Seule la personnalité de Monsieur Lambert les a fait changer d'avis³⁹. »

À 38 ans, Raymond Lambert, ingénieur principal de la CPDE, ancien élève promotion 1926 de l'école Supélec et des Arts et Métiers, prend alors la suite de Jacques Gérard, membre du Comité Sully et directement dépêché par le Secrétariat Général à la Jeunesse. La CPDE ayant acquis le domaine de Gurcy-le-Châtel en 1941, c'est tout naturellement qu'elle mandate à sa tête un ingénieur de la maison. Il est aussi officier de marine, comme beaucoup d'employés des industries électriques⁴⁰.

Lui-même tient à confondre sa propre arrivée avec la création du centre, une des clés de cette conviction m'a été donnée par un ancien élève de l'école avec l'histoire des journaux annuels Flash. Plusieurs élèves m'ont transmis une liasse de vingt journaux Flash, chaque feuille relatant

³⁸ Lettre du 12 février 1943 de la CPDE, Archives 060 480

³⁹ Flash 1943 et 1944

⁴⁰ Marcel Paul, grand acteur de la Nationalisation est aussi ancien de la Navale, devenu ingénieur CPDE. A. Beltran. Histoires de l'EDF.

avec le sélectionneur Leroux, il accueille à Gurcy le ministre Maurice Herzog en 1960, J. Chaban-Delmas Président de l'Assemblée nationale en 1962...

En 1957, alors qu'il a quitté la Direction de Gurcy, sa présence reste réelle et la presse s'en fait l'écho : « Celui qui a présidé à cette transformation avait pour devise « rien de laid ». Il a réussi. Cet homme se nomme Lambert. (...) Lorsque le soir, dans la salle à manger de l'hôtel de Donnemarie-en-Montois, la petite ville voisine, son supérieur lui proposa la direction du centre, Lambert hésita. Les responsabilités qu'il devait endosser étaient lourdes et il tenait à son poste d'ingénieur. (...) Pourtant cet homme, ancien officier de marine, aux regards et aux gestes vifs, ayant la personnalité d'un meneur d'hommes, devina que ce Gurcy qui n'avait pas d'âme pour l'instant cachait des possibilités peu ordinaires. Il sentait que ces jeunes gens désorientés n'attendaient que la présence d'un chef d'orchestre pour vibrer. Il accepta et ce fut « l'année zéro » de Gurcy d'aujourd'hui. Année héroïque ⁴³».

Pourquoi a-t-il autant marqué l'école ? Certes la légende est présente, mais elle a ses fondements : en 1943, nous l'avons vu, le centre de formation de Gurcy ressemble à tous les centres. L'objectif affiché est, pour les dirigeants de l'industrie électrique, de faire leur devoir en « apportant à l'État une collaboration complète et durable⁴⁴ ». L'objectif de Lambert est différent : il saisit les enjeux nationaux du secteur de l'Énergie pour la reconstruction du pays. Il veut qu'elle forme des jeunes gens au service d'un enjeu national : l'exploitation des réseaux électriques et des nouveaux équipements récemment construits dans le cadre du plan Monnet.

« Le patron » restera directeur Gurcy jusqu'en 1955, avant de prendre le poste de directeur de la formation professionnelle à EDF où il travaille à l'expansion nationale et internationale de Gurcy, de concert avec les services de la coopération technique du ministère des Affaires étrangères.

Nous verrons tout au long du travail de recherche à quel point l'intervention de Raymond Lambert a effectivement marqué chacune des étapes de l'histoire de l'école. Pour l'heure, nous sommes en 1943 et, avec Lambert, va naître le nouveau Gurcy.

3.2.2. Il conserve les mêmes principes...

Sur la structure même de la formation, le génie de Lambert est de ne pas modifier les fondements déjà posés mais d'en convertir la finalité. Ainsi, il conserve la durée de la formation

⁴³ Leçon d'électricité dans un parc : à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. Revue contact électrique, mars avril 1957, num. 5, Archives EDF Boîte 060 480

⁴⁴ Livret accueil 1943

d'une année, le chevauchement créé dès mi-1942 de six mois entre deux promotions consécutives, permettant la sortie de deux promotions chaque année.

Il conserve aussi le principe des élèves « en surnombre », mais modifie leur affectation. Jusqu'en 1943 les élèves en surnombre permettent surtout d'apporter des bras complémentaires aux travaux de gros œuvre sur le domaine. Lambert conserve le principe d'élèves arrivés six mois avant leur entrée officielle dans la promotion, mais crée le principe d'un recrutement à deux niveaux : les élèves en surnombre seront dorénavant ceux qui arrivent à Gurcy sans formation technique. Pendant les six mois précédant leur entrée en promotion, ils recevront une formation technique complémentaire qui leur permettra d'atteindre le niveau du concours d'entrée du semestre suivant.

3.2.3. ... mais donne une impulsion nouvelle...

En 1943, Gurcy est encore sous tutelle politique du Secrétariat général à la jeunesse : sa marge de manœuvre est réduite. Il n'a pas la main sur le recrutement des professeurs, ni sur l'état d'esprit, aussi se concentre-t-il sur une politique de grands travaux.

En 1943, les installations sont vétustes : Paul Dauthuille, élève en 1941-42, nous a raconté que le réfectoire était dans un baraquement en bois, les ateliers sont faits de bric et de broc. Les travaux étant financés par le Secrétariat à la Jeunesse, et bénéficiant très probablement de la taxe d'apprentissage, il modernise l'école par une frénésie de constructions : il modernise la porcherie en 1944, crée un terrain de tennis en 1946, lance le creusement de la piscine la même année.

Par ailleurs, R. Lambert comprend les atouts qu'il peut tirer d'une professionnalisation accrue. Il veut y « former des réels électriciens de réseaux réellement qualifiés ⁴⁵ » : la mission du centre est précisée ainsi pour la première fois. Pour cela, il travaille sur l'amont et l'aval de la formation.

Pour centrer davantage la formation sur les aspects techniques plutôt que sur l'aménagement du domaine, il relève le niveau des prérequis scolaires. En 1943, nous avons vu que le seul prérequis était l'obtention du certificat d'études primaires ; en février mars 1945, on exige un ou deux ans de cours complémentaires.

Alors que, on l'a vu, en décembre 1943 la volonté d'une centralisation et d'un rassemblement des CAP conduit au règlement général des CAP industriels, Raymond Lambert réfléchit déjà à la création d'un CAP électriciens de réseaux, accessible aux anciens élèves, et susceptible de

⁴⁵ Circulaire C6 du 15 février 1945- SPPDEE au directeur du centre de formation de l'école de Gurcy, Archives EDF boîte 757 303

valoriser au niveau national la formation suivie à l'école. En cela, il rejoint l'objectif de tous les sens de formation professionnelle, dont la fonction affichée était de préparer les jeunes gens au CAP. La première session est annoncée pour juillet 1947⁴⁶, et connaîtra un assez grand succès : en juin 1950, 175 des 186 anciens élèves de Gurcy y sont reçus⁴⁷.

En 1943, dans le cas de la Révolution nationale, la place du corps est exaltée, on loue la virilité et on favorise un corps sain. Le contexte est donc favorable à favoriser les sports, mais Lambert y verra bien plus que cela : les performances sportives des élèves permettront de mettre en avant l'école elle-même et le sport est une partie intégrante de la formation aux gestes professionnels.

Plusieurs élèves m'ont évoquée la volonté de Raymond Lambert de faire ressembler l'école de Gurcy aux plus prestigieux collèges anglais. Comme dans ces collèges, R. Lambert tient à créer un esprit de corps très fort, et comprend pour cela l'importance de conserver le lien avec les anciens élèves. Il crée en novembre 1945 l'association de "l'amicale des anciens élèves du centre de formation de Gurcy-le-Châtel⁴⁸. De même il met en place le système de « traditions » qui intronisent officiellement les nouveaux élèves par les anciens, et crée dès 1947 un système « auto-discipline », forme d'auto-gestion sur lequel nous reviendrons.

Bientôt ces créations s'inscriront dans un nouveau contexte : la nécessité de la fédération autour d'une même culture d'entreprise, une conscience de la mission de service public.

3.2.4. ...en s'affranchissant progressivement de l'héritage du Secrétariat Général à la Jeunesse

À la libération, l'héritage du Secrétariat général à la jeunesse est bien encombrant. Habilement, Lambert s'en détache progressivement : en 1946, il fait arrêter le lever des couleurs quotidien, il donne à la huitième promotion le nom du libérateur « Charles de Gaulle » et... réécrit l'histoire. En 1955, lors de son interview au journal des élèves Lambert se souvient : « en arrivant à Gurcy, j'ai dû renvoyer les éléments douteux⁴⁹ ». Dans les faits, les nouveaux professeurs cohabitent avec ceux de feu le Secrétariat général à la jeunesse, Lambert invite aux fêtes de sortie les anciens responsables politiques, toujours influents⁵⁰.

⁴⁶ *Gurcy Transfo* mars 1947 ; en fait, elle aura lieu en juin 1948 pour 70 sortants de Gurcy, « programmes des épreuves pratiques du premier CAP d'électriciens de réseaux, juin 1948 »

⁴⁷ *Gurcy Transfo*, 2e trimestre 1950

⁴⁸ Journal Officiel du 19 décembre 1945

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96974009/f24.image.r=anciens%20%C3%A9l%C3%A8vesGurcy?rk=21459;2> son rôle est rappelé dans le journal des anciens élèves Gurcy Transfo de mai 1954 «

maintenir entre tous les membres un contact étroit et des relations amicales ; fournir aux associés des indications utiles pour leur carrière ; venir en aide aux associés ou à certains membres des familles ».

⁴⁹ *Le Déphasé*, mai 1955

⁵⁰ Photographie 1943, de fête de sortie en présence de M Gérard. par exemple

Par ailleurs, on se souvient que les frères Brelaud, élèves en 1943 donc en présence de Lambert, sont allés chanter « Maréchal nous voilà » avec l'ensemble des centres de jeunesse à l'hippodrome de Vincennes....

4. UNE RÉPONSE AUX GRANDS ENJEUX DU SECTEUR : NATIONALISATION ET FORMATION

Alors que dans le petit village de Gurcy, R. Lambert commence à insuffler un nouvel élan, la France se libère. On l'a vu, le secteur de l'Énergie est moribond : ses équipements souffrent d'un fort sous-investissement, les infrastructures de production d'électricité sont incapables de faire face à la croissance de la consommation exigée par la reconstruction.

Le secteur, très fragmenté, doit s'unir pour supporter les énormes dépenses d'investissement. Le jeune gouvernement décide de nationaliser le secteur de l'énergie en fédérant les 2000 entreprises privées en une seule, chargée d'une mission de service public : produire, transporter et distribuer électricité et gaz vers tous les foyers. La loi du 8 avril 1946 consacre la nouvelle entreprise : Électricité de France⁵¹. L'objectif assigné à EDF est clair : rationaliser le secteur, moderniser les infrastructures de production de transport et de distribution d'électricité, participer au redressement du pays par la mise à disposition de moyens productifs modernes et efficaces.

La jeune entreprise EDF lance alors un programme d'équipement national sans précédent⁵² et former son personnel à son exploitation ; EDF doit également achever l'électrification du territoire.

L'Histoire de Gurcy s'inscrit clairement dans ce contexte : à l'aube de la Libération et de la Nationalisation, EDF a besoin, pour assurer l'exploitation et la maintenance de son réseau modernisé, d'un personnel nombreux, opérationnel très rapidement sur des métiers très spécialisés. L'entreprise a aussi besoin de créer un esprit de corps uni autour de ces enjeux, une culture d'entreprise sur une génération nouvelle, qui prenne aussi en compte le dépassement des rivalités et disparités du personnel des entreprises fondues dans EDF.

⁵¹ La littérature historique est abondante à ce sujet, qui explicite le contexte du vote de la loi 46 628 du 8 avril 1946.

⁵² « Du 1er janvier au 1er septembre 1947 : nos dépenses mensuelles d'équipement sont passées de 1,5 milliards à 3 milliards de Francs, l'effectif employé sur les chantiers est passé de 24 000 à 43 000 » ((M. Audibert, président du conseil d'administration d'EDF : Le développement du programme d'équipement d'EDF ». Énergie de France, Num.5, sept 1947)

5. EDF 1946-1955, UN DÉFI TECHNIQUE : PRODUIRE POUR FAIRE FACE À LA CROISSANCE DE LA CONSOMMATION

La crise des années 1930 et la deuxième guerre mondiale⁵³ ont ralenti l'électrification des dernières régions rurales. Avec ce programme d'équipement d'immense envergure, la jeune entreprise se trouve face à des défis techniques et humains considérables. Essor et modernité sont les maîtres-mots dans la France d'après-guerre.

5.1. « POUR ÊTRE MODERNE, IL FAUT ÊTRE ÉLECTRIQUE ! »

Dans les années 1950, à l'aube des « Trente Glorieuses », les modes de consommation se modifient radicalement. La mode est au progrès et à la modernité, et... « Pour être moderne, il faut être électrique⁵⁴ ! ». Le salon des arts ménagers exalte l'équipement d'appareils électriques dans la cuisine. De nouveaux prêteurs, Sofinco créé en 1951 et Cetelem en 1953, permettent l'acquisition de réfrigérateur, de machine à laver, de télévision à partir des années 1960⁵⁵. Les nouvelles possibilités d'accès au crédit permettent aux foyers de s'équiper massivement. Ainsi, la consommation électrique croît de 10 % par an, nécessitant toujours plus de moyens de production.

Dans son ouvrage « Les années », Annie Ernaux se souvient de cette effervescence : au travers de ses souvenirs d'enfance, nous découvrons la société des jeunes nés pendant la guerre, avec ses images, ses références culturelles, ses discussions à table, ses codes sociaux. Annie Ernaux aborde les Trente glorieuses au seuil de sa vie d'adulte : elle y découvre la consommation qu'elle associe à la modernité, de même que le jeune couple de Georges Perec, Jérôme et Sylvie, habité par les aspirations matérielles⁵⁶. Les nouveaux usages électriques sont symboles de modernité et progrès, qui « signifiait le bien-être, la santé des enfants, les maisons lumineuses et des rues éclairées, le savoir, tout ce qui tournait le dos aux choses noires de la campagne et à la guerre. Il était dans le plastique et le formica, les antibiotiques et les indemnités de la Sécurité Sociale,

⁵³ D.Barjot. Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953). Entreprises et histoire, vol. 70, no. 1, 2013, pp. 54-75)

⁵⁴ A.Beltran. Quelle approche « culturelle » de l'histoire de l'électricité ? Annales historiques de l'électricité, vol. 2, no. 1, 2004, pp. 139-145

⁵⁵ S. Effosse. Pour ou contre le crédit à la consommation ? Développement et réglementation du crédit à la consommation en France dans les années 1950 et 1960. Entreprises et histoire, vol. 59, no.2, 2010, pp 68-79.

⁵⁶ G Perec, Les choses, Paris, 1965 «Le progrès était l'horizon des existences. (...) L'arrivée de plus en plus rapide des choses faisait reculer le passé. Les gens ne s'interrogeaient pas sur leur utilité, ils avaient simplement envie de les avoir et souffraient de ne pas gagner assez d'argent pour se les payer immédiatement. Ils étaient à l'aise avec la nouveauté, fierté de se servir d'un aspirateur et d'un sèche-cheveux électrique ».

l'eau courante sur l'évier, le tout-à-l'égout, les colonies de vacances, la poursuite des études et l'atome ». "Il faut être de son temps", disait-on à l'envi, comme une preuve d'intelligence et d'ouverture d'esprit. En classe de quatrième, les sujets de rédaction invitaient à composer sur « les bienfaits de l'électricité ».

De fait, la consommation électrique s'accroît comme jamais, elle double en trois ans⁵⁷, puis tous les dix ans. L'électricité est une énergie qui ne se stocke pas, il faut donc produire plus, beaucoup plus.

5.2. LANCEMENT D'UN AMBITIEUX PROGRAMME D'ÉQUIPEMENT

Le gouvernement confie à la jeune entreprise nationalisée un vaste programme d'équipement : édification de nouveaux barrages⁵⁸, modernisation des centrales thermiques. Pour suivre l'accroissement de la consommation électrique, le plan Monnet prévoit d'atteindre dès 1951 une production de 40 milliards de kilowatts heure, soit deux fois et demie celle de 1930. Dès 1946, on commence la construction de très grands barrages hydrauliques, fièrement baptisés « les cathédrales des temps modernes », le public se presse sur ses grands chantiers⁵⁹ ! Dans les Alpes, les Pyrénées, le Massif central et sur les grands fleuves, EDF bâtit des barrages toujours plus puissants et multiplie les records⁶⁰ : le barrage « pharaonique » de Génissiat est mis en service en 1948 (une promotion de Gurcy portera le nom) et celui de Tignes en 1953⁶¹. En dix ans, ce sont 60 barrages qui sortent de terre.

En parallèle, on poursuit l'électrification du pays qui ne s'achèvera qu'au début des années 1960. Dans certaines régions isolées, seulement deux habitants sur trois ont accès à l'électricité. Les travaux sur le réseau de transport et de distribution sont importants : sur les lignes de transport haute tension, on adopte le 220 000 V.

⁵⁷ Multiplication par 2,1 de la production électrique (de 29 milliards de kWh en 1946 à 62,3 en 1949), D. Barjot. *Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953)*. Entreprises et histoire, vol. 70, no. 1, 2013, pp. 54-75.

⁵⁸ Accroissement spectaculaire des travaux de perforation (84 240 km en 1949, seulement 39 km en 1947), des volumes de terrassement (6,9 millions de m³ en 1949 contre 1,7 en 1947) et des cubages de béton armé exécutés (1,055 million en 1949, 0,526 en 1947).

⁵⁹ D. Varaschin. *Mémoire des électriciens, mémoires de l'électricité*. *Annales historiques de l'électricité*, vol. 5, no. 1, 2007, pp. 105-109

⁶⁰ En 1955, débute les travaux du barrage de Roselend en Savoie. Il associe pour la première fois deux techniques : celle du barrage à voûte et celle du viaduc à élargissement. En 1966, EDF inaugure la plus grande usine marémotrice du monde sur l'estuaire de la Rance en Bretagne. *Revue « EDF- 70 ans »*, 2016

⁶¹ Plus haut barrage d'Europe (160 m). Sur le site, EDF obtint des performances record (3700 m³ de béton par jour). D. Varaschin (préf. Hervé Gaymard), *Tignes : La naissance d'un géant*, Arras, Artois Presses Université, coll. « L'Histoire », 2002, 230 p.

C'est l'épopée industrielle d'EDF, une période de construction et d'exaltation sans précédent. Sur une période de neuf mois de janvier à septembre 1947, les dépenses mensuelles d'équipement d'EDF et les effectifs d'agents présents sur le chantier sont doublés⁶².

Bientôt, ces nouveaux ouvrages de production ne suffisent plus, il faut satisfaire l'explosion de la consommation d'énergie électrique à un rythme de doublement tous les dix ans. De nouvelles centrales thermiques au charbon, ou fuel ou au gaz sont construites : Porcheville, Vitry 2, Champagne sur Oise, Beautor, Creil

Dans la mémoire des agents EDF, cette période bénie a toutes les caractéristiques d'une épopée. Conscients de participer à la reconstruction du pays, c'est le temps des pionniers.

Le défi humain sera tout aussi important.

6. UN DÉFI HUMAIN : LA FORMATION D'UNE MAIN-D'ŒUVRE NOMBREUSE ET UNIFIÉE

Pour accompagner ce défi considérable et mobiliser ses agents, EDF crée dès 1947 une revue interne : *Énergie de France*. Nous avons pu, via les anciens élèves de l'école, nous en procurer les six premiers numéros. Ils sont très intéressants, car outre l'explication par le directeur de l'Équipement d'EDF de tous les chiffres liés à la construction des barrages et centrales thermiques, il fait aussi un lien direct entre ces enjeux et la nécessité d'un personnel compétent et bien formé.

Plusieurs articles évoquent ainsi le défi humain que représente la construction de nouveaux équipements et la fusion en une entreprise nationale : il faut « achever l'unification des 2500 entreprises privées, unifier les méthodes de travail, intégrer tous les personnels dans un statut unique⁶³ ».

Cette frénésie bâtisseuse s'accompagne d'un nouveau pari pour EDF : après la construction des barrages et centrales, il s'agira désormais de les exploiter ! Il faut donc former rapidement un personnel très nombreux pour assurer leur maintenance et leur exploitation. Le personnel issu des entreprises privées est habitué à exploiter un matériel vétuste et très hétérogène, le défi se porte donc sur une nouvelle génération, qu'il s'agit de former en nombre⁶⁴. Les structures nationales de l'enseignement technique sont-elles préparées à ce défi ?

⁶² M. Allibert, président du conseil d'administration d'EDF. Le développement du programme d'équipement d'EDF. *Revue Énergie de France*, septembre 1947.

⁶³ *Énergie de France*, juillet 1947

⁶⁴ M. Rousselier, chef du service des projets à la Direction de l'équipement d'EDF : L'exploitation de notre nouvel équipement hydroélectrique : le problème urgent de la compétence d'une main-d'œuvre spécialisée. *Revue Énergie de France*, num. 6, novembre 1947

6.1. UN ENSEIGNEMENT TECHNIQUE QUI SE STRUCTURE MAIS RESTE INADAPTÉ

Pour professionnaliser la main-d'œuvre sur les métiers techniques dont l'industrie a besoin pour reconstruire le pays, l'enseignement technique poursuit, après la Libération, sa structuration amorcée sous Vichy.

Le baccalauréat technique est certes créé en 1947, mais il a très peu de succès : 360 bacheliers en 1954 seulement soient 0,5 % des effectifs de l'enseignement technique. Le lycée est réservé à une élite sociale, ce qui sera largement confirmé dans les entretiens réalisés pour le présent mémoire : les nombreux anciens élèves avec qui je me suis entretenue, tous de modeste condition, n'envisagent même pas d'aller au lycée. Les jeunes de milieux modestes se dirigent donc surtout vers les cours complémentaires, dont les effectifs doublent entre 1937 et 1955⁶⁵, ou vers l'apprentissage. On a vu dans la précédente recherche que le Secrétariat à la Jeunesse regroupe à cette fin les jeunes gens dès 1940. En septembre 1944, le gouvernement provisoire transforme les 850 centres de formation professionnelle existants en « centres d'apprentissage », et en transfère la tutelle à la Direction de l'Enseignement technique (Éducation nationale) en leur donnant un statut particulier⁶⁶. Nous reviendrons plus loin sur l'impact de ce nouveau statut sur l'école de Gurcy.

Ces centres d'apprentissage, qui accueillent 60 000 élèves en 1944, souvent accessibles sur concours, préparent en trois ans au CAP les jeunes gens et jeunes filles titulaires du certificat d'études. Dès le début des années 1950, le CAP devient le diplôme emblématique dans l'artisanat et dans l'industrie. Par ailleurs, l'Éducation nationale obtient en 1942 l'exclusivité de la délivrance des diplômes professionnels et techniques. EDF saura pendant vingt ans s'en affranchir ...

Les enseignants des centres d'apprentissage sont appelés « professeurs d'enseignement général (PEG) » ou « professeurs techniques adjoints (PTA) », et sont souvent d'anciens ouvriers. Dans les écoles normales nationales qui forment les enseignants, on y enseigne partout la méthode Carrard. Enfin, dans le milieu de l'enseignement technique, on parle déjà d'un « humanisme technique », inspiré des travaux de George Friedman⁶⁷. De nombreux lecteurs seront étonnés que ce terme, martelé par R. Lambert à partir de 1960, lui soit de quinze ans antérieurs, nous y reviendrons...

⁶⁵ L.Bantigny. *Le plus bel âge ? : jeunes et jeunesse en France de l'aube des "trente glorieuses" à la guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2007

⁶⁶ Décret du 18 septembre 1944 et loi du 21 février 1949

⁶⁷ S. Lembré. *Histoire de l'enseignement technique*, Paris, La Découverte, 2016

Ces caractéristiques des centres d'apprentissage, dans un environnement législatif balbutiant, forment les contours du contexte d'évolution du petit centre de Gurcy-le-Châtel.

6.2. LA RÉPONSE D'EDF : LA FORMATION

Dès la Nationalisation, vingt ans avant que la loi Debré de 1966 ne permette la formation pendant le temps de travail, EDF fait inscrire sa mission formatrice dans un cadre législatif. L'article 34 du décret du 22 juin 1946 précise le devoir de la jeune entreprise de former son personnel⁶⁸. C'est que, pour accompagner la construction et l'exploitation de son vaste programme d'équipement, la formation est la réponse d'EDF à son besoin d'une main-d'œuvre nombreuse, moderne et compétente.

Dès le début, la formation à EDF se pose deux défis : disposer d'un personnel compétent techniquement, et unir les agents autour de la mission de service public. Marc Gény, directeur administratif d'EDF insiste maintes fois sur ce point⁶⁹. Pourquoi tant d'articles dans les revues internes insistent-ils sur cette formation humaine des agents EDF ? Certes la direction d'EDF s'inscrit dans la continuité du rôle social du patron vis-à-vis des ouvriers, présente dès la période des années 1930. Mais notre conviction, à la lecture des nombreux articles et des entretiens réalisés avec les agents EDF qui ont connu cette période, est aussi que la formation à EDF a permis la fédération des hommes et la construction d'une forte culture d'entreprise, très présente chez cette génération. Ainsi que m'a dit un ancien élève⁷⁰: « Comment il vient l'amour de l'entreprise ? On est à la fin des années 50 au début des années 60, on sort de la guerre. Le mot « France » n'a pas la même valeur à la fin des années 50 qu'aujourd'hui. Vous mettez côte à côte « électricité », ce que vous aimez, et puis « France ». C'est un amalgame qui prend. Et le service à la clientèle c'est normal, vous travailliez une nuit entière c'est normal, vous êtes là pour ça. » En 2016, lors de l'anniversaire des 70 ans d'EDF, une série de petites vidéos a été réalisée pour retracer l'histoire d'EDF. Le premier épisode⁷¹ rappelle ce rôle de la formation dans la construction d'une culture d'entreprise.

⁶⁸ EDF se doit d'« organiser l'apprentissage, l'éducation et le perfectionnement professionnel en considération des besoins des services et des exploitations »

⁶⁹ « La formation professionnelle doit avoir un double but : aider l'individu pour « devenir ce qu'il est », en épanouissant dans le cadre de la profession ces qualités innées d'hommes et de travailleurs; ensuite procurer à chacun un acquis de connaissances nouvelles pour amplifier ses moyens naturels au service de la profession. Ensemble, bâtissons EDF, Énergie de France, Juillet 1947. Les numéros suivants de la revue Énergie de France reprennent la même idée.

⁷⁰ JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien oral.

⁷¹ <https://www.youtube.com/watch?v=T6-8G3SkpEQ>, voir à 2 min 38 s.

La réponse d'EDF à la question de la formation d'un personnel nombreux et opérationnel sur ses métiers ne peut passer par l'enseignement technique général : l'apprentissage en ateliers ne forme pas en assez grand nombre, et les nouveaux barrages et centrales thermiques exigent une maintenance modernisée. Comment faire, si le système classique est défaillant ? Il faudra travailler en autarcie, en formant des agents EDF par d'autres agents. Dans quelle structure ? Des centres de formation professionnelle ont été créés par le Syndicat Professionnel pendant la guerre, il « suffira » de reconvertir ces structures existantes. L'école de Gurcy est de celles-ci.

7. UNE RÉPONSE À CE BESOIN DE FORMATION D'OUVRIERS : UNE ÉCOLE PILOTE

En 1944, on l'a vu, l'État convertit les 850 centres de formation professionnelle en centres d'apprentissage. Leur statut est unifié, la formation conduit en trois ans au CAP. Mais les besoins du secteur de l'Énergie en ouvriers spécialisés sont urgents, on ne peut attendre 3 ans pour disposer d'ouvriers formés aux métiers. EDF dispose justement de centres de formation qui donne une formation certes balbutiante, en une année. L'entreprise va s'en saisir pour construire une « formation pilote », plus courte, plus efficace. Pour cela, elle va travailler en autonomie par rapport au système national. Comment va-t-elle procéder ?

7.1. LE CENTRE DE FORMATION DE GURCY : UN CENTRE D'APPRENTISSAGE ?

Aucune source interne de 1949 ne le mentionne, mais le centre de Gurcy-le-Châtel a bien été déclaré officiellement « centre d'apprentissage » par la loi du 21 février 1949, au même titre que tous les centres de formation professionnelle. Cette information, nous l'apprenons par une source de 17 ans postérieure : c'est dans l'introduction de la convention de 1956, c'est-à-dire le premier document liant contractuellement la Direction de l'Enseignement Technique de l'Éducation nationale à EDF, que nous apprenons cet alignement : « Ces établissements (les écoles de métiers EDF, dont Gurcy) ont été érigés en centres publics d'apprentissage par un arrêté du 27 juillet 1949 pris en application de l'article 11 de la loi 49 230 du 21 février 1949 portant statut des centres d'apprentissage ».

Effectivement, la consultation du JO du 1949⁷² mentionne le centre de formation de Gurcy-le-Châtel dans la liste nominative des centres de formation professionnelle transformés en « centres d'apprentissage ». Alors l'école aurait dû suivre la même voie, le même enseignement, le même statut que les autres. Pourtant, il n'en n'est rien. Puisqu'aucun document contemporain de 1949 ou 1950 ne mentionne cet alignement à l'enseignement national⁷³, nous avons la conviction

⁷² https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.doid=JORFTEXT000000659443&pageCourante=07992

⁷³ Nous avons seulement trouvé un article du journal L'Aurore qui annonce que le domaine et la fonction

qu'EDF a souhaité tenir à l'écart sa pépite. De plus, étant donné la personnalité de Raymond Lambert, qui avait un grand projet pour l'école de Gurcy, il ne paraît pas étonnant que son statut ait été différencié.

Dans les faits, EDF se donne le droit de ne pas donner à l'école de Gurcy le statut des autres centres d'apprentissage, mais consent à certaines dispositions : comme pour les autres centres, on accède aussi à l'école de Gurcy par concours ; on y enseigne aussi la méthode Carrard ; on y prépare aussi au CAP et à Gurcy aussi les professeurs se nomment « PEG » et « PTA ». Mais EDF reste néanmoins largement autonome dans sa gestion et sa pédagogie, ce que nous développerons largement. Par exemple, tous les documents des années 1950 qui émanent de Gurcy-le-Châtel le sont à seule en-tête d'EDF, sans mention à l'Éducation nationale. Par ailleurs, l'école prépare au CAP en trois fois moins de temps (!) et valorise largement cette prouesse.

Ainsi, le numéro 5 de la revue *Énergie de France* en septembre 1947 fait la une sur le centre de formation de Gurcy, et un long article compare les avantages de sa formation par rapport à celles dispensées dans les centres d'apprentissage publics : « Dans la plupart des centres publics d'apprentissage, les apprentis sont admis à 14 ans et font trois ans d'études. (...) Les stages industriels sont limités au minimum. À Gurcy, le rythme est beaucoup plus rapide : on y forme en une année, et le niveau de recrutement est plus élevé puisque 10 % des candidats possèdent un CAP d'ajusteur ou un brevet professionnel. À Gurcy, durant leurs stages industriels, les apprentis continuent à être suivis de très près par le directeur, qui se rend fréquemment sur les lieux de stage. Il y règne une atmosphère de solidarité, de joie et d'enthousiasme. » Ce tableau élogieux doit néanmoins être tempéré : s'il est vrai que le rythme de formation est plus rapide à Gurcy, on se souvient que le directeur regrettait le faible niveau des candidats : l'analyse des parcours scolaires des élèves des années 1950, tracé dans les fiches d'inscriptions des archives⁷⁴, montre un taux de CAP bien inférieur à 10%... Par ailleurs, plusieurs élèves ont, dans les entretiens, mentionné l'absence de visite d'un membre de la direction lors de leur stage.

En fait, il est très probable que la jeune entreprise EDF, chargée d'une mission nationale de reconstruction du pays, ait pu bénéficier de mesures dérogatoires pour se donner les moyens de disposer d'une main-d'œuvre formée. Aussi, la comparaison de l'école de Gurcy-le-Châtel avec un centre d'apprentissage classique s'arrête là, Gurcy est bien une exception : dans sa formation, sa structure, son ambition.

de Gurcy ont été transférés de la CPDE à EDF. Or, en 1949, la CPDE n'existe déjà plus, elle a été fondue dans l'entreprise nationalisée : « À propos des acquisitions de Marcel Paul », *L'Aurore*, 3 novembre 1950.

⁷⁴ La boîte 719 726 contient une centaine de fiches d'inscriptions, qui ont toutes été lues.

7.2. LE RECRUTEMENT DES ÉLÈVES ET LES PRÉREQUIS EXIGÉS

7.2.1. Un recrutement par concours

Dès 1943, Raymond Lambert tient à relever le niveau de sortie des élèves, et met en place un concours. C'est d'ailleurs le mode de recrutement de tous les centres de formation professionnelle qui préparent au CAP. Deux concours sont organisés annuellement, l'un en mars et l'autre en septembre, et les promotions arrivent à Gurcy en avril et octobre de chaque année. Ce concours, commun à toutes les écoles d'EDF, a lieu dans plusieurs centres d'examens, répartis partout en France, et permet donc d'accueillir des élèves de toutes les régions. Les examens sont organisés soit dans les unités d'EDF qui fournissent des surveillants, soit dans des lycées publics. Ainsi, en 1957, ce sont 80 centres qui accueillent les candidats⁷⁵. René Rault-Verpreys a passé le concours en 1947 à Quimper, Bernard Buisson au lycée Chaptal à Paris en 1961, Georges Maestrini à Toulon en 1953.

Pour les candidats de l'option A, disposant déjà d'une formation technique, le concours comporte des épreuves d'orthographe, de composition française, de mathématiques, de dessin industriel et de technologie. Pour ceux de l'option B, sans formation technique, les matières de dessin industriel et de technologies sont remplacées par une évaluation des « aptitudes techniques ». En effet un élément attire notre attention : à partir de 1949 : on ajoute au concours cinq épreuves psychotechniques⁷⁶. C'est alors le développement de cette nouvelle méthode, acquise après-guerre après des voyages de reconnaissance aux États-Unis. La psychotechnique est entrée dans les épreuves à Gurcy en août 1947, notamment au travers du travail réalisé avec Guy Palmade, auteur de nombreux livres sur le sujet⁷⁷. Cette méthode, très moderne alors, s'affranchit d'une évaluation basée exclusivement sur les résultats scolaires et permet de déceler des aptitudes insoupçonnées des élèves eux-mêmes. Plusieurs sources évoquent le souci de la Direction de faire « éclater le potentiel de chacun⁷⁸ ». Les épreuves psychotechniques du concours comprennent donc deux tests d'intelligence générale et trois tests d'intelligence technique, elles permettent d'évaluer la capacité de chaque élève à se projeter dans un métier manuel, et de confirmer sa capacité à intégrer un collectif.

La sélection au concours est assez sévère, déjà en 1947 seuls 25 % des candidats sont retenus ; cinq ans plus tard ce ne sont que 17% des candidats qui sont admis ; en 1966, 10 000

⁷⁵ Liste des centres d'examens en 1957, Archives EDF boîte 944 105

⁷⁶ Note du service documentaire d'EDF GDF. Premières applications psychotechniques au centre d'apprentissage de Gurcy-le-Châtel, num. 5, 25 août 1949

⁷⁷ G.Palmade. Les méthodes en pédagogie, Réunions et formation, La psychotechnique, Paris, PUF ; et Michelot, Christian. « Le discours de la méthode de Guy Palmade », Nouvelle revue de psychosociologie, vol. 5, no. 1, 2008, pp. 97-104

⁷⁸ Par exemple, R. Lambert. Une école d'humanisme technique : Gurcy-le-Châtel, 1960

candidats se présentent⁷⁹ ! L'effectif est surtout limité par le nombre de places disponibles en internat. Lorsque les équipements du centre commencent à se multiplier, et qu'un nouvel internat est construit en 1952, l'école peut accueillir davantage d'élèves et les promotions s'étoffent.

7.2.2. Des prérequis scolaires plus exigeants

Avant l'arrivée de R. Lambert, l'école accueille les élèves quel que soit leur niveau, et voit même un avantage à accueillir des jeunes gens dont la formation initiale est davantage tournée vers une formation en génie civil qu'en électricité... Mais dès 1943⁸⁰, par la voix de R. Lambert, le Syndicat Professionnel des Producteurs d'Énergie Électrique précise vouloir « élever le niveau intellectuel et moral du centre en améliorant le recrutement des élèves » : on commence à demander un certificat d'études primaires, puis en 1945 on demande un ou deux ans de cours complémentaires⁸¹. Le niveau initial s'élève et deux voies de recrutement sont différenciées : avec ou sans formation technique initiale. Dès 1950, la moitié des élèves possède déjà une formation technique ; par exemple Marc Leygonie, élève de la 31ème promotion possède avant son entrée un brevet d'études industrielles d'ajustage mécanique général ; Claude Giraud (20ème) ou Georges Maestrini (24ème) également.

Plus le niveau initial est élevé, plus la formation pourra être spécialisée, et plus elle pourra aborder les notions relativement complexes nécessaires à l'exercice et à la compréhension du métier.

7.2.3. Un critère : une bonne condition physique

Outre la formation initiale, un autre critère entre en compte dans la sélection des candidats : il faut être en excellente condition physique, et celle-ci est vérifiée lors d'une sévère visite médicale. Les candidats souffrant d'insuffisance cardiaque ou de daltonisme par exemple sont écartés. Au total, ce sont entre 5 et 15% d'élèves qui ne peuvent entrer à Gurcy pour raisons médicales⁸².

On se souvient que, dans la précédente recherche, nous avons mentionné une nécessaire visite médicale d'abord au Comité Sully, ensuite au siège de la CPDE (Paul Dauthuille, 2ème promotion, ou même François Moncla, 16ème promotion, ont passé leur visite médicale au siège de la CPDE). À la création du centre, cette visite médicale a surtout pour objectif de vérifier que les élèves seront en capacité de supporter la réalisation de travail de gros œuvre réclamée par l'état de délabrement du domaine. Dès la fin des années 1940, l'objectif de la visite médicale se

⁷⁹ Établissement scolaire pilote l'école nationale de métiers, EDF forme chaque année des centaines de techniciens. Journal de Seine-et-Marne, 2 avril 1966

⁸⁰ Circulaire du 18 février 1943, Archives EDF boîte 757 303

⁸¹ Circulaire C6 du 15 février 1945, Archives EDF boîte 757 303

⁸² R.Lambert. Formation professionnelle et sécurité, ref TS.A 8819, juin 1951

modifie : il devient professionnel. La visite médicale doit vérifier l'aptitude des futurs électriciens de réseaux à supporter les dures conditions physiques imposées à leur métier. Ils doivent être endurants, supporter le vertige et les grosses chaleurs, ou travailler par grand froid ou sous la pluie. Ils doivent aussi pouvoir porter de lourds poteaux ou transporter sur de longues distances le matériel nécessaire à l'électrification. Cette formation physique sera complétée, on le verra, par un entraînement sportif intensif.

7.3. LE PRINCIPE DE BASE : 3 PÉRIODES DE 6 MOIS

Sous l'impulsion de Raymond Lambert, la petite école qui en 1943 formait tant bien que mal une petite centaine d'élèves par an va prendre son essor très rapidement. Quelle est-elle au début des années 1950 : qui sont ses élèves, ses enseignants, le contenu de sa formation, sa gestion ?

La formation est ouverte à deux types de candidats :

- Des candidats dits de l'option A, c'est-à-dire ceux qui ont déjà une formation technique par exemple en électromécanique, ajustage, ou ceux qui sortent de centres d'apprentis publics d'apprentissage, ou titulaires d'un BEP ; la formation est alors de 12 mois, divisée en deux semestres : un semestre de culture générale électrique, un semestre de spécialisation.
- Des candidats de l'option B, sans formation technique, qui suivent une formation plus longue (18 mois).

7.3.1. Le principe du chevauchement des promotions

La formation au centre dure une année, mais, on l'a vu, dès le début de la mise en place du centre en 1941, chaque année voit deux entrées et sorties, une en avril, l'autre en octobre. Ce principe, dont on donne un exemple ci-dessous, perdurera jusqu'à la fin de la formation de jeunes gens, en 1986. Ainsi les élèves du premier cycle d'une promotion coexistent-ils avec ceux du deuxième cycle de la promotion précédente. Au même moment, la « section préparatoire » permet aux grands débutants d'inculquer les éléments de culture générale relative à l'électricité. Ainsi, ce sont trois collectifs différents qui coexistent simultanément à l'école.

Exemple de chevauchement des promotions :

Octobre 1947

Avril 1948

Octobre 1948

Section préparatoire de la 14ème promo	14ème promo Génissiat (1 ^{er} cycle)
13ème promotion (Langevin) : 1 ^{er} cycle	13ème promotion (Langevin) : 2 ^e cycle
2ème cycle 12ème promotion (A. Cellérier)	Section préparatoire de la 15ème promotion (Descartes)

Octobre 1948

Avril 1949

Octobre 1949

14ème promotion (Génissiat) : 2ème cycle	Section préparatoire de la 16ème promotion (J. Goulpeau)
15ème promotion (Descartes) : 1 ^{er} cycle	15ème promotion (Descartes) : 2ème cycle

Cette coexistence présente de nombreux avantages : elle permet la présence simultanée d'un effectif relativement important, jusqu'à 400 élèves en plein âge d'or de Gurcy autour du milieu des années 1960, tout en conservant une taille raisonnable de promotion ; par ailleurs, il permet le frottement des anciens élèves avec les nouveaux, facilitant ainsi le passage oral des traditions.

7.3.2. La section préparatoire (SP), ou les « non-enclenchés »

Le concours est aussi ouvert aux candidats sans aucune formation technique, par exemple ceux qui sortent de cours complémentaires ou de sections classiques. Ils intègrent alors pendant le premier semestre une section dite « section préparatoire » (SP), puis intègrent directement, sans concours, le cycle classique à la promotion suivante. Cet effectif est, dans les brochures et livrets d'accueil, dit « option B ». Pour ces élèves, la formation est donc de 18 mois⁸³.

La proportion entre les élèves de l'option A et ceux de l'option B restera constante pendant 40 ans : 60 % d'option A et 40 % d'option B⁸⁴. Ainsi Bernard Buisson, qui a intégré Gurcy en section préparatoire en 1961, et est donc en option B, indique qu'ils représentaient environ un tiers de la promotion⁸⁵.

⁸³ Livret accueil 1956, Archives EDF, boîte 060 480

⁸⁴ JJ Augry, 14ème promotion, nous a décrit les effectifs également, 72 « anciens » (6 équipes de 12) ; 84 « nouveaux » (6 équipes de 14 » et 26 Sections Préparatoires)

⁸⁵ B. Buisson, 40ème promotion : « En 1962, les sections préparatoires sont reconnaissables par un petit macaron jaune sur la blouse, les élèves de l'option A portent un petit macaron bleu clair »

Les élèves de la section préparatoire sont aussi appelés « non enclenchés », car ils n'ont pas encore été intronisés Fulgurs, c'est-à-dire non pas encore reçu le baptême électrique.

Le principe de la « section préparatoire » reprend très exactement le principe des élèves en « surnombre », dont on avait vu qu'il était en vigueur dès 1941. Mais là où les élèves en surnombre étaient employés quasiment exclusivement aux travaux généraux et à la mise en valeur du domaine, l'ingénieur Raymond Lambert reprend cette opportunité pour élever le niveau des élèves entrant à Gurcy en leur donnant une culture générale préparatoire, avant intégration à l'école.

Le nombre d'heures hebdomadaires en section préparatoire est à peu près le même qu'en cycle classique : 59 heures par semaine en 1964 en section préparatoire, 56 heures en cycle classique, soit de 7h30 à 18h45 du lundi au samedi⁸⁶.

7.3.3. Une année de formation, découpée en 2 cycles

Les 12 mois d'études sont ensuite divisés en deux cycles d'un semestre.

- Les 6 premiers mois sont consacrés à un apprentissage essentiellement analytique, durant lequel les élèves apprennent à exécuter les gestes professionnels élémentaires de leur futur métier, et reçoivent une formation de base sur les domaines techniques suivants : ajustage, travail des métaux en feuilles, soudure, forge, menuiserie, bâtiments. Le temps consacré aux travaux d'atelier atteint 21 heures hebdomadaires, soit environ la moitié du temps scolaire.
- D'autre part, les apprentis suivent un cours d'électricité industrielle générale avec des séances de travaux pratiques portant sur l'utilisation des fils et câbles électriques⁸⁷. En parallèle à cet enseignement technique, les élèves reçoivent un enseignement général en français, mathématiques appliquées, et mécanique.
- Compte tenu de leurs aptitudes et des besoins de l'exploitation, les élèves sont dirigés en fin de premier semestre vers une spécialité pendant le 2ème semestre. Les élèves étudient à raison de 6 heures par semaine une série de projets, simples installations électriques qu'ils exécutent ensuite réellement : en particulier, les apprentis procèdent traditionnellement à des travaux de pose de lignes électriques pour le réseau voisin de Nangis. Des séances de travaux pratiques de 5 heures par semaine familiarisent à l'emploi des appareils de mesure. Les apprentis passent 9 heures par semaine dans un atelier mécanique pour se perfectionner à la fabrication des pièces.

⁸⁶ Brochure *Les écoles de métiers EDF GDF*, décembre 1964

⁸⁷ *Énergie de France*, num. 5, septembre 1947

La grande force de cette formation est d'être directement couplée aux besoins de l'entreprise. Ainsi, les spécialités techniques qui sont enseignées suivent-elles en « flux tendu » les besoins en main-d'œuvre formée, au fur et à mesure du déploiement du programme d'équipement. En 1949, par exemple, une spécialité « usine » est créée, liée aux nouvelles usines hydrauliques. Jean Laval, sorti en 1961, nous explique « Moi j'ai choisi la catégorie usine, qu'on appelait « burette », car il fallait huiler les machines tournantes. J'avais l'espoir d'être nommé à la sortie dans ma région où il y avait beaucoup d'usines hydrauliques ».

En 1961, la spécialité électricien dessinateur de réseaux est remplacée par électromécanicien de centrales hydrauliques. En 1962, la spécialité chimique disparaît, pour faire place à celle d'électro-thermicien. Un an plus tard, c'est la spécialité vérificateur « étalonneur de compteurs », créée en 1949, qui disparaît.

Cinq spécialités majeures sont enseignées :

- La principale est « électriciens de réseaux » : il s'agit d'exploiter des réseaux électriques moyennes et basses tensions ; les stagiaires apprennent donc le câblage des tableaux, la manœuvre et la recherche des défauts, l'installation la réparation et l'entretien de lignes aériennes et souterraines
- « Électricien d'entretien d'usine électrique et gazière » : ce sont les techniciens qui font l'entretien et le dépannage des machines électriques (moteurs, transformateurs, appareils de coupure de courant), ils exécutent aussi les manœuvres et la recherche de défauts et la manutention de matériel
- « Électricien vérificateur étalonneur de compteurs et de relais » : il s'agit d'électriciens de réseaux spécialisés dans l'étalonnage, l'entretien et le dépannage des principaux types de relais de compteurs électriques
- « Electro-thermicien » : cette spécialité est couplée avec « prestations de centrales thermiques modernes », dans lesquels les techniciens font les manœuvres courant de régulation, de couplage d'alternateur et d'entretien du matériel
- « Électromécanicien de centrales hydrauliques »

7.3.4. La possibilité d'une spécialisation

À l'issue de l'année de formation, les meilleurs élèves restent six mois à Gurcy pour une spécialisation complémentaire (« PSC ») parmi les suivantes⁸⁸ :

- « Électricien de contrôle » : étalonnage haute-tension, la protection des réseaux moyennes et basses-tensions, télécommandes, télémesures.

⁸⁸ P.Letourneur, 36ème promotion, par exemple

- « Électronicien de centrales thermiques et télécommunications » : ils y apprennent les principes électroniques de base appliquée au fonctionnement, au dépannage et l'entretien des appareils de contrôle et de régulation, de télécommandes, de télésignalisations et de télémesures.
- Les « électriciens dessinateurs » réalisent des relevés topographiques, des relevés des canalisations aériennes et souterraines, des plans d'aménagement de postes de distribution d'électricité ou de centrales thermiques.

La possibilité d'un perfectionnement volontaire (« PVO ») était également ouverte, il était réservé à ceux qui participaient aux aménagements techniques de l'école. Ces durées complémentaires passées à Gurcy sont rémunérées.

Jean Laval, issu de la 38ème. promotion en 1961 raconte : « Nous étions deux à aménager, avec les futurs enseignants, le labo électronique, puisque c'était le début de cette formation. L'année passée en PVO+PSC, c'était du bon temps. On était les stagiaires, libres de toute contrainte, pas sous auto-discipline. On logeait au château par chambre de quatre. On disait évidemment qu'on avait "la vie de château". Et nous avions un salaire, qui ne nous était pas versé, mais mis de côté, pour constituer un pécule à la sortie. Cela m'a permis d'acheter une 4 CV Renault, ce qui a épaté ma famille : je sortais d'école avec "les moyens" et déjà indépendant financièrement »

Jean-Claude Rouvière, sorti en 1964 confirme : « Le château, c'était la direction, le personnel administratif de l'école, et les quelques élèves qui restaient 6 mois de plus.

D'ailleurs, tous rêvaient d'y rentrer, parce que quand vous alliez au château. Ils dormaient sous les combles du château. Ils avaient une liberté un petit peu plus grande. La garde n'avait aucun pouvoir sur eux. Ils avaient 18 ans et demi. Mais là ils étaient laissés entièrement libres. Il y en avait peu, une dizaine. Même pas 10 % de la promotion. »

7.3.5. La sensibilisation au risque électrique

Les électriciens de réseaux travaillent sur les lignes aériennes, par tous temps et à très grande hauteur. Chargés d'assurer la maintenance des lignes électriques, ils sont amenés à côtoyer quotidiennement le risque électrique.

Dans l'objectif constant d'une formation très opérationnelle, la direction de Gurcy prend très tôt conscience de la nécessité de sensibiliser à ce risque vital.

La sensibilisation est d'abord mémorielle : on attribue à certaines promotions un parrain ancien élève décédé dans un accident d'électrocution. Ainsi Roger Schili, élève de la 6ème promotion, électrocuté en 1949 donne son nom à la 18ème promotion ou Armand Caramela, élève de la

14ème promotion, électrocuté en service, donne son nom à la 23ème promotion. Mais surtout, comme pour la formation aux spécialités techniques, la sensibilisation au risque électrique se veut pratique : on fait des hypothèses pour comprendre la notion de conduction, on expérimente, on questionne, on travaille en groupes autour du sujet. Enfin la formation à la sécurité doit aussi se situer dans un cadre responsabilisant, comme tous les volets de la formation, telle est la Loi à l'école : « Ce que tu dois faire : Devenir un technicien accompli, un homme de métier, mais aussi et surtout assumer ton métier d'homme ».

Ainsi, dès 1950⁸⁹, un « conseil de sécurité » réunit deux fois par mois l'ensemble des représentants de l'école. Il comprend 17 membres : le directeur de l'école ; huit membres choisis parmi le personnel enseignant ; huit élèves désignés chaque semestre par les camarades. Dans ces conseils de sécurité, on passe en revue les accidents survenus au centre ; on y discute les suggestions des élèves de nouveaux dispositifs de protection. Le conseil gère aussi le contrôle des installations électriques de l'école.

Les procès-verbaux des séances du conseil sont diffusés parmi le personnel et affichés, ils sont aussi commentés à tous les élèves. Les élèves sont de cette façon pleinement intégrés dans la sensibilisation à la sécurité⁹⁰, et l'appropriation en est d'autant plus forte. Par ailleurs, une heure hebdomadaire est consacrée à une discussion libre avec les élèves, et le partage du retour d'expérience sur les accidents survenus et remontés depuis l'exploitation vers les professeurs⁹¹. Cette organisation participative est déjà assez originale à une époque où les jeunes sont plutôt cantonnés dans une position passive face à l'adulte « sachant ». Cette singularité est pleinement construite dans « l'esprit Gurcy ».

7.3.6. Après l'école, le stage en industrie

Avant d'intégrer l'exploitation, les élèves sortant de Gurcy réalisent un stage d'une durée très variable dans une entreprise du secteur, présentes partout en France : en 1947, c'est un stage de deux ans chez les constructeurs⁹². La durée de ce stage a été confirmée par les élèves, dont

⁸⁹ Le centre National d'Instruction Électrique de Gurcy-le-Châtel. *Revue des applications de l'électricité* page 21, num. 174, juillet 1956

⁹⁰ Les élèves sont aussi sensibilisés au secourisme car ils doivent pouvoir agir en autonomie dans leur futur métier. Alors on s'entraîne aux situations de danger, au travers de simulations réalistes : « Par exemple, un élève un élève qui a reçu une décharge en haut d'un support. Alors le sauveteur entre en action, met à la terre, grimpe en haut du poteau, attache le blessé, le descend, et pratique sur lui la respiration artificielle. Tout ceci ne doit pas prendre plus de trois minutes » : Leçon d'électricité dans un parc : à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. *Revue Contacts Électriques*, mars avril 1957, num. 5, Archives EDF boîte 060 480

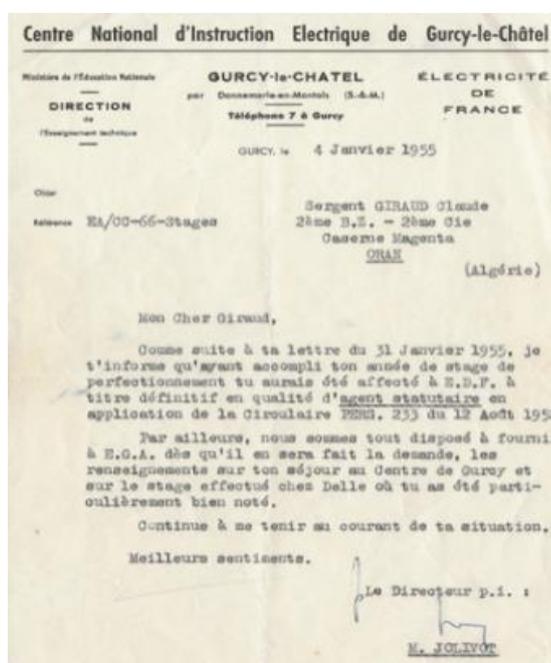
⁹¹ R.Lambert. *Formation professionnelle et la sécurité*, réf. TS.A 8819, juin 1951

⁹² *Énergie de France*, num. 5. Les constructeurs sont par exemple CEM, Ateliers d'Orléans, Jeumont, Alsthom, Schneider Westinghouse, Compagnie Parisienne de construction électrique, atelier Delle, Compagnie des compteurs, Entreprise Industrielle, CPDE.

René Rault Verpreys ou Jean-Jacques Charon en 1947⁹³. En 1950, le stage n'est plus que d'un an⁹⁴, Claude Giraud le fera chez Delle (devenu Alsthom).

Pendant ce stage, les élèves perçoivent une rémunération d'ouvriers, néanmoins trop faible pour assurer leur subsistance, car nous avons lu aux Archives d'EDF plusieurs lettres d'élèves ou de parents mentionnant l'écart entre leur petit salaire et le travail effectivement réalisé.

Les brochures indiquent que la direction de l'école vient systématiquement s'assurer que les élèves sont bien suivis. Dans les faits, Jean-Jacques Augry, qui a fait son stage chez Alsthom Lecourbe en 1949, nous a plutôt indiqué le rendement qui était imposé aux stagiaires, et le fait que ceux-ci étaient complètement à l'abandon, sans aucune visite de la direction. André Bordes, 28ème promotion, confirme cette affirmation : en stage au laboratoire LCIE, il ne reçoit aucune visite de la direction, « Les stagiaires ne servaient qu'à exécuter ce que les autres ne voulaient pas faire⁹⁵ ». Certains auront plus de chance, d'autres y verront le début d'une carrière même.



Lettre d'affectation en stage, Fonds C. Giraud

Après le stage, les élèves intègrent directement EDF, dans une affectation qui dépend de leur rang de classement. Ils y sont électriciens de réseaux, agents des districts ruraux, chefs monteurs, agents de maîtrise en manutention, électricien d'entretien, instructeurs électriciens...

⁹³ « J'étais affecté pour un an de stage aux Forges et Ateliers de Construction Électrique de Jeumont (Nord). Cette usine située à la frontière franco-belge employait 6000 ouvriers, français et belges. On y fabriquait des moteurs, des transformateurs, des condensateurs, du modèle le plus petit jusqu'aux turbines pour les barrages hydrauliques ».

⁹⁴ *Gurcy Transfo*, 1er semestre 1950.

⁹⁵ A. Bordes, 28ème promotion, témoignage écrit

7.4. L'EMPLOI DU TEMPS

Plusieurs anciens élèves nous ont transmis leur emploi du temps, aussi avons-nous pu avoir un échantillon représentatif sur plusieurs dizaines d'années. Les évolutions d'emploi du temps sont mineures, et dictées par la modification des spécialités.

Une source nous semble plus intéressante car pérenne, il s'agit de la construction manuscrite⁹⁶ du pédagogue Jacques Henckès de la composition de la formation « électriciens de réseaux », majoritaire à Gurcy. Cette note indique la proportion de chaque enseignement :

- la formation pratique occupe la moitié du temps et est décomposée en une formation pratique de base de 318 heures annuelles, soit 15 % et une formation de spécialité de 634 heures annuelles, soit 31 %.
- la formation technique est de 500 heures, soit 25 % du global,
- les études et activités diverses dont heures de service intérieur représentent 318 heures, soit 15 %.
- l'enseignement général (français, mathématiques) représente 150 heures, soit 7 % des heures.

L'analyse détaillée de cet emploi du temps nous permet déjà de mesurer les contours d'une pédagogie active et concrète : la formation pratique représente la moitié du temps global de formation. Par ailleurs, l'enseignement général du français et des mathématiques, quoique minoritaire, n'est pas négligé.

Enfin, nous y reviendrons plus longuement, les élèves sont largement mis à contribution sur le fonctionnement du centre via le système du « service intérieur et travaux collectifs ». Ce temps, bien qu'important, reste minoritaire, ce qui vient confirmer l'idée d'une professionnalisation très accrue par rapport aux premières années de Gurcy.

7.5. UN DIPLÔME... RECONNU PAR EDF EXCLUSIVEMENT.

Pour faire face au développement anarchique de diplômes professionnels publics et privés, la loi du 4 août 1942 accorde le monopole de la délivrance des diplômes d'enseignement technique à l'État.

Tout naturellement, dès lors que l'école de Gurcy-le-Châtel avait été déclarée centre d'apprentissage, le diplôme aurait dû être officiellement délivré par la direction de l'Enseignement Technique, c'est-à-dire par l'Éducation nationale. Or, on l'a vu, EDF tient à conserver l'indépendance sur toute la chaîne de formation des élèves formés à Gurcy. De fait, le diplôme

⁹⁶ J.Henckès. *Composition de la formation électricien de réseaux*, février 1964

EDF n'est pas reconnu par l'État, l'école de Gurcy délivre plutôt un « certificat de scolarité » qui précise des spécialisations acquises.

Les conséquences de cette absence de reconnaissance officielle du diplôme sont néanmoins minimales, étant donné que la quasi-totalité des élèves formés à Gurcy sont ensuite embauchés chez EDF pour y faire carrière.

Cette autarcie d'EDF sur le diplôme durera 20 ans : ce n'est qu'en 1961 avec la signature de la seconde convention de partenariat, que le diplôme délivré par EDF sera reconnu par l'État, et encore cette mise en conformité ne fit-elle pas l'objet d'une information aux élèves.

7.6. LES ÉLÈVES, PRINCIPAUX PROTAGONISTES

Nous avons décrit la formation, son contenu, son rythme et son issue. Intéressons-nous désormais aux élèves eux-mêmes : qui sont-ils, quelle était leur vie quotidienne, quelles étaient leurs normes collectives puisque l'école fonctionnait exclusivement en internat ?

7.6.1. Une absence évidente de mixité

La formation à l'école de Gurcy n'est pas mixte : depuis la promotion « Espoir de France » en 1940, jusqu'à la fin de la formation des jeunes à Gurcy en 1986, les 7500 stagiaires sont exclusivement des garçons. Une jeune fille, Marie-Odile Leclercq-Duffait, a pourtant été admise à l'école, en 1978. Elle logeait alors à l'infirmerie, mais cette jeune fille reste une exception.

Plusieurs raisons peuvent à notre sens justifier cette absence de mixité. La première est évidente, la gestion en internat de la mixité est complexe, et amène de potentielles difficultés dans la discipline. Par ailleurs, le métier d'électricien de réseau est un métier physiquement très difficile, où de longues heures sont passées en équilibre sur des poteaux électriques de très grande hauteur. Ce métier nécessite une grande endurance et est soumis à astreinte, difficilement accessible aux jeunes filles.

Mais la raison principale est sans doute bien plus simple, et cette situation n'a probablement pas fait l'objet de grandes discussions au sein de la direction ou avec les parents. C'est que très naturellement l'enseignement technique n'est absolument pas dirigé vers les jeunes filles, plutôt destinées à un enseignement tourné vers la vie domestique. Ainsi Jean-Claude Rouvière, sorti en 1964, m'a dit très spontanément qu'« à l'époque, au début des années 60, il ne serait jamais venu à l'esprit d'une fille de se présenter à l'examen. Jamais⁹⁷. » L'Éducation nationale mène

⁹⁷ JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

pourtant une politique volontariste sur le sujet, et rappelle par circulaire en 1966 la règle d'accès égalitaire à l'enseignement technique⁹⁸.

7.6.2. Qui sont les élèves ?

7.6.2.1. Origine sociale des élèves

La très grande majorité des élèves, voire la totalité, sont de condition modeste. Nous avons pu le documenter avec précision car, dès 1941, la fiche d'inscription comporte la mention de la profession des parents. Ainsi jusqu'en 1946 la proportion de pupilles de la nation est importante ; pour les autres, le père est ouvrier, artisan ou agriculteur.

FICHE DE DEMANDE D'ADMISSION
AU CENTRE DE FORMATION PROFESSIONNELLE DE
GURUY-LE-CHATEL

NOM : LARRIVE Prénoms : Georges

Date & Lieu de naissance : 17 Juin 1926 à DAX (Landes)

Adresse : Boulevard Hippolyte Sintas à DAX (Landes)

ANTÉCÉDENTS FAMILIAUX

	NOM	PRÉNOMS	PROFESSION
Père	LARRIVE	Jean	Déclat
Mère	MASSET	Jeanne	Domestique
Frères et sœurs	LARRIVE	Henri	Prisonnier de guerre
	LARRIVE	Jean	Typographe

Fiche d'inscription, Archives EDF. boîte 719 726

Lors des entretiens avec les anciens élèves, tous⁹⁹ m'ont spontanément exprimé leur origine sociale modeste, et la chance qu'a représentée l'apprentissage d'un métier. Nous avons vu que le lycée est réservé à une élite, les enfants de la classe ouvrière sont plutôt destinés à un enseignement professionnel. Ainsi Claude Giraud¹⁰⁰ nous affirme : « Ma destination naturelle était celle d'ouvrier et les études longues qui à cette époque pouvaient conduire pour ce qu'on en savait au métier d'Instituteur ou de fonctionnaire n'étaient pas l'orientation qui correspondait à ce que j'appellerais ma classe sociale ». Les parents de Guy Schüpbach, de la 28ème promotion, sont d'origine rurale ; René Rault Verpreys, en 1947, a un père contremaître dans une minoterie et « le salaire n'était pas lourd. Pour faire bouillir la marmite, ma mère confectionnait souvent très

⁹⁸ « Le moment est venu de rappeler très fermement la règle de l'égalité d'accès et des garçons aux enseignements technique et professionnels de tous les niveaux ». Circulaire 66 344 du 10 octobre 1966 « admission des jeunes filles dans les sections industrielles », Mosconi Nicole. La mixité dans l'enseignement technique industriel [ou l'impossible reconnaissance de l'autre]. In: *Revue française de pédagogie*, volume 78, 1987. pp. 31-42

⁹⁹ La première question posée en entretien porte sur la façon dont ils ont connu l'école. Tous alors ont abordé la question du revenu familial

¹⁰⁰ 20ème promotion, témoignage écrit

tard dans la nuit, des poupées bretonnes pour une société locale. » Pierre Letourneur, 36^{ème} promotion, est orphelin de guerre.

De fait, 80 % des élèves sont boursiers et l'école est quasiment gratuite (les parents doivent en 1944 reverser le montant des allocations familiales à l'école, soit 300 francs par trimestre).

7.6.2.2. Des fils d'agents, en majorité

Les premiers stagiaires de Gurcy sont envoyés par des entreprises adhérentes au Syndicat Professionnel des Distributeurs et Producteurs d'Énergie Électrique. À ce titre, la très grande majorité des premiers élèves sont des fils de salariés d'entreprises adhérentes. Ce sera aussi le cas après la Nationalisation : jusqu'à la fin de la formation des élèves, environ 40% des élèves de Gurcy sont des fils d'agents EDF.

Cette hérédité est largement favorisée, notamment en termes de publicité, mais aussi de place au concours : ainsi François Moncla¹⁰¹ nous a-t-il dit qu'en tant qu'enfant d'électricien « vous aviez priorité ; il y avait possibilité d'entrée à l'école avec une avance de points ». Apparemment, d'après Francis Farvacque, de la 38^{ème} promotion, 50 points supplémentaires sont attribués aux fils d'agents. Il y a polémique sur ce point, Jean-Jacques Augry (14^{ème}) nous ayant dit que ce n'était pas le cas.

Force est néanmoins de constater que les livrets d'accueil de 1953, 1956¹⁰², ainsi que les circulaires G 33 de 1947 et C13 de février 1944 incitent largement les agents à y envoyer leur fils. Cette filiation reprend l'esprit d'un métier transmis de père en fils, mais était aussi un gage de bonne moralité probablement.

7.6.2.3. De toutes origines géographiques...

Mais même si l'école est située dans la région parisienne, les élèves proviennent de toutes régions. Cette information a pu être remontée par l'analyse des adresses des élèves, qui sont indiquées sur les carnets de promotion. Quasiment la totalité des carnets de promotion m'ont été transmis, l'analyse est donc assez complète. Par exemple sur le carnet de la 17^{ème} promotion sortie en 1950, les élèves viennent des régions suivantes : Finistère, Seine-et-Oise, Basses Pyrénées, Ille-et-Vilaine, Côte-d'Or, Mayenne, Seine-et-Marne, Aveyron, Paris, Maine-et-Loire, Haute-Marne, Drôme, Corrèze, Tarn-et-Garonne, Seine, Alpes-Maritimes, Pyrénées-Orientales, Ardennes, Morbihan, Calvados, Charente, Manche, Gard, Somme, Mayenne, Ariège.

Un élève de cette promotion provient d'Oran !

¹⁰¹ 16^{ème} promotion, entretien oral

¹⁰² Archives EDF, boîte 060 480

Avant que les élèves ne forment un collectif soudé, la provenance régionale reste un marqueur identitaire fort. Les anciens élèves trouvent une affinité particulière aux nouveaux qui sont issus de leur région. Les « gars du Sud-Ouest » se reconnaissent particulièrement. Il y avait « un regroupement par provinces d'origine. C'est-à-dire qu'il y avait des gars du Sud-Ouest, des anciens, qui avaient repéré les gars du Sud-Ouest, les Bretons prenaient les Bretons, c'était très régionaliste. Un individu, on l'identifiait par son origine régionale. Les accents, à l'époque, étaient beaucoup plus marqués qu'aujourd'hui. Donc l'accent breton, ça se reconnaissait tout de suite. Les gens du Nord, pareil. Et les anciens protégeaient un peu ceux de leur région, c'était surtout le cas pour le Sud-Ouest¹⁰³ ». Les identités régionales s'effacent ensuite presque toujours, selon le contexte politique contemporain. Mohamed Mégherfi¹⁰⁴ se souvient, qu'arrivé à Gurcy pour une spécialisation après son école à Blida (Algérie) « nous, les, anciens de Blida, étions ciblés (au bizutage) plus que les autres, par les anciens d'Algérie, surtout ceux ayant perdu un proche durant la guerre ».

7.6.2.4. ...et même de l'étranger

Toutes les régions de France et d'Outre-mer sont représentées à Gurcy, et, dès les années 1950, les élèves viennent aussi de l'étranger via la coopération technique notamment. On l'a vu plus haut, déjà un élève en 1950 vient d'Oran ; Francis Farvacque nous a dit qu'en 1961 il y avait... 22 nationalités à Gurcy ! Certains stagiaires étrangers sont des employés de sociétés étrangères envoyées en formation ici. Ainsi, l'école accueille-t-elle en 1948 le premier stagiaire de la coopération technique internationale en provenance du Brésil.

Les photos de groupe montrent effectivement plusieurs hommes de couleur à Gurcy, fait rare à l'époque. Ce multiculturalisme permet une ouverture réciproque. Ainsi, les élèves de Gurcy font-ils connaissances par exemple avec le Ramadan, inconnu de leur champ quotidien : « le premier jour du Ramadan nous a surpris et interloqué. Pourquoi ? D'abord au petit déjeuner avec les places à table inoccupées. À la pause casse-croûte, ils ne nous ont pas accompagnés ! C'est nous qui sommes allés vers eux pour glaner quelques explications. Aucun d'entre-nous ne savait ce qu'était la réalité du Ramadan. Au fil des heures, des cours et des journées, l'estime fraternelle s'est renforcée, car aucun d'entre-eux ne se plaignait, refusait une "corvée", ne boycottait une activité, etc. en bref, ils se comportaient exactement comme nous (mais l'estomac vide !!!).¹⁰⁵ »

¹⁰³ B.Buisson, 40ème promotion, entretien oral

¹⁰⁴ M.Mégherfi, 2ème AMT, témoignage écrit

¹⁰⁵ F.Farvacque, 38ème promotion, témoignage écrit

7.6.2.5.

Comment ont-ils connu Gurcy ?

Gurcy-le-Châtel est situé à 80 km de Paris, dans une toute petite commune au milieu des champs. Or le concours est organisé dans toutes les régions de France, et les candidats s'y pressent. Comment donc ont-ils entendu parler de cette école ?

Cette question n'est pas décelable dans les archives, c'est en interrogeant les élèves que l'on peut la trouver.

Certains, la plupart, ont connu l'école de Gurcy par la famille : François Moncla nous a dit que c'était un cousin germain de sa mère qui travaillait à l'usine électrique et dont les trois garçons étaient passés par Gurcy; Bernard Buisson a connu Gurcy-le-Châtel est situé à 80 km de Paris, dans une toute petite commune au milieu des par son oncle.

On connaît Gurcy aussi par le voisinage (les parents de René Rault Verpreys ont connu Gurcy par des gens de leur connaissance) ou par le collègue : Claude Giraud par ses professeurs ; Georges Maestrini par un ami de collègue et Pierre Letourneur a vu une affiche dans son collègue technique.

Dans les entretiens, deux éléments d'attractivité reviennent : d'abord le fait que l'école prépare en une année seulement à un métier et donne l'assurance d'être embauché à EDF. Un autre élément attire les familles: c'est le fait que l'école est gratuite, la quasi-totalité des élèves étaient, on l'a dit, de condition très modeste.

La majorité des élèves suivent à Gurcy une formation initiale ; mais nous verrons que tous les élèves de Gurcy ne sont pas des jeunes. L'école se diversifie à partir de 1952 vers la formation continue des agents en poste, et s'ouvre ensuite aux agents de maîtrise qui y suivent une spécialisation. Eux connaissent donc Gurcy par une autre voie¹⁰⁶.

7.7. LA COLLECTIVITÉ : UNE FORMATION À LA VIE DE CITOYEN

Le principe à Gurcy est l'internat, pour tous les élèves. Deux structures collectives permettent d'inculquer aux élèves l'esprit d'équipe et les valeurs afférentes : « l'équipe », et « la promotion ».

¹⁰⁶ Ainsi, M. Mégherfi, 2e AMT, qui fait sa formation d'un an à Blida à 80 km d'Alger, rentre à Gurcy en avril 1969 pour la deuxième promotion d'agents de maîtrise technique. Lui aussi a été sélectionné par concours pour rentrer à Gurcy, mais pas en formation initiale, seuls les meilleurs élèves de son école technique d'Électricité d'Algérie (EGA) à Blida rentraient à Gurcy pour un cycle de spécialisation. Lui aussi était de condition modeste, orphelin élevé par sa tante.

Chacune a une fonction précise dans le collectif et représente une propédeutique à la vie de citoyen.

7.7.1. L'équipe, la cellule sociale élémentaire

L'équipe est la cellule sociale de base de l'école. Elle est composée d'un groupe de 8 à 12 garçons, et correspond à un collectif de travail. Elle vit ensemble au quotidien : l'équipe est regroupée en cours, dans les rencontres sportives, elle mange ensemble au réfectoire, les lits sont proches les uns des autres au dortoir.

L'équipe permet l'apprentissage des responsabilités à petite échelle, elle est la cellule démocratique élémentaire. Chaque équipe élit un responsable et son adjoint. Ils répondent de leur équipe en ce qui concerne le respect des règles, des horaires, des déplacements à l'intérieur de l'école, et des sorties culturelles ou sportives.

Au milieu des années 1950, le responsable d'équipe change tous les 15 jours les cinq premiers mois de la promotion : cette rotation permet à tous de faire l'apprentissage de la responsabilité du groupe. Au bout de cinq mois, les chefs d'équipe sont élus pour les six mois restants.

Chaque équipe porte le nom d'un savant ou d'une figure majeure, dans le domaine de l'électricité, mais pas exclusivement. Par exemple, les équipes de la 42ème promotion portent les noms de Fresnel, Volta, Watt, Gauss, Gramme, Curie, Coulomb, Laplace, Arago, Branly, Guynemer, Descartes, Wonder, Pascal, Surcouf.

Les noms d'équipe sont mentionnés dans le livret de promotion transmis en souvenir aux élèves en fin de cycle.

7.7.2. Les promotions : évolution des effectifs, parrains de promotion

L'ensemble des équipes forme une « promotion », chacune porte un numéro chronologique, et est parrainée par une figure illustre qui lui donne son nom.

La première promotion en 1940 se nomme « Espoir de France » et comporte 57 élèves. Cet effectif croît régulièrement jusqu'en 1955 puis très sensiblement jusqu'à atteindre 140 élèves pour la 48ème promotion sortie en avril 1966.

Sur l'ensemble des promotions à Gurcy, certaines sont particulièrement fournies : 146 élèves pour la 46ème promotion sortie en 1964, ou au contraire relativement basse : 26ème promotion de 97 élèves sortis en avril 1955. À partir de 1967 et la forte diversification de la formation, les effectifs décroissent sensiblement jusqu'à atteindre une trentaine d'élèves seulement au début des années 1980. Les élèves sortants sont directement embauchés, les effectifs des promotions sont donc directement couplés aux besoins de l'entreprise, dans la limite de la capacité d'accueil de l'école.

Le nom de la promotion est choisi en fin de la formation par le major, qui sollicite l'avis de ses camarades. Tous les élèves se souviennent du numéro de leur promotion, peu de leur parrain, sauf si la figure est particulièrement marquante. Ainsi André Bordes¹⁰⁷, de la 28ème promotion, se souvient de son parrain Édouard Belin, scientifique à l'origine du télécopieur et photocopieur « venu faire connaissance de "sa" promotion et serrer la main des membres de la garde sur la scène du réfectoire, lieu de passage des célébrités. » Jean-Claude Rouvière, survoltant de la 46ème, se souvient du parrain de sa promotion, Jean Moulin, qu'il a choisi car il avait été très ému par le discours de Malraux lors de l'entrée de Jean Moulin au Panthéon, quelques mois auparavant¹⁰⁸ : « entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège... »

Au début de l'histoire de l'école, le parrain de promotion est un illustre scientifique, tel Ampère (2ème promotion), Berthelot (3ème promotion), Lavoisier (4ème promotion), ou Curie (9ème promotion). Mais, assez vite, les noms se diversifient et permettent d'honorer une figure marquante pour l'école : ainsi, on attribue les noms des promotions aux anciens directeurs : promotion Raymond Lambert (38ème promotion), promotion Daniel Allier (49ème promotion), ou à des sportifs qui se sont particulièrement illustrés, tel François Moncla (36ème promotion). Certaines célébrités font l'honneur d'une visite à Gurcy, on attribue alors en leur honneur le nom d'une promotion : Michel Jazy (47ème promotion), Maurice Herzog (40ème promotion).

Enfin, certaines promotions portent le nom d'anciens élèves à qui on fait l'honneur d'une mémoire : Jacques Caplanne, élève de la deuxième promotion donne son nom à la 27ème ; Jacques Mégnan, ancien élève de la cinquième promotion, électricien sur le croiseur gloire disparu en octobre 1949 entre Alger et Toulon donne son nom à la 17ème promotion.

L'analyse des noms de parrains, permet de suivre l'évolution de la sociologie des promotions. On peut s'étonner de l'absence de figures liées au divertissement : pas de promotion « Johnny Halliday », « Bourvil » ou « Raimu ». Les élèves ont-ils fait une forme d'auto-censure, privilégiant les figures prestigieuses, ou la Direction a-t-elle mis son veto ?

Toujours est-il que le traditionnel discours du directeur, prononcé lors de la sortie de la promotion, exalte, surtout sous la direction de Daniel Allier, les valeurs humaines du parrain et reste un événement marquant dans la mémoire des élèves.

Au total, 87 promotions sont sorties de l'école de Gurcy, leur chronologie et le nom de leur parrain sont présentés en annexe. À partir de 1975, elles n'ont plus systématiquement de parrain, et, signe d'une époque qui change, en 1978 c'est une marraine qui donne son nom à la

¹⁰⁷ A. Bordes, 28ème promotion, témoignage écrit

¹⁰⁸ Jean Moulin entre au Panthéon en décembre 1964 et la 46ème promotion sort en avril 1965

promotion : Marie-Christine Debourse, championne de France de saut en hauteur. On se souvient d'ailleurs que 1978 est l'année de présence de la seule fille stagiaire de Gurcy...

7.8. LES ENSEIGNANTS, PARTIES PRENANTES DE LA FORMATION TECHNIQUE ET HUMAINE DES ÉLÈVES

Plusieurs populations coexistent à Gurcy : la direction, les élèves, les enseignants. Assez peu de sources existent sur le profil des enseignants, tout au plus avons-nous la composition des épreuves de passage aux examens des titres d'enseignants¹⁰⁹. L'ancien directeur Daniel Allier nous a heureusement renseigné sur ce sujet.

La typologie des enseignants est la suivante :

Les enseignants des matières générales (français, mathématiques) sont nommés et rémunérés par l'Éducation nationale. Sur eux, les archives sont très lacunaires.

Les professeurs de matières spécialisées sont nombreux. Leur structure hiérarchique est très présente : en ordre croissant, les enseignants sont professeur technique adjoint ; professeur technique ; professeur technique principal ; chef d'atelier ; chef d'atelier principal ; chef de spécialité¹¹⁰. On accède au poste supérieur par un examen qui consiste en une « planche » technique et la vérification du potentiel pédagogique. Ces appellations : « professeur technique adjoint », « professeur technique » sont aussi ceux des centres d'apprentissage publics dépendant de l'Enseignement technique. Là est sans doute une concession faite par EDF à l'Éducation nationale.

En l'absence d'archive sur le sujet des enseignants de matières techniques, nous avons sollicité les souvenirs de Daniel Allier, directeur de 1959 à 1967. Il nous a confirmé que les enseignants faisaient l'objet d'une sélection particulière, tant sur le plan technique qu'humain. Ils sont agents EDF, souvent anciens exploitants de centrales, usines hydrauliques, ou électriciens de réseaux. Beaucoup sont d'anciens élèves, tel François Moncla, passé « professeur technique adjoint ».

¹⁰⁹ Par exemple Rapport du 12 décembre 1956 « épreuves admission moniteurs à examen, professeurs techniques adjoints, concours commun aux EDM », Archives EDF Boite 823 091

¹¹⁰ « Les professeurs techniques adjoint ont une expérience de l'exploitation d'au moins quatre années. L'examen est organisé chaque année sur le plan national. Ils sont chargés de l'enseignement pratique d'ateliers et de la technologie des métiers. Le professeur technique à la responsabilité d'un enseignement théorique ; les professeurs techniques principaux dispensent un enseignement à niveau de technicité élevée ; ils exercent une activité mixte de formation des jeunes et de perfectionnement d'agents de maîtrise ; le chef d'atelier dirige un groupe homogène d'ateliers et contrôle l'enseignement de plusieurs professeurs technique adjoint. Ils sont chargés des cours pratiques. Les chefs de spécialités contrôlent la qualité de l'enseignement manuel et technologique des professeurs techniques, professeurs techniques adjoint et chefs d'atelier placés sous leur autorité. Ils sont aussi chargés d'un ou plusieurs enseignements ». Sujets des épreuves écrites examen d'aptitude pédagogique professeurs technique adjoint, sessions de 1956 1963 », notes manuscrites de J Henckès, avril 1964

Les professeurs de chaque discipline sportive sont d'anciens élèves ou le plus souvent externes à l'école. Plusieurs ont eu une belle carrière sportive avant de venir à Gurcy. Cela sera, on le verra, particulièrement vrai pendant la période d'âge d'or, c'est-à-dire autour de 1960.

Outre leurs compétences techniques, les enseignants doivent posséder un certain nombre de valeurs humaines, car ils sont très présents dans la vie des élèves : les professeurs de mécanique ou d'ajustage participent aux matches, aux cross parfois. Daniel Allier nous a indiqué les critères qu'il prenait en compte pour choisir les enseignants lorsqu'il était directeur : « J'estimais nécessaire que les candidats passent deux entretiens et je laissais le soin de la vérification de la compétence technique au chef de spécialité concernée. ». Par ailleurs, Daniel Allier cherchait des candidats « capables de s'adapter à une fonction nouvelle, ayant le sens du collectif. » Pour ces adolescents qui ont quitté leur famille, certains enseignants représentent une figure souvent paternelle.

Après leurs postes à Gurcy, la plupart retournent en exploitation, mais beaucoup restent à Gurcy bien plus longtemps, saisis par le courant d'innovations et de dynamisme de l'école. Ce point, avancé par Daniel Allier, a été confirmé par Jean-Claude Rouvière¹¹¹ : « L'endroit était tellement bien qu'ils restaient jusqu'à la retraite. Ce n'était pas un poste de trois ans comme les autres. Ce n'est pas la même chose. Mais ne rentrait pas là qui voulait. Il y avait une sélection sur l'état d'esprit des gens. Je suppose, je me rends compte, tous les directeurs ont dû avoir des tests de sélection pour engager les profs, sur des critères un petit peu spécifiques. On n'engageait pas un prof qui faisait marcher un groupe à la baguette. Ça ne marchait pas. »

Les professeurs se prennent au jeu d'une pédagogie active, elle crée une émulation entre-eux et enthousiasme les élèves : « Les cours dispensés pour la plupart par d'anciens élèves (...) et avaient la particularité d'être très animés : chaque professeur rivalisait d'ingéniosité pour rendre son cours attrayant, plaisant. Fréquemment, l'élève qui n'avait pas très bien assimilé une leçon était pris à part, jusqu'à la compréhension du cours. (...) On ressent très fort cette volonté de transmission du savoir : les expériences, les manipulations, les mises en situation se succèdent, l'implication des enseignants, y compris dans des activités parascolaires était très importante ¹¹²».

7.9. LA VIE QUOTIDIENNE À GURCY.

¹¹¹ JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

¹¹² C. Meunier et J. Munoz, 45ème, *Les mémoires d'Albert*

Le quotidien est l'internat, et dans tous les domaines, la direction a à cœur de créer un collectif et de gommer les différences. Ainsi, les élèves ont-ils dès leur arrivée un uniforme, qui efface l'origine sociale et régionale de chacun ; elle crée aussi un collectif autour du sport et des loisirs, qui sont autant d'occasion d'apprentissage à la vie en collectivité.

7.9.1. Le costume, outil d'égalité

Si l'idée d'une tenue vestimentaire commune à tous les élèves est acquise dès le début, celle-ci évolue un peu. Ainsi en 1949 les élèves portent « un pantalon à la wawa¹¹³ », un pantalon de golf. En 1953, il se modifie pour être plus pratique : le nouvel uniforme est créé par Madame Lambert, c'est une veste bleue où est cousu l'écusson de l'école, au-dessus d'un pantalon droit.

En 1953, on supprime la sémantique « uniforme » qui rappelle trop les heures sombres de Gurcy, pour l'appeler plutôt « costume », ou « tenue ». « La blouse devait être fermée et la ceinture attachée. Pour les ateliers on allait en bleu de travail et chaussures de sécurité. La tenue de sortie, obligatoire chaque fois qu'on sortait de l'école, avec la cravate bien sûr, c'était le costume de l'école, bleu pétrole, avec l'insigne sur la poitrine¹¹⁴ sur la poche gauche »¹¹⁵. En atelier, la tenue est un bleu de travail que recouvre une blouse grise. L'accès au centre se fait exclusivement aux choses en chaussons, on laisse ses sabots à l'entrée. Le livret d'accueil de 1961 ajoute que les chaussures de sécurité doivent être portées dans les ateliers, ainsi que la casquette ou le béret de travail sur le réseau d'entraînement. Au gymnase, on porte le survêtement de sport.

Plusieurs élèves se souviennent avec fierté de leur costume¹¹⁶ et... des plaisanteries lors de la confection par le tailleur qui « n'avait pas la capacité d'en faire 120 en peu de temps, à l'arrivée de chaque promotion. Alors c'était pour nous un moment de rigolade. À la prise des mesures, ça allait très vite, on essayait de faire mélanger les chiffres, c'était la pagaille entre la personne qui mesurait et celle qui annonçait au tailleur. Aux essayages, il y avait un test qu'on avait inventé : tendre les bras écartés à l'horizontale et les refermer en bombant le dos. La couture lâchait dans le dos et la veste était partagée en deux, au milieu d'éclats de rire¹¹⁷. »

¹¹³ F.Moncla, 16ème promotion, entretien oral

¹¹⁴ J.Laval, 38ème promotion, témoignage écrit

¹¹⁵ C.Meunier et J Munoz 45ème, *Les mémoires d'Albert*

¹¹⁶ A.Bordes, 28ème promotion « Au début de notre séjour, un grand évènement pour moi avec la prise des mesures pour le costume traditionnel de l'école. Cela m'a marqué, car si j'ai toujours été bien habillé par mes parents, je n'avais jamais eu de costume. Et pour moi cela a été une sacrée fierté ! »

¹¹⁷ F.Farvacque, 38ème promotion, témoignage écrit

7.9.2. Des loisirs progressivement plus variés et nombreux

L'école fonctionne en internat, et certes le domaine est vaste, il fait 20 hectares, mais il faut bien occuper les élèves en dehors des heures de cours. Les activités de loisirs sont rares au début mais dès 1944 on installe le cinéma parlant sur un écran au réfectoire¹¹⁸. Progressivement, la nature et la variété des loisirs s'étoffent : en 1947, un film documentaire est présenté une fois par semaine sur l'écran de cinéma au réfectoire¹¹⁹, par ailleurs, on pratique des jeux de société, on consulte des livres à la bibliothèque, on apprend la musique avec l'accordéon.

Dix ans plus tard, la variété des salles de loisirs est significative de l'ampleur qu'a pris l'école les élèves peuvent travailler à leur collection de timbres ; pratiquer le modélisme, construire et écouter une radio diffusée dans l'école « radio Gurcy » ; pratiquer la reliure, confectionner des costumes de théâtre ; apprendre tous les instruments possibles ; pratiquer le chant choral ; répéter pour l'orchestre de l'école « les fulgurs ». L'école de Gurcy, comme celle de la Pérolrière, possède un auditorium aménagé avec une collection de disques classiques.



L'atelier de modélisme, 1953, Fonds A Sannier

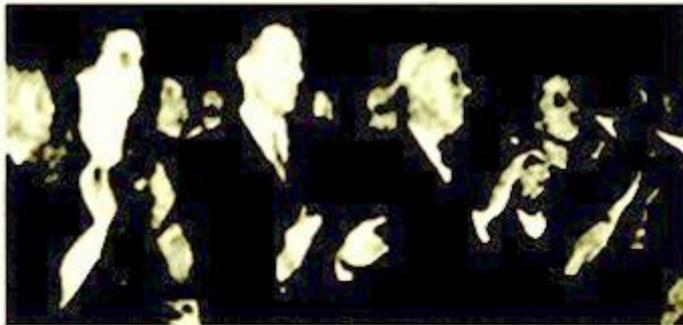
Encore dix ans plus tard, en 1961, on ajoute une séance de cinéma hebdomadaire le samedi soir, à laquelle sont conviés les habitants du village. Le club des loisirs s'étoffe, avec un atelier de modélisme, un club photos, une section canoë-kayak ou char à voile. À Gurcy on fait venir des troupes de théâtre, des orchestres.

¹¹⁸ *Flash* année 1944

¹¹⁹ Revue *Énergie de France*, septembre 1947. René Rault Verprys, 1947 : « Les loisirs étaient très limités à cette époque. On travaillait même le samedi. Je me souviens de quelques séances de cinéma projetées dans la grande salle du rez-de-chaussée du château. Le dimanche, certains se rendaient à Donnemarie-en-Montois, distante de quelques kilomètres ».

Soirée de haute qualité à Gurcy-le-Châtel avec le Mozarteum et Michèle Auclair

Une nouvelle fois, Gurcy-le-Châtel a marqué son profond attachement à la musique de Mozart. Après avoir présenté en 1961 le Kammerensemble et en 1962 le Théâtre des marionnettes, comme devait le rappeler M. Allier, le jeune et distingué directeur de la grande école nationale E.D.F., les organisateurs, cette fois encore, avaient fait appel à une des plus prestigieuses formations de Salzbourg, la patrie de Mozart. Compatriotes de l'illustre musicien autrichien, les cinquante éminents virtuoses qui composent le Mozarteum sont uniformément animés par la pensée mozartienne. C'est Mladen Basic qui les dirigeait, lundi, à Gurcy. Sous la baguette de son directeur



nement dans le « concerto pour violon en la » qui fit vibrer les nombreux auditeurs et lui valut de nombreux rappels.

en finale, la « Petite symphonie en si bémol ».

Assistaient à cette inoubliable soirée, M. le sous-préfet de Province et Mme. Beck, M. Désiré

Spectacle à Gurcy, 1963, Fonds JC. Rouvière

Le dimanche est souvent consacré aux sorties. Sur le village, les distractions sont rares. Tous m'ont mentionné la fameuse épicerie Brousse située en face de l'école, appelée aussi « l'écrevisse », on ne se souviendra plus très bien pourquoi. Nous y reviendrons. Dès 1947, des sorties collectives à caractère culturel sont organisées par la direction ou le chef de protocole : on peut visiter musées, châteaux, ou assister à des concerts. La sortie à Paris est un rituel : « Le bus de la Société des cars Jouy nous déposait à la Bastille, l'école nous assurait le repas de midi, généralement, sandwich poulet froid-salades, un responsable de sortie organisait la distribution, quelques couacs faisaient quelques fois qu'on se retrouvait sans repas. Des PVO...quelques fois, non-inscrits pour la sortie, se servaient les premiers ...et tant pis pour les traînants... c'est toujours la loi des plus anciens, qui continue de s'appliquer... (...) Dès les premiers pas dans Paris, nous avons été agréablement surpris de constater que les Parisiens nous réservaient un accueil chaleureux ; on entendait dire : « voilà les gars d'EDF ...ce sont les étudiants de Gurcy, répondait une autre voix... » Ça faisait chaud au cœur de s'entendre appeler étudiant. Il est vrai, qu'avec notre uniforme : veste bleue marine, chemise blanche, cravate et pantalon gris, on avait une allure de « Collégiens British », bien élevés ! ...

Dans les magasins, cafés, restaurants et salles de spectacles, on était reçus comme des... "Messieurs" ¹²⁰ ». Jean Laval se souvient avoir été au salon de l'auto en 1961, l'année de sortie de la Dauphine Renault, André Bordes se souvient de ses week-ends à Paris¹²¹.

Les sorties sont aussi à caractère professionnel, les élèves peuvent visiter une usine, une centrale, ou un ouvrage hydraulique.

Toujours dans le cadre de cette formation complète de l'homme citoyen, les loisirs sont l'occasion d'un apprentissage de la responsabilité et de l'autonomie. Le « comité des loisirs » est composé du chef de protocole et de responsables élus parmi les élèves. Ce sont les élèves qui gèrent entièrement les loisirs à l'école, sans aucune limitation de budget, « l'argent n'était pas un sujet. On faisait ce qu'on voulait¹²² ». Les rencontres sportives se multiplient le dimanche, les élèves sont encouragés à assister aux matches pour soutenir les équipes. Les supporters ne sont pas toujours volontaires, et sont contraints par les anciens de « remplir les bus » mais « très vite, l'esprit de clocher prenait le dessus, et nous étions des supporters chauvins et très impliqués¹²³ ».

La pratique de loisirs multiples et diversifiés fait de l'école un paradis : jamais auparavant, les élèves n'ont pu avoir la chance de les exercer. C'est une ouverture d'esprit immense : « Les activités annexes, souvent complètement ignorées dans les autres établissements que j'ai fréquentés, ont contribué à mon enrichissement personnel : les ateliers de modélisme où j'ai pu réaliser de belles maquettes de bateaux ou d'avions à vol circulaire ; les ateliers de peinture où mon camarade Vlaminck, homonyme du grand peintre, m'initiait au mélange des couleurs primaires; l'atelier d'accessoires spectacle que j'ai dirigé en 2ème cycle et où j'ai pu m'éclater dans les décors faits de bric et de broc pour les pièces de nos camarades apprentis saltimbanques⁷¹ »

¹²⁰ M.Mégherfi, 2ème AMT, témoignage écrit

¹²¹ A.Bordes, 28ème promotion, témoignage écrit

¹²² JC.Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

¹²³ C.Meunier et J. Munoz, 45ème promotion « les mémoires d'Albert » « Les rencontres capitales nécessitaient bien entendu un effectif de supporters nombreux, mais pas toujours volontaires. Aussi, le dimanche matin, un recrutement musclé était organisé par les anciens, et il ne fallait pas trop traîner ses pantoufles dans le hall ou les couloirs, sous peine d'une inscription nominative et incontournable au match du jour. A l'appel de son nom, on embarquait pour la journée, et le car toujours plein prenait la direction du stade ou de l'école de métiers adverse du jour. En y regardant, avec du recul, le système bien qu'un peu autoritaire avait plusieurs avantages autres que de supporter les équipes fanions. Un essaimage par groupes d'une cinquantaine évitait à l'évidence une trop grosse concentration d'élèves désœuvrés à l'école ou dans les quelques lieux de rencontre environnants. Le nombre des casse-croûte était conditionné par la capacité des bus retenus pour les manifestations. Le seul problème en fait était pour les recruteurs. Si les premiers week-ends sportifs ne posèrent aucun problème de remplissage des bus, il n'en fut pas de même au fur et à mesure que chacun des nouveaux comprenait le procédé mis en place. Chacun rivalisait d'ingéniosité, pour éviter de se trouver là où les deux ou trois anciens, chargés d'établir la liste, recrutaient. Il se créait comme une "dépression d'Albert", chacun se trouvant une occupation à l'opposé du lieu à éviter. Malheur à celui qui, non averti, se trouvait à portée de voix des chargés de listes ! »

Le champ des possibles n'est pas limité dans les loisirs, d'autant que la toute-puissance des anciens élèves n'a pas cours dans les clubs, impossible d'aller chercher un Fulgur au club de modélisme pour aller ramasser les feuilles mortes du parc ! Les élèves se pressent d'autant plus volontiers dans toutes les sections loisirs¹²⁴...

8. DEUX SPÉCIFICITÉS : LA PLACE ESSENTIELLE DU SPORT ET UNE PÉDAGOGIE EXPÉRIMENTALE

À partir du début des années 1950, le fonctionnement de Gurcy et son environnement deviennent matures. Raymond Lambert peut mettre à exécution son grand projet pour l'école, c'est le début d'une période frénétique de construction de bâtiments pour accueillir l'essor irrésistible de l'école : en 1952, Lambert fait moderniser l'internat, et reconstruit le réfectoire. En 1953, il ouvre une deuxième tranche de l'internat, inauguré en mai 1954 en présence d'un représentant du conseil d'administration d'EDF. Les salles de travaux pratiques se multiplient, chaque année voit naître un nouvel atelier ou une installation se perfectionner. En 1953, l'école peut accueillir 304 élèves, ils sont 360 trois ans plus tard¹²⁵, presque 400 en 1960.

L'école utilise aussi de nouveaux moyens de publicité : presse interne à EDF, externe et même audiovisuelle. Les performances sportives des élèves sont louées, on s'extasie devant tant de modernité. Un facteur clé du succès de Gurcy est la place donnée au sport, mais son importance dépasse largement la seule publicité. Le sport fait partie intégrante de l'enseignement voulu à Gurcy, il accroît l'endurance, forme aux gestes précis du métier, mais transmet aussi des valeurs chères à l'école et propres à favoriser la fédération autour d'une mission de service public.

8.1. LA PLACE ESSENTIELLE DU SPORT

« Le sport était une fierté, et la marque de Gurcy » nous a écrit Jean Laval. C'est tout à fait cela : le sport est une, sinon LA, marque de distinction de Gurcy par rapport aux autres écoles professionnelles. Le sport, pratiqué dans des conditions exceptionnellement favorables et dans des équipements ultra-modernes, est une formation à part entière. C'est aussi « sans la moindre coupure avec le travail, le facteur premier de cette « atmosphère Gurcy »¹²⁶.

On se souvient qu'à l'époque de l'ouverture du centre¹²⁷, en 1940, le Secrétariat à la Jeunesse exalte les vertus viriles et saines du sport, il a aussi une fonction morale car détourne les jeunes

¹²⁴ C.Meunier et J.Munoz, 45ème promotion *Les Mémoires d'Albert* : « La chasse permanente des membres de la garde pour les corvées accentuait le besoin de rechercher un coin calme et favorisait par le fait la pratique organisée des loisirs reconnus. Les différents ateliers de modélisme, de peinture, de musique, de théâtre ou d'échecs étaient des lieux où les brimades n'avaient pas cours. Aussi, dès les devoirs scolaires terminés, chacun se dirigeait très vite vers ses activités favorites ».

¹²⁵ *Livret accueil des élèves*, 1956, Archives EDF boîte 060 480

¹²⁶ L'atmosphère Gurcy. *Énergie de France*, num. 5, septembre 1947

¹²⁷ Mémoire.Master1:

de l'oisiveté. Gurcy est donc né avec cette culture, mais Raymond Lambert va transformer l'objectif prôné par la Révolution Nationale en objectif de performance, qui lui permet d'apporter aux élèves une formation, une éducation complète. Dès 1947, la fonction morale du sport reste importante, mais déjà elle la dépasse : « le sport est une excellente formation morale : l'effort sur soi, la discipline des mouvements et du régime de vie, l'esprit d'équipe, le respect de règles pour se dépasser soi-même ¹²⁸».

Étudions donc ce « facteur premier » de la construction de cette atmosphère particulière.

8.1.1. 1947- 1954 : des équipements toujours plus modernes

Nous avons vu qu'à son arrivée, Raymond Lambert disposait de peu de marge de manœuvre, mais avait une grande ambition pour son centre. La réalisation de grands travaux d'équipements sportifs sera sa première œuvre. En 1946, il construit un terrain de tennis, ou plutôt il fait construire car « le court de tennis et l'œuvre entière des élèves. La clôture du court sort de l'atelier, le sol du terrain est entretenu par eux¹²⁹».

Un an plus tard, c'était un ancien étang « infect qu'en mars 1947, les élèves ont eu l'idée d'aménager en piscine. Ils ont fait le bétonnage, d'autres personnes ont posé les échelles, un pont en dos-d'âne permet de passer de la rive à une île ». Le travail de construction de la piscine est très important, 600 m³ de vase au total sont retirés. Est-ce bien les élèves qui ont eu l'idée de transformer cet étang en piscine ? Rien n'est moins sûr, par contre ce sont effectivement eux qui se sont mis à la tâche ! Les citations ci-dessus sont extraites d'articles de presse, en partie écrit par Raymond Lambert. Il est plutôt très probable que c'est lui qui ait eu l'idée dans l'objectif de construire des équipements dignes de son centre, et qu'il ait sollicité les élèves dans le cadre des travaux collectifs.

Cinq mois plus tard, le 30 août 1947, la piscine est inaugurée en grande pompe à l'occasion d'un spectacle grandiose donné par les élèves et mis au point par J. Henckès¹³⁰. R. Lambert fait connaître sa pépite : 1500 spectateurs sont apparemment présents à cette inauguration de la piscine ! Nous avons la liste des spectateurs illustres présents : la plupart sont des notables de la région, ou des représentants d'EDF ou du conseil général. Point d'invité de la direction de l'Enseignement Technique apparemment... Le nombre d'invités est assez significatif de l'envergure que souhaite donner Raymond Lambert à ce nouveau centre

<http://docplayer.fr/43410135-Memoire-master-1-histoire-contemporaine-universite-paris-ouest-nanterre-la-defense-sous-la-direction-de-sabine-effosse.html>

¹²⁸ L'atmosphère Gurcy. *Énergie de France*, num. 5, septembre 1947

¹²⁹ *Énergie de France*, num. 6, octobre 1947

¹³⁰ *Gurcy Transfo*, mars 1948



La piscine : de la construction ... à la réalisation, 1947, Fonds JC. Rouvière

La même année, le terrain de football est construit par les élèves, ainsi qu'un terrain de basket-ball. Quatre ans plus tard, en 1951, c'est un stade entier, lui aussi réalisé par les élèves, qui est inauguré. Le stade est majestueux, il est d'une dimension identique à celle du stade de Colombes, qui a accueilli les JO en 1924 et la coupe du monde de football en 1938. Le stade comprend un terrain de football, des terrains de basket et de volley, un plateau d'éducation physique et un portique. Il est inauguré en grande pompe, en présence de la direction générale d'EDF et d'une présence discrète de la direction de l'Enseignement Technique.

En 1956, le nouveau gymnase entre en fonction après deux ans de travaux. Symbole de modernité, il couvre 600 m². Toutes les installations électriques du gymnase ont été réalisées par les élèves. Il comporte en outre une originalité électrique : un lignage lumineux au sol permet de délimiter quatre terrains de sport regroupés sur un seul. Ainsi des lignes creuses, parcourues par un tube fluorescent et recouvertes de plexiglas permettent de sélectionner l'un des quatre terrains : tennis, basket-ball, handball ou volley-ball. Cette merveille de modernité épate les reporters sportifs qui se pressent à Gurcy¹³¹. Guy Schüpbach et André Sannier, de la 28ème promotion, se souviennent avec émotion que c'est leur promotion qui a concrètement réalisé le marquage lumineux du gymnase. Dans les faits, même si ce marquage lumineux comporte des inconvénients, notamment que les bandes de plexiglas cassent sous le talonnage des joueurs, il est encore présent à Gurcy, nous l'avons vu lors de notre visite en mai 2018, et étonne toujours par sa modernité.

Mais pourquoi un tel souci d'équipements sportifs modernes, diversifiés et nombreux ? C'est que pour R. Lambert, le sport possède plusieurs atouts : il est une composante à part entière de la formation technique et humaine ; il est un facteur de motivation des jeunes, et, atout non négligeable, il permet aussi d'attirer l'attention sur l'école.

¹³¹ *Revue Hygiène et confort de l'enfant*, 1956, Archives EDF boîte 060 480

8.1.2. Le sport : une composante de la formation et un vecteur de valeurs

La pratique sportive fait partie intégrante de la formation à Gurcy. Il n'est tout simplement pas possible d'y être élève et de ne pas pratiquer. Pour toutes les promotions, dès le lever, et par tous les temps¹³², les élèves courent un cross pendant une demi-heure¹³³. Ce cross, auquel se mêle souvent le directeur du centre Daniel Allier, est l'héritage du fameux «décrassage» de la méthode Hébert, étudié lors de la précédente recherche. Le mot de décrassage disparaît progressivement, même si Jean Laval évoque encore ce nom.

Les élèves pratiquent une heure de sport par jour, en alternant les disciplines. Nous évoquerons plus loin le fait que les exercices sportifs imitent les futurs gestes que seront amenés à réaliser des électriciens de réseaux : par l'haltérophilie, les élèves apprennent à placer leur dos et à porter de lourdes charges, l'escalade leur permet de travailler leur accoutumance au vide... La majorité des disciplines concerne néanmoins les sports collectifs. Là encore, on trouve la formation humaine voulue par la direction : par les rencontres sportives, les élèves apprennent les valeurs d'esprit d'équipe, de respect et de solidarité. Les électriciens de réseaux interviennent en équipe, ils doivent pouvoir compter les uns sur les autres, la solidarité est essentielle. Dans les matchs, on attend des élèves qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes, qu'ils sachent se dépasser et apprendre le goût de l'effort.

8.1.3. La valorisation du sport et des performances

La direction de l'école chaperonne et prend soin des meilleurs éléments sportifs. On encourage les élèves à participer au match de leur école¹³⁴, on suralimente les sportifs pour leur donner des forces : « Le père Lambert et nos responsables étaient tellement branchés sur la chose que nous, les sportifs, nous avons un supplément alimentaire au petit-déjeuner du matin : on avait un lait de poule en plus, il y avait parfois même un steak, le midi la même chose et ainsi de suite quoi ; ils nous alimentaient de telle façon que l'on puisse prendre du poids peut-être et surtout être en pleine forme quand on rentrait sur le terrain après. On avait pour ainsi dire un régime spécial, nous les sportifs¹³⁵. » Néanmoins, la priorité reste la formation, les sportifs « suivaient les cours comme les autres. (...) l'emploi du temps n'était pas du tout allégé : pour eux aussi il y avait l'atelier, les cours complets, ce n'était pas du tout aménagé ».

¹³² F. Moncla, 16ème promotion « On avait un petit maillot et un short et après quand il y avait de la neige ou qu'il y avait la gelée blanche sur le terrain, ils nous faisaient mettre pieds-nus et on avançait comme ça.

Il y avait une certaine endurance physique qui était créée par l'ambiance.»

¹³³ J.C. Rouvière, 46ème promotion : « À 6h30, toute l'année. Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente. Le cross durait une demi-heure à peu près ».

¹³⁴ A. Bordes, 28ème promotion, raconte qu' « Il y avait aussi une organisation pour aller sur Paris assister à des rencontres nationales et internationales. Nous avons donc pu nous déplacer à Paris pour assister à un match de coupe de France de football, Toulouse- Reims ».

¹³⁵ F. Moncla, 16ème promotion, entretien oral.

Scolairement, la direction de Gurcy exige l'excellence, et sur le domaine sportif il en est de même. Dès 1946, l'équipe de football de Gurcy fête son premier titre de champion d'académie de football, ce sera le début d'un palmarès exceptionnel, toutes disciplines confondues. Les récits des anciens élèves fourmillent d'anecdotes des rencontres sportives entre Gurcy et les meilleures écoles. À chaque fois le vainqueur inattendu est l'équipe de Gurcy : « quand on allait jouer à Paris contre les lycées, le lycée Henri IV, HEC, à chaque fois on leur filait une piquette terrible ! ». Sur la seule année 1954, l'école de Gurcy porte cinq titres de champion d'académie : football, gymnastique, haltérophilie et handball. Les journaux internes listent tous les titres, le journal interne « Le Déphasé » refait les matches. Presque à chaque fois, une photographie représente Raymond Lambert, rayonnant, auprès de l'équipe victorieuse.

Ainsi par exemple dans le journal des anciens élèves Gurcy-Transfo de 1959, la rubrique sport indique les résultats des compétitions gagnées par Gurcy dans les sports suivants : rugby, football, basket, handball, volley-ball, judo, ping-pong, haltérophilie, gymnastique, cross. « Les performances de certains élèves en athlétisme -nous dit Jean Laval de la 38ème promotion- sont très proches de celle des champions français de l'époque, c'était du haut niveau. Tous les résultats et les performances étaient affichés dans le gymnase, avec les photos, et avec chaque équipe figurait le directeur ou l'intendant, pour le prestige. »

Outre les journaux internes, la presse sportive nationale commence à s'intéresser au « phénomène Gurcy » : ainsi, le journal *L'Équipe* de décembre 1959¹³⁶ commente le palmarès sportif des apprentis de Gurcy : en football, Gurcy est champion d'académie en 1946, 1951, 1954, 1955. En rugby, ils sont champions d'académie senior sans discontinuer de 1950 à 1959 ; en rugby catégorie junior l'équipe de Gurcy est finaliste du championnat de France, en 1957 et 1958 finalistes du championnat d'académie, champion d'académie en 1959 et finalistes du championnat de France. C'est cet article de « *L'Équipe* » qui fera connaître Gurcy à de futurs élèves, et leur donnera envie de rejoindre l'école¹³⁷.

¹³⁶ Haute tension sportive permanente. *L'Équipe*, 17 décembre 1959

¹³⁷ Jean Laval (38e promo, 1961) : « Un article dans le journal *L'Équipe* avec la photo du directeur de l'époque, Daniel Allier, qui a marqué son passage dans l'établissement, m'avait mis au courant des activités sportives assez intenses pratiquées alors. »

Cette politique est efficace : les élèves se dépassent, surmotivés ; et on parle de cette petite école qui... devient grande !

À partir de 1949 et avec l'arrivée de François Moncla, la discipline maîtresse à Gurcy devient le rugby, nous y reviendrons. Gurcy sera un très gros pourvoyeur de joueurs de l'équipe de France et le sélectionneur national, Leroux, vient directement à l'école repérer ses poulains



Équipe de France de rugby, 1959 : beaucoup viennent de Gurcy

En 1959, sur la photo ci-dessus de l'équipe de France de rugby, six des membres de l'équipe sont des anciens élèves de Gurcy-le-Châtel. Le commentateur sportif Roger Couderc évoque Gurcy dans ses commentaires de matches. Le président d'EDF Roger Gaspard est d'ailleurs un fervent adepte de rugby....

Attardons-nous donc sur deux figures emblématiques du rugby, chacun capitaine de l'équipe de France ayant fait toute leur carrière à EDF : François Moncla, 16^{ème} promotion et Michel Crauste, 22^{ème} promotion.

8.1.3.1. François Moncla, 16^{ème} promotion et capitaine de l'Équipe de France

Tous les anciens élèves de l'école de métiers de Gurcy, quelle que soit leur période de présence à l'école, évoquent, après Raymond Lambert, la figure de François Moncla : qu'ils l'aient connu ou non, ils s'enorgueillissent tous d'avoir pu compter parmi les élèves l'ancien capitaine de l'équipe de France de rugby.

Entré à Gurcy en avril 1949 dans la 16^{ème} promotion, François Moncla a déjà une solide réputation dans le milieu sportif dans sa région du sud-ouest. Il choisit la spécialité « électriciens de réseaux », et dès sa sortie en mai 1950, le directeur Raymond Lambert lui demande de rester

à l'école pour y travailler en tant qu'instructeur à l'atelier d'exploitation de réseaux. Il passe ensuite l'examen de professeur technique adjoint, toujours à Gurcy. En parallèle, il entraîne de façon intensive les élèves et permet une récolte fournie de victoires dans cette discipline.

Une presse sportive élogieuse, 1952

A GURCY-LE-CHATEL, AU CENTRE NATIONAL D'INSTRUCTION ELECTRIQUE, DANS UN ADMIRABLE CLIMAT D'AMITIÉ ET DE COMPREHENSION...

François MONCLA

professeur d'électricité

enseigne également le rugby

Le secret de la forme du troisième ligne aile du Racing ? Il s'entraîne au cours de l'heure quotidienne de sport de l'établissement

(De notre envoyé spécial Loys Van LEE)

GURCY-LE-CHÂTEL. — Il faut parcourir la Brie au début de l'été, lorsque l'or de son froment, l'opulence de ses champs plats et réguliers, la fraîcheur des vallons de l'Yères et du Morin vous incitent à imiter le sous-préfet d'Alphonse Daudet. En cette fin d'hiver, la Brie est moins bucolique, mais, avec les premiers rayons du soleil, sortent du sol les brins d'herbe dont chaque cellule assurera la troublante série des transformations d'où jaillira la pâte de ses onctueux fromages.

Le professeur Moncla international :

Avant le déjeuner, nous avons bavardé avec le professeur Moncla. « J'ai débuté au rugby, nous confia-t-il, alors que j'avais 14 ans et que j'étais élève au cours complémentaire d'Arudy. J'étais arrière ou 3/4 centre. L'année suivante je jouais à Louvie Sport — l'équipe de mon village natal — comme 3/4 aile. A 15 ans, j'étais équipier premier. Mon centre aurait presque pu être mon grand-père ! Louvie-Juzon se trouve dans la vallée d'Ossau, aux pieds de l'Aubisque et les matches étaient rudes ! L'année suivante, je signais ma licence à l'Etoile Sportive Arudienne et restais 3/4 aile, jusqu'à mon départ à Gurcy-le-Châtel. Je signais au Racing en septembre 1950 et retrouvais ma place d'ailier gauche en équipe première. C'est la veille de Noël, au stade Jean-Bouin que M. Roger Lerou me demanda de suppléer à l'absence de Michel Thierry partit aux sports d'hiver. Le Racing affrontait Auch... »

François Moncla se confirmait alors et la 3^e ligne J.-C. Bourrier, Pardas, Moncla s'imposait comme la suivante du FC Lourdais. L'an dernier, François prouva non seulement sa belle condition, mais encore ses progrès au point de vue jeu. Il fut sélectionné de Paris face aux Londoniens et aux Italiens. Cette saison Moncla prouva presque chaque dimanche être un des meilleurs sur le terrain. Sélectionné de Paris pour affronter l'Armagnac-Bigorra à Jean-Bouin le 11 novembre, il était également retenu afin de participer dans l'équipe des espoirs aux matches de sélection de Montauban et de Clermont-Ferrand.

Dimanche, Moncla un 3^e ligne aile droite puncheur — 1 m. 83, 84 kilos — marqua le 1^{er} essai du Racing. Moncla a encore un petit défaut. Il garde trop la balle ! Le jour où il se corrigera de cet excès de personnalité, Moncla portera sur la poitrine le coq du XV de France... nous sommes persuadés que son neure viendra la saison prochaine. En attendant, François Moncla voudrait bien — mais ceci est une autre histoire — être champion de France avec le Racing !

François Moncla, alors toujours professeur à l'école, intègre l'équipe de France de rugby en 1957, et reste trois ans capitaine de l'équipe. En 1959, après une tournée triomphale de six semaines, en Afrique du Sud où le rugby est élevé au rang de religion, l'équipe de France, sous sa direction, réussit l'exploit de gagner le tournoi des Cinq Nations¹⁴⁰. Cet exploit, qui fera date dans l'histoire du rugby, est largement commenté, et restera à jamais dans les mémoires du rugby.

À la fin des années 1950, François Moncla désire retourner dans sa région, non seulement pour des raisons personnelles, mais aussi parce que « le cheval, valait quelque chose dans le milieu » : il souhaite valoriser sa compétence sportive dans un cadre qui dépasse Gurcy. François Moncla quitte l'Équipe de France après les mauvais résultats en Nouvelle-Zélande, mais reste une figure dans le milieu comme le montre l'interview de Roger Couderc¹⁴¹. On rappelle par ailleurs que le rugby ne devient professionnel qu'en 1995¹⁴², en parallèle de son entraînement intensif sportif, François Moncla est donc agent EDF. Il travaille à l'agence de Pau, et finira responsable d'agence. La 36^{ème} promo, qui sort en avril 1960, est baptisée François Moncla en son honneur.

¹⁴⁰ <https://www.dailymotion.com/video/x34opf>

¹⁴¹ <http://www.ina.fr/video/CAF95017489>

¹⁴² JB.Moles.La professionnalisation du rugby français.Pouvoir économique et lien social. *Corps et culture* Num. 3

François Moncla aura eu une carrière éclatante¹⁴³, et... un caractère bien trempé. International à 31 reprises entre 1956 et 1961 dont 18 sous son capitanat, il est aussi champion de France avec le Racing en 1959, avec Pau en 1964. Il est aussi finaliste du challenge Yves du Manoir en 1962 et 1964. Désormais âgé de 84 ans, il reste très actif. Nous avons eu la chance de pouvoir nous entretenir avec lui, notre échange est retranscrit en annexe.

8.1.3.2. Michel Crauste, 22ème promotion... et capitaine de l'Équipe de France

Né en juillet 1934 à Saint-Laurent de Gosse dans les Landes, Michel Crauste intègre Gurcy après un CAP et un BEI, il intègre la promotion Lumière en avril 1952, soit trois ans après François Moncla. Il fait la connaissance à Gurcy d'une autre très grande figure de l'équipe de rugby, Arnaud Marquesuzaa. Il intègre l'équipe de France quelques mois après François Moncla en 1957.

Sa destinée sera tout aussi prestigieuse : champion de France avec le Racing club de France en 1959, il est aussi avec le FC Lourdes en 1960 et 1968.



Leroux, Marquesuzaa, Moncla, Crauste : l'élite du rugby, 1961

(R.Lambert à droite en manteau)

Au total, Michel Crauste portera 62 fois le maillot de l'équipe de France, un record qu'il détiendra longtemps. À son retour de la tournée victorieuse en Afrique du Sud en 1964, le capitaine de l'équipe de France Michel Crauste est décoré de la Légion d'honneur par le général De Gaulle.

¹⁴³ <http://villagesducapcir.blogs.lindependant.com/archive/2011/03/28/tournée-1958-en-afrique-du-sud-lan-un-du-rugby-francais.html>

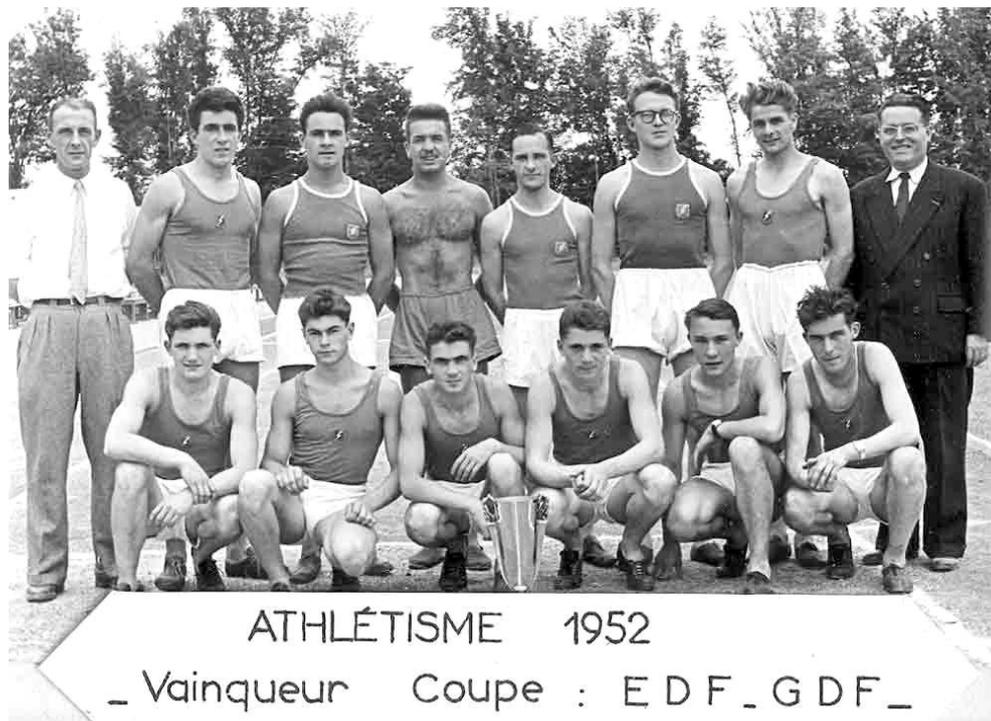
En parallèle, comme François Moncla, Michel Crauste exerce son activité professionnelle à EDF. Il a en charge l'exploitation du district de Tarbes, puis celui de Lourdes.

8.1.4. Le sport : une « stratégie de communication »

La multiplicité des équipements permet aux élèves de pratiquer tout type de sport et de nouvelles sections sont créées chaque année, par exemple les cours de judo et de jiu-jitsu ont commencé à Gurcy en 1950. En France, rares sont les équipements municipaux sportifs qui permettent cette diversité, et encore moins dans les centres d'apprentissage !

Outre sa fonction formatrice, le sport a aussi, pour Raymond Lambert, une véritable fonction de promotion de l'école. Sa « stratégie de communication » porte sur plusieurs volets : il fait connaître l'école par la presse sportive, qui relate les exploits des équipes de Gurcy ; il motive et canalise les élèves, qui deviendront ensuite des ambassadeurs efficaces ; il attire aussi d'anciens champions pour devenir professeurs. C'est aussi un outil de distinction par rapport aux autres centres d'apprentissage.

Cette stratégie réussit pleinement, dans toutes les disciplines, les élèves de Gurcy excellent en rugby, basket, volley, ping-pong, judo, haltérophilie, athlétisme. Il n'est pas de discipline dans laquelle on ne parle pas de l'école.



Coupe d'athlétisme, 1952. À droite : R. Lambert. Fonds JC. Rouvière

Le sport fait partie intégrante de la formation et apporte des valeurs que R. Lambert a à cœur de transmettre. Il est intégré dans une stratégie pédagogique globale, elle aussi moderne. Portons notre attention à la pédagogie utilisée à l'école, la « colonne vertébrale » de Gurcy.

8.2. LA « COLONNE VERTÉBRALE DE GURCY » : UNE PÉDAGOGIE RÉVOLUTIONNAIRE

À la Libération, 850 centres d'apprentissage jalonnent le territoire ; s'ils mettent en avant l'apport d'un apprentissage pratique¹⁴⁴, ils en restent souvent au stade d'une mise en pratique en ateliers de cours très théoriques. Le maître se positionne en sachant, dans des classes très nombreuses. Les jeunes en âge scolaire se font en effet toujours plus nombreux : en 30 ans, entre 1930 et 1960, l'enseignement secondaire public multiplie ses effectifs par 50 ! Les établissements techniques voient aussi leurs effectifs augmenter rapidement : 20 000 élèves en 1920, 68 000 en 1940, ils seront 425 000 en 1960¹⁴⁵...

À Gurcy, on fonctionne par petits groupes depuis 1941 ; mais c'est une toute petite facette du grand projet pédagogique de l'école.

Car à Gurcy-le-Châtel, au final plus que le sport, c'est bien l'innovation pédagogique qui fera de ce centre un espace complètement singulier dans le paysage de l'enseignement technique et transformera le petit centre de formation en grande école visitée par le président de Gaulle en 1965.

La pédagogie à Gurcy est entièrement l'œuvre d'un seul homme : Jacques Henckès. Passionné de pédagogie et d'éducation, élève modèle de Gaston Bachelard, il arrive à Gurcy presque en même temps que Raymond Lambert. Son influence est multiple : il acquiert à l'école de la rue Dareau les principes de pédagogie active de la méthode Carrard ; il apprend auprès de Bachelard le lien entre théorie et expérience ; il s'inspire de la pédagogie allemande basée sur le concret.

8.2.1. Henckès, l'influence de Bachelard

Jacques Henckès a, contrairement à Raymond Lambert, laissé de nombreuses archives derrière lui. Un ancien élève de l'école de Soissons¹⁴⁶, petite sœur de Gurcy, nous a rapporté de nombreuses archives récupérées auprès de sa veuve.

Né en 1921, Jacques Henckès est destiné à intégrer la société paternelle « Mathias Henckès et fils » à Paris, réparateur de matériel d'imprimerie. Mais, fasciné par l'innovation, il entre en tant qu'ajusteur mécanicien au service des prototypes dans une société d'équipement cinématographique, André Debries.

Il fait alors une rencontre déterminante avec un voisin qui n'est autre que Gaston Bachelard. Les deux hommes sympathisent immédiatement, et discutent pédagogie tous les samedis.

¹⁴⁴ V.Troger Les centres d'apprentissage de 1940 à 1960 : le temps des initiatives. *Formation Emploi*. N.27-28, 1989. Num. spécial. *L'enseignement technique et professionnel, repères dans l'histoire (1830-1960)*

¹⁴⁵ L.Bantigny *Le plus bel âge ? : jeunes et jeunesse en France de l'aube des "Trente Glorieuses" à la guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2007, page 77

¹⁴⁶ Michel Rolland, école de Soissons ouverte en 1959

Jacques Henckès dira « c'était le meilleur professeur de ma vie ¹⁴⁷ ». Gaston Bachelard le convainc d'enseigner, et l'incite à s'inscrire à l'Institut des métiers de la rue Dareau, creuset d'enseignement de tous les enseignants de centres de formation professionnelle.

À la rue Dareau, on apprend la méthode Carrard, qui repose sur sept principes directeurs¹⁴⁸, destinés à faire apprendre rapidement et efficacement les bons gestes aux ouvriers. Cette méthode, globale, forme les instructeurs à une autre relation à l'élève, suscitant son esprit d'initiative et favorisant l'autocontrôle. Autant d'enseignements qui seront poussés à leur paroxysme à Gurcy.

En 1943, Raymond Lambert est arrivé depuis peu à la direction du jeune centre de formation professionnelle de Gurcy-le-Châtel ; il cherche ce type d'instructeur. Il fait la connaissance de J. Henckès¹⁴⁹ et lui demande vite son avis sur les cours dispensés à Gurcy. Jacques Henckès critiquera tout de suite cette façon du professeur d'électricité d'asséner les connaissances aux élèves, « un peu comme on gave les oies : ils finissent par roupiller, je les plains ». Dans le cadre de son cours, il vend aux élèves un livre, et cela semble le seul objectif de l'enseignement... R. Lambert propose alors à J. Henckès de concevoir une autre pédagogie, basée sur la méthode Carrard, mais en s'en émancipant. « C'est alors que les concepts pédagogiques de Bachelard me reviennent à l'esprit : connaître et comprendre, ce n'est pas pareil, tout le monde transmet la connaissance, mais personne n'aide à comprendre. Il faut faire les deux ! »

Jacques Henckès est déjà passionné par la technique sous sa forme la plus expérimentale : malgré les protestations de son épouse, il bricole dans sa cuisine un moteur asynchrone en pièces détachées, démontable et remontable facilement. Il les place dans une boîte pour un rangement plus optimisé. L'ancêtre de la première « caisse de Gurcy » était né, nous en reparlerons plus loin.

¹⁴⁷ Entretien publié dans le Bulletin n°191 de l'Association Amicale Énergie – Janvier 2015

¹⁴⁸ 1^{er} principe : ne pas laisser faire de faux mouvement, car il est toujours difficile de perdre une mauvaise habitude ; 2^{ème} principe : maintenir l'intérêt en éveil pour que l'apprenti fasse l'effort nécessaire pour apprendre (diversité des exercices) ; aller du concret à l'abstrait ; enseigner de façon concrète ; 3^{ème} : par exemple, pour enseigner un geste, il faut : faire essayer, le montrer, l'expliquer, le faire exécuter, conduire la main si cela est nécessaire, utiliser les points de repères qui faciliteront l'autocontrôle ; 4^{ème} : développer l'esprit d'initiative en permettant l'auto contrôle ; 5^{ème} : imposer les règles d'ordre, propreté, bon état d'outillage ; 6^{ème} : connaître individuellement chaque élève ; 7^{ème} : porter une grande attention au recrutement des instructeurs. « Les principes de la formation pratique », résumé de la conférence du 8 mars 1947 à l'école normale des cadres d'apprentissage du Noisy-le-Sec

¹⁴⁹ « J'avais passé un concours pour être professeur des écoles professionnelles, mais à cette époque on ne pouvait briguer ce type de poste que si on avait travaillé cinq ans dans l'industrie. Moi je n'y avais fait que quatre ans et demi. Au hasard, je suis donc allé à la CPDE et là j'ai travaillé sur les réseaux électriques. Pendant un mois et demi j'ai fait enterrer des câbles électriques dans les rues de Paris, pour cacher le cuivre aux Allemands. Au bout d'un mois et demi, un ingénieur qui partait comme responsable d'un centre de formation professionnelle en Seine-et-Marne me propose de partir avec lui pour devenir professeur. » « Présentation du collectionneur du mois J Henckès ». *Revue numismatique Échange*, num. 382, mai 2007

J. Henckès utilise toutes les influences à sa disposition : en 1943 il reçoit un élève alsacien qui a des difficultés d'adaptation à la vie française. Ce jeune élève lui laisse de nombreux documents dont un cours d'électricité rédigée la manière allemande, c'est-à-dire de façon très concrète, avec de nombreux schémas et maquettes. À partir de là, J. Henckès fera sienne la devise d'Alain : « savoir : faire usage de ce conseil, c'est pire qu'ignorer ». Nous avons retrouvé aussi dans ses archives de nombreux documents qui portaient cette devise d'Alain : « savoir c'est connaître, l'intelligence c'est comprendre ».

R. Lambert lui attribue une salle au fond du parc, qu'il transforme en salle de manipulation. J. Henckès y fabrique un « tableau d'expériences pédagogiques », qu'il installe dans les salles de classes, et dont on verra qu'il fera la renommée de la pédagogie d'Henckès à l'étranger. L'idée d'une pédagogie concrète, expérimentale, commence à faire jour.

Très vite, J. Henckès devient la figure incontournable de la pédagogie à Gurcy : Professeur technique de février 1943¹⁵⁰ à mai 1946, il devient ensuite chef de travaux jusqu'en décembre 1954, puis en 1960 chef de la section pédagogique du puissant service Formation d'EDF GDF (PROFOR). En 1963 à la création du Centre de documentation pédagogique de Gurcy, le CETAP, il en devient naturellement le directeur. Il y fabrique en nombre les caisses de Gurcy et toute la documentation pédagogique afférente.

Cet homme fera une association magnifique avec Lambert : « Henckès, c'est une figure, oh là ! Ce type, il avait le génie de la création. C'est M. Lambert qui l'a embauché. Et ces deux hommes, se sont alimentés l'un et l'autre l'un était créatif, l'autre aussi, et c'est eux qui ont mis en place la formation à EDF. La formation à l'EDF, on le doit à ces deux personnes¹⁵¹ ». N'est-ce pas donner une place trop grande à Jacques Henckès ? À la lecture de ces notes manuscrites, de l'empreinte laissée auprès des élèves, mais aussi de la démarche de diffusion du modèle à l'étranger à partir de 1959¹⁵² dans le cas de la coopération technique, nous pouvons affirmer qu'effectivement, le génie de Jacques Henckès est pour une grande part à l'origine de la fulgurance et de l'innovation pédagogique de Gurcy.

Cette pédagogie originale, que nous allons nous attacher à décrire, a assuré, par sa simplicité et son ingéniosité le succès des 75 centres de formation réalisés sur le modèle de Gurcy dans 50 pays des 4 continents¹⁵³. À sa retraite, en 1980, Jacques Henckès est fait chevalier de l'ordre national du mérite.

¹⁵⁰ Ces dates sont issues de son CV ; et la date de février 1943 confirme donc une présence de R. Lambert antérieure à la date annoncée du 24 décembre 1943...

¹⁵¹ Entretien JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

¹⁵² Manuscrit de Georges Maestrini et entretien avec Paul Chemouny, 24ème promotion,

¹⁵³ Inventaire de l'acteur principal de ce déploiement, George Maestrini. Liste présentée en annexe

8.2.2. Le départ : la méthode Carrard de la rue Dareau

La construction progressive de la pédagogie à Gurcy part de la méthode Carrard. Jacques Henckès a décrit lui-même : « Carrard qui était un psychologue pédagogue de l'institut de Lausanne avait été amené à créer des méthodes pédagogiques à la fin de la première guerre mondiale, pour former rapidement et reconvertir des adultes au chômage. Pour cela il s'était inspiré de Descartes et de son "Discours de la méthode". On retrouve beaucoup de similitudes entre Descartes et Carrard. Mais la méthode à EDF, c'était autre chose qu'une simple application de la méthode Carrard. Elle a été pour nous le point de départ. Nous l'avons appliquée, mais avec une volonté de la rendre encore plus efficace, et nous sommes arrivés à la modifier peu à peu, jusqu'à aboutir à des méthodes plus élaborées.¹⁵⁴»

Qui donc est-ce « nous » évoqué par Jacques Henckès ? Il ne s'agit pas de Raymond Lambert, mais de Guy Palmade, psychologue cofondateur de la CEGOS et grand contributeur de la diffusion de la psychotechnique à EDF¹⁵⁵ : c'est lui qui a insufflé la sélection non technique au concours d'entrée. Guy Palmade, nous dit Jean Dubost, autre éminent psychosociologue, soutient dès 1947 son intérêt sur les méthodes pour les méthodes actives¹⁵⁶.

8.2.3. L'apport de la psychotechnique de Guy Palmade

Jacques Henckès est soucieux de la transmission de connaissance dans sa globalité : il travaille sur le message, son vecteur de transmission, mais aussi sur la relation à l'élève, et la capacité de celui-ci à recevoir. Pour ce dernier objet, Guy Palmade, à qui il a présenté Bachelard¹⁵⁷, travaille à ses côtés dès 1947. Avec la psychotechnique, le binôme construit des évaluations de potentiel de compétences hors du champ scolaire. Dès 1949, à Gurcy on évalue les élèves au-delà des seules notes : on teste les capacités physiques (résistance à la fatigue, intelligence pratique, habileté manuelle) ; les habitudes de travail (ordre, exactitude) ; la personnalité et la posture. Au total, 60 ans avant l'approche par compétences (APC) mis en place actuellement en entreprise, l'école de Gurcy instaure un système d'évaluation par compétences : au total, 22 compétences sont évaluées chez les élèves, dont beaucoup sur des domaines non techniques. Par la suite, l'analyse psychosociologique des élèves permet, dès 1947, l'année de l'émergence

¹⁵⁴ J.Henckès. Approche didactique et formation d'adultes. Brochure Éducation *permanente*, supplément édité par le service de la formation professionnelle EDF-GDF, num. 111, juin 1992

¹⁵⁵ M.Pagès.Le rôle précurseur de Guy Palmade et l'institutionnalisation de la psychosociologie. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2008/1 (n° 5), p. 69-77

¹⁵⁶ J.Dubost.L'invention psychosociologique à EDF-GDF. *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 5, no. 1, 2008, pp. 15-29

¹⁵⁷ GPalmade. *Études de psychologie appliquée (la sélection des cadres supérieurs)*, avant-propos de M. Bachelard, Paris, Cegos, 1945

de l'autodiscipline, de pouvoir identifier les élèves qui ont des capacités particulières à entraîner les autres (des « leadership »), ou à porter des responsabilités¹⁵⁸.

Les élèves reçoivent cette forme d'évaluation avec curiosité, elle est bien éloignée de celle dont ils ont l'habitude ! Ils la moquent même dans les sketches de la fête de fin d'année. Ainsi Jean-Jacques Augry, élève de la 14^{ème} promotion en 1949 nous raconte : « à cette époque, nous n'avions pas les moyens d'information actuels et les tests de psychotechnique nous semblaient quelques fois très curieux. Je pense qu'ils ont été évoqués dans des sketches de fête de fin d'année. L'un d'entre eux m'avait tracassé "Avec quels camarades vous sentiriez-vous à l'aise en stage – avec lesquels non". De retour à Gurcy j'ai eu l'occasion de m'en ouvrir à Henckès. Réponse : "Je m'en souviens mais ce test avait eu une grande importance pour nous, il nous avait fait découvrir qu'il y avait des leaders qui n'étaient remarquables ni par leur réussite scolaire, leurs exploits sportifs ou leur indiscipline mais sortaient du lot, nous avons aussi découvert un élève en grande détresse". Nous, nous étions davantage intéressés par la quatre chevaux Renault utilisée par Palmade pour venir de Paris... »

Ensemble, J. Henckès et G. Palmade s'intéressent à la pédagogie de Montessori, de Freinet, dans une période où l'intérêt de méthodes alternatives commence à poindre en France. Sur cette base, Jacques Henckès s'attache alors à définir une pédagogie nouvelle, en partant des dogmes de Bachelard et d'Alain : faire comprendre par l'expérience.

8.2.4. La nécessité d'alternative technique et humaine à la méthode descendante

8.2.4.1. Le constat : la pédagogie passive est inadaptée

Dès ses premières observations en 1943, J. Henckès a la conviction que la méthode pédagogique affirmative¹⁵⁹, descendante, du maître autocrate et vers l'élève docile, ne fonctionne pas. L'élève au mieux s'y plie par crainte des sanctions, plus que par motivation et fait peu d'efforts. Palmade lui apprend qu'on ne retient que 10 % de ce qu'on écoute de cette façon, et qu'apprendre par cœur n'est pas comprendre. Or, le « par cœur » est la méthode la plus utilisée alors. Annie Ernaux se souvient de ses années d'école dans son ouvrage « les années ». « Public, privé, l'école se ressemblait, lieu de transmission d'un savoir immuable dans le silence, l'ordre et le respect des hiérarchies, la soumission absolue. (...) Le droit de poser des questions n'appartenait qu'aux professeurs. Si l'on ne comprenait pas un mot ou une explication, c'était notre faute¹⁶⁰ ». Il faut donc une autre méthode, à inventer.

¹⁵⁸ Note du service documentaire d'EDF GDF, *Premières applications psychotechniques au centre d'apprentissage de Gurcy-le-Château*, num. 5, 25 août 1949

¹⁵⁹ Le référentiel pédagogique international définit 4 types de méthodes : affirmative, interrogative, active, démonstrative

¹⁶⁰ Annie Ernaux, *Les années*, Paris, Folio, 2017, p49

8.2.4.2. Une approche sociale de la pédagogie

On se souvient de l'attachement de Georges Lamirand, chef du Secrétariat à la jeunesse au « rôle social de l'ingénieur »¹⁶¹. La Révolution nationale est certes de l'histoire ancienne, mais il reste en France à la Libération un attachement profond au rôle social de l'instructeur.

Il faut trouver une méthode originale, qui rende l'enseignement efficace, mais permet aussi aux élèves de « s'élever humainement » en acquérant aussi leur future responsabilité de citoyen. Ils doivent « apprendre à se dominer, à collaborer dans l'intérêt collectif et acquérir le sens des responsabilités. Par-là, l'enseignement aura vraiment atteint son but : préparer des hommes à la vie. Il n'y a pas de pédagogie sans une vision sociale, une vision de l'homme dans la société¹⁶² ».

Ce rôle éducatif sera largement repris sous la direction de Daniel Allier, directeur humaniste de 1959 à 1967, et passionné d'éducation. Mais avant son arrivée, le souci d'un enseignement humain autant que technique est déjà présent. Gardons aussi à l'esprit que la formation à EDF est perçue dès la Nationalisation comme fédératrice autour de la construction d'une culture commune centrée sur sa mission de service public. Pour former les jeunes électriciens, « il ne s'agit pas seulement d'inculquer un certain nombre de jeunes gens de connaissances théoriques et pratiques nécessaires à la formation du bon ouvrier. Ce n'est même pas l'essentiel. Ce que l'on veut avant tout, c'est d'en faire des hommes dans toute l'acception du terme : développer leurs valeurs morales, leur donner le sens de leur responsabilité, le sens du « service public » et leur faire comprendre que, quel que soit le poste qu'ils seront appelés à occuper, leur travail contribuera au bien-être et au développement de leur pays. Aussi les dirigeants de Gurcy-le-Châtel font-ils appel à l'éducation tout court autant qu'à l'enseignement professionnel et l'enseignement théorique¹⁶³ » : la pédagogie doit être globale.

8.2.5. La « méthode Henckès »

Progressivement, par tâtonnements et en testant chaque étape sur les élèves présents à l'école, J. Henckès construit une nouvelle méthode qui englobe les trois types de méthodes : « interrogative », qui c'est-à-dire, qui suscite les discussions entre maître et élève ; « active » : les solutions sont trouvées par les élèves eux-mêmes, et « démonstrative ». Sa méthode porte sur trois points :

¹⁶¹ Recherche Master 1 « Gurcy-le-Châtel, 1940-1943 »

¹⁶² J. Henckès. *Un peu de philosophie sur les méthodes traditionnelles et les conceptions nouvelles en matière de pédagogie*, lettre manuscrite, juin 1950

¹⁶³ Leçon d'électricité dans un parc : à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. *Revue Contacts électriques*, mars avril 1957, num. 5, Archives EDF boîte 060480

- les techniques particulières de formation, c'est la science de la communication entre le pédagogue et les élèves,
- le contenu des connaissances à acquérir ou des attitudes à obtenir,
- le vecteur, c'est-à-dire les outils pédagogiques.

8.2.5.1. La communication entre enseignant et élèves

Il ne suffit pas d'être bon technicien pour être bon professeur, cela s'apprend. J. Henckès forme plusieurs semaines les futurs instructeurs en leur donnant des cours de psychologie, en leur apprenant à faire confiance aux élèves en suscitant questions et suggestions. Chaque cours est découpé en phases élémentaires, et fait l'objet d'une progression très cadrée.

Ce sont parfois une centaine d'heures qui sont consacrées à la préparation d'un cours de quelques heures. Dans ces notes manuscrites du déroulement d'une séance pédagogique, Jacques Henckès décompose en octobre 1958 l'ensemble d'une séance. On est frappé de la correspondance avec les principes de la méthode Carrard, qui porte attention à l'accueil des élèves, la relation avec le maître, et qui suscite une concentration toujours en éveil.

« Préparer l'accueil des participants :

- accueillir individuellement les participants,
- veiller à leur bonne disposition,
- préciser le but de la séance,
- faire exprimer à quelques membres l'intérêt que représente sujet,
- préparer quelques questions simples

La démonstration :

- démontrer et expliquer simultanément ;
- illustrer par des documents photographiques, des films sonores, des vues fixes, des appareils, expérience, le tableau noir, des maquettes
- poser des questions
- si l'auditoire n'a pas compris, recommencer la démonstration

Essai d'exécution :

- demander "un agent désire-t-il exécuter le travail devant l'auditoire ?"
- faire exécuter le travail en faisant expliquer les points clés
- choisir les questions pour mettre en relief les points clés très importants
- si l'essai d'exécution n'est pas satisfaisant, refaire exécuter le travail... sans lasser l'auditoire

Conclusion :

- elle doit être brève
- faire ressortir ce qu'il y a eu d'importants au cours de la séance
- faire ressortir ce qu'il y a eu d'importants dans la discussion
- faire parler sur la séance
- remercier l'auditoire sur sa participation »

Les cours sont construits comme des espaces de discussion où les élèves élaborent, des hypothèses sur la base d'expériences, et aboutissent eux-mêmes à la conclusion. Pour faciliter cette organisation, les classes sont très réduites : une quinzaine au plus, très inhabituel à l'époque. Ainsi Francis Farvacque, de la 38ème promotion, se souvient avec émotion : « nous étions 16 par classe ! dans mon ancien collège technique, nous sommes allés jusqu'à 36 ! ».

Les professeurs sont très motivés à Gurcy, « Les cours sont très animés. Le professeur rivalisait d'ingéniosité pour rendre son cours attrayant. On ressent très fort cette volonté de transmission du savoir : les expériences, les manipulations, les mises en situation se succèdent. L'implication des enseignants, y compris dans les activités parascolaires, était très importante. L'alternance entre les cours théoriques et la mise en situation pratique était permanente¹⁶⁴ ».

8.2.5.2. Le contenu des connaissances : une approche concrète

Toutes les occasions sont bonnes pour expliquer aux élèves par une démarche concrète. Un élève¹⁶⁵ nous raconte une anecdote très significative : « Ce jour-là, j'étais le "cobaye" volontaire pour assimiler la notion de "pression et poussée". »

J'étais debout sur l'estrade, face aux copains et je ne m'étais pas inquiété de ce que faisait dans mon dos le prof, je l'écoutais. D'un seul coup je me suis retrouvé propulsé hors de l'estrade, sous l'œil rigolard des copains et de la voix enjouée du prof qui disait « Voilà ce qu'est une poussée ! » Il avait plaqué ses deux mains sur mes omoplates et m'avait projeté vers l'avant :

Je remontai sur l'estrade en surveillant les déplacements du prof. J'étais rassuré, car il s'était placé à ma gauche pratiquement contre mon épaule.

Nous l'écoutions parler...jusqu'au moment où je me suis mis à pousser un cri et je l'ai entendu dire " Voilà ce que c'est une pression ! «. Il venait simplement avec une partie de son talon droit de porter son poids sur mon orteil ! Depuis ce jour-là je n'ai plus jamais confondu pression et poussée ! ».

Des évaluations de connaissances peuvent avoir lieu plusieurs fois par cours au moyen d'un ingénieux système : des questions sous forme de questions à choix multiples présentées sur une diapositive au tableau et les élèves y répondent au moyen d'un bouton poussoir présent sur leur table. Le professeur a ainsi une évaluation immédiate de la bonne connaissance des notions. Ce système de vérification de connaissances, anonyme, ou nominatif¹⁶⁶, permet au professeur d'ajuster en permanence son cours.

¹⁶⁴ C.Meunier et J. Munoz, 45ème promotion, *Les mémoires d'Albert*

¹⁶⁵ F.Farvacque, 38ème, témoignage écrit

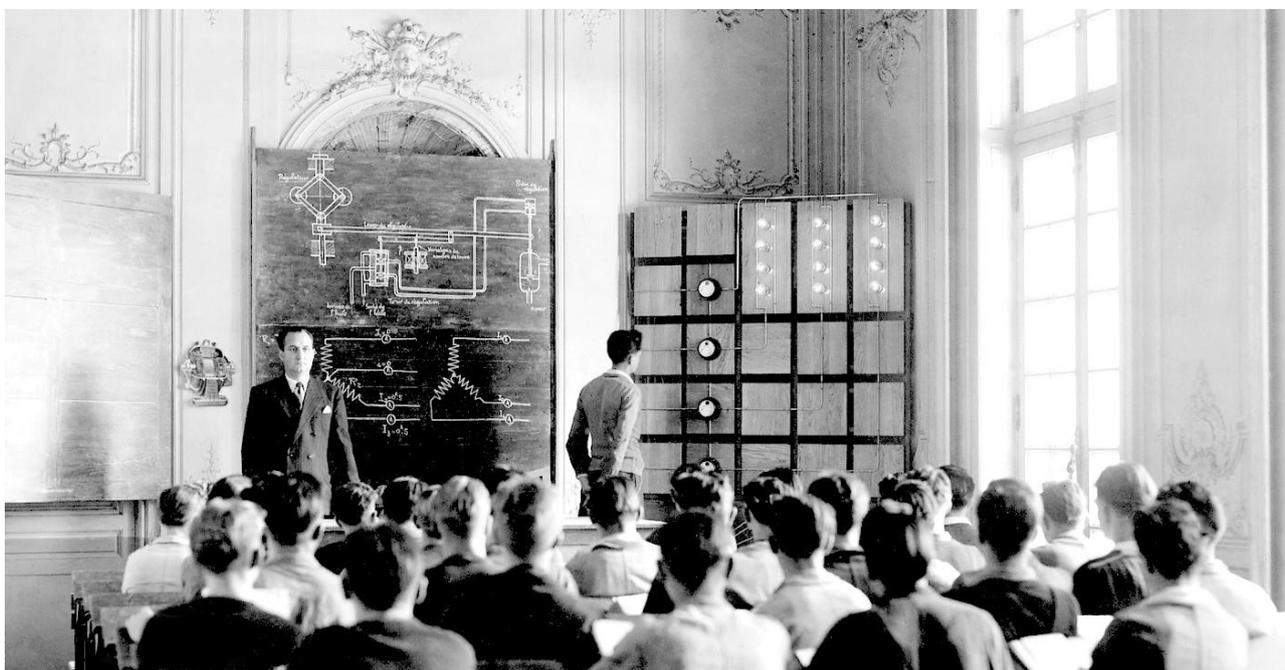
¹⁶⁶ C.Meunier et J. Munoz, 45ème promotion, *Les mémoires d'Albert*

8.2.5.3. Le vecteur : tableaux d'expériences et films pédagogiques

L'électricité est une science complexe, faite de phénomènes abstraits tels que la conductivité, le courant alternatif, les champs magnétiques. Il n'est pas simple de faire comprendre ces phénomènes à des élèves dont beaucoup sont dépourvus de toute culture technique.

Il serait inutile de leur marteler ces concepts par des formules mathématiques abstraites, l'objectif est qu'ils en comprennent le sens. L'enseignement revêt une forme expérimentale et technologique.

Jacques Henckès met au point dès 1944 un support pédagogique : le « tableau d'expérience ». Composé de panneaux démontables, il permet à l'instructeur de présenter concrètement les phénomènes : il peut à sa guise construire un circuit, modifier, faire manipuler les élèves qui visualisent le passage du courant par l'allumage d'une ampoule par exemple.



Premier tableau d'expérience, 1944, Fonds JC. Rouvière

Lorsque Georges Maestrini, sortant de la 24^{ème} promotion est envoyé chez Électricité d'Algérie pour son stage, le tableau d'expérience est son premier réflexe¹⁶⁷.

¹⁶⁷ « Très tôt, j'ai pris le bus pour Alger pour être au rendez-vous fixé à 10 h dans les bureaux de la direction générale. M. Chevrot me dit : vous avez critiqué l'équipement du centre de Blida et j'ai retenu notamment qu'il manquait un tableau d'expériences pour enseigner l'électricité de manière plus concrète et efficace .Pourriez-vous le fabriquer ici sans devoir l'importer de France ? Après un long silence vu ma surprise, je réponds, pourquoi pas mais il nous faudrait les plans de Gurcy et un endroit (atelier pour la fabrication) pensant que c'était des arguments capables de le dissuader. Pas de problème me dit-il, je vais à Paris la semaine prochaine et je vais demander à M. Lambert de me fournir les plans du tableau et autres listes d'appareils de mesures et accessoires à commander en France. Deux à trois semaines après, nous étions de nouveau convoqués à Alger pour que nous soient remis les plans du tableau fournis par M. Lambert ainsi que les listes d'appareils de mesures qu'il fallait commander pour effectuer les différentes expériences que devait réaliser le professeur d'électricité » G. Maestrini, manuscrit.

Au total, J. Henckès conçoit plus de 100 panneaux mobiles, associables les uns aux autres.

Les élèves se souviennent de ce matériel révolutionnaire : Claude Giraud, élève en 1952, nous dit que « les moyens pédagogiques étaient absolument inusités, et l'on peut dire révolutionnaires pour l'époque. » Francis Farvacque en 1961 nous dit « sur le matériel mis à disposition pour les élèves, c'était une merveille ! »

La presse se fait l'écho des moyens novateurs mis en place à Gurcy : « : toutes les leçons sont réalisées en vrai sur un grand panneau fait de petits panneaux démontables. Un élément d'expérience sur chaque panneau démontable : circuit électrique, appareil de contrôle etc. ça s'emboîte, ça se monte et se démonte en un rien de temps. De cette manière, l'élève entend et voit. Sa riche mémoire photographique complète la mémoire auditive, la théorie lui entre par les yeux. Ensuite, l'atelier, lui entre par les mains¹⁶⁸ ».

Quelques années après la conception des tableaux d'expériences, Jacques Henckès construit des films pédagogiques conçus comme des dessins animés. Ils permettent de montrer par exemple une expérience difficilement représentable devant les élèves. Pour conserver toute l'attention des élèves, chacun dure 15 minutes maximum. Comme les cours, chaque film n'illustre qu'une seule loi ou phénomène électrique. Très vite, les films sont utilisés par l'Armée et la Marine, où R. Lambert a conservé des contacts¹⁶⁹.

Nous avons en notre possession le script, le scénario, les séquences, du film pédagogique numéro 12 « les lois élémentaires de l'électricité, champ tournant », sorti en juin 1954. Ce film a été primé en 1956 par le congrès du film scientifique de Londres. Deux ans plus tard, J. Henckès sort un autre film, dont nous avons aussi le script : « Les lois élémentaires de l'électricité : facteur de puissance, puissances apparente active et réactive ». D'autres films suivent bientôt, sur les thèmes de la loi d'Ohm, l'électromagnétisme, le déphasage, le principe du condensateur...

Le succès des films comme mode d'apprentissage est immédiat ; J. Henckès élargit alors son usage sur des champs non techniques : la sécurité, ou même la notion de service public. Ainsi, en décembre 1957, un film de 16 mm commence par la question suivante : « Alors qu'il est sur le point de partir en vacances, que son remplaçant a pris ses fonctions, le chef de district entend sonner le téléphone. Doit-il répondre ? »

L'outil phare de J. Henckès, les « caisses pédagogiques », naîtra un peu plus tard. Il s'adresse non pas aux élèves mais aux adultes en formation continue à partir de 1954, puis, très vite, sera

¹⁶⁸ Leçon d'électricité dans un parc : à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. *Revue Contacts électriques* mars avril 1957, num. 5, *Le monde ouvrier*, 1953

¹⁶⁹ Note J.Henckès « moyens audiovisuels dans l'enseignement de l'électricité à Gurcy », nov. 1959

utilisé à l'étranger avec un succès phénoménal. Nous y reviendrons plus longuement lorsque nous aborderons le « perfectionnement professionnel », c'est-à-dire la formation continue.

8.2.5.4. Le résultat : compréhension et motivation

Cette méthode pédagogique globale, qui allie formation des professeurs, petits groupes, enseignement très concret et supports pédagogiques innovants, est d'une efficacité remarquable. Au bout de quelques mois, les élèves saisissent des phénomènes très complexes, et, ainsi que nous le dit Mohamed Mégherfi, qui fait sa spécialisation à Gurcy après l'école de Blida en Algérie, « permet aux élèves effarouchés au départ par le côté abstrait et rébarbatif du cours de mieux saisir la finalité et l'utilité de la matière¹⁷⁰ ». Avant Gurcy, Mohamed suit un enseignement technique classique, là-bas « Les cours d'électricité que j'avais appris au lycée, basés uniquement sur les cours du livre n'ont jamais été assimilés... à tel point que je détestais cette matière ».

À Blida, Mohamed utilise les « fameuses boîtes de Gurcy », les tableaux d'expériences et cours pratiques. 40 ans après, il se souvient : « Je pense franchement que sans le système d'enseignement de Gurcy, je n'aurais jamais fait carrière dans le domaine électrique ». Il ajoute enfin : « sans ce matériel, un cours d'électricité ou d'électronique aurait été comparable à un cours... de philosophie. »

Ces méthodes pédagogiques très innovantes suscitent l'admiration bien au-delà des frontières. Ainsi le journal L'Aurore¹⁷¹ cite-t-il un ingénieur iranien venu en visite à Gurcy en 1950 : « Je suis émerveillé par vos méthodes rationnelles d'enseignement de l'électricité et par les résultats que vous obtenez. Je dirais plus, je suis ému en constatant les progrès faits par la France dans ce domaine. »

La presse technique et généraliste évoque le phénomène. R. Lambert voit enfin se concrétiser son projet de grande école.

8.3. FAIRE CONNAÎTRE L'ÉCOLE : DES MOYENS PROMOTIONNELS MODERNES

Pendant que Jacques Henckès construit la singularité pédagogique de Gurcy, Raymond Lambert s'attache à en faire la promotion. Le besoin en main-d'œuvre est important : l'enjeu pour EDF est de former rapidement et en nombre des électriciens qui seront à même de pouvoir exploiter les nouveaux ouvrages et assurer la maintenance du réseau électrique. Il faut donc attirer toujours plus d'élèves.

La promotion de l'école se fait sur deux biais : en interne à l'entreprise, et en externe.

¹⁷⁰ M. Mégherfi, 2ème AMT, témoignage manuscrit

¹⁷¹ L'Aurore, 3 novembre 1950

8.3.1. La promotion interne à EDF

Nous avons vu qu'en 1947 EDF crée une revue, *Énergie de France*, destinée à accompagner en interne l'explication du déploiement du grand programme d'équipement d'EDF. Tous les numéros de 1947 mentionnent le centre de formation d'électriciens de réseaux de Gurcy-le-Châtel, et en font la promotion.

La revue « *Contacts électriques*¹⁷² » évoque même une « école modèle », susceptible de faire acquérir aux futurs agents la notion de service public en « développant leurs valeurs morales, leur donnant le sens des responsabilités, leur faire comprendre que, quel que soit le poste qu'ils seront appelés à occuper, leur travail contribuera au bien-être et au développement de leur pays ».

8.3.2. À l'externe, presse papier et audiovisuelle « Les 3 de Gurcy », film de 1952

À l'externe, la promotion de l'école est réalisée dans la presse technique, tel « *Le monde ouvrier* », ou dans la presse plus généraliste telle la revue « *Hygiène et confort de l'enfant* ». En outre, les performances sportives de Gurcy sont mises en avant dans la presse spécialisée telle que « *L'Équipe* ».

La presse évoque l'enseignement de Gurcy comme facteur d'éducation. Ainsi dans la revue « *Applications de l'électricité* », en juillet 1956, on parle de l'« expérience tentée au centre national d'instruction électrique du Gurcy-le-Châtel, elle compte certainement parmi les réalisations les plus intéressantes en faveur des méthodes d'éducation des jeunes¹⁷³ ».

Pour toucher un public jeune, EDF porte un projet audacieux : un véritable film promotionnel, destiné à faire connaître l'école bien au-delà du public de l'entreprise. Ce sera « *Les trois de Gurcy* », film de 22 minutes sorti en 1952.

Le film, le script, le séquençage, tout a été conservé par les anciens élèves et m'a été transmis. Ce film met en avant la correspondance entre l'enjeu national de la reconstruction et le besoin de main-d'œuvre. Pour cela, on suit trois camarades, Robert Gérard et Jean-Louis, représentants de la population à Gurcy, c'est-à-dire que l'un d'entre eux entre en option B car n'a pas de formation technique, les autres en option A. C'est un film promotionnel et pédagogique, relativement austère car dépourvu de musique. Mais tout y est dit : le contenu de la formation, mais aussi l'esprit de l'école, propres à attirer les élèves : le système d'autodiscipline qui s'affranchit d'une relation autoritaire à l'adulte, le nom de Fulgur, les traditions telles que le

¹⁷² Leçon d'électricité dans un parc : à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. *Revue Contacts électriques*, mars avril 1957, num. 5, Archives EDF boîte 060 480

¹⁷³ *Revue des applications de l'électricité* page 21, num. 174, juillet 1956

baptême électrique ou l'enterrement au cimetière Maxwell. On y évoque aussi la méthode pédagogique Carrard, les loisirs nombreux ; le tout forme un film promotionnel destiné avant tout aux jeunes eux-mêmes.

« Les 3 de Gurcy » est présenté à l'hôtel des ingénieurs des Arts et Métiers le 24 mars 1953, et le personnel EDF est invité à y assister à la salle Barbès. Le film est aussi l'occasion de valoriser le rôle primordial de R. Lambert. Ainsi l'article du journal des élèves Gurcy-Transfo de mai 1954 évoque-t-il le film et conclue par la phrase « N'est-ce pas la preuve que Monsieur Lambert et ses adjoints, malgré d'énormes difficultés, ont su donner à l'école une importance et des valeurs telles que la direction générale d'EDF n'hésite pas à faire connaître par le cinéma son existence et les conditions dans lesquelles on y vit ? ».

R. Lambert voit grand : il invite en mai 1954 Monsieur Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce à l'inauguration de l'école. Cette inauguration en 1954¹⁷⁴ n'a aucun sens historique : le centre fonctionne depuis 10 ans, et 1954 ne correspond à aucune innovation particulière, si ce n'est l'ouverture de la formation un public adulte. Il est très probable que six mois avant son départ de la direction de Gurcy, R. Lambert souhaite laisser une empreinte de son passage au travers d'une inauguration en grande pompe.

8.4. LE RÔLE DE FIGURANT DE L'ÉDUCATION NATIONALE

Les archives sur la période de la Nationalisation aux années 1955 sont pour la plupart des archives privées, et sont relativement nombreuses. À leur consultation, on est surpris de constater l'absence totale d'évocation d'une quelconque référence à l'Enseignement technique de l'Éducation nationale. Nulle mention d'un référentiel législatif à ce sujet, ni de correspondance. Certes, les cartons d'invitation des fêtes de sortie de promotions mentionnent presque chaque fois Monsieur Bouvard, inspecteur de l'Enseignement technique¹⁷⁵; il est présent aux inaugurations des nouveaux bâtiments, il est là aussi en 1953 lorsque la Légion d'honneur est remise à Raymond Lambert.

¹⁷⁴ L'inauguration doit avoir lieu le 20 mai 1954 ; finalement le ministre ne viendra pas, et R. Lambert écrira une lettre regrettant son absence et la fera signer de tout le personnel de l'école, tous les enseignants et ... tous les élèves !

¹⁷⁵ « M. Bouvard, inspecteur de l'enseignement technique, assiste depuis 20 ans à toutes les fêtes de sortie », La distribution des prix à l'école des métiers de Gurcy-le-Châtel pour le départ de la 47ème promotion, *Le Parisien*, 20 octobre 1965



Réception de la légion d'honneur de Raymond Lambert, 1953, Fonds JC. Rouvière

Tout porte à croire que la construction de la pédagogie et la finalisation des fondements de l'école sont réalisées en autarcie par EDF. La direction de l'enseignement technique de l'Éducation nationale n'a, au début des années 1950, qu'un rôle essentiellement figuratif.

Pour l'inauguration de 1954, ce n'est d'ailleurs même pas le ministre de l'Éducation nationale qui est invité mais le ministre de l'Industrie, signe que la formation relève avant tout d'un enjeu industriel.

9. UN PREMIER BILAN, DIX ANS APRÈS LA NATIONALISATION

Quinze ans après la création d'un petit centre de formation professionnelle par le secrétariat général à la jeunesse, et dix ans après la Nationalisation, le centre de formation de Gurcy, devenu en 1953 « Centre national d'instruction électrique » a tenu son pari. En 1955, 2000 élèves et 27 promotions sont déjà sortis de Gurcy, qui accueille un effectif permanent de 360 élèves. En 1955, l'école commence à être connue : ce sont près de 4000 candidats qui se pressent au concours pour les quelques 350 places offertes à l'école. Mais les besoins du secteur énergétique restent très importants. La renommée de l'école est importante, elle sera encore plus grande pendant la décennie d'« âge d'or » de 1955 à 1965. Avant de l'étudier, portons notre attention à un thème majeur qui porte en son sein la singularité même de l'école de Gurcy-le-Châtel.

3ÈME. PARTIE : «GURCY,ÉCOLE DE LA VIE» : UNE HISTOIRE CULTURELLE

En entretien, plusieurs élèves ont spontanément mentionné l'expression « école de la vie » pour résumer l'état d'esprit de leur ancienne école. Que signifie cette expression ? Gurcy c'est l'école, c'est-à-dire l'apprentissage d'un métier, c'est aussi l'école d'un apprentissage de la vie en société,

de la citoyenneté et de la culture d'entreprise : « EDF, c'est viscéral » nous a dit Pierre Letourneur, 36ème promotion.

Il ne faut jamais perdre de vue que les garçons qui arrivaient à Gurcy avaient 17 ou 18 ans, et quittaient pour la grande majorité le giron familial pour la première fois. Ainsi, leur entrée à l'école coïncide-t-elle avec leur entrée dans la vie d'adulte. L'équipe éducative de Gurcy le sait bien, et Daniel Allier en fera son fer de lance : à Gurcy, les adultes sont des éducateurs qui apprennent aux jeunes gens un métier, mais aussi à devenir des citoyens et des hommes conscients de leur responsabilité future. Cet état d'esprit forme un « esprit de corps » qui fera reconnaître les élèves entre eux parfois soixante ans après, même de promotions différentes.

Cet esprit de corps fédère, c'était d'ailleurs un des enjeux humains de la Nationalisation. Très présent à Gurcy, il se construit par la vie en collectivité au travers de l'internat, et une culture propre à l'école, faite de traditions transmises par voie orale d'une promotion à l'autre, de respect de loi et d'unité autour d'un hymne, de jargon emprunté au domaine électrique, s'y développe et se pérennise. Le système d'autodiscipline, qui responsabilise entièrement les élèves sur le fonctionnement interne de l'école est une caractéristique majeure de cette culture spécifique. Décomposons donc les caractéristiques de cette culture particulière et son histoire.

10.LES ATTRIBUTS D'UNE CULTURE COMMUNAUTAIRE

L'« esprit Gurcy » est donc un état d'esprit particulier, fait de fierté d'appartenir à une communauté, d'être personnellement engagé dans un enjeu national : la reconstruction de la France et la mission de service public d'EDF. C'est aussi une vie communautaire, holistique : chacun a conscience d'une appartenance à une communauté et est fier d'en partager les codes et les attributs.

10.1. UNE IDENTITÉ SÉMANTIQUE ET VISUELLE : LE NOM DE « FULGUR » ET LE BLASON DE GURCY

Dans les archives, un mot revient très fréquemment pour identifier les élèves : « Fulgur ». Qu'est-ce donc qu'un Fulgur ? Dans le dictionnaire, ce mot n'existe pas.

Il a été inventé pour désigner l'élève de Gurcy intronisé par la cérémonie de baptême électrique. C'est un identifiant fort entre les élèves, au point que soixante ans après, les élèves le mettent comme signature de leurs mails. On reste Fulgur toute sa vie, jusqu'à sa mort. Ce mot, qui signifie « éclair » en latin, reprend aussi la première syllabe du nom de l'école. L'éclair, c'est la puissance électrique, il est lumineux et foudroyant.

Cet éclair du Fulgur est intégré dans le blason de l'école, qui figure une roue rouge crantée barrée d'un éclair blanc, sur le fond bleu de l'uniforme des débuts. Ce blason a été créé en 1942 par un élève de la deuxième promotion, Michel Clément, après plusieurs esquisses (les dessins originaux des esquisses m'ont été transmis et seront, comme tous les documents et objets, versés aux archives EDF). Cet emblème porte haut les couleurs de l'école : il est représenté sur les fanions des équipes sportives, dessiné en entête de la correspondance et cousu sur l'uniforme lui-même.

Cet éclair du Fulgur et du blason est à rapprocher de l'identité visuelle d'EDF, qui figure une France barrée d'un éclair¹⁷⁶,



Le point commun entre les deux identités visuelles : l'éclair

Le message est clair : pour ses contemporains, Gurcy participe à l'enjeu national, Gurcy c'est la puissance et la lumière, Gurcy c'est le progrès et la France.

10.2. LA LOI, RÉFÉRENTIEL CONNU DE TOUS ET LIGNE DE CONDUITE

Un film est tourné en 1960 sur Gurcy, « L'école de la vie », nous y reviendrons. De fait, on entend souvent cette expression à propos de l'école. Lorsque j'en ai demandé la raison à Jean-Claude Rouvière, 46ème promotion, il m'a spontanément répondu « C'est Monsieur Lambert qui a donné ce nom d'école de la vie. Et puis, vous connaissez la loi de l'école ? "La liberté n'est pas l'indépendance, elle ne consiste pas à faire ce que l'on veut, mais elle consiste à faire ce qu'on doit faire". Vous, vous avez un esprit qui a été formé dans les années 70, mais l'esprit d'après-guerre, c'est pas du tout ça. La France est à zéro après la guerre, il faut tout reconstruire. "Il faut faire ce que tu dois faire" : c'est clair ce n'est pas «si tu veux tu feras", c'est "tu dois le faire". Et puis il y aussi dans la loi « ce que tu dois faire : devenir un technicien accompli, un homme de métier, mais aussi et surtout à assumer ton métier d'homme ». Voyez, il y avait les deux parties de la formation, qui étaient aussi très explicites : la formation humaine, et la formation technique. »

¹⁷⁶ <https://www.EDF.fr/groupe-EDF/qui-sommes-nous/histoire>.
Cette identité visuelle, créée en 1946 est modifiée en 1972

Ce serait donc la Loi de l'école qui est le référentiel tous. La voici ci-dessous :

« La liberté n'est pas l'indépendance
Elle ne consiste pas à faire ce que l'on veut, mais à pouvoir faire ce que l'on doit faire
Ce que tu dois faire : Devenir un technicien accompli, un homme de métier
Mais aussi et surtout assumer ton métier d'homme
Cette école est ton école.
D'autres l'ont bâtie pour toi.
Tu dois la rendre vivante et lui donner un visage
Un esprit qui se construit tous les jours par ton action
Tu construis pour d'autres
Tu n'es pas seul
Tu es membre d'une communauté
Tu obéis à la règle fixée par la communauté
Tu accomplis chaque jour les obligations qui te lient au groupe
Tu es solidaire
Tu es responsable
Enfreindre cette loi c'est te désavouer,
La refuser c'est t'exclure de la communauté
Aujourd'hui : détenteur d'une tradition commune,
Demain : artisan de ta propre vie ».

Cette loi, présentée en annexe, s'adresse directement au fulgure et porte plusieurs idées maîtresses : elle rappelle l'enjeu d'une formation à la fois technique et humaine ; elle rappelle au Fulgur son devoir d'un apprentissage à la responsabilité de citoyen autant que de technicien : « Ce que tu dois faire : devenir un technicien accompli, un homme de métier, mais aussi et surtout assumer ton métier d'homme ».

Elle relie chacun à la grande lignée des premières promotions : « d'autres l'ont bâti pour toi » et insiste sur l'aspect collectif en citant par deux fois le mot « communauté ».

Ces mots sont très forts pour les jeunes adolescents : pour la première fois, on les considère comme des hommes responsables et de futurs citoyens.

Chaque Fulgur doit l'apprendre par cœur dès son arrivée et doit être à chaque instant en mesure de la réciter. Gare à celui à qui un ancien demande de réciter la loi et qui ne la sait pas, ce sont une dizaine de journées de corvée de réfectoire assurés !

Ainsi, toute l'éducation transmise à Gurcy se résume dans cette loi. Elle a marqué très durablement l'esprit des anciens élèves, plusieurs m'ont dit à quel point cette loi avait été un fil conducteur de toute leur vie. L'un d'entre eux¹⁷⁷ m'a même dit « on n'en comprend pas la portée

¹⁷⁷ F.Farvacque, 38ème promotion, témoignage manuscrit

exacte à 17 ou 18 ans. Dans cette école j'ai appris à faire mienne cette loi, elle me guide encore et j'essaie toujours de la respecter et je pense sincèrement que si je n'avais pas eu la chance d'aller dans cette école, je ne serais certainement pas où j'en suis actuellement ».

On ne comprend pas l'atmosphère qui peut régner à Gurcy si on n'examine pas de près cette loi, elle est le fondement de l'esprit Gurcy.

10.3. L'HYMNE « GURCY, ÉCOLE MAGNIFIQUE »

L'aspect communautaire revêt à Gurcy plusieurs facettes. L'hymne en est une autre. Créé en 1951 par Monsieur Gautier, professeur de français, l'épouse de Raymond Lambert, et un élève violoniste, Pierre Poulies (19ème.promo). L'hymne « Gurcy, école magnifique », présenté en annexe, exalte la grandeur de l'école, sa fonction universelle « de tous les coins de France » et évoque aussi l'esprit de solidarité et d'amitié. L'hymne est accompagné d'un orchestre « les Fulgurs », composé, on le verra, des meilleurs éléments du radio-crochet.

Cet hymne est chanté lors des fêtes de sortie, des rencontres sportives, ou lors de la visite de personnages illustres. Sur la seule année 1956, l'orchestre de 20 musiciens s'est produit à 43 reprises ! Pierre Letourneur, 36ème promotion, conserve de nombreux souvenirs de son activité au sein de l'orchestre.



Orchestre des Fulgurs, composé des élus du radio-crochet, (Promo 39 :1961)

À partir de 1960 et la 37ème promotion, un disque 33 tours est même enregistré annuellement par l'orchestre, qui devient 45 tours en 1963. Outre l'hymne, il reprend des chansons populaires. Plusieurs disques ont été conservés par les élèves et m'ont été transmis.

10.4. UN DIALECTE PARTICULIER, EMPRUNTÉ AU DOMAINE ÉLECTRIQUE

La construction de l'esprit de corps est entretenue par un argot spécial emprunté au vocabulaire électrotechnique. Ce faisceau de mots accentue le caractère nécessairement hermétique des traditions :

- Au sein de l'école, la discipline est réglementée par un groupe d'élèves le Grand conseil, dont nous évoquerons le rôle. On attribue aux personnages qui composent ce conseil des noms du champ lexical électrique : par exemple « l'ISO », est la contraction du terme « isolateur électrique » ; le « survoltant » rappelle évidemment l'unité de tension électrique.
- Les bleus sont aussi appelés « syns » et les anciens « chronos », ainsi l'association des deux, les élèves, peuvent-ils s'appeler des « synchrones », caractéristique des moteurs électriques
- Au fond du parc, près de la piscine, se trouve un souterrain au rôle important dans la vie du Fulgur. Il se nomme « le cimetière Maxwell », du nom du physicien concepteur des lois fondamentales de l'électromagnétisme.

Ce vocabulaire, connu des seuls fulgurs, entretient l'esprit de corps, c'est bien ce que souhaite la Direction : fédérer les hommes autour d'une même mission.

11. AUTODISCIPLINE ET RESPONSABILISATION

« Quelque chose clochait, un drôle de climat régnait sur le perron du château, la plupart d'entre-nous étions désorientés et intimidés, attendant des directives un ordre (...) ou l'arrivée d'un adulte représentant l'autorité ¹⁷⁸». En débarquant du car le premier jour de leur arrivée, les nouveaux élèves s'attendent à trouver à l'école le même rapport hiérarchique avec les adultes que celui qu'ils connaissent à la maison, c'est-à-dire pour la plupart un apport fait d'autorité d'une part, de docilité d'autre part.

À Gurcy, rien de tout cela, ce sont les élèves qui gèrent eux-mêmes, entre eux, la discipline à l'école.

Ce système d'autogestion des élèves, mis en œuvre par Raymond Lambert dès 1947, fait aussi de ce centre une grande singularité dans le paysage de la formation technique. Nulle part à notre connaissance ailleurs qu'à EDF, ni même dans les centres d'apprentissage des autres entreprises, par exemple Renault étudié par Emmanuel Quenson¹⁷⁹, n'ont développé à cette extrémité la responsabilisation des élèves.

¹⁷⁸ C.Meunier et J Munoz 45ème, *Les mémoires d'Albert*

¹⁷⁹ E.Quenson « l'école d'apprentissage Renault 1919- 1989 », Paris, CNRS Éditions, 2001

« Ici, on ne punit pas : on rend les fautes indésirables ¹⁸⁰», Qui donc est ce « on » ? Est-ce les surveillants, particulièrement bienveillants ? La Direction, porteuse d'idées humanistes ? Non, ce sont les élèves eux-mêmes. Ainsi que nous l'a dit Jean-Claude Rouvière, « Quand j'étais à l'école, il y avait deux promos et demie, c'est-à-dire plus de 350 jeunes de 18 ans. Et pour ces 350 jeunes de 18 ans, il n'y avait aucun pion. Aucun surveillant, je peux vous l'assurer », effectivement, dans toute l'enceinte de l'école, aucun adulte n'assure la discipline : « l'autodiscipline », c'est la gestion par les élèves pour les élèves.

Étudions donc cette singularité, dans toute son objectivité, en particulier les travers qu'elle a pu montrer.

11.1. UNE MISE EN PLACE PROGRESSIVE

Il a fallu du temps pour que ce système très singulier s'instaure. Dans les années 1947 à 1950, « c'était un grand mot¹⁸¹, souvent prononcé par le personnel d'encadrement. Il appartenait aux élèves de se gérer eux-mêmes sans avoir de surveillants. Dans certains domaines, ça fonctionnait, mais cela n'empêchait pas certains larcins dont les auteurs étaient jugés par le conseil des anciens. Comme toute justice, « Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir ! ». Les premières années, la responsabilisation des élèves consiste surtout ...à faire faire par les élèves les travaux d'aménagement. Ainsi, le court de tennis en 1947, la piscine également, tout comme l'avait été le dessouchage du terrain en 1943, sont entièrement réalisés par les élèves. Cet aménagement autonome a aussi des vertus pédagogiques : en 1951, le réseau électrique d'entraînement est réalisé par les élèves.

11.2. LES PRINCIPES DE L'AUTODISCIPLINE

11.2.1. Une intention humaniste : l'auto-gestion, un moyen d'éducation

Comment cette idée originale est-elle venue à R. Lambert ? Lors de la précédente étude, nous avons établi l'influence de l'école des Roches, école très avant-gardiste créée en 1898 par Edmond Demolins, sur les débuts de Gurcy. Or Jean Bertier, gendre de Georges Bertier, directeur de l'école des Roches, est le supérieur de Raymond Lambert à la CPDE¹⁸². C'est ainsi que R. Lambert fait connaissance du système de « self government ». Le principe est simple : la discipline est réalisée par les élèves, elle permet non seulement de faire l'économie de nombreux surveillants, mais aussi les responsabilise, en instaurant une auto-régulation des élèves entre

¹⁸⁰ Cinq garçons au domaine des kilowatts. *J'ai choisi mon métier*, 1956

¹⁸¹ R.Rault Verpreys, 11ème promotion, témoignage manuscrit

¹⁸² JM. Huguet. *La formation d'une élite ouvrière*, Paris, L'Harmattan, 1995, p74

eux par un système hiérarchique entre anciens élèves (c'est-à-dire ceux du 2^{ème} cycle) et nouveaux (1^{er} cycle).

D. Allier, directeur à partir de 1959 et qui laissera une empreinte forte par ses idées humanistes, reprend ce système d'autodiscipline ; il la voit avant tout comme « Un moyen d'éducation, l'autodiscipline vise à préparer le jeune à la vie. (...) Elle permet aussi de favoriser au maximum l'esprit d'équipe qui favorise une éducation mutuelle. L'autodiscipline réalise une transition entre le régime de discipline autoritaire que l'élève a le plus souvent connu avant l'école, et celui de la liberté où il évoluera plus tard, quelles que soient les contraintes auxquelles il sera soumis¹⁸³ ».

Cet apprentissage de la responsabilité, qui frappe beaucoup les visiteurs, consisterait en « la limitation naturelle, extérieure à toute contrainte, des exubérances et des explosions par lesquels se manifeste ordinairement et fréquemment la liberté individuelle des élèves dans les systèmes autoritaires. Cet apprentissage est à la fois individuel et collectif car il s'appuie sur la vie du groupe ».

Ainsi donc, l'autodiscipline est un état d'esprit.

11.2.2. Une Hiérarchie des anciens élèves (2ème. cycle) imposée aux nouveaux (1er cycle)

En quoi consiste exactement ce système d'autodiscipline ? Il s'agit en fait d'un système de discipline complètement régulé par des élèves : « il y avait un ou deux moniteurs ou personnes qui faisaient l'autorité au-dessus de tout le monde mais pas il n'y avait pas d'équivalent des pions dans les lycées : la discipline était faite par les anciens, par un groupe d'une vingtaine ou vingt-quatre personnes¹⁸⁴ ».

Cette autorégulation était gérée par un groupe d'anciens, appelé « Garde d'honneur ». La Garde d'honneur avait un pouvoir immense sur les élèves, régulant non seulement la discipline, mais aussi le fonctionnement interne de l'école. Elle représente le haut de l'échelle hiérarchique, au-dessus des anciens élèves, qui pouvaient tout exiger des nouveaux. Ainsi, les nouveaux élèves se voient confier autoritairement le ramassage des feuilles mortes dans le parc, la mise en propreté du réfectoire, les dortoirs...

Ce système hiérarchique, très établi et entretenu par les traditions, est si fort que pour beaucoup d'élèves le principe humaniste de l'autodiscipline est questionné. L'autodiscipline, pour beaucoup, c'est la toute-puissance des anciens élèves sur les nouveaux. Tout manquement aux règles de discipline, parfois même sans qu'elles ne soient annoncées valait exécution immédiate d'une

¹⁸³ D. Allier. Réflexion sur l'autodiscipline. Revue *Éducation et développement*, Num. 15, Février 1966, p23

¹⁸⁴ François Moncla, 16ème promotion, entretien oral

corvée, par exemple laisser quelques miettes sur la table du réfectoire. L'échelle des sanctions n'est pas clairement établie, elle dépend des anciens élèves mais « La sanction principale, c'était quand même le ménage. Et il fallait trouver des bras pour faire le ménage ! Donc c'était relativement facile¹⁸⁵. »

11.2.3. Le principe du « service intérieur » ou la mise à contribution continue des « bleus »

Ni les brochures officielles ni les articles de presse de Gurcy ne mentionnent le fait que la moitié du temps des élèves est consacrée ...à des travaux collectifs ou « service intérieur ». On se souvient qu'en 1943, des parents et entreprises se plaignaient du nombre trop important d'heures consacrées à l'aménagement du domaine. À l'arrivée de Raymond Lambert, la formation bascule clairement vers un objectif technique, néanmoins les élèves restent entièrement responsables de l'état de propreté et d'ordre au sein de l'école.

Bernard Buisson nous rappelle qu'en 1960, « La journée se répartissait en deux parties : le matin, c'était les corvées appelées "le service intérieur", et l'après-midi, c'était les cours ; tous les jours sauf samedi et dimanche. Certains estimaient qu'ils n'étaient pas là pour faire des corvées et quittaient l'école, mais ils étaient peu nombreux. Moi j'étais affecté aux cuisines. Il y en avait qui était un peu plus gâtés, ils étaient au sport par exemple. Une demi-journée par jour, ils assistaient les profs de gym, ils portaient les paquets de maillots, de ballons ». Dix ans auparavant, la dénomination change, pour une même réalité : « on appelait ça les "travaux de service", on nettoyait les salles, on nettoyait le réfectoire, on nettoyait les waters, il y avait une équipe qui faisait l'épluchage pour pouvoir, comme au régiment, préparer la tambouille. Il y avait une équipe qu'on appelait "l'équipe coupe" qui coupait le bois de façon, à pouvoir chauffer l'école¹⁸⁶ ».

Les élèves des années 1943 à 1949 ont connu l'affectation à la ferme, où le travail était très dur, on se souvient que les frères Brelaud nous ont évoqué le fils de la ferme Husson, qui fouettait les élèves du haut de son cheval. Tout cela a disparu au début des années 1950, mais le travail reste chronophage et exigeant : les 20 hectares du domaine doivent être parfaitement entretenus pour accueillir à tout moment tel ou tel visiteur important. Quelques années plus tard, plusieurs élèves se souviendront surtout de l'énorme travail de ramassage des feuilles : chaque jour de l'année, une équipe d'élèves est affectée à cette tâche. Le parc est immense, et, même en automne, pas

¹⁸⁵ JC Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

¹⁸⁶ François Moncla, 16ème promotion, entretien oral

une seule feuille ne devait souiller la pelouse et... « Il y en avait des tonnes ! Le ramassage des feuilles, c'était le pire. Mais on se marrait !¹⁸⁷».

Le service intérieur est aussi un apprentissage à « la vraie vie » ...

11.3. LES ACTEURS DE L'AUTODISCIPLINE : LA GARDE D'HONNEUR, LES « ANCIENS »

11.3.1. La Garde d'honneur, un rôle puissant ;

Le groupe qui régule donc la discipline à l'école de Gurcy-le-Châtel se nomme la « Garde d'honneur ». À vrai dire, elle n'a pas toujours porté ce nom honorifique, Jean-Jacques Augry et François Moncla, qui ont connu Gurcy en 1949, Michel Lambert en 1951, le nommaient du titre moins honorifique de « milice » ...

Ce groupe d'élèves, élu par la promotion sortante, a la fonction principale de faire respecter la Loi de l'école, veiller à la propreté des locaux, à la tenue vestimentaire et au comportement des élèves. La Garde d'honneur est aussi, et c'est un attribut majeur, gardienne des traditions de l'école, son pouvoir est très étendu sur la promotion entrante puisque la direction ne se mêle pas de discipline. Elle organise aussi les sorties, gère l'ensemble des activités de loisirs des élèves, et guide les visiteurs pour lesquels l'école est ouverte le dimanche après-midi¹⁸⁸. Enfin la Garde d'honneur assure la liaison entre les élèves et la direction.

La Garde d'honneur est composée d'une trentaine de personnes, mais le sous-groupe le plus important qui compose la Garde d'honneur est appelé « le Grand Conseil ». Le rôle de chacun est très précis, et transmis oralement et visuellement : chaque promotion apprend en observant la précédente, puisqu'elles se superposaient pendant 6 mois.

Le Grand Conseil est composé de sept personnes :

- le « chef de la garde », élu par la Garde d'honneur sortante, par exemple Claude Meunier pour la 45ème promotion¹⁸⁹,
- le « sous-chef de la garde »,

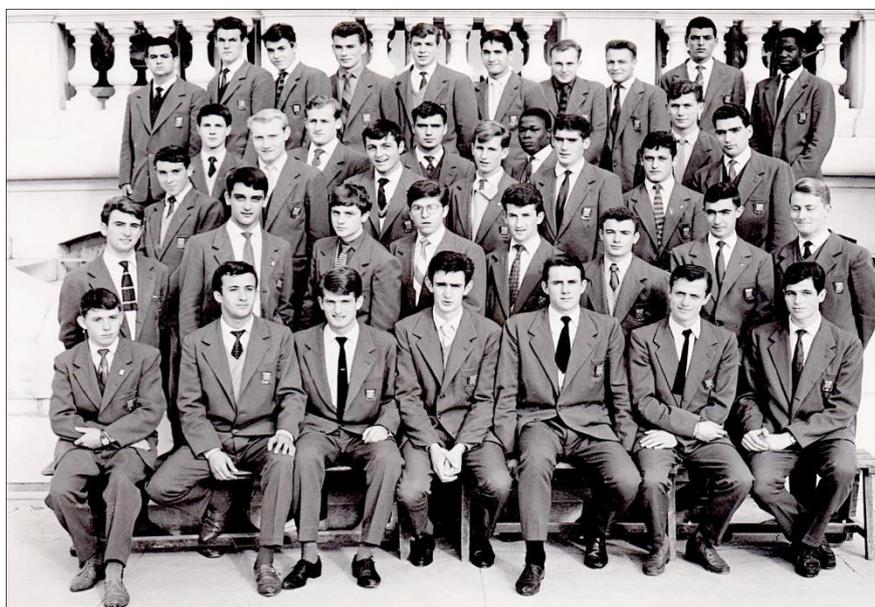
¹⁸⁷ JC Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

¹⁸⁸ Synthèse corédigée par "Éducation nationale" et « EDF département PROFOR », *L'école nationale de métiers de Gurcy-le-Châtel*, juillet 1964, confirmée par le témoignage écrit d'André Bordes : « Pour les membres de la Garde, c'est le tour de rôle, en tenue de sortie, de guides accompagnants les visiteurs étrangers à l'école. C'était pour nous l'occasion de faire connaître notre école au monde extérieur, et de nous transformer, le temps des visites en Saint-Pierre, vu l'énorme trousseau de clefs qui nous servait à faire visiter tous les locaux. »

¹⁸⁹ C.Meunier et J. Munoz, 45ème promotion *Les mémoires d'Albert*

- le « chef du protocole » est chargé de l'organisation des fêtes, de l'animation de l'orchestre et de l'accueil des personnalités. Claude Giraud par exemple en 1952 assure cette fonction pour la 20ème promotion
- « l'avocat » prend la défense des élèves qui sont appelés à comparaître devant le Grand Conseil pour manquement à la discipline. L'avocat essaie d'atténuer la sanction de ces derniers, par exemple une corvée exécutée pendant des heures normalement consacrées aux loisirs. Vittorio Venturi a été avocat de la 44ème promotion JF Kennedy,
- le « survoltant » est le major de l'école. Il aide ses camarades dans leurs difficultés scolaires. Jean-Claude Rouvière a été le survoltant de la 46ème promotion,
- « l'ISO », contraction du terme du vocabulaire électrique « isolateur ». Il incarne la juste moyenne des élèves, ces élèves qui se situent au milieu du classement et qui, dans le cadre des échanges au sein du conseil avec la direction, représente l'opinion de l'adolescent lambda,
- le « conservateur du cimetière Maxwell » : c'est le gardien des traditions.

Une trentaine de jeunes gens, parmi les élèves de second cycle, vient compléter ce Grand conseil, pour former « la Garde d'honneur ». Finalement cette Garde d'honneur c'était comme une « Assemblée nationale » de l'école. Et le « gouvernement de l'école, c'était le Grand conseil¹⁹⁰ ».



Garde d'honneur de la 40ème promotion .fonds B Buisson

¹⁹⁰ JC.Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

Les réunions de la Garde d'honneur ne sont pas confidentielles, elles se font en public, suivant une rotation organisée. À chaque réunion, les professeurs sont théoriquement invités. Un procès-verbal est dressé, rédigé par les élèves et connu de tous.

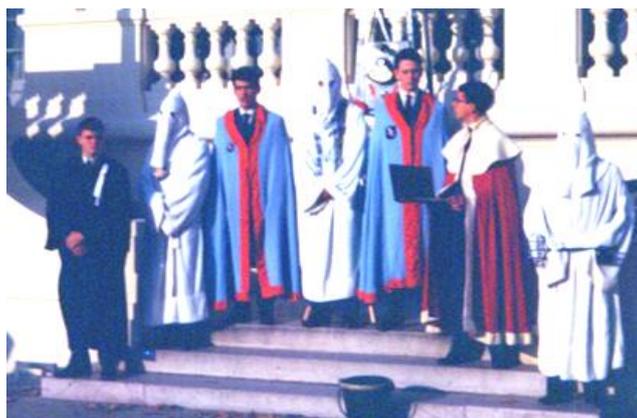
Le carnet ou livret de promotion, distribué à chacun avant la sortie indique en quatrième de couverture le nom de chaque membre du Grand conseil.

11.3.2. Les tenues d'apparat du Grand Conseil

L'esprit de corps est renforcé par les attributs de ce Grand conseil, en particulier par leurs tenues d'apparat.

Le chef de la garde et le sous-chef portent des capes rouges et bleues, l'avocat une robe d'avocat. Tous les autres membres de la garde portent une robe blanche et une cagoule pointue¹⁹¹.

Le major de promotion porte, en plus de son costume, et tel qu'on le voit sur la photographie du baptême électrique, un grand collier, symbole du lien des anciens Fulgurs avec les nouveaux, et symbole de la pérennité de l'école.



Grand conseil

46ème promotion, 1964 (en bas, le seau). Fonds JC. Rouvière

Ce collier, déjà présent sur des photographies de 1945, est composé d'une succession de plaques, chaque major de promotion ayant la mission de frapper une plaque avec nom du major et numéro de sa promotion, et d'ajouter celle-ci au long collier. Il le porte donc à son cou lors de la cérémonie du baptême¹⁹². Le « collier des promos » est transmis de major de promotion en major de promotion comme un symbole de continuité et de lien avec les fulgurs précédents. Une

¹⁹¹ Outre leurs costumes, les membres de la garde d'honneur portent un signe de reconnaissance sur leur exécution : trois barrettes et trois étoiles pour le chef de la garde, deux barrettes et deux étoiles pour le sous-chef, une barrette et une étoile pour chaque membre de la garde. C. Meunier et J Munoz, 45ème promotion *Les mémoires d'Albert*

¹⁹² JC Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

réplique de ce collier a été reproduite pour la journée de commémoration de mars 2004, et nous a été transmise pour être versé aux archives de l'entreprise.

11.3.3. Responsabilisation, relation avec adultes

À une époque où la relation avec les adultes se conçoit hiérarchiquement, et où les jeunes sont perçus comme des exécutants devant se conformer à l'ordre, le fait d'auto-réguler la discipline de 400 jeunes gens de 18 ans par les élèves eux-mêmes est un signe, non seulement de confiance dans leur capacité à gérer l'école, mais leur permet d'acquérir très vite le sens des responsabilités et de la justice. Nous verrons en effet que ce système comporte certains travers, qui seraient difficilement admis aujourd'hui.

Certes, ce système avait la vertu de s'affranchir complètement des surveillants et représente donc un atout économique, mais à une époque où « l'argent n'est pas un problème¹⁹³ », nous avons la conviction que la raison principale de la pérennité de l'autodiscipline n'est pas d'ordre économique, il s'agit vraiment d'une conviction sociale, la conviction que le jeune ouvrier, en s'ouvrant à la responsabilisation, peut devenir, comme le dit la Loi de l'école, « artisan de sa propre vie ».

Ce système est d'ailleurs perçu comme tel par les élèves. Certes, ils ont souffert du joug imposé par les anciens, mais dans les entretiens ou dans les écrits, presque tous les élèves se souviennent très exactement que ce système leur a permis de renverser complètement la relation à l'adulte, et d'apprendre un sens des responsabilités qui dès lors ne les a pas quittés. La relation à l'attitude est effectivement complètement bouleversée, pour la première fois de leur vie, ces jeunes se trouvent face à des adultes qui leur font confiance, la direction ne se mêle d'aucun sujet qui concerne la discipline ou la mise en propreté du domaine. Ainsi, « on ne voyait que rarement le directeur et le surveillant général. C'était original comme organisation, mais ça fonctionnait. Il n'y avait d'adultes que les professeurs, et quelques membres avec le directeur, l'économe et le surveillant général¹⁹⁴». Ainsi, les élèves mûrissent rapidement¹⁹⁵.

Les quelques adultes présents sur place restent dans une relation bienveillante. Nous évoquerons la relation très particulière que le directeur Daniel Allier avait avec les élèves, mais il n'est pas le seul : Guy Schüpbach nous a conté une anecdote significative à ce sujet¹⁹⁶.

¹⁹³ J.C.Rouvière, 46^{ème}, entretien oral

¹⁹⁴ Jean Laval, 38^{ème} promotion, témoignage écrit

¹⁹⁵ « La relation avec les adultes y était totalement différente de celle que j'avais connue enfant, avec mes parents. Je pense qu'il était normal qu'ils fassent preuve d'une autorité parfois répressive surtout pendant ma période d'adolescence qui avait été assez turbulente. Mais ici à Gurcy, j'avais rapidement mûri, je n'évoluais plus dans la même bulle qu'avant mon entrée à l'école, je ne pouvais plus me référer à untel ou untel, nous étions tous à 38^{ème} promotion

¹⁹⁶ « Notre surveillant général, un ancien gendarme avec un langage particulier (« si j'en prends un à deux sur un vélo, il aura affaire à moi ! »). Un jour, alors que je revenais, à vélo d'une journée d'entraînement dans les

Au quotidien, la direction de l'école est absente. On pourrait dire, avec Daniel Allier, que « l'adulte est là, discret, attentif et bienveillant, disponible, s'il est fait appel à lui, pour expliquer et conseiller, respectueux de la diversité des caractères et situation, aidant, dans le cas échéant les élèves à trouver des solutions aux problèmes posés.¹⁹⁷ » D'aucuns diront qu'il est dans les faits pratiquement absent...

11.4. LES TRAVERS DE L'AUTODISCIPLINE

En 1955, Raymond Lambert est interviewé par un journaliste sur le principe de l'autodiscipline, et lorsque celui-ci lui demande s'il ne craint pas une trop grande liberté des élèves en autogestion, Lambert est catégorique : « Nos élèves nous savent gré de cette estime. Ils prennent ainsi conscience de n'être plus des gamins de 16 à 18 ans, mais déjà des hommes. Jamais, depuis 13 ans, nous n'avons eu à regretter d'avoir institué ce régime intérieur où chacun conserve fortifie sa personnalité au profit d'une communauté qu'ils ont à cœur de défendre comme un privilège. Vous savez qu'il règne ici un « esprit Gurcy » très particulier.¹⁹⁸ ». De fait, les articles de presse regorgent d'éloges à propos de ce système qui ne présenterait que des avantages. Si l'esprit Gurcy est vertueux, néanmoins, presque tous les élèves qui m'ont spontanément parlé de l'autodiscipline m'ont immédiatement avoué ses travers. Le principe de toute-puissance des anciens sur les nouveaux rend les relations parfois brutales.

Même si la direction de l'école est très peu présente, celle-ci est pleinement consciente des dérives potentielles du système. Nous avons en particulier un article rédigé par Daniel Allier en 1966 qui concède qu'une régulation est parfois nécessaire : « Il fallut même freiner leur sens de la justice, le rendre moins brutal, moins expéditif. La Garde d'honneur n'avait pas pour but de remplacer un mal par un autre mal. Il fallait que le châtement cède la place à la persuasion¹⁹⁹ ». On retrouve là encore la conviction sociale et éducative qui règne à Gurcy.

11.4.1. La toute-puissance des anciens

L'autodiscipline est vécue par beaucoup d'élèves comme l'officialisation d'une toute-puissance des anciens sur les bleus. « Les premiers contacts durant le bizutage, furent assez pénibles, stressants, à la limite du supportable. Nous avons beaucoup de mal à admettre cette suprématie des anciens qui faisaient leur loi, sans que la direction ne dise mot, même quand il y avait des

rochers de Fontainebleau, sur la route enneigée, j'eus un coup de barre (...) je me suis endormi. En arrivant à l'école, je m'attendais à recevoir des remontrances méritées, et là, notre surveillant général m'attendait, non pas pour me punir mais pour m'emmener au réfectoire où il me fit chauffer une soupe ».

¹⁹⁷ D.Allier. Réflexion sur l'autodiscipline. Revue *Éducation et développement*, Num. 15, Février 1966, p23

¹⁹⁸ Interview au journal *Le Cid*, 1955

¹⁹⁹ D.Allier. Réflexion sur l'autodiscipline. Revue *Éducation et développement*, Num. 15, février 1966, p 23

dépassements. Gare à celui qui oserait se plaindre auprès de la direction : ils seront vite éconduits avec des explications du genre « ce n'est rien, c'est juste pour vous décomplexer, ça ne va pas durer longtemps, cette méthode existe déjà dans certains collèges anglais. Elle a fait ses preuves, on en ressort endurci, vous ne serez plus des gamins, mais de vrais hommes, comme à l'armée ! ²⁰⁰».

Le système de superposition de deux promotions fait coïncider les élèves du 2^{ème} cycle avec ceux du 1^{er} cycle. Beaucoup voient, dans leur accession au statut d'« anciens » la possibilité d'une revanche : « Tout peut être sujet à punition, ce qui permettra à certains de laisser libre cours à leur goût du pouvoir, tandis que d'autres sauront faire la part des choses. Les noms des punis étaient annoncés par la sonorisation du réfectoire. La grande organisation nécessitait chaque jour trois nettoyages du réfectoire : une douzaine de bleus alignés essuyaient les tables, répandaient de la sciure sur le sol puis, en partant du pied de la scène, remontaient en balayant jusqu'au mur opposé avant de traverser la grande salle pour passer la serpillière. Malheur à l'équipe si l'un de ses membres laissait un peu de sciure au pied d'une table ou d'un banc, ou omettait de laver quelques centimètres carrés du réfectoire : le membre de la garde chargé de superviser ordonnait à tous de se réaligner en fond de réfectoire et de recommencer la corvée ; ceci pouvait être renouvelé autant de fois que nécessaire²⁰¹ ».

Dès l'arrivée de la nouvelle promotion, les anciens égrainent la litanie des interdits : fumer la pipe²⁰², porter la moustache, emprunter les souterrains du château, s'asseoir au réfectoire à la place attitrée des anciens, marcher d'un bâtiment à l'autre : les bleus sont contraints de s'y rendre au trot !

Dans la presse interne au sein du journal « Le Déphasé²⁰³ », les Syns avertissent les Chrones : « Alors Messieurs les bleus, n'avez-vous pas trouvé cette rentrée un peu surprenante ? Toutes ces traditions qui font le charme de Gurcy, nous les avons connues et croyez-bien qu'elles soient nécessaires pour qu'en quelques mois, vous vous incrustiez de cet esprit spécial qui, dans quelques années sera connu dans toute la France. Les passages sous les massues, le réveil à minuit, le crochet, les divers baptêmes, nous les avons tous subis et nos successeurs les subiront tous. Dans peu de temps, vous serez à votre tour les anciens et vous regretterez tous votre

²⁰⁰ M.Mégherfi, 2^e AMT témoignage écrit

²⁰¹ C.Meunier et J Munoz, 45ème promotion, *Les mémoires d'Albert*

²⁰² « La moustache est réservée à nos aînés, ou fumer la pipe, sinon on fait des pompes pour mater les plus récalcitrants. Durant les premiers six mois, nous étions sous la domination de nos aînés, avec de nombreuses brimades, le fait de rire intérieurement (!) nous amenait à faire des pompes, au réfectoire, il fallait en plus des corvées amuser le monde en faisant l'avion et d'autres pitreries. C'était le régime de l'autodiscipline, une garde composée d'anciens avec leur chef, l'avocat, le chef du protocole, etc. manageait ce système ».G.Schüpbach, 28ème promotion.

²⁰³ *Le Déphasé*, num. 11, mai 1955

départ. Vous vous rappellerez bien quelques petits incidents, mais vous serez heureux lorsque vous recevrez une lettre de celui ou ceux qui vous ont fait trembler. Dites-vous donc que nous sommes obligés de vous faire obéir et ne nous faites pas passer pour ce que nous ne sommes pas. Prenez confiance, ne faites pas la forte tête. Le temps passera plus vite que vous ne le pensez. Avec le temps et l'esprit que vous avez déjà dans la peau vous serez de vrais fulgurs. » On comprend que pour beaucoup l'adaptation à la discipline lors du service militaire ait été aisée...

11.4.2. Le repérage des fortes têtes

Dès leur premier jour d'arrivée à l'école, les bleus, qui ne peuvent encore être appelés fulgurs, sont mis au pas de cette règle de toute-puissance des élèves du deuxième cycle sur les nouveaux. Plusieurs rituels permettent de rappeler cette règle essentielle de domination. Le bizutage en est une, une autre est le repérage immédiat et la mise au pas des fortes têtes. Très vite, les élèves qui se sont montrés rebelles ou récalcitrants sont réunis dans un bâtiment, nommé Œuf, et la Garde d'honneur leur rappelle solennellement cette soumission, à laquelle ils sont priés de se conformer²⁰⁴.

11.4.3. Le régionalisme, cause de népotisme

Comme on l'a vu, le regroupement par région est très présent à l'école, du moins au début : les affinités sont fortes entre les garçons d'une même origine géographique. Ces affinités, bien que fondues ensuite par la vie communautaire à l'école, se retrouvent en fin de cycle lors de la désignation de la Garde d'honneur de la promotion suivante. Les anciens élèves ont largement tendance à favoriser les nouveaux élèves de leur région pour composer la nouvelle Garde d'honneur. Ces affinités régionales conduisent finalement au népotisme : le choix du groupe dominant est bien indépendant de critères objectifs²⁰⁵...

Néanmoins, Bernard Buisson, chef de la garde de la 40ème promotion, fait voter une réforme : pour éviter ce népotisme régionaliste, à partir de 1962, 10 seulement des 40 membres de la

²⁰⁴ « Un mois après l'entrée, tous les nouveaux, les bleus, sont réunis dans l'œuf. Le Grand conseil est sur l'estrade. On débriefe le premier mois sur les comportements de chacun. (...) La sanction est une gifle. (...) On lui explique qu'il n'a pas bien compris comment fonctionne l'école, qu'il manque de discipline. Ce sont des bleus qui ont été réticents à effectuer des corvées ordonnées par les anciens (les anciens avaient tous les droits sur les bleus, par exemple si un ancien faisait tomber son assiette, il prenait n'importe quel bleu en disant : « tu ramasses », et si le gars ne ramassait pas, ça ne se passait pas bien). Et en un mois, les gars étaient repérés. C'était une petite baffe s'il y avait un ou deux incidents pas plus, et si ça avait été plus, c'était une grosse gifle ». B. Buisson, 40ème promotion, entretien oral.

²⁰⁵ « 15 jours avant la départ de la promotion sortante, le chef de la garde en exercice désigne les membres de la garde suivante. Ils sont élus, désignés, par la garde sortante (...) On retrouve les régionalismes, les clans. Surtout les gens du Sud-Ouest. (...) Les clans dominants, c'était les clans du Sud. Les Bretons étaient moins collectifs que les rugbymen. Ceux du Nord, c'est pareil, ils étaient sympas. Mais les gens du Sud, ils ont le sens du pouvoir et du conflit ». B. Buisson, 40ème promotion, entretien oral.

Garde d'honneur seront désignés par la garde sortante, les 30 autres sont élus par des élèves de leur propre promotion.

Loin d'être l'idéal prôné par la direction et la presse, le système d'auto-discipline a aussi ses travers. Il n'empêche qu'il met l'élève en position plus active et responsable que celle imposée par l'éducation familiale.

12. « LES TRADITIONS », LA GRANDE AFFAIRE DES FULGURS

Rappelons-nous la loi de l'école : « aujourd'hui détenteur d'une tradition commune, demain artisan de ta propre vie » ; ces « traditions » font partie intégrante de la vie à l'école, et jalonnent la vie du Fulgur.

Dans son projet ambitieux pour Gurcy, Raymond Lambert souhaite tous les attributs d'une grande école, ou d'un grand collège anglais. Homme visionnaire, il comprend tout l'atout que l'on peut tirer d'un système de traditions propres à l'école, en particulier la continuité entre les élèves des deux cycles (« anciens » et « nouveaux »). Comme le système d'autodiscipline, Daniel Allier y voit un facteur d'éducation : « Les élèves, par leurs lois, règlements et leur tradition, qu'ils peuvent dans certaines limites remettre en cause, compléter, modifier, parfaire, et qu'ils s'efforcent de respecter et de faire respecter, vont faire l'apprentissage, jamais aisé, de la vie en société.²⁰⁶ ».

Les rôles de chacun lors de chaque rituel y sont très précis, et se transmettent de promotion en promotion par voie orale et par l'observation. En effet, si le corpus des traditions a pu être reconstruit exhaustivement par la voie des anciens élèves, nous avons mis un grand moment à le construire, car il n'existe aucune archive écrite qui formalise précisément leur contenu et déroulement, si ce n'est les articles du journal *Le Déphasé* quoique ceux-ci soient davantage porteurs d'anecdotes que d'une vision d'ensemble. Aussi, malgré la reproduction, de promotion en promotion, du baptême ou de l'enterrement d'une promotion, le contenu de ceux-ci a pu subir quelques modifications d'une promotion à l'autre, chaque promotion ayant la liberté de modifier le contenu des traditions lorsqu'elle est en position de les transmettre à la promotion suivante.

Dans les faits, les traditions sont vécues comme un passage initiatique du statut de « bleu » au statut de « Fulgur ». C'est aussi l'occasion d'asseoir la toute-puissance des anciens sur les nouveaux. Jean Laval de la 38ème nous a même dit « pour marquer leur pouvoir, les anciens font passer les traditions aux bleus, c'est aussi pour marquer le principe d'autodiscipline. » De même Pierre Letourneur, 36ème promotion, nous a dit « on devait subir les traditions ». On notera

²⁰⁶ D.Allier. Réflexions sur l'autodiscipline. Extrait de la revue *Éducation et développement*, Num. 15, février 1966,

le verbe « fait passer », comme une sémantique reprise au passage d'un examen, et le verbe « subir », porteur de passivité contrainte. Par les traditions, la promotion sortante inculque aux nouveaux, non seulement le principe d'autodiscipline, mais aussi le rôle hiérarchique de la Garde d'honneur.

Ce qu'on nomme « les traditions » à Gurcy sont une succession d'événements qui jalonnent la vie du jeune Fulgur : la journée d'intronisation avec son bizutage, le baptême et le radio crochet, la fête de sortie de la promotion sortante et son enterrement.

12.1. L'INTRONISATION DES FULGURS

12.1.1. Le parrainage à l'arrivée des « bleus »

Les nouveaux élèves arrivent en car depuis la gare de Nangis. Quasiment tous les témoins que j'ai rencontrés ou qui m'ont écrit évoquent spontanément le sentiment d'isolement et de perte de repères à l'arrivée à Gurcy. Presque tous quittent leurs familles et leur région pour la première fois, et se retrouvent en monde inconnu : « comme la plupart, je suis un peu perdu (...) je me sens bien seul²⁰⁷ ». Avec cette vaste école et ces équipements modernes, un nouveau monde s'ouvre à eux. « Après un voyage par Paris en train à vapeur, je découvre le château, le réfectoire, les salles de cours, les stades, les dortoirs, le gymnase, la piscine, enfin toute la vaste surface de l'ensemble. Différence énorme avec le lycée Cabanis de Brive, ça m'impressionne.²⁰⁸ » Jacques Munoz, 45ème promotion, raconte très bien dans ses « Mémoires d'Albert » la découverte émerveillée de tous les bâtiments, les ateliers de loisirs, les salles de classes équipées de matériel expérimental.

Immédiatement, les nouveaux se regroupent par région d'origine, certains groupes à forte identité régionale se reconnaissent immédiatement, notamment les rugbymen du Sud-Ouest²⁰⁹. La surprise la plus grande est de constater qu'aucun adulte ne semble se positionner dans le rôle hiérarchique qui leur est familier. Certains, dans les entretiens, marquent ce premier jour à Gurcy comme le début d'une nouvelle vie : « Moi aussi quand je suis arrivé, je ne savais pas du tout où j'étais, j'ignorais que les 18 mois qui allaient suivre changeraient ma vie²¹⁰ ».

²⁰⁷ J.Munoz 45ème, *Les mémoires d'Albert*

²⁰⁸ Jean Laval, 38ème promotion, témoignage écrit

²⁰⁹ « Le 22 avril 1949, je débarque à Gurcy et comme faisaient certainement tous les autres camarades, on a dû te le dire. « d'où viens- tu ?, quel sport tu fais ? » Tu as les gars de ton coin qui viennent vers toi, qui t'accrochent, les sportifs qui t'accrochent et à partir de là, il y a une certaine angoisse, une certaine ambiance, une certaine fraternité qui se lie entre nous, parce que quand tu arrives de ta campagne et comme moi c'était Louvie-Juzon, je me retrouve après avoir traversé Bordeaux, Paris, dans cette campagne Briarde-là avec Gurcy-le-Châtel, le château, tu es un peu paumé, tu es un peu perdu. » F. Moncla, 15ème promotion.

²¹⁰ JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien

Un parrain est immédiatement affecté à chaque nouvel élève c'est un ancien élève « issu de l'équipe portant le même nom que celle à laquelle on était affecté ». Il joue le rôle de soutien, répond aux questions, transmet les premiers « codes sociaux » en vigueur à Gurcy. Il donne aussi les premières règles immuables, notamment la liste de toutes les interdictions faites aux bleus, il annonce le rôle dominant des anciens et ...l'intérêt d'une soumission rapide.

12.1.2. Le bizutage, ou la première marque de puissance des anciens

Le premier soir, dans la nuit, les bleus sont réveillés brutalement, dans un bruit assourdissant, par les anciens élèves, « certains ont une espèce de gourdin dans la main et le frappent dans l'autre main²¹¹ ». Les anciens imposent aux bleus, complètement désorientés, des exercices plus ou moins humiliants : ils doivent passer sous les tables du réfectoire, faire des pompes en rythmes, déambuler en sous-vêtements, imiter tel ou tel animal, etc... Ce bizutage est aussi un exutoire des brimades reçues par eux six mois plus tôt, c'est un « carrousel infernal, sorte de bouquet final où l'imagination des uns côtoie la bêtise des autres ».

Les anciens, hilares, se congratulent, satisfaits de l'effet recherché : ainsi que le dit Bernard Buisson, « comme toutes les traditions, le but du bizutage, c'est de faire passer un état d'esprit, un mode de fonctionnement et de faire comprendre qui commande, qui dirige ».

La succession des événements varie d'une promotion à l'autre, ainsi le bizutage de certaines promotions (11ème, 40ème promotions) se déroule à proximité du cimetière Maxwell, avec un recueillement de chacun des bleus devant les tombes des anciennes promotions²¹², pour d'autres promotions il se déroule dans le réfectoire.

Plusieurs anciens élèves de l'école regrettent cette hiérarchie absolue des anciens sur les nouveaux et en gardent un « mauvais souvenir, certains anciens abusaient de leur position pour nous contraindre à subir leurs fantasmes²¹³ ». Mais la plupart reconnaissent néanmoins que ce bizutage était plutôt bon enfant. Le rôle des parrains est aussi de « modérer cette ardeur machiavélique », l'avocat aussi peut se positionner à cette occasion.

²¹¹ J.Munoz, 45ème, *Les mémoires d'Albert*

²¹² « Il y avait le bizutage comme cela se pratiquait et se pratique encore dans de nombreuses écoles. Précédés par des anciens armés de gourdins et après les anciens en tenue d'apparat (je ne me souviens pas des noms que nous leur donnions) venaient les bleus dans un défilé qui allait du château au cimetière situé dans une grotte; après la visite à la tombe de la promotion, des anciens toujours dans la grotte, les anciens armés de gourdins se plaçaient de part et d'autres du passage des bleus pour sortir et lorsque ces derniers passaient, ils recevaient bon nombre de coups de bâtons. » R. Rault Verpreys, 11ème promotion, témoignage écrit.

²¹³ Guy Schüpbach, 28ème promotion, témoignage écrit.

12.1.3. Le radio-crochet, ou «la soirée de la farine »

Quelques jours après l'arrivée des bleus, une soirée de « radio-crochet » est organisée, « le jour étant tenu secret pour pimenter un peu le suspense ». L'objectif était de recruter des musiciens pour l'orchestre des Fulgurs.

Les professeurs et leurs épouses, les agents d'entretien et leurs familles, les deux promotions et la section préparatoire, tous se retrouvent au réfectoire. L'orchestre entame l'hymne de l'école derrière de grands rideaux de scène. Le Grand conseil apparaît dans sa tenue d'apparat, un micro est planté au milieu de la scène. Puis chaque bleu doit passer l'un après l'autre, seul sur scène, chanter une chanson de son choix.



Le radio-crochet, pouce en haut ou pouce en bas ? 42^{Ème}. promotion, 1962

Les bleus n'ont pas le droit de rire, cette prérogative est réservée aux anciens. Puis « L'un après l'autre, les membres du Grand conseil mesuraient la réaction de la salle, levaient ou baissaient le pouce. Enfin, le chef de la garde, tel Jules César, prenait position : le pouce en l'air signifiait que la prestation avait plu et que l'enrôlement dans la chorale ou l'orchestre était obligatoire. Le pouce en bas avait pour conséquence pour le mauvais mélomane un passage à genoux devant la caméra factice de télé-Gurcy. Alors la lance terminée par une pomme d'arrosoir servait d'arrosoir, le tout était complété par un enfarinage, ce qui rendait le bleu collant et poisseux à souhait²¹⁴ ». Dans un cas, la prestation plaisait et le nouveau bleu se trouvait appartenir à la nouvelle promotion de l'orchestre, soit la prestation ne plaisait pas et le bleu se retrouvait ... enfariné, la farine était projetée depuis une caméra factice.

Ce qui a marqué les anciens élèves, c'est surtout le fait de devoir chanter, seul, devant 500 personnes²¹⁵ !

²¹⁴ C.Meunier et J. Munoz, 45^{ème} promotion *Les mémoires d'Albert*

²¹⁵ « C'était bon enfant, mais c'est vrai que chanter devant tout ce monde, c'était une épreuve difficile. Moi j'ai chanté J. Brel, je ne suis pas allé jusqu'au bout du premier couplet. C'était un peu stressant, surtout qu'on avait eu le bizutage juste avant, on est un peu inquiet, on se demande ce qui va se passer ». B. Buisson, 40^{ème} promotion.

Cette sélection, bon enfant mais ingénieuse, permettait d'obtenir un niveau relativement élevé des musiciens jouant dans l'orchestre.

12.1.4. La cérémonie de Baptême, « le grand symbole »

Peu après leur arrivée, les Bleus reçoivent officiellement le « Baptême électrique ». Cette cérémonie solennelle, très codifiée, intronise les nouveaux élèves en leur octroyant le statut envié de « Fulgur ». Le baptême électrique, c'est « le grand symbole²¹⁶ » des écoles de métiers d'EDF. Six mois après, les « chronos » deviendront des « syns », qui eux-mêmes baptiseront la promotion suivante.

La cérémonie de baptême, est instaurée a priori avec l'arrivée de Raymond Lambert²¹⁷ puisque les archives remontent jusqu'à la 3ème promotion de 1943. Elle se renouvellera de promotion en promotion, sous une forme quasiment identique. Tous les nouveaux arrivants à Gurcy devaient être baptisés, « qu'ils soient élèves, ou même une secrétaire, même un directeur. Ils étaient aussi baptisés, c'était la règle ²¹⁸».

Même soixante ans après, les souvenirs sont très précis pour les anciens élèves, tous m'ont évoquée cette cérémonie majeure de leur vie.

Comment se déroule précisément cette fameuse cérémonie ?

- Elle commence par un recueillement de toute la promotion au cimetière Maxwell²¹⁹. Chantant et baissant la tête, les bleus méditent devant chaque tombe des promotions précédentes. Ensuite le cortège, mené par une grosse quille jaune et bleue dans laquelle un élève a pris place, s'ébranle vers le château.

La tradition étant orale, elle est, encore une fois, très sujette à modification d'une promotion à l'autre : par exemple, pour la 27ème promotion, le cortège mené par la quille s'ébranle vers le château après le passage au cimetière Maxwell, pour la 45^{ème} promotion, le cortège

« Il y avait le radio-crochet ou chaque bleu devait chanter obligatoirement une chanson sur la scène du réfectoire, devant tous les élèves du moment, bleu et anciens. Quelle ambiance ! Déjà connaître une chanson, et chanter devant ce parterre d'anciens qui hurlaient ! Même celui qui chantait bien, avait du courage pour finir le premier couplet. Il y avait la bronca pour des chansons trop "tartes", trop faciles à retenir, comme "Marjolaine" ou "la Madelon". Là, ce n'était même pas la peine de commencer. Il n'y avait rien à gagner, le but étant d'asperger de farine par un boîtier ressemblant à un appareil photo muni d'un soufflet, le candidat qui chantait mal qu'on amenait devant, et peu y ont échappé ». J. Laval, 38ème promotion.

« Moi j'ai chanté (c'était la première et unique fois de ma vie où j'ai chanté devant environ... 500 personnes !) J'avais trouvé dans la même promotion que moi un gars qui jouait de la guitare. Moi, en 1964, j'étais fan, et je le suis toujours d'ailleurs, de Jean Ferrat, il était mon idole. Et donc j'avais chanté « Nuit et brouillard » sur la scène de Gurcy devant 500 personnes ». JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien oral.

²¹⁶ Bernard Buisson, 40ème promotion, entretien oral

²¹⁷ Film de souvenir de la fermeture de Gurcy, 27 mars 2004

²¹⁸ JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

²¹⁹ Journal des élèves *Le Déphasé*, num. 13, décembre 1965

et la quille pour le tour du château après le baptême. Mais malgré ces quelques variations, le procédé de baptême électrique reste immuable.

- Puis tous les élèves présents à Gurcy, mais aussi la direction, le corps enseignant, leur famille et quelques invités dont les notables locaux, des représentants de l'entreprise, parfois un représentant de l'Éducation nationale, la presse etc. se pressent devant le perron du château. Les élèves sont placés en éventail devant le grand escalier.
- En arc de cercle sur le perron, « dans leur tenue d'apparat, les membres du Grand conseil, les mains sur les hanches, toisent les présents et restent impassibles, visages inexpressifs, ne laissant percevoir ni sentiment ni impatience. Une grande bassine d'eau a été déposée ; un peu en retrait une civière attend les éventuels élèves qui ne pourraient pas supporter l'épreuve ...
- Le membre du Grand conseil s'avance devant le pylône, monte sur un tabouret isolant, s'équipe de gants isolants noirs, puis s'empare de deux électrodes reliées au sectionneur du pylône²²⁰ ». Le chef de la garde appelle chaque nouveau qui s'avance, le parrain vient à ses côtés, la main droite sur son épaule gauche.



La cérémonie du baptême, 46ème et 20ème promotions. Fonds JC. Rouvière et A. Sannier

« Alors, le bleu met les mains dans un seau d'eau, les tend vers le survoltant, qui lui applique deux électrodes de cuivre. Tous regardent, très impressionnés. En fait, un simulacre mis en place pour le premier élève, qui est en réalité un ancien. Il simule une électrocution, et s'effondre avant d'être évacué sur la civière. En fait en sous-sol, un ancien élève actionne une magnéto, à laquelle les deux fils des électrodes sont reliés. La magnéto délivrait du 1000 V, mais il n'y avait aucun danger car le générateur avait une forte résistance interne. »

²²⁰ Les citations sont extraites pour la majorité des *Mémoires d'Albert* de C.Meunier et J.Munoz, 45ème promotion

- L'après-midi de cette grande journée, des épreuves sportives réunissent tous les fulgurs, nouveaux baptisés et élèves du 2eme.cycle. Ces matches amicaux, qui permettent certaines revanches des brimades subies au bizutage, contribuent aussi à façonner l'esprit de corps.

Ainsi, par un simulacre d'électrocution, les membres du Grand conseil touchent les mains du bleu pour l'introniser Fulgur. Cette cérémonie n'est pas sans rappeler le toucher des écrouelles par le roi thaumaturge, étudié par Marc Bloch²²¹. Cette croyance en un pouvoir guérisseur est liée à la représentation que les peuples se faisaient de la royauté et de son pouvoir paru comme absolu et surnaturel. Elle renvoie peut-être au pouvoir absolu des anciens.... Bien que la référence religieuse soit absente de toute cérémonie du baptême électrique à Gurcy, la coïncidence symbolique est frappante, ne serait-ce que dans la sémantique même du mot de « baptême ».

Le baptême de la promotion est relaté très précisément dans le journal des élèves, sous forme de photos, dessins, articles ou poèmes²²².

Le dessin de la page de garde du présent mémoire est ainsi le dessin paru dans le journal *Le Déphasé* de novembre 1955. Il a été réalisé par Jean-Marie Prévost, équipe Picou de la 28ème promotion et illustre le baptême électrique de la 29ème promotion par la garde de la 28ème promotion qui a eu lieu en octobre 1955. On y voit le Grand conseil en costume d'apparat baptiser le jeune bleu. Tout y est : la table isolante, les électrodes, le seau. Le fait que cette cérémonie

²²¹ M.Bloch. *Les rois thaumaturges*, Paris, Gallimard, 1924 : à l'occasion des grandes fêtes religieuses qui attiraient des foules nombreuses, le roi touchait chaque malade à l'endroit des clés en traçant un signe de croix et prononçait la formule rituelle : « Le roi te touche, Dieu te guérit ».

²²² Poème paru dans *Le Déphasé* num. 14

« Le Bleu sent approcher les instants symboliques
Où il va recevoir la châtaigne critique,
Qui le fera Fulgur, ce qu'il a tant rêvé.
Vers le cimetière, d'un ensemble touchant,
Anciens et Bleus se dirigent en chantant.
D'un air nostalgique il avance lentement,
Ainsi qu'il est écrit dans les Commandements.
Sous la voûte cinglante, le Bleu vite est passé,
Et puis il est entré dans le lieu vénéré,
Où, tremblant, sur les tombes s'est souvenu
Des autres promotions qui aussi sont venues.
Enfin pour le baptême il s'est présenté,
Digne, fier et un peu contracté
À l'idée d'être pris de frousse trop voyante
Avant d'avoir touché aux électrodes ardentes.
Puis soudain, ressentant le jus régénérant
D'allégresse, il a fait un bond étourdissant.
Mais d'émotion trop grande, ses jambes l'ont trahi
Et la civière propice à l'hosto l'a conduit. »

soit représentée en couverture du journal des élèves est significatif de sa portée symbolique pour la promotion.

Après avoir « subi » tous ces rituels, le « bleu » est intégré officiellement à la communauté des fulgurs.

12.2. LES RITUELS DE LA SORTIE DE PROMOTION.

Tout autant que les cérémonies d'intronisation du nouvel élève, chaque élève au sein de sa promotion vit plusieurs événements rituels lors de son départ de l'école.

12.2.1. L'enterrement de la promotion sortante : un rituel qui relie les élèves à l'histoire des Fulgurs.

L'enterrement de la promotion marque la fin officielle de sa vie à l'école pour chaque Fulgur qui achève son année de formation. Comme pour le baptême, l'enterrement fait l'objet d'une cérémonie solennelle et codifiée.

- Le matin du dernier jour, la promotion sortante, les bleus, les sections préparatoires et la direction se réunissent devant le perron du château. C'est le moment solennel du discours du directeur qui évoque l'année passée à l'école et les leçons humaines que les élèves doivent en retenir dans leur future vie d'homme et de citoyen. Ayant analysé l'ensemble des discours prononcés par le directeur, Daniel Allier de 1959 à 1967, nous reviendrons sur ce sujet particulièrement porteur de sens et d'informations.
- Après le discours, la promotion s'ébranle en cortège jusqu'au cimetière Maxwell en chantant une chanson rituelle « un croque-mort c'est triste, c'est triste... ». Là, sous les voûtes basses du cimetière, chaque promotion enterre auprès des promotions précédentes la croix qu'elle a elle-même sculptée, et marque ainsi de son empreinte physique l'histoire de l'école.



Procession d'enterrement, 46ème promotion. Fonds JC. Rouvière

« On descend quelques marches, on passe sous une voûte, c'est très sombre, et on voit les tombes, en fait ce sont les croix des anciennes promotions²²³ . », puis « les bleus entrent dans la crypte, en rampant, sous les matraques de la Garde d'honneur et des anciens, et ils ressortent de la même manière²²⁴. » ensuite ils s'inclinent, car « les bleus sont tenus d'avoir une attitude respectueuse devant chacune de ces croix ²²⁵».

- Enfin « la journée se termine avec la remise des diplômes de fin d'études, la poursuite de signatures des carnets de promotion, le repas festif et la soirée dansante à laquelle ...il manque beaucoup de danseuses pour satisfaire au moins 250 danseurs ! ²²⁶ »

L'enterrement de la promotion a deux fonctions : ritualiser la fin du cycle de formation à l'école et perpétuer le passage du flambeau à la nouvelle promotion qui s'inscrit ainsi dans la continuité. Souvent, la presse régionale assiste à cette mise en scène, et s'en fait l'écho dans un article éloquent²²⁷.

12.2.2. La fête de sortie : exutoire et démonstration des talents

L'année de formation est clôturée par un rituel festif : le spectacle de sortie de promotion.

Il a lieu dans le réfectoire de l'école, autour d'un bon repas et devant un public nombreux : la nouvelle promotion, qui se jure de faire mieux lorsque ce sera son tour, la direction, le personnel de l'école et leurs familles, et quelques invités de la direction. L'analyse des cartons d'invitation de la fête de sortie nous permet d'évaluer la nature de ces invités : la presse régionale souvent, les notables locaux toujours, l'inspecteur de l'Éducation nationale Monsieur Bouvard est systématiquement présent, comme une caution du ministère et une concession d'EDF à la Direction d'enseignement technique... Parfois, lorsque le parrain est une figure illustre, on lui fait l'honneur de l'invitation au spectacle de sortie. En outre, au milieu des années 1950, Monsieur Leroux, président de la section de rugby Racing club de France et sélectionneur national de la

²²³ B.Buisson, 40ème promotion, entretien oral

²²⁴ J.Trioen, 23ème promotion, témoignage écrit

²²⁵ B.Buisson, 40ème promotion, entretien oral

²²⁶ J.Trioen, 23ème promotion, témoignage écrit

²²⁷ « Le décor est celui d'un film d'épouvante. Un souterrain aux parois humides, cachés sous les ruines d'une petite chapelle. Et dans l'ombre, 29 tombes alignées, une 30ème est déjà creusée. Elle attend son mort. Un mort fictif, tout comme les 29 tombes pour rire. Car ce décor sinistre ne sert que de cadre à une comédie traditionnelle, celle que joue, tous les semestres, les élèves de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel lorsqu'ils atteignent la fin de leur scolarité.

Au moment où les cours s'achèvent, à la veille d'être lancé dans la vie avec leurs bagages fraîchement acquis, ces garçons ont pour tradition de manifester bruyamment leur regret de partir. Ils le font dignement, à grand renfort de larmes de crocodile, leurs deux années de vie commune. Ils donnent à leurs défunts l'aspect d'un mannequin de paille qui vient rejoindre les rangs de ses prédécesseurs dans l'ombre humide du cimetière Maxwell. Le mois prochain, la 30ème tombe sera comblée, la 30ème promotion aura parfait sa formation. »
Leçon d'électricité dans un parc : à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. *Contacts électriques*, mars avril 1957, num. 5, Archives EDF boîte 060 480

Fédération française de rugby est invariablement présent. Nul doute que la fête de sortie soit aussi l'occasion d'un conciliabule entre la direction et Leroux pour la sélection des meilleurs joueurs en équipe de France ou de la négociation avec un représentant de société étrangère de l'ouverture d'un centre de formation pour les électriciens autochtones...



Fête de sortie, 1957 : des décors toujours ingénieux. Fonds JC. Rouvière

Ce spectacle bon enfant est l'occasion pour les élèves sortants de mettre à profit l'ensemble des talents acquis à l'école : les uns mettent en scène, les autres fabriquent les décors en incluant quelques ingéniosités électriques, d'autres encore ont cousu les costumes de scène, fabriqué les accessoires²²⁸ ; certains ont élaboré le scénario du spectacle. Celui-ci consiste souvent en une série de petits sketches relatant les anecdotes qui se sont déroulées pendant l'année scolaire, ou moquant gentiment les travers de tel ou tel professeur. Les éclairages, les décors et les automatismes électriques, tout est réalisé par les élèves qui mettent ingénieusement en pratique les enseignements reçus.

12.2.3. Le départ de la promotion : l'envol vers la « vie d'après »

Au soir de la fête, c'est le départ des anciens élèves : les fulgurs quittent Gurcy pour partir en stage, dans la région dans laquelle ils ont été affectés en fonction de leur classement de sortie.

Ce départ solennel des anciens, devant la promotion des bleus rassemblée, est chargé d'une émotion particulière. Pendant un an, parfois 18 mois pour les élèves de section préparatoire, ils ont tout partagé : expérimenté sur les tableaux de J. Henckès, bricolé les maquettes, joué aux cartes chez Brousse, gagné et perdu des matches ensemble, remporté des victoires de champions d'académie dans leur discipline, souvent. Ils ont souvent fait des blagues de potaches dans les dortoirs, ont parfois exercé des responsabilités au sein de la Garde d'honneur.

²²⁸ J.Munoz, 45ème promotion, a travaillé toute l'année à l'atelier des accessoires de théâtre

Et c'est le départ... vers leur vie d'homme ! Un ancien élève nous a raconté toute l'émotion qu'avait suscitée ce départ : « Et donc le soir, il y avait le départ des anciens.

Moi ça m'a marqué toute ma vie.

La fête s'est terminée vers 23h30, et les anciens prenaient le car pour aller à Paris. Et donc j'ai toujours cette image en tête, il y avait deux ou trois cars qui rentraient dans la cour. Tous les élèves étaient un peu partout avec leurs valises et tout. Je me souviens toujours qu'il y a un ancien qui est monté sur le car, à l'époque on mettait encore les valises au-dessus des cars, sur un porte-bagages.

Et donc je me souviens qu'il y a un ancien qui est monté là-haut, c'était un joueur de trompette... Je ne peux pas parler... je ne peux pas parler, c'est une des rares fois, c'est même la seule fois de ma vie où j'ai vu des gosses de 18 ans qui s'effondraient en larmes.

J'ai vu, oui je me souviens, il a joué de la trompette en étant là-haut, il a joué "ce n'est qu'un au revoir". Je me souviens qu'il a commencé à jouer, il y avait un brouhaha infâme, il y avait 300 élèves qui faisaient du bruit. Et au fur et à mesure, j'entends encore le bruit, petit à petit ça s'est calmé et il n'y avait plus un bruit. Et là j'ai vu des gosses de 18 ans qui s'effondraient. C'est quelque chose qui m'a toujours marqué.... Même 50 ans après j'ai du mal à en parler, oui. Ça m'a marqué, comme on marque au fer rouge ...

Et pourtant, c'était un moment de joie. Mais le fait de partir de cet endroit où on avait vécu. On avait vécu des choses tellement fortes. Il y a des choses qui ne peuvent pas se dire.... C'est des instants, c'est des moments d'une force rare, très rare.

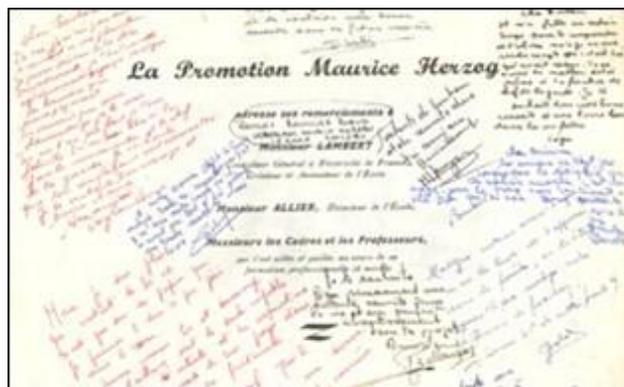
Et moi j'ai vécu ça.²²⁹ »

12.2.4. Le carnet de promotion, un souvenir conservé précieusement

Au moment de la sortie de la promotion, on transmet à chaque élève le « livret de promotion appelé parfois « carnet de promotion ». C'est encore Raymond Lambert qui a instauré le principe de transmission d'un souvenir physique du passage à l'école. Le carnet de promotion le plus ancien qu'on a pu retrouver est celui de la sixième promotion, promotion Arago, en 1944. Ce livret, conservé précieusement par les élèves, précise, outre le numéro de la promotion et son parrain, le nom et la composition des équipes, et les coordonnées postales de chaque Fulgur de la promotion. Il permet de faciliter le lien entre anciens élèves dont plusieurs deviendront collègues en exploitation.

Sur certains livrets, la quatrième de couverture retranscrit un petit mot de remerciement de la promotion sortante au directeur.

²²⁹ JC.Rouvière, 46ème promotion, entretien oral



Le carnet de la 40^{ème} promotion : des petits mots en souvenir. Fonds B. Buisson

Souvent les élèves s'écrivent une petite phrase de souvenir dans leurs carnets respectifs. Ils permettent de conserver une trace écrite entre camarades.

Les élèves ont conservé leur carnet de promotion, et, dans le cadre de ma collecte d'archives, beaucoup me l'ont cédé. Ainsi ai-je pu constituer un recueil de presque tous les carnets de promotion, qui sont autant de traces de micro-histoires.

Ils constituent des sources historiques précieuses, permettant par exemple de mesurer l'évolution de l'école au travers de la diversité des origines géographiques des élèves par exemple. La lecture des petits mots manuscrits nous offre aussi une histoire sensible de l'école.

13. « LES LIEUX DE MÉMOIRE »

Le recueil éponyme dirigé par Pierre Nora²³⁰ évoque la charge symbolique des lieux, symboles, monuments, paysages dans lesquels chaque français se reconnaît, se sent porteur d'un héritage collectif. Chargés de symboles, ils permettent à chacun de s'inscrire dans une histoire commune, et de se sentir acteur dans une communauté. Nous avons souhaité modestement reprendre cette grille de lecture à l'échelle de la communauté des élèves de l'école : la vie du Fulgur évolue pendant une année dans un espace de 20 hectares, en « circuit fermé ». Quelques lieux au sein du domaine sont porteurs d'une charge symbolique particulière et permettent à chacun de se sentir appartenir à cette communauté et responsabilisé sur un héritage.

13.1. LE RÉFECTOIRE, LE LIEU DES FÊTES ET... « DE TOUS LES DANGERS »

Le réfectoire est le lieu de toutes les fêtes, mais aussi de toutes les brimades. Le premier réfectoire est situé dans un baraquement, mais, dans sa frénésie de construction, Raymond Lambert construit en 1952 un réfectoire aéré et lumineux en face du château. C'est une salle immense « aux quatre rangées d'une dizaine de tables de huit places chacune, elles sont alignées comme à la parade ».

²³⁰ P.Nora (dir), *Les lieux de mémoire*, Paris Gallimard, 1997

Les anciens élèves y ont leur place attirée, près de la baie vitrée ou auprès de la cuisine. Malheur au bleu qui se trompe de place... En fin de service, les sections préparatoires, formés aux corvées car « après avoir servi à table, ils desservait le couvert, rangeaient, briquaient les tables, balayaient et passaient la serpillière afin de laisser cette salle dans un état de propreté irréprochable. En fin de repas, le chef de la garde faisait le tour du réfectoire pour vérifier si tout était bien rangé ²³¹».

La corvée de réfectoire est la sanction la plus souvent infligée par les anciens, à chaque manquement plus ou moins avéré aux règles, les bleus sont punis par « trois ou quatre jours de réf ». Pour certains, « le réfectoire est resté dans ma mémoire comme le lieu de tous les dangers, on est à la merci de tous les désirs. On a beau se faire tout petit, on n'est qu'un peu plus d'une dizaine « d'élus » pour servir, desservir et amuser les anciens. Pour certains, l'heure des repas devient vite un vrai cauchemar : pris à partie par des anciens revanchards ou un peu sadiques, ils n'ont même pas la possibilité de manger assis à leur table. »



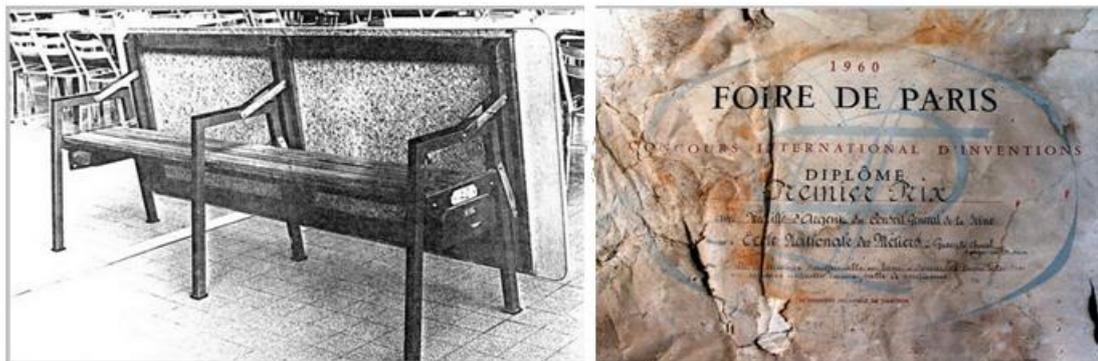
Le réfectoire et la scène au fond, 1953

Le réfectoire est aussi symbole de modernité : à l'extrémité, une estrade surmonte une majestueuse scène de spectacle obturée d'un lourd rideau et bordée de coulisses. C'est ici que se déroule le spectacle de sortie de promotion, que chacune veut plus grandiose que le précédent. Le réfectoire est le lieu de la remise des diplômes, d'annonce des affectations de sortie de promo. On y projette le film du samedi soir aussi.

Les tables de repas sont à l'image du réfectoire, modernes. En effet, « Par un système astucieux, les tables avaient la possibilité de faire pivoter le plateau à la verticale, alors ce dernier servait de dossier. Cette manipulation très rapide transformait instantanément le réfectoire en

²³¹ C.Meunier et J Munoz, 45ème promotion, *Les mémoires d'Albert*

salle de tacle très convenable. Cette disposition fut mainte fois utilisée pour les soirées théâtre, cinéma ou musique²³² »



La table pivotante et son prix au concours Lépine en 1960. Fonds A.Sannier

Cette table pivotante a été conçue par le professeur de forge, le « père Deville » et a reçu en 1960 le premier prix du concours Lépine ! Les fulgurs sont très fiers de ce prix, qu'ils m'ont évoqué lorsque nous y avons déjeuné en mai 2018 lors d'une journée de commémoration à l'école.

13.2 LE CHÂTEAU : LE LIEU DES PRIVILÉGIÉS ET SON PERRON, LIEU DES RASSEMBLEMENTS

Le château occupe une place centrale à Gurcy. Situé en hauteur du domaine, il concentre le bureau de la direction, les bureaux administratifs, et abrite les sections complémentaires et les sections de perfectionnement volontaire. Il est un espace protégé, dans lequel la loi des anciens ne s'applique pas. Jacques Munoz nous raconte les déboires d'un élève qui a enfreint cette règle, et a voulu monter dans les chambres des sections complémentaires. C'est donc un lieu privilégié, surtout fréquenté par les élèves de la Garde lors de leurs rencontres avec la direction.



Un domaine surplombé du château, 1952. Fonds A Sannier

²³² C.Meunier et J.Munoz, 45ème promotion, *Les mémoires d'Albert*

Quant au perron du château, tous s'en souviennent très bien. Autour des quelques marches solennelles, le rassemblement de la promotion a lieu plusieurs fois par jour pour la distribution du courrier ou le passage des consignes du jour. C'est aussi en haut des marches qu'a lieu le fameux baptême électrique, et qu'est prononcé solennellement le discours du directeur au départ de la promotion sortante, avant la photographie de promotion, bien évidemment sur les marches du château.



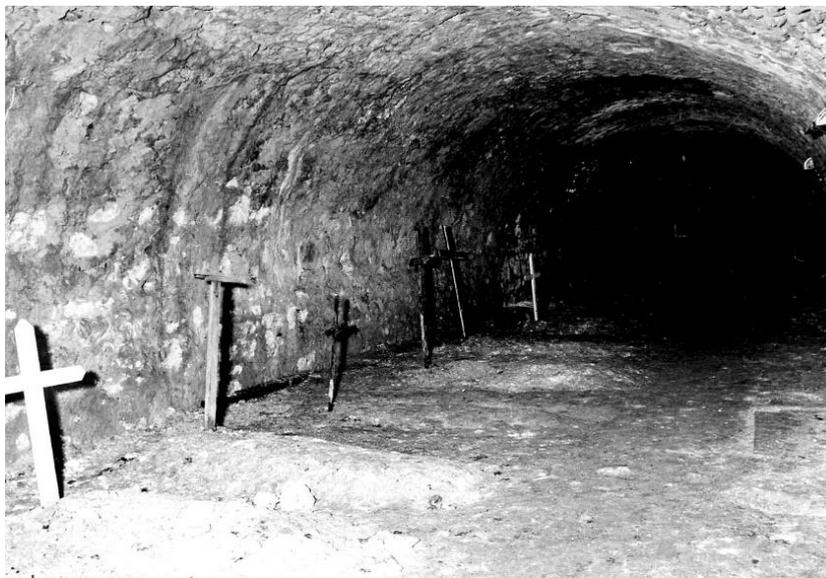
Rassemblement de la 48^{ème} promotion devant le château

Dans la mémoire des anciens élèves, le château a une place vraiment particulière. Ils sont très fiers de ce château dont on dit que Jeanne d'Arc y est passée... Peu d'élèves connaissent l'origine réelle du château, son appartenance à la famille Pereire, son acquisition en 1940 par la filiale financière de la CPDE, sous l'égide du Secrétariat Général à la Jeunesse.

Lors de notre visite à Gurcy en mai 2018 avec une cinquantaine de fulgurs, nous avons vu un château très abîmé, et encerclé de barrières de sécurité pour éviter la chute de morceaux de toiture...

13.3. LE CIMETIÈRE MAXWELL, GARANT DU LIEN ENTRE TOUTES LES PROMOTIONS

Le cimetière Maxwell, du nom de l'auteur des lois fondamentales de l'électromagnétisme, se situe au fond du parc, non loin de la piscine. Il est en fait un accès souterrain à l'ancienne chapelle, son accès est exigü et les plafonds sont bas. Son rôle est tout à fait symbolique : garant de la continuité des traditions, il accueille les vestiges de chaque promotion, depuis la première année.



Le cimetière Maxwell, dans le Parc 1952

Chaque promotion y laisse sa trace au moyen d'une croix en bois, sculptée par la promotion sortante et plantée symboliquement lors de la cérémonie de sortie. Chaque nouvel élève a, dès les premiers jours de son arrivée, l'obligation d'aller se recueillir au cimetière Maxwell devant toutes les croix des promotions qui l'ont précédé. Le conservateur du cimetière Maxwell symbolise, plus que tout autre lieu, le lien entre les promotions et la communauté des fulgurs. Il inscrit chacun dans une histoire commune.

Le cimetière a un conservateur, qui fait partie du Grand conseil de la Garde d'honneur.

13.4. LES LIEUX D'EXCELLENCE SPORTIVE : GYMNASSE, STADE, PISCINE

Le sport est quotidien à Gurcy, c'est même la première activité matinale des fulgurs. Les lieux de pratique sportive sont chargés de symbole. Le sport est le vecteur des valeurs humaines chères à la direction, et forme aussi l'endurance pour le difficile métier d'électricien de réseaux. Sa fonction est aussi sociale : bleus et anciens se retrouvent fréquemment autour de matches amicaux, où sont réglées sur le terrain les petites accroches du quotidien.

À son arrivée pendant la guerre, la modernisation des équipements et la construction de nouveaux équipements sportifs permettront à R. Lambert de commencer son grand projet et de s'affranchir de sa tutelle.

Grâce aux nouveaux équipements construits entre 1946 (la piscine) et 1954 (le gymnase), tous les sports possibles peuvent être pratiqués à Gurcy : natation ; tennis, volley-ball, handball, basket-ball au gymnase sur un terrain délimité par les bandes de plexiglas. « Sur le côté opposé aux grandes baies, l'ensemble du matériel gymnique est entreposé dans des casiers, cheval-d'arçons, tremplin, tapis mousse, ballons de toutes sortes. Sur la façade nord du bâtiment est

aménagé un fronton de pelote basque ²³³ ». À l'étage, une salle de musculation est toute équipée. À Gurcy, on pratique aussi judo, aikido, haltérophilie, football, rugby bien sûr.

Les équipements sportifs sont porteurs d'un fort capital symbolique, à la fois fédérateurs, symboles de modernité et d'excellence : le palmarès des victoires est impressionnant.

Ils sont aussi des lieux festifs : la piscine est souvent le théâtre de spectacles grandioses.



Un gymnase moderne et polyvalent

Dans les années 1950 et 1960, la modernité de ces équipements procure aux bleus un sentiment d'émerveillement. Ils sont symboles de fierté lorsque l'école reçoit en visite des grands champions : Mimoun, Jazy font leur tour d'honneur du stade.

13.5. « GURCY, C'EST BROUSSE !²³⁴ »

Le village de Gurcy-le-Châtel est petit, et situé au milieu des champs de betteraves. Les moyens de locomotion des élèves sont très limités pour les sorties du dimanche, et rares sont les lieux de distraction accessibles à pieds : « Gurcy, c'est l'école... et Brousse, avec quelques maisons. Et heureusement qu'il y avait Brousse ! ²³⁵»

Brousse ? C'est en fait un magasin, à quelques dizaines de mètres de l'école. Du nom de son propriétaire, il est aussi appelé « l'écrevisse », plus personne ne se souvient très bien pourquoi ...

C'était « Un lieu de rencontre unique, une boutique hétéroclite où les brosses à dents et les denrées de consommation se côtoyaient dans une petite supérette de moins de 20 m². Une porte relie l'épicerie au bar-tabac, où trônait un baby-foot, lieu privilégié des défis des sections complémentaires et de quelques anciens. La salle principale était toujours très encombrée et les cinq ou six tables de bistro toujours occupées par des élèves peu fortunés faisant durer leur consommation (un pastis ou une bière) une partie de la matinée ou de l'après-midi.

²³³ C.Meunier et J.Munoz, 45ème promotion, *Les mémoires d'Albert*

²³⁴ M.Mégherfi, 2ème AMT, témoignage manuscrit

²³⁵ M.Mégherfi, 2ème AMT, témoignage manuscrit

Ce lieu de rencontre avait pour propriétaire un homme sympathique dénommé Monsieur Brousse, rouquin dégarni, toujours d'humeur égale, réglant les quelques conflits de chapardage à son étal par la voie de l'autodiscipline. Coiffeur de son état, il exerçait ses talents sur les quelques élèves récalcitrants aux tondeurs patentés de l'école. Il se montrait confiant en la droiture de sa clientèle ²³⁶».

Ce petit capharnaüm est le seul lieu hors de l'école accessible très facilement, Brousse c'est le lieu de retrouvailles du dimanche avec bonheur dans un cadre un peu transgressif. « Qui dit Gurcy, dit Brousse ! Ah ! Quel sacré bazar ce magasin... je crois que c'était le seul magasin de Gurcy, c'était notre première escapade, à notre arrivée à l'école. Les autres villages Donnemarie-en-Montois, Montigny-Lencoup étaient trop éloignés... on y trouve de tout : épicerie, vêtements, livres, disques, restaurants : un mini supermarché. Les Brousse formaient un couple charmant. Il ronchonnait un peu, lorsqu'on s'attardait à feuilleter les magazines... sans les acheter ! ²³⁷ ».

Lors de notre visite à Gurcy en mai 2018, un ancien élève m'a avoué avec gourmandise que beaucoup prétendaient se rendre à la messe le dimanche, et se retrouvaient en fait chez Brousse pour faire une partie de cartes. La transgression est réelle, tout en restant raisonnable !

14. « CET ENDROIT EST UNE OASIS »

Au milieu des années 1950, le modèle de fonctionnement de Gurcy est mature : les traditions sont bien installées, l'autodiscipline fonctionne malgré quelques travers. On commence à parler « d'atmosphère Gurcy », d'esprit particulier. La presse est unanime : « Gurcy n'est pas une école comme les autres, cet endroit est une oasis²³⁸ ». On raconte que lors de la construction du stade, un bulldozer avait été loué à l'armée et que « Le chauffeur du bulldozer fut tellement surpris par l'atmosphère dans laquelle on le fit travailler, qu'une fois rendu à la vie civile il revint à Gurcy et se fit engager comme chauffeur. Il y est toujours²³⁹ ». Cette anecdote est-elle véridique ?

Cette atmosphère est renforcée par la création en 1954 d'un nouveau journal, « Le Déphasé », entièrement de la main des élèves. Les articles retracent les anecdotes de la vie de l'école, mettent évidemment en avant les exploits sportifs, évoquent les sorties organisées par le comité des loisirs. Les poètes, dessinateurs s'en donnent à cœur joie. Son rythme de parution est souvent trimestriel mais pas systématiquement. Le Déphasé indique l'identité du parrain de la

²³⁶ C.Meunier et J.Munoz, 45ème, *Les mémoires d'Albert*

²³⁷ M.Mégherfi, 2è AMT, témoignage manuscrit

²³⁸ Le Parisien, 12 février 1955

²³⁹ Leçon d'électricité dans un parc: à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. *Revue Contacts électriques*, mars avril 1957, num. 5, Archives EDF boîte 060 480

promotion précédente, la composition des équipes. Presque tous les numéros du Déphasé m'ont été cédés par les anciens élèves.

Le bonheur à Gurcy est entretenu par le souvenir des anciens élèves. Claude Giraud, 20ème promotion, se souvient de tous ces facteurs de chance et de fierté « j'ai gardé le souvenir de l'apprentissage d'une nouvelle façon de vivre. L'autodiscipline, les tenues vestimentaires communes à tous (...) et surtout des cours assistés de moyens pédagogiques absolument inusités et l'on peut même dire révolutionnaires pour l'époque. Je n'aurai garde d'oublier l'accès aux sports collectifs et individuels (foot, rugby, athlétisme) où tous les moyens étaient mis à notre disposition pour porter l'école sur les podiums universitaires parisiens et préparer les élèves à une vie active ».

Le quotidien, quoique dense avec les 55 heures hebdomadaires de cours, est joyeux. Soixante, parfois soixante-dix ans après, il faut voir les anciens élèves se remémorer les blagues de potaches et éclater de rire à leur souvenir.



Chahutages au dortoir, Fonds F. Farvacque 38ème.

Dans leurs écrits, ils racontent cette gaieté au quotidien : « nous avons l'âge moqueur²⁴⁰ » ; « à l'atelier de maçonnerie, où l'on apprenait à faire les plâtres, les scellements et tout un tas de bricoles comme ça, on était déguisés en plâtrier très vite parce que, si tu veux, comme on était des jeunes, et qu'on se marrait avec le plâtre, on n'en avait un peu partout²⁴¹ ! ». « On se marrait, qu'est-ce qu'on se marrait !²⁴² »

²⁴⁰ J.Laval, 38ème, témoignage écrit

²⁴¹ F.Moncla, 16ème promotion, entretien oral

²⁴² JC.Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

15. LE MILIEU DES ANNÉES 1950 : UN TOURNANT POUR EDF

Après cette incursion dans l'histoire culturelle de l'école, reprenons le fil chronologique de l'étude.

Au milieu des années 1950, après d'énormes efforts d'investissement notamment dans la production hydraulique et un taux de croissance de 10 % par an en moyenne, EDF aborde une nouvelle phase de son évolution. C'est une décennie charnière qui s'ouvre, avec une mutation de son secteur productif²⁴³.

15.1. LE NOUVEL ENJEU DU THERMIQUE .

Dix après, la Nationalisation d'EDF constitue une authentique réussite : le retard pris avant-guerre sur l'équipement productif est rattrapé, et la consommation toujours en forte croissance. Le programme hydroélectrique est achevé, il faut construire de nouvelles centrales pour répondre à la croissance de consommation. Bientôt le pétrole peu cher et abondant permet d'amorcer une transition vers la construction de centrales thermiques modernes au charbon ou au fioul, avant de glisser progressivement à partir du milieu des années 1960 vers la technologie nucléaire de première génération.

Vers 1955, le thermique à flammes prend ainsi progressivement le relais de l'hydraulique. De fait, à l'analyse des trajectoires de carrière d'un échantillon d'anciens élèves, le basculement de carrières centrées sur les besoins de maintenance d'équipement hydraulique vers la filière thermique est très sensible. La première centrale nucléaire est mise en service en 1963 à Chinon, fondée sur la technologie Uranium naturel Graphite Gaz (UNGG). Nous en reparlerons lors de l'étude des itinéraires professionnels des anciens fulgurs : nombreux sont ceux qui poursuivront leur carrière dans cette jeune filière nucléaire.

15.1.1. Un basculement vers un enjeu de productivité et vers une filière thermique moderne

Le nouvel enjeu de tous les secteurs industriels est la compétitivité²⁴⁴, relayée par les missions

²⁴³ D.Barjot. Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953), *Entreprises et histoire*, vol. 70, no. 1, 2013, pp. 54-75

²⁴⁴ Au seuil des années 1950, tous les secteurs d'activité de l'industrie au commerce, les banques, administrations réalisent des missions d'études aux États-Unis pour acquérir rapidement de nouveaux modèles techniques, et pour apprendre de nouvelles méthodes pour gagner en productivité. Sur la seule année 1953, 267 missions relatives au secteur de l'énergie sont envoyées aux États-Unis; D. Laroque, *Histoire du service de la Production thermique d'EDF 1946-1973*, Paris, Association pour l'histoire de l'électricité en France, 1997 page 108

d'étude parties étudier aux États-Unis une économie où la productivité est érigée en dogme. L'organisation même des centrales thermiques est modifiée, en passant à une organisation centralisée calquée sur le modèle américain, mise en place à Nantes-Cheviré, Creil, Porcheville, premières centrales du palier 125 MW et témoins du basculement de l'exploitation dans la modernité : les meilleurs cadres d'EDF y sont envoyés en stage. Elles annoncent la montée en puissance de la production thermique aux dépens de la production hydraulique.

Dans le cadre du Second Plan, le Commissariat général table sur l'hypothèse d'une augmentation annuelle de la consommation d'électricité de l'ordre de 7 %, avec pour conséquence un renversement de l'équilibre historique entre le thermique et l'hydraulique. Le Troisième Plan, lancé en 1957, confirme l'évolution en faveur de la thermique. Le Troisième Plan retient également le développement d'un prototype d'une nouvelle filière, cette fois nucléaire, dite « UNGG »²⁴⁵.

15.1.2. Le tournant de 1953-1955 pour EDF

Dans ce contexte changeant, l'historiographie s'accorde sur le fait que l'année charnière pour EDF est 1953²⁴⁶, ce qui correspond, à trois ans près, à un basculement de l'histoire de Gurcy.

Le Second Plan définit des ambitions plus modestes. En outre, l'entreprise rencontre davantage de difficultés pour boucler ces dépenses d'investissement²⁴⁷. La grève du premier semestre 1953 et la pénurie de travailleurs qualifiés accentuent ces relatives difficultés²⁴⁸.

Cette évolution en faveur d'un appareil productif d'origine thermique modifie évidemment les besoins de main-d'œuvre et a donc un impact sur la formation des jeunes : l'école de Gurcy fonctionne en flux quasiment tendu entre les besoins de l'exploitation et la mise à disposition de la main-d'œuvre qualifiée.

Pour s'adapter aux nouveaux besoins de l'entreprise, on réduit donc les effectifs d'élèves de la spécialité « usine hydraulique », pour accroître ceux des spécialités destinées à la filière thermique : électromécanicien de centrales thermiques, électroniciens etc.

15.1.3. Avoir 17 ans en 1955

²⁴⁵ D.Laroque, *Histoire du service de la Production thermique d'EDF 1946-1973*, Paris, Association pour l'histoire de l'électricité en France, 1997 p135

²⁴⁶ Un chapitre entier y est consacré dans le recueil historique du secteur Production-Transport, D. Laroque, *Histoire du service de la Production thermique d'EDF 1946-1973*, Paris, Association pour l'histoire de l'électricité en France, 1997

²⁴⁷ Les prêts du FME déclinèrent de façon régulière à partir de 1950 : 91 milliards de Francs en 1950, 64,4 en 1952.

²⁴⁸ M.Dreyfus, « Les luttes sociales à l'EDF-GDF de la Libération à nos jours », in H. Morsel (dir.), *Histoire de l'électricité en France*, t. III, *op. cit.*, p. 215-245

Un élément assez déterminant marque aussi un point d'inflexion : la génération qui a 17 ans dans la seconde moitié des années 1950 n'a que peu de souvenirs de la guerre. Contrairement à ses prédécesseurs quelques années plus tôt, cette génération a des envies d'émancipation : le profil des jeunes a changé, on assiste à l'émergence d'une « culture jeune ²⁴⁹ ». C'était ... « comment expliquer ça ? C'est un mélange d'une France un petit peu arriérée où tout est figé, et c'est une jeunesse qui arrive dans le début des années 60, on appelle ça les années yé-yé, c'est une explosion. C'étaient les surprises-parties. Moi j'ai connu les premières surprises-parties. Une jeunesse qui veut bouillir un petit peu, devant une France un petit peu arriérée²⁵⁰ »

Dans son « Histoire des jeunes en France 19ème. XXe siècle²⁵¹ », Ludivine Bantigny fixe le point de départ de son étude à l'année 1954. Le début de la guerre d'Algérie coïncide avec l'avènement d'une culture jeune, en rupture avec la culture de la génération précédente. L'approche scolaire²⁵² s'en trouve modifiée, la transmission d'un enseignement portant davantage sur le sens que sur le dogme devient essentielle.

16. POUR RÉPONDRE À CES ENJEUX : UN NOUVEAU STATUT POUR GURCY ET UN NOUVEL ACTEUR, L'ÉDUCATION NATIONALE

Pour EDF, la mutation technologique induit une modification des besoins de compétences : l'enjeu devient moins l'électrification du territoire que la transition vers de nouvelles filières de production, thermique et nucléaire ; la formation doit donc s'y adapter. De nouvelles spécialités techniques émergent, et l'école accueille toujours plus d'élèves. Elle amorce une croissance qualitative et quantitative qui trouvera son pic au milieu des années 1960. Les écoles de métiers fournissent chaque année 1200 jeunes spécialistes. Une cinquième école, Soisson-Cuffies, dans l'Aisne, « petite sœur de Gurcy », ouvre en octobre 1959.

Depuis 1946, la gestion des écoles de métiers reste pilotée exclusivement par EDF. EDF commence à embaucher à l'externe : alors que jusqu'à présent, la grande majorité des ouvriers était pourvue par les écoles de métiers, en 1961 cet équilibre bascule et l'embauche externe devient majoritaire²⁵³. C'est aussi que la population de jeunes arrivants en fin d'âge scolaire explose avec la première vague de baby-boom. Le niveau technique des jeunes ouvriers et

²⁴⁹ B.Mathias, La culture jeune, objet d'histoire ? *Revue du centre d'histoire « Espaces et culture »*, Siècles, 2006 <http://journals.openedition.org/siecles/1465>

²⁵⁰ JC. Rouvière, 46ème promotion, entretien oral

²⁵¹ L.Bantigny et I. Jablonka *Jeunesse oblige, histoire des jeunes en France, XIXe XXe siècle*, Paris, PUF, 2009

²⁵² L.Bantigny. Les deux écoles. Culture scolaire, culture de jeunes : genèse et troubles d'une rencontre, 1960-1980. *Revue française de pédagogie*, vol. 163, no. 2, 2008, pp. 15-25.

²⁵³ R.Lambert, conférence du 14 mars 1961 : 2000 des 3200 nouveaux embauchés sont externes

techniciens formés par l'enseignement technique national s'améliore. Il faudra désormais compter avec un nouvel acteur, jusqu'ici figurant : l'Éducation nationale.

16.1. UN ENSEIGNEMENT TECHNIQUE ARRIVÉ À MATURITÉ

Les jeunes arrivent toujours plus nombreux en âge scolaire : l'enseignement secondaire multiplie par cinq les effectifs entre 1930 et 1960, les effectifs des établissements techniques ont été multipliés par 200 entre 1930 et 1960. Les exemples sont nombreux de classes qui débordent, de foyers d'élèves transformés en salles de classe, de conversion de gymnases en salles de cours ou de chapelles détruites remplacées par un gymnase et des classes, comme à Avignon en 1956²⁵⁴.

L'enseignement technique est débordé, il devient urgent d'achever sa structuration. Sa modernisation passera par l'établissement, en septembre 1956 d'un Code de l'enseignement technique, dont l'épine dorsale demeure la loi Astier. Ce code²⁵⁵ dresse une liste des différents établissements et les hiérarchise, depuis des écoles d'ingénieurs jusqu'aux cours professionnels. Ce Code de l'enseignement technique²⁵⁶ légifère et réglemente, il impose aussi une autorité de tutelle dans un milieu auparavant largement préempté par le secteur industriel.

*Le Code de
l'Enseignement
Technique, 1956*



Un an après, en août 1957, le décret sur la formation des techniciens prévoit l'ouverture de sections spécialisées de techniciens dans les collèges techniques. La scolarité de deux ans est sanctionnée par un brevet de technicien²⁵⁷. Ce décret initie une véritable filière technologique au

²⁵⁴ L.Bantigny *Le plus bel âge ? : Jeunes et jeunesse en France de l'aube des "Trente Glorieuses" à la guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2007

²⁵⁵ <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000683901>

²⁵⁶ S.Lembré. *Histoire de l'enseignement technique*, Paris, la Découverte collection Repères, 2016

²⁵⁷ https://www.legifrance.gouv.fr/jo_pdf.dod=JORFTEXT000000492768&pageCourante=00428

niveau technicien et marque une inflexion majeure de l'intégration de l'enseignement technique dans le système éducatif.

16.2. L'ADAPTATION D'EDF AU NOUVEAU CONTEXTE LÉGISLATIF DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE : LA CONVENTION DE PARTENARIAT

Est-ce la création de ce Code d'enseignement technique, est-ce la nécessaire adaptation de la main-d'œuvre d'EDF à de nouveaux enjeux ? Toujours est-il que le milieu des années 1950 représente un tournant pour l'histoire de l'école de Gurcy-le-Châtel : 1956 marque la signature de la première convention entre EDF et l'Éducation nationale pour fixer officiellement le cadre des écoles de métiers.^{6/}

Cet événement aurait pu paraître de moindre importance, il est pourtant un jalon majeur de l'histoire de la formation au sein d'EDF. Au travers de la Convention de 1956, EDF consent enfin à l'ingérence de l'Éducation nationale dans la formation.

Et pourtant, cette convention apporte aussi un statut nouveau, celui, officiel, d'« école de métiers », sous lequel l'école de Gurcy-le-Châtel vivra son âge d'or, l'explosion de sa renommée, la diversification réussie vers la formation pour adultes en France et à l'étranger, l'apogée des traditions et de l'autodiscipline. Cet âge d'or durera dix ans, avant d'amorcer un déclin à partir de 1967.

Étudions donc cette première convention de partenariat, son contenu, ses conséquences.

16.2.1. Le contenu de la convention de 1956

Cette convention²⁵⁸, cosignée en octobre 1956 par le Directeur général de l'Enseignement technique de l'Éducation nationale et le Directeur d'EDF²⁵⁹, fait référence à un décret vieux de 35 ans²⁶⁰, plutôt orienté vers la création des écoles pratiques de Commerce et d'industrie. La référence à un décret si ancien peut paraître curieuse : pour amorcer un tel partenariat, on aurait plutôt pu mettre en avant, soit le décret de 1937²⁶¹ qui porte la création d'ateliers école au sein des entreprises, soit le décret de 1949 qui définissait le statut des centres d'apprentissage.

La durée de cette convention est portée à 5 ans.

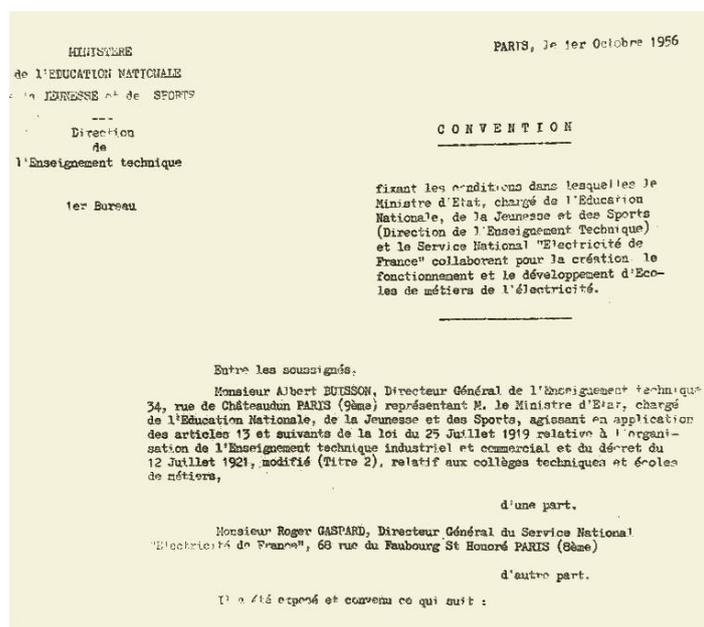
²⁵⁸ Archives EDF, boîte 836 6635

²⁵⁹ Les signataires Albert Buisson, directeur général de l'enseignement technique représentant le ministre d'État chargé de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports et Roger Gaspard, directeur général du service national Électricité de France

²⁶⁰ Décret du 12 juillet 1921, JORF du 5 août 1921, page 9159

²⁶¹ Décret du 19 juin 1937. Il signale des organes de formation ouverts au sein d'entreprises dans lesquelles les ouvriers apprennent leur métier en travaillant, comme ceux fondés en juin 1937 par les syndicats patronaux de la métallurgie à Nantes et Bordeaux dans le cadre d'un programme de rééducation des chômeurs. D'autre part, il désigne aussi des institutions de préapprentissage et d'initiation professionnelle pour des enfants d'au moins 13 ans.

C'est la première fois qu'on évoque officiellement la contractualisation d'EDF avec l'Éducation nationale, jusqu'à présent considérée comme spectateur – au sens littéral car l'intervention de l'Inspection de l'Éducation nationale se limitait à une représentation figurative aux spectacles des fêtes de sortie de promotion.



La première convention de 1956 liant EDF et l'Éducation nationale, Archives EDF

Néanmoins, cette ingérence ministérielle est progressive : sur la période de cinq ans que dure cette première convention, EDF reste largement autonome.

16.2.1.1. Le nouveau statut d'« école de métiers »

La convention définit un nouveau statut pour Gurcy-le-Châtel et d'autres écoles d'EDF : quatre « écoles de métiers » EDF sont créées : Gurcy-le-Châtel ; la Pérolrière dans le Rhône ; Scourdois dans le Puy-de-Dôme ; et Sainte Tulle dans les Basses-Alpes.

La mission des écoles de métiers, jusqu'à présent gérée et modifiée à l'envi par EDF, est officialisée, ainsi que leur diversification, amorcée à Gurcy deux ans auparavant- nous développerons ce sujet par la suite. Deux missions sont définies pour ces écoles de métiers : la formation professionnelle initiale de jeunes gens et la formation continue appelée « perfectionnement professionnel » destiné au personnel en service ou en reconversion.



Le premier livret à double entête, octobre 1956. Fonds JC. Rouvière

Ce statut envié est valorisé par l'édition d'un petit livret à entête commune Éducation nationale et EDF quelques jours seulement après la signature de la convention²⁶².

16.2.1.2 L'Éducation nationale, un nouvel acteur

« Les signataires ont constaté que la formation dispensée dans les établissements constituait un enseignement de spécialisation et de perfectionnement n'entrant pas dans la compétence des centres d'apprentissage » : dès le premier paragraphe de la convention, l'Éducation nationale y reconnaît donc les limites de son enseignement technique : ses lycées et ses structures d'enseignement ne permettent pas de fournir une formation aussi spécialisée.

Mais, et c'est un fait majeur, le ministère se positionne enfin comme un acteur : « Les règles administratives et comptables appliquées aux établissements publics n'autorisent pas la facilité de gestion souhaitée par le service national d'EDF. » Tout est dit : l'autarcie totale d'EDF est terminée, l'Éducation nationale entre en scène.

Le fonctionnement de Gurcy est alors solidement établi depuis 25 ans, aussi quelques petits signes nous renseignent sur la timide ingérence de l'Éducation nationale dans ce fonctionnement... dont le ministère reconnaît lui-même les limites.

- Ainsi par exemple l'existence de sections préparatoires est considérée comme provisoire, elles seront « fermées dès que les établissements d'enseignement technique seront dans chaque région en mesure de recevoir les élèves dans leur internat pour leur donner la formation de base qui leur permettra d'éclairer ultérieurement la spécialisation EDF ». Pourquoi ce nouveau statut provisoire pour les sections préparatoires, alors qu'elles sont en place à Gurcy depuis 25 ans ? C'est que les sections préparatoires dispensent un enseignement technique général à des élèves qui n'ont aucune formation technique. Or la culture générale technique ...relève du périmètre de l'Éducation nationale ! Le ministère, néanmoins conscient de son incapacité technique à former en quantité et avec un niveau

²⁶² *L'école de métiers de Gurcy-le-Château, octobre 1956*

élevé autant d'ouvriers spécialisés, concède cette mission à EDF, en attendant de pouvoir le faire au sein de lycées techniques.

- Le deuxième signe concerne le financement de l'école. Jusqu'à présent, EDF prenait entièrement à sa charge la gestion de l'école et la rémunération des professeurs, hors ceux de l'enseignement général.
- Désormais, à partir de 1956, la répartition est différente : l'État contribue, sous forme de subventions, aux dépenses d'équipement ou d'agrandissement du domaine, et finance également les cours de perfectionnement. L'internat reste à charge d'EDF.
- Une différence de façade apparaît également : le directeur de Gurcy-le-Châtel sera dorénavant « nommé sur proposition du directeur général de l'Enseignement technique et après consultation préalable du directeur d'EDF, celui-ci assumant la charge de sa rémunération ». Cette nomination par le ministre reste un argument de façade, c'est bien encore EDF qui aura la main sur la direction de Gurcy-le-Châtel : en 1959, c'est bien EDF qui nomme Daniel Allier à la direction de l'école, et son prédécesseur, Francis Flori était adjoint avant d'être directeur.
- En revanche, un changement majeur apparaît : tout le personnel enseignant, y compris les enseignants rémunérés par EDF, est désormais soumis au contrôle de l'inspection de l'enseignement technique. On installe donc une « surveillance » de l'enseignement : son contenu, sa pédagogie. On suppose que cette ingérence a été la plus difficile à accepter pour EDF, car la pédagogie de l'enseignement a été entièrement conçue par J. Henckès. Pourtant nous évoquerons les souvenirs de D. Allier sur ces inspections : elles étaient bienveillantes, et la décennie qui suit la convention est celle de l'explosion de la pédagogie avec la création des « caisses pédagogiques de Gurcy ».

16.3. 1961, UNE NOUVELLE CONVENTION PLUS CONTRAIGNANTE, MAIS UNE PÉRIODE D'ÂGE D'OR DE GURCY

À échéance des 5 années de la première convention, une nouvelle convention de partenariat est signée fin 1961 entre EDF et l'Éducation nationale. Pendant ces cinq années, le paysage de l'enseignement technique s'est encore transformé.

EDF avait, on l'a vu, créé ex nihilo la formation des électriciens de réseaux car ses besoins, très importants, ne pouvaient être gréés par les élèves de l'enseignement « classique ». Désormais, celui-ci se professionnalisant, le niveau technique des élèves est bien meilleur. De fait, l'argument d'une autarcie se fait plus ténu.

16.3.1. Les lois de 1959 : une nouvelle donne de l'enseignement technique

En janvier 1959²⁶³, la réforme Berthouin intègre définitivement l'enseignement technique dans le système éducatif et prolonge jusqu'à 16 ans, c'est-à-dire en troisième, la scolarité obligatoire. Cette réforme crée deux filières complémentaires : d'une part une filière de quatre ans au sein d'un lycée technique aboutissant à un brevet professionnel, d'autre part une filière courte professionnelle sanctionnée par un CAP. L'ordonnance du même jour fixe par ailleurs à 16 ans l'âge de la scolarité obligatoire.

En outre, en août 1960²⁶⁴, les établissements scolaires changent de dénomination : les Centres d'apprentissage, qui avaient acquis leur statut en 1949 sont, dix ans après, appelés « Collèges d'enseignement technique » et les ENP et collèges techniques deviennent des « Lycées techniques ».

Le cadre, défini, professionnalisé, s'impose à tous les secteurs industriels : EDF devra s'y conformer.

16.3.2. La seconde convention EDF - Éducation nationale : une intrusion croissante du nouvel acteur

Alors que la première convention ne mentionnait que le décret de juillet 1921 pour justifier la création d'un partenariat renforcé entre l'Éducation nationale et EDF, la suivante met en avant un nouveau référentiel réglementaire. En effet elle mentionne la circulaire d'avril 1960 qui assimile les écoles de métiers à des lycées techniques et leur donne comme vocation première d'assurer le cycle long du second degré.

En conséquence, et dès la seconde convention de 1961, l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel, comme les autres écoles de métiers EDF, devient un « lycée technique ».

Est-ce à dire que Gurcy devient un lycée comme les autres ?

Par ailleurs, la convention de 1961 fait référence « aux articles 55 et suivants du décret numéro 56-931 du 14 septembre 1956 ». Qu'est-ce que ce décret ? Il s'agit du fameux Code de l'enseignement technique. La « mise en conformité » des écoles de métiers EDF a un impact majeur : le Conseil supérieur de l'enseignement technique doit être consulté dans le contenu de la formation. C'est une modification majeure, mais qui aussi aura assez peu d'impact dans les faits, l'entreprise connaissant évidemment bien mieux que l'Éducation nationale les spécialités techniques dont elle a besoin pour l'exploitation de son parc thermique.

²⁶³ Décret du 6 janvier 1959, JORF du 6 août 1959

²⁶⁴ P.Benoist. Michel Debré et la formation professionnelle 1959-1971. *Histoire de l'éducation*, vol. 101, no. 1, 2004

De surcroît, cette convention de 1961 fait pour la première fois mention d'un diplôme reconnu par l'Éducation nationale²⁶⁵. EDF ne s'est jamais conformée à la loi du 4 août 1942 qui instaurait un monopole de l'Éducation nationale dans la délivrance des titres et des diplômes professionnels : EDF se « donnait le droit » d'une délivrance autonome. Ainsi, jusqu'en 1961, les certificats de scolarité délivrés à Gurcy n'étaient-ils reconnus que par EDF.

16.3.3. Un impact réel pour l'école, limité pour les élèves

Aucun document, ni interne ou externe à l'école, pas même le journal rétrospectif Flash n'a, à notre connaissance, mentionné ces modifications majeures dans la structure de l'école et son diplôme. Dans Le Déphasé, les articles de presse interne et externe dont nous verrons qu'ils vont se multiplier à cette période, ne sont que traditions, fêtes de sortie, victoires sportives.

L'avènement des conventions de 1956 et 1961 aurait pu quelque peu perturber le contenu de la formation, sa pédagogie expérimentale, ou même les traditions, ou l'état d'esprit bien particulier que la direction souhaitait donner à son école. En fait ce nouveau statut, qui renforce officiellement l'influence de l'Éducation nationale dans la gestion de Gurcy, aurait dû perturber le fonctionnement interne de l'école²⁶⁶. Dans les faits, non seulement il n'en est rien, mais cette convention amorce l'âge d'or de l'école.

17. 1955-1965 : L'ÂGE D'OR DE GURCY, RENOMMÉE, DIVERSIFICATION, INTERNATIONALISATION

Avec la création de nouvelles spécialités, l'école de Gurcy s'adapte en permanence au besoin évolutif de l'entreprise qui finit son grand cycle d'équipement. Les besoins d'EDF en ouvriers sont toujours plus importants : 3000 de plus chaque année, soit les 3/5 des embauches. Les écoles en fournissent plus de 1000 par an, et connaissent alors un succès exponentiel : 5600 candidats se présentent en 1960 pour 1020 admis pour l'ensemble des écoles. Une large majorité d'entre eux ont déjà une formation : ces candidats sont environ quatre fois plus nombreux que les candidats en option B²⁶⁷.

²⁶⁵ « Les études sont sanctionnées par la délivrance de titres ou diplômes dans les conditions déterminées par la loi du 4 août 1942 (articles 145 à 148 du code d'enseignement technique) et par le décret 59 57 du 6 janv 1959 portant réforme de l'enseignement public (articles 33 et 34) ».

²⁶⁶ Un petit signe cependant : à partir de 1965, des cours de pédagogie sont organisés pour les élèves de l'École normale supérieure de Cachan. Le directeur Daniel Allier, dans son rapport annuel, l'évoque comme une « marque d'intérêt que porte l'Éducation nationale à nos méthodes ». D. Allier. *Rapport annuel de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel, année 1966*.

²⁶⁷ En 1960, 623 candidats en option A sont retenus, pour 2839 candidats ; en option B (sans formation annuelle) : 253 sont retenus sur 2249 candidats

La décennie entre 1955 et 1965 est très documentée : les archives transmises par les anciens élèves sont quantitativement très importantes. La quasi-totalité des sources est privée : seules les conventions ont été conservées aux archives EDF, toutes les autres archives proviennent des élèves qui les ont conservées ou retrouvées.

17.1. LAMBERT, ALLIER, HENCKES : UN TRIO COMPLÉMENTAIRE D'ACTEURS-CLÉS.

En 1955, l'école est à l'aube d'une décennie déterminante, la plus belle de son histoire. Cet apogée a pu être rendu possible par l'action conjointe de trois hommes très différents mais dont l'action a été chacune déterminante.

17.1.1. Le départ de R. Lambert en 1955 donne à Gurcy une visibilité nationale

Paradoxalement, alors que c'est lui qui a créé le « modèle Gurcy », c'est avec le départ de Raymond Lambert que l'école prendra son véritable essor. Début 1955, après 12 ans passés à la tête de l'école, son directeur charismatique quitte Gurcy-le-Châtel pour prendre la direction de l'ensemble de la formation à EDF GDF, rassemblés sous un grand service nommé PROFOR. Ce service comprend alors, pour l'ensemble de l'entreprise, l'apprentissage, le perfectionnement technique, les cours par correspondance, la reconversion des agents formés sur des techniques obsolètes, et la promotion ouvrière.

Son départ en janvier 1955 est largement mis en scène, et nous permet de mesurer l'empreinte qu'il a voulu laisser à l'école : il fait la une du journal annuel Flash avec un titre évocateur : « Monsieur Lambert quitte (un peu), Monsieur Jolivot prend la barre. Mais Gurcy reste supervisé par Monsieur Lambert ». La précision du « un peu » est importante, car sa nouvelle fonction à la Direction d'EDF lui donne la possibilité de faire connaître plus largement l'école et ses réalisations. Bien qu'à la tête de toutes les écoles de métiers, il privilégiera d'ailleurs beaucoup celle de Gurcy-le-Châtel ...

En fait, la présence de R.Lambert n'a jamais été aussi importante depuis son annonce de départ de Gurcy. Par exemple, depuis 1943 et la création par lui-même du journal de l'Amicale des anciens élèves, Gurcy Transfo, Raymond Lambert n'a jamais donné aucune interview au journal, davantage préoccupé par l'extension de l'école. Or, à son départ, dans le numéro de Gurcy-Transfo de janvier 1955, il écrit une longue lettre aux élèves où il refait l'histoire, s'imposant comme le véritable fondateur de l'école, éludant absolument l'initiative finalement visionnaire du Syndicat professionnel et le fait qu'il ne soit arrivé que deux ans après la création. Le journal interne, *Le Déphasé*,²⁶⁸ conte les voyages de l'ancien directeur qui parcourt le monde pour faire

²⁶⁸ Voyage en Autriche. *Le Déphasé*, septembre 1955 :

connaître « le modèle Gurcy ». En légende de la photographie de l'article : « Lambert, chef du service de la formation interprofessionnelle », le mot inter ayant été rajouté à la main... En 1956, on mentionne la nouvelle voiture de l'ancien directeur²⁶⁹ ; les sujets d'examens des professeurs sont encore choisis par R.Lambert, qui reste président du jury²⁷⁰...

17.1.2. L'autre acteur de l'âge d'or de Gurcy : Daniel Allier, directeur humaniste : « Allier, c'est un dieu ».

Quatre ans après le départ de R. Lambert, arrive Daniel Allier. Comme lui, c'est un jeune directeur : il a 33 ans seulement lorsqu'il succède à Marcel Jolivot. Comme Raymond Lambert, c'est un ancien élève de Supélec, promotion 1950. Comme R. Lambert, c'est un directeur charismatique ; comme R. Lambert, il a l'objectif de faire grandir son école, mais Daniel Allier n'est pas comme lui tourné vers l'externe et soucieux de faire de son école une grande école. D. Allier est un directeur humaniste et bienveillant. C'est sous sa direction que Gurcy connaîtra son âge d'or : il assure la direction de l'école de 1959 à 1967.

D. Allier est un passionné d'éducation, il est convaincu que le rôle du corps enseignant est d'être un vecteur de valeurs.

C'est un directeur peu présent physiquement car il est attaché au système d'autodiscipline, mais très présent affectivement, il est comme une figure du père absent. Par sa jeunesse, il insuffle un dynamisme et montre l'exemple : il fait souvent le cross matinal avec les élèves, court dans les escaliers, rappelle à l'ordre, ne manque jamais une occasion d'insister sur les valeurs humanistes qu'il attend des élèves.

Une anecdote résume bien le personnage. Elle m'a été racontée par Pierre Letourneur, un ancien élève de la 36ème. promotion qui entre à Gurcy en 1958. Pupille de la nation, D. Allier a quasiment incarné une figure paternelle pendant son adolescence « il était jeune, mais il était comme nous. Indéniablement, il représentait l'autorité, mais il était notre égal. C'était un humaniste. Pour la fête de sortie de promotion, j'étais responsable de la fête. Pour le décor, on a eu besoin de déplacer le piano blanc qui était sur la scène. Nous avons oublié d'en demander l'autorisation au directeur. Daniel Allier m'a alors convoqué, il était mécontent et m'a puni : ma note de conduite est passé de 18 à 12 ! C'était la note qui avait le coefficient le plus fort, alors au lieu de sortir le premier de la promotion, je suis sorti le troisième. J'en ai beaucoup voulu à Daniel Allier, mais cet incident m'a permis de ne jamais oublier la droiture et le sens de la hiérarchie.

²⁶⁹ Flash 1946

²⁷⁰ Rapport du 12 décembre 1956 : épreuves d'admission des moniteurs à l'examen professeurs techniques adjoints, Archives EDF boîte 823 091

Daniel Allier, c'était comme un père pour moi. Je lui en ai reparlé plusieurs dizaines d'années plus tard, et ai pu lui dire combien cet incident m'avait marqué.²⁷¹ »

Encadrée par ce directeur humaniste et bienveillant, l'école de métiers est à son apogée.

Son empreinte auprès des anciens élèves est extrêmement forte, certains anciens élèves ont, 60 ans après, les larmes aux yeux lorsqu'ils prononcent son nom. Monsieur Allier, c'est une autorité morale, exigeant, mais bienveillant, Daniel Allier, c'est « un dieu²⁷² ». Nous avons eu la chance de rencontrer plusieurs fois Daniel Allier, désormais âgé de plus de 90 ans, qui dit de ses années à Gurcy qu'elles sont « les plus belles de sa carrière ».

17.1.3. Henckès, toujours

Quant à Jacques Henckès, il est l'homme de l'ombre pour les nombreux visiteurs qui viennent à Gurcy, les élèves le voient également assez peu. Lui, c'est le « moteur » de la machine Gurcy : il améliore en permanence ses techniques expérimentales de pédagogie, il bricole, expérimente, fabrique, teste, puis améliore encore. Il fait chaque jour ce que plus tard dans l'industrie nucléaire on appelle du « retour d'expérience ». Il est aussi le maître d'œuvre de la diversification de l'école vers la formation continue, en utilisant des techniques pédagogiques qui puissent se déplacer vers les agents en poste. Le concepteur des « caisses de Gurcy », et même le concepteur des actions d'alphabétisation dans le cadre de la coopération technique, c'est encore J. Henckès. Il s'appuie ensuite sur des artisans pour tester ses idées : les professeurs, les élèves eux-mêmes, Georges Maestrini et Paul Chemouny à l'étranger.

17.2. LES SOURCES SUR LA DÉCENNIE D'ÂGE D'OR : 1955 À 1966

Trois types de sources nous permettent de documenter avec assez de précision cette période : les rapports annuels de l'école que Daniel Allier rédige en fin de chaque année et dont il présente

²⁷¹ Entretien de février 2016

²⁷² JC.Rouvière, 46ème promotion, entretien oral « je m'en souviens comme d'un homme d'une humanité exceptionnelle. Il faut savoir que D. Allier était sorti major de Supélec, et que sa femme était sortie major de Supélec. C'était un couple extraordinaire. Et lorsque vous parlez à un ancien de Gurcy de M. Allier, c'est un Dieu. Et pourtant on ne le voyait pas (...). Mais quand j'en parle aux autres, c'est exactement pareil. C'était un homme d'une humanité exceptionnelle. C'est très difficile à expliquer. Un savoir-vivre exceptionnel. Il vous mettait à l'aise comme jamais. Il savait expliquer les choses les plus compliquées d'une manière très simple. Il avait la faculté absolue de se mettre au niveau de n'importe qui : il se mettait au niveau du monteur électricien, et il se mettait aussi au niveau du directeur général d'EDF, ce n'était pas un problème pour lui. Il venait, par exemple, parce qu'à l'école il y avait une journée de cross pour tout le monde. Élèves, professeurs, secrétaires, blanchisseurs, les gens de la cuisine, tout le monde devait venir, et tout le monde courait le cross. Et c'était lui qui menait le cross. C'était comme ça, c'était la règle. Mais on se marrait, ha là là, qu'est-ce qu'on se marrait (rire). On faisait des bêtises, on avait 18 ans, on se marrait (rire) ».

une synthèse au personnel ; le recueil des discours de fin de promotion qu'il prononce le dernier jour de présence de chaque promotion. Daniel Allier nous a transmis l'intégralité de ses rapports annuels et de ses discours ; le dernier type de source correspond aux nombreuses archives privées conservées par les anciens élèves : coupures de journaux, carnets de promotion ; films etc.

Chacune de ces sources nous renseigne sur un pan de l'école pendant cette décennie :

- Les rapports annuels retracent les faits marquants de l'année écoulée, la situation précise des effectifs des élèves et des enseignants ; l'évolution des différentes spécialités. Un bilan est réalisé aussi sur les activités sportives de l'école, sur les visites des personnages illustres. Il précise enfin la nature du rapport de l'école avec les centres implantés à l'étranger et les visiteurs étrangers, personnalités et professeurs venus en stage.
- Les discours de fin de promotion ont une autre vertu, celle d'accentuer le volet humain de la formation. L'analyse de ces discours est intéressante car elle permet d'avoir une synthèse des éléments essentiels à la transmission avant le départ des élèves à la vie active. Les discours de Daniel Allier ont tous la même construction analytique²⁷³: tout d'abord il félicite les anciens élèves du choix du parrain de promotion, rappelle les hauts faits de celui-ci, puis porte son attention sur les valeurs apprises à l'école, qui leur seront utiles dans la vie et qu'ils doivent s'attacher à conserver : la solidarité, la fraternité, la bienveillance, le sens de l'effort... Le discours se termine par quelques phrases d'envoi, où il rappelle combien les obstacles seront nombreux, et combien il a toute confiance en eux pour qu'il les surmonte.

Plus précisément, sur chacun des sujets qui caractérisent la décennie 1955-1965 (diversification vers la formation continue, caisses de Gurcy, CETAP, et internationalisation), nous avons détaillé dans chaque paragraphe la nature des sources qui ont permis de le documenter.

17.3 DE NOUVEAUX NOMS POUR UNE FORMATION GLOBALE :

« HUMANISME TECHNIQUE » ET « FORMATION PHYSIQUE PROFESSIONNELLE »

Pour exporter le modèle de Gurcy, il lui faut synthétiser ses caractéristiques dans une expression représentative de la formation globale dispensée à l'école. Alors même que l'école commence, avec deux conventions successives, à rentrer dans un giron de partenariat apparemment plus contraint avec l'Éducation nationale, R. Lambert a le souci de justifier le particularisme de son

²⁷³ Lorsque je lui ai fait remarquer, D. Allier en a été étonné

école. Pour cela, il utilise le terme d'« humanisme technique » et le martèle dans toutes ses publications à partir de 1960.

L'humanisme technique est-elle une invention de Raymond Lambert ? En fait Stéphane Lembré, spécialiste de l'histoire de l'enseignement technique, nous indique que, dès les années 1950, le milieu de l'enseignement technique évoque ce terme pour signifier un enseignement qui ne se limite pas à une approche exclusivement technique. Il est aussi pétri de valeurs sociales.

Lambert savait-il que ce terme était utilisé bien avant lui ? Nous n'avons pas trouvé trace, néanmoins la coïncidence sémantique est frappante.

Que recouvre cette expression d'« humanisme technique » pour les écoles de métiers ?

17.3.1. Qu'est-ce que l'« humanisme technique » ?

Le terme apparaît pour la première fois dans un petit livret dédié, écrit par Raymond Lambert est daté de 1960. Il l'évoque ensuite systématiquement : dans les livrets d'accueil de l'école²⁷⁴, les articles de presse, etc.

Le terme d'humanisme technique est très précis, il couvre trois types de formations : technique, physique et humaine. À chaque fois, R. Lambert ajoute la phrase « pour être ouvrier, on n'en est pas moins homme. » Cette phrase trouve un écho particulier à Gurcy, où la loi même indique la finalité technique mais aussi humaine de la formation « ce que tu dois faire : devenir un technicien accompli, un homme de métier, mais aussi et surtout assumer ton métier d'homme."

R. Lambert précise le contenu des trois composantes de cet « humanisme technique » :

- « La "formation technique" concerne les aspects pratiques et expérimentaux,
- la "formation humaine" est basée essentiellement sur l'autodiscipline, elle tend à développer chez les jeunes la notion de service public, l'initiative et le sens des responsabilités,
- la "formation physique" est orientée vers une éducation gestuelle à caractère professionnel ; une méthode originale de « formation physique professionnelle », qui fait partie intégrante de l'éducation technique des jeunes gens, pratiquée dans toutes nos écoles²⁷⁵ ».

À l'inverse de l'autodiscipline, l'humanisme technique n'est pas une expression connue des élèves. Certains même n'en ont jamais entendu parler²⁷⁶.

Lambert précise ensuite les fonctions de chacun des trois types de formation :

²⁷⁴ Livret d'accueil 1961, brochure *les écoles de métiers*, décembre 1964

²⁷⁵ R.Lambert. *L'humanisme technique*, livret de 1960

²⁷⁶ Dans l'interview de JC. Rouvière, sorti en 1964, nous lui avons demandé s'il connaissait ce terme d'humanisme technique. Sa réponse : « Non on le vivait. (...) C'est-à-dire c'est la première fois que j'entends cette expression. »

- « La formation technique cherche à faire appel aux aptitudes naturelles des élèves plutôt qu'à leur connaissance, on utilise pour cela un matériel d'enseignement approprié, souvent audiovisuel. L'enseignement revêt un aspect pratique expérimental et technologique ». On retrouve ici la spécificité de la pédagogie très expérimentale développée par Jacques Henckès.
- La formation humaine est un mode de vie adopté dans toutes les écoles de métiers, qui concourent à créer chez les élèves un équilibre entre les facultés physiques et intellectuelles et à développer chez les jeunes la notion de service public, d'initiative et de sens des responsabilités
- La formation physique est dans une grande mesure orientée vers une éducation gestuelle à caractère professionnel : on apprend aux élèves à faire les gestes du métier avec le minimum de fatigue et d'efforts et le maximum d'efficacité ».

Les deux premiers aspects de la formation ont été largement abordés. Pour le troisième, nous avons surtout évoqué la pluralité des équipements à Gurcy et la possibilité de faire de multiples sports.

Abordons maintenant le sport sous sa composante formation. En effet, sa finalité n'est pas seulement l'obtention de performances sportives qui feront la renommée de l'école, il s'agit d'une formation à part entière, que R. Lambert nomme « formation physique professionnelle ».

17.3.2. La « formation physique professionnelle », ou l'apprentissage aux gestes du métier

Cette expression recouvre une réalité déjà présente à l'école : les exercices physiques sont largement orientés vers les gestes de la vie professionnelle.



L'apprentissage des gestes par le sport. Journal interne EDF La vie électrique

Les électriciens de réseaux travaillent sur les lignes électriques en extérieur, ils seront soumis au froid, au vent, au vertige et à la pluie. Le métier est rude et fatigant. Les électriciens de réseaux doivent en effet assurer en permanence la maintenance du réseau : intervenir à tout moment pour que le courant puisse parvenir à chacun dans le cadre de la mission de service public d'EDF.

Pour que les électriciens de réseaux puissent supporter la rudesse du métier, il leur faut acquérir une excellente condition physique, apprendre l'endurance, l'adresse et le sens de l'équilibre, devenir insensible au vertige. Les équipements, la modernité de ceux-ci permettent aux élèves de pouvoir acquérir l'endurance nécessaire et surtout de les préparer aux gestes physiques de leur futur métier²⁷⁷.

François Moncla, élève en 1949, l'explique très bien : « Pour le réseau il nous fallait être en très bonne forme physique pour monter au poteau pour tirer les lignes par tous les temps, mauvais temps ou pas mauvais temps, il fallait être dehors quoi. À l'époque, les réseaux dont on avait hérité des sociétés qui ont été nationalisées, étaient des réseaux nus, souvent des réseaux qui étaient en carafe et qu'il fallait dépanner nuit et jour et partant de là, il fallait que les gars soient vraiment dans le coup. »

Plusieurs systèmes de préparation aux futurs gestes professionnels sont mis en place sur le domaine de Gurcy :

- L'accoutumance au vide

Une des peurs les plus redoutées pour des futurs électriciens de réseaux est celle du vide car les électriciens travaillent en haut de poteaux d'une dizaine de mètres de hauteur... Pour leur éviter le vertige, les élèves apprennent à travailler sur des poteaux de différentes hauteurs, les premiers n'ont pas deux mètres de hauteur.

²⁷⁷ JC.Rouvière, 46ème promotion, entretien oral : « R. Lambert va mettre en œuvre ses propres idées : on ne forme bien les gens au métier qu'en les formant au niveau de l'esprit et en les formant aussi au niveau physique. Et donc, il va y avoir une part de l'enseignement très importante consacré à l'enseignement physique. L'enseignement physique, ça peut être de monter au poteau, ça peut être de transporter les poteaux sur le dos, ça peut être de faire une tranchée, ça peut être de descendre dans la tranchée pour faire une boîte de câbles, ça peut être de monter sur une façade pour faire un branchement aérien, ça peut être de monter sur les toits pour faire un dépannage. Tout ce genre de choses ».



Un apprentissage progressif à la maîtrise du vertige, Fonds C Meunier et J Munoz

La hauteur est progressivement augmentée, de façon qu'ils se familiarisent avec la position inconfortable du travail en hauteur.

- Le réseau d'entraînement, réplique d'un véritable réseau électrique

Lorsque l'élève s'est familiarisé avec la peur du vide, et toujours dans l'objectif de pouvoir former dans des conditions les plus proches des conditions réelles de façon à rendre les élèves opérationnels dès leur sortie d'école, un véritable réseau électrique d'entraînement est monté dans le parc dès 1950.

Ce petit réseau de distribution, alimenté électriquement, réplique à petite échelle des réseaux qu'ils retrouveront à leur sortie, est une merveille pédagogique. Il comprend cinq postes de transformation de types différents ; 2 km de lignes moyenne tension 10 000 V aériennes souterraines ; autant de lignes basse tension aériennes souterraines ; et 32 supports en béton et en acier et quarante supports bois. Ce petit réseau permet aux élèves de pouvoir s'entraîner sur les mêmes matériels que ceux qu'ils trouveront en exploitation. Ce réseau d'entraînement est entièrement construit par les élèves. Les exercices et les manœuvres effectuées sur ce réseau sont commandés par le moniteur, et peuvent être variés à l'infini. Ce réseau « les prépare dans les meilleures conditions dans le rôle d'agent d'exploitation ²⁷⁸ ».

Nous le verrons lorsque nous étudierons les répliques du centre de Gurcy à l'étranger, mais de nombreux pays, voyant les apports pédagogiques d'un tel réseau, en installeront dans leur propre école. Ainsi la Côte d'Ivoire dépense-t-elle 30 millions de francs pour acquérir un réseau d'entraînement ²⁷⁹.

²⁷⁸ R.Lambert. *Formation professionnelle et la sécurité*, réf. TS.A 8819, juin 1951

²⁷⁹ G.Maestrini, 24ème promotion , témoignage manuscrit

Un portique, réalisé par les élèves dans le domaine de Gurcy, permet l'exécution d'exercices de grimper en hauteur sur pylône. Il complète les installations du réseau d'entraînement



Un entraînement en grandeur réelle. Fonds J Trioen

- Aux abords du réseau d'entraînement, une maquette lumineuse, réalisée par les élèves, reproduit fidèlement le réseau d'entraînement et permet toutes les manipulations pédagogiques. Les appareils de coupure, de sectionnement et de protection sont intégrés à la maquette sous forme de modèles réduits manœuvrables. Les circuits sous-tension sont lumineux : rouge pour la moyenne tension, vert pour la basse tension.

L'association de la maquette et du réseau permet aux élèves de comprendre toutes les manœuvres d'exploitation : recherche de défauts, réparation ou dépannage. Il permet aussi de se préparer à des situations accidentogènes.

R. Lambert ne manque pas de valoriser la maquette au travers d'articles de presse. Ainsi, dans le journal « Le Monde ouvrier », en 1953, un article précise la fonction de la maquette et ses modalités pédagogiques : « Chaque exercice, chaque manœuvre, est soigneusement préparée sur une grande maquette lumineuse où toute la propriété de Gurcy est figurée, les lignes électriques s'expriment lumineusement. La manœuvre étant exécutée sur maquette, l'équipe part. Chacun nanti de son matériel, s'enfonce dans la nature. Le professeur s'efface. L'un s'oriente vers le transfo de la piscine, celui-là s'élève au sommet d'un support en béton : le réseau d'entraînement, construit par les élèves eux-mêmes, comme presque tout à Gurcy, comprend cinq postes de transformateurs, 72 supports de toutes espèces, 4 km de lignes sous 220/230 V. La manœuvre terminée, tout le monde se retrouve face à la maquette et l'on en fait la critique. » Là aussi, la formation se réalise sous un mode actif et interrogatif.

17.4 À PARTIR DE 1955, LA DIVERSIFICATION VERS LA FORMATION CONTINUE

La première convention de 1956 contractualise le partenariat entre EDF et l'Éducation nationale. La mission de ces écoles s'élargit : jusqu'à présent centrées sur la formation initiale des jeunes, les écoles de métiers doivent désormais réaliser aussi de la formation continue pour les agents en poste. C'est un virage important pour l'école de Gurcy-le-Châtel, qui sera l'école pilote de la diversification de la formation à EDF. L'école a, dès 1952, amorcé ce virage avec le « perfectionnement de formation ouvrière ».

Dans quel cadre interviennent cette convention de partenariat et cette extension de la mission de formation ? L'enjeu est de deux ordres : il est national, car il représente l'aboutissement d'une longue bataille de l'Éducation nationale pour faire reconnaître l'intérêt de la formation continue, il est tout aussi important pour EDF qui doit faire face un défi humain. Quel est-il ?

17.4.1. La formation continue : une nécessité et un nouvel enjeu

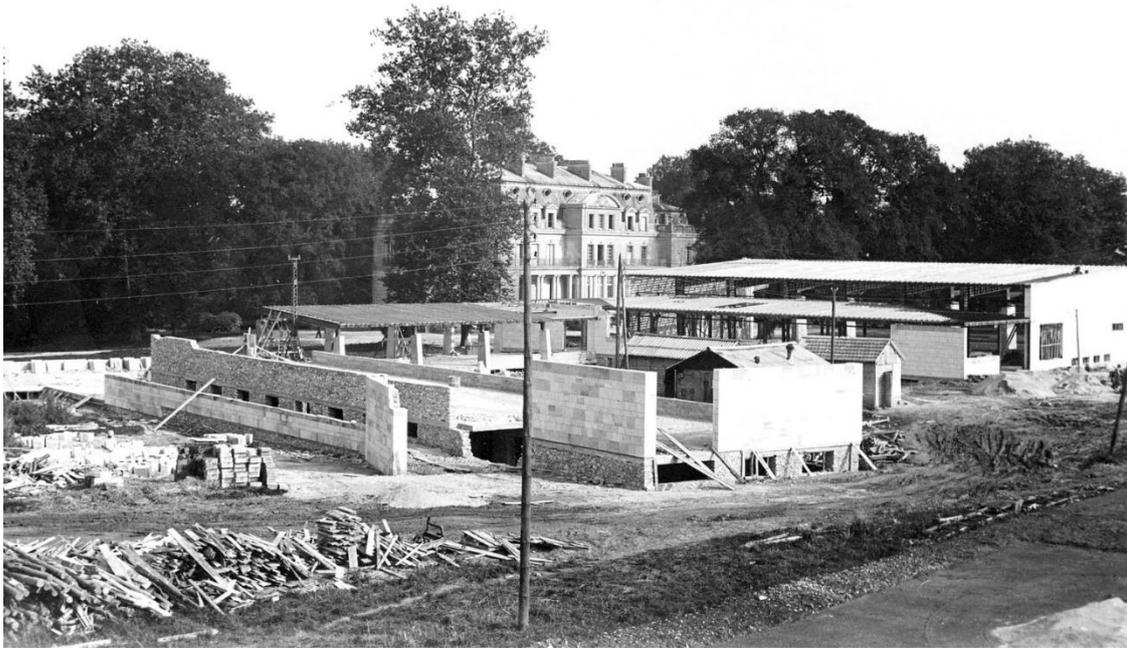
Au début des années 1960, l'enseignement technique et professionnel achève son intégration dans un système éducatif cohérent en comprenant aussi, outre la formation initiale, le nouveau volet de la formation continue. Le besoin est patent dès la Libération : dans toutes les industries, il faut reconvertir le personnel pour pouvoir fournir la main-d'œuvre nécessaire à la reconstruction : le Gouvernement instaure par décret dès 1946²⁸⁰ la possibilité pour les travailleurs de pouvoir accéder à la reconversion professionnelle. Deux ans après, les cours de perfectionnement pour adultes, qui n'avaient reçu qu'un accueil très mitigé avec la loi Astier, sont recréés par décret²⁸¹. Ces cours s'adressent aux employés et aux ouvriers qui souhaitent obtenir un CAP et aux ouvriers professionnels aspirant à devenir techniciens²⁸².

Pour EDF, la question de la formation continue est cruciale : la grande partie du programme d'équipement est achevée, les promotions de jeunes ouvriers formées dans les écoles de métiers à la maintenance des nouveaux équipements se succèdent.

²⁸⁰ Décret du 9 novembre 1946

²⁸¹ Décret du 15 avril 1948

²⁸² De la même manière que pendant la guerre, il avait confié la gestion opérationnelle de la formation à des associations, telles que le comité Sully, il opère alors de la même manière en chargeant une association de la mise en œuvre de la formation continue. Ce sera l'Association pour la Formation Professionnelle de la Main-d'œuvre (AFPMO), qui deviendra l'Agence pour la Formation Professionnelle des Adultes (AFPA) en 1966. La psychotechnique développée par EDF contribuera largement à l'essor la jeune association.



Construction du nouvel internat, 1953

Mais dix ans après la Nationalisation, EDF doit pouvoir composer avec une main-d'œuvre nombreuse, déjà présente avant la Nationalisation et qui travaillait dans des entreprises privées. Ce personnel, habitué à travailler sur du matériel obsolète, doit être reconverti. Par ailleurs, les besoins d'EDF dépassent largement la somme des ouvriers qui sortent des écoles de métiers, l'entreprise embauche de nombreux agents sans qualification initiale. Il faut les former au matériel et à leur manipulation en toute sécurité. Enfin, à l'heure où la demande d'équipement électrique explose, notamment l'équipement électroménager, il faut trouver un moyen de former le personnel en contact avec les usagers, qui pourraient faire la promotion de cette nouvelle forme d'énergie.

Pour la formation continue également, la formation est un outil de fédération autour de la culture d'entreprise, commune à tous malgré la diversité des agents²⁸³.

Une nouvelle ère de la formation s'ouvre pour EDF, qui charge Gurcy de cette vaste tâche la formation continue, appelé aussi : « perfectionnement professionnel d'information ».

²⁸³ « La Nationalisation de 1946 avait substitué Électricité de France à plus d'un millier de sociétés d'importance variable et au personnel hétérogène. Le perfectionnement d'information technique tel qu'il a été conçu a favorisé la rencontre (...) et a sans doute contribué à la naissance d'un état d'esprit.

Dès 1950, les animateurs ont pris conscience de la nécessité de donner au personnel des informations dans le domaine technique, mais sous une forme qui leur fut accessible. Ils se sont orientés vers une formule pédagogie active qui suscite la participation des intéressés et fait un appel très large aux aides audiovisuelles et à l'expérimentation. Pratiquement, le démarrage effectif se situe en 1952. » D. Allier. Le Perfectionnement Professionnel d'Information. Revue *Flux* (anciens élèves de Supélec) n°35, hiver 1963/64

17.4.2. Gurcy-le-Châtel, pilote de la formation continue à EDF

Dès 1952, les premiers cours s'ouvrent pour les adultes. Quatre types de populations sont concernés²⁸⁴ :

- En 1952, est créé le « perfectionnement de formation ouvrière ». Il permet aux agents en poste de comprendre simplement, et par une pédagogie qui a fait ses preuves, le fonctionnement des matériels qu'ils manipulent et dont ils pourront faire la promotion : le chauffe-eau électrique, l'éclairage fluorescent... Les instructeurs sont généralement des ingénieurs chefs hiérarchiques des agents, ayant aussi préalablement suivi des sessions d'entraînement pédagogique à Gurcy. Ce perfectionnement de formation ouvrière est clairement destiné aux agents en contact avec la clientèle, qui seront ainsi bien plus à l'aise pour promouvoir l'énergie électrique dans un cadre domestique. Dix ans après sa création, le perfectionnement de formation ouvrière touche au total 22 000 agents annuellement ! ²⁸⁵.
- À partir de 1954, les chefs de district arrivent pour se former à Gurcy par promotion de 20. Les sessions durent trois mois et concerne les agents de 25 à 40 ans. La formation des chefs de district prend de l'ampleur, et, en 1960, une amicale des anciens chefs de district formés à Gurcy est créée et présidée par Raymond Lambert²⁸⁶.
- Le « perfectionnement technique professionnel » a pour objectif d'accroître chez les agents la connaissance des techniques de sa spécialité, afin de former les agents déjà en poste et qui n'ont pas pu bénéficier d'une formation initiale spécialisée. Ce perfectionnement technique professionnel est dispensé dans plusieurs écoles de métiers : Gurcy-le-Châtel, la Pérolrière... Environ 1500 agents participent annuellement à ces sessions²⁸⁷.
- Enfin, le personnel des centrales fermées doit être reconverti dans les nouvelles activités ou les nouvelles centrales. Pour cette catégorie de personnel, des sessions d'une durée d'un à trois mois sont organisées à Gurcy pour leur reconversion²⁸⁸. Les méthodes utilisées s'inspirent des méthodes d'enseignement appliquées dans les écoles de métiers, mais adaptées au niveau de connaissances des agents en reconversion²⁸⁹.

²⁸⁴ Livret accueil École de métiers de Gurcy-le-Chatel, octobre 1956

²⁸⁵ Brochure *Information perfectionnement du personnel EDF GDF*, 1962

²⁸⁶ *Flash* 1960

²⁸⁷ Par exemple à Gurcy les agents électriciens d'entretien des centrales thermiques suivent une formation de six semaines, et les électroniciens de cinq mois.

²⁸⁸ D'autres centres seront aussi mis à contribution (Issy-les-Moulineaux)

²⁸⁹ À titre d'exemple, la reconversion d'agents de maîtrise des nouvelles centrales dure quatre semaines à Gurcy-le-Châtel, celle des agents d'entretien quatre mois.

Toutes ces formations sont développées par l'équipe de J.Henckès à Gurcy. On y travaille sur la base d'une pédagogie qui a fait ses preuves : des petits groupes de 8 ou 10, une pédagogie active, basée sur des expériences simples qui permettent aux stagiaires de dégager eux-mêmes les conclusions. Les séances sont abondamment illustrées par des appareils dédiés, des tableaux pédagogiques, des films. Les instructeurs sont des cadres formés à Gurcy au moyen de sessions d'initiation pédagogique de quatre jours.

Mais, très vite, la formation continue est confrontée à un problème d'envergure : les tableaux d'expérience, les maquettes, le matériel qui permet de faire comprendre concrètement des problèmes complexes expérimentaux sont fragiles et ne peuvent être transportés facilement. On ne peut faire venir à Gurcy l'ensemble du personnel EDF ! Il faut trouver une solution pour apporter ce matériel jusqu'aux agents eux-mêmes. Cette solution, ce sera « les caisses de Gurcy », et la conception de ce nouveau matériel, son développement et sa fabrication, seront réalisées dans une antenne située géographiquement à Gurcy, mais séparée juridiquement, et présidée par J. Henckès : le CETAP.

Étudions ces deux composantes, qui achèveront la renommée internationale de l'école. En France, sur la seule année 1960, ce sont au total 30 000 agents qui ont pu bénéficier d'une formation continue²⁹⁰, la plupart sur la base des caisses de Gurcy. À l'international, les caisses de Gurcy feront l'admiration des sociétés étrangères. L'acteur de l'internationalisation de Gurcy, Georges Maestrini s'en souvient très bien.

17.5. LES MOYENS DE CETTE DIVERSIFICATION : L'EXTENSION DE LA PÉDAGOGIE DE GURCY À L'ENSEMBLE DES AGENTS ET À L'ÉTRANGER

17.5.1. UN OUTIL DE DIFFUSION DU SAVOIR EN FORMATION CONTINUE EN FRANCE PUIS À L'ÉTRANGER : LES « CAISSES DE GURCY »

17.5.1.1. Un principe simple : une maquette démontable et transportable

Pour résoudre ce problème de mise à disposition de matériel expérimental aux agents de la formation continue, Jacques Henckès se souvient alors du moteur démontable bricolé dans sa cuisine dix ans auparavant. Il imagine alors un système de « mise en boîte » d'un matériel pédagogique démontable, auquel serait associée une notice d'utilisation complète, le tout étant placé dans une caisse dédiée.

Les fameuses « caisses de Gurcy » étaient nées. Dès octobre 1952, 4 caisses sont fabriquées à Gurcy.

²⁹⁰ R.Lambert. *Humanisme technique*, Livret 1960

Le principe est très simple²⁹¹ :

- Chaque caisse est destinée à former sur un seul sujet,
- Dans la caisse, une maquette est entièrement démontée, chacune de ces pièces pouvant être manipulée par les élèves. Une notice explique très précisément la démarche pédagogique appliquée par instructeur. Le principe pédagogique peut évidemment être appliqué à d'autres secteurs que l'électricité, on utilisera par exemple ces caisses pour former les agents à la sécurité.
- Toutes les caisses sont en bois et de même dimension : 76 cm de long, 42 cm de large et 42 cm de hauteur. Le poids moyen est de 30 kg. Elles sont fermées par un cadenas à lettres pour ne pas avoir de problème de clé. L'intuition géniale de ces caisses est d'en avoir fait un outil entièrement mental et démontable, et surtout mobile. Des bibliothèques itinérantes complètent les connaissances acquises pendant les séances.



Un principe simple : tout peut être démonté et rentré dans une caisse mobile.

Fonds A. Sannier

Ces caisses bleues très reconnaissables peuvent être transportées dans une fourgonnette, partout en France ou à l'étranger²⁹².

²⁹¹ Victor Hugo disait « Rien n'est plus fort qu'une idée simple dont l'heure est venue » ...

²⁹² JC.Rouvière, 46ème promotion « Elles voyageaient, absolument, elles voyageaient dans la France entière, dans le monde entier ! Pour faire réviser les agents en exploitation. Je vous rappelle qu'on se replace dans les années 1960. La formation nationale ne fournit pas encore ce dont EDF a besoin.

Si les caisses sont utilisées dans le cadre de la formation continue pour les agents EDF, elles sont également très vite utilisées dans le cadre de la coopération technique, pour former du personnel de sociétés d'électricité étrangères. Nous le verrons, elles permettront même le développement d'une nouvelle méthode d'alphabétisation.

Georges Maestrini, qui sera l'artisan principal du développement à l'étranger des écoles créées sur le modèle de Gurcy, raconte une séance de travail : « Au milieu de l'atelier, une grosse caisse en bois, peinte en bleu ; une partie de ce qu'elle contenait, fils et fils électriques, bobines, petits moteurs, un simple tournevis est posé sur la table, on dirait une sorte de mécano. Huit à 10 personnes, autour, l'un après l'autre se saisissent d'un outil, touchent du matériel, le tripotent. Une personne pose des questions à l'un d'eux ou essaie de répondre aux questions qu'on lui pose en retour. Lui, c'est le formateur, il se penche pour sortir de la caisse un autre objet qu'il met sur la table avec un bref commentaire et une nouvelle question. Aujourd'hui, c'est un jeune ingénieur ou un agent de maîtrise et les autres sont une équipe de monteurs qui travaillent habituellement sur le réseau sous sa responsabilité. Le réseau, les poteaux, ils connaissent à force de travailler mais c'est tout. Certains, peut-être, savent à peine lire.

Aujourd'hui, les étudiants du moteur électrique, ils l'ont déjà utilisé sans en rien savoir. Le formateur leur demande où, quand, pourquoi faire ; il fait ressortir ce qu'ils connaissent déjà du moteur électrique et les discussions s'engagent. Alors on ouvre le moteur et de la caisse, on démonte, on manipule, on regarde, on remonte le jeu des questions, des réponses, des contestations et des hypothèses commencent entre les participants. Certains savent plus que d'autres, ils expliquent. Le formateur suit le débat, recentre, corrige une erreur de raisonnement, attire l'attention sur un écrou, une clavette, un joint qu'on n'a pas remarqué, suscitant une curiosité nouvelle puis à nouveau des manipulations, questions, réponses.

Deux heures se sont ainsi écoulées, il faut faire un bilan, une synthèse de ce qu'on a vu, démonter, manipuler, remonter, appris, pour que ça reste dans les mémoires. Dans une ou deux semaines, les mêmes personnages se retrouveront autour d'une autre caisse bleue, pour étudier cette fois le transformateur ou le compteur électrique ou autre chose. L'objectif de la série de séances où se retrouvent régulièrement le formateur et les apprentis est double : il s'agit de

Donc il faut qu'EDF s'auto-forme. Donc EDF a besoin que ses propres agents deviennent ses commerçants un peu partout. Donc il faut former, au début des années 70, il faut former beaucoup de personnel féminin, qui a priori n'a aucune accointance avec l'électricité. Il faut qu'on apprenne aux dames qui sont secrétaires, perforatrices, comment fonctionne un disjoncteur différentiel.

C'était aussi pour former des agents sur place. Ce n'était pas que des Mme Michu. Il y avait des agents sur place qui n'était pas forcément formés. Par exemple on avait embauché des gens pour monter au poteau, mais ils ne savaient pas ce que c'était un courant triphasé, pourquoi on faisait des mises à la terre. Donc il fallait former ces gens aussi. Donc les caisses du Gurcy, c'était pour la diffusion du savoir électrique dans tout EDF ».

familiariser les apprentis avec les équipements sur lesquels ils travaillent, leur en faire percevoir les principes de fonctionnement et la constitution ; il s'agit aussi de créer entre les apprentis et leur encadrement, en marge des relations hiérarchiques habituelles, un mode de communication plus spontané et favoriser une reconnaissance mutuelle.

Dans la caisse, le formateur trouve de l'outillage et des matériels utilisés en exploitation, des matériels de démonstration pédagogique, parfois du matériel d'expérience de laboratoire, mais tous destinés à être manipulés, désossés, tripotés. Le formateur y trouve aussi un mode d'emploi, attirant l'attention sur d'éventuelles particularités et les précautions à prendre et suggérant des voies de questionnement²⁹³ ».

La pédagogie est donc très active, participative, valorisante aussi, car certains savent déjà quelques bribes et sont fiers de partager ces connaissances avec leurs collègues.

En 1954, 7 caisses sont fabriquées, et 11 instructeurs formés, qui enseignent avec ce moyen à 520 auditeurs. Trois ans plus tard, 10 caisses supplémentaires sont créées, touchant 8000 auditeurs. En 1959, 20 caisses, fabriquées à Gurcy, permettent de toucher 21 000 auditeurs ! En 1963, ce sont 1200 caisses, d'un coût unitaire moyen de 3000 Francs environ, qui permettent de former sur 25 sujets différents

Le succès des caisses pédagogiques ne se dément pas : en 1967, ce sont 2000 caisses qui parcourent la France et le monde²⁹⁴ : elles deviendront l'un des fers de lance de l'action de coopération technique. Au total, le CETAP développera 95 sujets, et donc 95 modèles de caisses différents. Ils sont présentés en annexe.

L'utilisation des caisses pédagogiques de Gurcy en France dépasse même le cadre d'EDF : le ministère de l'Agriculture se montre en 1963 très intéressé pour la mise en place dans ses lycées, et certaines entreprises sollicitent EDF pour les utiliser dans leur structure, telles que les Houillères du Nord, ou la papeterie de Navarre²⁹⁵.

17.5.1.2. l'impact sur les élèves : compréhension et valorisation, et une autre forme de relation à la hiérarchie.

L'utilisation de ce moyen pédagogique mobile et démontable permet de faire comprendre le fonctionnement des matériels utilisés quotidiennement par les agents sur leur lieu même de travail. Le travail autour de la caisse crée aussi, et les concepteurs l'ont conçu aussi à cette fin, une relation particulière entre les ingénieurs et le personnel d'exécution. Les échanges sur les

²⁹³ Georges Maestrini, témoignage manuscrit

²⁹⁴ D.Allier. *Rapport activité de Gurcy-le-Châtel, année 1966*

²⁹⁵ D. Allier. *Revue FLUX*, hiver 1963/1964

maquettes permettent d'établir « une relation entre la stratégie ingénieurs est celle des ouvriers, qui apprennent les uns des autres, en dehors des circuits hiérarchiques classiques²⁹⁶ ».

L'effet sur les élèves est immédiat : en quelques heures, ils comprennent enfin le sens et la finalité des matériels qu'ils manipulent quotidiennement. Ils ont pu échanger entre collègues, parfois valoriser leur savoir, entamer une relation un peu différente avec leur supérieur hiérarchique.

Les caisses ne sont pas utilisées dans l'enceinte de l'école pour la formation initiale, puisque les élèves disposent sur place de tout le matériel expérimental nécessaire. Les anciens élèves de notre réseau n'ont donc pas de souvenirs de leur utilisation.

Néanmoins, deux sources nous permettent de pouvoir documenter l'impact des caisses de Gurcy sur le personnel formé. Nous disposons tout d'abord du témoignage écrit de Georges Maestrini, ancien élève de la 24^{ème}. promotion et résidant au Mexique après une carrière entière au service du développement de centres de formation à l'étranger sur le modèle de Gurcy.

L'autre source est le témoignage de Mohamed Mégherfi, qui a utilisé ces caisses lors de sa formation initiale en Algérie, à Blida en 1967. M. Mégherfi fait ensuite sa spécialisation à Gurcy après un concours sélectif. Il raconte : « Pour mon cas (...), je crois que sans ces outils pédagogiques, je n'aurais certainement pas assimilé l'électricité ou l'électronique, car les livres seuls étaient insuffisants pour moi. Cela me semblait trop abstrait. Après les séances de TP avec les caisses, et les explications du moniteur, je mémorisais mieux les phénomènes physiques induits par la partie expérimentale, et la partie théorique prenait tout son sens. Comme je disais, au lycée moderne, il n'y avait pas de séance pratique avec les appareils, ce n'était qu'un schéma, il fallait imaginer le sens des mots tels qu'intensité en Ampère, tension en Volt, puissance en Watt... etc.... et, arrivé aux notions de magnétisme, induction, flux... tout se mélangeait. Grâce aux expériences et manipulations avec les différents appareillages des caisses, chaque terme prenait sa place.²⁹⁷ »

Il ajoute : « Sans les fameuses boîtes de Gurcy, les cours théoriques d'électricité n'auraient jamais suffi pour nous imprégner des notions aussi abstraites le flux, champ, puissance, énergie, tension, courant. Avec les différents montages et la visualisation des phénomènes, cette matière qui me paraissait très abstraite au lycée devenait plus abordable ».

²⁹⁶ J.Dubost. L'invention psychosociologique à EDF-GDF. *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 5, no. 1, 2008, pp. 15-29

²⁹⁷ M.Mégherfi, 2^{ème} AMT, mail du 28 octobre 2016 et manuscrit

Outre l'apprentissage, les caisses font surtout saisir le sens des phénomènes : on retrouve la devise d'Alain et les fondements de la théorie de Bachelard²⁹⁸.

17.5.2. le CETAP, acteur de la diversification vers la formation continue en France et à l'étranger.

Pour accompagner ce développement exponentiel des moyens pédagogiques réclamé par la formation continue et la coopération technique internationale, conjugué à la demande croissante des institutions venues visiter Gurcy, la seule petite équipe de professeurs à Gurcy ne suffit plus. Il faut une structure qui soit dédiée à cette tâche. Au sein du service formation d'EDF (PROFOR), une section pédagogique et de documentation existe, mais n'est pas à la pointe de l'innovation en matière de pédagogie. Raymond Lambert, à la tête de PROFOR, décide donc la suppression de cette section pédagogique et la création en 1963 du centre d'études et d'applications pédagogiques (CEAP), qui deviendra bientôt CETAP²⁹⁹. Son directeur est naturellement Jacques Henckès, récemment auréolé des palmes académiques³⁰⁰.

Ainsi, le CETAP sera aussi un l'outil qui permettra l'extension du « modèle » Gurcy, en lui donnant les moyens d'une véritable force de frappe pédagogique.

À sa création, les missions du CETAP sont l'organisation des sessions de formation des enseignants ; l'étude pédagogique des programmes ; la recherche, l'étude et la réalisation de moyens pédagogiques tels que matériel d'expérience, maquettes, films³⁰¹. Les caisses de Gurcy seront donc fabriquées par le CETAP et à Gurcy, notamment par des agents en reconversion. Sur la seule année 1966, le CETAP a ainsi expédié 135 tonnes de matériel pédagogique pour les 75 centres de formation de 40 pays différents !

Basé à Gurcy-le-Châtel, le CETAP est supporté administrativement par l'école, tout en étant indépendant. La proximité des élèves et des professeurs lui offre un terrain d'expérimentation idéal pour les innovations qu'il développe. G.Maestrini raconte les tests réalisés à l'école avant la diffusion d'innovations.

²⁹⁸ G. Bachelard. *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938

²⁹⁹ Note D/3 0094 du 26 mars 1963 du secrétariat général, Dept PROFOR - Création d'un centre d'études et d'applications pédagogiques CEAP, Archives EDF, boîte 823 446

³⁰⁰ Il les reçoit en 1961

³⁰¹ Exemples de films 16mm réalisés dans ce cadre : la loi d'Ohm, la loi Joule, le magnétisme l'électromagnétisme, le fer au magnétisme, l'induction, le déphasage du courant dans une bobine de self induction, le courant triphasé, les champs tournants. Ils sont réalisés avec le concours du Service cinématographique de l'armée et les écoles de la marine.



Le CETAP crée et diffuse le modèle pédagogique. 1966

Dès sa création, il intègre sa mission internationale : 25 instructeurs d'Algérie, 20 experts français du lancement des centres de formation à l'étranger et 60 ingénieurs professeurs et techniciens étrangers arrivent au CETAP dès 1963. Par ailleurs, la même année, son directeur J. Henckès se rend à l'étranger pour des missions pédagogiques : Iran, Syrie, et à deux reprises en Tunisie³⁰².

Quelques élèves sortant de Gurcy y feront carrière, par exemple Vittorio Venturi, 44ème promotion, qui y a travaillé d'avril 1966 à juin 1987. Georges Maestrini, 24ème promotion et Paul Chemouny (33eme.promo.) y travailleront aussi, en mission à l'étranger sous l'égide du CETAP.

Par ailleurs, le CETAP accueille de très nombreux visiteurs étrangers pour faire connaître ses méthodes ; il en envoie aussi. Ainsi, sur la seule année 1966, le CETAP a reçu la visite de deux ministres du Costa Rica et de l'Inde ; les directeurs généraux de l'énergie électrique de Côte d'Ivoire, de la société de l'électricité de Martinique, de l'électricité du Cambodge, de l'Office national d'électricité du Maroc, de l'électricité de Djibouti, de l'électricité de Corée du Sud, d'Irak, du Laos. Le CETAP et Gurcy ont également reçu le directeur des sociétés d'électricité du Vietnam, Chili, Bolivie, Vénézuéla, Brésil, Équateur, Tunisie, Maroc, Algérie, Allemagne, Suède, Portugal, Pologne³⁰³. Les bilans annuels rédigés par D. Allier nous renseignent sur les activités du CETAP et leur évolution. Ainsi, en 1966 le CETAP a dispensé une formation pédagogique à 250 ingénieurs et techniciens et 160 professeurs du département PROFOR. Par ailleurs, le CETAP a formé à la pédagogie 60 professeurs externes à EDF : ministère de l'Agriculture, syndicats de l'Aisne, Ponts et chaussées, intendance militaire, Ciments Lafarge etc.

³⁰² D.Allier. *Rapport annuel de l'école de Gurcy-le-Châtel*, année 1963

³⁰³ D.Allier. *Rapport annuel de l'école de Gurcy-le-Châtel*, année 1966

Loin d'être un carcan, la convention qui lie l'Éducation nationale à EDF a donc plutôt constitué une opportunité pour Gurcy en lui donnant la possibilité d'amorcer une diversification vers la formation continue. Le CETAP a assis définitivement la mission élargie de l'école, qui, à cette période, va connaître son apogée.

17.6. L'ÂGE D'OR DU « MODÈLE GURCY » EN FRANCE

Daniel Allier à la direction de l'école, Jacques Henckès à la tête du CETAP et Raymond Lambert à la direction de l'ensemble de la formation professionnelle à EDF forment un trio efficace. Chacun dans un registre différent, ils s'attachent à faire connaître l'école et ses particularités, alors même que l'école est en convention de partenariat avec l'Éducation nationale. Finalement, ce nouvel adossement lui donne une légitimité nouvelle.

Les campagnes de promotion destinées à faire connaître l'école et accueillir toujours plus de candidats sont très actives et se diversifient par rapport à la décennie précédente : la presse régionale et la presse sportive sont toujours mises à profit pour valoriser les exploits des élèves, ainsi que les moyens audiovisuels, améliorés par rapport au film promotionnel précédent ; on utilise enfin un nouveau moyen de promotion, la venue de figures célèbres à l'école.

17.6.1. Une campagne active de promotion par voie de presse

Au seuil des années 1960, se développe un nouveau type de presse, spécialisée et ciblée sur les jeunes. La direction l'utilise pour en faire la promotion de l'école. Ainsi le journal « le Cid » évoque-t-il plusieurs fois l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel.

Les articles de la presse pour la jeunesse insistent davantage sur les équipements sportifs et le système d'autodiscipline que sur la formation technique ; évidemment, on ne manque pas également de louer le rôle prépondérant de Raymond Lambert dans cette école « pas comme les autres³⁰⁴ ».

³⁰⁴ « Il faut dire tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une école comme les autres. Ceux qui ont la chance de visiter les riches universités américaines et anglaises seront surpris d'apprendre *que Gurcy-le-Châtel est en France*. Pour une fois que nous avons l'occasion de ne rien envier à l'étranger, qu'on nous permette d'en profiter d'autant plus que notre surprise peut se changer en enthousiasme. Ce n'est pas si fréquent, surtout en matière d'enseignement. Cette réalisation, nous la devons à un homme qui a su mettre sa foi et ses compétences au service d'une cause que d'autres jugent perdue : nous voulons parler de la jeunesse. Cet homme, jeune encore par le dévouement et le courage, se nomme Raymond Lambert », Roger Diaz.
« À Gurcy-le-Châtel, les portes sont ouvertes et la confiance règne », journal d'information de la jeunesse « le Cid » num. 3, juin 1955



On parle de Gurcy dans la presse régionale. 1959. Fonds JC. Rouvière

Une presse plus technique, mais aussi destinée à un public adolescent, détaille les spécialités techniques en insistant sur l'avantage d'une filière courte et d'un métier assuré³⁰⁵. Enfin, la presse régionale se fait l'écho systématique des fêtes de sortie, des remises de prix et des performances sportives des élèves³⁰⁶.

Au sein de la presse interne à l'entreprise, le discours est différent. Plus que la modernité des équipements, les performances sportives, on souligne la mission de service public : chaque article commence par la même phrase : « *Le but profond de l'école : le sens du service public*³⁰⁷ ». Cette mission de service public est un argumentaire fort dans cette France des Trente Glorieuses.

17.6.2. Des résultats sportifs toujours plus impressionnants

Sur le plan sportif, la décennie de 1955-1965 est une explosion. Tous les sports sont désormais praticables depuis la pelote basque jusqu'à la lutte, l'escrime, la gymnastique rythmique³⁰⁸. La discipline reine reste le rugby. Elle subit néanmoins, comme c'est le cas sur les autres domaines, une intervention grandissante de l'État³⁰⁹.

³⁰⁵ Cinq garçons au domaine des kilowatts. *J'ai choisi mon métier*, 1956

³⁰⁶ La distribution des prix à l'école des métiers de Gurcy-le-Châtel pour le départ de la 47^e promotion. *Le Parisien*, 20 octobre 1965

³⁰⁷ Leçon d'électricité dans un parc : à Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. *Contacts électriques*, mars-avril 1957, Archives EDF boîte 060 480

³⁰⁸ JC Rouvière, 46^{ème} promotion : « tout était possible, vous faisiez ce que vous vouliez »

JC Rouvière : « Il y avait les sports essentiels de l'époque. Football bien sûr, rugby, basket, haltérophilie, parce que l'haltérophilie avait un apparentement très important au maniement des charges lourdes ; l'escrime, la lutte, la course à pieds. Mais si vous vouliez faire autre chose, on vous disait oui. »

³⁰⁹ V Joris. *Les ambiguïtés identitaires du rugby français de 1958 à 1968 : secrets et traditions de la famille rugbystique*, Staps, vol. 78, no. 4, 2007, pp. 63-81

À force d'entraînement intensif, les résultats sont impressionnants : les élèves de Gurcy fêtent en 1955 leur centième titre de champion d'académie, toutes disciplines confondues. Les rallyes automobiles se multiplient avec les grandes écoles, notamment, en 1964, l'école Polytechnique et l'école Centrale.

Sur la seule année 1961, les élèves de Gurcy sont champions académiques junior en rugby pour la douzième année consécutive ; champions d'académie en basket ; en cross ; vainqueurs du tournoi inter-écoles EDF-GDF en athlétisme ; et champions de France en double en ping-pong. Deux ans plus tard en 1964, Gurcy vainqueur des cinq challenges inter-écoles de la saison : cross, haltérophilie, handball, volley-ball, athlétisme, ils sont aussi champions d'académie de rugby junior pour la 15^{ème} année consécutive, champion d'académie de cross pour la cinquième année consécutive, champion d'académie de judo en 1964. Une section canoë-kayak et une autre de vol à moteur sont créées à l'école ; deux élèves sont encore sélectionnés dans l'équipe de France junior de rugby³¹⁰.

Au début des années 1960, le sélectionneur du Racing club de France, Monsieur Leroux, vient à Gurcy repérer ses poulains de l'équipe de France. Plusieurs élèves soupçonnent même certains camarades d'être présents à l'école davantage pour leurs aptitudes sportives que pour leurs compétences techniques³¹¹

Raymond Lambert, bien que n'étant plus directeur, est de toutes les victoires, il s'affiche fièrement aux côtés du sélectionneur M. Leroux et des joueurs prestigieux Moncla et Marquesuzaa.

17.6.3. La visite de champions

Pour faire largement connaître l'école, la diffusion du concept d'humanisme technique ne suffit pas. L'école veut montrer sur place son modèle de formation en recevant la visite de personnages illustres : sportifs, hommes politiques, représentants des ministères, tous se pressent à Gurcy. Souvent, on fait venir la presse régionale qui se fait l'écho de ces visites exceptionnelles.

³¹⁰ Ces résultats sont issus des rapports annuels de D. Allier

³¹¹ B.Buisson, 40^{ème} promotion, entretien oral « L'école recrutait beaucoup pour le rugby. Il y avait un Monsieur Leroux, qui était président du Racing club de France, club de National 1 en rugby. Il venait recruter, il avait là sa réserve de talents. Dans l'école, on se disait parfois : « ce n'est pas possible, celui-ci n'a pas pu passer le concours, ou alors il a bénéficié de certains passe-droits (rires) ». Par contre il avait un coup de pied extraordinaire, il marquait toutes les transformations, c'était un excellent rugbyman. » Celui auquel je pense, j'y pense gentiment car je l'ai revu en 2004 à la fermeture et nous nous sommes remémorés des souvenirs communs. C'était un excellent rugbyman mais dans les études... c'était un peu moins vrai... »

Ainsi, en janvier 1962, l'école de Gurcy reçoit-elle la visite d'Alain Mimoun³¹², qui aligne alors les titres de champion de France en 5000 m, 12 titres en 10 000 m, et six titres de marathon.



Le cross derrière Alain Mimoun à Gurcy en 1962. Fonds JC. Rouvière.

En octobre 1965, l'année de ses records du monde des 1000 et 3000 mètres, c'est le grand Michel Jazy qui se rend à Gurcy.



Michel Jazy se rend à Gurcy, en 1965.

Le rituel est souvent le même : le champion fait le tour du stade avec les élèves, puis discute un moment avec eux. Parfois, une promotion porte leur nom en souvenir de leur mémoire. Ainsi

³¹² 23 janvier 1960

Michel Jazy donne son nom à la 47ème promotion et une photo de sa course dans le gymnase de Gurcy se trouve en couverture du carnet de promotion.

L'école tient à conserver son rôle de premier plan dans les palmarès sportifs, et se donne les moyens pour cela. D'anciens sportifs de haut niveau sont appelés pour devenir professeur de sport, souvent dans une discipline différente de la leur. Peu importe, l'important est de leur apprendre endurance et esprit d'équipe. Ainsi, le champion de France 400 m et sélectionné aux Jeux Olympiques de Melbourne devient professeur de basket puis de saut en longueur en 196³¹³.

17.6.4. Visite de personnages illustres à Gurcy

Avec la promotion de Raymond Lambert à la direction d'EDF, la visibilité de l'école prend une autre dimension car R. Lambert dispose désormais d'une envergure nationale. R.Lambert va l'utiliser pour promouvoir la visite de personnages illustres à Gurcy, venus voir sur place l'« humanisme technique ».

Les rapports annuels de D. Allier sont de précieuses sources sur ce sujet, car ils recensent les passages de figures célèbres. Par exemple, sur la seule année 1964³¹⁴, Gurcy a vu passer Monsieur Boulloche, ancien ministre de l'Éducation nationale, le Général Bethouart, Sénateur, les directeurs généraux d'Électricité de Birmanie, du Laos, d'Algérie et de Ceylan ; le directeur général de la coopération technique au Chili et le directeur général adjoint de la compagnie hydraulique du Québec.

Plusieurs personnalités de l'époque font le déplacement vers cette école pilote :

- En mars 1959, le vainqueur de la l'Annapurna Maurice Herzog, fraîchement nommé Haut-commissaire à la jeunesse et aux sports vient en visite à Gurcy. On immortalise l'événement. Bien sûr, Raymond Lambert est présent, François Moncla aussi, tout auréolé des victoires du XV de France.

³¹³ B. Buisson, 40ème promotion et JC Rouvière 46ème promotion, entretiens oraux

³¹⁴ D.Allier. *Rapport d'activité de l'année 1964 à l'école de Gurcy-le-Châtel*, présenté au personnel le 4 janvier 1965



Maurice Herzog visite une classe, mars 1959. Fonds JC. Rouvière

- En l'honneur d'Herzog, la 40ème promotion qui sort en avril 1962 le prend pour parrain de promotion.
- En 1962, ce sera Jacques Chaban-Delmas, alors Président de l'Assemblée Nationale qui viendra à Gurcy. Cette visite sera immortalisée par plusieurs photographies, qui mettent en valeur la position prépondérante de Raymond Lambert, et de Daniel Allier plus en retrait.



Le journal des élèves se fait l'écho de la visite de Chaban-Delmas

- Parfois, ce sont des figures célèbres du monde du divertissement qui visitent les élèves, ainsi Raymond Devos en juin 1965 participe à un spectacle sur la fameuse scène du réfectoire de l'école.



Raymond Devos sur la scène du réfectoire, 1965

- Enfin, et ce sera l'apothéose de cette décennie, l'école qui s'appelle désormais École nationale des métiers d'EDF de Gurcy-le-Châtel reçoit le Président de la République Charles de Gaulle en personne, à l'occasion d'une visite en Seine-et-Marne le 17 juin 1965. Un film y a été tourné³¹⁵, et le journal des élèves se fait l'écho de son discours : « Je suis très heureux d'avoir pu prendre contact avec les élèves de cette école d'Électricité de France à Gurcy-le-Châtel dont je sais très bien ce qu'elle est, et aussi avec ceux qui se sont joints, venant de tous les pays qui nous sont amis, et en particulier de messieurs les professeurs qui sont là. Vive la France ! Vive la République ! »

17.6.5. Un moyen moderne promotionnel, le film : « L'école de la vie » tourné en 1960

Outre la promotion par voie de presse ou par la démonstration in situ du modèle de Gurcy, EDF va utiliser un moyen moderne de promotion. Un film avait déjà été tourné huit ans auparavant à Gurcy : « Les Trois de Gurcy », mais il était en noir et blanc, austère et académique. Ce nouveau film, nommé judicieusement « L'École de la vie » se veut grandiose : le commentaire est réalisé par André le Gall, comédien célèbre à l'époque ayant joué dans Fantomas en 1947. La musique est de Pierre Arvey, une célébrité dans le monde de l'illustration musicale³¹⁶, et le film est en couleur.

On est alors, dans le monde du cinéma, au début de la nouvelle vague et à l'aube d'un nouveau cinéma français³¹⁷ moins académique, plus « dans l'air du temps ». Évidemment, la finalité est différente. Tourné en mai 1959, l'objectif affiché du film est de faire la promotion de l'école, surtout auprès des jeunes.

³¹⁵ <http://fresques.ina.fr/de-gaulle/fiche-media/Gaulle00246/voyage-en-seine-et-marne.html>

³¹⁶ Pierre Arvey a également composé des chansons pour Yves Montand, Annie Cordy....

Il est aussi directeur artistique du cabaret parisien « l'Échelle de Jacob » où il invite J Brel, Léo Ferré...

³¹⁷ « A bout de souffle » est filmé la même année.



Le tournage du film « l'école de la vie » dans le gymnase, 1958. Fonds JC. Rouvière

Le contenu est moins technique que le film précédent ; « L'École de la vie » est un film de 22 minutes, et s'adresse à une population plus jeune, puisqu'il valorise clairement la possibilité de pouvoir exercer à Gurcy une multiplicité de disciplines sportives, la diversité et la multiplicité des loisirs, et le système attractif d'autodiscipline, dégagée de l'autorité hiérarchique traditionnelle des adultes.

On rejoint en ce sens les prémices d'une « culture jeune », qui trouvera sa maturité dans les années 1960 avec le développement des MJC, la conception d'un cinéma qui met en scène une jeunesse éprise d'insoumission³¹⁸: la Nouvelle vague du cinéma français prend son envol dès 1958.

Ce film aura un impact considérable, car il bénéficie de nouveaux moyens de diffusion. Il est contemporain de l'amorçage de la création de centres de formation à l'étranger sur le modèle de Gurcy (le centre de Tunis a été inauguré en 1959). Ainsi le film est-il tourné en six langues, et diffusé dans 50 pays. Il permet de pouvoir mettre en images la spécificité de Gurcy, au-delà des seuls discours de l'actif Raymond Lambert qui sillonne le monde entier pour faire connaître les écoles de métiers. Il est diffusé à tous les visiteurs qui viennent à l'école, mais aussi aux représentants des ministères de l'Éducation nationale et de l'Agriculture. La direction d'EDF peut s'enorgueillir d'avoir formé à l'école plus de 3300 agents et a donc toute légitimité : l'expérience pédagogique de Gurcy a fait ses preuves.

Par les archives privées, j'ai pu récupérer non seulement la bande originale du film « L'école de la vie », mais aussi le script et la partition de musique.

³¹⁸ B.Mathias. La "culture jeune", objet d'histoire ? *Siècles*, 24 | 2006, 89-98

17.6.6. Une ouverture vers le monde mais... isolée de l'actualité

Au sein de l'école, la direction fait en sorte d'ouvrir l'esprit des élèves en leur proposant des conférences techniques d'experts sur des sujets tels que la réaction nucléaire ou le fonctionnement d'une centrale thermique. L'ouverture est aussi culturelle : en mai 1962, l'opéra « La flûte enchantée » est joué au réfectoire avec une troupe autrichienne de marionnettes, puis, l'année suivante, c'est un orchestre autrichien qui se déplace jusqu'à l'école. À partir de 1954, quelques élèves parmi les meilleurs sont envoyés chaque année à l'étranger, invités par des compagnies électriques étrangères à venir visiter leurs locaux et à présenter leur école ³¹⁹.



Un opéra en marionnettes, 1962. Fonds JC. Rouvière

Bien que cette ouverture culturelle soit réelle, l'école reste isolée du monde et de l'actualité française. Certes, ainsi que nous l'écrivait Jean Laval en 1962, « on écoutait la radio, en particulier l'émission « Salut les copains ». C'était les débuts de Johnny Hallyday, des Chaussettes Noires, des Beatles et tant d'autres, mais l'actualité rentre peu à l'école, qui vit en autarcie.

Aucun élève ne m'a évoqué dans ses souvenirs la fin de la guerre d'Indochine en juillet 1954, ni le début de l'insurrection en Algérie fin 1954. La seule trace de l'impact de la guerre d'Algérie sur Gurcy est le nom d'anciens élèves, blessés ou morts en Algérie, qu'on honore en donnant leur

³¹⁹ Ainsi, par exemple, avons-nous des photographies et le programme de la visite des élèves de Gurcy-le-Châtel à la Midlands Electricity Board en avril 1960.

JC Rouvière, 46ème promotion « Moi j'ai fait un voyage dans une société électrique anglaise. Ce n'était pas des stages. C'était un voyage de récompense. Une fois par an, dans toutes les écoles d'EDF, on prenait 2 ou 3 élèves, et on les envoyait 15 jours visiter l'Angleterre. Il y avait une visite, mais c'était une visite culturelle, mais qui avait le côté professionnel, puisque c'était sous l'égide d'une entreprise d'électricité anglaise qui vous montrait comment ils travaillaient en Angleterre. »

nom aux bâtiments nouvellement construits, par exemple Pierre Roucaute, ancien élève de la 23ème promotion, blessé en Algérie en septembre 1957³²⁰.

Un seul élève s'est fait l'écho de l'actualité, Bernard Buisson, qui nous a évoqué les événements d'Algérie d'avril 1961 : « On a eu une période difficile, c'était la fin de la guerre d'Algérie. Il y avait eu le putsch des généraux. D. Allier avait fait installer un téléviseur le soir sur le perron du château. On regardait tous, alignés par équipes, le journal télévisé. On voyait les bus mis en travers des ponts de la Seine au cas où les parachutistes français en Algérie auraient été parachutés sur Paris, pour un coup d'État. Et là j'ai apprécié Allier, il n'était pas obligé de nous faire partager ces informations³²¹ ». Effectivement, ce putsch déclenché en réaction à la politique gouvernementale est un événement majeur. Il fait l'objet d'une attention particulière mais c'est un cas exceptionnel. Dans les journaux des élèves, aucun encart lié à l'actualité ne permet de se tenir informé des soubresauts de l'actualité : le monde se limite à Gurcy.

17.7. L'ÂGE D'OR DU « MODÈLE GURCY » À L'ÉTRANGER

Dès 1948, R. Lambert ne cache pas son ambition internationale pour l'école. On se souvient que la série des journaux annuels Flash a été rédigée rétroactivement par R. Lambert lors de l'anniversaire des 20 ans de Gurcy en 1963. Dans le numéro Flash de 1948, il annonce : « Le centre de Gurcy a le plaisir d'accueillir dans ses murs le premier stagiaire de la coopération technique internationale. Monsieur FACA vient de Sao Paulo au Brésil. Est-ce le début d'une nouvelle vocation internationale pour Gurcy³²² ? Historiquement, cet article est intéressant car en 1948, ... il n'est pas encore question de coopération technique internationale ! En revanche en 1963, l'année de l'écriture de l'article, ce terme est complètement d'actualité, nous y reviendrons. C'est une nouvelle preuve de la « réécriture de l'histoire » par R. Lambert...

Le fait est que très tôt, l'école reçoit en stage des jeunes gens étrangers, notamment d'Afrique : sur les photos de promotions, des jeunes gens de couleur sont fréquemment présents. Francis Farvacque nous dit qu'à Gurcy en 1951, 22 nationalités sont présentes sur le site. Même si ce nombre est peut-être exagéré, c'est une certitude que l'école accueille depuis le début des années 1950 des visiteurs étrangers venus s'enquérir de ces méthodes pédagogiques très particulières.

Nous avons pu avec assez de précisions, documenter le vaste sujet du rapport réciproque entre Gurcy et l'international :

³²⁰ Le centre de formation des pompiers de Seine-et-Marne, acquéreur du domaine, a conservé tous les noms des bâtiments de l'école de Gurcy-le-Châtel

³²¹ B. Buisson, 40ème promotion, entretien oral

³²² *Flash*, journal annuel, 1948

- Les renseignements sur la nature des visiteurs étrangers qui viennent à Gurcy sont très précis dans les rapports annuels de Daniel Allier, qui couvrent justement cette période³²³.
- Le projet d'extension des centres et la réflexion autour de la pédagogie appliquée sont largement documentés par des écrits de Raymond Lambert et de Jacques Henckès. Alors que les écrits de Raymond Lambert sur l'école de Gurcy elle-même sont assez rares, les documents qu'il rédige pour convaincre ses commanditaires de l'intérêt d'une extension du modèle Gurcy à l'étranger sont nombreux. Les notes manuscrites ou dactylographiées de Raymond Lambert et de Jacques Henckès ont été conservées par l'un ou l'autre des élèves, dans le fond important de Jacques Henckès qui nous a été transmis par Michel Rolland et André Sannier.

En février 1963, Raymond Lambert prononce à l'ONU un discours dans lequel il revient sur la genèse de l'action de l'école de Gurcy dans la coopération technique.

- Par ailleurs, loin de ces documents qui présentent la situation idéale de la conception et de la construction de ces centres en pays étranger, nous avons le précieux témoignage écrit de Georges Maestrini sorti de Gurcy en 1954 et qui a créé ex nihilo de nombreux centres dans plusieurs pays. Le témoignage de G. Maestrini est très précis, car il présente à la fois l'ambition de R. Lambert pour l'étranger, mais aussi toute l'aventure que pouvait représenter la vie d'un jeune homme de 20 ans envoyé par R. Lambert au bout du monde sans en connaître la langue comme au Mexique en 1961, au désespoir de sa mère qui espérait le voir rester dans sa région toulonnaise !

Une des notes manuscrites d'Henckès mentionne la date des premières demandes de coopération publique : 1957, pour la Tunisie et le Pérou. C'est cette demande qui initie le départ de G. Maestrini en 1959 pour la Tunisie. La coopération très fructueuse entre Gurcy et les sociétés électriques étrangères se fera effectivement dans le cadre de la coopération technique au début des années 1960, mais pas seulement.

17.7.1. Le tournant de 1960

Chronologiquement, la première source qui mentionne une contribution opérationnelle entre l'école de Gurcy et l'étranger est festive : en mai 1959, R. Lambert organise « le premier gala de

³²³ Par exemple « Sur l'année 1963 nous avons reçu à Gurcy des membres du personnel de l'administration centrale de l'Éducation nationale; le président d'Air Afrique, le directeur général adjoint de l'électricité du Nigéria ; le secrétariat d'État à la planification du Paraguay ; le vice-président d'Électricité d'Italie ; le directeur d'Électricité de Cuba ; le président du comité du Mékong au Laos ; le président du Portugal ; le secrétaire général du ministère des Départements d'Outre-Mer et vice-président de la Chambre de commerce de Fort-de-France ; des experts de l'Unesco dont le directeur soviétique de la division de l'enseignement technique. » D. Allier, rapport annuel de 1963

la coopération technique à Gurcy ». Il invite des personnalités du Maroc, de Tunisie, d'Équateur, et du Brésil à un spectacle festif, qui se passe au réfectoire, évidemment. À cette occasion, il leur donne le titre honorifique de « citoyens d'honneur de Gurcy-le-Châtel ». Mais l'impulsion définitive sera donnée en 1960.

Comme toujours, elle ne viendra pas du ministère de tutelle mais bien de R. Lambert lui-même. Mi-1960, R. Lambert revient d'un voyage en Amérique latine très enthousiaste, convaincu que son ambition internationale pour Gurcy est réalisable³²⁴. Ce retour de voyage est un événement : on organise une fête grandiose pour « le retour des ambassadeurs. Précédé de l'orchestre des fulgurs, il passe sous une haie d'honneur pour se rendre au château. Raymond Lambert adresse des remerciements après le repas dans le réfectoire décoré pour l'occasion par une carte d'Amérique du Sud³²⁵ ». La promotion qui sort en octobre 1961 donne même son nom à ce voyage fantastique : la 39^{ème} promotion est nommée « Amérique latine ».



Soirée Amérique latine au réfectoire, 1960

Pourtant, la conquête de l'Amérique du Sud devra attendre : les premières implantations de centres de formation sur le modèle de Gurcy à l'étranger seront réalisées en Afrique, dans le cadre de la coopération technique. Il est très probable que la direction d'EDF ait imposée à R. Lambert de travailler d'abord avec les pays africains nouvellement indépendants.

C'est que 1960 est une année charnière pour la décolonisation en France : en moins d'un an, ce sont 14 pays d'anciennes colonies ou protectorats qui prennent leur indépendance³²⁶. Les services de la coopération technique du ministère des Affaires étrangères et des affaires économiques décident, juste après l'indépendance de ces pays, d'entreprendre une action d'envergure sous la forme d'une coopération sur les champs techniques de plusieurs secteurs industriels, dont celui de l'électricité.

³²⁴ On peut se demander d'ailleurs pourquoi c'est R. Lambert et non le directeur Daniel Allier qui a fait ce voyage en Amérique latine ? C'est que R. Lambert et D. Allier se sont partagés les rôles : R. Lambert est un homme ambitieux et charismatique, c'est donc lui qui prendra en charge les projets internationaux de l'école ; D. Allier pour sa part gère l'école elle-même, les élèves, la formation.

³²⁵ *Flash 1960*

³²⁶ Cameroun, Sénégal, Togo, Madagascar, Bénin, Niger, Burkina Faso, Côte d'Ivoire, Tchad, République Centrafricaine, Congo, Gabon, Mali, Mauritanie

17.7.2. Le contexte : décolonisation et coopération technique

Le milieu des années 1950 amorce la vague de décolonisation : les protectorats Français en Tunisie et au Maroc s'émancipent dès 1956. La France glisse du statut de pays colonisateur vers un statut de collaborateur privilégié. Un des outils de cette collaboration sera la coopération technique qui permet à la France de conserver un lien avec les pays nouvellement indépendants sous une forme qui se veut différente³²⁷. Cette nouvelle relation s'exerce dans un cadre législatif : le 4 juin 1960, on vote la loi constitutionnelle qui consacre l'instauration de nouveaux rapports bilatéraux entre la France et ses anciennes colonies d'Afrique. Le système de coopération technique est né³²⁸, il se veut une coopération entre états souverains, c'est aussi un moyen de maintenir l'influence position privilégiée de la France dans ces pays.

La coopération technique entre la France et les nouveaux pays souverains comportent trois volets³²⁹:

- des aides à la formation, par exemple sous forme de bourses d'études et de stages,
- la mise à disposition de personnel et d'experts venant de France,
- des travaux de recherche sur les problèmes des pays en développement, notamment sur les plantes et les maladies tropicales.

L'école de Gurcy sera concernée par le premier volet : la coopération technique permet non seulement à de nombreux experts et stagiaires étrangers de venir se former à Gurcy, elle donne aussi un cadre pour la création de centres de formation des métiers du domaine de l'électricité à l'étranger, basés sur le modèle pédagogique de l'école.

Effectivement, dans un rapport de 1964³³⁰, R. Lambert précise que « les services de coopération technique du gouvernement français développent depuis 1957, en accord avec EDF, un programme de coopération axée sur la formation professionnelle dans les branches de l'électricité et de l'électromécanique. » La seconde partie du rapport est intéressante et annonce le reste de notre étude : « Parallèlement, EDF accentue les techniques qu'elle apporte aux sociétés d'économie mixtes située en territoire étranger en l'étendant massivement à la formation de leur personnel autochtone. Toutes ces réalisations s'appuient sur les réalisations les plus typiques de l'école nationale des métiers de Gurcy-le-Châtel, et plus spécialement sur les méthodes pédagogiques originales mise au point est appliquée avec succès pour la formation des jeunes

³²⁷ F. Pacquement, « Le système d'aide au développement de la France et du Royaume-Uni : points de repère sur cinquante ans d'évolutions depuis la décolonisation », *International Development Policy | Revue internationale de politique de développement*, 1 | 2010, 55-80

³²⁸ M.Michel (dir.), *L'ère des décolonisations* (colloque), Karthala, 1995, 516 pages, *Décolonisations européennes comparées* (colloque), Publications de l'université de Provence, 1995

³²⁹ Chapitre 5 - Coopération technique. *Revue de l'OCDE sur le développement*, vol. 7, no. 1, 2006, pp. 121-144

³³⁰ R. Lambert. *La formation professionnelle dans les pays en voie d'expansion économique rapide*, octobre 1964

ouvriers et techniciens, le perfectionnement ou la conversion des adultes dans la promotion ouvrière ».

Ainsi, la coopération technique dans le domaine de l'électricité entre la France et les pays africains nouvellement indépendants est confiée à EDF, et l'école de Gurcy y occupera une grande place : une nouvelle page de son histoire s'ouvre.

17.7.3. Les 3 axes de la contribution de Gurcy à la coopération technique

La diffusion internationale à l'étranger, du savoir pédagogique acquis à Gurcy répond certes à une ambition de Lambert, mais la lecture des documents manuscrits, des rapports et des notes nous a apporté la conviction que les objectifs de la diffusion du « modèle Gurcy » se réalisent dans un état d'esprit résolument humaniste. De la même manière que celle qui a présidé à la création de l'école, la volonté des directeurs est de pouvoir élever humainement les populations³³¹.

Ainsi, R. Lambert annonce trois objectifs au développement de centres de formation à l'étranger³³²:

- la formation des cadres moyens et la formation continue des ingénieurs
- l'initiation professionnelle des ouvriers, c'est-à-dire la formation initiale
- la lutte contre l'analphabétisme

Sur les deux premiers points, l'école de Gurcy est déjà bien avancée en 1960 : voilà presque dix ans que l'école travaille sur la formation continue.

Le troisième point, la lutte contre l'analphabétisme, pose davantage question. Est-ce vraiment du ressort d'une école d'ouvriers en électricité de lutter contre un tel fléau ? Encore une fois, l'état d'esprit est résolument humaniste, et après tout, la pédagogie d'Henckès peut s'appliquer à tout sujet, technique ou non.

La conviction de la « supériorité » pédagogique de Gurcy est réelle, faite de certitude de l'efficacité de méthode expérimentale appliquée à l'école depuis 20 ans : « dès le départ, sans nous en rendre compte, nous partions du principe de « ce qui est bon pour nous, sera bon pour les autres » et nous avons mis en œuvre, tout l'arsenal pédagogique que nous possédions, entre autres : films, diapositives, tableaux, documents, matériel pédagogique. Bien entendu, les résultats étaient bons, mais nous avons deux contraintes : les agents à former devaient être pris localement ; les résultats de la formation étaient jugés au niveau central et non local ». C'est aussi

³³¹ « La formation professionnelle constitue dans les pays considérés un facteur particulièrement important du progrès économique et social. » R. Lambert « La formation professionnelle dans les pays en voie d'expansion économique rapide » octobre 1964

³³² Discours de R. Lambert à l'ONU section « énergie électrique », 11 février 1963

celle des agents qui mettent en œuvre les innovations d'Henckès : « Il faut reconnaître qu'en pédagogie, nous étions des apprentis sorciers partant du principe que ce qui se faisait à EDF était bon pour toutes les autres sociétés. Les bouquins et théories n'étaient pas notre tasse de thé, je crois même que cela nous aurait certainement complexés et surtout enlevé notre audace et la foi que nous avons dans nos méthodes et matériel pédagogique. Mais là encore, les « caisses » jouaient un grand rôle modérateur pour ne pas se prendre pour des champions de la pédagogie et se croire comme on dit au Mexique « la maman de Tarzan ». ³³³

17.7.3.1. 1er axe : La création de centres de formation, les exemples de la Tunisie (1959), de la Côte d'Ivoire (1961) et du Mexique (1961-1968)

• Le Centre d'Instruction et de Perfectionnement en Électricité de Tunis (CIPE)

L'action la plus engageante de l'intervention des équipes de Gurcy au sein de la coopération technique est la conception de centres de formation aux métiers de l'électricité.

Le premier centre est construit en 1959 avec succès dans le premier protectorat devenu indépendant trois ans auparavant : la Tunisie. En 1960, Lambert raconte : « l'équipement du centre, la formation du personnel enseignant a été réalisée sous la conduite de techniciens spécialisés de Gurcy ». Nous avons retrouvé, grâce à l'aide du réseau d'anciens élèves, ces fameux techniciens, artisans de la première étape du développement international de l'école. Ils sont deux principalement : Paul Chemouny de la 33ème promotion et Georges Maestrini, de la 24ème promotion. Nous avons pu les rencontrer tous les deux malgré l'éloignement (G. Maestrini vit au Mexique) et ce dernier a rédigé un récit détaillé de cette aventure technique et humaine, des extraits sont présentés en annexe ainsi que les liens vers la version intégrale.

À son retour du service militaire, R. Lambert et J. Henckès demandent à G. Maestrini, ou plutôt lui imposent car ce n'est pas le projet initial de l'ancien élève, de partir créer là-bas le premier centre de formation qu'EDF allait créer à l'étranger.

Le contexte avec la coopération technique est plus tendu que ne les laissent supposer les sources écrites par R. Lambert et J. Henckès : G. Maestrini raconte : « Le contexte politique assez tendu puisque Pierre Mendès-France avait signé les accords d'indépendance avec la Tunisie en 1956 ³³⁴(...). J'ai appris par la suite que le Secrétaire général d'EDF (le deuxième après le PDG) était contre le projet de monter un centre de formation à Tunis, prétextant qu'on n'avait rien à faire en Tunisie après l'indépendance. R. Lambert a donné sa lettre de démission au PDG d'EDF, à utiliser en cas d'échec (...). Cela montre bien l'ambiance qu'il y avait en France

³³³ G. Maestrini, témoignage écrit

³³⁴ Toutes les citations sont extraites du témoignage écrit de G. Maestrini

face aux problèmes d'Afrique du Nord », et... la volonté de R. Lambert d'étendre à l'étranger le modèle Gurcy !

Ce centre de formation est financé par le gouvernement tunisien et réalisé en coopération avec la société d'électricité nationale tunisienne, la STEEG, qui apporte un soutien logistique précieux.

Ces anciens élèves de Gurcy, qui ont à peine 20 ans, sont instructeurs, architectes, chefs de chantier, et doivent déjà faire preuve de délicatesse politique. Ils gèrent le projet dans la globalité et en totale autonomie : le terrain, les plans d'implantation, la construction complète du bâtiment et des ateliers. Ils trouvent eux-mêmes un menuisier pour fabriquer meubles et établis. Georges Maestrini et Paul Chemouny consacrent 15 heures par jour leurs efforts à la construction et l'équipement du centre, à l'organisation de la sélection des premiers élèves, la préparation non seulement des examens, mais aussi des matières premières pour les exercices. La multiplicité des directeurs du centre, l'un tunisien, l'autre parent de Bourguiba, le troisième envoyé par EDF, cette multiplicité ajoute de la confusion dans ce vaste projet.

Il est prévu d'enseigner deux spécialités au centre : électricien monteur de réseau électrique et électromécanicien de centrales de production électrique. À peine neuf mois avant l'arrivée de l'équipe en Tunisie, les bâtiments sont achevés dans leur totalité et le centre de formation est inauguré en présence du Président Bourguiba en octobre 1959.



Inauguration du centre de formation de Tunis, avec Bourguiba, Maestrini, Chemouny, Lambert.

En 1959. Fonds G. Maestrini

Le Centre d'Instruction et de Perfectionnement en Électricité de Tunis (CIPE) reçoit sa première promotion de 48 élèves. Évidemment, R. Lambert, qui a suivi le projet depuis la France, est présent.

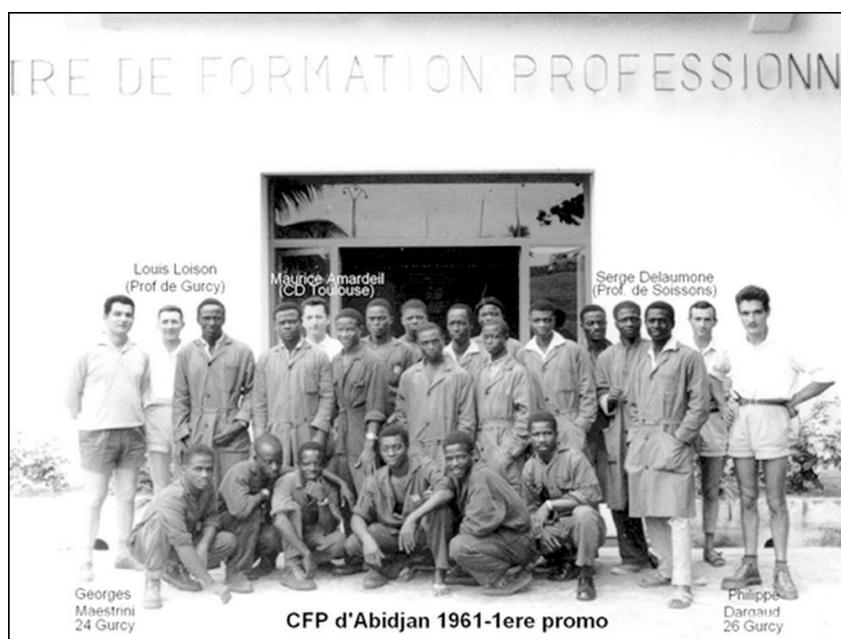
La superposition de deux promotions à six mois d'intervalle, comme à Gurcy, est une évidence.

Comme ce sera le cas plusieurs fois pour la conception de sens de formation à l'étranger, c'est par la construction d'un tableau d'expérience que la petite équipe du Gurcy convainc les autorités locales de la nécessité de création d'un centre fondé sur une pédagogie active. Ce système innovant convainc au-delà du public initial : « Le directeur de la STEEG (ingénieur SUPELEC) était émerveillé par le tableau d'expériences qui était particulièrement adapté à l'étude des circuits triphasés. Il m'a demandé si je pouvais prévoir un cours d'une vingtaine d'heures sur le sujet destiné à ses ingénieurs sortis de l'école Bréguet, qu'il déclarait nuls dans ce domaine. Cela fut fait dans les semaines suivantes, lui-même étant le premier intéressé. C'était très sympathique et valorisant pour notre centre ».

- **1961 : Centre de formation professionnel en Côte d'Ivoire**

La Côte d'Ivoire acquiert son indépendance en 1960. L'année précédente, l'administration ivoirienne envoie plusieurs agents de la société énergie électrique de Côte d'Ivoire à Gurcy, et envisage très vite la création de son propre de centre de formation.

L'année de son indépendance, le centre est ouvert et accueille déjà 28 stagiaires répartis en trois spécialités : électriciens de réseaux, mécanicien d'entretien d'usines, releveur encaisseur. Le centre de formation ivoirien rencontre un grand succès : les spécialités se multiplient et le nombre des stagiaires s'accroît fortement : ils sont 46 en 1962, 130 cinq ans plus tard, et 200 en 1969.



Première promotion du centre de Côte d'Ivoire, 1961. Fonds G Maestrini

À l'été 1961, Georges Maestrini est missionné en Côte d'Ivoire, toujours par R. Lambert, pour faire un inventaire des attitudes et des connaissances du personnel de la société qui comporte

environ 1100 agents, « cela consistait à faire passer des tests à tout le personnel (exécution et petite maîtrise) pour déterminer les actions de formation et de perfectionnement à mettre en œuvre à différents niveaux, au centre de formation de la société ». Ces tests sont évidemment expérimentaux et G. Maestrini est assez dubitatif au début. Pourtant, force sera de constater leur efficacité³³⁵. G. Maestrini revient d'une mission d'alphabétisation au Cameroun, il propose donc « d'ajouter à la batterie de tests, des questions portant sur les connaissances de lecture, calcul et mathématiques de façon à pouvoir constituer plus tard, des groupes plus au moins homogènes en formation au centre ».

L'enjeu du centre de formation ivoirien est aussi, comme ce sera pour l'écoute les autres, aussi une réappropriation des Africains du secteur industriel : l'objectif est une africanisation complète, dans les stagiaires comme dans les professeurs. Dans une note de 1971, R. Lambert précise la forte augmentation de productivité induite par la formation : « alors qu'en 1960 il fallait un agent pour produire 130 000 kWh, en 1971 suffit d'un agent pour en produire 410 000. Le premier centre était devenu trop exigu, il fallait rapidement la construction d'un nouveau centre ». Effectivement, un second centre est créé en 1971, inauguré par M Houphouët-Boigny³³⁶. La fameuse table basculante du réfectoire de Gurcy, primé au concours Lépine de 1960, y est installée...

Au retour de Côte d'Ivoire, Maestrini aura beau protester auprès de R. Lambert qui souhaite l'envoyer au Mexique, ce sera en vain...

- **1961-1968 : L'Institut franco-mexicain, la conception de dix centres de formation mexicains et l'utilisation des Caisses de Gurcy**

On se souvient qu'en 1960, R. Lambert était revenu enthousiaste de son voyage en Amérique latine. Il a gardé en tête l'intérêt de s'implanter sur le continent américain, et envoie donc en octobre 1961 Georges Maestrini monter un centre de formation au Mexique, même si « (mon) Espagnol se limitait à gracias » ... L'enjeu est alors de développer l'Institut franco-mexicain (IFM) dont étaient membres la coopération technique française et les deux principales compagnies d'électricité.

³³⁵ « Je me souviens d'un agent, assez isolé dans la jungle, qui avait comme seule mission de surveiller le niveau d'eau d'une énorme citerne. Cela faisait plus de cinq ans qu'il assumait cette « mission. Quasi illettré, c'est lui qui s'est avéré être le plus performant aux tests... qu'il trouvait amusants. Je l'ai revu 15 ans plus tard à l'occasion d'une mission de courte durée où j'ai visité la centrale d'Abidjan; c'est lui qui m'a reconnu et m'a salué en étant tout fier de me dire qu'il était chef de quart. Belle progression... »

³³⁶ Le Président écrit dans le Livre d'or le jour de l'inauguration : « Ce très remarquable ensemble est l'une des plus belles réponses qui pourraient être faites à notre souci (...) priorité de la de la formation des hommes. Il témoigne à la fois de la vitalité de ce secteur si essentiel à la vie nationale qu'est l'énergie électrique, de notre volonté (...) de la fécondité de la coopération internationale lorsqu'elle se rattache à des actions de solidarité aussi désintéressées et aussi vraies ».

Le matériel pédagogique d'EDF est installé en vitrine de l'institut, et une grande salle permet de fabriquer sur place les caisses pédagogiques et les outillages fournis par la compagnie locale d'électricité CFE. Une petite imprimerie permet de reproduire les notices pédagogiques des caisses. Les sociétés ont un effectif similaire à celui d'EDF et les besoins sont très importants, mais ils n'ont aucun moyen ni technique ni pédagogique.

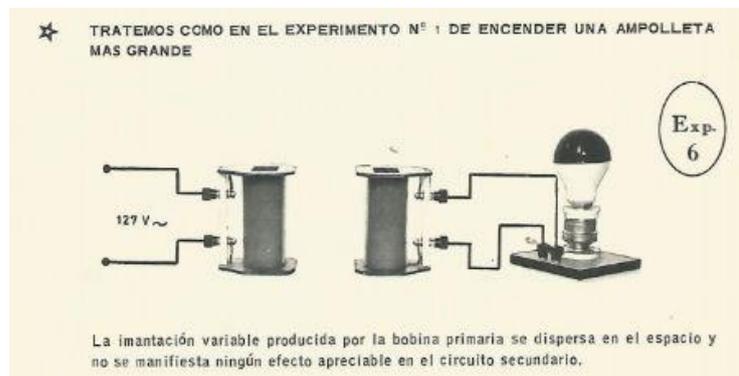
L'IFM « avait initié quelque 30 ingénieurs des deux sociétés au maniement des caisses et à la conduite des séances de perfectionnement mais il ne disposait que d'un jeu de deux caisses pour tout le pays ». En fait, « il ne fallait pas se limiter à l'utilisation des caisses pédagogiques », l'enjeu est si fort qu'il faut construire de véritables centres de formation, sujet pour lequel G. Maestrini est désormais expérimenté après la mission en Tunisie.

G. Maestrini relance l'institut franco-mexicain, appuyé par R. Lambert qui vient chaque année se rendre compte sur place de l'avancement du projet.

Paradoxalement, le premier centre de formation n'est pas destiné à des sociétés d'électricité mais à l'industrie sucrière, à qui un ingénieur de l'entreprise mexicaine, utilisateur des caisses a vanté les mérites des méthodes. Huit mois après le début du lancement du centre, en 1961, le centre de formation est créé avec une capacité de 48 élèves et une formation d'une année, 48 heures par semaine. Un jeu de caisses et un tableau d'expérience pour les cours est offert par la coopération technique internationale, ainsi que des bourses de stage d'EDF pour les instructeurs. R. Lambert est présent, et défile fièrement dans le village avec la fanfare.

Une des activités principales est la conduite de la formation à l'aide des fameuses caisses pédagogiques créées au CETAP. Comme nous l'avons vu, outre la formation, ces caisses permettent la fluidité des relations hiérarchiques : elles « se sont révélées d'un entraînement très utile pour que les cadres soient capables de mieux animer leur équipe en se mettant à la portée de leur auditoire pour mieux se faire comprendre et mieux structurer leurs messages. » C'était une excellente école d'autocontrôle. L'utilisation et le succès des caisses à chacune de leur utilisation a généré des demandes importantes de coopération dans d'autres secteurs de l'industrie.

G. Maestrini et son équipe inventent de nouveaux thèmes de caisses pédagogiques, par exemple le thème « Postes et lignes moyenne tension » utilisée par le ministère de l'Énergie qui « a fait sien les règlements et modes opératoires que l'on pouvait étudier avec ce thème. C'est ainsi que ce ministère nous a commandé 20 000 exemplaires de la notice du thème ».



Notice en espagnol, « el transformador », de la caisse 9A, Fonds G Maestrini

G.Maestrini restera huit ans au Mexique pour achever le développement de dix centres de formation sur le pays.

Dans son témoignage, il évoque le rôle de la coopération technique et celui d'EDF, bien loin de la représentation officielle. « Les sociétés des pays étrangers ne voyaient qu'EDF dans ses opérations, d'autant que Monsieur Lambert était toujours en avance d'un train sur l'administration » : alors que ces actions sont en partie financées par la commission coopération technique, c'est l'entreprise EDF qui est valorisée. Lambert « s'arrangeait toujours pour faire approuver ses engagements par le ministère. Il s'était transformé en Père Noël de la coopération » ! L'intervention de la coopération technique se limite donc au don de matériel pédagogique, qui sont néanmoins très importants jusqu'en 1967. « C'est Lambert et donc EDF qui passait pour les donateurs visibles de cette coopération, les ministres de tutelle de ces opérations restaient méconnus de nos partenaires mexicains ».

Outre quelques donations, le cadre de la coopération technique donne surtout une légitimité à EDF pour poursuivre l'extension de son « modèle pédagogique » à l'étranger, basé en grande partie sur l'utilisation des caisses pédagogiques.

- **1969-1976 : un centre de formation franco-allemand à Santiago de Chili**

Après le retour au Mexique, R. Lambert enjoint Maestrini de repartir au Chili, il y restera sept ans. Nous ne détaillerons pas cette mission, qui est hors de la période étudiée, mais un point est intéressant : elle intervient dans le cadre d'une coopération franco-allemande à la suite du traité d'amitié entre le général De Gaulle et Adenauer qui souhaite ainsi concrétiser un projet commun de coopération. Dans ce contexte, un centre de formation à Santiago-du-Chili est conçu avec succès en partenariat avec les allemands.

17.7.3.2. 2ème axe de la coopération technique : l’alphabétisation.

L’exemple du Cameroun en 1961

Nous avons vu qu’un des volets de la coopération technique française avec ses pays partenaires concerne l’alphabétisation, enjeu essentiel de développement et d’autonomie des pays. C’est un défi pour l’équipe pédagogique, jusqu’à présent confrontée au seul sujet de la formation en électricité. J. Henckès a beaucoup écrit sur ce défi que représentait l’alphabétisation des adultes³³⁷.

L’équipe pédagogique contourne les difficultés d’un tel défi en associant l’alphabétisation à l’apprentissage du métier. Cet objectif professionnel aura le mérite de motiver beaucoup les stagiaires. La méthode se déroule en trois phases :

- l’enseignement du vocabulaire technique de base : prononciation, lecture, écriture,
- l’entraînement à l’usage du vocabulaire technique en associant les mots qui le composent aux réalités et aux phénomènes qu’il représente,
- il s’agit aussi de déceler les aptitudes permettant l’orientation des meilleurs éléments à la formation d’un niveau plus élevé d’ouvriers qualifiés ou de maîtrise.

Dès 1961, Georges Maestrini est sollicité pour une mission d’alphabétisation au Cameroun, qui vient l’année précédente d’acquérir son indépendance. Dans son témoignage, il raconte concrètement les outils expérimentaux utilisés pour ces trois phases : « Un tableau adhérent permettait de positionner les éléments constituant le circuit électrique. Près de chaque élément, le nom écrit assez grand identifiait l’objet. (...) Après cette première phase de découverte concrète de chaque élément, on distribuait une boîte avec différentes cases comportant le nom de l’objet distribué pendant le montage du circuit. Chaque participant devait associer l’objet correspondant à chacune des cases portant son nom, c’était la phase de lecture. Ensuite les agents devaient dessiner le circuit électrique et écrire le nom de chaque composant ».

Comme à chacun des nouveaux outils développés, J.Henckès est très friand du retour d’expérience de l’alphabétisation : « on s’était mis d’accord avec J.Henckès de s’écrire

³³⁷ « Quand on s’est aperçu qu’il était très difficile, pour un enseignant, de percevoir les problèmes de l’enseigner, on a essayé d’inverser les rôles et de placer le futur enseignant dans la situation de l’enseigné, afin qu’ils perçoivent ce que sont les problèmes. Nous sommes même allés très loin, puisqu’on nous a demandé de faire de l’alphabétisation. Alors là, on était coincés, car tout le personnel qui devait faire de l’alphabétisation savait lire et écrire ! Nous avons donc créé de toutes pièces un nouvel alphabet, pour rendre les professeurs analphabètes afin qu’ils puissent « sentir » les problèmes. Hélas, nous avons découvert des problèmes de mémoire visuelle, où les gens apprenaient les mots uniquement visuellement. Ceci a été pour nous une expérience absolument extraordinaire. » Note de J. Henckès, 12 février 1966

pratiquement tous les jours pour lui raconter les réactions des participants et des éventuelles modifications que l'on pouvait apporter pour améliorer le système. »

L'ensemble de ces matériels est disposé dans une caisse, très semblable aux autres caisses pédagogiques...

À la demande de la coopération technique internationale, plusieurs autres expériences d'alphabétisation seront mises en œuvre par EDF avec succès, et toujours sur la base de cette pédagogie très participative : au Maroc, au Brésil, en Côte d'Ivoire³³⁸.

17.7.3.3. 3ème volet de la coopération technique : les centres de documentation pédagogique

En termes quantitatifs, la plus grande attribution d'EDF à la coopération technique réside dans la création de centres de documentation pédagogique, destinée à faire connaître et à diffuser les méthodes de formation continue pour l'industrie électrique. Par exemple, en janvier 1959³³⁹, R. Lambert contractualise la création de centres de documentation avec l'ancien protectorat marocain. La même année, trois conventions sont signées pour des centres de documentation au Brésil à Porto Alegre et Sao Paulo. L'année suivante une convention équivalente est signée avec l'Équateur et le Pérou. À chaque fois, les instructeurs locaux viennent recevoir à Gurcy une formation pédagogique préalable.

17.7.3.4 Les visites réciproques et les échanges

La coopération technique ne se limite pas à l'envoi d'anciens élèves de Gurcy pour concevoir des centres de formation ou des instituts. L'école reçoit aussi beaucoup de représentants étrangers, avec plusieurs objectifs³⁴⁰ :

- la formation technique et pédagogique des ingénieurs et techniciens futurs formateurs,
- l'étude commune des programmes qui seront appliqués par les instituts et centres de formation,
- la mise au point commune la construction de matériels d'enseignement, notamment des moyens audiovisuels.

³³⁸ J.Henckès. Gurcy-le-Châtel : université ouvrière », janvier 1964

³³⁹ R.Lambert. *L'humanisme technique*, 1960

³⁴⁰ R.Lambert. *Une école d'humanisme technique à Gurcy-le-Châtel*, novembre 1965

L'échange des interlocuteurs étrangers avec le CETAP est permanent³⁴¹. J.Henckès se rend aussi fréquemment à l'étranger, par exemple en 1964³⁴² en Algérie à trois reprises, à deux reprises en Tunisie, au Maroc, en Algérie, en Suisse et en Grèce.

17.7.4. L'organisation administrative et contractuelle et la répartition de financement.

Les informations relatives à l'organisation administrative et contractuelle de la création des centres de formation à l'étranger nous sont données par les écrits de R. Lambert.

À la création du centre de formation en territoire étranger, une convention de partenariat est signée entre la France et le pays concerné. Par exemple, pour la construction du deuxième centre de formation en Côte d'Ivoire, une convention est passée entre le ministère de l'Enseignement technique français et l'entreprise Électricité de Côte d'Ivoire.

Généralement, la répartition entre le service de la coopération technique du gouvernement français et les organismes étrangers est la suivante : le gouvernement français prend à sa charge l'équipement pédagogique de base du centre, c'est-à-dire essentiellement la documentation, les matériels audiovisuels, les maquettes et les programmes conçus par EDF. EDF prend aussi à sa charge les frais de formation pédagogique en France des ingénieurs et techniciens étrangers. Quant aux organismes étrangers, ils financent la mise à disposition des locaux et des terrains nécessaires à l'installation du centre, fournissent le matériel et l'outillage non pris en charge par la coopération technique et le mobilier. Les frais de fonctionnement des établissements sont ensuite à charge des organismes étrangers, ainsi que les frais de traduction et de reproduction des documents pédagogiques.

Pendant la période de lancement, la note de R. Lambert précise que la direction des établissements est généralement confiée à un expert français désigné par les services de la coopération technique. Nous avons vu avec le témoignage de Georges Maestrini que la situation réelle est souvent un peu plus complexe...

17.7.5. Le bilan international de l'implication de Gurcy dans la coopération technique internationale

Le bilan international de Gurcy doit être évalué sur des aspects : quantitatif et qualitatif.

- Sur ce premier point, les sources proviennent de Jacques Henckès, qui faisait régulièrement un bilan du CETAP ; les fameux rapports annuels de Daniel Allier permettent aussi de suivre l'évolution de l'implantation des centres à l'étranger.

³⁴¹ Brochure *CETAP Organisation et gestion administratives d'une école de métiers EDF-GDF*, novembre 1965, Archives EDF Boite 060 482

³⁴² D. Allier *rapport d'activité de l'année 1964*

En 1961, soit trois ans seulement après le début de la coopération technique, Gurcy travaille déjà dans 15 pays et fait venir chaque année 50 techniciens de l'étranger³⁴³. Trois ans plus tard, Gurcy en accueille déjà le double ³⁴⁴, dont huit seulement proviennent d'Europe. C'est donc bien essentiellement dans le cadre de la coopération technique, que s'implantent les petites filles de Gurcy.

Un inventaire des centres créés à l'étranger a été réalisé par Georges Maestrini et est présenté en annexe : ce sont au total 74 centres de formation qui ont été créés dans 50 pays de tous les continents : 30 centres en Amérique latine, 4 en outre-mer, 30 en Afrique et 14 en Asie et au Proche-Orient. Si l'on ajoute à ces centres de formation les centres de documentation pédagogique, les centres mobiles et les centres d'alphabétisation, ce sont au total 158 centres qui ont été créés dans le monde sur la base des techniques pédagogiques enseignées à Gurcy³⁴⁵. Jacques Henckès a conservé longtemps dans son bureau la carte du monde sur laquelle étaient punaisés les lieux d'implantation. Une copie de cette carte nous a été transmise.

- Sur le plan qualitatif, nous avons quelques traces laissées par les visiteurs. Un article raconte que lors d'une visite au centre au barrage de Ben Métir, le président Bourguiba est venu visiter le centre et a suivi une séance d'initiation conduite par G. Maestrini. « L'alternateur n'est plus un mystère pour moi » aurait-il déclaré en sortant.

Un autre exemple est une lettre émise par Monsieur de Broglie, secrétaire d'État auprès du ministère chargé des Affaires algériennes à Raymond Lambert. Il donne ainsi sa perception des centres de formation mobiles conçus par le CETAP et sur le point d'être installés en Algérie : « Monsieur le contrôleur général, sur l'aimable invitation de votre département PROFOR, l'un de mes collaborateurs s'est rendu récemment à votre école de Gurcy-le-Châtel pour y visiter les deux camions remorque qui constituent les centres itinérants que nous fournissons à l'Algérie. Mon collaborateur a été extrêmement frappé de l'ingéniosité technique ainsi mise au service de la coopération de la France avec l'Algérie, dans le domaine auquel nos deux gouvernements ont d'un commun accord donné la priorité : celui de la formation professionnelle. Je vous remercie vivement d'avoir bien voulu nous confier les premiers exemplaires de ces centres itinérants de formation et vous prie de transmettre

³⁴³ J.Henckès. *Gurcy-le-Châtel : université ouvrière*, réf. JT/OC, janvier 1962

³⁴⁴ D.Allier. *Rapport annuel d'activités*, année 1964 : « 41 techniciens d'Amérique Latine, 14 du Moyen et Extrême-Orient, 23 d'Afrique, 8 d'Europe ».

³⁴⁵ Film présenté lors de la journée de commémoration à Gurcy en mars 2004

mes félicitations à l'équipe de techniciens que Monsieur Henckès dirige sous votre haute autorité³⁴⁶ ».

Le développement à l'étranger du modèle Gurcy a donc pleinement réussi, et dans un temps extrêmement réduit : il faut moins d'une année pour créer ex-nihilo un centre de formation. La légitimité donnée par le cadre de la coopération technique est facilitante.

Il aurait fallu compléter cette étude par des sources qui tempèrent ces succès, par exemple, des exemples d'échecs de la diffusion du modèle pédagogique, des refus de se voir imposer des méthodes depuis la France, ou une résistance des pays au moment même où ils construisent le socle de leur indépendance. Malheureusement, nous ne sommes pas parvenus à trouver de source qui puisse documenter ce sujet.

17.8. UN BILAN DE LA DÉCENNIE 1955 – 1967

Le bilan de la décennie est florissant : la formation à Gurcy touche un public bien plus large que les seuls jeunes gens en formation initiale ; le modèle pédagogique basé sur une transmission par l'expérience est complètement mature sur place et est exporté partout dans le monde avec un succès extraordinaire : 158 pays bénéficient de l'expérience d'EDF sur la formation, largement tirée par les actions de l'école pilote.

Or, pendant toute cette période d'élargissement du périmètre de la formation, l'Éducation nationale aurait dû être largement partie prenante. Une question légitime s'annonce : quels ont donc été les liens avec le ministère pendant cette décennie ?

17.8.1. Quels liens avec l'Éducation nationale pendant cette décennie ?

Très peu de sources mentionnent le sujet, il est donc très difficile à documenter. Néanmoins nous avons interrogé Daniel Allier, notre source est donc orale mais elle a l'avantage de couvrir toute la période.

Daniel Allier nous raconte qu'il recevait deux fois par an la visite d'un inspecteur de l'Enseignement technique. Il était plutôt bienveillant. Gurcy était connu des enseignants susceptibles d'y être nommés, et l'appui de l'inspecteur de l'éducation nationale avait son importance. « C'est ainsi que M. Gautier, professeur de français pour les élèves de la Section Préparatoire dépendant de l'Enseignement Technique, était un véritable cadre dont j'appréciais beaucoup les jugements mesurés. Une occasion se présenta et nous pûmes avec le plein accord de l'Inspecteur obtenir d'excellentes notes ».

³⁴⁶ Lettre de M. De Broglie, contrôleur général, à R. Lambert 11 septembre 1964 n°d'enregistrement 2390

Nous n'avons pas remarqué d'en-tête de l'Enseignement technique sur les différentes sources documentaires consultées sur la période ; nous n'avons pas non plus identifié sur des sources iconographiques la présence de tel ou tel membre de l'Enseignement technique lors de l'inauguration des petites filles de Gurcy. Nous avons sollicité les archives de l'Éducation nationale et les Archives Nationales à Pierrefitte-sur-Seine pour obtenir des rapports d'inspection des visites à Gurcy ou tout autre document. Seul un dossier de construction de l'école y a été conservé, et les archives de l'Éducation nationale n'ont conservé aucun rapport d'inspection.

Les sources restent donc très lacunaires sur le sujet, mais nous pouvons supposer que la direction de l'Enseignement technique a laissé plutôt le champ libre au ministère de l'Industrie, chargé de la coopération technique.

17.8.2. Un âge d'or que tous pensent éternel ...

L'utilisation des caisses pédagogiques à des fins de formation continue sur des sujets qui dépassent même le seul domaine de l'électricité est reconnue pour son efficacité. Elles sont conçues et fabriquées au CETAP, toujours bouillonnant d'idées nouvelles. En 1965, l'école est à son apogée et la visite du président De Gaulle en juin 1965 en est un signe symbolique. Les promotions n'ont jamais été aussi nombreuses, la majorité des pays du globe ont des implantations réalisées sur le modèle de Gurcy, les traditions se perpétuent avec quelques réformes pour limiter la toute-puissance des anciens élèves. En 1965, 30 000 personnes-jour de formation sont assurées à Gurcy, et 33 000 agents sont touchés par le perfectionnement pour adultes. L'école prépare chaque année au CAP une centaine d'élèves

Loin d'avoir été un frein, la signature d'une convention de partenariat avec l'Éducation nationale a donné à l'école de Gurcy une légitimité nouvelle en lui octroyant le statut d'école nationale de métiers. Vingt ans après la Nationalisation de l'électricité, le défi est relevé bien au-delà de l'attendu. Cet âge d'or paraît éternel, et pourtant déjà un virage s'amorce.

5ÈME PARTIE : LA VIE APRÈS L'ÉCOLE

18. LA VIE APRÈS L'ÉCOLE

Avant de poursuivre l'histoire de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel, nous nous proposons d'aborder un sujet transverse à l'étude chronologique : la vie après l'école, c'est-à-dire le sujet de l'affectation des élèves, leur carrière. Cette analyse a tout son intérêt car la carrière des élèves est évidemment liée à l'évolution des enjeux industriels portés par EDF.

Nous verrons qu'il a pu être documenté d'une part par les rapports de la Direction, qui réalise régulièrement des bilans d'affectation des anciens élèves, mais qui ont l'inconvénient d'une

analyse de court terme ; l'autre source est une somme de témoignages oraux ou écrits que de anciens élèves ont bien voulu nous confier.

18.1. L'AFFECTATION EN STAGE ET EN EXPLOITATION

Immédiatement après l'école, les élèves sont affectés en stage pendant une année, parfois moins, dans une société d'électricité³⁴⁷ ou dans l'industrie électrique³⁴⁸ avant d'être titularisé comme monteur électricien. « L'attribution du stage était tenue secrète jusqu'au jour de la nomination qui se faisait en séance plénière dans le grand amphithéâtre de l'école. Toutefois, cela n'empêchait pas certains malins d'aller fouiner la nuit dans les bureaux administratifs installés au château et de prendre connaissance de la destination de chacun avant la réunion³⁴⁹ ».

L'affectation en exploitation est réalisée en fonction du rang de sortie. Certaines exploitations sont plus réputées que d'autres, la pire d'entre elles étant ,a priori ,l'éclairage public où « le travail consistait à monter et démonter les ampoules ³⁵⁰». Certains avaient choisi leur spécialité de second cycle dans l'espoir de retourner dans leur région d'origine (par exemple les garçons issus des régions montagnardes équipées de barrages choisissaient préférentiellement la spécialité « usine hydraulique ») ; d'autres au contraire, en raison de tensions familiales, espéraient être affectés dans une région très éloignée³⁵¹.

Certains enfin sont désignés pour des stages en sociétés étrangères, notamment Électricité et Gaz d'Algérie (EGA) qui accueillent ainsi Georges Maestrini et Joseph Carré, major et second de la 24ème promotion. Cette affectation est la volonté de R. Lambert qui « nous a expliqué qu'il voulait faire connaître le 'produit' Gurcy à l'EGA et qu'il comptait sur nous pour qu'à l'avenir EGA se pourvoit en électriciens de l'école de Gurcy ».

³⁴⁷ C.Giraud, 20ème promotion « Je fus affecté dans une entreprise privée, Delle (devenue ALSTOM) à Villeurbanne. Cette entrée dans le monde du travail, en usine, allait m'ouvrir les yeux sur un monde que j'ignorais. Delle fabriquait des disjoncteurs pour les hautes et très hautes tensions et les ouvriers étaient d'un haut niveau technique et fortement syndicalisés ».

³⁴⁸ Par exemple, René Rault-Verpreys, 11ème promotion, a fait son stage aux Forges et Ateliers de Construction Électrique de Jeumont (Nord) : « Cette usine située à la frontière franco-belge employait 6000 ouvriers, français et belges. On y fabriquait des moteurs, des transformateurs, des condensateurs, du modèle le plus petit jusqu'aux turbines pour les barrages hydrauliques. Au cours de l'année de stage, nous tournions dans les ateliers pour connaître la fabrication des divers matériels à laquelle nous participions. Nous allions également en plate-forme d'essai afin de tester tous les matériels »

³⁴⁹ Georges Maestrini, 24ème promotion, témoignage manuscrit.

³⁵⁰ René Rault-Verpreys, 11ème promotion, témoignage manuscrit.

³⁵¹ Tel Bernard Buisson, 40ème promotion désireux (en vain) de s'éloigner de sa famille habitant à Bourg la Reine

Aucun élève ne m'a dit qu'il avait contesté son affectation en stage ou en exploitation, si éloignée soit-elle de ses souhaits. Signe d'une époque où, malgré l'autodiscipline, le respect de décision hiérarchique ne souffrait pas contradiction...

18.2. LE SERVICE MILITAIRE

Juste après leur sortie de l'école, les élèves de Gurcy partent faire leur service militaire. Après les cours, une formation préparatoire au service militaire est donnée aux élèves et aboutit à un certificat : « il s'agissait de la préparation militaire pour l'armée de l'air. Avec le certificat on était sûr d'être pris dans l'armée de l'air, qui avait meilleure renommée que l'armée de terre car il y avait moins de crapahutages³⁵² ».

Beaucoup m'ont affirmé la facilité avec laquelle ils se sont adaptés à la vie militaire, ayant l'habitude à Gurcy de manier le balai et de se lever tôt le matin pour le cross ! Avant la décolonisation, le service militaire peut avoir lieu à l'étranger : ainsi René Rault Verpreys, qui sort de Gurcy en 1947 fait son service militaire au Maroc³⁵³, qui prendra son indépendance 10 ans plus tard.

La guerre d'Algérie est contemporaine de l'histoire de Gurcy, de nombreux élèves se trouveront donc en situation de faire leur service militaire là-bas. Celui-ci, par la loi du 30 novembre 1950, est porté à 18 mois, et se prolongera jusqu'à 28 mois en moyenne avec la guerre d'Algérie. Pour tous « l'Algérie, c'était la France³⁵⁴ ». Les échanges avec l'Algérie sont réels : des élèves de Gurcy sont envoyés en stage dans une exploitation algérienne. Ainsi Georges Maestrini y fait son stage en avril 1954 et convainc de l'utilité de la création d'un tableau d'expérience semblable à celui de Gurcy après avoir constaté que les cours étaient enseignés « avec un tableau noir et de la craie... Pour nous qui avons eu à Gurcy un enseignement très concret avec tableau d'expériences, salle de mesures et essais électriques, il nous a été facile de centrer nos critiques sur le professeur d'électricité et surtout de l'inconsistance des moyens pour enseigner dont il disposait³⁵⁵ ». Guy Schüpbach y est envoyé en 1956, en pleine guerre, un peu amer³⁵⁶.

³⁵² J.Laval, 38ème promotion, témoignage manuscrit

³⁵³ « Pour faire mon service militaire, j'étais envoyé à Meknès au Maroc. Je suis parti de Port-Vendres pour Alger, à fond de cale, dans un paquebot, parqué avec tous mes collègues comme des bagnards. D'Alger nous avons pris un train de marchandises avec de nombreux arrêts pour rejoindre Meknès en une semaine. À l'époque, le Maroc était encore un protectorat de la France et, à ce titre, un certain nombre de Français y résidaient, pour y développer des progrès en différents domaines ». R Rault Verpreys, 11ème promotion

³⁵⁴ C. Giraud, 20ème promotion, manuscrit

³⁵⁵ G. Maestrini, 24ème promotion, manuscrit

³⁵⁶ « La veille de mon départ pour l'Algérie, mes parents nous ont accompagnés au spectacle au théâtre du Chatelet, le cœur n'y était pas. A Marseille, pour l'embarquement on nous numérotait à la craie sur notre tenue, comme des bêtes que l'on mène à l'abattoir. (...) Arrivé à Oran, nous avons pris le train pour Mostaganem ou des camions nous ont amenés à destination, à Pélissier aujourd'hui appelé Sayada, nous étions cantonnés dans des fermes entre orangers et vignes. A notre arrivée sur place, les anciens nous attendaient, je me suis rappelé

L'échange est aussi de l'Algérie vers la France, même après l'indépendance : Mohamed Mégherfi réalise sa formation technique à Blida en 1967 et, après un concours très sélectif, fait partie des rares reçus à Gurcy pour y suivre une année de spécialisation.

19. LA CARRIÈRE APRÈS GURCY

Les sources qui peuvent nous documenter sur la carrière des élèves après l'école sont de deux natures :

- D'une part, quelques rapports EDF établissent des statistiques d'affectation, mais ils sont parcellaires. En effet, ils indiquent les affectations immédiates des élèves, dans l'année qui suit la sortie de l'école, ils ne retracent pas la diversité des trajectoires, car la carrière est longue. Un élève qui a été affecté à une usine hydraulique n'y restera pas toute sa carrière ; au milieu des années 1960, le basculement d'une énergie majoritairement hydraulique vers une énergie thermique amène évidemment à déplacer le personnel vers cette nouvelle forme d'énergie productive
- L'autre éventail de sources qui nous permet d'avoir quelques éléments sur la carrière après Gurcy est privé : il s'agit des parcours relatés par les anciens élèves lors des entretiens ou dans leurs feuillets manuscrits qu'ils m'ont adressés. Certes, il ne s'agit que d'un petit échantillon des carrières d'anciens élèves, mais il permet de retracer les grandes lignes d'une forte diversité de carrière.

L'analyse des carrières est intéressante, car elle permet d'avoir un aperçu de l'évolution même de l'entreprise : les élèves ont reçu à Gurcy une formation complète, ils sont à même de pouvoir travailler sur plusieurs équipements de production ou centres de distribution.

19.1. LE LIEN AVEC LES CAMARADES : « GURCY-TRANSFO » ET L'AMICALE

Dans son objectif de faire de l'école de Gurcy une grande école, R. Lambert saisit tous les attributs des grandes écoles françaises, en particulier l'atout que peut représenter la pérennisation d'un lien entre les anciens élèves, comme cela se fait entre gadz'arts des Arts et Métiers ou anciens de Supélec, écoles dans lesquelles il a lui-même étudié.

Ainsi, peu après son arrivée, crée-t-il en octobre 1943 un journal des anciens élèves, nommé « Gurcy Transfo », dont le dessin du premier numéro était la couverture de notre précédente étude. Gurcy Transfo devient le lien physique entre anciens élèves. Une association amicale d'anciens élèves est également créée par Lambert et Thémereau en 1945.

l'accueil de Gurcy et craignais un nouveau bizutage, mais non, ils avaient demandé de reculer d'une journée le repas de Noël, pour le partager avec nous. » G Schüpbach, 28eme promotion, témoignage manuscrit

À la sortie de leur promotion, les élèves sont engagés à souscrire à l'Amicale des anciens élèves, et à participer à la rédaction de Gurcy Transfo.

On y dit que l'Amicale des anciens élèves est « très vivante », mais la lecture des articles du Gurcy Transfo nous montre que la réalité est bien différente. Une fois sortis de l'école, les élèves voguent vers leur nouvelle vie professionnelle, et le président de l'Amicale regrette « le manque d'investissement des anciens élèves³⁵⁷ dans l'Amicale ». En 1951, les statuts de l'amicale des anciens élèves sont modifiés pour contraindre à l'adhésion. Il suffit de lire la composition de la commission de rédaction du bulletin pour comprendre qu'en fait d'anciens élèves, la plupart des articles de Gurcy Transfo sont rédigés par des membres de la direction : le président en est évidemment Raymond Lambert, les rédacteurs MM. Henckès, Thémerau, Auclerc³⁵⁸...

Après Gurcy donc, les élèves entament leur trajectoire personnelle de carrière, qui représente une diversité aussi grande que le nombre des anciens élèves. Retraçons la synthèse de quelques-unes d'entre elles.

19.2. LES TRAJECTOIRES DE CARRIÈRES PRÉPONDÉRANTES

À la lecture de tous les témoignages, nous pouvons distinguer trois voies principales d'affectation :

19.2.1. Carrières en Centre de distribution

La première voie est une affectation directe dans un centre de distribution, où les élèves mettent à profit immédiatement les enseignements appris à Gurcy pour occuper un emploi de monteur électricien. C'est la voie suivie par Lucien Faucher³⁵⁹, élève de la 1^{ère} promotion, puis par François Moncla qui sort en 1949 ou Michel Crauste trois ans plus tard, et bien d'autres, car cette spécialité représentait presque les deux tiers des élèves formés.

Un rapport du Service de la formation de 1953³⁶⁰ montre ainsi que sur 1700 jeunes gens sortis de Gurcy, 54 % font leur début de carrière dans la distribution, 8 % au sein du domaine du transport et 5 % dans la production hydraulique. 1,2 % se tournent vers Gaz de France. Effectivement, au début des années 1950, les agents sont employés largement à la finalisation du réseau de distribution qui achève sa modernisation.

³⁵⁷ Gurcy Transfo, 1^{er} trimestre 1950

³⁵⁸ Gurcy Transfo, 1^{er} trimestre 1949

³⁵⁹ « Élève de la première promotion Espoir de France, j'ai intégré mon exploitation, la subdivision de Compiègne, centre Île-de-France Nord après une période mouvementée (guerre, occupation, déportation, STO, résistance...) et y suis resté jusqu'en décembre 1957, gravissant tous les échelons professionnels jusqu'au niveau chef de district. » Lettre de L. Faucher à Mme Daurès, 15 avril 1993

³⁶⁰ Rapport PROFOR, novembre 1953

Par la suite, les besoins dans la distribution étant moins importants, les anciens élèves de Gurcy se retournent davantage vers le secteur productif.

19.2.2. Carrières au sein d'un protectorat français

La deuxième voie principale est une affectation à l'étranger, notamment en Algérie. Ainsi Claude Giraud, intègre-t-il à sa sortie en 1952 Électricité et Gaz d'Algérie (EGA) sur un poste en construction, puis dans l'équipe d'entretien et de remplacement du groupe des centrales hydrauliques de la région d'Oran. Il devient ensuite adjoint du directeur de l'usine à gaz d'Oran, avant de suivre les cours de la promotion ouvrière par correspondance. À son retour en France, il reste dans la distribution au centre de Bordeaux.

C'est la voie que suit René Rault Verpreys, qui sort en 1947 : il passe un concours à la Société marocaine de distribution et devient chef ouvrier au laboratoire. À son retour en France, il est affecté au centre de distribution de Granville avant de partir à l'aventure de l'électrification de la petite île de Chausey, à 17 miles de Granville.

Michel Lambert, sorti en 1951 avec la 19ème promotion, passe ainsi quatre ans au Cameroun pour former les électriciens de la compagnie Électricité du Cameroun.

Le fait d'être embauché après Gurcy dans une société étrangère peut paraître étonnant, pour des élèves qui pour la plupart ont peu bougé de leur région d'origine. C'est souvent un facteur financier qui les amène à prendre une telle décision, « la fonction et le salaire étaient nettement supérieurs à ce que j'aurais eu en France pour démarrer ». Parfois, c'est bien après que les anciens élèves se dirigent vers un pays sous protectorat français : ainsi Jean-Jacques Charon sorti de Gurcy la même année, en 1947, se trouve dans un centre distribution 23 ans après sa sortie de Gurcy, en 1970.

19.2.3. Du thermique au nucléaire

Enfin, la troisième voie principale des élèves de Gurcy suit complètement l'évolution de l'entreprise. Ainsi, les élèves sortis au milieu des années 1950 se trouvent-ils assez vite à participer au démarrage des centrales thermiques modernes, et sont donc embarqués dans la conversion productive d'EDF.

Guy Schüpbach, qui sort de Gurcy en 1956, est affecté au démarrage de la nouvelle centrale thermique de Creil 125 MW : « La centrale étant en démarrage, nous nous formions en transcrivant les informations des constructeurs en notices puis en consignes de conduite. Une tranche était en démarrage les trois autres en fin de construction », puis à celui de la centrale de Vaires.

Jean-Claude Rouvière, sorti huit ans plus tard est affecté à la station d'essais matériels nucléaires de la centrale de Saint-Denis. À son retour de service militaire, il prend de plein fouet la transition d'EDF vers la technologie nucléaire : « Je suis parti faire mon service militaire. Quand je suis revenu, on m'a dit qu'on n'avait plus besoin de moi, on m'a muté à la centrale de Saint-Ouen, qui n'existe plus aujourd'hui. J'y suis resté six mois / un an, et puis mon ancien chef du service est venu me chercher, il voulait que j'enseigne aux jeunes. Il me dit "J'ai besoin de vous, car on va essayer du nouveau matériel pour la centrale de Bugey 1", c'était la turbo-soufflante du Bugey 1, c'est le gros ventilateur qui fait circuler du CO2 dans l'échangeur de chaleur. Et là, on arrive en 1967, où De Gaulle qui dit « la filière graphite gaz, on n'en a plus besoin ». La filière graphite gaz avait été mise au point par le CEA, parce que c'est une filière qui génère beaucoup de plutonium, dont le Général avait besoin pour faire sa bombe.

Mais on n'en avait plus besoin, puisqu'on avait la bombe. Et donc, on a commencé à faire des centrales nucléaires d'un autre type, du type américain, on a racheté la licence, et maintenant toutes les centrales nucléaires sont faites comme ça. On était en 1967 ». Nous sommes quelques années avant l'annonce du plan Messmer de 1973 qui lance la construction d'une véritable filière nucléaire de 13 centrales. La filière des réacteurs à eau sous pression sera pour la première fois mise en œuvre à Fessenheim en 1977 sur la base de la technologie américaine de Westinghouse.

De nombreux camarades contemporains de Jean-Claude Rouvière ont travaillé dans les centrales nucléaires : « Beaucoup ont travaillé dans les centrales nucléaires. Dès le début du démarrage, puis ils sont restés jusqu'au bout. Ils ont fait le graphite gaz au début, il y en a beaucoup à la fin de leur carrière, comme ils étaient expérimentés (ils avaient passé 10 /15 ans), ils ont fini dans la sécurité nucléaire ». Cet accompagnement des mutations technologiques s'est fait naturellement, sans formation préalable de nucléaire : « à l'époque, le nucléaire on ne connaissait pas. Moi quand je suis rentré à la centrale de Saint-Denis, il y avait une seule centrale nucléaire en France, elle n'était pas à EDF, elle était au CEA, à Marcoule. C'était Marcoule 1. Et c'est à cette époque-là que le général De Gaulle a décidé de mettre en œuvre une filière nucléaire ». Le site de Marcoule accueille en effet la première centrale expérimentale la nouvelle filière nucléaire, filière graphite gaz avant la première tranche industrielle à Chinon couplée au réseau en 1963.

19.3. ÊTRE CADRE APRÈS GURCY

Dans le livret d'accueil remis à chaque nouvel élève à Gurcy, dans les articles de la presse spécialisée, on vante la possibilité de pouvoir obtenir rapidement le statut cadre.

Qu'en est-il ?

La Promotion ouvrière (PO), voie royale vers la préparation d'un passage cadre, est alors largement présente en entreprise : dans les années 1960, l'entreprise valorise largement l'ascenseur social ; en 1961, R. Lambert fait une conférence³⁶¹ où il explique que plus de 10 % des 13 000 cadres que compte l'entreprise sont issus de la promotion ouvrière³⁶². Ce concours nécessite un investissement personnel important et continu, il est souvent préparé seul, avec l'aide de cours à distance, et en parallèle à l'activité professionnelle : dans ces articles, on insiste sur la nécessité d'un effort soutenu et d'études longues.

La Promotion Ouvrière nécessiterait un sujet d'étude à part entière, car son développement est significatif d'un certain état d'esprit du management. Le fait est que la proportion d'anciens élèves des écoles de métiers est prépondérante dans les effectifs qui préparent ce statut envié. Nous avons quelques statistiques sur la proportion d'élèves de Gurcy qui ont pu devenir cadres : Sur une période de sept ans, qui couvre d'ailleurs la période pendant laquelle Allier est directeur à Gurcy, un rapport de la PO estime à 570 les élèves de Gurcy qui se sont présentés à cet examen : ce nombre est croissant d'année en année : en 1955, 7 élèves de Gurcy de la promotion présente le concours, trois ans plus tard ce nombre est multiplié par 10, l'année suivante, ils sont près de 100 à présenter le concours de la promotion ouvrière. En 1964, la moitié des 245 candidats à l'examen d'admission au cours du premier degré de la promotion ouvrière sont des anciens élèves d'écoles de métiers. Les élèves de Gurcy représentent alors 58 % du total des élèves qui préparent la PO.

Progressivement, la formation continue doit faire face à la nouvelle concurrence des agents directement embauchés au statut de technicien et dont la formation initiale est donc hors des écoles de métiers.

On relève même en 1967³⁶³ à cinq ans la limite d'ancienneté requise pour se présenter à l'examen, car on soupçonne certains embauchés de préempter les places dès leur arrivée dans l'entreprise.

Dans les témoignages que nous avons reçus, de très nombreux élèves ont ainsi préparé des cours par correspondance de la promotion ouvrière : Bernard Buisson, sorti en 1962, a suivi des cours par correspondance et « c'était du boulot, je me souviens, avec ma femme on était parti en vacances à Arcachon, et je faisais mes maths sur la plage » ; Marc Leygonie, sorti cinq ans plus tôt, a fait la promotion ouvrière en 1965, puis a eu une longue carrière jusqu'à aboutir au statut de rédacteur de la revue Sécurité d'EDF Vigilance. Claude Giraud prépare aussi la promotion

³⁶¹ Conférence de R. Lambert 14 mars 1961

³⁶² Brochure *école nationale des métiers de Gurcy-le-Châtel*, octobre 1972

³⁶³ Rapport sur la promotion ouvrière, PROFOR, février 1967

ouvrière par correspondance alors qu'il travaille encore à Électricité et Gaz Algérie. Les exemples sont très nombreux d'anciens élèves qui ont gravi les échelons un à un³⁶⁴ jusqu'à obtenir une position élevée dans la hiérarchie.

6ÈME PARTIE : LE TOURNANT DE 1967 ET LA FIN D'UNE FILIÈRE EXCLUSIVE D'AGENTS D'EXÉCUTION

20. 1967 : UN NOUVEAU TOURNANT

« Toute cette organisation d'autodiscipline, habilement pensée, s'est effondrée après mai 1968. À cette période, c'étaient les premières formations d'AMT (agent de maîtrise technique). L'objectif était de former des agents niveau BTS qui arrivaient dans nos exploitations³⁶⁵ ». Notre attention a été attirée par cette remarque, qui s'ajoute à d'autres similaires. Par exemple, lorsque j'ai demandé aux anciens élèves de me fournir la liste des promotions successives, l'un d'entre eux m'a envoyée une liste qui s'achevait par la 48ème promotion en 1966 et mentionnait en bas de la feuille : « La modification du système de formation vers les agents de maîtrise technique a fait s'éteindre la continuité promotionnelle de près de 25 ans ».

Ces quelques remarques conduisent à penser que, dans l'inconscient collectif, la formation à Gurcy se serait quasiment arrêtée en 1968. Cela nous interroge, car l'école poursuit sa fonction d'enseignement des jeunes jusqu'en 1986... Beaucoup rapprochent le tournant de 1968 avec l'élargissement de la formation initiale vers un nouveau type de population : les « agents de maîtrise technique » (AMT).

Alors que l'école semblait à son apogée, elle aurait entamé à partir de 1967 un inexorable déclin...

20.1. LE DÉPART D'ALLIER ET LA CRÉATION DE LA FORMATION AMT

L'analyse des phases qui décomposent l'histoire de l'école fait coïncider le commencement de la période dorée avec le départ du charismatique Raymond Lambert. Le dernier tournant de l'histoire de Gurcy correspond également au départ d'un directeur : après huit années à la tête de l'école, Daniel Allier la quitte en 1967 et poursuit sa carrière dans d'autres unités d'EDF³⁶⁶.

Naturellement, en son honneur, la promotion sortante à l'automne 1967 porte son nom. Lors de son départ, Monsieur Bouvard, inspecteur de l'Enseignement technique, fait un discours émouvant où il rappelle « depuis plus de 20 ans que je connais Gurcy, je suis un ami de l'école,

³⁶⁴ P.Letourneur, 36ème promotion « j'ai gravi les échelons un à un. »

³⁶⁵ J.Munoz et C.Meunier *Les mémoires d'Albert*

³⁶⁶ Après avoir été directeur de Gurcy, Daniel Allier sera chef de plusieurs centres (Vienne, Dijon, Versailles, puis directeur régional de la région Rhône-Alpes). Il est à la retraite depuis juillet 1990

un ami fidèle ». On déduit de cette petite phrase que même éloigné, la Direction de l'Enseignement technique du ministère reste présente, ne serait-ce qu'en tant qu'invité aux cérémonies festives. Son adjoint Francis Flori prend sa succession.

Après une première phase de diversification commencée à la fin des années 1950 au travers de la formation continue et de l'implantation de centres étrangers, l'école de Gurcy-le-Châtel se tourne vers une seconde phase de diversification. Celle-ci ne s'adresse pas à un public externe à l'école, c'est une diversification du recrutement des élèves eux-mêmes. Alors que jusqu'à présent la formation était majoritairement destinée à des futurs agents d'exécution, à partir de 1967, l'école entame un tournant avec l'ouverture d'un nouveau mode de recrutement. Ce tournant est assez radical : il aura fallu à peine deux ans pour établir un nouveau concours ouvert à une nouvelle population : les agents EDF futurs agents de maîtrise. Quels sont donc les caractéristiques de cette nouvelle et rapide diversification ?

20.2. LA NÉCESSITÉ DE FAIRE ÉVOLUER LE NIVEAU DE RECRUTEMENT

Les éléments qui permettent de documenter le passage à un double mode de recrutement à Gurcy ne relève pas du domaine privé. Les archives qui ont pu documenter ce point se trouvent aux archives EDF, ce sont pour la plupart des bilans d'affectation des agents de maîtrise technique et quelques notes de la direction d'EDF qui justifient l'élargissement du recrutement des futurs élèves. Le ton de ses notes est assez fataliste, il semble que cet élargissement ne soit pas venu de la direction de Gurcy elle-même, ni même peut-être de l'entreprise. Si elles semblent avoir été un peu contraintes, du moins ces décisions étonnent par leur réactivité. Une enquête du rapport de la direction du personnel de 1972 réalise un bilan de l'affectation des agents de maîtrise technique formés depuis 1968 dans les écoles de métiers³⁶⁷ et précise le contexte de la création de cette nouvelle filière de formation

20.2.1. Élévation du niveau des candidats au concours du fait de l'amélioration de l'enseignement

En 1959, l'enseignement devient obligatoire jusqu'en troisième³⁶⁸, et supprime donc une voie prépondérante d'accession à l'école. En effet « en rendant la fréquentation des collèges d'enseignement supérieur ou des collèges d'enseignement général obligatoire jusqu'à la fin de la

³⁶⁷ Rapport direction du personnel. *Enquête sur les agents de maîtrise technique AMT formés depuis 1968 dans les écoles nationales de métiers*. ref. AP/ JD Décembre 1972, Archives EDF boîte 944 072

³⁶⁸ Réforme Berthoin de 1959

troisième, on diffère jusqu'à ce que ce moment l'entrée dans les collèges d'enseignement technique ou leurs équivalents futurs. Dans un délai très rapproché, au niveau de la fin de la troisième où se situe actuellement le concours de recrutement, la population des candidats de l'option A (élèves ayant déjà fait des études techniques), la plupart munis d'un certificat d'aptitude professionnelle qui constitue une part importante de l'ensemble des candidats et des élèves des écoles de métiers, n'existera donc plus. Ces considérations nous obligent à une modification du recrutement en adaptant nouvelles populations intéressées. » Or jusqu'à présent, depuis sa création en 1940, le concours aux écoles de métiers dont celle de Gurcy est ouvert à deux types de populations : celle qui avait reçu une formation technique préalable et qui poursuivait donc sa scolarité pendant 12 mois au sein de l'école, et celle qui se présentait au concours sans aucune formation préalable, et rentrait en section préparatoire pour une scolarité de 18 mois. Ces deux filières, dont l'une, on l'a vu, existait même avant Raymond Lambert, sont des principes très établis à l'école, et qui n'ont à notre sens jamais été remis en cause par la direction. Mais on se souvient que la première convention de 1956 définissait ces sections préparatoires comme transitoires, car assurant un enseignement normalement dispensé par l'Éducation nationale. Ces sections préparatoires ont aussi un rôle culturel important dans le domaine des traditions, car les élèves des sections préparatoires sont présents six mois avant la promotion qu'ils intègrent et sont donc des vecteurs majeurs de transmission des traditions et rituels auprès des élèves de la promotion qu'ils intègrent.

L'accès à l'école se limiterait-elle donc aux candidats sans formation technique préalable ?

Par ailleurs, le rapport note que le niveau réel des élèves candidats aux concours d'écoles de métiers est bien supérieur à la troisième : les élèves de seconde technique, de première technique et de terminale admissibles au concours de 1966 représentent plus de 30 % des candidats ». Cet état de fait pose « le problème de la formation optimale à donner à ces garçons et du volume de recrutement ». Alors que le niveau de recrutement officiel du concours des écoles de métiers correspond au niveau de sortie de troisième, les candidats majoritaires qui se présentent au concours sont plutôt issus du lycée technique. La formation paraît donc inadaptée à son cahier des charges.

La note conclut que « cette évolution peut être rapprochée de l'évolution générale du niveau d'enseignement dans notre pays ». Quelle est cette évolution mentionnée dans le rapport ?

20.2.2. Le baccalauréat de technicien et des IUT: des filières alternatives d'embauches pour EDF ?

Au niveau national, le décret du 10 juin 1965 modifie celui de janvier 1959 et crée une nouvelle section technique industrielle sanctionnée par un baccalauréat de technicien, appelé à remplacer certains brevets de technicien, c'est un nouveau diplôme³⁶⁹ avec lequel il faudra désormais compter.

Quelques mois après, en janvier 1966, l'Éducation nationale décide la création d'Instituts Universitaires de technologie afin d'assurer une formation technique supérieure moins théorique que celle des facultés et des grandes écoles, et « permettant d'accéder directement à des activités professionnelles³⁷⁰ ». Les IUT doivent pratiquer une spécialisation plus poussée et une formation générale plus étendue que celle dispensée jusqu'à présent aux techniciens. Cette nouvelle filière crée donc un enseignement supérieur opérationnel court et ouvre de nouveaux débouchés aux élèves des lycées techniques. Les lycées qui se dirigent vers les IUT sont des techniciens spécialisés et très opérationnels, or c'est ce profil prioritaire dans l'industrie a besoin : elle exige de nouvelles compétences techniques poussées sur de nouveaux domaines, l'électronique par exemple. Les IUT permettent de s'affranchir d'une approche jugée trop scolaire des brevets de techniciens supérieurs³⁷¹.

Cette filière technologique est attractive pour EDF, friande de techniciens qualifiés à l'aube de son nouveau défi industriel : la construction du programme nucléaire.

Les élèves sortants des IUT, d'un niveau scolaire plus élevé, deviennent directement concurrents de ceux sortants des écoles de métiers internes à EDF.

De plus, en 1963 la création des collèges d'enseignement secondaire précède de deux ans la réforme des filières du second cycle. Les collèges d'enseignement technique³⁷², créés par la réforme de 1959, connaissent une croissance exponentielle : leurs effectifs doublent entre 1958 et 1968.

³⁶⁹ Pillet, M. La création du baccalauréat professionnel. Les processus de décision. *Formation Emploi*. N.52, 1995. Numéro spécial : *Construction et négociation des diplômes*. pp. 87-99.

³⁷⁰ Décret 66-27 <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000691770> La place prépondérante faite à l'Éducation nationale dans le dispositif s'explique d'abord par l'aspect financier de la loi : son but initial était de programmer des dépenses d'équipement (2 milliards prévus pour les trois années 1967, 1968 et 1969). La loi de 1966 est autant tournée vers la formation initiale de l'Éducation nationale que vers la formation continue.

³⁷¹ Benoist, P. Michel Debré et la formation professionnelle 1959-1971. *Histoire de l'éducation*, 2004, vol.101, no.1

³⁷² Deux diplômes coexistent alors dans ces collèges : le CAP préparé en trois ans après la cinquième, et le brevet d'études professionnelles en deux ans après la troisième. Celui-ci est instauré en 1966 et doit former des ouvriers qualifiés polyvalents.

21. UN SECOND NIVEAU DE RECRUTEMENT : LES AMT

À partir de 1967, deux niveaux de recrutement coïncident donc à l'école, auxquels on accède par deux concours différents. L'un est destiné à la formation d'agents d'exécution, l'autre donne accès à la formation d'agents de maîtrise. Dans les deux cas, la filière d'enseignement est de 18 mois, l'équivalent de la section préparatoire est donc intégré de fait dans le cycle d'agents d'exécution.

- Le premier concours s'adresse à des élèves en fin de troisième qui se dirigent vers un enseignement professionnel destinés à devenir agents d'exécution. Les effectifs annuels pour l'ensemble des écoles de métier se situent autour de 500 élèves.
- Le second concours s'adresse à des élèves ayant acquis le niveau de fin de seconde technique, et concerne une population d'élèves orientés vers un enseignement long. Ces élèves deviendront agents de maîtrise technique. Le niveau de sortie est celui du baccalauréat de technicien. Cette formation est complétée par un stage de six mois au niveau exécution.

Dans les faits, étant donné le nombre important de candidats au concours (4500 en 1968), le niveau de recrutement au concours AMT est plus élevé : dans une autre source³⁷³, nous apprenons que les élèves sortant de baccalauréat technicien, BTS ou IUT, représentent en 1968 un nombre significatif des candidats au concours AMT.

Outre un enseignement technique, l'enseignement de cette deuxième voie se concentre sur une adaptation rapide au poste de travail et la nécessaire polyvalence induite par les nouveaux enjeux de l'entreprise. Au sein de cette filière, l'enseignement pratique n'est pas exclu mais devient moins prioritaire.

Le premier concours AMT est organisé en 1968 et la première promotion de 56 élèves, entrée à l'école en octobre 1968, est donc placée en exploitation en avril 1970.

Les archives privées sur cette période sont à peu près inexistantes, une pourtant nous est parvenu : le manuscrit de souvenirs de Mohamed Mégherfi, entré à Gurcy pour une année de spécialisation dans la deuxième promotion d'AMT. Avant l'école de Gurcy, M. Mégherfi a fait une formation généraliste à Blida en Algérie et a passé un concours pour accéder à l'école de Gurcy-le-Châtel. Il raconte que son quotidien à l'école rejoint celui de la promotion d'agents d'exécution (la 56ème.) : lui aussi subit le bizutage, et n'a pas remarqué d'attitude particulière vis-à-vis de lui et de ses camarades alors qu'il était de niveau initial plus élevé. La seule forme de différenciation

³⁷³ Brochure *L'école nationale des métiers de Gurcy-le-Châtel*, octobre 1972

qu'il a vécue est celle liée à son origine algérienne, la guerre d'Algérie est encore dans tous les esprits...

21.1. L'IMPACT CHEZ EDF ; LA NOUVELLE CONVENTION DE 1968 ET LA FIN DE L'AUTONOMIE

Ces dernières réformes couvrent donc un périmètre très proche de celui de notre étude : avec la création des IUT, l'Éducation nationale permet la mise à disposition de techniciens spécialisés et l'enseignement se veut plus concret qu'en BTS. Or c'est bien le cœur du sujet de l'enseignement donné à Gurcy...

Par ailleurs, au sein des collèges techniques, le CAP est préparé en trois ans après la cinquième. À Gurcy ce diplôme est préparé par les élèves après qu'ils soient sortis de l'école, ils sont donc plus âgés que les élèves des collèges techniques qui le présentent à 16 ans. Le CAP préparé après Gurcy paraît donc d'un niveau plus élevé, ce qui revient finalement à une forme de dévaluation sur le marché industriel...

Pour EDF aussi, les besoins de qualification de la main-d'œuvre se modifient progressivement : le virage technologique va bientôt s'amorcer vers la construction du palier CP0 de la filière nucléaire REP³⁷⁴. À une période où la qualité de l'enseignement national s'élève, il devient difficile pour EDF de justifier de former des agents dont on pourrait penser qu'ils entrent en concurrence avec le personnel diplômé par les BTS ou les IUT.

La convention précédente liant l'Éducation nationale à EDF pour la contractualisation et l'encadrement des écoles de métiers date de 1961. La durée de la convention étant de cinq ans, une nouvelle convention aurait dû être rédigée en 1966. Or la convention suivante est signée le 31 décembre 1968 à date d'effet rétroactif au 1er juillet. Il est très probable que la signature de la convention ait été reportée de deux ans en raison des réformes importantes qui s'annonçaient sur le champ de l'enseignement technique au niveau national.

L'examen rapproché la convention de 1968 fait apparaître des différences majeures avec les précédentes :

- Elle est tout d'abord tripartite, c'est-à-dire engage non seulement l'Éducation nationale et EDF, mais aussi le ministère de l'Industrie. L'arrivée de ce nouvel acteur est importante, car elle pourrait signifier que les personnes sortant des écoles de métiers peuvent être embauchées tant à EDF que dans d'autres secteurs de l'industrie. Elle pourrait également signifier que la formation dispensée dans les écoles de métiers pourrait aussi s'adresser

³⁷⁴ Réacteur à eau Pressurisée, de licence Westinghouse

en formation continue à des personnes externes à EDF. C'est ce deuxième point qui est retenu, par cette convention de 1968, les écoles de métiers EDF s'ouvrent ainsi à des stagiaires externes à l'entreprise.

- Une autre différence importante avec la convention précédente : celle-ci ne fait plus mention de « Section Préparatoire » (SP). On se souvient que, dans les conventions précédentes, le principe d'une formation technique préalable au sein de l'école avait été défini comme provisoire ; c'est donc chose faite, les SP sont intégrés à l'enseignement de base pour la première filière.
- Cette convention ne fait plus mention du statut particulier d'école de métiers, qui a fait la renommée nationale et internationale de Gurcy.
- Elle modifie la répartition jusqu'à présent définie entre EDF et l'Éducation nationale : les professeurs sont désormais tous des agents EDF ; l'État participe très peu au financement, si ce n'est aux charges d'équipement « s'ils sont rendus conformes aux conditions définies par l'Éducation nationale »
- Le changement probablement le plus important est le suivant : les documentations pédagogiques et les épreuves sont désormais conçues... par l'Éducation nationale, qui exerce aussi un contrôle pédagogique et doit rédiger un rapport annuel sur le fonctionnement de l'école. Cette transmission d'un des fondements du CETAP a dû être perçue comme une forte ingérence. Pourtant, le CETAP lui survivra largement : son action reste encore très vivace comme le montrent plusieurs sources postérieures à 1968.

Faisons donc la synthèse des nouveautés apportées par cette convention : elle supprime le statut d'école de métiers donné douze ans auparavant au travers de la convention de 1956 ; elle s'ouvre à un public différent, non seulement cadre mais aussi du personnel externe à entreprise ; enfin, elle fait théoriquement basculer la conception et le développement des outils pédagogiques depuis le CETAP vers l'Éducation nationale.

21.2. 1967, UN TOURNANT DANS L'HISTOIRE CULTURELLE

L'année 1967 marque un coup d'arrêt à la croissance des effectifs des promotions.

Cette situation est aisément visible par l'analyse des effectifs des promotions, présentée en annexe. Début 1969, la 54ème promotion est composée de 128 élèves, la même année la 55ème promotion n'en comporte que le tiers avec 46 élèves seulement. De plus, cette 55ème promotion est la première depuis la création des écoles en 1940 à ne pas porter de nom de promotion. L'absence de parrain est très significative d'un changement culturel important.

21.2.1. Un basculement du niveau initial à l'aube de l'ère nucléaire

À cette date, seul un tiers des effectifs de la filière technique au niveau d'exécution est issu des écoles de métiers, les deux tiers restants sont embauchés sur le marché local du travail. En 1968, cela représente 4800 agents embauchés, soit 7 % de l'ensemble du personnel d'exécution. Par ailleurs, la proportion de personnel d'exécution diminue fortement à partir de cette date au profit d'une filière croissante embauchée au niveau agent de maîtrise. Ce basculement d'une majorité d'embauches depuis le collège exécution vers le collège maîtrise est significatif de la volonté d'EDF d'élever le niveau de ses agents d'exploitation. Alors que dans la filière thermique, l'entreprise avait fait le choix dans les années 1950 d'une majorité d'exploitants issus du collège exécution, à l'aube des années 1970, le niveau de qualification initiale se veut plus élevé dans la filière nucléaire.

21.2.2. L'impact limité des « événements de mai 1968 »

Évidemment, puisque nous constatons une évolution forte de la formation à Gurcy dans les années 1967/1968, se pose légitimement la question de l'impact des événements de mai 1968 sur l'école et les élèves. Nous avons interrogé Daniel Allier sur ce point, qui certes venait de quitter la direction de l'école, mais y restait néanmoins attaché. Le système d'autodiscipline qui permet une très large autonomie des élèves sur leur vie quotidienne aurait permis de limiter tout débordement ou mouvement de contestation. Par ailleurs, l'école est très isolée et les moyens de connexion avec le monde extérieur relativement limités. Il est donc assez probable que les élèves aient eu assez peu d'échos des événements se déroulant à Paris. Dans les faits, nous n'avons aucune source, si ce n'est le vécu de Mohamed Mégherfi, qui puisse nous renseigner sur un quelconque impact des événements de mai 1968 à l'école de Gurcy-le-Châtel.

En revanche, l'analyse des sources de quelques années postérieures à 1968, complétée par quelques indices, comme l'absence de parrain de promotion, nous permettent d'affirmer que la culture propre à l'école, et transmise de promotion en promotion depuis 25 ans connaît un point de rupture. Les photographies des promotions de la fin des années 1960 montrent des garçons aux cheveux plus longs, et surtout, dès le début des années 1970, l'uniforme est visiblement supprimé. En 1971, les élèves votent l'arrêt des traditions. Cet événement semble très significatif du changement culturel opéré à l'école. Le système de domination des anciens sur les nouveaux n'est plus accepté, on suppose que la nouvelle génération souhaite un fonctionnement plus démocratique et moins ritualisé.

Cette évolution poursuit son inexorable progression, jusqu'à accueillir en 1986 son dernier élève en formation initiale. Cette date coïncide avec le dernier jalon de la structuration de

l'enseignement technique en France : la création en 1985 du lycée professionnel, qui de fait devient concurrent de la filière de formation des agents d'exécution dans les écoles de métiers. C'est la fin de la période d'apprentissage en entreprise : l'école d'apprentissage Renault, bien que reposant sur des concepts absolument différents et dans un secteur industriel ne portant pas les mêmes enjeux, clôture la formation initiale des élèves à la même date.

22. VERS LA FIN DE LA FORMATION À GURCY-LE-CHÂTEL

Ainsi, en quelques années, le fonctionnement de l'école aura été largement bouleversé. Alors qu'en 1965 l'école semblait à son apogée à la fois dans son expansion internationale et dans ses fonctionnements ritualisés, toutes ces caractéristiques ont été renversées dans un intervalle d'à peine quatre ans.

La filière des agents d'exécution doit désormais partager l'accès à l'école avec une filière de recrutement de niveau plus élevé ; la convention de l'Éducation nationale met l'école sous une tutelle bien plus contrainte et lui enlève son statut d'école de métiers ; les promotions deviennent aussi beaucoup moins nombreuses. Le fonctionnement très ritualisé de l'école : l'autodiscipline, les traditions, la relation dominante des anciens élèves sur les nouveaux, tous ces facteurs qui faisaient le propre de l'école et avaient été largement commentés et valorisés pendant 25 ans se sont presque éteints en quelques années.

Malgré ces soubresauts, le contenu de la formation reste bien vivant au cours des années qui suivent cette seconde diversification. L'école reste embarquée dans les enjeux de son temps, en installant par exemple en 1971 un simulateur de conduite de tranche thermique à l'attention des chefs de bloc qui en coordonnent la conduite. Fidèle à son modèle pédagogique expérimental, le simulateur est la reproduction à petite échelle des principales installations d'un groupe de 250 MW avec chauffage au charbon ou au fioul. Il permet de provoquer plus d'une centaine d'anomalies ou d'incidents pour former les agents en formation initiale et continue. Dix ans après, c'est à Gurcy qu'ont lieu les premières formations pour les responsables de salles de commande de centrales REP, nouvellement embauchés au niveau BTS ou IUT.

La direction d'EDF décide en 1984 l'arrêt de la formation initiale des élèves, et l'école reçoit son dernier élève en avril 1986. Le dernier challenge sportif inter-école a lieu en mars 1986. Malgré la clôture de cette formation initiale, l'école de Gurcy-le-Châtel poursuit son évolution en formant des jeunes gens au niveau maîtrise, destinés à l'exploitation du parc thermique à flamme puis du parc nucléaire. Par ailleurs, l'école s'ouvre lentement à la mixité : lors du concours de 1985, 436 candidats sur 8900 sont des jeunes filles.

La coopération technique internationale du CETAP se poursuit³⁷⁵, sur un rythme néanmoins bien moins élevé que la décennie précédente. Ainsi, en décembre 1971, le deuxième centre des métiers de l'électricité de Côte d'Ivoire est inauguré par le Président Houphouët-Boigny.

Au final, cinquante ans après la création d'un petit centre de formation professionnelle, qui aurait imaginé une telle destinée, avec l'apport d'une formation spécialisée, originale, faite de pédagogie expérimentale et d'un esprit résolument humaniste, à 7600 élèves dont 6800 agents d'exécution et 730 agents de maîtrise technique ?

23. CONCLUSION

Cette seconde étude vient achever l'histoire du centre de formation professionnelle de Gurcy-le-Châtel, devenu en 1956 « école nationale des métiers ». L'analyse du sujet sur l'ensemble de la période a permis de le situer dans le contexte d'une progressive structuration de l'enseignement technique au niveau national. Cette analyse nous a finalement amené à conclure que, même si cette « petite » école vit en apparence en autarcie, dans un isolement à la fois géographique et social, elle reste toutefois très liée à son environnement.

L'ensemble de l'étude nous a permis de dégager les points clés suivants :

- Dès sa création, puis après la nationalisation d'EDF, la formation dispensée à Gurcy, tant dans son contenu que dans sa forme, reste étroitement liée aux enjeux de l'entreprise. La reconstruction du pays exige une main-d'œuvre abondante et qualifiée, puis l'évolution de la nature du parc de production d'électricité impose une évolution du contenu de la formation auquel l'école aura su s'adapter.
- Par ailleurs, la nature même de l'école en fait un cas tout à fait particulier : la pédagogie qui y est développée, très spécifique car expérimentale, a été nourrie de diverses influences, mais a su conserver les principes qui ont fait son succès. L'évolution des usages des caisses pédagogiques de Gurcy en est un bon exemple.
- La culture développée à Gurcy, présente dès l'origine, mais à qui une impulsion nouvelle a rapidement été donnée, est très spécifique, car elle a repris en partie celle d'autres institutions, notamment de Grande-Bretagne. Les traditions, transmises de promotion en

³⁷⁵ « En dix ans, de 1963 à 1973, la superficie du CETAP s'est accrue de 1000 m², et le personnel permanent est passé de 21 à 56 agents», brochure CETAP de septembre 1973. Par ailleurs, un rapport de la mission de Jacques Henckès auprès de la Société nationale d'Énergie à Brazzaville (Congo) en octobre 1974 rend compte du foisonnement pédagogique qui l'animait encore.

promotion, et le système d'autodiscipline qui favorise la responsabilisation des élèves (malgré ses travers), constituent les piliers de cette culture spécifique.

- Sur l'ensemble de la période étudiée, malgré la forte évolution du contexte, un point fondamental demeure : l'objectif d'une formation globale, à la fois humaine, technique et physique. Sur ces trois points, la direction de l'école aura à cœur de trouver les moyens pour former les élèves tout en les sensibilisant à la mission de service public induite par la nationalisation de l'électricité.

L'ensemble de ces particularités, qui feront de l'école de Gurcy un cas singulier dans le paysage de l'enseignement technique, sans pour autant en faire un îlot, a construit progressivement ce que l'on appelle « l'esprit Gurcy ». Cet esprit qui anime les anciens élèves, parfois encore 70 ans après leur sortie de l'école, demeure très vivace. Il est pétri de valeurs humanistes, faites de solidarité, d'un attachement très fort à l'entreprise, et de la conscience d'une responsabilité personnelle dans un enjeu national.

Dans une plus large perspective, l'étude de plusieurs points permettrait de poursuivre cette recherche : nous avons analysé l'école de Gurcy dans son environnement, et avons saisi les sphères d'influence qui ont permis de construire sa pédagogie spécifique.

Par la suite, la réciproque pourrait être interrogée : les modes d'enseignement dans les établissements publics d'enseignement, notamment ceux qui se veulent expérimentaux, par exemple les IUT créés en 1966, ont-ils été influencés d'une façon ou d'une autre par la méthode pédagogique développée à Gurcy ?

Par ailleurs, plusieurs entreprises ont fait également le choix d'une formation autonome de son personnel, par exemple Renault, Peugeot ou la SNCF. Nous aurions souhaité pousser plus avant l'analyse comparée de ces écoles, bien qu'un premier examen conduise à singulariser le cas d'EDF, qui, par son approche culturelle et expérimentale de la formation, en fait un cas singulier. Néanmoins, il serait intéressant de rechercher si d'éventuels échanges sont intervenus entre les pédagogues de diverses écoles d'apprentissage, si différentes soient-elles.

Enfin, en positionnant le champ d'étude sur une approche exclusivement culturelle, nous pourrions envisager d'analyser plus avant l'influence qu'ont eue ces écoles de métiers sur la culture d'entreprise d'EDF. Les écoles de métiers ont certes formé 33 000 élèves, mais le personnel d'EDF était trois fois plus nombreux. L'analyse d'une influence réciproque entre la culture d'entreprise d'EDF et celle des élèves des écoles de métiers pourrait ainsi enrichir la présente recherche.

Les mots qui clôturent l'étude sont ceux d'un ancien élève se remémorant un épisode assez récent, significatif de l'esprit qui a régné au sein de Gurcy pendant quarante ans : « Je vais vous donner un exemple. Vous vous souvenez de la tempête de 1999. Je ne sais pas si vous vous rappelez que les gens applaudissaient les agents d'Électricité de France lorsqu'ils étaient sur la route et qu'ils avaient remis le courant. Alors qu'il y avait de multiples raisons. Mais il en est une dont personne ne parle, mais moi j'en suis absolument certain : les deux tiers des équipes qui ont réparé étaient menées par des anciens des écoles de métiers. Ils étaient tous à la retraite mais ils sont spontanément revenus de tous les coins de France pour aider et remettre le courant aux français. L'esprit qui régnait dans ces écoles, il s'est retrouvé à ce moment-là, on s'est tous retrouvés. C'était évident pour tous, c'était le service public. Moi j'étais en vacances à ce moment-là. Je ne veux pas me donner en exemple, le problème n'est pas là. Mais je suis rentré de vacances, et j'ai été au travail. Et après, j'ai retrouvé des anciens et on a discuté longtemps. Tout le monde a fait pareil. Sans que cela pose un problème. Sans même que cela soit une interrogation.³⁷⁶ »

Cet « esprit Gurcy » reste la marque bien vivante de cette mémoire.

Il restera pour 7500 Fulgurs et leurs directeurs le souvenir d'une « école magnifique »

une École de la Vie ...

ANNEXE 1 : TÉMOIGNAGES D'ANCIENS ÉLÈVES

Dans le cadre de la préparation du présent mémoire, la grande majorité des informations a été difficile à documenter car les sources publiques étaient rares. aussi, comme indiqué, j'ai dû me tourner vers des archives privées et lancer une vaste collecte d'archives privées sous forme de documents ou d'objets.

Parallèlement, au travers du réseau des anciens élèves, j'ai pu, grâce à quelques-uns, prendre contact avec plusieurs anciens élèves, représentatifs de l'ensemble de la période

³⁷⁶ JC Rouvière, 46ème promotion

étudiée. Avec certains, j'ai pu conduire un entretien oral qui a fait l'objet d'enregistrement avec leur accord. Pour d'autres, ils m'ont adressé un témoignage écrit de leur passage à Gurcy et de leurs souvenirs.

Des extraits de ces entretiens et de ces témoignages sont reproduits ci-après. Un lien internet permet d'y accéder dans leur intégralité. Pour donner un large accès à court terme à leur témoignage, mais laisser à chacun son histoire, un système particulier de lien a été mis en place par un ancien élève qui m'a beaucoup aidé dans cette entreprise, André Sannier, 28ème promotion : le document ou l'entretien sera effacé à 60 jours s'il n'est pas sollicité, ainsi l'entrée dans le « domaine public » reste limitée.

23.1. 11^{-ÈME} PROMOTION (1947), JEAN-JACQUES CHARON, TÉMOIGNAGE ÉCRIT.

<https://cjoint.com/c/HFondoL7iWF>

23.2. 11^{-ÈME} PROMOTION (1947), RENÉ RAULT VERPREYS,

DÉCÉDÉ EN MARS 2016.

MANUSCRITS RETRANSCRITS PAR ANDRÉ SANNIER

<https://cjoint.com/c/HGkiO3AvzzF>

Ces souvenirs datent de 70 ans. La mémoire conserve principalement les faits marquants. Je vais essayer de mettre en route la machine à remonter le temps

GURCY. Pourquoi ? Comment ? J'avais 17 ans et demeurais avec mes parents en Bretagne, dans le pays bigouden. Mon père était contremaître dans une minoterie et le salaire n'était pas lourd. Pour faire bouillir la marmite, ma mère confectionnait souvent très tard dans la nuit, des poupées bretonnes pour une société locale. J'avais obtenu en 1941 mon certificat d'études primaires. Le document le confirmant est assez rare car de grandes dimensions (50 x 40) avec en couleur la représentation de la mer et de bateaux. La marine de pêche, de commerce ou nationale était l'avenir pour la plupart des jeunes de la région. Sur un des côtés est représentée une église et un calvaire qui montrent combien était considérable la religion à cette époque en Bretagne.

Après avoir obtenu mon BEP et mon BEPS, j'avais, pour des études secondaires, intégré le collège mais comme "pion" (surveillant), ce qui permettait à mes parents de me faire suivre ces études en étant nourri et logé. Alors que j'étais en classe de première (l'année du bac), mes parents ont entendu parler par des gens qu'ils connaissaient, d'une école gratuite qui préparait au métier d'électricien : le centre de formation de Gurcy-le-Châtel où un de leurs jeunes parents était passé.

Pour mes parents, c'était la possibilité de me donner un métier. À cette époque, même à 17 ans, on ne se rebelle pas et même si devenir électricien n'était absolument pas de mon goût, j'ai opté pour cette option.

J'ai dû passer, sans doute à Quimper, un examen ou un concours qui regroupait tous les candidats de Bretagne. J'ai été admis pour faire une année d'apprentissage au centre de formation de Gurcy.

Cette année à l'école devait être complétée par deux années de stage en industrie ou en entreprise d'électricité. Certains admis, sans doute en raison de notes inférieures, devaient faire un an et demi au centre. On les appelait les préenclenchés.

Ils n'étaient pas les mieux servis, car si l'école était gratuite, nous avions tous une activité complémentaire. Les uns étaient chargés du ménage (service intérieur), et d'autres allaient dans des équipes de coupe qui consistait au dessouchage des arbres du parc pour aménager les terrains de sports. D'autres enfin, étaient affectés à la ferme où le travail était sale, dur et le fermier qui les commandait difficile d'abords.

Pour rejoindre Gurcy de la Bretagne, il fallait aller à Paris et, de là, prendre un train pour Nangis ou Montereau. Ensuite, un car nous emmenait vers Donnemarie-en-Montois ; le chauffeur du bus devait avoir l'habitude car il s'est arrêté à l'entrée de l'allée qui mène au château, pour laisser descendre plusieurs garçons, comme moi, venus faire leur apprentissage. En raison de la longueur et du prix du voyage, je ne suis pas retourné chez moi durant cette première année.

Les lieux. À cette époque il n'y avait que le château où se trouvaient les dortoirs, les salles de cours, et sur le côté gauche du château, un baraquement qui servait de réfectoire. À une centaine de mètres du château, se trouvait une sorte de place sur laquelle on pénétrait par une porte ancienne.

Autour de cette place étaient installés, dans des bâtiments, les ateliers pour apprendre les travaux pratiques : la forge, l'ajustage, les installations électriques intérieures... etc.

L'enseignement était complet, autant oral que manuel et les enseignants dévoués de grande qualité. Il devait y avoir dans un coin du parc, deux pavillons pour le directeur et son adjoint.

Derrière le château jusqu'à la forêt qui entourait le centre à perte de vue avait été construit le stade pour le sport.

La direction du centre attachait une grande importance au sport. Elle voulait faire de l'équipe de football, l'une des meilleures de la région. Il y avait aussi une équipe de rugby, mais d'un plus faible niveau régional que l'équipe de foot. Faire partie de l'équipe donnait un certain nombre de privilèges. En raison des déplacements, les repas des sportifs étaient décalés et améliorés par rapport à ce qui nous était servi par les élèves faisant partie du service intérieur.

D'autre part, dans le classement final en fin d'année, on retrouvait dans les meilleures places les sportifs. Il y avait un avantage, c'est qu'en raison du rang de classement, jusqu'à la 20 ou 30ème place, on pouvait choisir son lieu d'affectation pour les stages et le travail que l'on souhaitait faire.

Dans ces lieux je citerai également le cimetière des promotions, situé dans une grotte. J'en reparlerai dans les traditions.

Comme je le disais, les repas étaient assez frugaux, les tickets pour le rationnement étaient encore d'actualité. Ceux qui avaient un peu d'argent, pouvaient acheter, tous les soirs, auprès de l'intendant, une baguette de pain.

À l'extérieur du château, à quelques centaines de mètres, il y avait une boutique tenue par une personne que nous appelions "l'écrevisse". Pourquoi ? Dans cette boutique, on trouvait de tout y compris les cigarettes et ceux qui le pouvaient, achetaient confitures, chocolats, etc....

Les Traditions. Ainsi que relaté dans votre article, il y avait le baptême électrique. Il me semble qu'à l'époque où j'étais à Gurcy, tous les bleus avaient droit à ce baptême, mais mes souvenirs sont flous.

En complément à cette tradition, il y avait le bizutage comme cela se pratiquait et se pratique encore dans de nombreuses écoles. Précédés par des anciens armés de gourdins et après les anciens en tenue d'apparat (je ne me souviens pas des noms que nous leur donnions) venaient les bleus dans un défilé qui allait du château au cimetière situé dans une grotte ; après la visite à la tombe de la promotion, des anciens toujours dans la grotte, les anciens armés de gourdins se plaçaient de part et d'autre du passage des bleus pour sortir et lorsque ces derniers passaient, ils recevaient bon nombre de coups de bâtons.

La Direction et l'Encadrement. Le directeur était effectivement Monsieur Lambert.

Le fermier qui élevait des cochons avec l'eau de vaisselle et les restes de nourriture était assez rustre et j'évitais de me trouver avec lui. Comme je l'ai dit précédemment, les anciens étaient tous dévoués et cherchaient à nous transmettre leurs connaissances.

Le professeur principal qui enseignait l'électricité était Monsieur Henckés. Il avait ses têtes, la mienne ne lui revenait pas. Pourquoi ? Peut-être n'étais-je pas assez compréhensif sur les cours qu'il dispensait ou alors est-ce peut-être un complexe de taille ; j'ai toujours été grand, 1,86 m à 17 ans, et Henckés en était loin.

Le professeur d'électricité appliquée était Monsieur Jolivot dit "gros Bill". Il était jovial et sympathique et ne semblait pas avoir de parti-pris. Il en était de même des professeurs dans les ateliers. Pourquoi est-ce que je me souviens que le professeur d'ajustage répétait : "à plus la lime est douce, à plus il faut la carder". Pourquoi je me souviens aussi qu'il était l'époux de "la craquette" l'infirmière.

Monsieur Lambert, le directeur, je l'ai rarement rencontré. Il avait je crois très à cœur son école, qu'il rêvait d'être un exemple pour toutes les autres écoles de métiers. C'est dans cet esprit qu'il avait instauré l'autodiscipline et s'occupait beaucoup des équipes de football et de rugby à qui il accordait un certain favoritisme, surtout lors des compétitions.

L'auto-discipline. C'était un grand mot, souvent prononcé par le personnel d'encadrement. Il appartenait aux élèves de se gérer eux-mêmes sans avoir de surveillant. Je crois que dans certains domaines, ça fonctionnait (la propreté des personnes, celle des lieux) mais cela n'empêchait pas certains larcins dont les auteurs étaient jugés par le conseil des anciens. Comme toute justice "selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir !" Je crois que les centres de formation qui se sont créés par la suite en France, n'ont pas autant fait de l'autodiscipline.

Les cours. Une bonne moitié de notre temps était consacrée aux travaux généraux. Comme je l'ai dit, j'étais dans une équipe de coupe, ce qui nous a conduits au premier rang des travailleurs pour creuser la piscine. Il a fallu en retirer des tombereaux de terre, malgré que parfois nous étions fatigués et avions faim.

Pour l'encadrement qui avait ces idées, il fallait comme dans le sport, la réussite la plus complète. Après des mois de travail, le but était atteint. Si je me souviens bien, il y avait une île au milieu de la piscine je ne sais plus dans l'honneur de quoi, une date marquante où à la fin des travaux, mais une fête avait été organisée sous un emblème exotique, et nous avons répété des chansons pour ce jour mémorable.

Les sports. Le sport était le moteur de la journée et pour essayer de figurer dans l'équipe. J'ai fait des tentatives pour y réussir à faire du foot et du rugby. Curieusement je n'ai pas souvenir de moniteur de sport.

Les loisirs. Les loisirs étaient très limités à cette époque. On travaillait même le samedi. Je me souviens de quelques séances de cinéma projetées dans la grande salle du rez-de-chaussée du château. Le dimanche, certains se rendaient à Donnemarie-en-Montois, distante de quelques kilomètres.

La finale. À ce rythme, le temps s'écoule vite et une année est vite passée. À l'examen final, j'étais 56ème sur 72. Il n'était donc pas question pour moi de choisir la région ou le travail pour les stages.

Beaucoup d'entre nous tremblaient car ils savaient que pour certaines affectations, ce n'était pas du gâteau et que cela n'apportait rien de plus en connaissances (par exemple être affecté dans une équipe d'éclairage public dans une grande ville où l'on passait son temps à remplacer les ampoules).

Quand, pour moi, le couperet est tombé, j'ai été rassuré car, sur mon affectation, je n'avais pas entendu de mauvais bruits. J'étais affecté pour un an de stage aux Forges et Ateliers de Construction Électrique de Jeumont (Nord). Cette usine située à la frontière franco-belge employait 6000 ouvriers, français et belges. On y fabriquait des moteurs, des transformateurs, des condensateurs, du modèle le plus petit jusqu'aux turbines pour les barrages hydrauliques.

Au cours de l'année de stage, nous tournions dans les ateliers pour connaître la fabrication des divers matériels à laquelle nous participions. Nous allions également en plates-formes d'essai afin de tester tous les matériels. Dans l'atelier de confection des moteurs, il y avait des asiatiques qui avaient une dextérité et habileté étonnantes pour confectionner les bobines. À Jeumont, tout était en place pour notre hébergement. Nous étions une dizaine de la même promotion.

Nous avions à disposition un baraquement avec des chambres à deux ou trois lits métalliques pour coucher. Il y avait une pièce pour faire, par nous-mêmes, la cuisine et la vaisselle. Peut-être parce que j'étais le plus grand, Monsieur Canonne, qui était venu nous montrer le bâtiment, m'a désigné responsable du groupe et à ce titre je devais, entre-autres, faire l'inventaire du matériel de cuisine, demander, à Gurcy, de nous fournir le matériel nécessaire en gamelles et chaudrons, et établir des tours pour faire la cuisine et la vaisselle.

En complément de l'apprentissage du métier, c'était également l'apprentissage de la vie. Bien des fois, le lundi matin, et parfois d'autres jours, l'un d'entre nous se levait pour aller pointer pour

tous les membres du groupe car, à l'usine, il y avait à l'entrée, une pointeuse et quelques minutes de retard amputaient beaucoup notre faible salaire.

Souvent, le midi, nous allions déjeuner dans un petit restaurant qui faisait cantine et tous les jours nous avions droit à un potage à base de céleri. Ce sont des souvenirs qui restent.

À l'issue de cette première année de stage, nous pouvions choisir une région pour la seconde année. Pour des raisons personnelles, j'avais choisi la Normandie. J'ai été affecté avec trois ou quatre nouveaux camarades comme tableautier au grand centre de répartition de "Roi Aube" dans l'Orne. En fonction des incidents sur le réseau, depuis le 15 kV jusqu'au 400 kV, et de la répartition des charges en fonction de la demande en électricité qui était faite par les dispatchers, nous devons faire les manœuvres des disjoncteurs et des sectionneurs nécessaires. En plus, pendant les huit heures de notre présence, il fallait faire en permanence des relevés sur de nombreux appareils.

(...) Pour faire mon service militaire, j'étais envoyé à Meknès au Maroc. Je suis parti de Port-Vendres pour Alger, à fond de cale, dans un paquebot, parqué avec tous mes collègues comme des bagnards. D'Alger nous avons pris un train de marchandises avec de nombreux arrêts pour rejoindre Meknès en une semaine.

À l'époque, le Maroc était encore un protectorat de la France et, à ce titre, un certain nombre de Français y résidaient, pour y développer des progrès en différents domaines.

J'ai trouvé le climat du Maroc agréable et après avoir fait mes classes et être passé Maréchal des Logis, ce qui me permettait de revenir en France sur un paquebot en cabine et non plus en fond de cale, j'ai postulé dans trois sociétés : les chemins de fer Marocains, électrifiés depuis très longtemps, la production thermique aux Roches Noires à Casablanca et la société Marocaine de Distribution à Casablanca.

Un fait marquant, le jour où je vais passer ces concours à Casablanca, c'était dans cette même ville l'enterrement du boxeur Marcel Cerdan. Ayant été reçu aux trois concours, j'avais le choix. J'ai choisi, au hasard, la Société Marocaine de Distribution où nous étions 7 ou 8 français pour faire tourner une société de 350 personnes. Ayant pour mission d'alimenter le mieux possible, en eau et électricité, une ville de plusieurs millions d'habitants. J'arrêterai là cette première partie car si j'abordais ma carrière pendant laquelle, en 35 ans, j'ai déménagé 10 fois en France, du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est, il me faudrait beaucoup de temps surtout que cette carrière, que je ne regrette pas, a été beaucoup remplie par des activités nombreuses et variées.

Dans cette carrière, j'ai été guidé par un point essentiel : je ne voulais pas tirer le diable par la queue comme j'avais vu le faire par mes parents ; j'ai toujours été travailleur et le plus consciencieux dans mes responsabilités ; c'est avec des coups de chance, ce qui m'a permis

d'avoir un déroulement de carrière honorable. Si ça vous intéresse, il faudra me donner le temps de tout raconter.

Après 11 mois de service militaire au Maroc, je suis revenu en bateau, dans une cabine, du fait que j'étais sous-officier, de Casablanca à Marseille où je suis passé à la caserne Saint Charles pour être démobilisé. Deux semaines plus tard, je repartais de Marseille pour Casablanca afin d'occuper le poste que j'avais obtenu après concours à la Société Marocaine de Distribution (électricité-eau). J'étais embauché en qualité de chef-ouvrier au laboratoire. Il est évident que la fonction et le salaire était nettement supérieur à ce que j'aurais eu en France pour démarrer, j'avais 21 ans.

(...) J'ai été réintégré à EDF, à Granville dans la Manche en tant que monteur-électricien à la catégorie 7, un des plus bas échelons de la grille des salaires de l'époque.

Le district ne s'étendait qu'à une dizaine de kilomètres autour de Granville. Un des véhicules était réservé au chef de district qui allait faire les devis chez les clients pour les branchements, étudier les travaux à réaliser et surtout pour faire le tour des bistrots (paix à son âme, il en est mort). En Normandie, à cette époque, dès que vous rentriez dans une maison, on vous servait le café mais aussi et surtout la bouteille de calva à plus de 50°. Un peu plus au sud, il y avait de très nombreux bouilleurs de cru, distillateurs de calva et, dans cette région, il était notoire qu'un chef de district atteignait rarement les 45 ans.

Toutes les constructions de Granville sont bâties en granit. Pour les branchements, il fallait sceller des potelets sur lesquels arrivaient les fils électriques nus et d'où partait un câble jusqu'au tableau de comptage situé à l'intérieur de l'habitation. Pour sceller dans le granit, les deux bras qui tenaient la hampe du potelet il fallait creuser au burin et au marteau, des trous dans le granit de 20 à 30 cm.

Nous ne disposions d'aucun matériel mécanique ou électrique ; il fallait tout faire à la force du poignet. Nos outils, nous les fournissions nous-mêmes ; j'avais appris avec les anciens à confectionner les burins en coupant des tiges fortement aciérées de vieux poteaux béton et en les battant, après les avoir chauffées au rouge à la forge (oui nous disposions d'une petite forge sur roulettes).

Après avoir mis le potelet, il fallait passer le câble parfois sur plus de 10 m le long des habitations, toujours en granit. Pour mettre des colliers, nous utilisions un tamponnoir, sur lequel en le tournant entre les doigts, on tapait avec un marteau pour faire un trou dans le granit pour sceller au ciment la patte du collier. Les pistolets pour fixer des pattes de colliers dans les matériaux durs ne sont venus que 10 ans plus tard. Pour aller faire ces branchements, parfois à plusieurs kilomètres, nous partions à deux. L'adjoint emmenait sur place les échelles et le gros matériel avec un des

véhicules, et nous, nous suivions avec nos vélos car nous n'avions pas d'autres moyens de transport.

Sur nos guidons de vélos, il y avait toujours un ou deux étuis de masque à gaz qui avaient été récupérés après la guerre et qui nous servaient à transporter et à isoler de l'humidité le plâtre et le ciment dont nous avions besoin.

Bien des gens se demandent, à l'heure actuelle, pourquoi les agents EDF partent encore, pour un certain nombre, à 55 ans. Si ces gens avaient connu notre travail, à cette époque, par tous les temps, ils comprendraient le pourquoi de l'origine de ce statut. Il est vrai que les moyens ont considérablement évolué maintenant. Je me souviens d'un jour où, pour un branchement dans un lieu situé à 5 km du district, il était nécessaire d'implanter un poteau en bois. Pour cela nous avons chargé le poteau sur une charrette à deux roues. Nous étions quatre ; avec le poteau, il fallait les fourches de levage, les outils pour faire le trou où mettre le poteau (pelle curette, barre à mine). Nous avons également chargé nos outils et nos vélos sur la charrette et, en la poussant, sommes allés faire le travail à 5 kms.

On peut saluer tous ces anciens qui n'ont pas tous atteint l'âge de la retraite ou qui y sont arrivés en très mauvais état après des années de ce que l'on appellerait aujourd'hui, le bagne. Combien de jeunes ont connaissance de cela. Toujours concernant les moyens pour travailler, la plus grande partie de nos interventions se situaient en hauteur. Seuls les réseaux haute tension étaient souterrains dans la ville. Nous ne savions pas ce que c'est qu'un élévateur. Nous n'avions comme moyens d'ascension, que des échelles pour travailler sur les immeubles et réaliser les branchements et que des échelles pour travailler en haut des supports ; pour les supports en bois, nous avions des grimpettes ; pour grimper, ça allait bien, mais comme poste de travail ce n'était pas évident.

(...) Tous les mois, une équipe de monteurs était de corvée. C'était la tournée pour couper le courant aux personnes qui n'avaient pas payé leurs factures après avoir reçu deux lettres recommandées. Il y avait les habitués des non-paiements que nous connaissions et qui, en général, nous payaient quand nous allions pour leur couper l'alimentation électrique. Mais il y avait aussi des pauvres gens qui, malgré toute leur bonne volonté, ils n'avaient pas les moyens de payer ; que de larmes et de tristesse pour les clients et pour nous-mêmes.

Nous avions un collègue, Pierrot, qui était très aisé financièrement, sa femme tenait une grande crèmerie à Granville. Il était aussi sensible que nous mais très souvent après ces tournées, il disait que les gens l'avaient payé mais il sortait l'argent de son propre porte-monnaie. Quand on voit ce qui se passe à l'heure actuelle, c'était quand même une autre époque.

Mes supérieurs et le chef de subdivision qui se trouvaient près du district, ont vu rapidement que je pouvais les aider dans d'autres activités. C'est ainsi que je me suis vu confier par le chef de subdivision des travaux de câblage pour appareils électriques sur panneaux et autres activités diverses qui demandaient du savoir-faire. Au large de Granville, à 17 miles nautiques, se situe l'avant-dernière île française, la dernière étant les Minguiers avant l'archipel des îles anglo-normandes.

Cette île dont je vais parler est Chausey, je devais aller je devrais dire l'archipel de Chausey car à marée haute, on découvre une cinquantaine d'îlots, mais à marée basse, environ 350 îlots, car là se produit la plus importante marée d'Europe (14 m. de différence entre haute et basse mer). Seule l'île principale est habitée. À une époque ancienne, son granit tiré de carrières a servi à construire de nombreux bâtiments en France et notamment Notre-Dame de Paris.

(...) La centrale électrique était prévue dans un local du phare. (...) Monter une centrale électrique avec un moteur Baudouin et une liste en anglais demandait, tant au point de vue mécanique qu'électrique, un travail important. Nous avons notre travail et bien souvent, le soir après le repas, on travaillait jusqu'à minuit. Une entreprise privée est venue installer les poteaux en bois et les fils, mais pour alimenter chaque maison, c'est-à-dire faire les branchements, c'est encore moi qui ai été chargé de ce travail avec un jeune de mon âge.

Nous avons tamponné des centaines de trous dans le granit pour mettre les pattes de colliers pour le passage du câble. Je connais la dureté du granit de Chausey. Enfin, après bien des péripéties trop longues à décrire, la centrale a fonctionné et les abonnés ont été alimentés. Il s'est alors passé un fait dont je suis obligé de parler. J'étais à Granville et le chef de subdivision m'a convoqué dans son bureau.

Il m'a dit : « Monsieur Gaspard, directeur général d'Électricité de France, accompagné de Monsieur Khun de Chizelle, directeur général de Gaz de France et de ses principaux collaborateurs vont venir visiter la centrale de Chausey. » Il me dit : « Moi-même retenu de longue date par ailleurs, je ne serai pas là et mon adjoint qui vient d'être nommé ne connaît pas Chausey, alors c'est toi avec Pierre qui êtes chargés de les accueillir et de leur faire passer le plus agréablement possible les deux jours complets qu'ils passeront sur l'île, tu as carte blanche ».

Curieusement, à l'époque, ça ne m'a pas impressionné. Comme souvent nous allions à Chausey pour surveiller la marche de l'installation j'avais toujours ma chambre au phare où il y en avait plusieurs disponibles. Les personnes venant faire cette visite étaient environ 10 ou 12, y compris les femmes de trois d'entre eux. Monsieur Gaspard était seul.

J'avais prévu de le loger dans une des chambres du phare, les autres personnes étant à l'hôtel de la personne à l'origine de la construction de la centrale. Pour agrémenter le séjour de tout ce

petit monde j'avais prévu, avec deux pêcheurs de l'île, une journée où nous irions en mer à la pêche aux maquereaux et une journée où nous irions relever les casiers à homards, très nombreux autour de l'île. Le lendemain de l'arrivée sur l'île de ce groupe, j'avais prévu deux bateaux. J'avais acheté des lignes neuves pour pêcher à la traîne et nous sommes partis à la pêche aux maquereaux sur une mer très calme. Tout le groupe était avec un pêcheur sur un bateau et moi avec Pierre et un autre pêcheur sur l'autre. Comme nous prenions avec Pierre beaucoup plus de poissons qu'eux, de temps en temps on accostait leur bateau pour leur donner un peu de maquereaux. Le soir de ce même jour, après le dîner, avec Pierre nous mangions dans l'autre petit restaurant que celui où le groupe était logé.

Monsieur Gaspard était remonté au phare ; je le rencontre dans la cour du phare et je lui demande s'il ne veut pas visiter la centrale qu'il était, paraît-il venu voir. Là, Monsieur Gaspard m'a dit "mon petit si tu savais le nombre de centrales que l'on m'a fait visiter, si tu veux nous allons nous asseoir sur les marches du phare" et là, c'est à peine croyable, Monsieur Gaspard, le directeur général d'Électricité de France, me raconte, à moi, monteur électricien catégorie 7 des histoires gauloises !!! Et, je le répète, à l'époque, ça ne m'avait pas impressionné.

Le lendemain sur un seul bateau, nous sommes tous partis relever les casiers. Mais à ce moment de l'année, il y avait des quantités de pieuvres qui rentraient dans les casiers et mangeaient les homards. Les pêcheurs m'en avaient informé aussi avant le lever du jour avec les pêcheurs, nous avons pris les homards dans leurs viviers (à ces homards afin qu'ils ne se pincant pas entre eux, lorsqu'ils avaient été pêchés, on leur avait coupé le tendon de la pince et mis une cheville en bois pour éviter qu'ils ne se vident par-là). Nous avons donc enlevé les chevilles de bois aux homards et nous avons fait le tour d'une vingtaine de casiers en mer dans lesquels nous avons mis les homards pris dans les viviers. Lorsque, avec le groupe, nous avons relevé les casiers, nous étions sûrs qu'il y aurait des homards dedans. Les gens du groupe étaient heureux, les femmes criaient "nous allons nous faire pincer". Il n'y a que Monsieur Kuhn qui s'est aperçu que les homards avaient été chevillés et qui est venu me le dire. Je lui ai expliqué la raison et il n'a rien dit à personne. J'ai fait cuire les homards au restaurant et ils sont repartis à Paris avec leur petit paquet de homards. Avec le recul, ça me paraît à peine croyable mais c'était une époque.

(...) Voici donc chère Mireille la synthèse d'une vie, qui a été tant marquée par ce passage à l'école de Gurcy. Je suis si heureux que l'on s'occupe enfin de la mémoire de cette école magnifique. Je m'étais promis de tracer par écrit tous ces souvenirs, c'est donc chose faite.

René Rault Verpreys est décédé quelques jours après l'envoi de son dernier manuscrit

23.3. 14^{-ÈME} PROMOTION (1949) JEAN-JACQUES AUGRY, TÉMOIGNAGE ÉCRIT

<https://cjoint.com/c/HFom6uhafdF>

Souvenirs de 70 ans, j'espère que mon imagination ne me jouera pas des tours. Risque de confusion entre internat, Gurcy, armée. Par simplification je vais essayer de ne pas faire précéder les noms de famille par les prénoms ou monsieur. Également, il faut situer l'époque, la guerre était encore proche, il y avait toujours des tickets de rationnement de pain (supprimés en novembre 1949).

14^{ème} promotion « Génissiat » Avril 1948 - Avril 1949 :

J'ai une feuille d'appel du second semestre qui m'indique : Anciens : 72 (6 équipes de 12). Nouveaux : 84 (6 équipes de 14). Section préparatoire : 26

Chaque équipe avait 1 chef, 1 sous-chef, une affectation : production, service intérieur, bois.

Pour la section préparatoire, les élèves avaient des affectations personnelles : cuisine, office, infirmerie, ferme, vagemestre.....

Service intérieur : en particulier tous les jours épluchage des pommes de terre.

Nbr : en réalité anciens (les syns) 2 équipes de 13 (un élève de la 13^{ème} suspendu puis repêché, le second je ne me souviens plus) Nouveaux (les chronos) : là aussi une équipe de 15 S.P : (les non-enclenchés) : moins 2, des abandons je suppose. Le vagemestre officiait à la poste de Donnemarie--Gurcy avec un triporteur à pédales.

La discipline : un surveillant général, Ponsard (ancien gendarme) assisté de Languilat. Ce qui est devenu la garde, un groupe d'anciens cooptés par la promotion sortante s'appelait à l'époque la milice (nom difficile compte tenu de ce qui avait été vécu les années précédentes. La milice de la promotion précédente (que j'avais vécue en tant que nouveau était à mon avis du type « Élèves pions » avec certaines rigueurs, celle de la 14^{ème} avait je pense un fonctionnement plus démocratique, je me souviens même de quelques frictions avec la direction, Nous étions je pense encore loin de l'autogestion. Je pense que c'est avec l'arrivée de Thémereau (ancien de la 2^{ème} promotion, devenu conseiller d'orientation principal) que l'évolution a été possible. À ajouter à ceux qui ont donné une âme particulière à notre école.

Le matin réveil à la sonnerie. Toilette sommaire dans une salle avec lavabo commun. Il me semble que les douches n'étaient possibles que quelques fois. De temps en temps, ronde de Ponsard pour vérifier s'il n'y avait pas des tire-au-flanc retardataires au lever. Ensuite

rassemblement. Chaque équipe en file indienne, l'ensemble réparti en carré sur l'aire cimentée devant le château. Appel et Ponsard nous informent des particularités de déroulement de la journée. L'espace cimenté devant le château était également l'aire de tennis. À cette époque, tout l'internat et les salles de classe étaient dans le château, les ateliers dans les communs, quelques blocs d'habitation, la ferme et ses dépendances, un petit bâtiment dit chalet des sports, la piscine venait d'être terminée (le bassin seulement, pas de filtration). Un terrain dégagé pour le sport, le foot et quelques exercices pratiques d'enseignement réseau. Un seul poteau bois planté pour apprendre à utiliser les grimpettes. (La plaisanterie de l'époque « Pourquoi papa ne rentre-t-il pas ce soir ? » référence au texte d'une affiche du service de sécurité qui montrait un monteur écrasé par le poteau dont il avait oublié de vérifier l'état de la base). Un grand baraquement servant de réfectoire. La nourriture : je venais de passer trois ans interne dans un collège où la nourriture était de qualité douteuse et insuffisante, Gurcy le paradis. Le matin, petit déjeuner, une bonne tranche de pain et une tranche de pâté, je ne me souviens pas si c'était accompagné de café ou de café au lait ? Pour tous les repas pommes de terre (accommodées différemment) sauf le jeudi midi, des lentilles et le dimanche soir riz au lait (le béton). Il me semble que nous mangions dans des gamelles en alu et avions des quarts pour la boisson (du vin coupé d'eau je crois ?). Anecdote, un collègue avait trouvé un moyen pour améliorer le menu de ses copains, il braconnait des lapins. Un second a voulu l'imiter mais moins doué, scandale c'est le chat de Madame Lambert qu'il a pris dans ses collets.

Les cours : théoriques 2 groupes de 36, les ateliers par groupe de 6. À ma surprise, rien à voir avec ce que j'avais connu au collège. Grande rigueur dans les soins et la mise à jour des cahiers. Pour les notes, pas question de moyenne, il fallait être bon. Un contrôle des mises à jour des cahiers était pratiqué. Il me reste un doute quant à la qualité de l'enseignement du français et des mathématiques.

La quasi-totalité de mes collègues traitaient leurs titres au normographe ; arrivé avec 15 jours de retard, il a fallu que je me rattrape rapidement je me suis contenté de la plume à palette.

Travaux collectifs : Ex : toute l'équipe dans la piscine, l'eau est assez froide et on pousse les feuilles avec des planches pour pouvoir les sortir.

Chantier : aujourd'hui, aucun cours, tout le monde à la fabrication de parpaings. La journée terminée l'équipe qui a eu le meilleur rendement se voit récompensée avec un bidon de confiture, le chef d'équipe magnanime propose de partager avec les autres équipes, ce qui est fait.

Second chantier énorme : le défrichage de ce qui sera l'aire de sport, terrain de rugby, court de tennis, abattage des arbres, débroussaillage, le dessouchage à l'explosif est assuré par l'artificier, le sous-directeur Jolivot

Les traditions (bizutage, baptême électrique, fête, enterrement de la promo au cimetière Maxwell...) sont assurées par « le major », « l'Iso » celui classé au milieu de la promotion, « le Mac Kable » le dernier. Une particularité : 2 milieux de promo à égalité de points, ce qui nous a valu l'originalité d'avoir un « Iso – bis ».

La fête de la piscine : grand spectacle de fin de promo par les élèves où étaient invités les familles du personnel ainsi que les personnalités locales. La principale chanson en cœur m'a posé problème : elle débutait par « Oui nous sommes les femmes corsaires » ce manque de virilité m'avais intrigué, il a fallu que je revienne à Gurcy que je vois le texte et comprenne ma méprise. Mauvaise perception, en réalité « Oui nous sommes les fameux corsaires... »

Habillement : c'est sous notre promo qu'est arrivé le nouvel uniforme (dessiné par Mme Lambert). Un blouson croisé sans ceinture, un pantalon type fuseau avec un élastique en bas de chaque jambe. Il me semble qu'il y avait 3 tailles, il était facile au tailleur de réaliser un ajustement à chaque morphologie. Pour le travail, beaucoup utilisaient comme chaussures des sabots en bois (fournis par l'école). Tous les déplacements étaient censés se faire au pas de gymnastique ; bien souvent il s'agissait d'un trépignement, mais nous faisons claquer les sabots sur le sol.

À l'extérieur, l'épicerie Brousse (type bazar), nous l'appelions chez l'écrevisse ou en simplifiant l'écro. Le dimanche après-midi, sortie à pied jusqu'à Donnemarie-en-Montois (Gros bourg), possibilité de bal populaire. Je ne me souviens plus de la fréquence, mais il y avait des « grandes sorties » trop courtes et trop chères pour retrouver mes parents, je me contentais d'aller à Paris où j'avais de la famille. Une fois par an, la fête à Montigny-Lencoup.

Je garde un excellent souvenir de l'année passée à Gurcy, rien à voir avec la vie collective vécue en internat ou à l'armée. Dans notre équipe, une véritable camaraderie sincère et naturelle que je n'ai su qu'apprécier plus tard. Certains recevaient des compléments pour la nourriture, par exemple du beurre, ceci était partagé dans l'équipe sans qu'il soit question de retour.

Le paysage de la formation technique aux métiers de l'électricité est alors un désert absolu, alors même que la forte croissance de la production d'électricité, au sortir de la guerre, nécessite le recours à du personnel nombreux et bien formé. De nombreux techniciens ou personnel d'encadrement, en particulier à la production étaient des anciens de la marine nationale (« la Royale »).

Issus des collègues Maîtrise ou Exécution, certains d'entre eux ont accédé au Collège Cadre, notamment via la Promotion Ouvrière (PO) ou autres formations (quelques fois curieuses ex : Joël Pérocheau ancien élève de la 36ème promo et enseignant à Gurcy qui a soutenu avec succès une thèse de 3ème cycle en archéo civilisation. Polémique, son doctorat devant lui donner accès au collège cadre.). Dans différentes occasions, j'ai eu la possibilité de rencontrer ou d'avoir

des nouvelles d'anciens de la 14ème. 14 cadres, dont 3 cadres supérieurs, et il y en a certainement d'autres. S'agit-il d'une promotion exceptionnelle ou est-ce la proportion habituelle ?

Au moment de la Nationalisation, je pense qu'il y a eu un grand échange Lambert / Marcel Paul (le ministre de la production industrielle de l'époque) pour l'émancipation de l'école de Gurcy.

Énumération des écoles et centres. Cas particulier de LOMME formation pour le thermique. Un de mes anciens chefs issus de la PO en voulait à Lambert qui, d'après lui, avait fait fermer Lomme. Petite remarque, la vigueur de la représentation de Gurcy par Lambert fait, qu'au moins dans la distribution que j'ai fréquentée, bien souvent les collègues disaient c'est un ancien de Gurcy (ça sous-entendait un ancien d'écoles de métiers) quelle que soit l'école de provenance.

L'influence de la psychotechnique introduite par Guy Palmade, qui travailla beaucoup avec le grand pédagogue Jacques Henckès a été déterminante... À cette époque nous n'avions pas les moyens d'information actuels et les tests de psychotechnique nous semblaient quelques fois très curieux. Je pense qu'ils ont été évoqués dans des sketches de fête de fin d'année. L'un d'entre eux m'avait tracassé « Avec quels camarades voudriez-vous aller en stage – avec...pas en stage ». De retour à Gurcy, j'ai eu l'occasion de m'en ouvrir à Henckès. Réponse « Je m'en souviens mais ce test avait eu une grande importance pour nous, il nous avait fait découvrir qu'il y avait des leaders qui n'étaient remarquables ni par leur réussite scolaire, leurs exploits sportifs ou leur indiscipline, nous avons aussi découvert un élève en grande détresse. Autre détail, « nous étions particulièrement intéressés par la 4 cv Renault utilisée par Palmade pour venir de Paris ».

Vers la fin des années 1930, deux cents entreprises privées assurent la production d'électricité, une centaine le transport et plus de mille la distribution d'électricité. Dans les régions rurales, nombreuses sont les habitations qui n'en sont pas équipées. Chez moi, 3 centrales hydrauliques en cascade, la société qui les exploite à une concession locale de distribution, mais la frontière nord est la ligne de chemin de fer. Mon père qui travaille à la société qui exploite ces usines, a fait construire sa maison du mauvais côté de la voie. C'est en 1936, La ligne 60 kV qui relie les 3 centrales est en bas de la propriété, latéralement nous avons la ligne 110 kV (oui 110, c'est la colonne vertébrale de la société qui relie Bourgneuf à Cholet). Devant la maison, une ligne 3 kV. Bien que l'installation intérieure soit faite, il faut faire avec des accumulateurs (rechargés à l'usine) mais surtout avec le carbure. Il faut attendre 1946 (la Nationalisation). Profitant de la grande pagaille, mon père réalise un poste de transformation sauvage sur la ligne 3 kV.

Depuis la fin du XIXe siècle, le parcours scolaire de la majorité des enfants s'achève à 14 ans en fin d'école primaire. En effet vécu. Vers les 11 ans, partaient au lycée les enfants des docteurs, pharmaciens, notaires, gros propriétaires.... Pour les autres le certif puis l'apprentissage. Pour

ceux qui voulaient malgré tout poursuivre des études, une solution économique, pour les filles, le cours complémentaire puis le concours de l'école normale d'institutrices. Pour les garçons, même chemin, mais en plus possibilité du séminaire. À la société où travaillait mon père, les apprentis, généralement des fils d'agents, étaient pris pour 3 ans sans être payés mais après cette période étaient engagés automatiquement comme ouvriers. Après mon certif, j'ai été apprenti 3 mois sous ce régime. En 1947, après mon BEI, reçu en septembre pour la rentrée d'avril, pour attendre mon départ, j'ai à nouveau été apprenti mais cette fois, EDF avec un carnet d'« enfant de moins de 18 ans travaillant » avec un salaire échelle 1 échelon 1, diminué de 20% car je n'avais pas 18 ans.

Les travaux manuels occupent une place bien plus importante, et les enseignements sont de façon générale « désintellectualisés ». Les instits pas formés, les travaux demandés laissaient quelques fois dubitatifs certains camarades fils d'artisans qui avaient depuis toujours participé aux activités du papa. Où nous étions efficaces, c'était pour le ramassage des doryphores sur les pommes de terre du maître.

Une légende tenace : Gurcy et le STO : J'en étais convaincu, on disait, même que la CPDE aurait nommé à Gurcy un moniteur ayant un nom à consonance juive pour le protéger. Quant aux jeunes gens, les frais de scolarité sont gratuits. Ils doivent seulement fournir le trousseau présent dans la fiche d'inscription Je ne sais pas à partir de quelle époque mais l'internat est devenu payant ; en étaient dispensés les fils d'agent ; par contre ces fils n'avaient pas de points supplémentaires au concours d'entrée (ce qui se pratiquait à la SNCF). Si besoin est d'approfondir, ce point je pense que le comptable Brelaud peut l'éclaircir.

À un moment, pratiquement toute l'équipe de France de rugby était des anciens élèves de Gurcy : Crauste, Moncla etc. Je crois plus exactement : à cette époque, pour les matchs commentés à la télé par Roger Couderc, la moitié des joueurs sur le terrain étaient des agents EDF et de ce groupe, la moitié étaient passés par Gurcy. (Le président Gaspard était un fervent du rugby et par exemple, je travaillais au centre EDF de Périgueux où le chef de centre et le chef du service du personnel étaient des dirigeants du club local. L'équipe à peu près moitié EDF moitié SNCF. Il me semble que les derniers joueurs du C.A.Périgourdin reçus à Gurcy étaient les jumeaux Ruaud, Jacques et Jean-Pierre, avec la 38ème promotion. Sur ce sujet, je fais confiance à F. Moncla pour nous en dire plus, en particulier sur les relations avec le Racing, avec Roger Leroux ainsi qu'avec un certain lycée technique d'Oloron-Sainte-Marie je crois.

Il y avait une certaine jalousie entre les deux écoles, Gurcy et La Pérolrière. Par contre, quand ils ont créé Soissons, c'était la fille de Gurcy. Discussion de comptoir : Lambert a eu la peau du directeur de La Pérolrière. Pour Soissons : l'école a eu un certain temps comme sous-directeur un ancien de la 14ème F. Lefèvre.

Jacques Monnet : un gars formidable, la rumeur dit qu'il s'était battu pour être le Mac Kable, ce qui le mettait en bonne position pour organiser les activités festives. Normalement, c'étaient le troisième cadre de subdivision qui donnait les cours. Pas exact, des chefs de subdivisions ou des adjoints étaient très intéressés par cette activité qui leur permettait un contact direct avec le personnel. Canonne téléphonait « on a gagné ». Et tous les élèves les accueillait dehors. Ils avaient droit à un beefsteak. Pour la 14ème, je crois que c'est l'équipe de foot qui a atteint un haut niveau dans la compétition. Là l'équipe a été regroupée à part et jusqu'à la fin de la compétition a bénéficié d'un régime alimentaire particulier (dopés au beefsteak ?).

23.4. 16^{-ÈME} PROMOTION, FRANÇOIS MONCLA, ENTRETIEN DU 24 JUILLET 2017 ENREGISTREMENT RETRANSCRIT PAR ANDRÉ SANNIER

<https://cjoint.com/c/HFomxiMhVPF>

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XZmE3ZzFRZE52X3c/view?usp=sharing>

M. LANDROT : Je voudrais que tu me dises ton parcours avant Gurcy.

F. MONCLA : Mon parcours avant Gurcy ? Alors, mon parcours scolaire ou mon parcours de voyou ?

Bon, alors, écoute-moi, en parcours scolaire, j'étais à l'école primaire de Louvie-Juzon, mon village natal, là je suis parti au cours complémentaire d'Arudy, à l'âge de 13 ans. Je suis rentré alors à l'époque, c'était comme si c'était la sixième maintenant

Et au cours complémentaire, on faisait...alors on appelait ça la première, deuxième, troisième, et alors j'ai fait euh ! sixième, cinquième, j'ai sauté la quatrième, je suis passé en troisième et j'ai commencé la seconde. J'y ai fait trois ans et demi parce que, étant d'une famille où il y avait une fratrie, une fratrie de trois et les deux autres étant très intellectos, on les avait envoyés, l'un à l'école normale qu'il avait réussie et l'autre au lycée à Pau. Et moi je suis allé à ce qui s'appelait, à l'époque, un cours complémentaire, ce qui est devenu un collège quoi, un CES ou quelque chose comme ça. Alors là, j'ai passé mon brevet, mon BEPC.

M. LANDROT : Quelle année ?

F. MONCLA : Le BEPC, c'était avant que je n'arrive en 48, c'était avant que je n'arrive à Gurcy en 49... c'était en 48. J'avais 16 ans. Alors après, j'ai recommencé une seconde pour préparer le concours de l'école normale et là je n'ai pas percuté, pourquoi ? Parce que, au mois d'octobre,

j'avais passé un concours pour une école nationale euh ! L'école nationale qu'on appelait l'ENIL, à l'époque qui était l'école de Tarbes, tu vois, qu'on préparait pour être ingénieur où tu sortais de là avec un diplôme technique.

Là, je foire le concours par contre, je réussis le concours de Gurcy-le-Châtel où je suis admis pour y rentrer au mois d'avril 1949.

M. LANDROT : Comment as-tu connu l'école de Gurcy ?

F. MONCLA : Alors l'école de Gurcy, c'est tout bête, c'est un cousin germain de ma mère qui venait très souvent à vélo. Il travaillait à l'usine électrique d'Ixassou et qui avait déjà ses trois garçons qui étaient déjà passés par Gurcy. Alors en tant qu'enfant d'électricien vous avez une priorité ; il y avait la possibilité d'entrer à l'école avec une avance de points par rapport à moi qui n'étais pas enfant d'électricien EDF quoi, alors là je passe donc le concours en.... sitôt le BEPC je pense.

M. LANDROT : En avril 49, c'est ça ?

F. MONCLA : Non, non, en 48, oui, avril-mai 48, je me rappelle pas exactement, et là je suis donc reçu à cette école de Gurcy et en définitive je vais t'expliquer pourquoi : alors je pouvais aller avec les écoles nationales-là les ENIL- là, où Vierzon où à Égletons. Je suis rentré le vendredi 22 avril 1949. Alors euh ! Bon voilà un petit parcours avant Gurcy, alors, j'avais quitté l'école, le cours complémentaire.

Je l'avais quitté sur un coup de tête parce que, tu sais, je suis un drôle de gus, de temps en temps, il ne faut pas trop me la faire et déjà à ce moment-là j'avais mon caractère qui était déjà bien formé et forgé. J'étais en bute avec le directeur du cours complémentaire. À ce moment-là, je m'en rappellerai toujours, c'était le jour du match international Écosse-France ou France-Écosse que je décide de ne plus revenir à l'école, et de rendre mes cahiers, pas mes cahiers non, mes livres et tout un tas d'histoires à Monsieur le Directeur de l'école à qui je dis : je m'en vais à un centre d'apprentissage parce que on appelait comme ça Gurcy-le-Châtel qui était un centre d'apprentissage mais qui était interne à EDF quoi, je lui ai pas dit exactement le pourquoi et là, y me dit, là bien gentiment, « quelle couillonnade ! ».

J'ai pu le lui resservir parce que, quand j'étais à Gurcy, après que j'y étais comme moniteur d'atelier, y m'avait demandé d'intervenir pour son fils pour qu'il rentre à Gurcy-le-Châtel, chose que j'ai essayé de faire mais quand j'ai vu les résultats scolaires qui arrivaient derrière, je n'ai pas levé le petit doigt. Tu vois, là aussi, c'était une vengeance un peu personnelle.

Bon alors me voilà donc à Gurcy en 1949.

J'avais déjà une petite aura sportive.

M. LANDROT : Alors justement, dis-moi quelle réputation tu avais ?

F. MONCLA : La réputation sportive que j'avais, j'avais déjà été sélectionné du Béarn comme trois-quarts aile junior d'Arudy, comme junior à l'époque et j'avais été sélectionné du Béarn comme trois-quarts aile contre le pays basque. Alors, à l'époque, c'était les provinces qui se rencontraient. Alors le Pays Basque et le Béarn formaient une équipe qui rencontrait, mettons le Limousin ou qui rencontrait d'autres équipes comme ça, qui se formaient en France comme juniors, ça et là, j'avais déjà une petite aura sportive où tous les dimanches je marquais mon essai ou je... bon.... Ça m'arrangeait un peu parce que ça me permettait au point de vue physique et au point de vue caractère de me forger quoi.

M. LANDROT : quand t'as passé le concours, tu as fait une visite médicale aussi ?

F. MONCLA : Le 22 avril 49, j'avais rendez-vous rue de Rome à Paris ou non, rue de Vienne à Paris, métro Rome je crois. À la CPDE à l'époque et le toubib, le hasard a fait que c'était un Basque qui nous faisait passer la visite. Bon bé là, j'ai été reçu, pas de problème parce que j'avais déjà une morphologie physique qui tenait la route et comme j'avais déjà une pratique sportive qui faisait que j'étais déjà pas trop mal développé (rires).

M. LANDROT : Il paraît que ceux qui avaient déjà fait du sport avaient des points d'avance au concours ?

F. MONCLA : Pas du tout, pas du tout, parce que, pas du moins moi, je vais t'expliquer pourquoi : je vais t'expliquer qui c'est qui pouvait avoir des points d'avance ou qui avait les faveurs du directeur de Gurcy-le-Châtel qui ne devait pas du tout savoir quand j'ai passé mon concours, qui j'étais et tout ça....

Alors, il était en combine avec le directeur du Centre d'Apprentissage d'Oloron, le centre Guynemer, où on formait des radios-électriciens, où on formait des gens pour tous les métiers et lui, le directeur d'Oloron, faisait faire des cours spéciaux à ses élèves pour qu'ils présentent Gurcy. Alors tous les rugbymen, que moi j'ai eu après avec moi à Gurcy et que j'ai eu le bonheur de pouvoir emmener ou vers l'équipe de France, enfin vers le Racing d'abord puisque je m'étais interposé à ce que les élèves qui arrivaient d'autres clubs que le Racing, puisque je jouais au Racing, je voulais qu'ils viennent avec moi et alors le Racing-Club de France avait comme centre de formation ; à l'époque, chose qui n'existait nulle part ailleurs le centre, l'école de Gurcy-le-Châtel.

Qu'il y ait une combine entre le directeur d'Oloron et le directeur du centre, le père Lambert, Monsieur Lavocat d'Oloron et Monsieur Lambert de Gurcy, ça, ça devait exister, je vais t'expliquer pourquoi : parce que je l'ai découvert bien longtemps après, je faisais les cours bien longtemps après quand j'ai eu quitté Gurcy parce qu'un beau jour, le père Lafourcade vient vers moi et me dit « allô François, est-ce que vous n'auriez pas sous la main un gars qui voudrait rentrer à

Gurcy ? Je peux me permettre de l'y faire rentrer sans passer le concours » ce qui voulait bien dire qu'il y avait quelque chose, il y avait anguille sous roche, quoi...

M. LANDROT : Quand et qui t'a dit cela ?

F. MONCLA : Ho ! Alors j'étais en exploitation à Pau, j'avais donc passé mes dix ans de Gurcy, enfin de Gurcy et région parisienne, ça devait être trois ou quatre ans après mon arrivée sur Pau, voyons, 49, 59, 63, 64, ça devait être par-là, 63-64.

M. LANDROT : Donc ça veut dire qu'en 63-64, ceux qui étaient très bons en rugby arrivaient à Gurcy sans faire le concours ?

F. MONCLA : Non, non, non, je veux surtout pas dire ça, je veux simplement te dire que le père Lafourcade m'avait demandé si il y avait pas sous la main un gars qui voulait aller à Gurcy parce que le père Lambert... le gars que je lui ai présenté, y jouait pas du tout au rugby par exemple ; c'était le fils d'un de mes contremaîtres, ils n'en tiraient rien au lycée, y n'en tirait rien, y ne faisait rien, y me dit « mais est-ce qu'il va accepter ? » ; je lui dis « écoutez Jean, écoutez Jean à deux heures, vous me rendez réponse, il y va ou il y va pas, s'il y va c'est très bien et si il y va pas, tant pis pour lui ».

Maintenant pour te dire qu'il y avait des points d'avance ou qui y en avait qui rentraient sans concours, non. Celui-là oui j'avais réussi à le faire rentrer sans concours mais par l'intermédiaire de ce monsieur qui avait des relations spécifiques avec Monsieur Lambert.

M. LANDROT : Qu'est-ce qui se passe à ton arrivée en 49 ?

F. MONCLA : En 49, le 22 avril, je débarque à Gurcy et comme faisaient certainement tous les autres camarades, on a dû te le dire « D'où viens-tu ? quel sport tu fais ? » Tu as les gars de ton coin qui viennent vers toi, qui t'accrochent, les sportifs qui t'accrochent et à partir de là, il y a une certaine angoisse, une certaine ambiance, une certaine fraternité qui se lie entre nous, parce que quand tu arrives de ta campagne et comme moi c'était Louvie-Juzon, je me retrouve après avoir traversé Bordeaux, Paris, dans cette campagne Briarde-là avec Gurcy-le-Châtel, le château, tu es un peu paumé, tu es un peu perdu, mais en définitive avec les anciens qui ont déjà vécu six mois ou un an, tu arrives à t'en sortir et à bien faire quoi.

M. LANDROT : Il y avait un peu des clans par région ?

F. MONCLA : Au départ, mais, mais non parce que on avait, il y avait, mettons dans ma promotion, je crois huit équipes de 10, 10 ou 12, on était 96 ou quelque chose comme ça et on faisait, on appelait ça les travaux de service, on nettoyait les salles, on nettoyait le réfectoire, on nettoyait les waters, les toilettes, il y avait une équipe qui faisait les pluches pour pouvoir comme tu sais, comme au régiment, préparer la tambouille, il y avait une équipe qu'on appelait "l'équipe coupe" qui coupait le bois de façon à pouvoir chauffer, à pouvoir chauffer l'école parce que, à l'époque à

l'école, il y avait un petit bois qui était au fond, sur lequel on a construit le stade d'ailleurs, il y avait ce bois et il y avait une équipe qui y allait, alors une équipe le matin une autre équipe le soir parce que l'équipe du matin après, le soir, y allaient en atelier quoi.

L'équipe qui faisait le ménage le matin était au ménage et l'après-midi, était en atelier et ainsi de suite et le matin avant de partir faire la coupe ou faire le ménage, tu avais deux heures de cours quand même. De sept heures à 9 h, t'avais deux heures de cours quoi.

M. LANDROT : Les cours commençaient à 7 h ?

F. MONCLA : Oui, vers sept heures on devait commencer ; on prenait le petit-déjeuner à 6 h 1/2 - 7 heures moins le quart, à peu près ça, oui

M. LANDROT : Donc 2 h de cours le matin après les services du matin, après le déjeuner...

F. MONCLA : Le déjeuner et l'après-midi, tu avais l'atelier ça dépendait, tu avais l'atelier de forge, l'atelier de mécanique, t'avais l'atelier de métaux feuillus comme on disait, où tu travaillais tout ce qui était tôle, t'avais aussi un atelier où tu travaillais tout ce qui était les contacts électriques, tu avais un autre atelier aussi où tu faisais les installations électriques, tu vois tout un tas de petites bricoles comme ça.

C'est un emploi du temps qu'on avait par deux ou trois équipes tu vois quatre équipes ou six équipes qui devaient travailler aux cours et quatre équipes qui étaient partis dans les ateliers, il y avait aussi un atelier de maçonnerie aussi, où on apprenait à faire les plâtres, les scellements et tout un tas de bricoles comme ça, on était déguisé en plâtrier très vite parce que, comme on était des jeunes, et qu'on se marrait avec le plâtre, on n'en avait un peu partout.

M. LANDROT : Comment étiez-vous habillés ?

F. MONCLA : Ah! ah! ah! Avec des pantalons à la oua-oua, je sais pas si tu vois ce que c'est, des pantalons à la oua-oua ? C'étaient des pantalons de golf alors, on avait la vieille tenue que pouvaient avoir les gars de Gurcy-le-Châtel, parce que au départ c'était un camp de jeunesse sous Pétain et compagnie, moi j'ai eu la vieille tenue ; y'a eu que quatre ou cinq promotions après moi qui ont eu du beau tissu avec la couleur bleu-pétrole tandis que nous c'était un bleu foncé. Alors, tiens-toi bien, au titre des anciens les chefs d'équipes, on avait sur les épaules l'écusson de Gurcy, au-dessus de l'écusson, sur certains chefs d'équipe, t'avais deux résistances qui s'accrochaient au-dessus ; si t'étais sous-chef, tu en avais qu'une et ainsi de suite.

Et alors ce qui m'a beaucoup plu quand j'y suis arrivé, c'était l'autodiscipline, la discipline faite par les élèves ; il y avait un ou deux moniteurs ou personnes qui faisaient l'autorité au-dessus de tout le monde mais pas il n'y avait pas d'équivalent des pions dans les lycées: la discipline était faite par les anciens, par un groupe d'une vingtaine ou vingt-quatre personnes, je ne me rappelle plus exactement du nombre, alors on appelait ça aussi la milice ; tu vois alors ce groupe-là, c'était

eux qui étaient chargé de faire régner l'ordre, de régler les différends qui pouvaient y avoir dans le lycée sans que ça n'arrive aux oreilles du directeur.

J'aimais bien, pourquoi ? Parce que ça montrait une certaine fermeté entre nous et ça permettait aussi de ne pas... tu sais t'as les potaches dans les lycées, dans les collèges, y'a qu'à voir comment y se comportent maintenant, si il y avait eu une autodiscipline comme il y avait à l'époque, les gars feraient attention et se respecteraient déjà entre eux quoi et ben tu vois c'était ce respect qui il y avait vis-à-vis des anciens qui était extraordinaire et que je concevais très, très bien, aussi.

M. LANDROT : Mais est-ce qu'ils n'avaient pas un peu la tentation d'en profiter ?

F. MONCLA : Quelques-uns peut-être, mais ça se réglait facile, je vais t'expliquer pourquoi ; moi, ils avaient essayé d'en profiter lors des baptêmes électriques ou du baptême au cimetière Maxwell. Le baptême au cimetière Maxwell je suppose que des anciens t'en ont déjà parlé, c'était la promotion d'avant qui avait mis son mannequin dans le cimetière et avec la nouvelle promotion. Et quand tu y allais, tu passais entre une haie d'anciens qui te tapaient sur les fesses soit avec des badines soit avec une matraque-là et c'était méchant ou pas méchant, mais après, il y avait une fête et puis il y avait du sport.

Moi, j'avais retenu ceux qu'y m'avaient fait des vacheries et si y jouaient au rugby, je te dis sincèrement qu'au placage ou autre, j'arrivais à me venger très facilement et ça se calmait très vite. Moi j'étais calmé et eux aussi....

M. LANDROT : Oui vas-y continue sur l'autodiscipline

F. MONCLA : Oui l'autodiscipline, t'avais le rassemblement avant le repas, t'avais le rassemblement du matin avant de partir à l'atelier et il y avait un gars dans les anciens qui passait dans les salles ou qui passait dans la salle d'honneur qui l'appelait, et il y avait des papiers qui traînaient et il en prenait un et il l'envoyait pour le faire nettoyer ; ça se passait comme ça mais gentiment sans trop de problème et puis alors la discipline était faite entre -nous. C'étaient nous autres qui gérons les choses et non la direction et ça c'est ce qui m'avait plu c'est ça qui m'a toujours plu dans ce système-là, c'était une sélection collective qui se faisait. Mais qui se faisait entre gars entre participants et non avec des personnes extérieures qui peut-être n'auraient pas toujours compris les comportements et pourquoi ils se comportaient comme ça.

M. LANDROT : À quel moment tu as l'impression que t'as été repéré. ?

F. MONCLA : À l'école tout de suite, je vais te dire pourquoi parce que l'école de Gurcy, la première année avant que j'y arrive, il y avait une équipe de rugby qui était arrivée en demi-finale ou en finale de l'académie au rugby. Ils s'étaient fait battre mais on est arrivé à trois garçons : un certain Francis Lévy de Perpignan, qui lui était international junior à 13, Claude, un certain Claude

Combes qui arrivait aussi de Perpignan, qui connaissait très bien Lévy qui avait joué à 13 et à 15 et puis moi qui avait joué à 15 et alors partant de là, à nous trois, on a créé, non, on n'a pas créé, on a formé toute l'équipe de Gurcy qui dès la première année a été championne d'académie, tu vois.

Alors, on avait nos entraînements, ça c'était le mardi, le mardi de neuf heures à midi, tu avais trois heures d'entraînement sur le stade et le prof de gym nous avait confié le groupe d'élèves qui était là parce que à l'origine parce, que, quand je suis arrivé à Gurcy, il y avait que deux profs de gym quand j'ai quitté Gurcy, après, il y en avait quatre pour te dire qu'il y avait davantage de sports qui se faisaient alors il y avait tous les sports. Il y avait tous les sports, le rugby d'accord, le foot, le basket, le volley, alors le handball on a commencé par le handball à 11, il est arrivé avec le prof de foot de l'époque un dénommé Becker qui nous faisait faire l'entraînement du handball et qui nous amenait à Paris pour jouer. Alors, nous les rugbymen, on avait notre place bien contents, parce qu'on courait beaucoup et au handball on pouvait se heurter un peu, chose qu'au foot on ne peut pas trop faire.

M. LANDROT : Et donc tous les mardis, dès le début en fait, ils t'ont confié des gars pour construire une équipe.

F. MONCLA : C'est-à-dire ils m'ont confié bah, c'est bizarre, tu avais des gars qui venaient vers moi « je voudrais jouer au rugby », bien tu viens, tu les regardais et tu disais bon voyons, grand comme t'es toi, tu vas jouer à telle place, petit comme t'es toi, tu vas jouer à telle place, toi est-ce que tu cours vite, bon et bien tu vas jouer derrière et alors on avait formé une équipe de bric et de broc, tu vois et à force de les amener à l'entraînement, à nous trois, on avait réussi, comme je t'ai dit, à être champion d'académie. Quand on allait jouer à Paris contre les lycées, le lycée Henri IV, HEC et tout ça, on a chaque fois, on leur filait une piquette terrible. Le premier match qu'on a fait à Paris ça était 64 à 0 contre le lycée Louis-le-Grand ou quelque chose comme ça. En plus de ça je vais t'expliquer le lycée Louis-le-Grand, on avait joué au stade de la Croix-de-Berny, la Croix-de-Berny c'est le stade du métro et à l'époque les vestiaires, bien sûr il y avait des cloisons verticales qui étaient en place, il y avait pas de plafond et d'un vestiaire à l'autre, on entendait tous les autres. Ces messieurs de Paris, ils étaient tout contents de nous chanter « un beau jour le rat des villes invita le rat des champs d'une façon fort civile. » et là moi j'en avais profité pour dire aux copains : là vous avez compris et bien on va leur faire voir ce que les rats des champs sont capables de faire aujourd'hui et alors ils n'avaient pas touché terre et après ils se sont excusés un peu de leur soi-disant affront....

M. LANDROT : Qu'est-ce qu'il a dit, Lambert ?

F. MONCLA : Oh alors, ils étaient au stade. Ils étaient contents comme pas un, ils avaient un sourire jusqu'en haut des oreilles, tu vois.

Non, non pour ça enfin, que ce soit Lambert, que ce soit Cannone qui était...qui s'occupait aussi des sports à l'époque, ils venaient nous voir jouer, y étaient très contents de nous voir jouer, comme ils allaient voir jouer aussi, parce qu'il y avait aussi l'équipe de foot qui était très, très..., qui avait aussi un niveau très élevé, tu vois. Le père Lambert était très sportif alors que ce soit n'importe quel sportif, il les suivait et vraiment, il les chaperonnait.

De ce côté-là, je crois on a eu une chance inouïe et c'est vrai qu'avec la profession que l'on faisait, électricien de réseau, parce qu'à l'époque, il y avait pas encore les électriciens d'usine ; il y avait ce qu'on appelait les bobiniers ceux qui faisaient les moteurs quoi avec du cuivre, ils faisaient des spires, ils faisaient les moteurs; tandis que pour le réseau il nous fallait être en très bonne forme physique pour monter au poteau pour tirer les lignes par tous les temps, mauvais temps ou pas mauvais temps, il fallait être dehors quoi.

À l'époque les réseaux dont on avait hérité des sociétés qui ont été nationalisées, y étaient des réseaux nus, souvent des réseaux qui étaient en carafe et qu'il fallait dépanner nuit et jour et partant de là, il fallait que les gars soient vraiment dans le coup.

M. LANDROT : L'entraînement physique était très important ?

F. MONCLA : Ah oui, il était très important et alors je vais te dire qu'en plus de l'entraînement physique le père Lambert et nos responsables étaient tellement branchés sur la chose que nous, les sportifs, nous avons un supplément alimentaire au petit-déjeuner du matin : on avait un lait de poule en plus, il y avait parfois même un steak, le midi la même chose et ainsi de suite quoi ; y nous alimentaient de telle façon que l'on puisse et prendre du poids peut-être et surtout être en pleine forme quand on rentrait sur le terrain après.

On avait pour ainsi dire un régime spécial, nous les sportifs.

M. LANDROT : Même dans l'emploi du temps c'était aménagé pour vous.

F. MONCLA : Ha ! Non, non, non, l'emploi du temps pas du tout, l'emploi du temps on travaillait, il y avait l'atelier, les cours complets, ça c'était pas du tout aménagé ; on s'aménageait simplement au point de vue sportif. Tous les jours, tous les jours que le bon Dieu faisait, il y avait une heure de sport.

M. LANDROT : Sept jours sur sept ?

F. MONCLA : Oui, oui il y avait une heure de sport tous les jours avec le prof de gym et on avait à un moment donné, on a eu un prof de gym, on avait un petit maillot un T-shirt, en haut un short, et après quand il y avait de la neige oui il y avait la gelée blanche sur le terrain, y nous faisait

mettre pieds-nus et on avançait comme ça. Il y avait une certaine endurance physique qui était créée par l'ambiance des responsables de l'école.

M. LANDROT : D'accord ! Donc comment ça s'est passé au niveau du sport quand ils ont repéré que tu avais formé l'équipe etc. Vis-à-vis du prof de sport. ?

F. MONCLA : C'est-à-dire, ça se passe pas de suite ça quand, quand le patron enfin Monsieur Lambert, lui m'a proposé si je voulais rester à Gurcy plutôt que de partir en exploitation et rester comme moniteur d'atelier ; alors oui, je lui ai dit oui, je préfère rester là plutôt que de partir. Alors je m'étais juré que je ne resterais pas plus d'un an à Gurcy-le-Châtel et tu vois pour quelle raison, j'en sais rien, mais tu sais de temps en temps, quand t'es jeune, tu ne sais pas trop ce que tu veux.

J'ai eu la chance alors, de pouvoir rester à Gurcy comme moniteur d'atelier et en tant que moniteur d'atelier, alors, j'avais une chambre spéciale avec un copain un dénommé Jacques Guilbot; il s'occupait en plus de son atelier, il s'occupait de l'équipe de foot et aussi était un des profs de gym et je partageais la chambre avec lui ;comme lui était semi-professionnel avec le RED-STAR, tous les matins que le bon Dieu faisait, il allait s'entraîner alors du coup, je partais m'entraîner avec lui parce que la deuxième année j'ai commencé à jouer au RACING tu vois.

M. LANDROT : Quand est-ce que tu es sorti de Gurcy et que tu es devenu moniteur ?

F. MONCLA : Je suis sorti au mois de mai 50 et au mois de mai 50, on m'a confié une équipe de cinq ou six garçons.

M. LANDROT : Tu as enseigné à partir de quand ?

F. MONCLA : J'ai enseigné à partir de 1950 ou juillet ou août ; au mois de juillet, le prof de maths était parti en vacances et on m'avait confié les classes de mathématiques.

M. LANDROT : Tu étais moniteur de quel atelier ?

F. MONCLA : L'atelier d'exploitation réseau. L'exploitation réseau, c'est-à-dire lignes électriques, branchements, monter au poteau et en plus le matin il y avait aussi puisque je te dis que tous les jours il y avait une heure de sport, alors on avait une heure de sport avec l'exploitation comme on l'appelait, alors on leur faisait porter les poteaux, on avait avec un autre, je me rappelle plus maintenant, on faisait monter les gars aux poteaux, on les faisait descendre, on leur faisait porter les poteaux pour traverser un fossé, tu sais pour qui puissent faire des relais; le réseau était en bois, à l'époque y avait pas trop de béton.

M. LANDROT : Alors tu es resté jusqu'à quand moniteur d'atelier ?

F. MONCLA : Jusqu'à que je suis parti au régiment. Je suis parti au régiment en février 1954, en février 1954, je suis sorti du régiment en juillet 55, je me suis marié. J'ai été rappelé jusqu'à Noël 1955, là pour avoir le titre de PTA, professeur technique adjoint, j'ai passé à l'interne des

concours. Je suis sorti PTA. Alors le père Lambert était très content parce que j'étais sorti major du groupe qui présentait le concours, on était une dizaine : il était heureux comme pas un, et moi donc, et moi donc encore plus.

M. LANDROT : Qu'est-ce que tu avais avec ce titre, avec ce type de PTA ?

F. MONCLA : Qu'est-ce que j'avais ? J'avais une paye plus agréable que celle de moniteur d'atelier.

M. LANDROT : Avec ce titre de PTA, tu es resté à Gurcy alors ?

F. MONCLA : Oui, je suis resté à Gurcy et donc en 55 je me suis marié en revenant du régiment et le titre de PTA et j'ai quitté Gurcy en 59. Pourquoi j'ai quitté Gurcy, parce que mon épouse, notre fils aîné, l'aîné des enfants, le garçon, il est né en juin 58 et fin 58 mon épouse a fait une pleurésie ; il y avait pas mal de problèmes. Il y avait même un peu de bacilles de Koch qui s'étaient mélangé là-dedans, le fils est né et c'est là que j'ai demandé la mutation pour rentrer chez moi au pays pour être tranquille quoi. Alors je vais te dire pour être tranquille oui, mais aussi le fait que le cheval, il valait quelque chose au point de vue sportif ou au point de vue des valeurs sportives.

F. MONCLA : Quand je me suis retrouvé sur la liste avec mes copains, Arnaud Marquesuzaa et Michel Crauste qui étaient deux anciens de Gurcy aussi, nous avons pris le large tous les trois.

M. LANDROT : Et donc, comment ça s'est passé ta carrière après ?

F. MONCLA : Après très bien parce que j'étais à Pau. En 58, j'ai ma tournée en Afrique du Sud où j'éclate au point de vue sportif, et en 59 avec l'équipe de France nous gagnons le tournoi des cinq nations, alors 59 j'arrive à Pau alors, là, j'ai la chance au point de vue sportif d'être, de devenir le capitaine de cette fameuse équipe de France qui en 58 gagne en Afrique du Sud, 58-59 gagne le tournoi des cinq nations, 59-60 sous mon capitanat, et 60-61, on gagne le tournoi des cinq nations aussi.

À partir du moment où tu as une certaine aura sportive, t'as des portes qui s'ouvrent plus facilement que d'autres. Et quand mes patrons avaient besoin d'un service ou autre, y venaient trouver Monsieur Moncla « Vous pourriez pas essayer de nous arranger ceci cela ? », alors Monsieur Moncla, il cherchait la combine par laquelle il pouvait essayer d'arranger ceci et cela.

Il y avait aussi le travail, j'avais quand même une soixantaine de gars, pas de suite, de suite, mais à mon retour de Nouvelle-Zélande en 61 j'ai été nommé chef de district et là, j'avais une soixantaine de gars sous mes ordres et cinq ou six services quoi, les branchements, les démarchages commerciaux, la responsabilité technique de tout le réseau, des tas de bricoles comme ça les câbles armés...

M. LANDROT : En même temps que t'étais capitaine de l'équipe de France, tu travaillais c'est ça ?

F. MONCLA : Oui, oui je travaillais, je travaillais et oui et même surpris mes copains. Parce qu'à un certain moment donné, nous étions en équipe de France, nous étions huit agents EDF GDF en équipe de France et moi, on jouait le samedi, mettons en Angleterre, le dimanche, on était sur Paris, dans la nuit du dimanche au lundi, je prenais le train, le lundi matin sept heures j'étais à Pau 7h15, 7h30 j'étais au boulot !

Alors que certains de mes copains qui étaient d'EDF, ils traînaient à Paris, y faisaient un peu la java, tandis que moi, moi non, j'avais le sens de la responsabilité qui faisait que ça prenait le dessus sur mon comportement quoi.

Alors ça, ça m'a beaucoup servi, pour avoir des relations spécifiques avec mes patrons et peut-être aussi parfois à les envoyer aux pelotes parce que t'avais des ingénieurs qui voulaient te commander et qui n'y connaissaient rien et alors j'adorais ça moi et alors de temps en temps, je les mettais plus bas que terre. Mais là, c'est mon mauvais côté caractériel.

Et là aujourd'hui, j'en suis tout heureux quand même parce que quand je vois ma réussite de carrière, j'ai quand même terminé comme responsable d'agence, responsable de l'agence principale de Pau. Quand je vois ma paye par rapport à celle de mon épouse qui était institutrice, je suis très heureux de ma réussite et sportive et travail et j'aurais pu faire mieux si je ne m'étais pas buté parfois aussi hein !

M. LANDROT : Tu es resté combien de temps capitaine de l'équipe de France ?

F. MONCLA : Trois ans, trois ans.

M. LANDROT : Tu es parti en 61 ?

F. MONCLA : J'ai quitté l'équipe de France en 61, après les mauvais résultats que nous avons eus en Nouvelle-Zélande.

J'étais accompagné de deux personnes qui ne valaient pas pipette et alors, en Nouvelle-Zélande, bon, les Anglais, y ont... quand tu vois l'équipe d'Oxford, Cambridge, ils ont un capitaine, le capitaine, soit il est sur le terrain, soit il s'occupe de la troupe, que ce soit les Anglais, que ce soit les Argentins que ce soit les Néo-Zélandais ou les Sud-Africains, ils se tournent de suite vers le capitaine plutôt que vers les accompagnateurs.

Donc à l'époque, donc moi à l'époque avec la méthode Assimil, je m'étais mis un peu à l'anglais, que j'avais avec moi un copain qui tenait une agence de voyage à Brive et qui parlait bien l'anglais, par contre les deux accompagnateurs, y en avait aucun qui parlait anglais et qui n'étaient pas capables de mener une équipe quoi.

Alors, j'ai eu toutes les responsabilités : interprète, coach, de soigneur, de médecin et tout parce je n'avais... quand je vois le staff qu'ils ont pour eux maintenant autour de l'équipe de France, parce par rapport à ce que j'avais moi, j'avais mes deux pinsons qui ne valaient pas pipette tandis que maintenant, ils en ont une vingtaine avec une équipe qui les travaille pour le moral et pour la santé.

M. LANDROT : Maintenant ils se consacrent complètement au sport.

F. MONCLA : Je préfère avoir pratiqué le sport que j'ai pratiqué plutôt que celui qu'y pratiquent maintenant ; j'ai encore mes deux épaules, mais deux hanches et mes deux genoux, j'ai un peu mal de temps en temps aux cervicales mais ça c'est parce que quand je faisais mes roulé-boulé je me faisais mal parfois.

J'ai eu la chance de m'en sortir comme je m'en suis sorti, tandis que quand tu vois maintenant, quand tu vois les gosses qui commencent à jouer, y "zont" pas 20 ans, "y" sont déjà foutus et à l'époque, moi, à la section paloise j'ai pris des responsabilités et je ne pensais qu'une chose, que mes gars aient une situation pour eux et pour leurs femmes et qu'ils soient heureux de se retrouver dans la vie avec quelque chose après le terrain.

M. LANDROT : Et quand t'étais moniteur d'atelier, tu avais une responsabilité vis-à-vis de l'équipe de rugby aussi ?

F. MONCLA : Voilà, mes deux copains d'origine étaient revenus dans leur pays et c'est moi qui ai maintenu toute l'équipe alors t'avais tous les mêmes, ils préféraient venir avec moi au rugby que d'aller avec les autres. Qu'est-ce qu'il y avait encore comme sport collectif ? Le foot, le basket, il y avait le judo, mais les gars y étaient pas très nombreux, il y avait un groupe qui faisait du footing mais ça plaît ou ça plaît pas, tu vois de faire de la course à pied.

Je commençais mon atelier le matin à 9 heures, 9 heures-midi, 2 heures-5 heures et avant neuf heures, et avant neuf heures si j'avais le temps j'allais m'entraîner et après 17 heures si j'avais le temps, j'allais encore m'entraîner ce qui fait qu'à l'époque au point de vue condition physique, j'étais en parfaite condition physique.

M. LANDROT : Dis-moi, parle-moi de Lambert maintenant.

F. MONCLA : Lambert, il était difficile à cerner ; il m'a beaucoup surpris en fin de vie.

À l'époque moi, je le voyais un peu extraordinaire ; je me suis heurté avec lui quand j'ai quitté Gurcy-le-Châtel parce qu'il ne voulait pas que je quitte Gurcy. Alors je vais te faire rire comment j'ai quitté Gurcy.

Je viens au mariage de mon frère, ici à Pau et il y a un monsieur de la belle-famille, un monsieur avec chapeau de forme tu vois, queue de pie, tout ce que tu voudras qui vient vers moi, y me dit « Monsieur Moncla ne voulez-vous pas revenir au pays ? ». Non, non je lui fais, pour le moment

il n'en est pas question pour la bonne raison vous savez, je suis rentré dans un service, on y rentre mais on n'en sort jamais. Alors là-dessus je le renvoie un peu à 10 mètres mais gentiment, gentiment parce que je le connaissais pas.

Et là-dessus, peu de temps après, mon épouse tombe malade et j'appelle ma belle-sœur au téléphone et je lui dis « voyons le Monsieur à chapeau de forme y m'a dit qu'il pouvait faire quelque chose pour moi pour me faire revenir au pays, explique moi » « écoute, je ne peux rien te dire mais je vais me renseigner ».

C'était un intime de Monsieur Gaspard³⁷⁷, Roger Gaspard, tu vois le président directeur général de l'époque. Alors Roger Gaspard, il apprend que François Moncla, il était considéré par le père Lambert comme le meilleur élément qu'il avait pour faire moniteur d'atelier, pour ceci pour cela, c'était le meilleur élément de l'école. C'est ce qu'il répond à Gaspard, le père Lambert et Gaspard le dit à ce monsieur.

Je fais ma demande de mutation à Noël quand ma femme a eu ses problèmes de santé. Je renvoie à l'école, alors ma demande de mutation sur le service ici à Pau par l'intermédiaire de Gaspard.

Il a le malheur de dire à Gaspard à ce moment-là que je ne pouvais pas quitter Profor parce que je valais rien, alors deux mois avant, j'étais très bon et après je valais rien, et alors là il y a Gaspard qui l'a convoqué et lui dit alors « il faudrait savoir quand même ce que vous dites, parce que, à tel moment, vous me dites que c'est le meilleur élément que vous avez, et aujourd'hui il vaut rien, il faudrait savoir ».

Alors là ça était fini. Je vais te dire, j'ai passé trois quarts d'heure dans son bureau, il avait un bureau qui faisait huit à dix mètres de long et moi je ne voulais pas lâcher le monsieur tu vois. Alors il partait d'un bout à l'autre, y faisait la navette, je le suivais derrière, il se retournait, moi j'avais les bras croisés sur la poitrine et lui il était-là, je le prenais les yeux dans les yeux, il y se retournait, repartait, je te dis trois quarts d'heure. Il a essayé, y a rien eu à faire, » je m'en vais, je m'en vais ».

Et alors tu vas rigoler parce que j'arrive sur Pau et à l'entraînement, ça faisait un mois que j'étais là peut-être, y'a un monsieur qui vient « Monsieur Moncla vous pouvez passer chez moi j'habite à tel endroit j'aurais une commission à vous faire de la part de Monsieur Lambert ». « Bon, écoutez après l'entraînement je passe ». Il me proposait, le père Lambert à ce moment-là de partir à Lima pour monter au Pérou une école similaire à celle de Gurcy-le-Châtel, celles qu'il a faites dans le monde tu vois. C'était un gars qui était sur Paris, qui avait une haute fonction ministérielle

³⁷⁷ Roger Gaspard succède à Pierre Simon à la tête d'EDF en mai 1947, il restera jusqu'en 1961

et autre. Je lui dis, écoutez Monsieur Boyer, voyez-là, dans le fond de son jardin j'apercevais le Pic-du-Midi, tu vois le Pic-du-Midi qui m'a bercé pendant toute mon enfance, je lui dis comme ça « vous voyez je m'en suis séparé pendant 10 ans je ne peux plus repartir. » Il me dit « mais si mais là-bas vous savez-vous avez des montagnes » ; « oui mais ce ne sont pas les miennes ! » bon écoutez j'ai compris dites à Monsieur Lambert que je regrette beaucoup mais il y avait qu'à me le dire quand j'étais à Gurcy peut-être à ce moment-là... » ...alors tu vois là, il y avait déjà un changement.

Par la suite en fait, en fin de vie, il vivait avec une dame. (...) Elle est décédée comme une pauvre femme quoi. Alors tu vois ça, c'est des réactions que je n'arrive pas trop maintenant à poser ou autre sinon pour moi personnellement il a été formidable pour ma carrière pour tout ce que j'ai pu faire moi.

Quand il a essayé de me convaincre de rester, il m'a dit « mais tu ne penses qu'à toi, tu ne penses pas à nous, que tu ne penses pas à moi », « écoutez, j'ai des problèmes, mon épouse a des problèmes de santé je pense d'abord à mon ménage, le reste ça me gêne pas ».

Non mais j'avoue sincèrement que c'est grâce à lui et grâce à un autre prof qui était à Gurcy, le père Henckès, tu as dû en entendre parler, avec qui je me suis aussi tiré le chignon plus d'une fois. Je t'ai dit qu'il y avait des sales caractères !

M. LANDROT : En fait c'était Lambert qui était le vrai chef même s'il n'était plus là.

F. MONCLA : Tout à fait ! Tout à fait !

23.5. 19^{-ÈME} PROMOTION, MICHEL LAMBERT, ENTRETIEN DU 8 AVRIL 2016, ENREGISTRÉ

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XVWRKWHZ5Z0JMVjA/view?usp=sharing>

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XbDRGNIFJUk9hMGc/view?usp=sharing>

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XT25sYUU5YWZVSjg/view?usp=sharing>

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XUDFtZGJCbnZ0Wjg/view?usp=sharing>

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XNllyWlkwMTNQRXM/view?usp=sharing>

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XQmhYM19VcmNyNHM/view?usp=sharing>

23.6. 20^{-ÈME} PROMOTION. CLAUDE GIRAUD. TÉMOIGNAGE ÉCRIT (EXTRAITS)

<https://cjoint.com/c/HFom0V0vR8F>

Originaire d'une famille modeste – mais c'était le cas d'une majorité de la population de mon village de l'ouest de la Dordogne- et avec le support de mon instituteur (un des Hussards de la République), j'ai passé en 1946 l'examen des Bourses et intégré (Sur examen aussi) le Collège Technique de Ribérac. Ma destination naturelle était celle d'ouvrier et les études longues qui à cette époque pouvaient conduire pour ce qu'on en savait au métier d'Instituteur ou de Fonctionnaire n'étaient pas l'orientation qui correspondait à ce que j'appellerai ma classe sociale. Par ailleurs, je fréquentais assidûment dans mon enfance, les ateliers d'artisans du village (forgerons, mécaniciens, menuisiers) car j'étais naturellement attiré par les travaux manuels et la technique.

Je garde de ce Collège un souvenir reconnaissant car c'est bien le lieu où j'ai appris ce qui m'a le plus servi tout au long de ma vie. La formation faisait la part intelligente entre la technique d'atelier où l'on pratiquait l'Ajustage, les Outils Mécaniques (Tour, Fraise, Étau-Limeur), la Forge d'Art, la gestion des outils et les études classiques à l'exception des langues. Pour en donner une idée assez précise, nous abordions les dérivées en mathématique et j'ai réalisé pour le Directeur de l'établissement un jeu d'amortisseurs pour son véhicule (une C4 Citroën), ce qui montre bien les compétences techniques que l'on y acquérait...

Nous sortions avec un "Brevet Industriel" qui ne me semble pas très différent des BTS d'aujourd'hui et des C.A.P (s). Nos destinations professionnelles étaient pour certains enfants d'artisans l'intégration dans l'Atelier familial, et pour les autres globalement, Sochaux (chez Peugeot) ou l'aéro-navale de Rochefort. Quelques-uns parmi les TRÈS BONS intégraient les IEG de Grenoble, pour devenir Ingénieurs ou simplement Conducteurs de Travaux. (...)

Dans ces années d'après-guerre, la loi de Nationalisation de 1946 de l'Électricité et du gaz se mettait laborieusement en place et les écoles techniques ne pouvaient fournir aux deux établissements les spécialistes ouvriers et techniciens nécessaires à leur fonctionnement. C'est ce qui incombait entre autres à cette école. L'information qu'il avait rapportée de l'Assemblée Nationale nous fut donc donnée par Monsieur Pradeau, ce Professeur Député qui suggéra que notre avenir pourrait bien être là comme on le dirait aujourd'hui de l'informatique. Un certain nombre d'entre nous passèrent alors le concours d'entrée. De mon village nous fûmes trois en deux promotions et du collège de Ribérac sept ou huit.

Après ce concours passé à Périgueux, ce fut l'envolée vers Gurcy dont je n'ai pas gardé comme certains le souvenir d'un accueil (traditions) spécialement éprouvant probablement dû au fait qu'un de nos anciens, issu comme nous du collège de Ribérac nous avait préalablement briffés.

Mais j'ai par contre gardé le souvenir de l'apprentissage d'une nouvelle façon de vivre. L'autodiscipline, les tenues vestimentaires communes à tous (blouses grises, bleus de travail, chaussons et sabots que nous quitions pour entrer dans des salles de cours rutilantes et surtout des cours assistés de moyens pédagogiques absolument inusités et l'on peut même dire révolutionnaires pour l'époque. Je n'aurai garde d'oublier l'accès aux sports collectifs et individuels (Foot, Rugby, Athlétisme) où tous les moyens étaient mis à notre disposition pour porter l'école sur les podiums universitaires parisiens et préparer les élèves à une vie active.

À l'issue des six premiers mois, nous prenions la relève de la promotion sortante et devenions pour certains responsables de l'organisation de la discipline et de l'animation culturelle de l'école.

Je ne me souviens plus très bien de la façon dont ces responsables étaient élus ; mais il me semble que les partants avaient un poids important dans le choix de la Garde responsable de la discipline.

J'y fus élu : pas longtemps, car une autre élection suivait, celle de chef du protocole, chargé de l'organisation des fêtes, de l'animation de l'orchestre (une vingtaine de musiciens) et de l'accueil des personnalités. Nous étions deux candidats, je fus élu, pas triomphalement. Je prenais la suite de Jacques Monet, un garçon particulièrement doué en matière artistique qui fut par la suite versé dans un service chargé de produire des animations audiovisuelles et créa aussi pour son compte quelques films à succès. C'était donc une suite redoutable et j'avais bien conscience de ne pas être à son niveau. Il m'accorda heureusement son aide en bien des circonstances.

L'aura de cette école qui trustait en sport les résultats académiques, ne se discute pas (je rappellerai pour mémoire que François Moncla y fut -très peu de temps - capitaine de l'équipe de France Universitaire et qu'il devint par suite pour cinq ans capitaine du quinze tricolore). D'autres que je ne nommerai pas de peur d'en oublier suivirent le même chemin.

Les équipes de foot, de rugby ou encore les athlètes se produisaient souvent le dimanche sur les stades de la région et les soirées se terminaient généralement par un bal animé par l'orchestre de l'école. Inutile de préciser le succès que nous avions auprès des filles ce que n'appréciaient que très modérément les Locaux de nos âges conduisant parfois à des confrontations qui n'étaient fort heureusement qu'orales.

La formation comportait un tronc commun mais aussi des spécialités qui étaient si je ne m'abuse Électricien de centrale, Électricien de réseau et Technicien de laboratoire. Ajusteur, Tourneur etc.... de formation je m'étais inscrit dans la première qui m'avait semblé tournée davantage vers la mécanique.

En fin de formation nous partions en stage pour six mois avant d'être titularisés dans un service d'EDF. Est-ce suite à des vœux ou à mon classement de sortie, toujours est-il que je fus affecté dans une entreprise privée, DELLE (devenue ALSTOM) à Villeurbanne.

Cette entrée dans le monde du travail, en usine, allait m'ouvrir les yeux sur un monde que j'ignorais. DELLE fabriquait des disjoncteurs pour les hautes et très hautes tensions et les ouvriers étaient d'un haut niveau technique et fortement syndicalisés. L'école m'avait réservé une chambre au premier étage d'un particulier qui faisait face de l'autre côté de la rue à un petit hôtel qui abritait de nombreux employés célibataires de Delle.

À peine eussé-je ouvert ma fenêtre que d'une chambre d'en face, un grand escogriffe m'interpella. "Salut camarade, d'où viens-tu, où vas-tu ?" Je voulus lui répondre que je venais d'un petit village de Dordogne qui ne lui dirait sans doute rien. Mais pas du tout dit-il, je suis moi-même de Bergerac. La glace était rompue et ce premier interlocuteur m'intégra tout de suite dans ce quartier ouvrier et combien sympathique. Ma logeuse qui avait suivi la discussion me prévint : "méfiez-vous de lui, c'est un communiste". Et c'est grâce à lui, François Grégoire, que j'ai découvert le Syndicalisme et la Politique. Il était très avantageusement connu dans ce quartier populaire et dans son sillage je le fus aussi assez rapidement. (...)

Ce long détour peut être un peu fastidieux explique néanmoins ce qui fut à l'origine du second parcours d'un ancien élève de Gurcy.

A quelques jours de la fin du service militaire, j'eus l'idée de visiter l'immeuble d'E.G.A. (Électricité et Gaz d'Algérie) pour voir comment fonctionnait l'Établissement et comparer ses activités et ses méthodes avec celles d'E.D.F que je devais intégrer dès mon retour.

J'y fus accueilli par un appariteur qui après m'avoir un peu interrogé me conduisit au Dispatching Central où le Responsable m'expliqua en détail ce qu'ils avaient à gérer (Centrales, Réseaux interconnectés etc....) matérialisés sur un immense mur en arc de cercle plein de boutons poussoirs lumineux liés entre eux par des règles lumineuses et complété par des tas de symboles encore lumineux (dont les centrales avec leurs noms).

J'étais ébloui et surpris qu'un béotien comme moi soit accueilli et informé de la sorte. Quand il eut terminé, il me demanda quel avait été mon parcours précédent et lorsque je lui dis que j'avais fait Gurcy (électricien de centrales) puis Delle, il me proposa alors de rendre visite à l'Ingénieur Chef des Centrales Hydrauliques où je fus reçu avec autant de simplicité et de courtoisie par un Monsieur Bignal et originaire de Pau.

Comme à mon précédent interlocuteur je présentais ce qu'il convient aujourd'hui d'appeler mon C.V. et après avoir fait un tour d'horizon sur les moyens de Production et de Transport de la région Oranaise, il me dit qu'un Poste d'interconnexion entre l'Algérie et le Maroc ainsi qu'une petite

Centrale sur la TAFNA étaient en construction, que l'équipement prévu était du matériel Delle et que j'avais le profil pour surveiller les travaux et prendre ensuite (si je convenais) la responsabilité de son exploitation. Qu'en dites-vous ? Nous pouvons voir tout de suite le Chef de la Production et du Transport. J'étais "COI " mais nous voilà partis vers le cran hiérarchique du dessus, Monsieur Hascoët, un Breton. Re-relation de mon C.V. par Monsieur Bignalet et moi-même et confirmation que je les intéressais. Mais auparavant me dit-il il faudrait que nous nous rendions sur place car vous savez, c'est en plein Bled et à part quelques Douars, il n'y a rien autour, la ville la plus proche, Marnia, est à 20 kilomètres.

Je partis de cette visite, complètement bouleversé. Je n'étais pas venu pour ça. E.D.F. ne risquait pas de me proposer un tel poste. J'étais assez tenté par l'aventure hors de France, peut-être en Afrique, et des événements dont je ne voyais pas distinctement l'issue étaient en cours en Algérie. La suite se précisa dès mon retour à la caserne. Mon colonel demandait à me voir. Il semble me dit-il que l'Algérie ait besoin de vos compétences. Ces messieurs d'EGA viennent vous prendre demain matin à 9 heures et je vous signe une permission de 2 jours. J'étais scotché, sans pouvoir répondre. Je me revois toujours dans cette situation et je pense à nos jeunes d'aujourd'hui qui ont tant de mal à trouver un emploi y compris avec de bons diplômes.

Je décidais alors d'écrire à Gurcy pour exposer mon problème et demander des explications sur les statuts EDF/EGA que j'imaginai différents, aurais-je la possibilité de passer de l'un à l'autre etc... Je reçus rapidement deux réponses (P.J) signées Jolivot alors Directeur par intérim, qui m'indiquaient en gros que je pouvais faire une demande d'embauche à EGA sans préciser s'il me serait possible de réintégrer EDF par la suite. J'étais donc assez circonspect sur la décision à prendre car même si l'Algérie c'était la France, le statut EGA me faisait quitter mes frontières naturelles, ma famille, mes relations et peut-être mes habitudes culturelles. Après une période de réflexion, de recherches d'avis et de conseils, je décidais d'accepter la proposition. (...)

Cette période bordelaise fut accompagnée d'une intense vie syndicale sans qu'elle érode le moins du monde l'activité professionnelle que ni notre Direction, ni le Personnel placé sous nos ordres n'auraient accepté. La méthode, c'était de très longues journées de travail et de nombreux samedis à Paris au siège de notre Fédération.

Nous étions une dizaine de cadres et agents de maîtrise pour mener le mouvement des ingénieurs et cadres de la CGT d'EDF Bordeaux. L'un d'entre nous était indiscutablement la tête pensante. Il était élu au Bureau Départemental de la CGT participa à la création de l'APEC et en devint le président alternatif, cette dernière fonction étant assurée à tour de rôle par le patronat et les syndicats. Pour l'anecdote, je reçus un jour trois cadres envoyés par l'APEC, licenciés de la SEP (Société Européenne de Propulsion) parce qu'ils avaient participé au mouvement de mai

1968. Je ne leur fus d'aucune utilité compte tenu de ce qu'ils envisageaient. Ils montèrent rapidement une petite entreprise de découpage de tissus au laser qui devint en 2000, le numéro un mondial dans cette discipline.

Mai 1968 fut bien sur un moment important dans notre vie syndicale où nous dûmes intervenir en permanence, non seulement pour informer mais aussi pour mobiliser, entraîner et veiller à ce qu'il n'y ait pas de débordements notamment avec le plan croix rouge.

Comme nous étions tous élus dans les différents organismes statutaires de l'entreprise, nous avions à cœur de rendre compte séance tenante de nos mandats et j'ai le souvenir qu'ils étaient très lus de tout le personnel et de nos directions et ce n'est probablement pas un hasard si les élections professionnelles nous étaient favorables. Nous étions néanmoins considérés par notre Fédération comme des éléments marginaux par rapport à l'orthodoxie officielle et nos interventions dans les congrès, préparées très démocratiquement, ne plaisaient pas trop à la majorité. Nous eûmes par contre assez souvent la satisfaction de voir qu'elles faisaient bouger les lignes.

(...)

Je fus aussi à cette époque, Président du Conseil de Parents d'élèves (FCPE) d'un collège puis d'un Lycée d'Enseignement Général et Professionnel de 1500 élèves. Je n'envisageais pas de prendre ce type de responsabilité mais j'y fus pratiquement contraint par les adhérents réunis en assemblée générale qui pensaient sans doute qu'un syndicaliste saurait mieux peser sur les décisions des chefs d'établissement qu'une autre personne sans pratique militante. Dans les deux cas, il fallut d'abord organiser, donner des responsabilités et apprendre aux élus qu'ils avaient droit à la parole mais pas n'importe comment et seulement après une préparation collective. J'eus la satisfaction au collège de m'entendre dire par l'un de nos adhérents qui travaillait à la SNCF, "avant de vous rencontrer, je n'imaginai pas que j'avais la capacité de défendre des idées qui me paraissaient justes. Aujourd'hui j'ai été élu à mon comité d'entreprise". (...)

Comme nous avons décidé mon épouse et moi de prendre notre retraite dans notre village natal, je rencontrai par hasard le Maire et lui fit part de notre intention de revenir au pays. Nous étions proche des "municipales" et il me proposa de faire partie de sa liste.

J'acceptai en pensant qu'étant resté plus de trente ans hors de la commune, je ferai partie - si nous étions élus - de l'équipe mais sans responsabilité particulière. Nous fûmes effectivement élus et un certain nombre de nos colistiers qui me connaissaient souhaitèrent que je sois le premier adjoint. (...)

Là se termine cette histoire d'un ancien élève de Gurcy qui a aujourd'hui 85 ans. Elle montre que la formation que l'on y recevait allait bien au-delà de notre préparation à une activité professionnelle. La prise en charge par les élèves de l'organisation, de la discipline, des activités sportives et culturelles les préparait à leur participation future à la vie de la cité. Nombreux sont ceux qui ont par la suite animé des activités sportives ou culturelles. Beaucoup ont participé à la gestion de leur commune et en sont devenus Maires ou Adjointes. Enfin, on ne compte plus ceux qui ont été engagés dans l'activité syndicale sociale et politique. Ce fut je crois, une école de citoyens en devenir et nous ne saurions trop en remercier son créateur Raymond Lambert.

23.7. 24^{-ÈME} PROMOTION, MICHEL BAUDOIN, ENTRETIEN DU 16 MAI 2017, ENREGISTRÉ

https://drive.google.com/file/d/1qPEX_LR6jtpsQZpe9LZ0h6j1t1so8N8/view?usp=sharing

<https://drive.google.com/open?id=1h1LUyRY44r1vgdoUfBnB-ewyQfKyUys2>

<https://drive.google.com/open?id=1-ADHCfwykhtPRJh8aYOpemUPdesJQRhJ>

23.8. 24^{-ÈME} PROMOTION. GEORGES MAESTRINI : TÉMOIGNAGE ÉCRIT. 11 MANUSCRITS RETRANSCRITS PAR ANDRÉ SANNIER

<https://cjoint.com/c/HFsu5ckoi8F>

En 1954, alors que j'étais élève de la 24^{ème} promotion à Gurcy, M. Lambert, directeur de l'école, au retour d'un voyage en Amérique latine, en était revenu enthousiaste et nous avait réuni dans le nouveau réfectoire, pour nous dire deux choses à savoir : - la première, que l'on s'inspire de la chanson brésilienne O' Cangaceiro pour rajeunir l'hymne de Gurcy. - la deuxième qu'un jour se réaliserait son rêve de voir se multiplier dans le monde, des sœurs de notre école sur le modèle de GURCY.

C'est son rêve qui est devenu réalité à partir de 1959 par la création à Tunis, du premier centre d'instruction et de perfectionnement * CIPE* qui a été le révélateur pour moi d'une véritable passion à savoir : diffuser dans le monde les méthodes et systèmes de formation inspirés du modèle Gurcy. Bien d'autres collègues ont participé à l'internationalisation de notre école qui a contribué à la place de choix qu'occupait EDF dans le monde des électriciens. Alors que je pensais que cette incroyable destinée et aventure tomberait dans les oubliettes, Mireille

LANDROT, ingénieure à EDF au CEIDRE de St Denis, a présenté et réussi brillamment un premier mémoire de master sur L'ENM de Gurcy-le-Châtel, période 1940-1943 puis se propose d'en réaliser un deuxième, MASTER 2, pour la période 1943 et plus, couvrant l'internationalisation des modèles Gurcy dans le monde. C'est la raison pour laquelle je me suis permis d'écrire ces récits de missions qui ont jalonné ma carrière et qui illustrent, en partie, le rayonnement de notre école. J'espère qu'ils inspireront d'autres collègues à en faire de même pour leur parcours professionnel car chacun de nous, a vécu une expérience unique et valorisante sans devoir faire des milliers de kilomètres comme moi.

En fait, mon aventure avec Gurcy remonte à 1952, quand mon ami de collègue à Toulon, Roucaute, malheureusement décédé suite aux blessures reçues dans une embuscade en Algérie, m'a parlé de cette école qui permettait d'entrer à EDF.

- Après le brevet industriel au collège de Toulon, il y avait une année complémentaire d'études qui n'était pas le BTS (il n'existait pas à l'école) mais qui y ressemblait beaucoup. J'ai passé le concours de Gurcy à la subdivision de Toulon puis, parallèlement j'avais posé ma candidature à l'atelier des « torpilles » de la marine française à Saint-Tropez.
- Au même moment, j'ai appris que j'avais réussi à Gurcy et d'autre part étais embauché à l'atelier des torpilles... Mon choix s'est porté sur Gurcy où je suis rentré en avril 1953. À la sortie de Gurcy, comme je le raconte dans mon récit sur l'Algérie, j'ai été affecté avec mon collègue Joseph Carré à l'EGA, pour faire connaître le produit « Gurcy » et travailler pour le centre de formation de Blida.
- Après mon service militaire (1955–1957), Monsieur Henckès m'a proposé un poste au CETAP à Gurcy où l'on préparait les chefs de subdivision d'EDF, au maniement des caisses de Gurcy et à la présentation des thèmes successifs dans les directions régionales. On partait avec l'ami Lièvre le dimanche de Gurcy avec tout notre matériel de caisses dans une fourgonnette pour commencer la présentation le lundi, continuer le mardi et rentrer le soir pour être de retour le mercredi matin pour animer le séminaire des nouveaux instructeurs au CETAP (un rythme de fou).
- Puis, en 1959, départ en Tunisie pour monter le premier centre de formation à l'étranger, suivi en 1961, des missions au Cameroun et Côte d'Ivoire.
- En octobre 1961, départ au Mexique pour monter l'Institut franco-mexicain jusqu'en 1968.
- En 1969, départ pour le Chili jusqu'en 1976 avant de rejoindre Jacques Henckès qui avait créé le service : ACTION de FORMATION et de PERFECTIONNEMENT HORS de FRANCE «AFPHE».

Donc jusqu'en 1976, j'étais acteur à l'étranger alors qu'à partir de mi-1976 jusqu'à 1992, j'étais chargé du recrutement des « experts » en formation pour les centres créés ou à créer à l'étranger, faire des missions de suivi du fonctionnement de nos équipes et répondre aux nouveaux projets de création des centres tels que ceux de l'Angola, Mozambique, Bénin, Gabon, RCA, Niger, Burkina Faso, Alger (Maison-Carrée) etc.... Les dix dernières années ont vu se prolonger nos actions de formation par des études de gestion anticipée des ressources humaines des sociétés d'électricité. En fait, dans les années 60-70, les besoins de formation et de perfectionnement étaient tellement évidents et nécessaires dans les sociétés qu'il n'y avait pas de grandes études de besoins à faire. À partir des années 80, il a fallu mieux cibler les besoins de personnel nécessaire, se poser la question des niveaux de recrutements et profils visés, rendre les entreprises plus compétitives, c'est-à-dire ne pas créer de sureffectifs, augmenter la polyvalence.... Un tournant logique de nos activités qui complétaient bien celles exclusivement orientées vers la formation au début de l'intervention d'EDF à l'étranger.

Tout ce qui précède me permet d'affirmer que les actions entreprises par EDF par l'entremise de l'aventure Gurcy ne devraient pas se limiter à un inventaire quantitatif de centres ou instituts créés dans le monde. Chaque création avait sa particularité et aussi son histoire pour persuader et convaincre nos partenaires de la pertinence et de l'efficacité de nos méthodes. Ce n'était pas gagné d'avance avec parfois des problèmes d'idiomes qui ne facilitaient pas la tâche. Il faut reconnaître qu'en pédagogie, nous étions des apprentis sorciers partant du principe que ce qui se faisait à EDF était bon pour toutes les autres sociétés. Les bouquins et théories n'étaient pas notre tasse de thé, je crois même que cela nous aurait certainement complexés et surtout enlevé notre audace et la foi que nous avions dans nos méthodes et matériel pédagogique. Mais là encore, les « caisses » jouaient un grand rôle modérateur pour ne pas se prendre pour des champions de la pédagogie et se croire comme on dit au Mexique « la maman de Tarzan ». Se trouver en face de douze analphabètes comme au Cameroun et leur donner des notions de bons et mauvais conducteurs d'électricité ou encore, leur apprendre et justifier l'addition, cela remettait de l'humilité dans nos ardeurs et prétentions de pédago.

(le récit manuscrit de la création de centres à l'étranger suit, et constitue un ensemble dactylographié par André Sannier de 81 pages) :

- ALGÉRIE <https://cjoint.com/c/HFsve5YKlgF>
- TUNISIE <https://cjoint.com/c/HFsvfLfgFrF>
- CAMEROUN <https://cjoint.com/c/HFsvgwNh8yF>

- CÔTE d'IVOIRE <https://cjoint.com/c/HFsvmJG7MZF>
- MEXIQUE <https://cjoint.com/c/HFsvhJoQrF>
- CHILI <https://cjoint.com/c/HFsvnLCO2jF>

LANCEMENT DES ACTIONS DE FORMATION HORS DE FRANCE SUR LE MODÈLE DE GURCY-LE-CHÂTEL

1- AVIS AU LECTEUR DES RÉCITS {que l'on trouvera dans les liens ci-dessus} :

À la lecture de mes récits sur mes propres missions, le lecteur pourra se demander s'il n'y avait pas un peu d'improvisation dans ces projets lancés à l'étranger par M. Lambert et dont j'ai été l'un des principaux acteurs pendant plusieurs années.

M. Lambert n'était pas du tout un personnage qui improvisait, mais, bien au contraire un homme en perpétuelle réflexion et qui savait clairement ce qu'il voulait et ce qui lui fallait pour l'atteinte de ses objectifs à savoir diffuser les méthodes de formation et de perfectionnement d'EDF à l'étranger.

Pour cela il a su :

- s'entourer d'hommes de qualité exceptionnelle comme M. Henckès notamment pour créer les outils pédagogiques et les méthodes correspondantes à diffuser.
- créer un centre d'études et d'applications pédagogiques CETAP à Gurcy-le-Châtel capable :
 - de faire les projets de création de centres à l'étranger.
 - d'en prévoir leurs équipements et d'en assurer les commandes et le transport.
 - de réaliser les caisses pédagogiques et leur documentation
 - de réaliser des maquettes et autres tableaux d'expériences électriques.
 - d'assurer la formation pédagogique des instructeurs et responsables de formation des sociétés étrangères.
- trouver les financements nécessaires à nos missions de coopération auprès du ministère français des Affaires étrangères.

2 QUELLE ÉTAIT LA DÉMARCHE DE M. LAMBERT ?

Tous ces éléments et structures cités ci-dessus n'étaient pas opérationnels au début du lancement des actions à l'étranger mais, l'école de Gurcy représentait une vitrine importante de son savoir-faire, le CETAP, avait à charge la diffusion en France du perfectionnement professionnel d'information,(PPI),destiné à tout le personnel administratif et technique.

Les instructeurs étaient les chefs de subdivisions, auxquels on dispensait une orientation pédagogique sur l'utilisation des caisses dites de Gurcy et le CETAP était chargé d'expédier dans toute la France ces caisses.

Les caisses permettaient à un auditoire de 12 personnes d'être initiées au fonctionnement d'un appareil électrique (moteur, alternateur, transformateur, éclairage fluorescent...) pour que tout agent connaisse, en lui faisant découvrir par l'expérience, leur fonctionnement (ce thème sera repris plus loin).

Le point de départ dans un pays, était une mission de diffusion réalisée par M. Lambert, auprès des sociétés d'électricité durant laquelle il présentait le film « trois de Gurcy » puis il expliquait le système de formation d'EDF et les facilités que pouvait mettre la France à la disposition de la société intéressée à savoir :

- . - mise à disposition d'expert (s) pour le lancement des actions.
- . -formation d'homologues en France (trois mois).
- . -donation de matériel pédagogique d'EDF (en général un jeu de caisses pédagogiques et un tableau d'expériences électriques).

Il ne manquait pas d'inviter les cadres dirigeants des sociétés à venir en France.

Plus tard on s'est rendu compte qu'il nous manquait des outils pédagogiques adaptés aux populations d'analphabètes de beaucoup de sociétés d'électricité. C'est là, encore, que notre pédago-étoile Jacques Henkès a créé la méthode d'alphabétisation technique sur le principe des caisses de perfectionnement.

C'est ainsi que nous disposions d'une logistique pédagogique à la hauteur de l'ambition d'EDF capable de répondre aux attentes des sociétés étrangères.

3- LA RICHESSE DU MODÈLE DE L'ÉCOLE DE GURCY-LE-CHÂTEL :

Les excellents résultats obtenus en France pour la formation des agents de la distribution et de la production, ont servis de base à toutes les réalisations proposées à l'étranger en ce qui concerne :

- la conception des programmes de formation.
- l'organisation pédagogique du cursus et des installations pédagogiques pour optimiser l'utilisation des ateliers, laboratoires et salles de cours.

Il existait le modèle Gurcy, mais pour chaque projet une évaluation des besoins qualitatifs et quantitatifs devait être réalisée sur place en adéquation avec les vues et souhaits des responsables locaux et des techniques utilisées et les ressources de l'entreprise.

L'évaluation servait de base à l'élaboration des programmes, à l'organisation des équipes pédagogiques et au final, à la définition du dimensionnement et à l'implantation du centre.

Il s'agissait par exemple, dans tous les cas, généralement d'une durée de formation d'un an comportant deux cycles de six mois :

- le premier cycle d'une durée de six mois consistait à acquérir une compétence pratique polyvalente telle que : soudage, forge ajustage, câblage élémentaire, travaux sur métaux non ferreux... Toutes disciplines choisies en fonction des tâches, électriques ou non auxquelles pouvait être confronté le futur électricien de distribution.
- le second cycle directement lié aux travaux spécifiques à la profession à savoir :
 - lignes aériennes et souterraines basses et moyennes tensions.
 - équipements de postes MT/BT.
 - préparations de chantiers avec sécurité intégrée.

Pendant ces deux cycles, les cours de mathématiques, mécanique, technologie d'appareillage, dessin industriel, mesures et essais électriques complétaient le cursus.

La même polyvalence de formation était mise en place pour les électriciens de la production. Toutes les sociétés d'électricité, qui ont monté ces types de formations, ont généré des promotions d'agents d'exécution d'une grande qualité, dotés d'un potentiel évolutif rapide leur permettant d'accéder après perfectionnement, à des postes de maîtrise.

Or la maîtrise était et est encore, le collège le plus démuné dans les structures des sociétés.

EXTRAITS DU RÉCIT SUR LA TUNISIE (janvier 59 à mars 1961) CIPE TUNIS

7- LE TERRAIN D'IMPLANTATION DU CENTRE ET LES BÂTIMENTS

La parcelle de terrain disponible avait une forme trapézoïdale d'une surface d'environ un hectare, le tout bien clôturé par un mur d'environ 3 m de haut. Trois bâtiments principaux de 35m par 7m longeraient l'angle droit du trapèze, pour les salles de cours et ateliers, auxquelles il convenait d'ajouter un petit bâtiment pour les vestiaires, un magasin et un autre petit bâtiment pour la direction et salle des profs.

Un petit réseau d'entraînement pour les électriciens de la distribution était à implanter sur le pourtour du terrain (...)

17- L'INAUGURATION DU CENTRE

Elle a eu lieu à la mi-octobre 1959. Nous avons sélectionné les 48 premiers élèves pour constituer la première promotion et montrer que le centre était prêt à démarrer. Le président

BOURGUIBA et ses ministres étaient là et bien sûr notre ambassadeur dont le rôle avait été si « déterminant » ; c'était la deuxième fois que nous le voyions après notre première rencontre lors de notre arrivée.

J'ai eu droit à une chaleureuse accolade du président qui m'avait vu à l'œuvre au barrage quelques semaines avant. Cela n'a pas échappé à M. Lambert qui m'a dit « Maestro tu le connais ? » ...

La fanfare militaire, les drapeaux tunisiens et français et tout le tralala des journalistes et autres photographes ont fait de cette inauguration une belle réussite.

18- LA SÉLECTION DES ÉLÈVES

Avec le label EDF et la possibilité d'être embauché par la STEEG à l'issue d'une année de formation, il y avait beaucoup d'intérêt à postuler pour suivre les deux formations que l'on proposait à savoir :

- électriciens-monteurs de réseaux électriques
- électromécaniciens de centrale de production électrique.

Dès l'annonce du concours par voie de presse, le directeur de l'école d'apprentissage professionnelle juive, l'ORT, m'a demandé un rendez-vous pour savoir s'il y avait des interdits pour la communauté juive. Je tombais un peu des nues devant ce type d'interrogation, mais c'était bien légitime. Les élèves de ce centre de formation constituaient une pépinière de choix pour nous. (...)

20- LA MARCHÉ DU CENTRE

Le démarrage de la première promotion s'est déroulé sans trop de problème.

Le premier directeur tunisien nous a annoncé en fin d'année que la STEEG lui avait confiée d'autres fonctions, quant au nouveau, après son stage en France, il a pris ses fonctions au début du mois de Janvier 1960, le plan d'assainissement des multiples directeurs a fonctionné à merveille.

Moi, j'assurais les cours d'électrotechnique qui devaient par la suite être confiés au nouveau directeur qui assistait à mes cours.

Nous avons assez souvent des visites de la direction de la STEEG, ce qui était une très bonne chose pour la future insertion de nos élèves dans la société.

Le directeur de la STEEG (ingénieur Supélec) était émerveillé par le tableau d'expériences qui était particulièrement adapté à l'étude des circuits triphasés. Il m'a demandé si je pouvais prévoir un cours d'une vingtaine d'heures sur le sujet destiné à ses ingénieurs sortis de l'école Bréguet

qu'il déclarait nuls dans ce domaine. Cela fut fait dans les semaines suivantes valorisant notre centre.

Au bout des six premiers mois de fonctionnement nous avons procédé au recrutement de la deuxième promotion et fait ainsi tourner le centre à son régime de croisière, soit deux fois 48 élèves en simultané.

Voilà, le centre était bien lancé et notre projet réussi dans un délai remarquable.

EXTRAIT DE LA MISSION AU CAMEROUN (1961 ALPHABÉTISATION TECHNIQUE) (...)

2- EN QUOI CONSISTAIT LA MÉTHODE D'ALPHABÉTISATION :

Elle faisait surtout appel à l'observation et à la mémoire visuelle en éveillant la curiosité de connaître et comprendre ce à quoi les participants étaient confrontés tous les jours : l'électricité et ses applications.

Huit thèmes constituaient le cours complet qui était développé durant un an.

Un tableau adhérent permettait de positionner les éléments constituant progressivement le circuit électrique : prise de courant, douille, lampe, conducteur, etc...et à la fin on constituait un circuit électrique qui fonctionnait, c'était la lampe qui s'allumait qui en était le témoin. On avait construit un circuit électrique fermé sur le tableau adhérent en positionnant, près de chaque élément le NOM écrit suffisamment afin d'identifier l'objet à son nom.

Après cette première phase de découverte concrète de chaque élément, on distribuait, à chaque participant, une boîte avec différentes cases, chacune d'elle comportant le nom d'un objet {ou élément du circuit} distribué pendant le montage du circuit. Donc chaque participant devait mettre l'objet correspondant dans chacune des cases portant son nom. C'était la phase de LECTURE.

La dernière phase consistait à demander aux agents de dessiner le circuit électrique sur le papier et d'écrire le nom de chaque composant {Pas évident ...}

3- LE DÉMARRAGE DU PROGRAMME À DOUALA

C'était une première pour EDF et M. HENCKÈS, le pédago *ÉTOILE* d'EDF {c'est lui qui avait déjà créé les caisses de Gurcy} m'a demandé de lui rendre compte avec détails de cette expérience pour laquelle je n'étais pas très rassuré.

Le lundi, j'ai visité la salle de cours très bien aménagée par M.KRUBER, un agent EDF ayant quelques 25 ans d'expérience en Afrique et qui devait à mon départ prendre la suite du programme. Une fois que tout le monde se fut assis, je me présentai et tout de suite un grand costaud se leva et dit : patron, Daniel ne peut pas rester avec nous parce qu'il est « très, très

bête » et il ne pourra rien apprendre. Cela commençait bien. Je lui dis qu'on ne pouvait exclure personne que nous devions rester tous y compris Daniel, jusqu'à 18h30 puisque nous étions payés jusqu'à cette heure-là. Bon dit-il, il reste mais il n'a pas droit à la parole...puis un grand silence que j'ai maintenu pendant quelques secondes qui m'ont parues des minutes...Puis, patron qu'est-ce qu'il y a dans les caisses bleues qui viennent de Paris...je ne peux pas les ouvrir puisque tu ne veux pas que Daniel parle.

4- LE LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE SÉANCE

Aussitôt arrivé dans le bureau de M. Kruber, il me dit : Le directeur veut te voir au plus tôt. Il me dit venez voir, il était outré par tous les schémas électriques dessinés partout où il y avait un espace disponible dans l'enceinte des bâtiments d'ENELCAM. Effectivement les agents qui avaient assisté au cours la veille, voulait faire voir qu'ils avaient appris et en étaient très fiers.

5- LA DEUXIÈME SÉANCE AVEC LE GROUPE « A »

Tous les participants étaient là, y compris Daniel et tous portaient des lunettes fabriquées avec des bouts de verres et une monture réalisée avec du fil de cuivre. J'étais assez surpris mais me suis bien gardé de rire. En fait, comme ils étudiaient, ils mimaient les élèves de l'université de Douala qui se trouvait en face du siège de l'ENELCAM. Ils avaient remarqué que la majorité des étudiants portaient des lunettes et donc c'était un facteur important de réussite.

12- LE CADEAU DES PARTICIPANTS DE DOUALA

Quelques jours avant mon départ, les agents de la session de Douala m'ont demandé de leur consacrer 2 à 3 heures, un après-midi, pour "parlementer" avec eux. En fait c'était pour me dire au revoir et me remercier de les avoir "instruits". Ils m'ont remis un paquet emballé avec du papier kraft que j'ai enlevé pour découvrir une planche très épaisse d'environ 60 x40 cm. J'étais déconcerté et m'apprêtais à les remercier lorsqu'ils m'ont dit : « patron tu dois t'asseoir, on va sculpter la planche devant toi". Deux d'entre eux, munis de bris de verres, se sont mis à sculpter des cocotiers avec des hommes qui grimpaient pour cueillir les noix de coco. Ils travaillaient avec une dextérité incroyable et très rapidement.

13- FIN DE MISSION À DOUALA

L'alphabétisation a été pour moi une heureuse surprise. Alors que j'appréhendais beaucoup cette aventure au départ de Paris, j'y ai trouvé des tas de satisfactions et c'est avec ce type de population que l'on a le plus de difficultés pédagogiques mais aussi le fort sentiment d'être utiles.

Le directeur de l'ENELCAM m'a convoqué à son bureau, avant que je ne parte à l'aéroport pour Abidjan, pour me remercier mais aussi, pour me faire savoir que le PDG avait approuvé la construction du réseau d'entraînement et des édicules pour réaliser des branchements.

EXTRAIT DU RÉCIT SUR LE MEXIQUE (octobre 1961-juin 1968) INSTITUTO FRANCO MEXICANO DE CAPACITACION EN ELECTRICIDAD

2- L'INSTITUT FRANCO MEXICAIN

Il avait belle allure avec, au rez-de-chaussée, une salle d'exposition donnant sur rue avec le matériel pédagogique d'EDF en vitrine, à l'étage, des bureaux, une salle de réunion avec possibilité de projection.

À l'arrière du premier étage, nous avons une très grande salle de 8 m par 20 m destinée à la fabrication des caisses pédagogiques ainsi que les outillages fournis par la CFE (commission fédérale d'électricité - l'EDF local), qui avait mis six ouvriers et un contremaître à notre disposition. Une petite imprimerie nous permettait de reproduire les guides pédagogiques que l'on distribuait aux agents qui participaient aux séances de perfectionnement et qui servaient aussi, de guide pédagogique aux instructeurs pour les aider à conduire leurs séances.

L'aménagement de l'atelier de fabrication et entretien des caisses a été mon premier travail. Cela m'a permis aussi de perfectionner mon espagnol avec les ouvriers, complétant bien mes cours du soir.

3- MON ANALYSE DE LA PLACE DE L'INSTITUT DANS LES SOCIÉTÉS

D'ÉLECTRICITÉ MEXICAINES : Le lancement de l'IFM :

Le conseil d'administration, qui coiffait la direction de l'institut, était constitué de représentants de l'ambassade de France -le conseiller commercial -et de représentants de la direction de chacune des sociétés d'électricité CFE et LYF.

Le président du conseil d'administration était le président de la chambre mexicaine de l'industrie et du commerce, un homme admirable qui savait toujours arrondir les angles lors des conseils d'administration qui avaient lieu tous les trimestres. Le directeur de l'institut était chargé de présenter les travaux effectués pour les deux sociétés et le calendrier des actions à conduire. Il fallait bien sûr, être à même de présenter un égal service donné à chacune des sociétés.

La commission fédéral de electricidad, c'était quelques 60 000 agents répartis dans tout le pays. La compagnie LYF représentait un effectif de 20 000 agents, concentrés dans le district fédéral, et quelques villes environnantes. À elles deux, ces sociétés avaient donc un effectif similaire à celui d'EDF.

6- PRÉSENTATION DE NOTRE SYSTÈME DE PERFECTIONNEMENT DANS LES CENTRES RÉGIONAUX DE LA CFE

Pour apaiser les craintes du syndicat unique des agents de la CFE, sur les objectifs de ce perfectionnement d'information PPI avec les caisses pédagogiques, nous avons proposé au directeur administratif de présenter le système dans les principaux centres régionaux de la CFE.

Il est bon de rappeler que la superficie du Mexique est cinq fois celle de la France avec des distances, du nord au sud, de quelque 4000km. Le plan proposé consistait à faire une présentation d'une durée de 1h30 des principaux thèmes traités par les caisses avec expériences, présentation des notices, description de l'organisation des séances de perfectionnement, envoi des caisses pédagogiques et initiation pédagogique des cadres de chaque centre de travail pour qu'ils soient à même de conduire les séances à leur personnel. La CFE avait mis à notre disposition un énorme break Chevrolet et un chauffeur, capable de transporter le matériel de démonstration. Le temps estimé pour cette opération était de deux mois en faisant les grands déplacements durant le week-end, à raison de deux présentations par jour ce qui était assez éprouvant.

8- LE PREMIER CENTRE DE FORMATION LANCÉ AU MEXIQUE :

Paradoxalement, ce n'est pas avec des sociétés d'électricité que le premier centre de formation a été créé mais, dans l'industrie sucrière dans l'état de VERACRUZ, avec l'ingenio azucarero de SAN CRISTÓBAL, la raffinerie de sucre la plus importante du Mexique.

C'est un ingénieur de la CFE, utilisateur des caisses qui a vanté les mérites des méthodes d'EDF. Après démonstration de notre méthode et matériel à l'institut ainsi que la projection du film trois de Gurcy, l'idée de lancer un centre de formation d'électromécaniciens a été adoptée. Nous avons été chargés de faire le projet du centre, sans omettre de faire approuver par le conseil d'administration de l'institut l'idée de travailler avec cette importante branche de l'industrie sucrière.

15- LA CRÉATION DE CENTRES DE PERFECTIONNEMENT AVEC NOS MEMBRES FONDATEURS:

Les actions de perfectionnement conduites avec les caisses de Gurcy ont mis en évidence les déficiences du personnel, constat que réalisait leur encadrement à l'occasion des séances qu'ils organisaient dans les centres de travail. Compte tenu de la « puissance » du syndicat unique, dans chacune des sociétés, la seule solution était de perfectionner le personnel existant vu qu'il

n'était pas possible de mettre à pied le personnel non qualifié. Généralement, il s'agissait d'organiser des stages de courtes durées {3 à 6 semaines} dans les diverses spécialités de la production et distribution d'électricité. Le but aussi, à terme, était de casser la spécialisation à outrance pratiquée dans les sociétés.

LES RÉALISATIONS DE CENTRES À LA CFE:

La Comision Federal de Electricidad comptait à l'époque quelque 60 000 agents répartis sur tout le territoire mexicain {sauf le district fédéral -ville de Mexico} et l'implantation de centres de formation posait le problème du déplacement des stagiaires.

Malgré cela et grâce à la pression exercée par les ingénieurs-instructeurs des caisses et l'appui du syndicat, 3 centres ont été lancés de 1964 à 1968, deux pour la distribution et un pour les métiers de la production d'électricité.

LES RÉALISATIONS DE CENTRES DE PERFECTIONNEMENT DE LA COMPAÑIA LUZ Y FUERZA :

L'envergure géographique de la LYF étant concentrée au District Fédéral, le positionnement des centres était plus facile. Pour les agents de la production, c'est dans l'enceinte d'une centrale thermique qu'a été agrandi le petit centre existant à une capacité de 100 stagiaires en simultanément alors que pour le perfectionnement des agents de la distribution, un magnifique centre de 3 500 mètres carrés d'ateliers, salles de cours, laboratoires etc... a été construit dans la banlieue haute de la ville dans le site appelé « desiertos de los leones », désert des lions .Une magnifique parcelle boisée où pouvaient être perfectionnés en simultanément plus de 150 stagiaires.

EXTRAIT DU RÉCIT SUR LE CHILI (1969-1976) CENFA SANTIAGO

3 LE CENTRE CHILENO FRANCO ALLEMAND, CENFA ET LES ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES

Pour son implantation, l'INACAP avait obtenu une parcelle magnifique de 5 hectares, au pied de la cordillère des Andes où nous avons pu répartir 5 000 mètres carrés de bâtiments pour l'administration, ateliers, labos et salles de cours.

Nous étions six 'experts' pour les activités pédagogiques et deux autres qui ont réalisé, avec les chiliens, l'installation électrique de tout le centre avec le matériel offert par la France. Arrivés en septembre 1969, le démarrage des cours s'est fait 6 mois après puis, inauguration au mois de juillet 1970 en présence du Président de la République.

La formation durait un an et l'effectif était de 2 promotions d'une centaine d'élèves chacune, décalées de 6 mois (6 mois de formation commune et 6 autres de spécialisation).

Tous les semestres donc une promotion de techniciens mécaniciens et une autre d'électriciens sortaient.

8- LA REPRISE DES ACTIVITÉS PÉDAGOGIQUES

Après quelques semaines perdues avec le coup d'état, les activités ont repris assez rapidement, le nouveau directeur a été assez intelligent pour s'appuyer sur les deux chefs de mission franco-allemand puis avec le responsable Suisse.

Un jour un ingénieur de l'entreprise ENDESA me dit que le nouveau directeur, ancien amiral de la marine nationale, nommé par la junte militaire avait été directeur de l'école navale de VALPARAISO et était de plus prof d'électrotechnique. Rendez-vous a été pris avec la direction d'Endesa et j'ai proposé à l'ex-amiral de faire une présentation de notre système de caisses pédagogiques à son staff en invitant bien sur le directeur de l'INACAP.

La réussite fut totale, après notre démonstration le directeur voulait faire joujou avec notre matériel et c'est ainsi que furent lancées les premières sessions d'initiation pédagogiques des ingénieurs d'Endesa.

9- ORIGINALITÉ DU FONCTIONNEMENT DE NOTRE COOPÉRATION PAR RAPPORT AU MEXIQUE

Au Chili, le fait qu'un Institut national de formation était bien implanté et structuré a permis de s'appuyer sur ses installations pour mettre en œuvre nos actions.

La participation de l'encadrement à des actions de perfectionnement me paraît très importante, elle permet aux cadres de mieux connaître le potentiel et les faiblesses de leur personnel et d'avoir des éléments concrets pour leur évaluation et les perfectionnements

CONCLUSION :

Drôle d'aventure qu'il nous a été donné de vivre dans ce lointain pays tellement attachant et des chiliens si intéressants. Difficile de s'expliquer comment des populations éduquées, ayant un bon niveau de vie, peuvent se déchirer au point de s'entre-tuer {nous en savons quelque chose}.

Curieux paradoxe qu'il ait été donné à deux pays {l'Allemagne et la France} tellement marqués par de nombreuses luttes, d'avoir scellé modestement leur réconciliation dans un tel contexte.

4- LA STRATÉGIE DE M. LAMBERT POUR CHOISIR ET FORMER SES TROUPES

Si sur le plan des moyens pédagogiques, la panoplie des moyens s'est assez rapidement étoffée. Il n'en a pas été de même pour trouver des agents EDF dont le profil pouvait correspondre, aux exigences tellement variées et diverses que l'on nécessite.

Cela pouvait être des compétences de constructeur au début, de pédagogue et de diplomate toujours, de meneur d'hommes, d'organisateur en fait, une espèce de caméléon s'adaptant aux manières de vivre et de faire des locaux, bref un profil difficilement trouvable en ajoutant à cela, la connaissance d'une langue étrangère et une épouse parfois du type tous-terrains. {4x4}

C'était ardu pour les responsables de mission, mais moins grand pour le niveau instructeur, la tâche était plus facile mais reste délicate. C'était une des difficultés de la magnifique épopée et de son rayonnement dans le monde.

En fait M. Lambert, s'appuyait beaucoup sur les personnes qu'il repérait, notamment dans le giron de l'école. Déjà en tant qu'élève, puis prof, puis en tant que sportif en fait, son choix était souvent fait d'un ensemble de tests {c'était presque de l'expérimental} c'est sans doute ce qui s'est passé avec moi. Comme ancien officier de marine, une fois ferrée, il ne lâchait plus sa proie.

NOTA : Dans les extraits des originaux des récits de mission, la numération des chapitres a été conservée.

23.9. 28^{ÈME} PROMOTION, ANDRÉ BORDES, TÉMOIGNAGE ÉCRIT

<https://cjoint.com/c/HFomG3AOBEF>

Gurcy ? Qu'est- ce que c'est que ce nom ? Jusqu'en 1950, mes parents et moi- même n'en avions jamais entendu parler ! Et puis ensuite ce mot inconnu s'est introduit petit- à- petit en nous, et en ce qui me concerne il a rythmé ma vie, au point qu'aujourd'hui encore les principes de vie appris à l'école sont toujours présents dans ma vie de retraité.

Pour la première fois nous avons entendu parler de Gurcy un jour de 1950, lorsqu'un agent EDF a sonné à notre porte. C'était un agent du laboratoire du Centre de Toulouse- Ville qui venait vérifier notre compteur électrique.

En parlant avec lui, il nous a appris qu'il sortait d'une école de métiers d'EDF qui s'appelait Gurcy- le- Châtel en Seine- et- Marne. Nous avons eu ensuite toutes les explications sur l'école, ses principes, son fonctionnement, comment y rentrer.

Cet agent s'appelle Moïse Lafforgue, et par la suite il est devenu l'un de mes collègues de travail au Service Technique du Centre de Toulouse-Ville. Il nous a énormément vanté cette école, son enseignement, sa vie, sa discipline (autodiscipline) librement consentie, et précisé que dans le

centre où il a ensuite été affecté, il y avait d'autres agents issus de Gurcy et qui sont aussi par la suite devenus des collègues de travail comme Castéra, Grégoire et d'autres.

Cette idée d'école de Gurcy a longtemps travaillé l'esprit de mon père, jusqu'au jour où nous sommes allés au bureau EDF rue Raymond IV à Toulouse chercher les renseignements pour une inscription au concours d'entrée. Et à partir de là tout est allé très vite !

Mais avant d'aller plus loin dans cette recherche de souvenirs, je tiens absolument à rendre hommage à mes parents pour m'avoir lancé dans la vie de cette façon- là, vie personnelle et professionnelle, avec des bases solides, qui perdurent toujours, maintenant que je suis à l'automne de ma vie. Ils m'ont permis de connaître de grandes personnalités, autant civiles que sportives.

Vint ensuite la constitution et l'envoi du dossier d'inscription, ce qui m'a causé quand même quelques appréhensions, car j'ai réalisé que j'allais quitter la maison et mes parents, moi qui enfant unique, n'était jamais sorti du « cocon » familial.

Et un beau jour de 1951, je me retrouvais dans une salle de la Faculté des Lettres de Toulouse pour subir les épreuves du Concours d'Entrée. Dans cette salle je retrouvais beaucoup de copains du Collège Technique Valade de Toulouse qui étaient comme moi pour le concours, et que je retrouverais plus tard à Gurcy dans ma promotion, comme Claude Rouanet, ou dans des promotions suivantes, comme Paul Rouanet, Claude Banquet, Michel Geoffroy, etc.....

Ensuite tout s'est enchaîné très vite ! Réception du courrier précisant que j'étais admis au concours, puis un autre indiquant l'obtention d'une bourse et la liste du trousseau, la date d'entrée à l'école, ainsi que mon numéro qui devait figurer sur toutes mes affaires.

Comme je n'avais jamais été en pension, il a fallu acheter beaucoup de choses, et avec ma mère nous avons couru les rues de Toulouse à la recherche de ce qui manquait de la liste fournie. Aujourd'hui encore subsistent encore des affaires avec mon immatriculation, comme des serviettes, des taies d'oreiller, mes sabots de Gurcy que j'utilise toujours dans mon jardin, le petit sac avec le nécessaire à chaussures, mon rasoir électrique pyrogravé avec mon numéro etc....

Et enfin, après tous ces préambules, le grand jour est arrivé, et mes parents m'ont accompagné pour la visite médicale le 13 avril 1955 rue de Vienne à Paris. C'est ce jour- là que j'ai fait la connaissance de mon ami André Sannier, et aussi de sa maman. Depuis ce moment- là perdue une solide amitié, nous étions dans la même équipe à Gurcy, et nous avons eu des contacts épistolaires suivis pendant le service militaire, et ensuite au retour à la vie civile, avec nos rencontres familiales en Touraine, à Toulouse ou dans les Pyrénées. Le moment le plus déchirant rue de Vienne fut celui de la séparation avec les parents. Installé à l'arrière du bus avec André Sannier, nous les avons vus s'éloigner, tristes au possible, plantés sur le trottoir. Quelques heures

plus tard, ce fut l'arrivée à Gurcy, et l'accueil pas forcément sympathique d'une horde vociférante d'anciens. Et miracle ! Parmi eux je reconnus tout- de- suite Noël Bonnafous, un ancien copain du Collège Technique de Toulouse. Je dois dire que cette rencontre m'a mis un peu de baume au cœur et atténué le stress provoqué par l'accueil de la promo précédente. Noël a été tout- de- suite un formidable conseiller pour bien appréhender le relationnel avec les anciens de la 27^{ème}. J'ai eu par son intermédiaire et en direct toutes les informations nécessaires sur le fonctionnement de l'école, les traditions, les relations avec la direction et le personnel enseignant, les relations entre élèves, et aussi le côté sportif de l'établissement et celui concernant les distractions et les activités organisées. Les six premiers mois, tant que nous étions « bleus » ont été les plus difficiles pour moi car n'ayant jamais été en pension, j'étais toujours sur mes gardes pour éviter la moindre petite faute, qui aurait amené une réaction des anciens, toujours à l'affût de pouvoir coincer un bleu ! Je ne parle pas des réactions des enseignants ou des surveillants, inexistantes, dans la mesure où il suffisait de travailler sérieusement, tout en respectant les consignes de l'autodiscipline.

Je dois dire que cet état de fait a contribué plus tard à une facilité d'adaptation lors de mon service militaire où il fallait, comme à Gurcy, observer obéissance, solidarité et respect.

Beaucoup d'anciens collègues ont exprimé ce qu'était Gurcy pour eux. Je partage bien évidemment tout ce qui a déjà été écrit, et pour éviter les redites, je préfère faire état de ce que j'ai vécu, ce qui m'a marqué et qui ne concerne pas forcément mes copains de promo.

Au début de notre séjour, un grand événement pour moi avec la prise des mesures pour le costume traditionnel de l'école. Cela m'a marqué, car si j'ai toujours été bien habillé par mes parents, je n'avais jamais eu de costume. Et pour moi cela a été une sacrée fierté ! Puis afin de bien connaître les nouveaux éléments qui seraient à l'avenir chargés de représenter l'école dans diverses disciplines sportives, il y avait les « fameuses » rencontres entre anciens et nouveaux. Ce qui a donné parfois l'occasion de quelques règlements de compte, mais sans trop déjouer quand même !

Dans le cadre des traditions, le « radio- crochet » était à l'origine destiné à recruter de futurs talents, chanteurs, conteurs ou musiciens, il y en avait bien quelques- uns parmi nous qui avaient réussi une bonne prestation, dont un en particulier qui était déjà à son âge, accordéoniste chevronné, mais qui a quitté l'école ne supportant pas la vie à Gurcy. Pour les autres, ceux qui n'avaient aucune chance d'être un jour « vedette » à Gurcy, et bien ils ont fait la connaissance d'un maître de cérémonies, grand spécialiste des brimades, et qui n'a réussi qu'une chose, c'est faire l'unanimité de notre promotion contre lui. Mauvais souvenir !

Autre tradition, celle du « Baptême du Service Intérieur ». Dans les souterrains, les bleus, torse nu et en file indienne, passent entre deux haies d'anciens armés d'un pinceau et d'un pot de peinture. Et ceux-ci au passage des bleus devant eux se délectent de créations picturales sur toutes les parties des corps dénudées. Du grand art, je n'en sais rien ? En tout cas, malgré les lavages, j'ai gardé des traces de peinture au fond de mes oreilles pendant plus de quinze jours ! Mais tout ceci, bon enfant quand même !

L'organisation du système de nettoyage (que nous avons baptisé corvées), faisait partie intégrante de notre emploi du temps chaque semaine. Les horaires étaient programmés au même titre que l'enseignement ou le sport. Ceci nous a permis de connaître l'emplacement du local poubelles. Cet endroit est devenu par la suite, après des fouilles méthodiques, le « paradis » des collectionneurs de timbres oblitérés ou de tampons postaux.

J'ai eu l'honneur et la fierté de faire partie de la Garde d'honneur. Il s'est dit beaucoup de choses sur celle-ci, en bien ou en mal ! Personnellement je n'ai pas eu connaissance d'exactions qui auraient pu être commises. Par contre, de mon temps, elle a joué son rôle dans l'application de la discipline. Comme exemple je peux citer, l'enquête qu'elle a effectuée à la suite de plaintes de plusieurs élèves pour vols, et qui a permis de confondre un élève qui récupérait montres, portefeuilles et divers objets, et les stockaient dans le local situé sous la scène du réfectoire, local où l'orchestre de l'école rangeait son matériel.

La Garde d'honneur a mené son enquête, et le coupable traduit devant la direction de l'école.

Un point dont on n'a pas parlé pour les membres de la Garde, c'est le tour de rôle, en tenue de sortie, de guides accompagnants les visiteurs étrangers à l'école. C'était pour nous l'occasion de faire connaître notre école au monde extérieur, et de nous transformer, le temps des visites en Saint- Pierre, vu l'énorme trousseau de clefs qui nous servait à faire visiter tous les locaux.

Dans la hiérarchie de la promo j'avais un grade, non officiel, j'étais le « Fusible », car j'étais soit-disant le plus grand ? Mais j'ai des doutes ?

Au chapitre des personnages célèbres rencontrés à Gurcy, on ne peut pas oublier celui qui a donné son nom à notre promotion : Édouard Belin.

Ce grand scientifique a contribué à l'histoire de la communication moderne en inventant le bélinographe en 1907, ancêtre du télécopieur. Ce système permettant d'envoyer des images à travers les réseaux téléphoniques et télégraphiques.

L'invention d'Édouard Belin a été utilisée jusque dans les années 1960/1970. Elle est à l'origine du télécopieur et du photocopieur. Ce fut un grand honneur, quand ce grand « Monsieur », parrain de notre 28^{ème} promotion, est venu à Gurcy, faire la connaissance de « sa » promotion et serrer la main des membres de la Garde sur la scène du réfectoire, lieu de passage des célébrités.

Gurcy, c'était aussi parfois les bals du samedi soir avec l'orchestre de l'école, où la population des villages et villes des alentours était invitée. Bien plus tard étant en vacances sur la Côte d'Azur avec un camarade toulousain, nous avons fait la connaissance de deux jeunes filles qui étaient originaires de Bray- sur- Seine, qui connaissaient bien l'école de Gurcy et qui fréquentaient ces bals régulièrement.

Gurcy, ce n'était pas que , études, sport, discipline. Il y avait en parallèle une part de formation à la vie active et nous avons pratiquement tous reçu une formation quasi- militaire en passant les épreuves des Préparations Militaires Terre et Air tant que nous y étions. Cela permettait au moment du service militaire, de choisir son arme, à défaut de son lieu d'incorporation. Il est vrai que les événements d'Algérie étaient dans toutes les têtes à ce moment- là !

Ce fut pour la plupart d'entre nous l'occasion aussi de commencer l'apprentissage à la conduite automobile. Nous n'avons pas connu la petite voiture habituelle des auto- écoles, mais nos moniteurs, militaires si je me souviens bien, sont arrivés avec des petits camions, mais malgré tout, cela nous a bien dégrossis avec des manœuvres maintes fois répétées. L'art de la marche arrière, des créneaux et du double débrayage, n'avaient plus de secrets pour nous.

Quelque temps après, militaire en Allemagne, avant mon départ pour l'Algérie, avec le souvenir de ces leçons, j'ai pu passer avec succès mon permis de conduire avec des examinateurs d'une auto- école allemande, avec à la clé une épreuve supplémentaire qui n'existait pas en France, celle de devoir trouver une panne créée par les examinateurs sur un véhicule.

À Gurcy il y avait aussi les dimanches. Dans le secteur, perdu à 80 kilomètres de Paris, il n'y avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Au début, à pieds, nous allions à Donnemarie fréquenter en premier le marchand de journaux, où nous faisons le plein pour la semaine de journaux et de revues diverses, ainsi que de divers matériels que nous ne pouvions trouver à l'économat de l'école.

À Donnemarie, il y avait aussi le cinéma de village où nous étions assis sur de simples chaises, et un bistrot célèbre, fréquenté aussi par les jeunes du village. Il fut rendu célèbre par les altercations parfois musclées entre ces jeunes et nous de Gurcy, et il suffisait que l'un de nous se mette à la fenêtre pour battre le rappel par un « A moi Gurcy », pour voir arriver aussitôt les « Fulgurs » en renfort. Que du bon temps et de bons souvenirs, solidarité oblige !

L'école de temps en temps nous autorisait à nous rendre, l'espace d'un Week- end sur Paris, afin de visiter notre capitale. Nous logions dans les centres d'accueil utilisés alors par les stagiaires de Gurcy dans la région parisienne.

Plus tard nous avons pu récupérer nos vélos, envoyés par nos parents, ce qui a facilité nos trajets vers Donnemarie, en faisant bien attention aux routes boueuses salies par les transports de betteraves. Le fait d'avoir un vélo, nous a permis aussi de nous éloigner de Gurcy le dimanche à la bonne saison quand il faisait beau, pour rejoindre les bords de Seine pour de mémorables baignades. Tout cela avec l'aide de l'école qui nous fournissait les repas froids, mais il fallait respecter certaines consignes, comme déclarer le lieu où nous allions et le respect de l'heure de retour.

Autre point fort pour moi à Gurcy et j'étais loin de me douter que cela pouvait m'arriver, j'ai passé à Gurcy mon « Baptême de l'Air ». Désigné par l'école avec quelques camarades, nous sommes partis un beau matin vers un petit aérodrome des environs, et à tour de rôle à bord d'un petit « coucou » nous avons pu survoler le secteur. Notre pilote qui habitait dans la région se faisait un malin plaisir de passer au-dessus de chez lui en faisant battre des ailes son avion. Moments inoubliables.

Pour un sportif comme moi, j'ai été gâté à Gurcy ! Outre la participation aux compétitions, puisque nous étions engagés dans divers championnats, académie, régionaux, et même nationaux avec notamment la coupe de France EDF/GDF, il y avait l'accompagnement de nos équipes fanion, lors de leurs déplacements. Tout cela se faisait en bus, et il suffisait de s'inscrire. C'était une activité régulière.

Il y avait aussi une organisation pour aller sur Paris assister à des rencontres nationales et internationales. Nous avons donc pu nous déplacer à Paris pour assister à : un match de coupe de France de football, Toulouse- Reims, avec la déception pour moi car Toulouse avait perdu, mais c'est vrai que c'était le Reims de la grande époque avec sa pléiade d'internationaux. Nous avons pu aussi assister au match de basket France- URSS avec défaite de la France, mais surtout une attraction majeure avec la présence dans l'équipe russe du géant de 2m18, Krouminch, qui était à l'époque le plus grand joueur de basket au monde. On a fait mieux depuis.

Sur Gurcy et pour l'honorer, il y eut la démonstration de notre équipe de gymnastique, championne de France, avec notre ami de la 28^{ème} promo, Sylvain Gruwier, champion de France individuel, et par ailleurs fidèle de nos rencontres d'anciens.

Comme nous avions aussi une très bonne équipe d'haltérophiles, l'école avait invité l'équipe de France, qui est venue avec à sa tête ses internationaux Gerber et Debuf, faire une démonstration sur la scène du réfectoire.

Et comme toute chose a une fin, il fallait quitter Gurcy ! Et me voilà parti pour rejoindre mon stage d'un an, au Laboratoire Central des Industries Électriques à Fontenay- aux- Roses (LCIE). Avec le recul je me suis rendu compte que ce stage ne m'a rien apporté pour la suite de ma carrière et que les stagiaires ne servaient qu'à exécuter ce que les autres ne voulaient pas faire. De plus avant de quitter Gurcy, il m'avait été précisé que je devais rejoindre au stage quelques anciens, que nous devions former une équipe avec un chef, etc...J'avais même les noms de ces futurs collègues, et au stage pendant un an donc, aucun de ces anciens ne s'est manifesté et je n'en ai pas entendu parler. Ce stage a été pour moi une déception, avec de mauvais contacts en plus avec la direction. Déception que j'ai eu l'occasion de transmettre à Gurcy bien évidemment, et j'ai appris que par la suite notre école n'avait plus envoyé de stagiaires au LCIE. (...)

Le stage terminé, j'ai rejoint Toulouse pour un premier contact d'un an avec l'exploitation réseau du Technique de Toulouse-Ville. J'ai pu me rendre compte que l'enseignement et les moyens à Gurcy étaient la panacée. À Toulouse, il fallait faire avec les moyens du bord et quand il n'y avait pas de moyens on se débrouillait ! Pendant cette courte période j'ai plutôt appris aux autres, plus que ce qu'ils m'ont appris. Ensuite ce fut le départ pour le service militaire pour 30 mois (Cahors, Agen, Allemagne, et enfin Algérie la dernière année).

Au retour, plusieurs postes m'attendaient toujours sur Toulouse, entre le Centre de Toulouse-Ville et la Direction Régionale. Service Technique (gestions), D.R (SRAM) (achats matériel et travaux), puis retour au Centre T. Ville, où j'ai terminé ma carrière comme responsable de la section immobilière, chargée de la construction d'immeubles et de l'entretien du parc immobilier, logements entre autres.

Mon dernier chantier toulousain a été la construction de l'Agence Clientèle Grande Plaine, et aussi en appui du Centre Toulouse-Nord, les rénovations complètes des agences clientèle de Montauban et Castelsarrasin.

Voilà ma chère Mireille quelques souvenirs ! J'espère de tout cœur que dans l'immédiat tu pourras en tirer quelque chose d'utile pour compléter ton immense et magnifique travail. Bonne chance pour tout ce qui va suivre, et encore un grand merci pour avoir sorti notre « Grande et Belle École » de l'oubli qui lui paraissait assuré, après la fin des Écoles de Métiers.

23.10. 28^{-ÈME} PROMOTION, GUY SCHÜPBACH., TÉMOIGNAGE ÉCRIT

<https://cjoint.com/c/HFqlpINKSoF>

De parents issus du petit monde agricole, d'une mère née le 16/11/1906 à La Bussière dans le Loiret, ayant quittée l'école à huit ans pour soi-disant tenir compagnie à une fermière. Elle a surtout servi de bonne à la maison comme à l'écurie. Elle est montée à Paris pour y travailler comme serveuse chez un oncle et une tante, la famille Aubry, dans leur restaurant avenue de la République, près de la bourse du travail. Et d'un père né en Suisse le 19/12/1901, venue en France à l'âge de 21 ans pour y trouver du travail dans une ferme près de Méru dans l'Oise. (...)

Revenu à Puteaux j'allais à l'école primaire rue de la république, je me souviens d'une maîtresse, mademoiselle Barière, qui m'encourageait d'une drôle de façon, me disant que je ne saurais jamais écrire mon nom et que je ne ferais rien de bon dans la vie, peut-être dû à mon nom d'origine germanique ? Alors qu'un autre enseignant les mathématiques assurait qu'à la fin de l'année j'aurais largement rattrapé mon retard, ce qui fut fait.

Puis ce fut le déménagement pour Vitry-sur-Seine, fin de l'école primaire et l'entrée en 6^{ème} spéciale, orientée vers la technique, math, français, histoire géo, sciences naturelles, dessin, musique. En musique j'ai écouté Pacific 231 et nous sommes allés écouter les concerts "à cœur joie" où des explications nous préparaient à comprendre les œuvres.

En 5^{ème} j'ai passé mon certificat d'étude puis en 4^{ème} avec des mauvais résultats en dictée, à cette époque avec 5 fautes on avait zéro, sachant que la ponctuation et les accents comptaient pour une demi-faute, alors que j'avais 15 sur 20 en grammaire et une bonne moyenne dans les autres matières, ne voulant pas redoubler la 4^{ème} j'ai été orienté vers l'apprentissage.

J'ai connu le scoutisme, louveteau puis scout (...)

Admis en optique et en électricité j'ai choisi le centre d'apprentissage en électricité, rue de la Roquette à Paris. J'y ai pratiqué le handball, en universitaire, à sept et à onze, lors d'un match à 11, hivernal au stade Pershing, par un froid intense l'entraîneur nous a fait couvrir les jambes de « Dolpic », à la fin du match pas de douche, elles étaient gelées, pendant le retour au domicile par le métro, le baume chauffant continuant son action m'a enflammé les jambes, j'avais hâte d'arriver à la maison pour me laver. Nous n'avions pas de salle de bain, la toilette journalière se faisait dans un petit lavabo installé dans la pièce qui était censé être la salle à manger. Nous allions une fois par semaine aux douches municipales. Il n'y avait pas de WC dans l'appartement, ceux-ci étaient dans la cour, communs à quatre familles. (...)

Avec un camarade, un petit gros nommé Legrand, qui habitait place de la République, nous étions premiers ou deuxième durant toute notre formation, l'année du CAP nos Professeurs n'ont pas voulu nous inscrire, en candidats libres au BP.

Au CAP, il a eu une note éliminatoire et j'ai raté celui-ci, après les épreuves du BP nous l'avons fait à blanc, une majorité d'entre nous, dont Legrand, l'auraient eu.

Espérant être reçu au concours d'entrée à l'école d'Air France de Vilgenis je pris des cours de math, mon professeur était ingénieur à Saclay, devant ma curiosité il m'apporta un gros copeau d'uranium naturel et échantillon de cobalt, ce complément de formation n'a pas été suffisant. (...)

Avec le CAP en poche, l'école nous a proposé des entreprises, j'ai choisi la société Tartenson et Lafont, qui fabriquait des tableaux de contrôle-commande. On me propose, dans un premier temps de réaliser avec, un compagnon, la partie chaudronnerie, découpe, pliage, soudure etc. je participerais ensuite au câblage, la partie mécanique terminée on me remet sur un autre tableau sans avoir fait la partie électrique. Déçu je suis retourné à l'école où l'on m'a donné une autre adresse, après avoir eu mon salaire et le certificat de tout compte, je quittais cette entreprise le vendredi pour embaucher le lundi suivant à la SEEE. À cette époque il y avait du travail.

Entre temps j'avais passé le concours d'entrée à l'école de métiers EDF de Gurcy-le-Châtel. J'y ai travaillé environ neuf mois, nous réalisions pour EDF des travaux neufs et de la maintenance dans les postes haute-tension. Lors de création de nouvelles cellules 5000 Volts au poste de Tolbiac, pour un problème de réglage d'un sectionneur, le contremaître allait à travers le grillage de protection, prendre une mesure avec un mètre métallique, je lui tape sur la main pour faire tomber celui-ci, j'ai failli prendre un coup de poing. Plus tard, au poste de Nanterre, en hiver nous travaillions en extérieur sur des transformateurs en montant dans la charpente métallique la peau d'une main est resté sur la ferraille, brûlure par le froid. Le compagnon avec qui je travaillais m'emmena à l'atelier où il me fit mettre de l'huile de transfo sur les mains pour éviter de nouvelles brûlures, à l'époque pas de gants de protection, c'est alors que pour faire le malin il toucha volontairement des barres sous 5000 Volt, bien que beaucoup plus jeune, je l'ai engueulé.

Je n'ai jamais aimé ce commerce qui nous mangeait la vie de famille, le dimanche nos repas de midi étaient perturbés par des clients avinés qui prolongeaient leur séjour au bar alors que leur petite famille les attendait.

Pendant cette période, je reçu les résultats de mon concours, j'étais admissible au mois d'avril. En allant prévenir le chef du personnel, il n'y avait pas encore de DRH, de mon désir de quitter l'entreprise ce dernier me demandait de rester pour me passer de petit compagnon à P1, lorsque je lui annonçais ma réussite au concours de Gurcy il me félicitait et me recommandait d'accepter ce challenge.

Avril 1955, j'arrive en gare de Nangis, un autocar nous emmène à Gurcy-le-Châtel, au beau milieu de la campagne, entouré de bois. Nous sommes accueillis par les anciens qui nous inspectent et commencent à énumérer les premières règles de conduite envers eux, pas de

cheveux longs, moustaches réservées à nos aînés comme fumer la pipe, là commencent les premières pompes pour mater les plus récalcitrants. Un parrain est désigné pour nous accompagner dans notre initiation. Ce fut pour moi une grande déception comparée à l'ambiance des copains du club alpin. Puis arriva le bizutage, mauvais souvenir, certains anciens abusaient de leur position pour nous contraindre à subir leurs fantasmes, mon parrain est intervenu plusieurs fois pour modérer cette ardeur machiavélique.

Nos dortoirs nous sont attribués, les salles de cours, les ateliers, le gymnase nous sont présentés.

Durant les premiers six mois, nous étions sous la domination de nos aînés, avec de nombreuses brimades, le fait de rire intérieurement nous amenait à faire des pompes, au réfectoire il fallait en plus des corvées amuser le monde en faisant l'avion et d'autres pitreries. C'était le régime de l'auto-discipline, une garde composée d'anciens avec leur chef, l'avocat, le chef du protocole etc. manageait ce système.

Nous faisons pas mal de sport, les rugbymans et footeux étaient choyés, ils étaient même suralimentés, j'y ai pratiqué le tennis loisir et le handball en compétition, je jouais en équipe 2^{ème}, bien que meilleurs techniquement que nous, l'équipe première perdant ses premiers matchs, alors que nous, grâce à notre esprit d'équipe, gagnons les nôtres, sous sommes passés à la suralimentation, cela n'a pas duré l'équipe première a repris le dessus.

La tenue de rigueur était la blouse et pour nous déplacer à l'extérieur nous avions des sabots, pour les sorties en ville nous avions un uniforme. Notre surveillant général un ancien gendarme avec un langage particulier (si j'en prends un à deux sur un vélo il aura affaire à moi, l'EDF d'Angleterre etc.). Alors que je revenais, à vélo, d'une journée d'entraînement dans les rochers de Fontainebleau, sur la route enneigée j'eus un coup de barre, les restes d'un feu de bûcherons, en essayant de reprendre des forces, je me suis endormi. En arrivant à l'école, je m'attendais à recevoir de méritées remontrances, et là notre surveillant général m'attendait, non pas pour me punir mais pour m'emmener au réfectoire où il me fit chauffer une soupe (chaque soir l'appel était fait dans les chambres, ce qui a permis de constater mon retard).

Ceux qui avaient une formation littéraire avaient dû faire six mois de préparation sur place avant d'intégrer l'ensemble.

Avec mon CAP j'étais à l'aise dans la plupart des matières, comme les travaux pratiques. Notre promotion a réalisé le marquage lumineux du gymnase et commencé à équiper le simulateur de centrale thermique. J'ai dû terminer en bonne place avec de bonnes notes ce qui m'a fait être sélectionné pour trois mois de formation complémentaire de thermicien, destiné à participer au

démarrage des nouvelles centrales thermiques avec des groupes de 125 MW, j'ai fini en bonne place premier ou deuxième. Pendant cette prolongation j'ai continué à pratiquer le handball, dans notre équipe nous avait rejoint un jeune ingénieur devenu prof. M. Flori. Alors que j'avais choisi la formation de réseau et non d'usine, en espérant être affecté dans les Alpes afin d'y pratiquer l'escalade et même tenter une formation d'aspirant guide, cet espoir n'a pu se réaliser car suite à la nouvelle formation je fus affecté à la centrale de Creil St Leu.

Là très bien accueilli par les anciens de Gurcy j'ai été affecté au service conduit.

Après avoir reçu notre paquetage (combinaison de travail, bottes et casque), nous rejoignons les vestiaires, en passant devant le restaurant d'entreprise le personnel féminin occupé à préparer les repas s'est bien moqué de notre apparence, surchargée que nous étions par notre équipement.

La centrale étant en démarrage nous nous formions en transcrivant les informations des constructeurs en notices puis en consignes de conduite. Une tranche était en démarrage les trois autres en fin de construction.

Pour obtenir une eau très pure nécessaire au bon fonctionnement des générateurs de vapeur, un poste de déminéralisation était en service mais les automates n'étaient pas encore en place, ce qui conduisait les chimistes à manipuler les acides et les bases manuellement, nous allions les aider.

C'était la guerre d'Algérie, de nombreux jeunes adultes ont été rappelés, pour faire face aux besoins de personnel, pour que nous puissions assurer la relève il nous a été demandé de suivre des cours par correspondance afin d'obtenir un sursis, et, par l'alternance des départs au service militaire d'assurer la mise en route des installations. (Pris dans le rythme j'ai poursuivi ces cours pendant une dizaine d'années). C'est grâce à ces événements que notre formation a dû être accélérée, et nous avons rapidement gravi l'échelon hiérarchique et suis devenu rapidement chef de bloc (opérateur du contrôle- commande des installations, pilotage du générateur de vapeur du poste d'eau, de la turbine et de, l'alternateur). (..)

L'appel sous les drapeaux est alors arrivé, je devais me rendre au camp de Frileuse dans la musique du 93^{ème} régiment d'infanterie pour y faire mes classes. Reçu par un gradé il me demanda quel instrument je pratiquais, comme je n'en avais pas je fus affecté à la formation des grenadiers voltigeurs. Alors que je débutais cette formation de biffin l'état-major ayant reçu le résultat des trois jours me proposa une formation de canonnier sur le 75 sans recul, arme montée

sur des véhicules légers pour avoir une grande mobilité, à l'issue de cette formation j'aurais pu prolonger mon séjour en métropole comme formateur avant de rejoindre l'Algérie.

De nouveau appelé par l'état-major, compte tenu de ma formation je fus réaffecté à la formation de mécanicien radio pour l'armée de terre au Mont Valérien à Suresnes. J'obtins le diplôme de 2^{ème} degré ouvrant droit au grade de sous-officier, mais les formateurs civils de l'armée ne l'ont pas voulu car c'était réservé aux militaires de l'arme des transmissions.

La nourriture était infecte, une fin d'après-midi en me promenant je vis une livraison de victuailles, les produits paraissaient de bonne qualité, je compris alors en voyant de nombreux gradés sortir de l'intendance avec les meilleurs morceaux

Je fus affecté à l'atelier radio de la caserne Charras à Courbevoie, comme caporal, et pu prolonger ainsi mon séjour en métropole. Pour éloigner les copains chahuteurs de mon atelier je m'étais préparé un pétard maison, un condensateur électrochimique prêt à être branché sur le secteur, ils furent accueillis bruyamment quand je branchais la prise. Je cumulais alors mes tours de garde et de permanence radio, arrivant quelques fois à aller au restaurant entre deux, quand Andrée me rejoignait. Là encore j'ai pu constater les dérives alimentaires. Alors que le premier intendant gérait au mieux les achats pour nous obtenir de la nourriture de bonne qualité, le dimanche nous avions un demi poulet rôti chacun, son remplaçant ne cherchait qu'à obtenir des ristournes personnelles auprès des fournisseurs.

La veille de mon départ pour l'Algérie mes parents nous ont accompagnés au spectacle au théâtre du Châtelet, le cœur n'y était pas.

À Marseille, pour l'embarquement on nous numérotait à la craie sur notre tenue, comme des bêtes que l'on mène à l'abattoir. La traversée fut mouvementée. Alors que la mer était grosse, nous avons encore accès au pont, voyant mes camarades mouillés et les connaissant je me suis méfié d'eux croyant qu'ils avaient joué avec les lances d'arrosages utilisées pour le nettoyage, et me suis avancé vers l'avant du navire, parfois les vagues venaient au ras du pont, me retournant pour surveiller mes lascars je senti le pont vibrer, il était trop tard je fus trempé par une vague plus forte que les autres. La suite de la traversée a dû se faire, par sécurité, en fond de cale parmi les odeurs de carburant et de vomissures de ceux atteints par le mal de mer.

Arrivés à Oran, nous avons pris le train pour Mostaganem où des camions nous ont amenés à destination, à Pélissier aujourd'hui appelé Sayada, nous étions cantonnés dans des fermes entre orangers et vignes. À notre arrivée sur place les anciens nous attendaient, je me suis rappelé l'accueil de Gurcy et craignais un nouveau bizutage, mais non ils avaient demandé de reculer d'une journée le repas de Noël, pour le partager avec nous. (...)

À Vaires, la centrale était en construction, le matériel était sous la responsabilité de la direction de l'équipement, les recrues étaient en formation, pour apprendre le fonctionnement des installations sur plan et chaque fois que cela était possible sur le terrain, comme à Creil nous rédigeons les notices de fonctionnement. La première visite de la future salle de commande fut impressionnante par les nombreux trous des panneaux et du pupitre, il allait falloir connaître et maîtriser tout le matériel à venir, les commandes les indicateurs les enregistreurs et les alarmes, heureusement que cette acquisition s'est faite au fur et à mesure de leurs installations. Au total, 2500 paramètres étaient à connaître et à interpréter.

Cette centrale qui avait été conçue pour utiliser le charbon lorrain a dû être adaptée à différentes sources d'approvisionnement (Pologne, États-Unis, Australie et même Chine) ainsi qu'à l'utilisation du fioul lourd.

23.11. 31^{ÈME} PROMOTION, MARC LEYGONIE, TÉMOIGNAGE ÉCRIT

<https://cjoint.com/c/HFonCP0PJgF>

23.12. 36^{ÈME} PROMOTION, PIERRE LETOURNEUR

Témoignage issu des notes prises lors de l'entretien téléphonique du 14 février 2016

« Je suis originaire de Cherbourg, je suis né en 1940 et orphelin de guerre. J'étais à l'orphelinat jusqu'en 1954 où j'ai passé le certificat d'études primaires. Comme j'ai eu une mention Bien, je suis passé avec une bourse au lycée technique national professionnel en 1954. J'avais 14 ans. Ensuite à 15 ans j'étais en troisième électromécanicien, puis en seconde, et j'ai passé le BEI d'électromécanicien en 1958. J'ai connu Gurcy parce qu'il y avait une affiche à mon lycée technique. En parallèle au lycée, j'ai donc passé le concours national d'EDF, que j'ai intégré en avril 1959. J'ai quitté le lycée pour Gurcy, et puis en juin j'ai passé le brevet définitif.

J'étais à Gurcy d'avril 1959 à avril 1960, dans la 36^{ème}. promotion. Je suis sorti troisième de la promotion, donc j'avais la possibilité de faire une spécialité de contrôleur à l'école nationale des métiers de la Pérolière. Avant ma spécialité à la Pérolière, j'étais pendant six mois volontaire obligatoire (PVO) à Gurcy. Ensuite, en octobre 1960, j'ai intégré l'école de la Pérolière jusqu'en juillet 1961. En sortie de Gurcy, mon titre était « électricien d'entretien des usines électriques et gazières », c'est-à-dire les usines qui fonctionnaient après les barrages. Après ma spécialisation à la Pérolière, je suis devenu « électricien du contrôle électrique ».

À Gurcy, j'ai fait partie de la garde d'honneur. Pendant les six premiers mois, on subissait les traditions. Moi je les ai traversées facilement, car j'ai été élevé un peu à la dure. Les anciens avaient tout pouvoir à Gurcy, heureusement qu'il y avait la garde d'honneur. Deux camarades ont quitté l'école pendant les traditions parce que c'était trop dur à supporter.

J'avais fait quatre ans d'études techniques avant Gurcy, mais c'est dans cette école que j'ai appris à travailler et à m'organiser. Dans les cours, on était par équipe, ou à deux équipes pour certains cours. On avait des travaux pratiques pour l'enseignement, des maquettes qui nous permettaient de comprendre facilement des phénomènes. On sentait bien que la pédagogie était à la pointe. La plupart des professeurs était d'anciens élèves, le niveau était vraiment très pointu.

C'étaient les bleus qui s'occupaient de la propreté de toutes les parties communes, on rentrait en chausson dans l'amphithéâtre, qui était donc très propre.

À ma sortie, en septembre 1961, j'ai été affecté au centre de distribution mixte de Chartres, puis j'ai fait mon service militaire. Ensuite je suis arrivé au Service du contrôle technique à Lyon, où je suis resté pendant 37 ans. J'ai gravi tous les échelons un par un jusqu'à devenir chef de section en 1983. Pendant toute cette carrière, j'ai aussi milité au syndicat. J'ai quitté EDF à 50 ans puis j'ai monté mon entreprise, ensuite pendant 12 ans je suis devenu responsable de centres de vacances CCAS. J'ai eu beaucoup de hauts et de bas dans ma vie et dans ma carrière, et c'est grâce à l'entourage professionnel d'EDF que j'ai pu surmonter tout cela.

Je me souviens très bien de Monsieur Allier, il est arrivé en juin 1959, donc quelques mois après moi. Il était jeune, il avait 30 ans à peine mais il était comme nous. Indéniablement, il représentait l'autorité mais il était notre égal. C'était vraiment un humaniste. J'avais des contacts avec lui par l'intermédiaire de la garde d'honneur, et aussi par la musique en raison de l'orchestre. Son prédécesseur Monsieur Jolivot, je l'ai vu pendant les traditions, c'est tout.

À Gurcy, quasiment tous les jours il y avait des visites : on recevait des Chinois, des grands sportifs, comme Alain Mimoun. Les visiteurs mangeaient dans le même réfectoire que nous, et l'orchestre était là sur la scène : il jouait l'hymne de Gurcy, des chansons d'Aznavour...

J'ai eu un contact privilégié avec Allier en avril 1961. J'étais alors responsable de la fête de promotion. Pour les besoins du décor, on a déplacé le piano blanc sur la scène. Allier m'a convoqué, il était mécontent de cette initiative. Ma note de conduite est alors passée de 18 à 12. C'était coefficient huit, le plus élevé, alors au lieu de sortir premier je suis sorti troisième ! Et au lieu de partir électronicien dans les centrales thermiques, j'ai été affecté au contrôle électrique. Au début, je lui en ai beaucoup voulu de cette décision, qui a eu un impact important sur ma carrière. Mais j'ai eu l'occasion de lui en parler bien plus tard, et finalement je lui en suis très reconnaissant. Je n'ai jamais oublié cet incident, il m'a permis de comprendre le sens de la

hiérarchie. Et puis moi je n'avais pas de père, Daniel Allier c'était comme une figure paternelle pour moi.

Il y avait aussi un chef d'orchestre fameux, Monsieur Carrère qui était saxophoniste dans l'orchestre de Jacques Hélian, qui était assez renommé dans les années d'après-guerre. Carrère avait la responsabilité de l'orchestre, qui se déplaçait partout, par exemple au salon de l'armée de l'air, on était allé à Nice aussi.

Ma famille, c'est EDF. Le premier déclic avec EDF s'est lorsque j'étais à l'orphelinat Saint Michel de Tamerville qui était tenu par des sœurs. C'était en 1949, trois ans après la Nationalisation. À l'orphelinat, il y avait un agent EDF du centre de Valognes qui nous apportait des victuailles, il s'appelait Fernand Leboyer, alors ça m'a marqué. J'ai retrouvé Fernand 37 ans après, alors qu'il était maire de Valognes. C'est EDF qui m'a tout donné, je ne sais pas ce que je serais devenu sans cette entreprise. Mes garçons, Patrice et Stéphane m'ont toujours vu partir au travail avec bonheur. Finalement, ils ont suivi mes pas et sont agents EDF tous les deux. Nous sommes une famille très unie.

Si j'avais trois mots pour définir Gurcy, ce serait les valeurs que j'ai défendues toute ma vie, il n'y a pas besoin de beaucoup réfléchir : dignité, tolérance et respect.

EDF, c'est viscéral. »

**23.13. 38^{-ÈME} PROMOTION (1961). FRANCIS FARVACQUE, DÉCÉDÉ EN JUILLET 2017.
TÉMOIGNAGE ÉCRIT**

7 COURRIELS RETRANSCRITS PAR ANDRÉ SANNIER

<https://cjoint.com/c/HFomNMIqFLF>

23.14. 38^{-ÈME} PROMOTION (1961). JEAN LAVAL. TÉMOIGNAGE ÉCRIT.

<https://cjoint.com/c/HLsvs2cPMrF>

« Reçu au concours de Gurcy-le-Châtel, j'intègre l'école en avril 1960 dans la 38ème promotion. Un parisien qui s'appelait Dieu, né quelques jours avant moi, m'a empêché d'être le plus jeune de la promo.

C'est la première fois que je suis en pension, il a fallu faire un trousseau réglementaire selon les directives de l'école, contenu dans une malle en osier. Après un voyage par Paris en train à vapeur, je découvre le château, le réfectoire, les salles de cours, les stades, les dortoirs, le

gymnase, la piscine, enfin toute la vaste surface de l'ensemble. Différence énorme avec le lycée Cabanis de Brive, ça m'impressionne.

Un article dans le journal l'équipe avec la photo du directeur de l'époque, Daniel Allier, qui a marqué son passage dans l'établissement, m'avait mis au courant des activités sportives assez intenses pratiquées alors. Donc je vois ce qui m'attend à mon arrivée.

Mais, je découvre aussi les traditions dont je n'avais pas entendu parler, et l'auto-discipline sur laquelle j'avais quelques informations.

Et rapidement, l'auto-discipline règle la vie de tous les jours. À chaque promotion, les membres de la garde ont autorité sur les nouveaux, appelés les bleus (avec un chef de la garde qui pour ma promo s'appelait Lamadelaine). Il y avait les membres du conseil, avec le chef de la garde, le sous-chef, l'avocat, le chef du protocole, l'iso, le conservateur du cimetière Maxwell, le survoltant, après je ne me souviens pas bien, du rôle de chacun, puis 30 membres de la garde.

Je fais donc partie des bleus, on nous présente les membres de la garde de la 37ème qui ont autorité sur la 38ème et on nous informe sur les devoirs qui incombent aux bleus. On nous apprend ainsi les règles à respecter, les rassemblements de tous les jours ou l'on doit se rendre en courant. On doit être capable de réciter à un ancien, la Loi de Gurcy. C'est un peu étonnant de n'avoir à faire qu'à des élèves pour la discipline, ça m'a surpris au début, mais on ne voyait que rarement le directeur ou le surveillant général. C'est original comme organisation, mais ça fonctionnait. Il n'y avait "d'adultes" que les professeurs, et quelques membres avec le directeur économe, le surveillant général....

Pour marquer leur pouvoir, les anciens font passer les traditions aux bleus, c'est aussi pour marquer le principe d'auto-discipline.

Elles commencent dans les premiers jours de mon arrivée, c'était dur, par exemple de passer une partie de la nuit, sous les invectives des anciens, à essuyer le carrelage du réfectoire, sous prétexte que le chien Mirza (fictif) avait pissé partout.

Il y avait le radio-crochet ou chaque bleu devait chanter obligatoirement une chanson sur la scène du réfectoire, devant tous les élèves du moment, bleu et anciens. Quelle ambiance ! Déjà connaître une chanson, et chanter devant ce parterre d'anciens qui hurlaient ! Même celui qui chantait bien, avait du courage pour finir le premier couplet. Il y avait la bronca pour des chansons trop "tartes", trop faciles à retenir, comme "Marjolaine" ou "la Madelon". Là, ce n'était même pas la peine de commencer. Il n'y avait rien à gagner, le but étant d'asperger de farine par un boîtier ressemblant à un appareil photo muni d'un soufflet, le candidat qui chantait mal qu'on amenait devant, et peu y ont échappé.

Le baptême électrique, se déroulait devant le château. Devant le conseil de la Garde au grand complet, chaque bleu présentait ses mains mouillées et le survoltant lui envoyait un coup de magnéto. C'était bref, mais on avait tendance à retirer les mains avant le tour de manivelle de la magnéto. Comme il fallait y passer, pas moyen de repartir sans avoir reçu le courant, ça piquait un peu quand même. Ainsi on était baptisé électricien.

Dans le musée de Poulettou³⁷⁸, il y a une photo de la cérémonie du baptême de la 37ème. Donc, ce sont les élèves de la 38ème qui sont baptisés, mais je ne reconnais que Pons, le chef de promo et Devaux l'avocat et on ne voit pas les bleus dont je faisais partie. Je joins la photo, récupérée sous forme de carte électronique ou on voit un bleu couché et secouru, je ne me souviens pas qui faisait semblant d'être évanoui pour épater les bleus.

Je ne me rappelle pas bien de la cérémonie du cimetière Maxwell, là on enterrait la promotion sortante, avec une sorte de marche funèbre.

Pour notre promotion, les traditions n'ont pas été trop sévères. Sous certaines promos c'était à la limite du supportable (d'après ce que l'on a entendu raconter).

C'est un peu inquiétant au début, pour moi qui suis très réservé à l'époque, de subir le pouvoir de quelques anciens un peu trop dominants. Certains ne m'ont pas laissé un bon souvenir.

Tous les jours nous devions porter la cravate, une blouse grise, et des mocassins (lowa). Je ne suis pas sûr que porter les mocassins était obligatoire, c'était peut-être une recommandation. La blouse devait être fermée et la ceinture attachée. Pour les ateliers on .

Ce costume était fait par un tailleur local, qui ne devait pas avoir la capacité d'en faire 120 en peu de temps, à l'arrivée de chaque promotion. Alors c'était pour nous un moment de rigolade. À la prise des mesures, ça allait très vite, on essayait de faire mélanger les chiffres, c'était la pagaille entre la personne qui mesurait et les annonçait au tailleur. Aux essayages, il y avait un test qu'on avait inventé : tendre les bras écartés à l'horizontale et les refermer en bombant le dos. La couture lâchait dans le dos et la veste était partagée en deux, au milieu d'éclats de rire.

On empruntait les souterrains qui reliaient certains bâtiments pour aller en cours ou au gymnase, je ne me rappelle pas de tout le parcours, ils reliaient aussi le château.

Il y avait des locaux dans les sous-sols, pour des activités par exemple radio amateur. Et aussi une pièce réservée au coiffeur, qui venait chaque semaine me semble-t-il. Il n'y avait pas de cheveux longs à cette époque. Il coupait tout avec la tondeuse électrique, se servait très peu des ciseaux.

³⁷⁸ Poulettou.fr, le site qui recense les anciens élèves des écoles de métiers et leur permet d'échanger

Le gymnase avait une particularité : les terrains étaient tracés par des lumières dans le plancher. Selon le sport pratiqué, on allumait les lignes correspondantes. On pouvait ainsi jouer plusieurs sortes de matchs, volley, hand, ou basket.

La piscine pas profonde, avait été réalisée disait-on par les premières promotions (je n'ai pas de certitude sur la réalisation par les anciens). Une anecdote sur la piscine : un nommé Régnier qui arrivait de la côte d'Azur, habitué aux baignades, voyant la piscine et sans doute pour nous épater, se met en tenue et plonge avant qu'on ait eu le temps de le prévenir qu'il n'y avait pas beaucoup de fond : résultat, il a commencé son séjour pelé de la figure et de tout le haut du corps. Je me souviens de son visage, rouge de mercure au chrome, et pendant longtemps. Il me semble qu'il est devenu chef de la garde de sa promo. Je n'étais pas sportif à l'époque, il y avait de la gym au programme de l'emploi du temps tous les jours, avec en plus le footing (on l'appelait le décrassage) dans les bois et les champs environnants, plusieurs fois par semaine le matin au réveil à 6 heures. Mais ça m'a posé des problèmes de croissance, j'ai grandi de 10 cm en un an, avec des douleurs dans les articulations. Je me rappelle que, pour ne pas pratiquer le footing du matin, certains se cachaient dans les douches ou les souterrains, mais il valait mieux ne pas se faire prendre, gare aux corvées...

Le sport, tous les jours, avec les performances notées dans toutes les spécialités d'athlétisme, sauts en longueur, en hauteur, course de fond, sprint, lancers, etc. et comptant bien sûr, pour la moyenne générale. Il y avait des rugby-mans de l'équipe junior de Périgueux dans ma promotion, certains célèbres qui ont joué plus tard en équipe première du Racing Club de France, ou à Périgueux. Il y avait eu peu de temps avant les Crauste, Moncla, Marquessuzaa, Paillassa et d'autres noms que j'ai oubliés. Mais de Périgueux, il y avait : Lagrange, Bordas, et les frères Ruaud, Jacques et Jean-Pierre qui étaient jumeaux. Une anecdote à leur sujet, Jean-Pierre était meilleur que Jacques en athlétisme. Au moment épreuves notées, ils changeaient de short au saut en hauteur par exemple et Jean Pierre sautait pour son frère, le prof de sport qui s'appelait Fromion n'y voyait rien....

Le sport était une fierté, et la marque de Gurcy. Engagés dans les championnats d'académie, il fallait être et rester champion d'académie de Paris Ile de France et surtout en rugby. Pendant les phases finales, les joueurs avaient droit à des parts de steak énormes. Mais les performances de certains élèves, en athlétisme, étaient très proches des champions français de l'époque, c'était du haut niveau. Tous les résultats et les performances étaient affichés dans le gymnase, avec les photos, et avec chaque équipe, figurait le directeur et/ou l'intendant, pour le prestige. Chaque fois qu'il y avait un match important dans n'importe quel sport, judo, hand, volley, basket etc... dans le gymnase, nous étions "cordialement invités"... On nous proposait aussi d'aller voir les meetings

nationaux d'athlétisme, les matchs du tournoi des 5 nations à Paris, ainsi j'ai assisté au stade Charléty et au Parc des Princes, à des matchs internationaux. Je ne me souviens pas si on payait, ou si c'était aux frais de l'école. Étant de Brive, j'avais un penchant pour le rugby. Je ne faisais pas partie d'une équipe, n'ayant pas le niveau, ni le physique.

On pouvait aussi aller à Paris faire des visites. Je me souviens du salon de l'auto 1961, année de sortie de la Dauphine Renault. C'était au Grand Palais près du pont de l'Alma, si mes souvenirs sont exacts.

Il y avait 2 hommes employés à l'école, je n'ai pas le souvenir de leur mission, si ce n'est de l'entretien des bâtiments. Ils étaient roux (on disait rouquin) et rougeots de figure tous les deux, on avait surnommé "langouste" le plus gros et "langoustine" le plus mince. Nous avions l'âge moqueur. Il y avait aussi une femme de ménage épouse de "langoustine" je crois.

Nous avions un prof de forge dont j'ai oublié le nom, qui devait être l'inventeur des tables-bancs du réfectoire. Il était économe de pâte à savon qui était de la pâte "Arma". Il surveillait toujours, quand on se lavait les mains, qu'on en prenne "qu'une noisette, pas une noix".

J'ai bien aimé les cours et les pratiques en atelier. Il y avait 4 choix possibles, Réseau, Usine, Vérificateur-étalonneur, Thermicien. J'ai choisi la catégorie Usine, qu'on appelait "burette" (il fallait huiler les machines tournantes à cette époque) avec l'espoir d'être nommé à la sortie, dans ma région ou il y a beaucoup d'usines hydrauliques. Ayant le niveau du brevet industriel de l'époque, je m'en suis pas trop mal sorti, et j'ai eu le choix de faire 6 mois de PSC (Perfectionnement Spécialité Complémentaire) en électronique. Mais il n'y avait qu'une session en octobre, et j'ai dû faire 6 mois en attente PVO (Perfectionnement Volontaire). C'était réservé à ceux qui participaient aux aménagements de l'école. Nous étions deux à aménager, avec les futurs enseignants, le labo électronique, puisque c'était le début de cette formation. Je me souviens du nom d'un de 2 profs : Bochu. Ils venaient tous les deux de l'exploitation, j'ai oublié dans quel service, mais nous faisions installer des équipements de transmissions récupérés après mise hors service en exploitation (appareils de mesure). Mon acolyte se nommait Chevillon, je ne l'ai jamais revu après la sortie.

J'ai donc passé 2 ans à Gurçy : 6 mois bleu, 6 mois ancien, 6 mois PVO, 6 mois PSC. La formation en électronique m'a permis d'entrer dans le métier des télécommunications en sortant de l'école, et c'est sans aucun doute, le meilleur choix de ma vie professionnelle. En effet j'ai beaucoup aimé ce métier au sein duquel j'ai passé toute ma carrière.

L'année passée en PVO+PSC, c'était du bon temps. On était les stagiaires, libres de toute contrainte, pas sous auto-discipline. On logeait au château par chambre de 4. On disait évidemment qu'on avait "la vie de château". Et nous avions un salaire, qui ne nous était pas versé, mais mis

de côté, pour constituer un pécule à la sortie. Cela m'a permis d'acheter une 4 CV Renault, ce qui a épaté ma famille : je sortais d'école avec "les moyens" et déjà indépendant financièrement.

Pour entrer dans l'entreprise EDF, il était souhaitable d'avoir le permis de conduire. Étant stagiaire c'était facile de prendre des leçons de conduite, d'autant que l'auto-école venait de Provins, nous chercher à l'école. Et ce fut fait, j'ai obtenu le permis à Provins, sur une Simca 1000 (c'est le permis que je possède encore aujourd'hui, avec la photo de l'époque, heureusement les gendarmes ne sont pas trop regardants, j'ai quand même changé de visage).

Le réfectoire servait de salle de spectacle. Les tables se pliaient, transformées en bancs, c'était une invention d'un des profs d'atelier, le prof de forge je crois comme je l'ai dit plus haut. À chaque repas, on écoutait la radio, diffusée par un ancien de chaque promo, sorte de "disc-jockey", qu'on appelait l'œuf, c'était dû à la forme de la cabine de diffusion et de projection dans laquelle il exerçait. Il annonçait les informations et événements du jour.

On écoutait la radio, c'était souvent "Europe 1", en particulier l'émission "Salut les copains", avec toute la musique de ce temps-là, dont nous sommes encore nostalgiques aujourd'hui. J'ai appris à aimer Brassens, Aznavour, Brel, Dassin, Perret, Bécaud, Ferrat, Ferret, Trenet... C'était les débuts de Johnny Hallyday, des "Chaussettes Noires", des "Beatles" et tant d'autres.

Un orchestre Gurcy était formé, avec des élèves des promos et des stagiaires. Il jouait des airs populaires, en particulier des chants des "Compagnons de la chanson". Je crois qu'il y a eu un 45 tours enregistré. Il en existe une photo sur le site internet "Poulettou", et j'y reconnais presque tous les musiciens et chanteurs.

Je regrette de ne pas m'être intéressé à la photo à cette époque, ce n'était pas vulgarisé comme aujourd'hui, je n'ai que la photo de la promo. Pourtant aujourd'hui je voyage et j'en ai des milliers, mais rien de mon passage à Gurcy.

C'était un lieu isolé, il ne fallait pas aller loin pour se retrouver au milieu des champs de betteraves, il y en avait à l'infini. On y voyait des lièvres, des faisans, les chasses étaient gardées. Des fois on voyait les chasseurs se déployer en nombre, et tirer à mesure qu'ils avançaient. C'était pas comme chez nous en Corrèze, on ne chassait pas de la même façon et là il y avait abondance de gibier.

On pouvait sortir le dimanche, à pied évidemment. À deux pas, il y avait le café restaurant Brousse. J'y allais rarement, mais je discutais avec le patron originaire de Saint-Chamant à côté d'Argentat en Corrèze, avec lequel je parlais du pays.

Aussi avec la serveuse, très sympa, un peu forte, qui était courtisée par beaucoup d'élèves. On allait à pieds à Donnemarie-en-Montois ou à Montigny-Lencoup, 2 patelins les plus proches. Il me semble qu'il y avait un cinéma dans l'un des 2, je ne sais plus où. Nous étions 120 par

promotion et donc 2 promos par an, avec les stagiaires ça devait faire plus de 250 élèves en permanence. Nous avions l'âge ou on fréquente les filles et les distractions étaient rares et les filles aussi ! Beaucoup des environs ont épousé des élèves, dont un ami de Brive de la 40ème, qui s'est marié avec la fille du boucher de Montigny.

À la sortie de l'école, la plupart d'entre nous partaient au service militaire. Pour cela, nous avons une formation le soir après les cours, sur la préparation militaire, pour obtenir un certificat. Il s'agissait de la préparation militaire pour l'armée de l'air. Avec le certificat, on était sûr d'être pris dans l'armée de l'air, qui avait meilleure renommée que l'armée de terre (moins de crapahutages). Et j'ai donc fait le service dans cette arme, mais 18 mois après ma sortie, parce que je n'avais pas l'âge requis pour être "appelé". Ce qui m'a permis de travailler pendant ce temps.

Je garde un excellent souvenir de cette école et des 2 ans passés là-bas. Et tous les anciens que j'ai rencontrés au cours de ma carrière, sauf un, ont apprécié. On nous préparait à aborder la vie active. J'y suis rentré un peu réservé, et discret. D'ailleurs je n'ai pas fait partie des membres de la garde, mais j'ai pris de l'assurance pendant cette période et j'ai pratiqué la devise écrite dans la loi de l'école : "Sois artisan de ta propre vie...". »

23.15. 40^{-ÈME} PROMOTION, BERNARD BUISSON ENTRETIEN DU 9 JANVIER 2016 (ENREGISTRÉ) - RETRANSCRIT PAR GUY SCHÜPBACH.

<https://cjoint.com/c/HFomJflr7GF>

<https://drive.google.com/file/d/0B1AuESQ72o0XdHpiX1Btd1dheFE/view?usp=sharing>

M. LANDROT : Bonjour Bernard, racontez-moi votre histoire : comment êtes-vous entré à Gurcy, d'où venez-vous, et quel a été votre parcours scolaire ?

B. BUISSON : C'est un petit peu compliqué. Très rapidement, le point sur mon enfance. Je perds ma mère à l'âge de 7 ans, je suis élevé par mes grands-parents paternels à Ussel dans la Corrèze. J'ai une sœur qui à 15 mois de moins que moi. À l'âge de 10 ans, notre père se remarie et la nouvelle épouse ne veut pas de nous. Mon grand-père meurt quand j'ai 12 ans, ma grand-mère est dépassée, mon père me met en pension à Ussel, dans la même ville que ma grand-mère qui ne comprend pas pourquoi et moi non plus. Un an plus tard, mon père me retire de chez ma grand-mère et me mets en pension à Étampes. Donc, de 1956, j'ai 13 ans, jusqu'à 1960, la fin de Gurcy, ce sera la pension. C'était vraiment la pension c'est-à-dire que je ne sortais qu'au moment des fêtes de Noël, de Pâques et les grandes vacances. Donc, je suis en pension au collège d'Étampes, un collège cosmopolite, avec beaucoup d'Africains et d'Indochinois. La

plupart avaient des correspondants dans la région parisienne, mais pas tous. Alors, pendant les vacances intermédiaires d'une semaine, nous étions 5 ou 6 à rester à la pension.

Lorsque je suis en seconde, mon père en a assez de payer la pension. Il envisage donc de me mettre au travail. J'ai 17 ans. Ma belle-mère, ma matrone, connaissait quelqu'un aux pompes funèbres, donc je devais entrer aux pompes funèbres. Ce n'était pas franchement enthousiasmant ! Or un de mes oncles, le frère de ma mère, qui a toujours été un peu mon ange gardien mais que je voyais peu, avait un autre avis. Je ne suis pas persuadé qu'il avait des relations serrées avec mon père car il n'avait pas toujours apprécié ses comportements, mais il est intervenu dans ce choix, en disant : « Je connais quelqu'un à EDF. Il y a une école qui peut intéresser Bernard ». Voilà comment je découvre Gurcy.

À Étampes, j'ai un copain, on est toujours ensemble, c'était un fils d'un facteur de la Beauce, il ne savait pas quoi faire, je lui ai dit « André, on va passer le concours ensemble. » On a réussi tous les deux. C'est tout à fait banal, mais pour moi, c'était une grande chance, car je me voyais mal faire une carrière aux pompes funèbres ! (Rires). À dire vrai, je ne me voyais pas non plus faire une carrière à EDF...

M. LANDROT : Donc là, vous étiez sortis de seconde ?

B. BUISSON : Oui c'est ça. À vrai dire, mon père m'a même arrêté au milieu de l'année, au deuxième trimestre de seconde. Je travaillais assez bien : en histoire j'étais 1^{er} ou 2^{ème}, en sciences naturelles j'ai été premier puis cela s'est un peu dégradé parce que psychologiquement ce n'était pas toujours facile. En maths, j'étais premier accessit, soit troisième ou quatrième de la classe. En physique pareil. Par contre, j'étais mauvais en français et en langues, c'est ça qui désespérait ma belle-mère. Elle m'avait dit : « Tu es un petit paysan, on ne fera jamais rien de toi », alors hop aux pompes funèbres ! Donc période difficile, pas facile à gérer. Mais ce type d'agression verbale me stimulait ... vous ne pouvez pas savoir. Elle m'avait dit : « on ne fera jamais rien de toi », alors je me disais : « on va bien voir ! ». Il faut parfois vivre de telles situations pour trouver la force de s'en sortir.

M. LANDROT : Où avez-vous passé le concours ?

B. BUISSON : Je l'ai passé dans un grand lycée rue de Rome, je crois que c'est le lycée Chaptal. Nous étions nombreux.

Dans une promotion³⁷⁹, nous étions environ 120 avec une distinction entre ceux qui avaient déjà fait du technique et les autres dont je faisais partie. J'ai donc commencé ma scolarité dans la section préparatoire (dite SP). L'objectif était de nous amener, en six mois, au niveau technique

³⁷⁹ Je suis arrivé à l'école de Gurcy le 17 octobre 1960.

des autres membres de la promotion. La journée se répartissait en deux, le matin c'était « corvées » appelées Service Intérieur (SI) et l'après-midi « les cours », ceci tous les jours, sauf samedi et dimanche. Certains estimaient qu'ils n'étaient pas là pour faire des corvées et quittaient l'école, mais ils étaient peu nombreux. Moi, je n'appréciais pas énormément, mais de toute façon je n'avais pas le choix. Je me disais « on verra bien ». Et puis, j'étais habitué à être brinquebalé d'un endroit à l'autre sans mon avis, et de je m'en étais toujours débrouillé.

Pour les corvées, j'étais affecté aux cuisines. Il y avait de grands couloirs et des souterrains. Avez-vous connu les souterrains de Gurcy ? On pouvait passer d'un bâtiment à l'autre par des souterrains qui étaient bien aménagés et propres. Dans ces sous-sols, il y avait des lieux de stockage pour les boissons et les denrées. Le matin, des camions venaient livrer l'eau et d'autres boissons. J'avais un diable et je transférais le chargement dans les souterrains. Ensuite, il fallait que je balaye tous les couloirs de la cuisine et des sous-sols avec de la sciure. Il fallait qu'à midi ce soit propre.

M. LANDROT : Donc tous les gars qui étaient en section préparatoire avaient des corvées ? Et c'était quoi, les types de corvée ?

B. BUISSON : Oui tous, il y en avait qui était un peu plus gâtés, ils étaient au sport par exemple. Une demi-journée par jour, ils assistaient les profs de gym, ils portaient les paquets de maillots, de ballons... un peu manutentionnaires, mais ça ne devait pas être trop désagréable. Moi j'étais enfermé, j'étais dans mes souterrains. J'étais tout seul, je n'avais pas tellement de relations avec le personnel, qui avait autre chose à faire.

Je me souviens que dans le cadre du championnat d'académie de Paris de basket nous avons joué la finale contre l'équipe du lycée Janson-de-Sailly. Ils sont arrivés tous dans une même voiture américaine décapotable, c'était magnifique ! Ils n'ont pas manqué de nous chambrer avec nos petits costumes bleus et nos petits écussons... Ils sont repartis avec une belle défaite de 30 ou 40 points d'écart. Ils étaient toujours dans leur belle voiture, mais un peu plus calmes et moins arrogants ! (Rires). C'était ça aussi Gurcy, « la force tranquille ».

M. LANDROT : Vous aviez l'impression d'être un peu « esclaves » du système ?

B. BUISSON : Non, pas vraiment, c'était la tradition, c'est tout. Les SP, nous étions environ un tiers de la promotion. Nous avons un petit pin's jaune sur la blouse, un petit macaron. Ceux qui étaient entrés avec un bagage technique avaient un pin's bleu clair.

M. LANDROT : Vous aviez un concours séparé, ou alors vous passiez tous le même concours ?

B. BUISSON : C'était le même concours. Les non SP restaient un an. Au bout de six mois ils intégraient la promotion sortante. Alors que les SP, au bout de six mois, ralliaient la promotion des « techniciens » nouveaux arrivants.

Parmi les SP, assez tôt dans la promotion, certains étaient désignés par le Grand conseil comme auxiliaires de la Garde d'honneur, ce qui a été mon cas. À l'arrivée des nouveaux techniciens que nous allions rejoindre, nous avons déjà 6 mois d'expérience ce qui nous donnait un peu de tranquillité. Nous avons déjà subi les « traditions », les anciens de la promotion sortante nous fichaient la paix.

M. LANDROT : Les traditions, vous les suiviez au début de la section préparatoire, ou quand vous rentriez dans la promo ?

B. BUISSON : Cela commençait dès le premier soir de notre arrivée à Gurcy. À cette époque, je tenais un journal intime et j'ai relu cette période. Dès le premier soir, on nous sortait du lit. Je n'ai pas mal vécu cette mascarade... enfin, j'étais assez souple. Ça se passait dans les souterrains. C'était un peu angoissant, mais ce n'était pas méchant, jamais, sauf pour ceux qui étaient un peu récalcitrants, un peu rebelles. Ceux-là, ils restaient un peu plus tard. Un exemple ? Il y avait deux frères jumeaux, des vrais jumeaux, deux rugbymen de Périgueux. L'un des deux regroupait des « bleus » et nous disait : « on court, et le premier qui arrive au bout du souterrain ». On courait comme des fous, on croyait qu'il était derrière, et en fait on se retrouvait devant le frère jumeau, qui nous disait : « t'as perdu ». Suivaient quelques pompes.

M. LANDROT : Justement, expliquez-moi toutes les traditions ? Ce n'est pas écrit tout cela, alors c'est difficile pour moi de savoir comment ça se passait.

B. BUISSON : Oui ce n'est pas écrit. Donc le premier soir, je ne sais plus quelle heure, il était environ 22 heures, on nous sortait du lit, pas violemment, mais avec beaucoup de bruit. Il fallait s'habiller rapidement et on nous répartissait dans le réfectoire et dans les souterrains. Le but, comme toutes les traditions, comme le bizutage, c'est de faire passer un état d'esprit, un mode de fonctionnement et de faire comprendre qui commande, qui dirige. Ce qui était amusant, c'est qu'il y avait un regroupement par provinces d'origine. C'est-à-dire qu'il y avait des gars du Sud-Ouest, des anciens, qui avaient repéré les gars du Sud-Ouest, les Bretons prenaient les Bretons, c'était très régionaliste. Un individu, on l'identifiait par son origine régionale. Les accents, à l'époque, étaient beaucoup plus marqués qu'aujourd'hui. Donc l'accent breton, ça se reconnaissait tout de suite. Les gens du Nord, pareil. Et les anciens protégeaient un peu ceux de leur région, c'était surtout le cas pour le Sud-Ouest. Ils étaient assez nombreux, parce que l'école recrutait beaucoup pour le rugby ! Il y avait un Monsieur Leroux, qui était président du Racing club de France, club de Nationale 1 en rugby. Il venait recruter, il avait là sa réserve de talents. Dans l'école, on se disait parfois : « ce n'est pas possible, celui-ci n'a pas pu passer le concours, ou alors il a bénéficié de certains passe-droits (rires). » Par contre, il avait un coup de pied extraordinaire, il marquait toutes les transformations, c'était un excellent rugbman. » Celui

auquel je pense, j'y pense gentiment car je l'ai revu en 2004 à la fermeture et nous nous sommes remémorés des souvenirs communs, était un excellent rugbyman mais dans les études... c'était un peu moins vrai...

L'acteur principal des recrutements sportifs était M. Cannone. Il connaissait parfaitement les clubs de rugby. Je pense qu'il était l'intendant de l'école. Il s'occupait de tout. C'était quelqu'un de rigoureux, précis, il avait de la classe.

Le sport était une des meilleures disciplines de l'école. Ce qu'on y apprenait par l'enseignement, ce n'était pas extraordinaire...

M. LANDROT : Revenons aux traditions si vous voulez bien. Donc vous m'avez raconté le début, et ensuite ?

B. BUISSON : Donc le bizutage, on nous sortait du lit, et on faisait ce qu'on nous disait de faire. Le souvenir n'est pas mauvais. Ça ne durait pas toute la nuit, j'avais noté que je m'étais couché à minuit et demi, mais les plus têtus ont dû se coucher tard. Ça c'est certain. Après, il y avait une sorte de radio-crochet. L'objectif était de recruter, de trouver des musiciens, il y en avait dans chaque promotion, pour l'orchestre, l'orchestre des Fulgurs. Ils faisaient des choses intéressantes, je ne me souviens plus du nom de l'animateur. Vous avez vu dans les CD ? Tous les nouveaux arrivants, chacun leur tour, montaient sur la scène du réfectoire, on avait un micro, et la foule de spectateurs laissait comprendre si ça lui plaisait ou si ça ne lui plaisait pas. C'était bon enfant, mais c'est vrai que chanter devant tout ce monde, c'était une épreuve difficile. Moi j'ai chanté Jacques Brel, je ne suis pas allé jusqu'au bout du premier couplet. C'était un peu stressant, surtout qu'on avait eu le bizutage juste avant, on est un peu inquiet, on se demande ce qui va se passer.

Il y avait quelques bons musiciens, dans ma promotion, je me souviens d'un garçon qui jouait très bien du cor de chasse. On avait fait une soirée spéciale cor de chasse pendant ma promotion. Donc c'était le radio crochet. C'était une semaine après l'entrée environ.

Trois semaines après notre arrivée, il y a la visite au cimetière Maxwell³⁸⁰, j'ai des photos si vous le souhaitez. Le but est d'aller se recueillir sur les tombes des promotions passées. On va en cortège jusqu'au cimetière Maxwell, proche de la piscine, et on se recueille devant les tombes des promotions précédentes, c'est très long, car c'était comme une grotte creusée dans le sol, très petite. Donc, on descend quelques marches, on passe sous une voûte, c'est très sombre, et on voit les tombes, en fait ce sont les croix des anciennes promotions. On est tenu d'avoir une

³⁸⁰ La cérémonie au cimetière Maxwell et le baptême électrique ont eu lieu le 13 novembre. C'était le dernier bizutage des nouveaux. A la fin du baptême étaient organisées, sur tous les terrains de sport, des rencontres sportives « bleus contre anciens ».

attitude respectueuse devant chacune de ces croix. Je me souviens que l'on chantait « Un croquemort c'est triste... ».

En sortant, on est pris par les anciens, et on est tenu de faire ce qu'ils nous disent de faire : sauter à cloche-pied, mettre la cravate sur la tête, défilé au pas avec un qui joue le colonel comme dans Mowgli, faire semblant de sauter dans la piscine, etc. Ça dure une partie de l'après-midi, mais, là encore, ce n'est pas méchant (je vais revivre ça lorsque je serai le chef de la garde). Dans la semaine écoulée, les anciens ont déjà repéré les fortes têtes, ceux qui sont moins dociles. On leur fait faire des choses un peu plus sévères. C'était psychologique, mais jamais physique. Je n'ai pas de souvenirs méchants. Je n'ai jamais vu de coups donnés. On commence à nous expliquer la charte du comportement de l'école, ce que tu dois faire, comment s'habiller... C'est vrai, vu d'aujourd'hui, on trouverait ça un peu barbare et rétrograde. Mais à l'époque, franchement, très clairement, je pense que Gurcy m'a un peu sauvé la vie, ma vie « relationnelle », parce que je n'avais pas reçu d'éducation. Mes grands-parents étaient très gentils, lorsque je faisais une bêtise ils se fâchaient, mais je n'avais pas eu les parents pour me dire ce qu'il fallait faire. En pension, c'est un peu débrouille-toi, l'objectif est ne pas se faire marcher sur les pieds tout en ne se faisant pas trop remarquer. J'avais évidemment la notion du bien et du mal, mais le comportement vis-à-vis des autres... je n'avais pas reçu ces codes sociaux, ce que l'on doit dire dans telles circonstances, les attitudes qui vous intègrent à cette société. Moi, j'étais complètement à côté. J'ai le tempérament de l'autodidacte, quand il y avait quelque chose qui me semblait bizarre, j'essayais de faire une réflexion sur moi-même pour comprendre, et c'est avec Gurcy et les traditions, que j'ai commencé cela.

M. LANDROT : Cela vous a donné un cadre ?

B. BUISSON : Je connaissais le cadre attaché à la pension duquel il valait mieux ne pas trop sortir. Il ne fallait pas que je sois collé, parce que mon père l'aurait su. Il était flic, et disait toujours « si tu fais une « connerie », je finirai par le savoir ». En plus, il était brutal, enfin bref... donc je faisais profil bas.

M. LANDROT : Racontez-moi le baptême électrique.

B. BUISSON : Le baptême suivait la cérémonie au cimetière Maxwell. Le Grand conseil que nous avons découvert en costume traditionnel en allant au cimetière était sur les marches du château. Nous, nous étions en rang par équipe devant le perron.

M. LANDROT : Qui vous répartit par équipe, le directeur ou vous ?

B. BUISSON : Le mercredi 4 octobre 1961, j'ai écrit sur mon journal : « cela fait une semaine que je n'ai pas écrit dans mon journal, en effet, je suis très pris car j'ai été élu mardi dernier Chef de la Garde d'honneur de la 40ème promotion. Il m'a fallu faire les plans des dortoirs, les équipes

des anciens, préparer les réunions de la Garde... ». Il semble donc que c'était le chef de la Garde qui constituait les équipes d'anciens, celles des « bleus » devaient être dressées par l'administration. Il devait y avoir des listes par spécialité, ceux qui allait faire du « réseau », ceux qui allait faire du « thermique ».

Et là, c'est le baptême électrique, c'est le grand symbole. On est par équipe, les uns derrière les autres, en éventail devant l'escalier du château. Sur le perron, se trouvait le Grand conseil³⁸¹, sorte de comité de direction de la Garde d'honneur. Celui qu'on appelait l'ISO, son rôle essentiel dans la promotion était de baptiser.

On mettait les mains dans un seau d'eau, et on les tendait vers l'ISO qui vous appliquait deux électrodes de cuivre. Ça se passait très bien pour la majorité, et un peu moins bien pour les fortes têtes. Le gars qui tournait la magnéto était dans la salle au-dessus, la fenêtre ouverte, et regardait. Quand le chef de la garde tournait la tête vers lui, il tournait alors un peu plus vite. Alors là, si on n'avait pas compris... il n'y avait aucun danger, c'était du 12 Volts.

M. LANDROT : Et le premier à passer, c'était un ancien qui se faisait passer pour un bleu, c'est ça ?

B. BUISSON : Je ne me souviens plus. C'est possible. Je n'ai pas le souvenir de cette mise en scène lorsque j'étais chef de la garde.

Juste après le baptême sur tous les terrains de sports, il y avait des matchs entre bleus et anciens. Le but est de repérer ceux qui vont pouvoir intégrer les équipes pour les compétitions scolaires. J'étais basketteur³⁸², et Gurcy m'a bien dégrossi sur le plan sportif. C'est certainement ça qui fait que je deviens chef de la garde. On gagne contre les anciens. Et ça, ça m'a donné une notoriété parce que j'étais sportif. Les anciens avaient dû voir pendant les six mois de SP que j'étais capable d'être chef de la garde, mais le fait d'être sportif, c'était important. Un bon sportif, forcément c'était quelqu'un qui avait un bon esprit, qui était volontaire, qui était un battant.

Mais les traditions ne sont pas finies, il y avait encore la réunion à « l'œuf ». Sur mon journal, c'était le 18 novembre, donc un mois après la rentrée.

M. LANDROT : Qui entretenait cet esprit, les élèves, la direction ?

B. BUISSON : Les deux. La direction assistait aux matches, mais pas aux traditions. Au baptême électrique, je pense qu'il y avait des membres de la direction. À mon époque le directeur était M. Allier, il était sportif, toujours en survêtement. En dehors de la répartition entre bleus et anciens,

³⁸¹ Le Grand conseil était composé du Chef de la garde, de son Adjoint, du Survoltant major de la promotion, de l'Avocat, du Chef du protocole, de l'Iso et du Conservateur du cimetière Maxwell.

³⁸² Le 27 octobre, 10 jours après l'arrivée à Gurcy, j'avais participé à un match contre une équipe civile de Provins. Nous avons perdu 63-60, mais j'avais marqué 18 points. Dès cet instant j'étais devenu une sorte de vedette. A Gurcy, les sportifs étaient rois.

il y avait vraiment un esprit sportif, on se sentait dans un milieu qui nous comprend, qui nous donne les moyens de nous exprimer. Il y avait un nouveau prof de gym qui s'appelait Thureau, il avait été champion de France aux 400 m haies et sélectionné aux jeux olympiques de Melbourne. Il ne connaissait rien au basket, mais c'était un excellent technicien. Il allait voir dans la semaine les matchs de première division à Paris. Il disait « il se place comme ça, il faut faire comme ça, », et on essayait. Et j'ai commencé à progresser grâce à ce monsieur. Car le basket est un sport très technique. Là j'étais heureux. J'adorais ça.

M. LANDROT : Et l'œuf, qu'est-ce que c'est ?

B. BUISSON : C'est un amphithéâtre, un bâtiment en forme d'œuf. Cette réunion fait partie des traditions... et on passe aux choses sérieuses. Un mois après l'entrée, tous les nouveaux, les bleus, sont réunis dans l'œuf. Le Grand conseil est sur l'estrade. On débrieife le premier mois sur les comportements de chacun. Ceux qui ont été tranquilles, on n'en parle pas. Ceux qui ont montré beaucoup de réticences et qui ne sont pas rentrés dans le rang, le chef de la garde les appellent. Il y a grand ordonnateur des... basses œuvres, un ancien qui est un peu le « bourreau », chargé d'exécuter la sanction.

La sanction est une gifle. Ceux qui ont été un peu retors, et en fonction de la difficulté qu'on a à les remettre dans le rang, ils prennent une gifle. Et ça claquait bien. On lui explique qu'il n'a pas bien compris comment fonctionne l'école, qu'il manque de discipline. Ce sont des bleus qui ont été réticents à effectuer des corvées ordonnées par les anciens (les anciens avaient tous les droits sur les bleus, par exemple si un ancien faisait tomber son assiette, il prenait n'importe quel bleu en disant : « tu ramasses », et si le gars ne ramassait pas, ça ne se passait pas bien). Et en un mois, les gars étaient repérés. C'était une petite baffe s'il y avait un ou deux incidents pas plus, et si ça avait été plus, c'était une grosse gifle.

La direction n'était pas là. C'était très mis en scène. Dans la soirée, c'était au maximum une dizaine de gifles.

Mais j'ai bien vu quand j'étais chef de la garde, il y avait parfois de très fortes têtes, et une forte tête ça vous met la pagaille, quelques fortes têtes ça suffit à tout perturber dans la promo.

M. LANDROT : On ne m'a jamais parlé de cela.

B. BUISSON : Je n'étais pas vraiment d'accord, c'était limite. On verra plus loin les réformes que nous avons instaurées. Mais en même temps, comment faire ? Ce n'était pas si terrible que ça, mais enfin je n'étais pas très fier. Quand on est chef de la garde, on n'a pas trop le temps de réfléchir.

M. LANDROT : Qui vous nommait chef de la garde ?

B. BUISSON : 15 jours avant le départ de la promotion sortante, le chef de la garde en exercice désigne les membres de la garde suivante. Ils sont élus, désignés, par la garde sortante. Donc pour moi c'était au bout d'un an (six mois de SP plus six mois du cycle scolaire normal). La nomination s'est passée un soir, à la fin du repas dans le réfectoire. Surprise ! Je suis le premier nommé, je suis donc le nouveau Chef de la Garde.

Je n'étais pas vraiment un meneur, filant doux pour ne pas avoir de problèmes, comme d'habitude. Ça m'a fait un choc tout de même. D'autant qu'étant ancien SP, j'avais vu deux promotions³⁸³ avant moi. Lorsque j'étais SP, c'était une promotion d'hiver, et ça ne s'était pas très bien passé. L'expérience montrait que les promotions d'hiver étaient plus difficiles que les promotions d'été. À midi, on attend la distribution du courrier, dehors, il fait froid, quand on rentre dans le réfectoire, il faut chaud et tout explose. En plus, le repas du soir se passe la nuit, et quand, il y avait du yaourt au repas, et qu'un petit malin éteignait la lumière, le chef de la garde, donc moi, bondissait pour rallumer la lumière... un désastre, il y en avait partout... (rires).

Donc c'est plus difficile de se faire respecter l'hiver que l'été.

N'étant pas un meneur, je préfère fonctionner par l'exemple « faites comme moi, et ça devrait aller ». Il y en a 90 % qui suivent, mais 10 % non. Quand je regarde mon carnet de promotion, il y a quelques commentaires assez durs, mais beaucoup d'autres très sympathiques.

M. LANDROT : Donc, en tant que chef de la garde, vous n'aviez pas de choix sur la garde elle-même ?

B. BUISSON : Oui, c'est ça, puisqu'elle était désignée par la garde sortante. On retrouve les régionalismes, les clans. Surtout les gens du Sud-Ouest. De temps en temps, l'un d'entre eux rentrait dans sa famille le week-end. Quand il revenait il fallait vraiment avoir l'œil, il apportait des bouteilles d'alcool. La nuit, ils se retrouvaient dans les vestiaires des chambres, ils buvaient, se chamaillaient et parfois ils se tapaient dessus, par jeu semble-t-il.

Les clans dominants, c'était les clans du Sud. Les Bretons étaient moins collectifs que les rugbymen. Ceux du Nord c'est pareil, ils étaient sympas. Mais les gens du Sud, ils ont le sens du pouvoir et du conflit. C'était une caractéristique bien marquée.

M. LANDROT : Racontez-moi les réformes que vous avez faites.

B. BUISSON : Dans le Grand conseil, il y avait le Chef du Protocole qui organisait les voyages, les spectacles. Chaque année, on allait à l'école de Soissons, et on recevait l'école de Soissons. Et quand on a reçu Soissons, ça ne s'est pas très bien passé.

³⁸³ Chacune d'une durée de 6 mois.

Les anciens de ma promotion ont voulu faire visiter les locaux à ceux de Soissons. Au gymnase³⁸⁴, il fallait que ce soit propre, il ne fallait pas y rentrer en chaussures de ville. Or, après la visite il y avait des traces de terre, de poussière... Je vois les anciens, qui me disent : « c'est pas grave, on va demander à une dizaine de bleus, ils prendront des balais et voilà ». J'ai répondu « ce n'est pas possible, c'est vous qui avez sali vous devez nettoyer ». Sur l'instant, les bleus ont fait le ménage, mais avec la garde nous avons décidé la mise en place de nouvelles règles : « Lorsque quelqu'un, bleu ou ancien, commet une bêtise, il la répare. »

M. LANDROT : Vous l'avez votée ?

B. BUISSON : On avait un petit amphithéâtre réservé à la garde, une quarantaine de places, en gradin. Le Grand conseil avait sept sièges en face. On y réunissait régulièrement la garde ou en cas de besoin. C'est donc un débat que j'ai lancé, et c'est passé.

J'ai fait voter une autre réforme. Il s'agissait de ne pas désigner l'intégralité de la future garde mais de laisser à la garde montante la possibilité de désigner 10 des 40 membres. Car dans ma garde, il y a plusieurs personnes que j'aurais bien voulu éviter. On a essayé pour la garde montante de choisir les gars en ne tenant pas trop compte du copinage et des régions d'origine. C'était très difficile, notamment parce que j'avais un adjoint qui était du Sud-Ouest, et qui souhaitait continuer à respecter les « quotas ». Lorsque je l'ai revu en 2004, on était content de se revoir, mais je me souviens qu'il m'avait mené la vie dure. Et comme il était adjoint du chef de la garde, cela avait un impact. Donc les gars se disaient : « Si l'adjoint de Buisson fait comme ça, ça veut dire qu'on peut le faire ».

C'était la faille de ce système, on met en équipe des gens qui se connaissent mal, qui ne sont pas formés pour ça, mais au bout du compte, c'est très formateur, on n'en ressort grandi même s'il reste quelques blessures.

Il y avait des vicieux dans les anciens, certains avaient leurs bleus « préférés », ou parfois leur tête de Turc. Il fallait veiller à ça et il y avait l'Avocat pour ça. Les décisions de l'Avocat n'étaient pas discutables.

Je me suis toujours dit que la direction n'avait pas apprécié ce genre de réforme. Mais je ne les ai quasiment jamais vus, la direction. Les deux anciens chefs de la garde, étaient souvent dans le bureau d'Allier. Mais pas moi. Mais c'était ma faute, je n'avais pas de sens relationnel, de sens politique.

M. LANDROT : C'est curieux, car d'après ce que j'ai entendu, Allier était un directeur assez humaniste, assez attentif. Il aurait pu être reconnaissant de plus de justice.

³⁸⁴ Plus tard, j'ai fait du sport dans Paris, je n'ai jamais retrouvé un gymnase pareil. C'était un superbe gymnase.

B. BUISSON : Ce n'était pas non plus une grande révolution. Allier était effectivement un directeur très « amical », toujours aimable et compréhensif. Le défaut de relations avec la Direction venait exclusivement de moi.

On a eu une période difficile, c'était la fin de la guerre d'Algérie. Il y avait eu le putsch des généraux. Allier avait fait installer un téléviseur le soir sur le perron du château. On regardait tous, alignés par équipes, le journal télévisé, on voyait les bus mis en travers des ponts de la Seine au cas où les parachutistes français en Algérie auraient été parachutés sur Paris, coup d'État. Et là j'ai apprécié Allier, il n'était pas obligé de nous faire partager ces informations. J'ai beaucoup apprécié. On le voyait aux fêtes.

Lors des promotions précédentes, il y avait deux frères, membres de l'administration, qui organisaient les spectacles de fin de promotion. Ils écrivaient les scénarios et montaient les spectacles (concert, théâtre). Pour notre promotion, on s'est débrouillé tous seuls. Mais c'est peut-être de notre faute, on aurait dû les solliciter. Notre fête de sortie de promotion a été assez réussie.

M. LANDROT : Les traditions de fin de promotion, vous pouvez nous raconter ?

B. BUISSON : On retourne en grande pompe au cimetière pour y enterrer notre promotion. C'est le même processus qu'au début de la promo, mais sans les bleus qui ne sont pas encore arrivés. On repart avec la quille devant, le Grand conseil en grande tenue. La quille était en métal, il fallait être costaud pour la porter. C'était en général un rugbyman qui s'y collait.

Puis, devant le château, la garde sortante transfère le pouvoir à la garde montante. Le Grand conseil sortant est sur le perron, le Grand conseil montant en bas des marches. Les sortants donnent leurs tenues d'apparat aux montants qui montent sur le perron à la place de l'ancien Conseil. Il y a un grand repas. Les bleus ne sont pas encore arrivés, on est entre anciens. Puis on quitte définitivement l'école.

C'est vraiment un apprentissage de la vie ...

J'étais tout vierge de relations sociales. J'ai toujours été dans l'ombre d'un pion, pas d'éducation familiale, et là je suis mis dans le bain de quelque chose qui bouge. C'est une période où ça remuait beaucoup pour moi. Pour d'autres, ça a moins secoué, pour ceux qui sortaient d'une famille « normale ».

M. LANDROT : À la sortie du Gurcy, professionnellement, qu'avez-vous fait ?

B. BUISSON : Traditionnellement, à la sortie de Gurcy, vous étiez nommés par la direction. Le jeu était que le breton soit dans le sud, que les gens du Sud soient dans le Nord etc. Les affectations, je ne sais pas si c'était en fonction du classement.

Pour moi, ils ont eu la triste idée de me nommer au Centre de Distribution de Bourg-la-Reine, commune où habitait mon père³⁸⁵. Ce n'était vraiment pas là qu'il fallait que j'aie³⁸⁶. J'ai commencé ouvrier de réseau, avec la pelle et la pioche et les montées aux poteaux. On rénoverait les lignes de la banlieue sud.

On avait une bonne technicité, c'est sûr. On connaissait en totalité le travail du contremaître, qui lui, souvent, n'avait pas reçu de formation particulière. Il n'avait pas de notion de sécurité, ni du pourquoi on faisait telle chose de telle façon. Donc si on la ramenait un peu trop... Mais moi, je m'en sors.

Je suis volontaire, j'ai joué le jeu le jeu à fond, mais je voulais m'en échapper vite. Je commence le CNAM. Dans ma tête, il était hors de question d'en rester là, je me sentais capable de faire autre chose. Entre ce que je savais en sortant de Gurcy et ce que je pratiquais là, il y avait un tel décalage. L'entreprise le permettait, EDF était très ouvert pour aider les gens à évoluer et à s'améliorer. Mais ce n'était pas évident d'être à 18 heures au CNAM, rue St-Martin³⁸⁷. Les premiers mois, j'ai économisé à mort pour m'acheter une mobylette ; j'avais un chef d'équipe génial qui m'a vraiment protégé. Grâce à cet homme que je tiens à nommer : Jacques Cholot, je vais pouvoir aller au cours régulièrement. C'était difficile, parce qu'on passait la journée dehors, on avait froid l'hiver, et presque tous les soirs il y avait les cours. J'ai fait le CNAM pendant trois ans, mais ça n'aboutissait pas, trop de fatigue, pas assez de temps pour étudier.

Et là, j'ai commencé les cours pour rentrer à la promotion ouvrière. D'abord par correspondance, ça marchait bien. Donc je travaillais le soir chez moi, par PROFOR on recevait les copies. C'était du boulot, je me souviens, avec ma femme on était parti en vacances à Arcachon, et je faisais mes maths sur la plage.

Mon épouse était dans les services administratifs, et voyait passer les bulletins de mutation. Elle m'a trouvé un poste de technicien d'entretien dans les bâtiments à Clamart, aux Études et Recherches. Là, ça a tout changé, parce que je suis dans un environnement intérieur. De plus, j'ai un chef de service formidable, qui me dit : « vous n'êtes pas forcément le meilleur, mais vous

³⁸⁵ Sans doute pour me remercier de mon action de Chef de la Garde, mais sans connaître ma situation familiale.

³⁸⁶ Mon père a refusé de me recevoir ne serait-ce qu'une nuit. Après un bref passage chez une de mes tantes je me suis retrouvé en foyer ALJT.

³⁸⁷

À cette époque je travaillais à Massy, à 15-20 kilomètres de Paris. Le RER n'existait pas.

faites les cours pour entrer à la PO, ça me plaît bien, ici vous pourrez travailler. Je vous donne un travail d'entretien à faire pour la semaine, et quand vous l'avez fait, vous pouvez travailler vos cours ». Ça a tout changé. Donc, au lieu de deux ans, j'ai pu faire la préparation en un an. L'entreprise a toujours considéré que j'étais ingénieur, il n'y avait pas de discrimination. J'ai passé le 1er concours en 1967 et le 2ème concours en 1968.

Je fais donc la promotion ouvrière en trois ans : la première année, c'est une remise à niveau à Nanterre en tronc commun. Certains avaient déjà un BTS, ça commençait juste les BTS. Ensuite, il y avait un autre concours, et puis deux années qui se passaient à l'École Spéciale des Travaux Publics, boulevard St-Germain. Je n'avais pas l'esprit étudiant, j'étais surtout là pour améliorer notre vie.

M. LANDROT : Et après ?

B. BUISSON : Il y avait des gens humanistes dans cette entreprise. Mon épouse accouche le 2 juin 1969, donc on est en fin de deuxième année des études, et ça se passe mal, césarienne, hémorragie... Et moi, je suis près de ma femme. Elle sort au bout de 15 jours. Pendant cette période, les élèves avaient passé les examens de fin d'année. Le rang de sortie en fin de scolarité était sur la base des notes des deux dernières années. En juin 1970, fin de deuxième année, un directeur d'EDF est venu présenter les affectations. On nommait l'avant dernier et je n'avais toujours pas été cité alors que j'avais été septième ou huitième au concours. Le Directeur se tourne vers moi et me dit que je ne suis pas classé parce qu'il n'y a pas de notes de l'année dernière, donc si on fait la moyenne, je ne suis pas classé !

Ils m'ont permis de repasser tous les examens que je n'avais pas passés l'année précédente. Et donc je me suis replacé vers la tête, ce qui me permettait de pouvoir conserver l'affectation sur Paris.

En novembre 1970, je suis nommé au Service de l'Éclairage Public du Centre Technique Mixte de Paris.

Ensuite, en 1973, l'informatique demandait des bras et des têtes, je postule et je suis pris. Comme toujours, j'étais preneur de tout. J'ai pris des responsabilités, on programmait, et on se déplaçait beaucoup pour tester et mettre en exploitation nos programmes. (...)

Puis j'ai pris la direction d'une équipe informatique travaillant sur la comptabilité nationale. J'ai fait ça pendant 20 ans. Je n'avais pas vraiment d'ambition dans la mesure où être là c'était déjà extraordinaire. J'ai eu de bons patrons. Mon épouse est décédée en 1996, moi évidemment je voulais être près d'elle. Mon patron m'a permis de prendre de nombreux congés, il a réorganisé le département...

Un jour, je suis nommé en remplacement d'un collègue dont la compétence était reconnue, je me demande ce que je faisais là. L'un des responsables de l'informatique nationale me reçoit pour me dire qu'il avait mis toute une nuit à convaincre que c'était à moi d'avoir la place. Il me dit « quand je te vois au travail, je t'imagine sur ton terrain de basket à diriger les gars ». Ma culture, c'était le sport, c'est tout ce que j'ai appris. La gagne, les règles, le respect de l'autre.

M. LANDROT : Si vous aviez trois ou quatre mots pour définir Gurcy ?

B. BUISSON : (Silence) Si c'était une phrase, ce serait... une fabrique d'hommes. Ils formaient des hommes, je pense que c'est ça. Il fallait voir l'émotion en 2004, à la fermeture. Rouvrais présidait la cérémonie, on a monté les couleurs dans un silence... Puis il a présenté un diaporama sur l'histoire de l'école, nous étions tous réunis dans l'ancien gymnase aménagé en salle de projection, on avait les larmes aux yeux. L'émotion est encore là... pour moi, ça a été la marche qui me manquait pour avoir un comportement d'adulte et je pense que je n'ai pas à rougir de ma vie.

Après, on est tous différents entre la vie et la maison. Ma fille m'a toujours reproché d'avoir passé trop de temps au travail. Elle est elle-même ingénieur. Mais c'est vrai qu'à vouloir le bien de ma famille, et qu'elle ne connaisse pas les galères que j'avais connues, je n'ai pas toujours été présent.

Ensuite, à la fin de ma carrière, j'étais sur l'organisation et la construction de bases logistiques, le projet Serval. Là, j'ai vécu un vrai, un gros projet. J'ai connu une formidable chef de projet, qui m'a dit : « le prochain poste, ne prends pas n'importe quoi, choisis le bien ». Je vais au service Gestion de la DEGS à la Défense. On était au début 2000. « Est-ce que tu serais partant pour prendre le projet de passage à l'euro ? » Je suis devenu chef de projet du passage à l'euro de la Distribution. À l'arrivée, zéro défaut, aucune erreur. Le Directeur financier m'a dit à la fin : « je ne me souviens plus qui m'a donné ton nom pour ce projet, mais si je le revois, je le remercierai. ». Ça, c'est le plus beau compliment que l'on m'ait fait. Puis je suis parti à 59 ans. Et je ne le regrette pas. C'était en mai 2002. Je suis sorti de Gurcy en mai 1962.

M. LANDROT : Vous disiez que vous étiez syndicaliste, est-ce que vous aviez l'impression qu'à Gurcy c'était un creuset pour le syndicat ?

B. BUISSON : On sentait une présence syndicale. Il y avait des profs, on sentait bien qu'ils étaient syndiqués, mais ce n'était pas apparent avec les élèves. Il n'y avait aucune propagande, aucune approche, ça c'est certain. Mais on sentait bien que parfois il y avait des choses qui bougeaient, c'était pour des raisons syndicales ou des revendications. Mais moi, le syndicat, je ne connaissais pas trop. J'avais toujours été enfermé dans un pensionnat. J'ai senti progressivement l'intérêt de se battre en collectif.

M. LANDROT : Est-ce que vous avez entendu parler des caisses de Gurcy ?

B. BUISSON : J'en ai entendu parler, mais je n'ai pas pratiqué. Je sais qu'elles étaient fabriquées au CETAP, j'en ai vu, je connais le principe. Mais je n'ai pas utilisé.

M. LANDROT : Et est-ce que le souvenir de Lambert était entretenu ? On en parlait ?

B. BUISSON : A l'époque oui. On le retrouvait dans la loi de l'école, on nous en parlait. Lorsque le directeur prenait la parole, c'était rare qu'il ne cite pas Lambert, le fondateur. Enfin, le quasi fondateur, c'est lui qui a amené l'esprit. Lors de la fermeture en 2004, on a beaucoup évoqué le nom de Lambert. Tous les Fulgurs connaissaient son nom.

23.16. 45^{-ÈME}. PROMOTION (1964) : JACQUES MUNOZ ET CLAUDE MEUNIER LES MÉMOIRES D'ALBERT ». TÉMOIGNAGE ÉCRIT (EXTRAITS)

<https://cjoint.com/c/HGqpTK7ZtEF>

Je suis arrivé à Gurcy en avril 1963, six mois avant Jacques. J'étais admis comme agent en section préparatoire car je n'étais pas issu de l'enseignement technique. Nous nous sommes donc retrouvés en 1er cycle, lui dans la spécialité d'hydraulicien « burette » et moi comme thermicien. En fin de scolarité, nous avons été affectés à la centrale de Loire sur Rhône (en construction), Jacques, au service électrique et moi au service technique.

Nous sommes restés bons copains durant ces 30 années de carrière. Rares sont les occasions où nous nous rencontrons sans nous remémorer nos souvenirs de Gurcy. Il a été très marqué par cet épisode de sa vie. Comme bien d'autres ! Cette formation, bien que controversée, n'avait pas, selon moi, que des aspects négatifs.

Ce n'est pas par hasard si, une fois arrivés dans l'entreprise, grand nombre des agents EDF issus des écoles de métiers se sont impliqués dans la vie associative et syndicale ; ils ont gardé un fort attachement à la « maison EDF ».

À Gurcy, nous étions donc, Jacques et moi, dans la même promotion : la 45ème. Pour la petite histoire, j'étais chef de la garde et il avait été « assigné à résidence » dans ma chambrée en deuxième cycle. Tout s'est bien passé, nous nous entendions bien et nous avons connu de bons moments de rigolade.

Toute cette organisation d'autodiscipline, habilement pensée, s'est effondrée après mai 1968. À cette période, c'étaient les premières promotions d'AMT (Agent de Maîtrise Technique). L'objectif était de former des agents afin qu'ils soient au niveau des BTS qui arrivaient dans nos exploitations.

Même si, comme dans toute communauté, le comportement de certains pouvait laisser à désirer, Gurcy nous a beaucoup apporté sur le plan humain.

Suivent 98 pages de témoignage de la mémoire du passage de C MEUNIER et J. MUNOZ

<https://www.cjoint.com/c/HFgp3UQUqLF>

23.17. 46^{-ÈME} PROMOTION (1964) : JEAN-CLAUDE ROUVIÈRE, 72 ANS, 1^{ER}.ENTRETIEN DU 25 JUILLET 2015 (ENREGISTRÉ)

<https://drive.google.com/file/d/1t2OhsCZXye0uhFrmZhoHKTzhUPBVJI7b/view?usp=sharin>

M. LANDROT : Nous sommes le 25 juillet 2015. Bonjour Jean-Claude ROUVIÈRE.

Vous êtes un ancien élève de Gurcy. Racontez-moi votre parcours.

JC. ROUVIÈRE : Je suis arrivé à Gurcy en avril 64. Je vais commencer dès le début :

Donc je suis né le 20/02/1946 à Boulogne-Billancourt, qui était en France la commune de l'automobile avec Renault et la commune du cinéma avec les fameux studios de Boulogne-Billancourt, qui sont sur les bandes-annonces des nombreux films des années 1950. J'ai eu une scolarité normale à Boulogne-Billancourt et j'étais dans ce qu'on appelait les cours complémentaires, chose qui n'existe plus aujourd'hui et qui était la scolarité après les cours supérieurs de l'enseignement primaire

M. LANDROT : Un peu l'équivalent du collège ?

JC. ROUVIÈRE : C'est l'ancêtre du collège. C'était destiné à ceux qui n'y allaient pas au lycée et qui étaient destinés plutôt à un enseignement court.

M. LANDROT : C'est-à-dire à peu près les BEP ?

JC. ROUVIÈRE : Il n'y avait pas de BEP. Mais normalement on sortait à la fin des

Deux années du cours complémentaire et on rentrait dans la vie active, dans les années 50. Donc que j'ai fait mes deux années au cours complémentaire et après mes parents m'ont envoyé dans un CEI, Collège d'Enseignement Industriel, où j'ai étudié l'électricité et l'électromécanique pendant cinq ans.

J'étais très bon élève, j'étais excellent élève, puisqu'en 6^e, 5^e, 4^e, 3^e, 2^{ème}, j'ai tout le temps été premier. Mais quand il s'est agi de passer mon CAP, je l'ai raté. Je l'ai raté pour une raison simple, c'est que j'étais un excellent élève, mais dès j'avais quelque chose auquel je devais m'affronter, la panique montait.

Donc on arrive dans l'année scolaire 1964/ 65, je n'ai pas eu mon CAP. Et mon père prenait le car tous les matins avec une personne qui lui a dit « essaie de faire passer le concours d'entrée

des écoles de l'EDF à ton fils ». À l'époque vous savez, lorsque le père disait quelque chose, on exécutait. Et donc je passe cet examen.

M. LANDROT : Où a-t-il eu lieu ?

JC. ROUVIÈRE : C'était à Paris. Je revois encore ce lycée près d'une ligne de chemin de fer, je ne me souviens plus du nom du lycée. Et donc j'ai été reçu. J'ai appris beaucoup plus tard que j'avais été reçu 2^{ème} sur 10 000, mais ça je l'ai su bien après, au moins 10 ans plus tard.

M. LANDROT : Pourquoi-là, n'avez-vous pas paniqué à l'examen ?

JC. ROUVIÈRE : Je n'en sais rien !

Et donc, début avril 64, mes parents m'emmènent à Gurcy-le-Châtel où j'arrive un beau matin. Et puis mes parents s'en vont et moi je reste là, dans cette école. J'avais 18 ans, je suis de février, je suis arrivé en avril, j'ai donc 18 ans et je vais y passer 18 mois : 2 × 6 mois pour la formation normale, et 6 mois supplémentaires pour la formation complémentaire.

M. LANDROT : C'était le stage de six mois pour les meilleurs élèves c'est bien cela ?

JC. ROUVIÈRE : Oui c'est ça. Et donc je vais vivre ces 18 mois à l'école, et ces 18 mois, quand je les regarde aujourd'hui, ces 18 mois ont changé ma vie.

M. LANDROT : Pourquoi ?

JC. ROUVIÈRE : Pourquoi ? Parce que j'y suis rentré élève peureux et j'en suis sorti un adulte mature et responsable.

M. LANDROT : Quelles étaient les matières qui étaient enseignées ?

JC. ROUVIÈRE : Je vais vous donner l'emploi du temps de mon école : français, mathématique, câblage, il y avait de la mécanique, et il y avait des travaux très spécifiques : on apprenait à monter au poteau.

M. LANDROT : Et la répartition entre théorie et pratique c'était à peu près quoi ?

JC. ROUVIÈRE : C'était, je dirais, 50 /50.

M. LANDROT : Dans une même journée, il y avait des ateliers pratiques et de la théorie ?

JC. ROUVIÈRE : Oui tout à fait. 45 heures de cours par semaine du lundi au samedi matin. Le samedi après-midi, c'était « étude ». C'était beaucoup, ce n'était pas question que ça sourie.

M. LANDROT : Et à la fin de chaque cycle, il y avait un examen ?

JC. ROUVIÈRE : Oui, mais il n'était pas éliminatoire, ce n'était pas un concours. Il y avait un classement, bien sûr.

La période normale ; pour un élève moyen ; c'était un an. Après, pour ceux qui n'avaient jamais touché au domaine technique, il y avait ce qu'on appelait les SP (Sections Préparatoires) : ils avaient six mois de plus en amont, avant de rentrer dans le cursus normal d'un an.

M. LANDROT : D'où venaient-ils ?

JC. ROUVIÈRE : Ils sortaient d'un lycée d'enseignement général, ils n'avaient jamais vu d'électricité et ne savaient pas ce que c'était un Ampère ou un Volt. Ils avaient le bac général à peu près. Mais c'était inexploitable pour Électricité de France. Électricité de France n'avait pas besoin de ça. Ils avaient un concours à part.

Les meilleurs élèves étaient formés à des techniques un petit peu plus pointues : on formait des électroniciens, des dessinateurs industriels et des chimistes. Les chimistes allaient toujours au GDL (au Groupe Des Laboratoires).

M. LANDROT : Les ateliers pratiques c'était quoi concrètement ?

JC. ROUVIÈRE : C'était apprendre à monter au poteau. À la création de l'école, il y avait la distribution et les usines. Les usines, c'était les centrales hydrauliques.

La première promotion est entrée en avril 1941, Électricité de France n'existait pas. Donc l'école est créée par un syndicat : la CPDE. Il va y avoir la période de guerre de 1941 à 1945. On va former des gens, mais dans des conditions extrêmement difficiles. Au niveau nourriture et au niveau matériel, pour apprendre il y avait rien, c'était que dalle. Les pauvres, ils ont dû se débrouiller avec ce qu'il y avait.

Et puis arrive la Nationalisation de 1946. M. Lambert arrive le 25 décembre 1943. C'est un ingénieur de la CPDE, qui est sorti de l'armée, puisque l'armée française, il n'y en avait plus en 1943. Et donc, on lui confie la gestion du centre de formation électrique Gurcy-le-Châtel pour la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité. 1946 arrive, avec la loi de Nationalisation. Et Gurcy entre dans le giron d'EDF en 1948.

De là, M. Lambert va mettre en œuvre ses propres idées : on forme bien les gens au métier qu'en les formant au niveau de l'esprit et en les formant aussi au niveau physique.

Et donc il va y avoir une part de l'enseignement très très important consacré à l'enseignement physique. L'enseignement physique, ça peut être de monter au poteau, ça peut être transporter les poteaux sur le dos, ça peut être de faire une tranchée, ça peut être de descendre dans la tranchée pour faire une boîte de câbles, ça peut être de monter sur une façade pour faire un branchement aérien, ça peut être de monter sur les toits pour faire un dépannage. Tout ce genre de choses.

M. LANDROT : C'était pour s'exercer à votre métier de manière concrète ?

JC. ROUVIÈRE : Tout à fait, c'était pour s'exercer d'une manière concrète. EDF a vu l'intérêt de ces écoles parce qu'après la guerre, le Ministère de l'Enseignement ne proposait pas à EDF la main-d'œuvre dont EDF avait besoin. Il n'existait pas de formation.

Donc EDF a dit « on va prendre et on met en place ». Et c'est M. Lambert qui a tout mis en place. C'est M. Lambert qui a tout mis en place. Mais lui avait ses propres idées, il voulait un

enseignement physique professionnel, un enseignement sportif très important, et un enseignement de l'esprit avec les matières générales : français, histoire il n'y en avait pas, géographie un tout petit peu. Français essentiellement, maths, rédaction, des choses de ce genre mais des choses très générales.

Et puis après un enseignement très spécifique : électricité générale, les essais sur les machines, le dépannage, le démarrage des moteurs, toutes ces choses qu'on devait faire à l'époque dans les années 1950 dans la distribution et dans les centrales hydrauliques.

À la fin des années 1950, est venue se greffer une troisième formation, qui était la formation des électriciens thermiciens, qui devaient exercer leur métier dans les centrales thermiques, puisqu'après la guerre on a donc satisfait la demande électrique en France principalement par les usines électriques hydrauliques : surtout les barrages. Et après le thermique est venu en appoint à la fin des années 1950. Donc il a fallu créer des thermiciens. Les thermiciens (moi j'ai été formé à ça) avaient une formation très spécifique, puisque par exemple il fallait apprendre le cycle de Carnot. Il faut une source froide une source chaude, la différence de température c'est ce qu'on applique à n'importe quelles centrales, qu'elles soient nucléaires ou autres.

Et donc l'ensemble de cette formation a été mis en place par M. Lambert entre les années 1948 et 1955.

M. LANDROT : Et le sport non technique, qu'est-ce que c'était ?

JC. ROUVIÈRE : Le sport, c'était le sport que vous souhaitiez faire. Il y avait une journée, quand vous arriviez à l'école, on vous disait « rendez-vous sur le stade », et vous disiez aux profs ce que vous vouliez faire.

M. LANDROT : Il y avait un éventail important possible ?

JC. ROUVIÈRE : Ah tout était possible, vous faisiez ce que vous vouliez

M. LANDROT : Et c'était prévu dans les heures de cours ?

JC. ROUVIÈRE : Oui bien sûr, il y avait 5 à 6 heures de sport par semaine. Et après, pour ceux qui en faisaient, il y avait des entraînements aussi après, car il y avait des compétitions. Gurcy était intégré au sport universitaire en France. À l'époque ça s'appelait l'OSSU (office du sport scolaire universitaire). Aujourd'hui, c'est devenu l'ASSU (association du sport scolaire universitaire). Donc il y avait des championnats universitaires, il y avait des championnats d'académie, départementaux, championnats de France.

M. LANDROT : Quand est-ce qu'ils ont adhéré à l'OSSU ?

JC. ROUVIÈRE : C'est Lambert qui a mis tout ça en route. Et donc le sport était prédominant.

M. LANDROT : Mais par exemple quels étaient les sports ?

JC. ROUVIÈRE : Il y avait les sports essentiels de l'époque. Football bien sûr, rugby, basket, haltérophilie, parce que l'haltérophilie avait un apparentement très important au maniement des charges lourdes ; l'escrime, la lutte, la course à pieds. Mais si vous vouliez faire autre chose, on vous disait oui.

M. LANDROT : Les équipements étaient très importants ?

JC. ROUVIÈRE : Ah oui. Dans l'école de Gurcy-le-Châtel, il y avait une piste entière d'athlétisme, un terrain de rugby, le terrain de foot, deux terrains de volley, il y avait une piscine. D'ailleurs la piscine avait été faite par les élèves pendant les années de guerre. Et il y avait un gymnase où on faisait des compétitions en plein hiver de handball, volley, haltérophilie...

M. LANDROT : Et le sport était-il évalué au même titre que les autres ?

JC. ROUVIÈRE : Bien sûr, dans le résumé des notes, il y avait une ligne « sport ».

M. LANDROT : Mais il devait y avoir des garçons qui avaient du mal avec le sport, non ?

JC. ROUVIÈRE : On ne forçait pas. Il y avait des cours de sport. Comme vos filles en font à l'école. Mais pour ceux qui voulaient en faire plus, ils pouvaient en faire plus et les profs étaient là pour les aider.

M. LANDROT : Les profs étaient agents EDF ou pas ?

JC. ROUVIÈRE : Il y avait les deux. Il y avait des professeurs de l'Éducation nationale pour le français, la gym, l'enseignement général. Pour tout ce qui était non-électricité. Pour tout ce qui était électricité, c'était de l'auto-enseignement : c'étaient des anciens qui apprenaient aux nouveaux.

Et donc, le sport était tellement important que Gurcy-le-Châtel a donné quand même trois capitaines de l'équipe de France, deux capitaines de rugby, et un capitaine de handball. Il y avait François Moncla et Michel Crauste. Et handball, c'était M. Legrand. Par exemple, moi mon entraîneur de saut en longueur c'était M. Turot. Et M. Turot, il avait participé aux jeux olympiques de Londres en 1948 (c'est là où il y a une championne française, qui a décroché deux médailles d'or. C'était la seule femme française, et en plus elle était championne de piano et championne olympique de lancer de poids.)

M. LANDROT : Et donc, il y avait que des garçons ? Comment on explique qu'en 1964, il n'y avait que des garçons ? Il n'y avait pas de fille qui se présentait ?

JC. ROUVIÈRE : A l'époque, au début des années 60, il ne serait jamais venu à l'esprit d'une fille de se présenter à l'examen. Jamais.

M LANDROT : Il paraît qu'il y a eu une fille ? C'était quand ?

JC. ROUVIÈRE : Oui il y en a eu une. Je ne sais pas, je dirai à la fin des années 70. La pauvre, je ne sais pas comment elle a vécu ça. Je ne sais pas si elle s'est mariée avec un gars de là-bas. C'était le paradis ou l'enfer ça dépend, parce qu'il faut savoir que toute l'école était unisexe.

M. LANDROT : Les professeurs n'étaient que des hommes ?

JC. ROUVIÈRE : Oui, je n'ai pas eu de femmes. Il y avait une infirmière, l'assistante sociale, et la jeune fille qui est venue en tant qu'élève a dû coucher à l'infirmerie. Mais le personnel administratif était féminin. Le personnel administratif était dans le château.

M. LANDROT : Vous n'aviez pas beaucoup de vacances ?

JC. ROUVIÈRE : On devait avoir un mois de vacances je crois, c'est tout.

M. LANDROT : L'internat, c'était par équipe c'est ça ?

JC. ROUVIÈRE : La cellule de base de l'école, c'était l'équipe. En moyenne 10, de 8 à 12. Les chambres étaient des chambres de 25 lits. Ça crée des liens. Surtout qu'il fallait faire le ménage.

M. LANDROT : Justement racontez-moi ça.

JC. ROUVIÈRE : Donc, dans l'école, il y avait toujours deux promotions qui se superposaient de six mois de deux cycles d'études de six mois, plus ceux de la section préparatoire plus ceux qui étaient en stage. Moi, j'y étais à la période la plus importante en nombre. Ma promo était la plus importante, elle était de 146 personnes.

Il y avait 2 promos ½. Moi, quand j'étais à l'école, il y avait plus de 350 jeunes de 18 ans. Et pour ces 350 jeunes de 18 ans, il n'y avait aucun pion.

M. LANDROT : Ça c'est incroyable. Ça devait être un souk. Non, c'était bien discipliné ?

JC. ROUVIÈRE : Oui c'était bien discipliné, aucun surveillant. Je peux vous l'assurer.

M. LANDROT : C'est ça qu'on appelait l'autodiscipline ?

JC. ROUVIÈRE : Oui c'est ça. Donc quand vous arriviez à l'école, vous passiez les six premiers mois en tant que « bleus » ou les « chronos ». Et les six mois après, on était les anciens ou les « syns ». Parce que les "chronos" étaient devenus les "syns" pour être "synchrone", jusque-là ça va ? Et donc une promotion ne gérait l'école que pendant six mois, pendant les six mois où on était « syns ». C'est à cette promotion que l'on donnait la responsabilité de la gestion de l'école.

M. LANDROT : C'est-à-dire elle avait la responsabilité même des jeunes qui faisaient les 6 mois de préparation ?

JC. ROUVIÈRE : Oui tous, elle avait la responsabilité de toute l'école, des 350 élèves

M. LANDROT : Mais il y avait quand même, une espèce d'envie de profiter du pouvoir ?

JC. ROUVIÈRE : Oui il y avait un pouvoir. Puisque parmi les élèves de la promotion, on élisait ce qu'on appelait « une garde ».

M. LANDROT : Combien de personnes ?

JC. ROUVIÈRE : Une trentaine de personnes. Cette garde c'était, je dirais, « l'assemblée nationale » de l'école. Il y avait aussi un « gouvernement » de l'école. Le gouvernement de l'école c'était ce qu'on appelait « le Grand conseil ».

Dans le Grand conseil il y avait sept membres, au-dessus de la garde. Il y avait un chef de la garde, un sous-chef de la garde, un avocat, un conservateur des traditions. Tout ça faisait partie du Grand conseil. Et il y avait aussi un ISO, celui qui était le milieu de classement de la promotion, et il y avait un major.

Le chef du protocole est différent du conservateur des traditions. Donc au total : un sous-chef de la garde, un ISO, un major, un avocat, un chef du protocole, et un conservateur du cimetière. C'étaient les sept du Grand conseil. Si la garde était l'assemblée nationale de l'école, eux étaient le gouvernement de l'école.

M. LANDROT : Par exemple, que pouvaient-ils décider ?

JC. ROUVIÈRE : Ce sont eux qui faisaient régner l'ordre de l'école. Par exemple s'il y avait un problème dans l'internat, ils réglaient le problème.

M. LANDROT : Et ils avaient la confiance du directeur ?

JC. ROUVIÈRE : Oui bien sûr, la confiance absolue. Le directeur avait toujours pouvoir de faire, mais il ne faisait pas. Ils étaient élus vraiment par les élèves, la direction n'avait aucun pouvoir dessus.

M. LANDROT : Quand même c'était une époque où les gens étaient disciplinés !

JC. ROUVIÈRE : Oui bien sûr. Mais moi je peux vous dire, j'étais un des sept. Moi j'étais major de promotion. Pendant six mois j'ai essayé de faire en sorte, puisque j'étais le major, bon c'était peut-être le hasard, je m'étais donné comme objectif d'essayer d'être un exemple pour les autres.

Et donc, c'était eux qui géraient la vie de l'école, par exemple tous les divertissements, les loisirs d'après école étaient gérés entièrement par des élèves.

M. LANDROT : Par exemple, qu'est-ce qu'il y avait comme loisir après l'école ?

JC. ROUVIÈRE : Des sorties, on pouvait faire des sorties. On imaginait des sorties, on allait voir la direction, et ils nous commandaient des cars, et on sortait.

M. LANDROT : Par exemple vous alliez où ?

JC. ROUVIÈRE : Par exemple on allait à Paris pour aller voir un musée, on allait à Provins pour aller à une soirée...

M. LANDROT : Et la direction commandait les cars ?

JC. ROUVIÈRE : Mais vous ne pouvez pas comprendre, c'était une époque où l'argent n'était pas un problème. L'argent n'est pas un problème, on ne parle jamais d'argent.

M. LANDROT : Il n'y a pas de budget ? On ne vous dit pas que Paris c'était trop cher ?

JC. ROUVIÈRE : Ah non c'était impensable. Mais il faut se remettre dans le contexte de l'époque. EDF à l'époque, quand elle ne faisait rien, c'est-à-dire qu'elle ne faisait que son métier de producteur et distributeur, elle accroissait ses ventes tous les ans de 7 %.

M. LANDROT : Parce qu'il y avait une expansion de la consommation, et puis l'équipement des ménages.

JC. ROUVIÈRE : Oui, entre 1945 et 1975, EDF c'est 7 % de croissance tous les ans pendant 30 ans. Pendant les 30 glorieuses. Et donc le chiffre d'affaires augmentait d'autant bien sûr. Et donc les moyens étaient quasiment illimités. C'était le bon temps !

D'autant que, M. Allier, c'est un nom qui vous dit quelque chose, a été le digne successeur de M. Lambert. Pas dans le temps, car il y a eu quelqu'un entre les deux, mais dans l'esprit des anciens élèves, il est son successeur.

Et donc M. Allier, un jour, lorsque, bien plus tard, il était à la retraite, j'ai parlé avec lui - c'était un homme vraiment extraordinaire. Il m'a raconté qu'un jour il avait été convoqué par le directeur d'Électricité de France parce qu'il avait postulé à un poste : « Je rentre dans son bureau, on commence à discuter. Et le directeur général m'a dit. « Allier, vous qui êtes un ancien directeur des écoles de métiers, qu'est-ce que vous pensez de leur suppression ? » Et M. Allier me dit « vous savez, j'ai bien réfléchi, j'ai tourné ma langue sept fois dans la bouche, et je lui ai fait la réponse suivante. « Si je vous répons en tant qu'agent d'Électricité de France, c'est une excellente nouvelle, parce qu'EDF va pouvoir faire des économies. Si je vous répons en tant que citoyen français, c'est une très mauvaise nouvelle, parce que l'on casse quelque chose d'exceptionnel qui marchait d'une manière excellente » ». Tout est dit là-dedans : ça marchait, ça marchait même très bien.

LANDROT : Quand vous dites ça marchait, qu'est-ce que ça veut dire ?

JC. ROUVIÈRE : Je vais vous donner un exemple. En 1999 vous vous souvenez de la tempête de 1999. Je ne sais pas si vous vous rappelez que les gens applaudissaient les agents d'Électricité de France lorsqu'ils étaient sur la route et qu'ils avaient remis le courant. Alors qu'il y avait de multiples raisons. Mais il en est une dont personne ne parle, mais moi j'en suis absolument certain : les deux tiers des équipes qui ont réparé, étaient menées par des anciens des écoles de métiers. Ils étaient tous à la retraite mais ils sont spontanément revenus de tous les coins de France pour aider et remettre le courant aux français. L'esprit qui régnait dans ces écoles, il s'est retrouvé à ce moment-là, on s'est tous retrouvés. C'était évident pour tous, c'était le service public.

M. LANDROT : C'est-à-dire un souci du bien commun ?

JC. ROUVIÈRE : Oui un esprit qui sacrifie tout. Moi j'étais en vacances à ce moment-là. Je ne veux pas me donner en exemple, le problème n'est pas là. Mais je suis rentré de vacances, et j'ai été au travail. Et après, j'ai retrouvé des anciens et on a discuté longtemps. Tout le monde a fait pareil. Sans que cela pose un problème. Sans même que cela soit une interrogation.

M. LANDROT : Je comprends que le métier d'électricité représentait une attirance, mais l'entreprise elle-même, comment il est venu, l'amour de l'entreprise ?

JC. ROUVIÈRE : Comment il vient l'amour de l'entreprise ? On est à la fin des années 50 au début des années 60, on sort de la guerre. Le mot « France » n'a pas la même valeur à la fin des années 50 qu'aujourd'hui. Vous mettez côte à côte « Électricité », ce que vous aimez, et puis « France ». C'est un amalgame qui prend. Et le service à la clientèle c'est normal, vous travailliez une nuit entière c'est normal, vous êtes là pour ça.

M. LANDROT : Le service public, quoi ?

JC. ROUVIÈRE : Oui le service public. L'esprit du Conseil National de la Résistance. On le retrouve là-dedans. On le retrouve là-dedans. Et c'est encore plus marqué parce que l'école Gurcy, comme les autres écoles, forment un corps. Elle forme un esprit de corps. Par exemple hier, j'ai reçu un message d'un gars, qui me dit « J'ai retrouvé ton adresse Internet dans les farfouilles de l'ordinateur ». Il m'écrit, je ne l'ai pas vu depuis 10 ans.

M. LANDROT : Un gars de votre promo ?

JC. ROUVIÈRE : Oui bien sûr. C'est le même esprit de corps que les grandes écoles de maintenant. Je suis sûr que si aujourd'hui (il y a des Gurcy dans le monde entier, il faut le savoir), je suis sûr que si aujourd'hui je trouve un gars de Gurcy en Chine, je vais le voir, il me rendra service. Ça, j'en mets ma main à couper. J'en mets ma main à couper.

Et cet esprit de corps, il s'est formé dans cette école. Il s'est formé dans cette école parce que pour trouver un esprit de corps, il faut vivre les mêmes choses ensemble. En internat on est déjà ensemble. Mais on vivait autres choses ensemble. Deux fois par semaine à 6h30, le clairon sonnait, vous sautiez du lit, vous ne vous laviez pas, vous n'alliez pas aux toilettes, vous prenez votre short vos chaussures de sport, il y avait un cross autour de l'école.

M. LANDROT : Un cross à 6 h 30 ?

JC. ROUVIÈRE : Oui toute l'année. Qu'il pleuve, qui neige ou qu'il vente.

M. LANDROT : Combien de temps ?

JC. ROUVIÈRE : Le cross durait une demi-heure à peu près.

M. LANDROT : Et personne ne bronchait ?

JC. ROUVIÈRE : Si bien sûr. Mais il suivait quand même.

M. LANDROT : C'est la fameuse méthode Hébert c'est ça ?

JC. ROUVIÈRE : Non on ne l'appelait pas comme ça. Mais pour nous c'était normal. Et lorsque vous en sortez, de ces malaxations, un ensemble d'individus : lorsque vous en sortez, il y a quelque chose qui vous manque dans la vie. Et puis ça rapproche les gens.

Vous savez qu'il y a des gens qui sont passés par Gurcy, qui ont plus de 80 ans, et qui se retrouvent encore chaque année. Et qui étaient à l'école Gurcy à la fin des années 40 !

M. LANDROT : Ça c'est quand même incroyable, parce que ça ne durait qu'une année.

JC. ROUVIÈRE : Oui (silence) mais c'est fort, c'est tellement fort que... C'est fort. C'est très fort. Lorsque vous étiez bleus (vous voyez l'école, c'est un immense parc, et donc il y a des salles de cours un peu partout), et bien pendant six mois, les bleus, quand ils sont à l'extérieur, ils ont l'obligation de courir. Ils ne peuvent pas marcher, ils n'ont pas le droit.

M. LANDROT : Dès qu'ils sortaient des bâtiments ?

JC. ROUVIÈRE : Oui. Donc pendant six mois on courait. Matin, midi et soir C'était la règle.

M. LANDROT : Mais cette règle, elle était écrite ? Elle est expliquée par les anciens ?

JC. ROUVIÈRE : Voilà. Et c'était les anciens qui retransmettaient aux jeunes. De six mois en six mois.

M. LANDROT : Donc il y avait des conférences qui expliquaient comment ça se passait ?

JC. ROUVIÈRE : Non il y avait des règles de vie, vous les viviez. Par exemple, pour le fait de courir quand vous étiez bleus, lorsque vous passiez ancien, vous saviez que les bleus devaient courir. Et lorsqu'ils ne courraient pas, vous leur asticotez les fesses. Vous comprenez ? Et lorsque vous ne courriez pas, les membres de la garde pouvaient vous mettre des jours de ménage.

M. LANDROT : Le ménage aussi été fait par les élèves ?

JC. ROUVIÈRE : Oui bien sûr le ménage dans le dortoir, et dans les salles de cours. Et le pire, c'était les feuilles en automne, dans le parc. Il y en avait des tonnes.

M. LANDROT : Parce que le parc, été aussi entretenu par les élèves ? Il n'y avait pas de femme de ménage ?

JC. ROUVIÈRE : Non. Bien sûr, il y avait du personnel pour faire à manger. Il y avait du personnel pour le nettoyage et leur repassage du linge, c'étaient des femmes. Il y avait un coiffeur, qui venait sur place. Et puis c'était à peu près tout.

M. LANDROT : Et vous étiez habillés comment ?

JC. ROUVIÈRE : On avait un uniforme. Bleu gris. Un pantalon et une veste sur mesure. Quand vous arriviez, il y avait le tailleur.

M. LANDROT : L'uniforme ne distinguait pas les anciens des jeunes ?

JC. ROUVIÈRE : Non tout le monde dans le même moule.

M. LANDROT : Et les professeurs ?

JC. ROUVIÈRE : Ils avaient une blouse grise.

Et donc un short, des tennis, l'uniforme, et on tenait l'année. C'était l'ambiance de l'époque. Et moi j'en garde un souvenir (silence), voyez (silence) le simple fait d'en parler, ça me noue... (silence). C'est terrible hein ? Mais je vous dis, moi je suis sorti de là, ma vie a changé. Je ne le savais pas. Mais aujourd'hui, je sais pourquoi ma vie a changé. Et je sais quand elle a changé, et de quelle manière.

M. LANDROT : Mais alors quand vous sortiez de là, vous aviez l'impression d'avoir appris un métier, et d'avoir aussi appris à être un homme ?

JC. ROUVIÈRE : Oui c'est ça, c'est pour ça qu'on l'appelait « l'école de la vie ».

M. LANDROT : Qui a donné ce nom « d'école de la vie » ?

JC. ROUVIÈRE : C'est M. Lambert.

Vous connaissez la loi de l'école ? « *La liberté n'est pas l'indépendance, elle ne consiste pas à faire ce que l'on veut, mais elle consiste à faire ce qu'on doit faire* ». Vous, vous avez un esprit qui a été formé dans les années 70, mais l'esprit d'après-guerre, c'est pas du tout ça.

La France est à zéro après la guerre, il faut tout reconstruire. « *Il faut faire ce que tu dois faire* » : c'est clair c'est pas "*si tu veux tu feras*", c'est "*tu dois le faire*".

Et puis il y a aussi dans la loi « ce que tu dois faire : *devenir un technicien accompli, un homme de métier, mais aussi et surtout à assumer ton métier d'homme* ». Voyez, il y avait les deux parties de la formation, qui étaient aussi très explicites : la formation humaine, et la formation technique :

M. LANDROT : Et la loi elle a été conçue par qui ?

JC. ROUVIÈRE : Elle a été conçue par Lambert et par certains anciens à la fin des années 1940.

M. LANDROT : Et quand vous arriviez, vous aviez l'obligation de l'apprendre ?

JC. ROUVIÈRE : Ha là là, (rires), vous aviez intérêt à la savoir. Les membres de la garde vérifiaient, et entre les cours ils vous arrêtaient. Et puis, ils vous disaient « tu me récites la loi ? ».

M. LANDROT : Et si vous ne faisiez pas, vous aviez un gage ?

JC. ROUVIÈRE : Vous aviez trois jours de ménage.

M. LANDROT : Il y avait une échelle de sanctions ?

JC. ROUVIÈRE : Non il n'y avait pas d'échelle. Les sanctions principales, c'était quand même le ménage. Et il fallait trouver des bras pour faire le ménage ! Donc c'était relativement facile. Donc moi, mon rôle c'était de vérifier qu'il n'y avait pas trop d'anciens qui abusent. Parce que le problème c'étaient les abus. Donc quand j'en voyais un qui usait trop de son pouvoir, j'allais le voir, je le prenais entre quatre yeux, j'essayais de lui faire comprendre qu'il fallait faire des choses, mais l'excès ça ne sert à rien.

Et donc il y avait ça, il y avait les feuilles (pfou !), le nettoyage de la piscine, c'était pas marrant. Les feuilles, le parc est immense ! Il y avait des services d'incendie, puisque les seuls pompiers du Gurcy-le-Châtel, c'étaient les élèves.

Il y avait un piquet d'incendie, on était pompiers les uns à la suite des autres. Et il y avait le service du courrier, il y avait d'autres aussi.

M. LANDROT : Et tout ça c'était des tâches attribuées d'avance ?

JC. ROUVIÈRE : C'était le Grand conseil qui décidait.

M. LANDROT : Il y en avait peut-être qui se portaient volontaires ?

JC. ROUVIÈRE : On veillait aussi à ce que ce soit toujours les mêmes qui fassent les choses sympas.

Il y avait aussi un économat, parce que vous pouviez avoir besoin d'une règle ou d'un truc comme ça. Il n'y avait pas de supermarchés à l'époque. Surtout là-bas, c'est un trou absolu.

Il y avait rien !

Il y avait aussi un économat et tout ça, ça vivait relativement bien.

Il ne faut pas non plus être exagérément angélique ! Ça marchait bien dans 95 % des cas : sur 100 élèves qui arrivaient à l'époque à l'école, il y avait en moyenne un ou deux qui rentraient chez eux. Parce qu'ils ne supportaient pas cette vie. C'est pas forcément facile de vivre en communauté.

Mais moi, ce que je peux vous dire, que parmi les 8500 qui en sont sortis, il y en a absolument aucun qui se dit « j'ai perdu mon temps », ça c'est sûr. Ça, j'en mettrais ma main à couper, ma main au feu.

M. LANDROT : Et alors comment la mémoire de Lambert était entretenue ? Parce que quand vous étiez arrivé, il était parti !

JC. ROUVIÈRE : Alors..., si, il était là. M. Lambert était militaire, de l'aéronavale. Il arrive à Gurcy-le-Châtel le 25 décembre 1942., il est devenu agent d'Électricité de France en 1948. Il va mettre en œuvre ses propres idées, celles dont on parle. Et il va avoir l'idée absolument géniale d'exporter son système. Et il va l'exporter dans le monde entier. Plus de 160 écoles dans le monde entier ont été créées sur le modèle du Gurcy.

M. LANDROT : Mais concrètement, il a des adjoints ?

JC. ROUVIÈRE : Non c'est lui qui a tout fait, il a voyagé dans le monde entier pour le faire. Avec une autre personne, qui s'appelle M. Henckès. Vous avez peut-être entendu parler de lui. Qui vient d'ailleurs de décéder. Alors lui, lui aussi c'est une figure, oh là là !

M. LANDROT : Racontez-moi.

JC. ROUVIÈRE : C'est un homme, il est pas grand, il était sec comme un coup de trique. Mais toujours plein d'humour, résistant de la première heure. Je ne sais pas si vous savez à Paris, en haut des Champs-Élysées à droite, il y a une plaque, qui parle des étudiants qui se sont réunis le 11 novembre 1941. Lorsque vous irez sur les Champs-Élysées, vous allez tout en haut, au niveau de l'Arc de Triomphe, sur l'immeuble qui fait l'angle, en haut, il y a une plaque. Une plaque qui raconte que c'est là où les étudiants parisiens se sont réunis le 11 novembre 1941 pour fêter le 11 novembre.

Et donc M. Henckès était présent ce jour-là. Après il a été résistant, il a participé à la libération de Paris. Il m'avait invité un jour chez lui, il m'a montré tout ça. Son brassard de FFI : ce qu'on voit dans les films, sauf que là c'était un vrai.

Et donc ce type, il avait le génie de la création. C'est M. Lambert qui l'a embauché. Et ces deux hommes, se sont alimentés l'un et l'autre ; l'un était créatif, l'autre aussi, et c'est eux qui ont mis en place la formation à EDF. La formation à l'EDF, on le doit à ces deux personnes. Il y en avait d'autres après, mais ce sont ces deux personnes qui ont créé la formation EDF.

La formation à EDF, je ne sais pas ce que c'est aujourd'hui, mais la formation à EDF, autant celle que j'ai eu à Gurcy-le-Châtel que celle que j'ai eu dans mes stages dans ma vie professionnelle, ça m'a appris énormément. Je ne sais plus si ça existe maintenant encore, mais moi lorsque j'étais en activité, il y avait une feuille qui récapitulait les stages qu'on a faits. Et je me rappelle, lorsque je suis parti en retraite, j'ai regardé en bas le nombre d'heures que j'avais passé en formation, j'avais passé de 2200 heures en formation. Sur 38 ans d'exercice. J'avais passé un an et demi en formation.

M. LANDROT : Je pense que c'est du même ordre maintenant. Parce qu'actuellement, la moyenne, c'est un peu moins de 70 heures par an.

JC. ROUVIÈRE : Ha, c'est bien. Mais moi, toute la formation que j'ai eue à EDF, je m'en suis très très bien porté. Et donc, pour revenir à la formation primaire de base, ce sont ces deux hommes qui ont mis tout cela en place. Ce sont ces deux hommes qui ont exporté ça dans le monde entier.

M. LANDROT : Vous quand vous y étiez, il y avait déjà le CETAP ? Et vous aviez des relations avec eux ?

JC. ROUVIÈRE : Oui, il y avait le CETAP, mais on n'avait aucune relation. C'était une entité à part. C'était derrière la ferme là-bas. Je vous parle de « la ferme », il y avait un lieu dans l'école qui s'appelait « la ferme », parce que c'était l'ancienne ferme du château. Il y avait des locaux, mais on l'appelait la ferme. C'étaient des ateliers. Il n'y avait plus d'animaux.

Et donc, le CETAP était juste à côté de l'ancienne ferme. Et c'est là où ont été fabriquées les fameuses « caisses du Gurcy », dont vous avez entendu parler.

M. LANDROT : Et vous en avez utilisé, vous ?

JC. ROUVIÈRE : Oh là là ! Les caisses de Gurcy, c'est des caisses bleues, qui traitaient chacune d'un problème particulier électrique. Par exemple, « le disjoncteur différentiel », comment ça marche, pourquoi ça marche. Et donc ces deux hommes avaient imaginé des matériels et des cours qui permettaient aux agents en exploitation d'apprendre comment fonctionnait un disjoncteur différentiel. Le moteur électrique, c'était pareil.

M. LANDROT : Et elles étaient transportées ?

JC. ROUVIÈRE : Elles voyageaient, absolument, elles voyageaient dans la France entière, dans le monde entier ! Pour faire réviser les agents en exploitation. Je vous rappelle qu'on se replace dans les années 1960, 1970. La formation nationale ne fournit pas encore ce dont EDF a besoin.

Donc il faut qu'EDF s'auto-forme. Donc EDF a besoin que ses propres agents deviennent ses commerçants un peu partout. Donc il faut former, au début des années 70, il faut former beaucoup de personnel féminin, qui a priori n'a aucune accointance avec l'électricité. Il faut qu'on apprenne aux dames qui sont secrétaires, perforatrices, comment fonctionne un disjoncteur différentiel.

M. LANDROT : Mais pourquoi ?

JC. ROUVIÈRE : Mais parce que ces mêmes personnes, lorsqu'elles parleront à leurs voisines, elles expliqueront ce que c'est.

M. LANDROT : Alors les caisses du Gurcy, ce n'était pas seulement pour les étudiants ?

JC. ROUVIÈRE : Ah non c'était surtout pas pour les étudiants ! C'était pour les agents en service, dans les unités. C'étaient des caisses, pour qu'elles bougent. Parce que nous, sur place, on avait des ateliers, on n'avait pas besoin des caisses.

Donc, c'était pour les agents qui n'étaient pas passés par Gurcy, mais qui étaient en activité, pour leur apprendre la théorie et le fonctionnement.

M. LANDROT : C'était donc pour Mme Michu ? En publicité ?

JC. ROUVIÈRE : Vous, vous parlez avec vos voisins d'« Électricité de France » ? Il n'y a jamais personne qui vous a dit « mon disjoncteur ne marche pas » ? Et bien ces caisses étaient faites pour que des personnes comme vous puissent répondre. Ça c'est écrit nulle part.

C'était aussi pour former des agents sur place. Ce n'était pas que des Mmes. Michu. Il y avait des agents sur place qui n'étaient pas forcément formés. Par exemple, on avait embauché des gens pour monter au poteau, mais ils ne savaient pas ce que c'était un courant triphasé, pourquoi on faisait des mises à la terre. Donc il fallait former ces gens aussi. Donc les caisses du Gurcy, c'était pour la diffusion du savoir électrique dans tout Électricité de France.

M. LANDROT : À peu près quand ont-elles été mises en place ?

JC. ROUVIÈRE : Au début des années 50. Et elles ont perduré jusqu'à la fin des années 80/90. Je pense qu'il y en a plus maintenant. On en a sauvé une pour l'expo.

M. LANDROT : Qu'est-ce qu'elles sont devenues après ?

JC. ROUVIÈRE : Il y en a qui ont été récupérées par Électriciens sans frontières. Mais je suis sûr qu'il y en a une bonne partie qui est dans tout un tas de pays d'Afrique ou du Moyen-Orient. Ou en Amérique du Sud.

M. LANDROT : Elles étaient fabriquées dans le cadre du CETAP ?

JC. ROUVIÈRE : Oui le CETAP fabriquait les caisses. Sur place. Par des employés. Ça c'est, dans le film. C'était fait aussi par des agents reconvertis.

M. LANDROT : Concrètement qu'est-ce que c'est un baptême électrique ?

JC. ROUVIÈRE : Ha ça, je peux vous en parler parce que c'est moi qui baptisais.

Il y avait la journée des traditions : quand une promotion arrivait à l'école, il y avait une journée de baptême de la promotion. Huit jours après son arrivée.

Et il y avait, au bout d'un an, la cérémonie de départ de la même promotion.

Ce qui fait que tous les six mois, il y avait une cérémonie.

Alors, quand on arrivait à l'école, comme moi je suis arrivé en avril 64, je ne connaissais personne bien sûr. Et donc on se plie à ce qu'on nous dit de faire. Et le premier soir, on vous dit « vous n'allez pas dormir ». On vous fait courir ou faire des bêtises pendant toute la nuit. C'est ce qu'on appelle le bizutage aujourd'hui. Ça n'était pas quelque chose de méchant. C'est quelque chose de physique, qui peut faire peur parce qu'on fait du bruit, on vous fait passer sous les tables. Et puis, et puis, deux jours après, on fait passer chacun des élèves sur la scène, il doit chanter.

On fait passer chacun des élèves sur la scène, et il doit chanter face aux 300 élèves. De deux choses l'une, soit il chante bien, et il reçoit de l'eau, soit il chante mal et il reçoit de la farine. Et de temps en temps, il reçoit les deux (Rire).

M. LANDROT : Alors le baptême, il durait plusieurs jours ?

JC. ROUVIÈRE : Le premier soir, on appelait ça « la soirée de la farine », et il y avait le jour du baptême de la promotion, où on baptisait de manière électrique tous les arrivants, qu'ils soient élèves, ou même une secrétaire, même un directeur. Ils étaient aussi baptisés, c'était la règle.

C'était fait par le major de promotion, moi en l'occurrence. J'avais deux poignées électriques, et derrière dans les sous-sols, il y en avait un qui avait une magnéto. La personne devait se présenter devant moi, tremper ses mains dans l'eau, et moi je lui touchais les mains (rire). Mais il n'y avait pas de risque. Sauf que les anciens, qui connaissaient le truc, faisaient toujours passer

en premier un ancien. Et le premier prenait la décharge, et tombait par terre (rire). Tout le monde y passait, un mois ou deux après leur arrivée.

Ce sont les photos qu'on voit sur le perron, à genoux sur le perron. Et l'ensemble ça s'appelait « les traditions ».

M. LANDROT : Les traditions ont donc été installées dès le début ?

JC. ROUVIÈRE : Regardez en 1944, il y avait déjà la garde. Les traditions ont commencé 1943. En pleine guerre. C'est dans le diaporama, c'est marqué dedans.

Entre le château, le bâtiment internat, le gymnase, et le bâtiment internat pour le perfectionnement, il y avait des souterrains. Donc même en plein hiver on pouvait passer de l'un à l'autre.

Les jeunes couraient même dans les souterrains, il n'était pas question qu'ils ne courent pas.

M. LANDROT : Et à part le baptême ?

JC. ROUVIÈRE : À part le baptême, il y avait donc la première soirée où on faisait du bruit et on courait pendant une nuit entière. Il y avait la soirée de la farine, il y avait le baptême électrique, et c'est cet ensemble de choses qu'on appelait « les traditions ».

M. LANDROT : Et le cimetière ?

JC. ROUVIÈRE : Alors quand la promotion sortait, on enterrait la promotion au cimetière. Concrètement, les anciens sculptaient une croix au nom de leur promotion, et allaient enterrer la croix dans les anciens souterrains du château. On appelait ça « le cimetière Maxwell ». C'était les sous-sols du château.

M. LANDROT : Et, les grandes capes qu'on voit sur les photos, c'était qui ?

JC. ROUVIÈRE : C'était les 7 membres de Grand Conseil. Vous en aviez 2 rouges et bleues, c'était le chef et le sous-chef. L'avocat avait une robe d'avocat. Et tous les autres, avaient une robe avec le chapeau pointu, blanches.

M. LANDROT : Et l'avocat, quelle était sa fonction ?

JC. ROUVIÈRE : Quand un élève se sentait lésé, il allait le voir. C'était une mini-démocratie. Si tant est que ça puisse l'être. Au moins ça avait le mérite d'essayer de l'être. Il y avait un éclair rouge derrière les vêtements, de l'écusson.

Vous savez comment s'appelaient les élèves ? Les fulgur's. Fulgur, c'est du latin. En latin, ça veut dire « éclair ». C'est pour ça qu'il y avait un éclair. Les élèves s'appelaient les fulgurs. Le club sportif s'appelait « le club athlétique des fulgurs ».

M. LANDROT : Et M. Allier, racontez-moi.

JC. ROUVIÈRE : M. Allier, il arrive à l'école en 1959. Moi je l'ai connu comme directeur. J'ai eu affaire à lui plusieurs fois, car comme j'étais membre du Grand Conseil, de temps en temps j'allais le voir. Mais j'ai eu plus de rapport avec lui, 50 ans plus tard, que quand j'étais à l'école.

Quand j'étais à l'école (il avait une responsabilité énorme, tout de même cet homme !) mais on ne le voyait pas à l'école. On ne le voyait pas parmi nous, parce qu'il ne voulait pas qu'un directeur s'immisce dans l'école. Lui aussi était très partisan de cette idée de vie : les écoles les élèves étaient là pour gérer leur propre école : il ne voulait pas y rentrer. Son rôle n'était pas d'y rentrer. De temps en temps, il discutait avec des responsables comme moi, comment ça va, patati patata.

Quand il y avait une grande annonce, à faire aux élèves, il venait la faire, mais c'était une fois par an. Mais M. Allier, moi je l'ai connu d'une manière beaucoup plus proche, 50 ans après. Parce que j'ai réuni ma promotion, et après j'ai réuni plus de 500 personnes le jour où on a fermé l'école. Et puis j'ai réuni deux promotions à Super-Besse. À ces occasions, j'ai pu discuter avec lui. Je m'en souviens comme d'un homme d'une humanité exceptionnelle. Il faut savoir que M. Allier était sorti major de Supelec, et que sa femme était sortie major de Supelec. C'était un couple extraordinaire. Et lorsque vous parlez à un ancien de Gurcy de M. Allier, c'est un dieu.

M. LANDROT : Et pourtant, vous ne le voyiez pas ?

JC. ROUVIÈRE : Eh bien oui. Eh bien oui. Je ne sais pas, moi aussi je me suis posé la question. Mais quand j'en parle aux autres, c'est exactement pareil. C'est exactement pareil. C'était un homme d'une humanité exceptionnelle. C'est très difficile à expliquer. Un savoir-vivre exceptionnel. Il vous mettait à l'aise comme jamais.

Il savait expliquer les choses les plus compliquées d'une manière très simple. Il avait la faculté absolue de se mettre au niveau de n'importe qui : il se mettait au niveau du monteur électricien, et il se mettait aussi au niveau du directeur général d'EDF, ce n'était pas un problème pour lui.

Il venait, par exemple, parce qu'à l'école il y avait une journée de cross pour tout le monde. Élèves, professeurs, secrétaire, blanchisseurs, les gens de la cuisine, tout le monde devait venir, et tout le monde courait le cross. Et c'était lui qui menait le cross. C'était comme ça, c'était la règle.

Mais on se marrait, ha là là, qu'est-ce qu'on se marrait (rire). On faisait des bêtises, on avait 18 ans, on se marrait (rire).

Il habitait sur place. Et les professeurs aussi aux alentours. Ou au maximum à Montereau, Montereau c'était la grande ville, où on espérait sortir le dimanche après-midi pour aller courir les filles. Mais on y allait à pied, parce qu'il y avait rien, ça doit faire 6 ou 7 km. C'était un trou !

Les profs habitaient au maximum Montereau, ils n'habitaient pas en internat. Ils n'habitaient pas dans le château. Le château, c'était la direction, le personnel administratif de l'école, et les quelques élèves qui restaient 6 mois de plus.

D'ailleurs, tous rêvaient d'y rentrer, parce que quand vous alliez au château, vous restiez 6 mois de plus. Ils dormaient sous les combles du château. Ils avaient une liberté un petit peu plus grande. La garde n'avait aucun pouvoir sur eux. Ils avaient 18 ans et demi. Mais là ils étaient laissés entièrement libres. Il y en avait peu, une dizaine. Même pas 10 % de la promotion.

M. LANDROT : Et eux, qu'est-ce qu'ils faisaient ?

JC. ROUVIÈRE : C'était des électroniciens, des dessinateurs industriels, des chimistes. Ils avaient des professeurs spécifiques pour eux. Ça faisait des toutes petites classes. C'était presque du cours particulier. Mais les cours, là-bas, c'était par groupes de 12. C'est tout.

M. LANDROT : Ce n'était pas des grands amphis avec toute la promo ?

JC. ROUVIÈRE : Ah non, jamais. Jamais. C'était des cours essentiellement par équipe, ou, souvent on était à deux équipes. Et donc, moi je fais toujours le parallèle : dans un groupe de 12, vous apprenez ; lorsque vous êtes 30, vous n'apprenez pas. Donc moi, je me marre quand ils parlent des classes surchargées. Parce que c'est vrai que, si on pouvait, ça coûterait extrêmement cher, mais si on pouvait avoir des classes de 12, ils apprendraient. C'est une certitude. Il y a même des études qui ont cherché à savoir quel était le groupe optimum pour bien à apprendre. Le groupe pour bien apprendre, c'est pas 30, c'est pas tout seul, c'est à 12. Parce qu'il y a une émulation qui se crée. Les études montrent que c'est dans un groupe de 12 qu'on apprend le plus.

M. LANDROT : Et donc tous les cours étaient en parallèle ?

JC. ROUVIÈRE : Il y avait eu de multiples bâtiments. Il y avait un emploi du temps par équipe.

M. LANDROT : Il y avait un nom d'équipe, que vous choisissiez au début ?

JC. ROUVIÈRE : Non, les noms n'étaient pas choisis. Vous rentriez dans une équipe qui avait un nom X. C'étaient les noms de grands savants électriques, Einstein, Branly, Maxwell. Les promos aussi avaient un nom, mais il était choisi par les élèves, à la fin.

M. LANDROT : Il n'y avait pas de nom comme Mireille Mathieu ou Johnny Halliday c'était plutôt « Charles de Gaulle », bien-pensant tout de même ?

JC. ROUVIÈRE : Ça je peux vous dire, c'est moi qui ai choisi le nom de ma promotion. Après c'était voté. C'était en rapport avec le temps. Je vois que vous avez du mal, c'est difficile pour vous de vous mettre dans l'époque. Pourquoi moi j'ai choisi Jean Moulin ? Parce qu'en décembre 64, Jean Moulin rentre au Panthéon. Et j'ai toujours en mémoire le discours d'André Malraux. Et

moi je suis à l'école lorsque Moulin rentre au Panthéon, on est en décembre 64. Et ma promotion sort en avril 65.

C'est aussi l'actualité qui donnait le nom. Il y avait une promotion Michel Jazy. Il y a eu une promotion Marceau, ou Luther King.

M. LANDROT : Les équipes avaient des noms, mais à la Pérolière, c'était différent il y avait l'équipe T17 par exemple. Pas à Gurcy ?

JC. ROUVIÈRE : Nous c'étaient des noms, ça a toujours été comme ça. Dans ma promotion, il devait y avoir 12 équipes. Les noms étaient déjà choisis. Moi je suis rentré dans une équipe qui s'appelait Einstein.

M. LANDROT : Et quand on sortait de Gurcy, qu'est-ce qu'on faisait ?

JC. ROUVIÈRE : Eh bien on n'y avait déjà une affectation. Les affectations, c'était comme dans toutes les écoles, on choisissait votre affectation en fonction du rang de sortie. Et donc, vous étiez affectés en exploitation 15 jours après.

M. LANDROT : Donc on sortait agent d'exécution ?

JC. ROUVIÈRE : On sortait en catégorie 3. La catégorie 3, ça doit faire du GF4.

M. LANDROT : Donc, géographiquement, partout dans la France, en fonction du rang ?

JC. ROUVIÈRE : Oui partout dans la France. Dans un centre de distribution, ou dans une centrale.

M. LANDROT : Et votre parcours à vous ?

JC. ROUVIÈRE : Moi, j'ai commencé là où vous travaillez. À St Denis. Il n'y avait pas Cap Ampère. Moi ce n'était pas à la centrale, c'était une annexe de la centrale qui était la SEMN (station d'essais des matériels nucléaires). C'est un endroit où on essayait les échangeurs de la filière Graphite Gaz. J'ai travaillé là-dedans pendant six mois, je suis parti faire mon service militaire.

Je suis revenu, on m'a dit qu'on n'avait plus besoin de moi, on m'a muté à la centrale de Saint-Ouen, qui n'existe plus aujourd'hui. J'y suis resté six mois/un an, et puis mon ancien chef du service est venu me chercher, il voulait que j'enseigne aux jeunes.

Il me dit « j'ai besoin de vous, car on va essayer du nouveau matériel pour la centrale de Bugey 1 », c'était la turbo soufflante du Bugey 1, c'est le gros ventilateur qui fait circuler du CO₂ dans l'échangeur de chaleur.

Et là, on arrive en 1967, où De Gaulle qui dit « la filière graphite gaz, on n'en a plus besoin ». La filière graphite gaz avait été mise au point par le CEA, parce que c'est une filière qui génère beaucoup de plutonium, dont le général avait besoin pour faire sa bombe.

Mais on n'en avait plus besoin, puisqu'on avait la bombe. Et donc, on a commencé à faire des centrales nucléaires d'un autre type, du type américain, on a racheté la licence, et maintenant toutes les centrales nucléaires sont faites comme ça.

Et donc on a dit « on n'a plus besoin de vous, vous vous débrouillez », on était en 1967. Les réformes de structure, je sais ce que c'est ! Alors j'ai postulé à la Courneuve. Il y avait ce qu'on appelait une base de travaux, on y embauchait en 1967 pour informatiser les réseaux électriques basse tension. J'ai travaillé là pendant trois ans, où j'ai parcouru la moitié de la banlieue nord de Paris pour informatiser les réseaux.

Après, j'étais au centre d'Asnières-sur-Seine, qui était le plus gros centre de France, qui s'appelait le centre Île-de-France Nord. J'ai été à l'exploitation, j'ai appris à programmer. J'étais programmeur informatique pendant 34 ans. Et puis, en 1975, on est venu me chercher, c'était un gars qui apparemment m'avait à la bonne. Il voulait que j'aille avec lui travailler dans un service immobilier. Alors j'étais au service immobilier du centre Île-de-France Nord, où je me suis occupé d'immobilier dans tous les sens, c'est-à-dire les bureaux, les appartements. Quand un directeur arrivait, il fallait refaire son appartement. À l'époque on ne lésinait pas. C'est un temps révolu tout ça.

Et donc j'ai fait ça. Ça m'a énormément servi, parce que ça m'a mis en contact avec les entreprises. Après je suis parti travailler en Bretagne, à Saint-Brieuc, où je me suis occupé du programme d'électrification des Côtes-d'Armor pendant cinq ans. Et je me suis occupé du relationnel d'EDF dans les Côtes-d'Armor avec les élus locaux.

Je suis revenu à Asnières pour m'occuper des dépenses d'investissement du centre, je suis resté là pendant 10 ans.

Et puis j'ai fini ma carrière comme responsable des approvisionnements du centre. Et puis je suis parti à la retraite. J'ai donc fait six ou sept métiers. À chaque fois que je changeais, c'était pas facile, c'est ce dont vous m'avez parlé aussi. Mais quand on regarde après, le changement c'est toujours un plus. Toujours. Même si au début, c'est quelque chose qui vous gêne, qui vous peine, c'est une épreuve, à la fin c'est toujours un plus. Parce que vous avez connu d'autres choses, d'autres personnes. Vous avez vu les choses d'une autre manière, c'est toujours très enrichissant.

M. LANDROT : Et vos camarades, qu'est-ce qu'ils ont fait après l'école ?

JC. ROUVIÈRE : Beaucoup ont travaillé dans les centrales nucléaires, beaucoup. Dès le début du démarrage, puis ils sont restés jusqu'au bout. Ils ont fait le graphite gaz au début, il y en a beaucoup à la fin de leur carrière, comme ils étaient des nucléaires expérimentées (ils avaient passé 10 /15 ans), ils ont fini dans la sécurité nucléaire.

M. LANDROT : Mais vous aviez des cours spécifiques au nucléaire à l'école ou pas ?

JC. ROUVIÈRE : Non pas du tout. À l'époque, le nucléaire on ne connaissait pas. Moi quand je suis rentré à la centrale de Saint-Denis, il y avait une seule centrale nucléaire en France, elle n'était pas à EDF, elle était au CEA, à Marcoule. C'était Marcoule 1. Et c'est à cette époque-là que le général De Gaulle a décidé de mettre en œuvre une filière nucléaire.

M. LANDROT : Et la plupart des élèves, ils venaient comme vous, un peu par hasard à Gurcy. Ou alors c'étaient des fils d'agents ?

JC. ROUVIÈRE : C'est une question qu'on ne s'est jamais posée. Je crois qu'il y avait de tout, des fils d'agents, mais il y en avait beaucoup qui étaient là un peu par hasard, sans doute. Moi je suis arrivé par hasard. Je suis arrivé par hasard. Mais ça été un bon hasard (rire).

M. LANDROT : S'il y avait par exemple 3 ou 4 mots pour définir Gurcy ?

JC. ROUVIÈRE : (Silence). « Formateur », « Riche », « Marquant » (Silence). Oui c'est ça.

M. LANDROT : Et si vous aviez 2 ou 3 noms de personnes à retenir ?

M. Allier, M. Henckès, M. Allier pour son humanité et M. Henckès pour sa créativité.

M. LANDROT : Lambert parlait d'« humanisme technique ». Vous entendiez parler de ça ?

JC. ROUVIÈRE : Non on le vivait. C'est ce dont je vous ai parlé. C'est ce dont je vous ai parlé. (Silence). C'est très difficile à définir. C'est-à-dire... c'est la première fois que j'entends cette expression.

M. LANDROT : Lambert a pourtant beaucoup écrit dessus.

JC. ROUVIÈRE : Mais dans ce que je vous ai dit, vous retrouvez quand même bien le mot « humanisme » et « technique ». Sans le savoir. C'est pas conscient. Ce n'est pas forcément conscient. Et moi, ce qui m'a toujours étonné, c'est que M. Lambert ait pu vendre ça dans je ne sais combien de pays dans le monde. C'est faramineux.

M. LANDROT : Vous aviez des visites de délégations étrangères ?

JC. ROUVIÈRE : Oui bien sûr, oh là là, beaucoup. Ça venait du Liban, d'Amérique du Sud... Ils venaient voir comment on vivait.

Chaque élève avec un surnom, qui était donné par les autres. Moi je m'appelais « la tête du comité ». On donnait le surnom petit à petit au cours des six mois.

On avait un étudiant noir dans la garde. C'était innovant. Il était bien accepté, parce que dans l'esprit de corps, les différences s'effacent.

M. LANDROT : Et quand est-ce que vous chantiez l'hymne ?

JC. ROUVIÈRE : Chaque fois qu'il y avait une fête ou une sortie.

M. LANDROT : Et il y avait des étudiants étrangers ?

JC. ROUVIÈRE : Non mais il y avait des voyages communs, je vous montrerai tout à l'heure. Moi j'ai fait un voyage dans une société électrique anglaise. Ce n'était pas des stages. C'était un voyage de récompense. Une fois par an, dans toutes les écoles d'EDF, on prenait 2 ou 3 élèves, et on les envoyait 15 jours visiter l'Angleterre. Il y avait une visite, mais c'était une visite culturelle, mais qui avait le côté professionnel puisque c'était sous l'égide d'une entreprise d'électricité anglaise qui vous montrait comment ils travaillaient en Angleterre.

M. LANDROT : Et c'est Lambert qui avait fait ça ?

JC. ROUVIÈRE : Oui c'est Lambert qui avait mis en place. Pour récompenser les meilleurs élèves. Et les professeurs venaient aussi.

M. LANDROT : Et est-ce que c'était un espoir pour un élève de devenir professeur un jour ?

JC. ROUVIÈRE : Oui. Beaucoup. Beaucoup. Moi non, ça m'a jamais attiré. Mais beaucoup des professeurs que j'ai eus étaient des anciens élèves des premières promotions.

M. LANDROT : Ils restaient combien de temps ?

JC. ROUVIÈRE : L'endroit était tellement bien qu'ils restaient jusqu'à la retraite. Ce n'était pas un poste de trois ans comme les autres. C'est pas la même chose. Mais ne rentrait pas là qui voulait. Il y avait une sélection sur l'état d'esprit des gens. Je suppose, je me rends compte, tous les directeurs ont dû avoir des tests de sélection pour engager les profs, sur des critères un petit peu spécifiques. On n'engageait pas un prof qui faisait marcher un groupe à la baguette. Ça ne marchait pas.

Parce que dans les classes, c'était quand même très discipliné, mais ça c'était dû à l'époque, ce n'était du pas dû à EDF. Moi, dire non à ma mère j'y arrivais un tout petit peu, mais dire non à mon père, je n'y aurais jamais pensé (rire). Les années 60, c'est très très particulier.

Vous êtes trop jeune vous ne les aviez pas vécues, mais les années 60, c'était... comment expliquer ça. C'est un mélange d'une France un petit peu arriérée où tout est figé, et c'est une jeunesse qui arrive dans le début des années 60, on appelle ça les années yé-yé, c'est une explosion. C'étaient les surprises-parties. Moi j'ai connu les premières surprises-parties. Une jeunesse qui veut bouillir un petit peu, devant une France un petit peu arriérée. C'est ça qui a à mon avis généré mai 68. Je pense que c'est ça qui était en verve. Je pense.

M. LANDROT : Après l'école, est-ce que vous avez gardé des rapports avec les anciens, et comment ?

JC. ROUVIÈRE : Alors, pendant 30 ans, c'est-à-dire depuis l'âge de 19 ans jusqu'à l'âge de 49 ans, j'en ai croisé au hasard des stages et des mutations. Et puis j'avais gardé des contacts avec un ou deux qui étaient des amis proches.

Et puis à l'aube de mes 50 ans, je me suis dit « quand même il faut que je fasse quelque chose ». Et je me suis mis à rechercher les 145 autres qui étaient avec moi à l'école. Et j'en ai retrouvé 130. Mais j'ai mis un an à les retrouver. Et en plus à l'époque il n'y avait pas Internet, il y avait le Minitel, c'est tout ce que j'avais.

Mais j'avais des relations dans les services centraux, où il y avait des gens qui piochaient dans les fichiers du personnel pour retrouver les noms. Et donc j'ai réuni tout ça à Gurcy-le-Châtel, pour nos 50 ans. Et on était 130, les femmes étaient venues bien sûr. J'avais invité les professeurs.

Et puis après, quand l'école a vacillé, et quand il a été question de la fermer, je me suis mis en cheville avec un ancien prof. Et on a organisé la journée de fermeture de l'école, dont vous avez vu le film.

Est-ce que vous avez vu le film de la journée ? Vous voulez le voir ?

Je vais vous le montrer, vous me direz si ça vous intéresse. J'avais planifié un cross dès le matin à 9H30. Le cross s'est transformé en une marche pour les plus anciens. Les professeurs et les élèves. On a eu 1000 demandes, et on a pu satisfaire que 500 personnes. Allier était là. Allier était là. On va le voir.

M. LANDROT : Ça devait être émouvant pour les anciens élèves ?

JC. ROUVIÈRE : Moi j'en garde un souvenir incroyable, vraiment incroyable. Ça a changé ma vie cette école vous savez !...

**23.18. 46^{ÈME}. PROMOTION (1964) JEAN-CLAUDE ROUVIÈRE,
2^{ÈME} ENTRETIEN DU 2 NOVEMBRE 2017 (ENREGISTRÉ)**

TÉMOIGNAGE ÉCRIT (EXTRAITS).

<https://drive.google.com/file/d/1v8wt7piJrlvv5WNYl7TtRBRYIk60y0Mf/view?usp=sharing>

https://drive.google.com/file/d/12QZD5EkITQsbD8E_-L9R4dj5BWqMo2uw/view?usp=sharing

M. LANDROT : Peux-tu me décrire le Baptême et la fête de rentrée ?

JC ROUVIÈRE : Je peux te dire comment était le baptême pour ma promo, puisque c'est moi qui l'ai fait car j'étais le survoltant. Mais te dire que c'était le même 5 ans avant, 5 ans après, ce serait faux, car c'est une tradition avant tout orale.

Il se déroulait dans la matinée, car après on allait manger. L'après-midi, il y avait des matches.

Le matin donc, vers 10 h 30, tout le monde était rassemblé devant le perron. Quand on est sur le perron, il y avait à droite la promotion Maître et à gauche les bleus. Au fond, il y avait les Sections préparatoires.

Les anciens intronisaient à cette occasion les bleus. Sur le perron, il y avait le Grand conseil, avec en son centre le major, en l'occurrence moi pour ma promo. Le major était habillé comme le Ku Klux Klan, il avait une espèce de chapeau. Et il était installé sur un trépied que l'on trouve dans les postes de transformations, lorsqu'on doit manœuvrer dans les postes. C'était une petite table isolante. Tout le monde, même les bleus savaient que c'était une table isolante. Et derrière le major, il y avait une espèce de tour Eiffel, avec un gros voltmètre. Et puis moi j'avais dans les mains deux électrodes avec, je me rappelle, une espèce de garde comme une épée, une garde rouge.

Et donc on avait relié ces deux fils, vers le sous-sol du château, et dans le sous-sol du château, il y avait quelqu'un qui mettait les deux fils sur une magnéto, et qui tournait la magnéto. Chaque élève devait passer devant le major de la promotion Maître, qui devait lui administrer le baptême électrique. Le baptême électrique consistait vulgairement à lui filer une décharge ! Et chaque bleu était accompagné devant le major par son ancien (chaque bleu avait un ancien qui lui servait de guide lorsqu'il arrivait). L'ancien mettait la main sur l'épaule du jeune, et celui qui arrivait devait se tremper les mains dans l'eau pour créer la conduction, et moi avec mes deux électrodes, je lui mettais un coup de châtaigne. À ma promotion, et à la promotion d'avant aussi à minimum, il y avait un faux bleu, qui tombait par terre pour faire croire à une décharge. Et puis, tout le monde y passait les bleus, et les professeurs qui arrivaient, les secrétaires qui arrivaient y passer aussi. Moi j'ai dû faire le baptême de deux femmes je pense. Et donc une fois que ceci était fait, tous les bleus étés intronisés.

À la fin on devait aller manger.

Et l'après-midi, il y avait des épreuves sportives entre les bleus et les anciens.

Et le soir (est-ce que c'était le même jour ou pas ? je ne sais plus), il y avait la fête d'entrée de promotion qui était préparée par ceux qui arrivaient.

Donc quand on arrivait à l'école, ceux qui voulaient participer au spectacle le disaient, et il y avait quelqu'un qui prenait la direction pour mettre en place le spectacle. Il y en avait un qui grattait une guitare, un autre qui chantait. Moi j'ai chanté (c'était la première et unique fois de ma vie où j'ai chanté devant environ... 500 personnes !). J'avais trouvé dans la même promotion que moi un gars qui jouait de la guitare. Moi, en 1964, j'étais fan, et je le suis toujours d'ailleurs, de Jean Ferrat, il était mon idole. Et donc j'avais chanté « nuit et brouillard » sur la scène de Gurcy devant 500 personnes.

Et donc le soir c'était la fête.

On allait au lit vers minuit. Et le lendemain il y avait des cours tout à fait normalement.

M. LANDROT : Cette journée de baptême, est-ce qu'elle avait lieu dès l'arrivée des bleus ?

JC. ROUVIÈRE : Pas tout à fait le lendemain de l'arrivée, parce qu'il fallait le temps de préparer le spectacle, mais c'était dans les 15 jours après l'arrivée.

Il n'y avait pas de spectacle spécial sections préparatoire. C'était seulement pour la promotion qui rentrait.

M. LANDROT : Et le tuteur, il était désigné quand ?

JC. ROUVIÈRE : Il était désigné quelques jours après que les bleus arrivent. Je me souviens encore, mais je ne me rappelle plus son nom, j'avais un ancien, et quand on avait un problème, on allait le voir.

Moi aussi quand je suis arrivé, je savais pas du tout où j'étais, j'ignorais que les 18 mois qui allaient suivre changeraient ma vie.

M. LANDROT : Et la fête de sortie ?

JC. ROUVIÈRE : Lorsque les promotions sortaient, il y avait une grande fête qui était organisée par ceux qui partaient. Ceux qui partaient avaient un an d'expérience, donc on savait qui était capable de quoi, donc la fête de sortie était beaucoup plus riche que la fête d'entrée. C'était tout à fait normal, car quand les jeunes arrivaient, ils faisaient ce qu'ils pouvaient, et chacun le faisait à son rythme, mais à la sortie, on se connaissait bien.

M. LANDROT : Et l'enterrement ?

JC. ROUVIÈRE : Concrètement, on se réunissait sur le perron, la veille ou quelques jours avant le départ. Pour ma promotion, c'était le jour même, ça m'a marqué, je t'expliquerai pourquoi.

La fête de sortie, ça commençait le matin par une réunion devant le perron du château. Il y avait ceux qui sortaient, les bleus, et les SP. Et le directeur venait faire son discours, le fameux discours.

Après, on partait les uns derrière les autres pour aller jusqu'au cimetière Maxwell. Le cimetière Maxwell, c'est un cimetière qui se situait dans les galeries qui devaient être les galeries de l'ancienne chapelle. Et à l'intérieur, on mettait une croix en terre pour chacune des promotions. On invitait les bleus à passer devant la croix et à s'incliner devant la croix de leurs anciens qui partaient. Voilà.

M. LANDROT : Après, est-ce que vous mettiez une poignée de terre dans la tombe ?

JC. ROUVIÈRE : Moi, c'est possible, mais ça ne m'a pas frappé. Moi, j'étais derrière la croix pour voir les bleus, je ne me souviens plus. Mais il se peut qu'il y en ait un qui ait mis de la terre, mais

tout cela c'était du droit oral, pas du droit écrit, donc il est possible que certaines promotions l'aient fait et pas d'autres.

Après on allait manger, il y avait un repas très amélioré.

À Gurcy, on mangeait d'une manière vraiment superbe pour l'époque, il y avait de la quantité et de la qualité. Et l'après-midi, il y avait toujours des rencontres sportives entre bleus et anciens. Le jour de la sortie aussi. Il y avait tous les sports, foot, rugby, handball. Ça créait une cohésion. À la fête de sortie, les bleus étaient acharnés à vouloir vaincre les anciens.

Et donc le soir, il y avait le départ des anciens.

Moi, ça m'a marqué toute ma vie.

La fête s'est terminée vers 23 h 30, et les anciens prenaient le car pour aller à Paris. Et donc j'ai toujours cette image en tête, il y avait deux ou trois cars qui rentraient dans la cour. Tous les élèves étaient un peu partout avec leurs valises et tout.

M. LANDROT : Raconte-moi ce moment marquant du départ des anciens

JC. ROUVIÈRE : Je me souviens toujours qu'il y a un ancien qui est monté sur le car, à l'époque on mettait encore les valises au-dessus des cars, sur un porte-bagages.

Et donc je me souviens qu'il y a un ancien qui est monté là-haut, c'était un joueur de trompette. Silence. Je peux pas parler... je ne peux pas parler, c'est une des rares fois, c'est même la seule fois de ma vie où j'ai vu des gosses de 18 ans qui s'effondraient en larmes.

J'en ai vu, oui, oui, je me souviens, il a joué de la trompette en étant là-haut, il a joué « ce n'est qu'un au revoir ». Je me souviens qu'il a commencé à jouer, il y avait un brouhaha infâme, il y avait 300 élèves qui faisaient du bruit.

Et au fur et à mesure, j'entends encore le bruit, petit à petit ça s'est calmé et il n'y avait plus un bruit. Et là j'ai vu des gosses de 18 ans qui s'effondraient. C'est quelque chose qui m'a toujours marqué.... Même 50 ans après j'ai du mal à en parler, oui. Ça m'a marqué, comment on marque au fer rouge (silence)...

Et pourtant, c'était un moment de joie. Mais le fait de partir de cet endroit où on avait vécu. On avait vécu des choses tellement fortes. Il y a des choses qui ne peuvent pas se dire.... C'est des instants, c'est des moments d'une force rare, très rare, très très rare.

Et moi j'ai vécu ça.

Voilà, la fête de sortie se terminait par le départ des anciens. Donc dès le lendemain, les bleus prenaient les rênes. Ils étaient seuls pendant une semaine, puisque les nouveaux n'étaient pas encore là. Et dès que les bleus arrivaient, ça repartait pour un cycle de six mois. Voilà.

23.19. 2^{ÈME} AMT (1969) APRÈS BLIDA, MOHAMED MÉGHERFI, TÉMOIGNAGE ÉCRIT (EXTRAITS)

<https://cjoint.com/c/IAfqblU0xCF>

1 : SCOLARITÉ-ENFANCE-ORIGINE

J'ai effectué toute ma scolarité à l'école Redon de Kouba, jusqu'à la classe de 3^{ème} année, hormis la 6^{ème}, que j'ai passée à l'école Montpensier de Blida, pour une raison familiale ...une ville que je serais amené à revoir plus tard, sans le savoir, un signe prémonitoire déjà.

Blida était surnommée la ville des roses ; ses immenses pépinières ainsi que ses orangers faisaient la fierté de ses habitants, Georges Maestrini a connu cette époque... c'est là que commença ma première année de collège... puis quelques années plus tard, c'est là que débutera mon extraordinaire périple vers la vie professionnelle.

Après un bon parcours au primaire, j'ai réussi mon passage en 6^{ème}, j'ai eu le fameux Certificat d'Études Primaire, tant désiré par mon père, qu'il ne verra jamais... il décéda très jeune à 31 ans...

Mon parcours au collège était moyen, après mon Brevet d'Enseignement Général « BEG », qui a remplacé le BEPC, arrivé au Lycée El Idrisi, au Champ de Manœuvre à Alger pour faire ma seconde, le conseil de classe m'orienta en maths, ce fut un mauvais choix pour moi ...

Les Maths Modernes n'étaient pas mon fort, je devais redoubler ma seconde, mais je pressentais que les résultats ne seraient guère meilleurs et ce serait une année de perdue pour rien ...j'ai dû quitter le lycée, car en plus de mon échec scolaire, des problèmes d'ordre financier venaient s'ajouter à mes déboires. Le trajet vers le lycée nécessitait un abonnement pour le bus, avec le repas de midi et les frais de scolarité... la facture devenait trop lourde à supporter pour ma famille d'accueil.

Ah ! Oui, j'ai omis de signaler que je ne vivais pas avec mes parents !...Alors voilà ma petite histoire, un peu rocambolesque et atypique... : Étant l'aîné d'une famille campagnarde de six enfants, originaire des hautes montagnes de Cherchell, face au Mont Chenoua, mon père décida, un jour, de me confier à sa tante paternelle, n'ayant pas d'enfant, pour assurer ma scolarité et mon éducation... jusqu'au Certificat d'Études... considéré comme le Diplôme de référence à l'époque ...0.. à ce moment-là, mon père, petit commerçant ambulancier, saisonnier, illettré, avait besoin d'un fils sachant lire, écrire et compter pour le seconder. Arrivé à Alger, chez ma tante en 1955-56, dès ma première année préparatoire, mon père décéda en 1957, des conséquences de la guerre qui débuta en 1954, j'avais 8 ans... mon grand-père maternel, un rude montagnard, demanda à ma mère de me ramener à la maison, mais ma tante, une femme de caractère, ne l'entendait pas de cette oreille ! « Le gamin a été amené par son père pour étudier et il restera

ici, jusqu'à la fin de ses études...c'était son souhait... et personne ne changera quoi que ce soit à cette décision... a-t-elle répondu...dites-moi comment vous allez faire avec 6 enfants, sans leur père, au moins celui-là aura une chance d'en sortir ! ». Et c'est ainsi que le destin a fait que je suis resté avec ma tante et son mari qui m'ont élevé comme leur propre fils, je gardais toujours le contact avec ma mère et ma famille, par des visites pendant les vacances. Ma tante décéda en 1961, je suis resté avec le mari de ma tante, qui m'adopta à son tour, il se remaria... avec une femme de Blida... voilà pourquoi j'ai fait ma 6ème à Blida ! Ce mariage ne dura qu'une saison et nous revenons à Alger, où je poursuivi ma scolarité jusqu'au BEG, que j'ai obtenu en 1966. Après mon échec en seconde, le mari de ma tante et sa dernière épouse, devenus trop vieux, ne pouvaient plus subvenir au besoin du quotidien ...encore moins à des frais de scolarité...alors mon oncle me rappela que j'avais largement dépassé le niveau du CEP ...maintenant que tu as un Brevet, tu peux facilement travailler à la poste ou à la mairie...et une personne proposa immédiatement : oui, si tu veux, je peux te faire embaucher à la poste comme... facteur ! Je sentais bien que l'école était finie, mais être facteur... à 17 ans... ne m'enchantait guère... je revoyais le facteur de notre quartier, qui faisait le double de mon gabarit, avec son gros sac noir, son costume et sa casquette, se plaignant tous les jours, de la pluie, de la chaleur ... des escaliers dans les immeubles... il nous disait : j'ai demandé un vélo et on me l'a refusé... c'est quoi un vélo ? ...avec les kilomètres que je me tape chaque jour ! Je commençai, alors à chercher un boulot ou un stage de courte durée me permettant de déboucher rapidement sur emploi !

2 : ÉCOLE TECHNIQUE – EGA (ETEGA) de BLIDA-1967-68

J'ai découvert le concours d'entrée à l'école EGA de Blida suite à une annonce dans un quotidien, j'ai passé le concours, sans rien dire à personne, par précaution, sait-on jamais, j'aurais pu échouer et je ne voulais pas avoir à annoncer un autre échec.

Par bonheur, j'ai été admis, le stage devant se dérouler en internat, sur deux années, ne précisait pas encore que c'était une formation AMT dans une école EDF-GDF, les termes du contrat laissaient juste entrevoir « une possibilité de poursuivre les études à l'étranger en cas de succès en première année. »

Quand j'ai annoncé cette nouvelle à mon oncle, en disant que j'allais à Blida, pour rentrer à EGA, avec une possibilité d'aller en France, pour une spécialisation, il eut un petit sourire malicieux exprimant une certaine joie, mais aussi, comme une sorte d'incrédulité. « EGA ! dit-il, c'est bien, c'est une bonne société...on ne paye pas l'électricité, quand on travaille à EGA... et d'ajouter... Blida, tu connais bien déjà ...tu allais à Montpensier en 6ème... Pour l'électricité aussi... il y a une petite histoire : j'ai fait toute ma scolarité avec une lampe à pétrole...le fameux

« QUINQUET » avec sa mèche et son tube de verre qui éclaire juste, un mètre autour d'une table basse appelée MEIDA... Oui, nous n'avions pas d'électricité, en plein Alger dans les années 60-70... Pour ne pas payer la facture ! Ce n'est qu'après mon retour de Gurcy, une fois embauché à Sonelgaz, que la lampe d'Edison fit son entrée dans la demeure, ainsi que le gaz d'ailleurs... et effectivement, on ne payait pas, en tant qu'agent Sonelgaz, du moins une somme symbolique ! Le contrat prévoit une petite bourse de 120 DA/mois équivalent à 12 000 anciens F, juste assez pour le savon, le dentifrice, le cirage... et le coiffeur... l'école assurant la prise en charge totale à l'internat, j'ai dû partager en deux cette somme, une moitié pour mon oncle, l'autre pour moi... ce n'était pas un salaire, mais au moins il n'aurait plus à s'occuper de ma scolarité... ni de ma nourriture... c'était déjà pas si mal !

Arrivé à l'école en septembre 1967, la promotion sortante préparait sa fête de sortie, ce qui nous a permis de croiser, pendant quelques semaines les gars qui allaient clôturer la formation AE de Blida. Dans cette promotion se trouvaient : (...),(...), et (...),, que je retrouverai, plus tard, à la Centrale d'Alger Port, au service de Quart, en Production...ils vont rejoindre Gurcy - 53ème AE, promo. Professeur Barnard. Ainsi nous allons inaugurer la 1ère promotion d'Agents de Maîtrise Technique de Blida...et d'EDF-GDF... Au début de l'année 1968, arriva l'information que EGA allait changer de statut et d'appellation..., en 1969, naquit Sonelgaz. Fort heureusement, il n'y a pas eu de grands changements, l'organisation d'EGA a été plus ou moins préservée... (...)

Tout le littoral du pays est représenté ainsi que quelques villes de l'intérieur. Le programme de Blida consistait à nous inculquer une mise à niveau, afin de nous hisser à celui de Gurcy, nous étions en majorité issus des lycées modernes, Sciences ou Maths, du niveau de seconde à terminale, nous n'avions aucune notion de technique. Donc, en plus des cours classiques : Électricité – Math – Chimie – Français - Dessin technique et Technologie : une grande partie du programme était orientée vers les bases des métiers de l'électricité et du gaz. En ateliers :

- Soudure à l'arc et oxy-acétylène (...) ... j'ai eu beaucoup de peine avec cette matière... l'arc collait la distance d'amorçage n'étant pas bonne, le chalumeau à oxygène, mal réglé, faisait des pétards et m'explosait au visage... un vrai cauchemar... je m'énervais, le moniteur me donna les conseils pour mieux maîtriser la technique mais rien à faire, à chaque séance c'était le même scénario... Je me posais déjà la question du choix de cette formation qui ne semblait adaptée ni à mon physique, ni à mon tempérament ! Ce n'est qu'après plusieurs semaines...et avec toute l'indulgence de M. (...), que j'arrivais enfin à faire des soudures passables !

- Plomberie et tôlerie (...) : soudure avec métal d'apport, sur tube en plomb, tube en cuivre, sur métaux fins en zinc et en cuivre.

- Ajustage-machines-outils (...) : les premières séances furent réservées à la corvée de la lime « bâtarde » ... pour nous faire des mains d'ouvriers, le moniteur nous disait : « je veux voir des mains de technicien, vous n'êtes pas destinés à des postes de bureau...j'avais les mains en sang... et je commençais à regretter d'être là !

Les travaux d'ajustage étaient plus passionnants, avec la réalisation de petites pièces et la manutention des machines-outils : tour, perceuse fraiseuse ... l'examen final consistait à réaliser un marteau... le mien portait le N° 32, noté 12, pour moi c'était un chef-d'œuvre, il me faisait oublier mes petites misères d'apprentissage ...50 ans après, je garde toujours ce petit bout de fer comme un trésor...

- Exercices sur terrain : Formation pratique : Manutentions des supports et appareillages de lignes ...grimper aux supports bois, métalliques, béton, portiques... Exercices de scellements sur mur... manutention et manœuvres dans un poste de détente gaz...

- En Travaux Pratiques : câblages électriques... poste de détente, gaz... robinetterie... vannes... détendeurs...

Mesures et Essais : nous utilisions les fameuses boîtes de Gurcy de notre ami Georges Maestrini, sans elles les cours théoriques d'électricité n'auraient jamais suffi pour nous imprégner des notions aussi abstraites que flux, champ... puissance, énergie... tension, courant... avec les différents montages et la visualisation des phénomènes, cette matière qui me paraissait très abstraite au lycée devenait plus abordable.

- Sport

Le sport occupait une place importante, deux moniteurs étaient chargés de cette discipline.

Le premier pour le sport de salle (...), le gymnase, installé en sous-sol, côté foyer, internat-réfectoire, était bien équipé avec barres fixes, parallèles, cheval et anneaux ...les échauffements se faisant à la corde, ballons et bâtons... Je n'étais pas très à l'aise dans cette discipline, j'étais plus sport collectif et course de demi-fond. Je me suis classé 5ème au Cross Régional Inter-Lycées de Blida et qualifié pour le National à Maison Carrée à Alger... Mais là, il y avait les grosses pointures des Lycées, des Universités et surtout des Écoles Militaires de Koléa et de Beni Messous... ma satisfaction fut d'avoir terminé la course, car il y a eu beaucoup d'abandons !

Le deuxième, pour les sports collectifs ; foot-hand-volley-cross. Il organisait pour nous des rencontres avec les lycées et clubs de sports de Blida, des matchs de foot étaient organisés aussi, entre élèves, profs et stagiaires de l'école. J'allais découvrir, près de 50 ans, plus tard, l'existence de photo (...) et quel bonheur, quand je me vois, avec mon copain (...) de la 1ère AMT-Gurcy. Je ne savais pas que ces photos existaient, il y avait (...) notre prof de maths, qui faisait l'arbitre, il n'en revenait pas quand je lui ai transmis ces clichés par mail, il m'a affirmé se

souvenir très bien de ce match (...). Avec mes copains de Blida, nous avons attendu un bon moment pour l'approcher et le saluer... mais peine perdue... le groupe autour de lui ne voulait pas se disperser... pour un gars qui s'en allait, trois autres arrivaient... nous avons dû abandonner, c'était l'heure de reprendre les cours.

Je ferme cette parenthèse, pour revenir à notre sujet principal, au terme d'une année scolaire, en juillet 1968, nous avons passé l'examen de passage pour rejoindre une école EDF-GDF, nous ignorions encore, la spécialité et l'école en question... les sujets sont arrivés sous plis fermés, les corrections seront faites en France nous dit-on. Au retour des vacances d'août, les résultats tombent... comme un couperet... Seulement sept élèves sont reçus... grosse déception... même les reçus n'avaient pas le cœur à la fête. L'annonce du résultat final est faite (...) par ordre de mérite ...en ajoutant que les premiers seront pour Gurcy... mais cela on le savait déjà, car les moniteurs, anciens des écoles EDF nous avaient informés à ce sujet ...en deuxième position, ce sera La Pérolière (...). La direction nous annonça que le reste de l'équipe devrait rester à Blida pour une formation complémentaire de six mois et repasserait l'examen, pour la prochaine rentrée des écoles EDF-GDF. EGA avait un besoin important en personnel dans la catégorie Maîtrise et ne pouvait se permettre une perte aussi importante de stagiaires ayant bénéficié d'une année de formation : une seconde chance nous était offerte de rejoindre nos camarades pour la rentrée qui aura lieu au mois d'avril 1969. Entre temps, nous assistons à la rentrée de la 2ème promotion AMT de Blida, avec laquelle nous allons passer un semestre complet, ce chevauchement, accidentel, va nous permettre de faire la connaissance des futurs fulgurs, qui auront la chance de sortir du lot... mais, nous avons, pour ainsi dire, transmis par la même, la peur à ces bleus, dès leur arrivée... Quand ils vont découvrir le faible taux de réussite à l'examen final (...).

3- GURCY-LE-CHÂTEL- 2ème AMT-1969-70

Par un frais matin d'avril, nous atterrissons à l'Aéroport de Paris-Orly, avec mes amis (...), un autre camarade (...), embarqué d'Oran, arriva le lendemain... Gurcy avait mis à notre disposition la fourgonnette de l'école avec son chauffeur et notre camarade de Blida (...) pour nous accueillir, durant le trajet, environ 70 km, il nous informa sur l'organisation et le fonctionnement de l'école... l'autodiscipline... les relations entre anciens nouveaux... Il nous expliqua le rôle des membres de La Garde... les traditions, le bizutage...et nous conseilla sur la manière de se comporter pendant toute la période de « bleus » qui durera 6 mois...bref, nous savons déjà que : Gurcy est une école ... Pas comme les autres !!! Nous découvrons également que Gurcy est loin de Paris, nous qui pensions qu'elle se trouvait dans la banlieue parisienne... pour de futures virées dans la

capitale les week-ends... ce fut une première déception ! Mais la surprise la plus grosse, quand nous arrivons devant la plaque signalant le village de Gurcy... nous sommes devant la grille d'entrée de l'école et nous apercevons un château au fond du jardin... nous apprenons, stupéfaits... que Gurcy c'est l'école...et Brousse... avec quelques maisons ! ...Et heureusement qu'il y avait Brousse !

3-1- LA PÉRIODE « BLEUE »

Les premiers contacts, durant le bizutage, furent assez pénibles, stressants, à la limite du supportable, bien que le traitement s'appliquât à tous les nouveaux, nous avons beaucoup de mal à admettre cette suprématie des anciens qui faisait leur loi...sans que la direction ne dise mot...même quand il y avait des dépassements...gare à celui qui oserait se plaindre auprès de M. Carrère ou Thémereau. Ils seront vite éconduits avec des explications du genre : ce n'est rien, c'est juste pour vous décomplexer ... ça ne va pas durer longtemps... cette méthode existe déjà dans certains collèges anglais... elle a fait ses preuves... on en ressort endurcit, vous ne serez plus des gamins... mais de vrais hommes !!! Comme à l'Armée ! Mais cette version n'était pas partagée par tous, surtout chez les AE, certains âgés de 16 ans à peine ne tenaient pas le coup et craquaient, face aux brimades humiliantes... et fondaient en larmes ! En plus de ce climat qui touche l'ensemble des bleus, nous avons le sentiment que nous, les gars de Blida, étions ciblés plus que les autres, par certains anciens d'Algérie, surtout ceux ayant perdu un proche durant cette guerre... les cicatrices n'étaient pas encore fermées... le conflit Israélo-Palestinien et la guerre de 67... ainsi que mai 68, probablement, avaient contribué à ce climat de suspicion.

- La loi des anciens et ses répercussions.

Pendant le dîner de midi et du soir, « les bleus » sont chargés du service et font la navette entre le comptoir de la cuisine et les tables, durant toute la durée du repas, ils doivent satisfaire les moindres désirs et caprices des anciens, sur un ton volontairement autoritaire, pour bien marquer leur suprématie sur les nouveaux arrivants. Les principales exigences étaient : le panier à pain, le vin, et le rabiote. Je me souviens de mon premier « déplacement » à peine assis à ma table, j'entends : « Eh ! toi, vas me chercher du pain... » ne sachant pas à qui l'ordre était adressé, je n'ai pas réagi, j'entends de nouveau, « Eh ! toi tu es sourd ou quoi, c'est à toi que je m'adresse ! Du pain ! » Mon voisin de table me donne un coup de coude en disant : « Eh ! Mohamed, c'est pour toi. C'est le Chef...c'est le Chef...dépêche-toi ! ». Je me retourne et je vois, à la première table le Chef de la Garde (...),... avant même que j'arrive à sa table, le panier était déjà lancé dans ma direction par son voisin... Eh ! magne-toi les fesses ... c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? Je m'exécute sans broncher ; nous n'avions droit à aucun commentaire, ni observation. Nous ne devons même pas lever les yeux, face à un membre de la Garde...Ta

gueule... Baisse la tête... Tu vas en baver !... sont les paroles répétées à longueur de journée... Je reviens à ma table, plusieurs ordres sont adressés à d'autres bleus, parmi eux, un de mes camarades de Blida, je ne cite pas le nom, pour éviter toute polémique éventuelle, est sollicité à son tour, ce dernier, après avoir fait plusieurs courses, manifesta des signes d'énervement ... l'Avocat (...) intervient en sa faveur pour le faire reposer... mais ce geste lui sera fatal ...

Ho ! Ho ! il veut faire le malin, celui- là !...cria une voix, il vient d'être pris en grippe, par un ancien d'Algérie qui avait perdu son père durant cette guerre...on s'acharna sur lui, pendant tout le semestre...l'affaire arriva jusqu'au bureau de M. Thémereau, tentant de se défendre mon camarade invoqua « un complot » contre lui, à cause de son origine, mal lui en pris, il s'entendit répondre : pourquoi tes camarades de Blida n'ont pas le même problème ?... C'est toi qui ne t'adaptes pas ...Ici, le règlement c'est l'autodiscipline, nous ne pouvons pas interférer dans les décisions de la Garde, sinon ça sera la pagaille... Gurcy a toujours fonctionné ainsi... il venait de se mettre à l'index !...déstabilisé et fragilisé par cette ambiance, ses résultats scolaires en subiront les conséquences. À la fin de notre formation, à notre retour en Algérie, nous apprenons que notre camarade n'a pas obtenu son Certificat de Technicien, il resta convaincu que c'était à cause de cet incident et des excès commis contre lui, qu'il a été mal noté ! D'autres élèves seront rétrogradés d'AMT à AE, pour résultats insuffisants, quelques-uns quitteront l'école dès le premier trimestre, ce cas est rare, il se limite à un ou deux par promotion.

3-2- INTERNAT- SCOLARITÉ- AMBIANCE

Avec l'arrivée de la nouvelle promotion, nous sommes devenus anciens à notre tour, le rythme de vie changea, nous devenons libres de nos mouvements, les corvées en moins, nous disposons de plus de temps pour les études, les loisirs et le sport.

- Relations entre élèves

Les relations entre élèves sont apaisées, les membres de la Garde sont désormais nos copains, de plus (...) mon camarade d'équipe Faraday, est élu Chef de la Garde, il a été choisi, plus, pour son grand gabarit de Chti du nord, avec son 1,90 m, un vrai Viking, que pour son tempérament de chef... on lui demanda de faire le « méchant » ...et de jouer au « dur »...pour se faire respecter, mais son caractère nonchalant et jovial reprenait le dessus... imaginez Bourvil ...dans « La Grande Vadrouille »... il avait beau porter un uniforme allemand ... c'était toujours Bourvil !... Il a néanmoins assuré son rôle de Chef à merveille, à sa manière.

Les contacts entre AE et AMT des différentes promotions étaient normales, on ne percevait aucune animosité, due à la différence de formation, les rencontres durant les compétitions en sport, les sorties, les loisirs, ont permis d'effacer cette nuance. On remarquait surtout une certaine affinité régionale, les regroupements se faisaient selon la provenance, on remarquait surtout les

Nordistes ou Chtimi et les gars du Sud-Ouest, les basques. Il y avait aussi quelques Titi de Paris, peu nombreux, qui se distinguaient par leur accent.

Les PVO, anciens élèves AE, restés pour une période supplémentaire de 6 mois à une année, constituaient une catégorie à part...ils n'étaient pas nombreux, 5 ou 6 au plus, ils participaient aux rencontres sportives et aux sorties avec nous, mais ils gardaient leur distance... n'aimaient pas trop les contacts...ils bénéficiaient d'une plus grande liberté de mouvement, ils étaient plus proches des moniteurs que des élèves et tenaient à nous faire sentir cette différence, en affichant un air supérieur...comme pour dire : nous sommes vos aînés, vous nous devez le respect. Sans doute une autre facette des traditions. La répartition des élèves, en classe, par équipes de travail, ainsi qu'au réfectoire et au dortoir, n'est pas dû au hasard, elle a été faite de manière telle, à créer un savant mélange pour faciliter les liens entre les différentes catégories sociales. Dans mon dortoir, se trouvait un seul camarade de Blida (...)...tous de régions différentes. Lors de sorties à Paris, ou à l'occasion des loisirs, on se retrouvait souvent ensemble, des affinités s'étant créés.

3-3-SCOLARITÉ

Mes notes du premier semestre étaient moyennes, autour de 3, sur un système de notation de 1 à 6, encore une bizarrerie de Gurcy, calqué sur une étude statistique basée sur la « sélectivité » utilisant un modèle mathématique, la courbe de Gauss, en forme de cloche, pour classer et différencier un ensemble de population. Cette méthode a fait beaucoup de malheureux : sa particularité réside dans le fait que le niveau de l'élève ne relève plus de la note sur 20, mais sur la position occupée, une fois placée dans la courbe de Gauss. Ainsi, avec une note de 12/20, vous pouvez vous retrouver en position 2, c'est-à-dire « faible », si toute la classe a bien travaillé. Une autre fois, avec 10/20, vous serez en position 6, si tous les autres sont inférieurs à vous... Ce système se base sur la sélection, quelle que soit la note sur 20... avec pour conséquences des exclusions d'élèves... considérés faibles... alors même que les notes sur 20 peuvent être supérieures à 10/20, ce qui est considéré comme une sorte d'injustice ! Je ne sais pas si cette méthode a toujours existé à Gurcy, ni quand et qui l'a introduite, et si elle est appliquée dans toutes les écoles EDF-GDF, ou seulement à Gurcy ? Néanmoins, cela n'enlève en rien au mérite de cette école, la qualité de son enseignement, ainsi que la compétence de son personnel, tous grades confondus on fait d'elle une ÉCOLE PRESTIGIEUSE...et HORS NORME...sa réputation est reconnue partout dans le monde... elle est devenue un modèle... et une référence !

Je n'ai pas tous les noms en tête, mais certains comme : Flori, Thémereau, Carrère, Roblot... sont emblématiques... ce sont des icônes de Gurcy... inoubliables... Roblot, prof d'Électrotechnique, de sport, foot et surtout rugby, est indissociable de la vie de cette école ; son

caractère et son tempérament, sa passion et sa dévotion, ont fait de lui un personnage ...je dirais qu'il fut l'un de ceux qui ont permis de créer « CET ESPRIT GURCY »...qui fait que cette école continue à vivre dans nos mémoires !

Plus tard, durant ma carrière à Sonelgaz, j'ai pu constater qu'un grand nombre de cadres étaient passés par Gurcy, soit en tant que AE ou AMT, certains ont gravi les échelons progressivement, d'autres, ayant repris leurs études universitaires, sont arrivés très vite à des postes de cadres supérieurs.

(...) Ce sont là les exemples d'anciens de Gurcy, que j'ai côtoyés tout au long de ma carrière, je n'ai pas connaissance du parcours des autres... mais je présume qu'il ne doit pas être très différent !

Nous pouvons dire, sans nous tromper, que tous les gars de Blida ayant fait Gurcy ont fait d'excellents parcours, à quelques nuances près... même les AE ont fait du chemin...ce qui permet de conclure que la formation de Gurcy... dans son domaine... n'avait rien à envier à celle des Grandes Écoles ou des Universités... avec une différence de taille, ces établissements, sont vite oubliés . On ne se souvient même pas de son voisin de table ou de lit, en très peu de temps... Alors que Gurcy a le mérite de continuer de survivre dans les esprits... près d'un demi-siècle, après sa mort physique...

CETTE ÉCOLE POSSÈDE UNE ÂME INEFFABLE

3-4-LOISIRS

Isolé des grands centres urbains, l'école offre beaucoup de loisirs à l'intérieur : sport, club photo, peinture, club modélisme, club échecs, orchestre musical « Les Fulgurs », équipe journal « Le Déphasé » ... et à l'extérieur, le week-end : sortie détente à Paris, sortie spectacles, concerts musicaux, tournois internationaux de rugby, sortie kayak, varappe... Sinon le reste du temps, il y avait... Brousse ! Qui dit Gurcy, dit Brousse !

Ah ! quel sacré bazar ce magasin...je crois que c'était le seul magasin de Gurcy, c'était notre premier lieu d'escapade, à notre arrivée à l'école, les autres villages : Donnemarie ou Montigny-Lencoup étaient trop éloignés... on y trouve de tout... épicerie, vêtements, livres, disques...restaurant... un mini super marché. Les Brousse formaient un charmant couple ... ils ronchonnaient un peu, lorsqu'on s'attardait à feuilleter les magazines...sans les acheter !

J'étais passionné par la photo, c'est dans le labo de Gurcy que j'ai appris la technique du développement et du tirage, les produits et le papier étaient mis à notre disposition, les anciens nous transmettaient leur savoir-faire : j'ai réalisé toutes mes photos noir et blanc dans ce labo. Je me suis mis un peu tardivement à la peinture, j'ai réalisé un seul tableau, le responsable du labo me disait que j'étais doué (...)

3-5-SORTIES - PARIS

Le bus de la Société des cars Jouy nous déposait à la Bastille, l'école nous assurait le repas de midi, généralement, sandwich poulet froid-salade, un responsable de sortie organisait la distribution, quelques couacs faisaient quelques fois qu'on se retrouvait sans repas. Des PVO... quelques fois non-inscrits pour la sortie, se servaient les premiers ...et tant pis pour les traînants... c'est toujours la loi des plus anciens, qui continue de s'appliquer... Autre fait non anodin : les PVO sont prioritaires pour les premières places dans le bus, une loi non écrite, mais admise par tout le monde, un de mes camarade de Blida fut obligé de céder sa place, quand un PVO lui ordonna de se lever... et le chef de bus lui signifia de s'exécuter, affirmant que c'était la règle !

Dès les premiers pas dans Paris, nous avons été agréablement surpris de constater que les Parisiens nous réservaient un accueil chaleureux ; on entendait dire : « voilà les gars d'EDF ...ce sont les étudiants de Gurcy, répondait une autre voix... » Ça faisait chaud au cœur de s'entendre appeler étudiant. Il est vrai, qu'avec notre uniforme : veste bleue marine, chemise blanche, cravate et pantalon gris, on avait une allure de « Collégiens British », bien élevés !...

Dans les magasins, cafés, restaurants et salles de spectacles, on était reçu comme des... « Messieurs » ...et pour cause, les Fulgurs ça dépense... mes camarades (...) qui nous pilotaient, les premiers temps à Paris, nous disaient que les gars de Gurcy ont la côte, car ce sont de bons clients ... des clients bien considérés ! À Donnemarie, Dontilly, et Montigny-Lencoup, ce n'était pas du tout le cas... on sentait une certaine méfiance surtout de la part des adultes... avec les jeunes ça se passait plutôt bien... il paraît qu'il y a eu des histoires avec des gurcyens, dans un passé lointain... et depuis un climat de suspicion persistait des gars d'EDF ! Nos premières visites à Paris furent évidemment les Champs Élysées, Trocadéro, tour Eiffel, puis Barbès, Pigalle, Moulin Rouge... et le marché aux puces, Les Galeries Lafayette et autres grands magasins...bien que nous les gars de Blida, avions peu à dépenser... nous devons économiser le maximum, pour une seule sortie à Paris.

- Rencontre avec Dalida.

Un jour, en déambulant aux Puces, nous avons aperçu Dalida, chez un antiquaire, il paraît que c'était son passe-temps préféré, elle collectionnait toute sorte de vieilleries, en nous voyant, plantés là, à l'observer comme des collégiens extasiés par cette rencontre surprise, elle nous salua d'un signe de la main, avec un large sourire. Ça me rappelle la rencontre de notre ami Georges Maestrini, avec Claudia Cardinale, durant son étape tunisienne...bien que les circonstances et le contexte furent différents !

3-6-SORTIE SPORT-SPECTACLES

Ma seule grande sortie sport a été le match de rugby France/Angleterre au stade de Colombes : match gagné par la France... j'ai découvert les scènes de hooliganisme des supporters anglais, après avoir bu beaucoup de bière dans les bars, ils ont tout saccagé autour d'eux ...j'ai été surpris de constater que la population ne semblait pas effrayée pour autantmême le patron du bar, ne semblait pas inquiet...sans doute habitués à ces scènes ! J'ai assisté à un Concert de musique classique à la Maison de la Radio à Paris, avec mes copains (...)... c'était gratuit ... une heure après, un peu lassé, on avait décidé de faire une virée nocturne, le long de la Seine, jusqu'au Pont Léna, les lumières et l'eau faisaient miroiter de magnifiques fresques rappelant « La Grenouillère » de Monet et Renoir... Mon plus grand regret est de n'avoir pas vu Johnny Halliday et Ray Charles, à l'Olympia, c'était payant et notre bourse ne le permettait pas.

4- CARRIÈRE SONELGAZ-Direction de la Production

4-1- Centrale Thermique d'Alger Port (1970/72)

Le 02-11-1970, j'arrive à la Centrale d'Alger Port, je suis reçu par (...)le Chef de Centrale, qui m'expliqua les grandes lignes du programme de formation, identique pour toutes les nouvelles recrues de l'exploitation, consistant à faire des cycles de 6 mois dans tous les services de Quart, Maintenance et Technique.(...)

Effectivement, notre formation nous a permis d'être opérationnel immédiatement, Gurcy disposait d'une mini chaudière, avec un circuit complet pompes- eau-vapeur système de régulation niveau-pression-débit, ainsi qu'une station de traitement d'eau et mini labo-chimie, pour les mesures de PH,TA,TAC,.. etc. et les dosages des produits nécessaires à la correction des paramètres de l'eau, à tous les niveaux de la chaudière : Économiseur, Ballon, Chauffe, Surchauffe, Resurchauffe...

Au retour du chimiste, je suis affecté à la Section : Électronique, Appareillages, Mesures et Régulations pendant 3 mois, puis au Service Électrique (...)

4-2- Service Mesures-Contrôles- Essais (1975/77)

Je quitte Alger Port, pour rejoindre le Service Contrôles-Essais (...)

Les missions de ce service consistaient à effectuer des contrôles périodiques dans les centrales afin de prévenir les arrêts sur incidents, comme les ruptures des faisceaux tubulaires des chaudières, les mesures de vibrations des machines tournantes, notamment moteurs et ventilateurs, la mesure de rendement chaudière et condenseur, la mesure de consommation spécifique du groupe turbo-alternateur.

Les essais de réception des nouvelles Centrales Thermiques et Turbine à Gaz, contrairement avec le constructeur, font également partie du cahier des charges du service. J'ai participé à plusieurs essais de réception de centrales :

- Le groupe 4 de Ravin Blanc-Oran, de 75 MW, du constructeur Ansaldo (...)
- Le Groupe 3 de Annaba, d'un constructeur Russe. - La Centrale 2x125 MW de Skikda, de Skoda.
- Les Turbines à Gaz, de Hassi Rmel, Hassi Messaoud, Tiaret et Ghardaïa et du Hamma-Alger.

C'est durant cette période que j'ai repris, pendant 3 ans, des études à l'Institut de Promotion Supérieur du Travail (IPST) à l'Université d'Alger. Les cours avaient lieu en dehors des horaires de travail, chaque jour de semaine de 18 h à 20 h, plus le samedi toute la journée et le dimanche matin. C'est le cycle préparatoire, correspondant aux classes de seconde, première et terminales, en Math-Physique-Chimie (MPC), je réussis le concours d'admission en 1^{ère} année universitaire, option Sciences Exactes, en 1977.

Il me restait à convaincre mon chef de service d'accepter mon détachement, pour continuer les études, à plein temps, ce ne fut pas chose facile... car juste avant moi, un autre agent du service, ayant obtenu son Bac, avait obtenu son détachement, pour faire son Ingénieur, ... et c'était le poste vacant qui m'avait permis d'intégrer ce service... j'étais son remplaçant... et voilà que je demandais aussi à partir !

La réponse, au début, fut un Non catégorique ! ... « Je ne peux pas lâcher un agent, chaque fois, après l'avoir formé... au moment où il devient opérationnel, il s'en va... mettez- vous à ma place ! »

J'avais répondu que je comprenais très bien la situation... j'ajoutais : « Essayez aussi de vous mettre à ma place... j'ai fait des sacrifices pendant 3 ans pour décrocher ce concours... et maintenant je devrais y renoncer ! ... la réglementation me permet d'avoir un détachement ! » Sa réponse fut tout aussi cinglante : « Et vous devez également savoir que cette réglementation me donne le droit de regard... je peux refuser... si la nécessité de service l'impose ! » Nous étions en période de vacances en juillet, la rentrée universitaire aura lieu en octobre, il me demanda de formaliser une demande de détachement, au Directeur de la Production, (...) c'est lui qui devra trancher en dernier ressort.

Au retour des congés, Mr (...), demanda à me voir et m'annonça la bonne nouvelle : j'ai soumis votre cas au Directeur ... nous ne voulons pas vous bloquer dans la progression de votre carrière, mais nous émettons une condition à votre détachement, à la fin de vos études, vous devrez réintégrer le Service Contrôle ! C'est ainsi que j'ai pu obtenir mon détachement à l'Université !

4-3- Université d'Alger-École de Chimie (1977/79)

Je me suis inscrit pour un cursus BTS, de 2 ans, à l'École de Chimie, rattachée à la Faculté des Sciences d'Alger, mon camarade (...) était en 2ème année d'Ingénieur, il m'avait bien conseillé de suivre son exemple, et opter pour un cycle d'Ingénieur, mais à l'époque je trouvais que 5 ans, c'était trop long... plus tard... je compris que j'avais fait une erreur !

- Retour au Service Contrôle : j'obtiens le Diplôme de DTS option Électrotechnique, en 1979 et rejoins mon poste au Service Contrôles et Essais, où je reste une année, avant que (...), devenu Chef de Projet, et futur Chef de Centrale de Marsat, ne me propose de le rejoindre, comme Préparateur Électricité, en 1980.

Encore une fois, il me fallait convaincre mon Chef de Service d'accepter ma mutation à la Centrale de Marsat, pour cela, je devais invoquer une exigence de logement pour rester à Alger, sachant que cette demande était pratiquement impossible à satisfaire, ajoutée au fait que le projet de la nouvelle Centrale revêtait un caractère prioritaire pour la Direction de la Production qui recherchait du Personnel qualifié pour le suivi et le démarrage de cette unité, ma demande a été acceptée.

-Pré-affectation à Alger Port.

Au début de l'année 80, (...), me demanda de rejoindre le site de Marsat, pour assister aux travaux de montage des équipements et superviser la partie «Électrique», mais le GC ayant accusé du retard, le montage des équipements n'avait pas encore débuté. Je me retrouve à nouveau à Alger Port, comme Préparateur Électrique, pour une année, en attendant de rejoindre mon nouveau poste d'affectation en 1981.

4-4- Centrale Thermique de MARSAT-EL-HADJADJ (1981/96)

-Supervision de montage – Pré-commissioning et Démarrage.

Arrivé sur le site de Marsat, comme superviseur pour le compte de la Production, je retrouve une vieille connaissance, (...) il était superviseur de montage électricité, pour le compte de la Direction de l'Engineering, gestionnaire du projet et interlocuteur contractuel du constructeur Ansaldo, il sera mon chef de groupe pendant toute la période de montage.

Il y a également, Mrs (...),(...), et (...),, de la promo chef de quart, croisés à Blida et Gurcy, ils arrivent de la Centrale de Skikda, où ils exerçaient comme Chefs de quart, ils seront également chargés du suivi de montage, pour la Production, avant de prendre en charge les services Maintenance et Exploitation. Il y a lieu de signaler que Sonelgaz venait d'inaugurer une méthode inédite de suivi et supervision de projet en associant des équipes d'Exploitation, à celle des Études, durant la phase de montage et essais, afin d'assurer un meilleur transfert des connaissances, et maîtriser au maximum les nouveaux systèmes et process avec l'introduction du digital et du numérique, que nous devons maîtriser, durant la présence des spécialistes du

constructeur, c'était une clause du contrat. Ansaldo tenta en vain d'échapper à cette clause, invoquant les retards que cela impliquait, pour son programme, mais l'intransigeance de (...), en tant que Chef de Centrale, cosignataire de la réception provisoire et définitive de la centrale, fini par l'emporter...malgré quelques frictions avec ses collègues des Études, qui trouvaient... qu'il en faisait trop et freiner le rythme d'avancement du planning ! Mais il s'imposa si bien... que plus tard... il se verra proposé par Ansaldo de le recruter comme Ingénieur Chef de démarrage, sur ses nouveaux sites à l'international ! Ce qu'il refusa... !

- **Période d'Exploitation. 1983-96**

En tant que Préparateur Électrique, je devais veiller à la réalisation des gammes de visites partielle et totale des équipements électriques, ainsi que des procédures d'essais de toutes les Protections : notamment, les protections Turbo-Alternateurs, Transformateurs, Moteurs, Onduleurs, Redresseur ... tableaux -MT-BT-CC...ainsi que les différentes installations auxiliaires.

Ma participation aux essais réels de mise en service, avec les représentants des différents fournisseurs, fut pour moi une occasion d'apprentissage inespérée... après Blida et Gurcy, ce chantier m'a beaucoup appris !

- En 1988, après plus de 5 ans, à Marsat, j'ai manifesté, pour des raisons familiales ; le souhait d'une mutation, vers un service Central, à Alger...mais mon ancien camarade de promo de Blida et Gurcy, (...) assumant son rôle de directeur, refusa de me donner son accord, justifiant un manque de remplaçant qualifié pour le poste que j'occupais ainsi que le fait d'avoir bénéficié d'une formation, sur site, avec Ansaldo « nécessitait un retour sur investissement ! » j'avais bien compris ! Service ! Service ! Camarade, après !

Ansaldo resta sur le site, plus longtemps que prévu, un nouveau projet d'extension de 2 x 176 MVA étant en cours de réalisation, et plusieurs réserves techniques restaient à lever sur les 3 tranches initiales... Sonelgaz refusait de signer la réception provisoire... les relations Fournisseurs-client se sont envenimées ! Un mouvement de personnel s'en est suivi des deux côtés, Ansaldo fit appel à de nouvelles têtes, Sonelgaz en fit autant, c'était... « la guerre » ! La direction de l'Engineering quitta le site pour d'autres projets en cours, (...), sera nommé Chef de Chantier, par intérim, après son départ Mr (...), le remplacera, vers la fin du projet, ces derniers joueront un rôle important pour le reste de ma carrière, notamment pour ma mutation. (...) Je renouvelai ma demande de mutation, mais lui aussi refusa, je devais patienter encore un peu... et l'aider à dénouer la situation, il avait besoin de conseils pour maîtriser tous les dossiers... en ajoutant, « Tu es l'un des plus anciens sur site, je ne peux pas te laisser partir, en ce moment ! ».

Ce concours de circonstances a fait que ma relation avec Ansaldo prit une tournure presque familiale, j'ai côtoyé et collaboré avec un nombre considérable de techniciens et de cadres

italiens... Et parmi eux, ceux qui vont jouer un rôle important, ultérieurement, pour la suite de ma carrière hors Sonelgaz.

- le nouveau Directeur de Chantier, 1989 : ma relation avec lui était excellente, dans le cadre du règlement des litiges de la partie électrique, il venait personnellement, dans mon bureau et me demandait de lui expliquer l'objet de la réserve et la manière de la régler. Une équipe mixte, Ansaldo-Sonelgaz, était chargée du dossier de suivi des réserves techniques.

- Il m'avoua que les réunions de coordination qu'il tenait, chaque semaine, avec la Direction de Sonelgaz, Production et Engineering, n'aboutissait à rien, ...c'est une perte de temps ...je préfère discuter directement avec les Préparateurs et les Contremaîtres ...j'obtiens de meilleurs résultats ! Aucun directeur de chantier ne l'a fait avant lui ! Il ne s'encombrait d'aucun complexe, ni protocole... seul le résultat comptait ! Les 5 tranches seront réceptionnées, les réserves les plus importantes levées, le reste sera négocié, avec des concessions de part et d'autre... pour préserver les relations... d'autres projets étant déjà en cours, notamment la Centrale Turbine à Gaz du Hamma, qui sera construite par Ansaldo.

- Un jour il m'annonça qu'il était sur le point de quitter l'Algérie, pour un nouveau projet, Ansaldo lui proposait de prendre le chantier d'une centrale en Tunisie, 2 groupes du même type que Marsat, de puissance légèrement différente. C'est ce jour-là que germa en moi l'idée de faire partie d'Ansaldo, un jour, nous étions, en 1994, je lui demandais s'il était possible d'avoir un poste sur ce chantier, avec lui, en exposant mon intention de démissionner de Sonelgaz, qui refuse toujours d'accepter ma mutation. Il me répondit que ça serait avec plaisir, s'il optait pour ce choix... car un autre projet, au Chili était en cours de projet de montage... et il hésitait encore ! Finalement il opta d'en finir avec les chantiers et retourna au Chili... pour exploiter une propriété agricole, dont sa femme avait hérité ! Mais il me promit d'en parler avec M. (...),, pour le cas où une autre opportunité se présenterait, j'ai profité de l'occasion pour lui demander de me laisser une lettre de recommandation, si jamais je devais postuler pour un emploi avec une autre boîte, ce qu'il accepta de faire ! (...)

Un jour, mon chef, M. (...),, l'Ingénieur chef des Division Études, demanda à me voir, disant qu'une vieille connaissance m'attendait dans son bureau, et je trouve mon camarade (...),, de la 2eme. AMT-Blida, 40ème. Pérolrière, une grande surprise... on s'était vus une fois à la Direction Régionale d'Oran, depuis son retour de La Pérolrière. Il m'expliqua qu'il terminait son Ingéniorat en Électrotechnique à l'Université d'Oran, dans le cadre sa thèse de fin d'études, il avait besoin de consulter notre documentation technique de la Centrale, ayant appris que nous disposions d'une riche monographie, en effet Ansaldo avait fourni, en 7 exemplaires, une riche documentation de tous les équipements installés.

Nous avons évoqué de vieux souvenirs de Blida et échangé nos informations sur les anciens camarades ! Encore un, qui a fait un bon parcours, un peu tardivement, il est vrai, mais c'est toujours ça ! Ce sera après plus de 10 ans d'exploitation, c'est en 1996...après avoir menacé (...) de démissionner, que j'obtiens enfin ma mutation, à la Direction de la Distribution, un poste d'Inspecteur Contrôle Qualité était disponible (...) Ce fut une mutation arrachée au forceps !

5- DIRECTION DE LA DISTRIBUTION /S-Direction des Approvisionnements. (1996-2000)

- Après avoir obtenu un accord formel, signé par les deux parties, ma mutation effective n'aboutira qu'au bout de plusieurs mois de tergiversations... M. (...), faisait tout pour retarder mon départ, invoquant encore, la sacro-sainte nécessité de service, même après avoir signé ma fiche de mutation... !

-Finalement, je rejoins la Direction de la Distribution (...). J'étais dans mes petits souliers... avec mon petit diplôme de TS, même si j'étais classé en catégorie 15, grade des Ingénieurs d'Application.... Mes nouveaux collègues, loin d'avoir la grosse tête, me mettent à l'aise, et me décrivent les grandes lignes de l'organisation et les missions du service :(...)

- Ma promotion

Entre temps, je me suis complètement intégré à ma nouvelle fonction de Contrôleur et la période des notations-appréciations des agents venue, mon chef de service, M. (...), me proposa une promotion pour le grade d'Inspecteur, avec avancement en Catégorie 16, le poste étant plafonné en 17 ; mais notre nouveau Sous- Directeur émit des réserves, stipulant que la fiche du poste stipulait : Ingénieur de niveau Bac+5... ce qui n'était pas mon cas. Néanmoins cette décision ne fut pas formalisée par écrit...laissant supposer que ça demandait réflexion !

- Ma demande de départ en retraite.

L'Algérie adopta, sur recommandation du FMI, une loi incitant le départ à la retraite anticipée, pour les travailleurs, âgés de 50 ans et plus, ... l'économie du pays était à genoux... le pays s'est retrouvé avec un secteur économique publique paralysé et des millions de fonctionnaires à payer, pour une production au ralenti... en raison de la décennie noire... j'en ai profité pour déposer ma demande de mise à la retraite proportionnelle ! Suite à cette demande, qui resta également sans suite, au cours d'une réunion de travail, la discussion s'orienta sur cette fameuse loi, qui avait suscité une grande polémique dans toutes les entreprises du pays, du fait que beaucoup de ces jeunes retraités, Cadres, sont recrutés par des Sociétés étrangères... qui profitent...gratuitement... de leur compétence et expérience ! Considérant cela comme une perte pour les sociétés qui les avaient formés...en ajoutant que notre PDG n'avait encore donné aucune instruction pour l'application de cette loi, malgré son application effective ailleurs ! C'était

l'occasion rêvée, pour moi de dire ce que je pensais : « Cette loi est en application dans plusieurs autres secteurs... c'est un fait indéniable qu'une grande partie de la masse salariale des entreprises publiques est versée sans contrepartie... c'est de l'argent distribué à des gens qui ne fournissent aucun travail. Quant aux Cadres compétents et expérimentés qui partent, c'est certainement dû au fait que leurs employeurs n'ont pas su... ou pas voulu, les motiver ou les inciter à rester ...en ce qui concerne la dette due à la formation, c'est un argument qui ne tient pas la route... après plus de 30 ans de service... Je pense qu'elle est largement remboursée ! »...Quelques mois, plus tard, je reçois un avis favorable pour ma promotion au poste d'Inspecteur Contrôle Qualité Niveau 1... et étrange effet du hasard, en même temps, la réponse à ma demande de retraite... « Nous avons le regret de vous informer que nous ne pouvons donner suite à votre demande... motif : pas de note d'application de cette loi, au niveau de la DRH » !

APPLICATION DE LA LOI SUR LA RETRAITE ANTICIPÉE

En 1999, suite à une levée de bouclier des Syndicats du Secteur de l'Énergie, à leur tête ceux de Sonatrach et Sonelgaz, une circulaire ministérielle ordonna à toutes les entreprises, l'application stricte de la loi... Avec date d'effet depuis sa parution au journal officiel...

En 2000, je reformule à nouveau ma demande de départ en retraite, qui sera finalement acceptée, avec date d'effet le 31/12/2000, comme Inspecteur Contrôle Qualité Niveau 2 - en Catégorie 17.

En fin de compte, je suis satisfait de ce bon parcours à Sonelgaz, depuis Blida et Gurcy, ce qui va m'ouvrir les portes pour d'autres horizons... comme Ansaldo... ABB...

MA NOUVELLE CARRIÈRE APRÈS SONELGAZ

PRÉLUDE À MON RECRUTEMENT PAR ANSALDO

Un après-midi, début décembre 2000, en rentrant à mon bureau, ma collègue m'informe avoir reçu un appel téléphonique de la part (du directeur) qui demande que vous le rappeliez aussitôt que possible ! J'avais en effet croisé (le directeur) à l'occasion d'une réunion de travail, au Gué de Constantine, et nous avons évoqué le sujet de mon éventuel recrutement à Ansaldo ; il m'avait répondu que des projets étaient en cours de concrétisation avec Sonelgaz, notamment la Turbine à gaz du Hamma, et Oran Ravin Blanc... «...contactez-nous, quand vous serez en retraite... nous discuterons des opportunités que nous pouvons vous proposer. Nous avons des créneaux qui correspondent à votre profil.» J'avais tout de suite répondu que le Hamma serait un bon site pour moi, c'est juste à proximité de mon lieu de résidence à Kouba ! Les travaux de Génie-Civil

sont encore en cours, le montage des équipements n'ont pas débuté... Cela risquait de prendre pas mal de temps ! Ce coup de téléphone était une surprise pour moi, je rappelle Mr (....)... Il me demande la date de ma mise en retraite, je réponds : le 31 décembre 2000... » « Dès que vous aurez votre certificat de travail, vous venez me voir... ». Voilà comment je me suis retrouvé à Ansaldo, avant même de quitter Sonelgaz... je devais rester 6 mois, puis revenir au Hamma... mais je ne reviendrais qu'en 2013, à la fin du projet... qui dura 30 mois !

MES AUTRES CONTRATS

Après Ansaldo, en 2004 et 2005, j'ai fait deux petits contrats de 6 mois avec des filiales Sonelgaz ; la filiale Transfo Centre, chargé de la réparation des transformateurs MT/BT, de la Distribution, en tant qu'Ingénieur Conseil ; La filiale CAMEG, qui est la nouvelle désignation de la S/D des Approvisionnements, à mon poste initial, en tant qu'Ingénieur d'Études ; ABB-2005/2010, en tant que Superviseur des Travaux pour la réhabilitation des Postes HT-220 KV de Tlemcen et Ghazaouet.

ANNEXE 2 : VUE AÉRIENNE DE L'ÉCOLE



*Château, stade, gymnase, internat et bâtiments d'ateliers : un vaste domaine de 20 hectares.
Début des années 50.*

Fonds JC. Rouvière

ANNEXE 3 : LISTE DES PROMOTIONS ET NOMS DES PARRAINS

ANNEE de SORTIE	N°AE	NOM DE LA PROMOTION	NOMBRE D'ÉLÈVES	CUMUL
20.10.42	1	ESPOIR DE FRANCE	57	57
1943	2	AMPÈRE	49	106
1943	3	BERTHELOT	56	162
1944	4	LAVOISIER	55	217
1944	5	BRANLY	56	273
1945	6	ARAGO	45	318
1945	7	DEPAGNE	66	384
1946	8	CHARLES DE GAULLE	70	454
1946	9	CURIE	70	524
1947	10	DESPREZ	71	595
1947	11	HOLWECK	75	670
1948	12	ANDRÉ CELLÉRIER	70	740
1948	13	LANGEVIN	70	810
1949	14	GÉNISSAT	74	884
1949	15	DESCARTES	84	968
1950	16	JACQUES GOULPEAU	84	1052
1950	17	JACQUES MEIGNAN	84	1136
1951	18	ROGER SCHILI	84	1220
1951	19	CHARLES RAFFIER	86	1306
1952	20	ARISTIDE BERGES	86	1392
1952	21	ALBERT RIVOAL	86	1478
1953	22	LUMIÈRE	96	1574
1953	23	ARMAND CARAMELLA	128	1702
1954	24	GEORGES LOZACH	98	1800
1954	25	JACQUES GERMAIN	124	1924
1955	26	J.B. IRIGOIN	97	2021

1955	27	J. CAPLANE	121	2142
1956	28	ÉDOUARD BELIN	117	2259
1956	29	ANDRÉ GONNEAU	117	2376
1957	30	SERGE DEBILLE	117	2493
1957	31	JEAN PASCO	116	2609
1958	32	PIERRE ROUCAUTE	113	2722
1958	33	JEAN LEDUC	120	2842
1959	34	CLAUDE LASNÈ	120	2962
1959	35	GUY TANCHON	123	3085
1960	36	FRANÇOIS MONCLA	136	3221
1960	37	PIERRE DE COUBERTIN	138	3359
1961	38	RAYMOND LAMBERT	126	3485
1961	39	FRANCE AMÉRIQUE LATINE	126	3611
1962	40	MAURICE HERZOG	130	3741
1962	41	LOUIS PONSARD	127	3868
1963	42	MÉDAILLE DE BRONZE	138	4006
1963	43	EMMANUEL ANDRÉ MARTIN	136	4142
1964	44	J.F. KENNEDY	132	4274
1964	45	CHARLES BOZON	138	4412
1965	46	JEAN MOULIN	146	4558
1965	47	MICHEL JAZY	132	4690
1966	48	MARTIN LUTHER-KING	140	4830
1966	49	MICHEL CRAUSTE	132	4962
1967	50	HENRI DE FRANCE	143	5105
1967	51	DANIEL ALLIER	136	5241
1968	52	DOMINIQUE FOÉ	131	5372
1968	53	PROFESSEUR BARNARD	139	5511
1969	54	FRANCK BORMANN	128	5639
1969	55	JACQUES -YVES COUSTEAU	48	5687

ANNÉE	NUMÉRO		NOM DE LA PROMOTION	NOMBRE		TOTAL	CUMUL
	AE	AMT		AE	AMT		

1970	56	1	COMMANDANT COUSTEAU	51	59	110	5797
1970	57	2	HAROUN TAZIEFF	52	56	108	5905
1971	58	3	25ème. ANNIVERSAIRE EDF	54	54	108	6013
1971	59	4	ROGER MAYEUR	46	60	106	6119
1972	60	5	WILLY BRANDT	46	60	106	6225
1972	60 B	6	Serge MAURY-Daniel MORELON	0	64	64	6289
1973	61	7	MAHATMA GANDHI	45	40	85	6374
1973	62	8	PHÈNIX	34	48	82	6456
1974	63	9	GEORGES CANONNE	30	32	62	6518
1974	64	10	MARCEL PAGNOL	31	23	54	6572
1975	65	11	GEORGES MAGENDIE	24	31	55	6627
1975	66	12	ANONYME	33	20	53	6680
1976	67	13	GUY DRUT	36	19	55	6735
1976	68	/	JEAN-MICHEL LARQUÈ	33	0	33	6768
1977	69	14	MARCEL MARCEAU	27	20	47	6815
1977	70	/	RAYMOND POULIDOR	33	0	33	6848
1978	71	15	JACQUES THÈMEREAU	35	22	57	6905
1978	72	/	Marie-Christine DEBOURSE	34	0	34	6939
1979	73	16	JEAN-PIERRE RIVES	36	22	58	6997
1979	74	/	ANONYME	32	0	32	7029
1980	75	17	ANONYME	36	22	58	7087
1980	76	/	AMPÈRE	35	0	35	7122
1981	77	18	ANONYME	32	22	54	7176
1981	78	/	ANONYME	35	0	35	7211
1982	79	/	ROBERT BÈSSIERE	35	0	35	7246
1982	80	19	ANONYME	36	23	59	7305
1983	81	/	ANONYME	35	0	35	7340
1983	82	20	BLONDEL	36	24	60	7400
1984	83	21	ANONYME	34	24	58	7458
1984	84	/	ANONYME	36	0	36	7494
1985	85	22	ANONYME	35	24	59	7553
1985	86	/	ANONYME	37	0	37	7590
1986	87	/	ANONYME	36	0	36	7626

TOTAL : 6857 AE et 769 AMT, soit 7626 élèves

ANNEXE 4 : LOI ET HYMNE DE L'ÉCOLE DE GURCY-LE-CHÂTEL

LA LOI DE L'ÉCOLE

La liberté n'est pas l'indépendance.
Elle ne consiste pas à faire ce que l'on veut, mais à pouvoir faire ce que l'on doit faire.

Ce que tu dois faire : Devenir un technicien accompli, un homme de métier.
Mais aussi et surtout assumer ton métier d'homme.

Cette école est ton école.
D'autres l'ont bâtie pour toi.
Tu dois la rendre vivante et lui donner un visage.
Un esprit qui se construit tous les jours par ton action.
Tu construis pour d'autres.
Tu n'es pas seul.
Tu es membre d'une communauté.
Tu obéis à la règle fixée par la communauté
Tu accomplis chaque jour les obligations qui te lient au groupe.
Tu es solidaire.
Tu es responsable.
Enfreindre cette loi c'est te désavouer,
La refuser c'est t'exclure de la communauté.

Aujourd'hui : détenteur d'une tradition commune,
Demain : artisan de ta propre vie

HYMNE DE L'ÉCOLE

Dès la rentrée,
De tous les coins de France,
Nous venons avec confiance,
Et les anciens de l'école,
Nous enseignent le protocole,

Et les chronos avec émotion,
Vite s'imprègnent de toutes les traditions.
Ohé Gurcy ! Ohé Gurcy !

Refrain :
Ensemble,
Allons notre chemin,
Ensemble,
Que s'unissent nos mains,
Ami, chantons, chantons la joie,
À pleine voix,
Et sans souci,
Chantons Gurcy !

Gurcy,
Ton château et ton site,
À la gaîté nous invite,
Dans le matin qui s'anime,
Déjà tournent les machines,
Et sur les stades avec honneur,
Toujours triomphent, triomphent tes couleurs !
Ohé Gurcy ! Ohé Gurcy !

Gurcy,
École magnifique,
Au rythme jeune et dynamique,
Ton ambiance fraternelle,
À l'amitié nous appelle,
Tu es pour nous, enfants de France,
Le symbole de toutes nos espérances !
Ohé Gurcy ! Ohé Gurcy !

**ANNEXE 5 : LISTE DES CENTRES DE FORMATION
RÉALISÉS À L'ÉTRANGER SUR LE MODÈLE DE GURCY**

PAYS	CENTRES DE FORMATION	INSTITUTS
Argentine	2	1
Mexique	6	1
Honduras	2	
Venezuela	1	
Colombie	2	1
Brésil	6	
Équateur	1	
Bolivie	2	
Pérou	2	
Chili	6	1
TOTAL AMÉRIQUE LATINE	30	4

PAYS	CENTRES DE FORMATION
Réunion	1
Guyane	1
Martinique	1
Guadeloupe	1
TOTAL OUTRE-MER	4

PAYS	CENTRES DE FORMATION
Algérie	3
Maroc	1
Tunisie	1
Mauritanie	1
Libye	1
Sénégal	1
Mali	1
Burkina Faso	1
Côte d'Ivoire	2
Togo	1
Bénin	1
Niger	1
Cameroun	1
Guinée	2
Tchad	1
Djibouti	1

RCA	1
Éthiopie	1
Gabon	1
Madagascar	1
Congo	1
RDC Congo	1
Rwanda	1
Angola	1
Zimbabwe	1
Mozambique	1
TOTAL AFRIQUE	30
PAYS	CENTRES DE FORMATION
Cambodge	1
Vietnam	1
Indonésie	3
Laos	1
Thaïlande	1
Yémen	1
Singapour	1
Iran	2
Irak	1
Syrie	2
TOTAL ASIE ET PROCHE ORIENT	14

[Inventaire de G. Maestrini.](#)

Le rapport annuel de D.Allier nous donne par ailleurs les précisions suivantes :

« En 1964 : les établissements créés et en cours sont les suivants :

➤ **AMÉRIQUE LATINE :**

- Argentine : Buenos Aires, Rosario, Mendoza, Tucuman
- Bolivie : la Paz
- Brésil : Rio de Janeiro, Belo Horizonte, Campinas, Paolo Alfonso, Porto allègre, Salvador, Recife, Fortaleza
- Chili : Santiago, Valparaiso, Concepcion
- Colombie : Bogotá, Cali, Cúcuta
- Équateur : Quito
- Mexique : Mexico, Vera Cruz
- Paraguay : Asunción
- Pérou : Lima
- Uruguay : Montevideo
- Venezuela : Caracas, Puerto la Cruz, Valencia, San Félix

➤ **PROCHE, MOYEN ET EXTRÊME-ORIENT**

- Iran : Téhéran

- Liban : Beyrouth, Tripoli
- Syrie : Damas
- Turquie : Ankara, Soma, Adapazari
- Cambodge : Phnom Penh
- Ceylan : Caskereagh
- Corée du Sud : Séoul
- Laos : Ventiane
- Philippines : Marikina
- Vietnam : Saïgon

➤ **AFRIQUE**

- Algérie : Blida
- Cameroun : Douala, Édéa
- Côte d'Ivoire : Abidjan
- Gabon : Port-Gentil
- Libye : Sabratah, Benghazi, Tripoli
- Madagascar : Tananarive, Tulear, La Mandraka
- Mali : Bamako
- Maroc : Casablanca
- Tunisie : Tunis
- Europe :
- Espagne : Valencia
- Grèce : Athènes
- Portugal : Lisbonne
- Guadeloupe : Pointe-à-Pitre
- Martinique : Fort-de-France
- Réunion : Saint-Denis

Par ailleurs, de nouveaux instituts et centres intéressants des pays d'Amérique, d'Afrique et d'Extrême-Orient sont actuellement à l'étude : Mexique, Brésil, Haute-Volta, Tchad, moyen Congo, République Centrafricaine, Éthiopie.

ANNEXE 6 : LISTE DES "CAISSES DE GURCY »

Domaine	Titre de la caisse	Nbre de caisses
Comptabilité	comptabilité analytique	1
Comptabilité	initiation à l'économie	1
Comptabilité	initiation à la comptabilité	1
Culture	l'énergie solaire	3
Culture	l'enseignement de la logique	1
Électricité	l'alternateur	2
Électricité	amélioration du facteur de puissance	1
Électricité	comportement des réseaux distribution basse tension	2
Électricité	compteur de chaleur	1
Électricité	maquette sur le confort électrique	1
Électricité	court-circuit en basse tension	1
Électricité	ensemble thermodynamique	3
Électricité	initiation à la notion d'indice horaire	1
Électricité	l'alimentation des clients basse tension	1
Électricité	l'électricité dans l'automobile, allumage électronique	1
Électricité	l'électricité dans l'automobile : appareil de contrôle	1
Électricité	l' électricité dans l'automobile:démarrage et allumage	1
Électricité	la commande des installations basse tension	1
Électricité	la coupure de courant électrique	1
Électricité	la mise à la terre et le court-circuit des réseaux	1
Électricité	la pompe à chaleur	2
Électricité	la protection cathodique	1
Électricité	la protection des réseaux moyenne tension	2
Électricité	le chauffage électrique	2
Électricité	le comportement des réseaux basse tension	2
Électricité	le comptage de l'énergie électrique	1
Électricité	le condensateur électrique	1
Électricité	le disjoncteur de branchement	1
Électricité	le moteur électrique industriel première phase	2
Électricité	EJP du tarif bleu	3
Électricité	le transformateur de distribution	1
Électricité	les appareils de mesure du courant électrique	2
Électricité	les conducteurs et les fusibles électriques	1
Électricité	les défauts doubles	1
Électricité	les installations intérieures	1
Électricité	les lois élémentaires de l'électricité	8
Électricité	des ohms et des terres	1
Électricité	les perturbations électriques	1
Électricité	les risques électriques	1
Électricité	protection d'un poste source 86	1
Électricité	protection d'un poste source	2
Électricité	protection des installations électriques intérieures	1

Électricité	régime de neutre	1
Électricité	tension de pas	1
Électricité	buchholz	1
Électricité	les automatismes	2
Électronique	électronique : logique et commutation	2
Électronique	électronique, alimentation continue	1
Électronique	électronique, amplification basse fréquence	2
Électronique	électronique, redressement commandé	2
Électronique	Le microprocesseur	1
Gaz	compressions et pertes de charge	2
Gaz	détente et régulation	1
Gaz	la combustion des gaz	1
Gaz	la détente turbine	1
Gaz	le comptage du gaz	1
Gaz	le détendeur régulateur d'abonnés	1
Gaz	le diaphragme	1
Gaz	les lois fondamentales du gaz	6
Gaz	maquette d'une climatisation gaz	1
Gaz	sécurité et régulation gaz	1
Gaz	Maquette climatisation gaz	1
Informatique	informatique, étude d'une application	1
Informatique	l'ordinateur	1
Mécanique	équilibrage des machines tournantes	1
Mécanique	la stabilisation des engins élévateurs	1
Mécanique	le moteur à quatre temps	1
Mécanique	les auxiliaires du moteur à quatre temps	1
		100 caisses

100 thèmes différents développés par la méthode des « caisses pédagogiques » de Jacques Henckès

BIBLIOGRAPHIE

A-Enjeux nationaux liés au secteur de l'électricité

- M. Audibert, Président du conseil d'administration d'EDF : Le développement du programme d'équipement d'EDF ». *Énergie de France*, Num.5, sept 1947.
- D. Barjot. Reconstruire la France après la Seconde Guerre mondiale : les débuts d'Électricité de France (1946-1953). *Entreprises et histoire*, vol. 70, no. 1, 2013.
- A. Beltran. *Histoires de l'EDF*, Paris, Dunod, 1985.
- A. Beltran. Quelle approche « culturelle » de l'histoire de l'électricité ? *Annales historiques de l'électricité*, vol. 2, no. 1, 2004.
- D. Laroque. *Histoire du service de la Production thermique d'EDF 1946-1973*, Paris, Association pour l'histoire de l'électricité en France, 1997.
- B. Vayssière. Relever la France dans les après-guerres : reconstruction ou réaménagement ? *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 236, no. 4, 2009.
- D. Avranchin. Mémoire des électriciens, mémoires de l'électricité. *Annales historiques de l'électricité*, vol. 5, no. 1, 2007.
- D. Avranchin. *Tignes : La naissance d'un géant*, Arras, Artois Presses Université, coll. « L'Histoire », 2002.

B-Formation professionnelle

- G. Bachelard. *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938.
- P. Benoist, P. Michel Debré et la formation professionnelle 1959-1971. *Histoire de l'éducation*, 2004, vol. 101, no. 1.
- G. Brucy. CAP et certificats de spécialité : les enjeux de la formation au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale. *Formation et Emploi*. N.27-28, 1989. Num. spécial. L'enseignement technique et professionnel, repères dans l'histoire (1830-1960).
- J. Dubost. L'invention psychosociologique à EDF-GDF. *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 5, no. 1, 2008, pp. 15-29.
- J.M. Huguet. *La formation d'une élite ouvrière*, Paris, L'Harmattan, 1995, p.74.
- S. Lembré. *Histoire de l'enseignement technique*, Paris, La Découverte, 2016.
- M. Pagès. Le rôle précurseur de Guy Palmade et l'institutionnalisation de la psychosociologie. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2008/1 (n° 5), p. 69-77.

- G. Palmade. *Les méthodes en pédagogie, Réunions et formation, La psychotechnique*, Paris, PUF ; et Michelot, Christian. « Le discours de la méthode de Guy Palmade », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 5, n°1, 2008, pp. 97-104.
- G. Palmade. *Études de psychologie appliquée (la sélection des cadres supérieurs)*, avant-propos de M. Bachelard, Paris, Cegos, 1945.
- E. Quenson « l'école d'apprentissage Renault 1919- 1989 », Paris, CNRS Éditions, 2001.
- V. Troger, et JC. Ruano-Borbalan. *Former au travail : Des corporations à l'enseignement technique. Histoire du système éducatif*, Paris, PUF, 2017.
- V. Troger. Les centres d'apprentissage de 1940 à 1960 : le temps des initiatives. *Formation Emploi*. N°.27-28, 1989. Numéro spécial. *L'enseignement technique et professionnel, repères dans l'histoire (1830-1960)*.

C-Jeunesse « Trente glorieuses »

- L. Bantigny. *Le plus bel âge ? : jeunes et jeunesse en France de l'aube des "trente glorieuses" à la guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2007.
- L. Bantigny et L.Jablonka *Jeunesse oblige, histoire des jeunes en France, XIXe XXe siècle*, Paris, PUF, 2009.
- L. Bantigny. Les deux écoles. Culture scolaire, culture de jeunes : genèse et troubles d'une rencontre, 1960-1980. *Revue française de pédagogie*, vol. 163, no. 2, 2008, pp. 15-25.
- A. Ernaux. *Les années*, p 49.
- S. Effosse. Pour ou contre le crédit à la consommation ? Développement et réglementation du crédit à la consommation en France dans les années 1950 et 1960. *Entreprises et histoire*, vol.59, n°. 2, 2010, pp. 68-79.
- B. Mathias. La culture jeune, objet d'histoire ? *Revue du centre d'histoire « Espaces et culture »*, Siècles, 2006.
- G. Pérec. *Les choses*, Paris, Gallimard, 1965.
- JF. Sirinelli. *Les Baby-Boomers. Une génération (1945–1969)*, Paris, Pluriel, 2007.

SOURCES

A-Archives

Archives privées :

- **Jacques Henckès**

- Compte-rendu du conseil d'équipe, 28 juillet 1943.
- Compte-rendu du conseil d'équipe, 4 novembre 1943.
- J. Henckès. Les principes de la formation pratique, résumé de la conférence du 8 mars 1947 à l'École Normale des cadres d'apprentissage de Noisy-le-Sec.
- J. Henckès. Un peu de philosophie sur les méthodes traditionnelles. et les conceptions nouvelles en matière de pédagogie, 16 avril 1951.
- J. Henckès. Les lois élémentaires de l'électricité, champ tournant, film pédagogique numéro 12, juin 1954.
- J. Henckès. Perfectionnement professionnel dans les exploitations, réf. TSC 15718, 1959
- J. Henckès. Note d'application Moyens audiovisuels dans l'enseignement de l'électricité à Gurcy-le-Châtel, 6 novembre 1959.
- J. Henckès. Brochure Information perfectionnement du personnel EDF GDF, 1962.
- J. Henckès. Pages dactylographiées de la présentation de Gurcy-le-Châtel, janvier 1962, « Gurcy-le-Châtel : université ouvrière » réf jt/oc.
- J. Henckès. Schéma montrant le déroulement des principes de formation, octobre 1962.
- J. Henckès. Recueil de 20 questions, L'électrotechnique élémentaire, circuit électrique et loi d'Ohm, octobre 1963.
- J. Henckès. Déroulement d'une séance pédagogique : initiation pédagogique, octobre 1958.
- J. Henckès. Notes manuscrites Initiation au dépannage, octobre 1966.
- J. Henckès. Notes manuscrites L'enseignement des gestes professionnels, avril 1964.
- J. Henckès. Notes manuscrites. Étude concernant la notation et l'appréciation des agents », avril 1964.
- J. Henckès. Étude de cas : Énergie électrique de Côte d'Ivoire, novembre 1967.
- J. Henckès. Étude de cas Société d'Énergie de Madagascar, novembre 1967.
- J. Henckès. Introduction à la pédagogie, janvier 1968.
- J. Henckès. Organisation de séances pédagogiques », 1968.
- J. Henckès. Notes manuscrites La formation des électriciens de réseaux », février 1964.
- J. Henckès. La formation professionnelle dans les pays en voie d'expansion économique rapide -octobre 1964.
- J. Henckès. Formation initiale des formateurs, 1970.
- Affiche du concert de la fête artistique et nautique le tour du monde en 80 minutes, 8 juillet 1951.

- CETAP. Instruction du personnel dans les domaines de la prévention et de la sécurité, 1963.
- CETAP. Les aides pédagogiques, 1964.
- CETAP, L'autocontrôle.
- CETAP. Le moteur électrique industriel, description et fonctionnement élémentaire, numéro 7, mai 1968.
- CETAP. Le condensateur électrique, numéro 15a bis, juin 1969.
- Texte des épreuves du concours d'entrée aux écoles d'EDF et GDF, 9 mai 1963.
- R. Lambert. Formation professionnelle et Sécurité, ref ts.a 8819, juin 1951.
- R. Lambert. Conférence Formation et perfectionnement du personnel d'EDF et de GDF, 14 mars 1961.
- PROFOR. Section pédagogique du centre de documentation pédagogique, CETAP, février 1960.
- D. Verchère. L'autodiscipline, étude de cas dans les écoles d'EDF et GDF. faculté des lettres et sciences humaines de Paris, 1961.
- Script du film pédagogique Les lois élémentaires de l'électricité : facteur de puissance, puissances apparentes, puissance active, puissance réactive, juin 1956, numéro 10.
- Sujets des épreuves écrites Examen d'aptitude pédagogique des professeurs techniques adjoints, sessions de 1956 1963.
- R. Lambert. *Le pédagogue Jacques Henckès*, 1964.
- Texte des épreuves du concours d'entrée aux écoles d'EDF et GDF, 3 avril 1964.
- Note de synthèse. Suite d'expériences de formation des maîtres aux écoles techniques de la chambre de commerce de 1958 à 1967, juin 1967.
- Carte du monde indiquant des pays dans lesquels sont implantés des centres de formation professionnelle créée sur le modèle des écoles de métiers d'EDF. Décembre 1969.
- Coopération technique EDF à l'étranger : inauguration du centre de Bingerville, Côte d'Ivoire
Inauguration du centre des métiers de l'électricité Énergie Électrique de la Côte d'Ivoire. numéro 13 ,février 1972.

- **Jacques Thémereau**

Nota : ces archives ont été retrouvées par son fils Olivier Thémereau

- Écusson en fer forgé de L'École de Hambourg, reçu lors d'un échange inter-école en 1968.
- Écusson en fer forgé d'une École Espagnole, reçu lors d'un échange inter-école en 1973.
- Film 16 mm dans boîte en fer : *L'école de la vie*.
- Film 8 mn avec un match de Rugby contre Ste-Affrique sur le terrain de l'École.
- Photo sous verre du parc avec le hall d'entrée et les bureaux sur la droite.
- Album photos d'une vingtaine de pages avec photos des années 40-50-60.
- Photo sur cadre en bois 30 cm x 30 cm. Élèves lors d'un match de rugby.
- Photo sur cadre en bois 30 cm x 30 cm. Fête de l'École animation sur scène avec Jacques Monnet.
- Photo sur cadre en bois 30 cm x 30 cm. Élève au travail dans un atelier.
- Photo sur cadre en bois 30 cm x 30 cm Baptême des élèves devant le château.
- Cadre sous verre. Château, bâtiment, etc. vers 1960.
- Album photos, 2 juin 1961, en l'honneur de nos internationaux qui reviennent à l'École, avec François Moncla, Michel Crauste et Arnaud Marquesuzaa
- Disques d'orchestre des 37ème, 43ème, 50ème, 57ème promotion.
- Fanions de l'école et du club athlétique des fulgurs.
- Diapositives de l'école, dont plusieurs avec des représentants étrangers
- Photographies dont photographies sportives :
1955 (football), 1956 (gymnastique), 1958 (cross, haltérophilie, gymnastique, rugby, football, basket), 1959 (gymnastique), 1960 (basket-ball, haltérophilie, escrime), 1961 (cross, hand-ball), 1962 (rugby, football, basket, cross), 1964 (hand-ball), 1965 (cross, hand-ball), 1966 (athlétisme).
- **Daniel Allier, directeur de 1959 à 1967**
 - Rapport d'activité de l'école de Gurcy-le-Châtel, années 1957 à 1969.
 - Discours d'adieu des promotions de 1959 à 1967.
 - Interview de D. Allier, revue Perfectionnement professionnel d'informations, pages 14 à 22, journal de Supelec, hiver 1963-1964, 75.
 - PROFOR. Répartition des antécédents scolaires, fonctionnelles, répartition selon le classement au moment de l'examen, octobre 1960.
 - PROFOR. Perfectionnement par correspondance EDF GDF.
 - PROFOR. École nationale des métiers de perfectionnement professionnel, entretien avec D. Allier et J. Henckès, hiver 1963 1964.

- Rapport, La promotion ouvrière, février 1959.
- Bilan des cours par correspondance, février 1959 ref sg/sc/8.
- Bilan du nombre de jeunes gens formés dans les écoles de métiers en 1958, ref cc/mm/4
- Note. Nombre d'agents dans les écoles de métiers EDF en 1961 », 20 février 1962, ref jfc/bc/3.
- R. Lambert. Discours à l'ONU, section « Énergie Électrique » 11 février 1963.
- Rapport sur la promotion ouvrière, février 1967.
- Affiche du mardi 22 mai 1962 dans la salle de spectacle de l'école : le théâtre de marionnettes de Salzburg présente « la flûte enchantée ».
- Programme et menu de la soirée de la coopération technique internationale, 4 décembre 1959.
- Photographie. J. Chaban-Delmas, printemps 1962.
- Photographies réception de Monsieur Herzog, haut-commissaire jeunesse et sports, 1959.
- Invitation et menu spectacle « Mozarteum de Salzburg », 6 mai 1963 carnet de bord du voyage en Angleterre 16 au 26 avril 1960.
- Lettre à Monsieur Raillon, directeur de la revue Éducation Développement, en réponse à la demande d'approfondissement de l'étude sur les questions d'auto-discipline, 23 septembre 1968.

- **Jacques Leclercq, 2ème promotion**

- Réunion des chefs d'équipe 17 novembre 1942.
- Compte rendu manuscrit des réunions des 1er décembre et 15 décembre 1942.
- Photographies des élèves, du château, et vie quotidienne, 1941, 1942.
- Livret d'accueil des élèves, 1943.

- **Jean-Claude Rouvière, 46ème promotion**

Nota : outre ces archives, de nombreux objets souvenirs de Gurcy m'ont été transmis par JC. Rouvière.

- Lettre du secrétaire général du syndicat professionnel des producteurs et distributeurs d'Énergie Électrique au directeur de ... circulaire c/13 24 février 1944 ?.
- Revue mensuelle des industries électriques et gazières nationales « Énergie de France », numéro 1, mai 1947.

- Revue mensuelle des industries électriques et gazières nationales « Énergie de France », numéro 2, juin 1947.
- Revue mensuelle des industries électriques et gazières nationales « Énergie de France », numéro 4, juillet août 1947.
- Revue mensuelle des industries électriques et gazières nationales « Énergie de France » « Le centre d'apprentissage de Gurcy-le-Châtel pour la formation d'électricien », numéro 5, septembre 1947.
- Revue contact électrique, numéro 41. Article « les 20 ans de Gurcy ». Mai 1963.
- Livret d'accueil « Ton école : ce qu'elle t'offre, ce qu'elle te donne, ce qu'elle demande, ce qu'elle exige », avril 1961, revue mensuelle des industries électriques et gazières nationales « Énergie de France » numéro 6, octobre novembre décembre 1947.
- Plans de projet de rénovation–non réalisé- plan d'implantation. Septembre 1947.
- Réponse de R. Lambert au journal L'Aurore à propos des acquisitions de Marcel Paul, 3 novembre 1950.
- Note de service du centre d'apprentissage d'électricien du réseau de Gurcy. Conférence de R.Lambert. 25 janvier 1950.
- Texte des sujets donnés au CAP d'électricien de réseau. Session de juin 1951.
- Cours et notes 46ème promotion.
- Emploi du temps école nationale de métiers, avril octobre 1964.
- Ordre de classement de sortie de la 46ème. promotion électro-thermicien, avril 1965.
- Membres de la garde de la garde d'honneur de la 46ème promotion, octobre 1965.
- Composition de la garde d'honneur de la 46ème promotion.
- Photographie de Marcel Hansenne, champion de course à pied. 14 novembre 1951.
- Photographies du réfectoire, de la salle de théâtre, des ateliers photographie.1959.
- Photographie des maquettes du réseau d'entraînement avec R. Lambert, D. Allier, M. Mas, M.Herzog, 1959.
- Visite des apprentis français à la North Western Electricity Board. 23 avril 1957.
- Affiche dans le cadre illuminé de la piscine soirée Mozart par le Kammerensemble du Mozarteum de Salzburg. 27 mai 1961.
- Carton d'invitation pour la présentation du film « Les 3 de Gurcy », à l'hôtel des ingénieurs des Arts et Métiers, 24 mars 1953.
- Fête de sortie de la 45ème promotion, 7 octobre 1964.
- Baptême de la 46ème promotion, 11 mai 1964.
- Cartes postales de Gurcy. 1961.

- Affiche concert « Les tréteaux de France », direction Jean Daney, pour la pièce Hamlet. 24 mai 1964.
- Fête de sortie de la 46ème promotion : programme et menu, 7 avril 1965.
- Lettre de R. Lambert à M. le ministre Louvel, ministère de l'Industrie et du commerce. 20 mai 1954.
- Un béarnais à Gurcy-le-Châtel : François Moncla n'est plus un pistonné » ? dans *Miroir Sprint le reflet du sport*, numéro 660, 26 janvier 1959 117.
- Fonds J.C. Rouvière « Une école d'humanisme technique : Gurcy le Châtel » par Raymond Lambert, petit journal, 1960.
- Film « les Trois de Gurcy » 1952, 22 minutes, » l'École de la Vie » 1960, 21 minutes : commentaires de Joseph Rouvrais, vice-président de l'association Amicale Énergie.
- 20ème anniversaire du Gurcy : liste des écoles responsables de chacune des tâches ; 9 mars 1963.
- Article « Le perfectionnement professionnel d'information », extrait de la revue « Flux » (Supelec) n°35, interview de D. Allier, hiver 1963/64.
- Discours de D. Allier, directeur de l'école, à la distribution solennelle des prix de la promotion Michel Jazy (47ème), 18 octobre 1965.
- Note de service « baptême de la 49ème », 12 novembre 1966.
- Discours de D. Allier à la distribution solennelle des prix de la promotion Michel Crauste (49ème). 15 octobre 1966.
- Texte des épreuves de concours d'entrée aux écoles Électricité de France et Gaz de France, 28 avril 1966.
- Établissement scolaire pilote l'école nationale de métiers EDF forme chaque année des centaines de techniciens, *journal de Seine-et-Marne*, 2 avril 1966.
- Article « Une école où les élèves se gouvernent eux-mêmes » du journal *Le ligueur* numéro 100, 14 janvier 1966.
- Article « Réflexion sur l'autodiscipline » par D. Allier, directeur de l'école nationale des métiers du EDF du Gurcy-le-Châtel. Extrait de la revue « éducation et développement », numéro 15, février 1966, p.23.
- Article « La distribution des prix à l'école des métiers de Gurcy-le-Châtel pour le départ de la 47ème promotion », *Le Parisien*, 20 octobre 1965.
- D. Allier, à l'occasion du cinquième challenge PROFOR athlétisme, 4 juillet 1965.
- Bulletin municipal d'informations de Gurcy-le-Châtel, année 1966.

- Discours de D. Allier à la distribution solennelle des prix de la promotion « Henri de France », 50ème, 17 mars 1967.
- Discours de D. Allier à l'occasion de son départ du Gurcy. Le 23 juin 1967.
- Texte du discours prononcé par D. Allier, chef adjoint du CD Le Havre à la distribution des prix de la promotion « Professeur Barnard », 18 octobre 1968.
- Lettre du club athlétique des fulgur, coupe nationale E.G.F. de football, janvier 1968.
- Texte des épreuves des concours, entrée 1970 : école nationale de métiers (jeunes techs qualifiés, ouvriers qualifiés) : Gurcy, la Pérolière, Nantes-Montluc, (ouvriers qualifiés) Ste Afrique, Ste Tulle, Soissons.

Le foyer socio-éducatif de l'école nationale de métiers de Gurcy-le-Châtel. Bulletin d'EDF-GDF Échanges, *bulletin de liaison pédagogique de la direction du personnel « écoles et centres »* n°4, octobre 1972.

- **Archives privées de divers élèves**

Nota : De nombreuses archives privées ont été prélevées par les élèves lors de la vente de l'école.

- Journaux annuels de l'école *Flash*, années 1943 à 1963.
- Carnets de promotion 6ème, 8ème, 13ème, 14ème, 15ème, 17ème, 18ème, 19ème, 20ème, 21ème, 22ème, 24ème, 25ème, 26ème, 27ème, 28ème, 29ème, 30ème, 31ème, 32ème, 34ème, 36ème, 37ème, 38ème, 39ème, 40ème, 41ème, 44ème, 45ème, 47ème, 50ème, 51ème, 52ème, 53ème, 58ème, 59ème promotions.
- Journal des élèves *Le Déphasé*.
Numéros 1,2, numéro 4, numéro 8, juin 1954, décembre 1954 ; janvier février 1955 numéro 9 ; numéro 11 ; numéro 13 mai 1955 ; septembre 1955 ; novembre 1955, numéro 14 ; numéro 15, février 1956 ; mars 1956, numéro 16 ; avril 1956, numéro 17, mai 1956, numéro 18 ; numéro 19, juin 1956 ; numéro 20, juillet 1956 ; numéro 21, octobre 1956 ; numéro 22, novembre 1956 ; numéro 23 décembre 1956 ; numéro 24, février 1957 numéro 25 ; mars 1957 numéro 26 ; mai 1957 numéro 27 ; juin 1957 numéro 28, septembre 1957 numéro 29 ; octobre novembre 1957 février 1958 numéro 31 mars 1958 ; numéro 32, avril 1958 , numéro 33 mai 1958 ; numéro 34, septembre 1958 ; numéro 36 ; novembre 1958 numéro 38 ; décembre 1958 ; janvier 1959 ; numéro 39 mars 1959 ; numéro 40, avril 1959 ; numéro 41, juin 1959 ; numéro 42, octobre 195 ; 9 numéro 43, novembre 1959 ; numéro 44, Noël 1959 ; numéro 45, mars 1962 ; numéro 46, avril

mai 1960 ; numéro 47, juin juillet 1960 ; numéro 48, numéro 53, mai 1961 ; numéro 54, juillet 1961 ; numéro 55, outre septembre 1961 Noël 1961, numéro 56, 38e promotion numéro 57 ; janvier février 1961 ; numéro 58 ; 1961 mars avril 1963, numéro 40 mai juin 1963 ; septembre octobre 1963 ; novembre décembre 1963 ; 44e promotion ; janvier février 1964 numéro six ; mars 1964 numéro sep ; juin 1964 ; numéro 10 avril 1965 numéro 11 , juillet 1965 numéro 12, octobre 1965 ; journal des élèves «le Déphasé» numéro 13, décembre 1965 numéro 14, mars 1966 numéro 15, juillet 196 ; numéro 16, décembre 1966 ; numéro 9 janvier 1965 ; numéro 17, mars 1967 ; numéro 18 numéro 19, mars 1968 ; numéro 20, octobre 1968 ; numéro 21, décembre 1968 ; numéro 23, octobre 1969 ; numéro 24, février 1970 ; numéro 25, octobre 1970 ; numéro 26, octobre 1971 ; numéro 27, mars 1972.

- Journal des anciens élèves Gurcy-Transfo
Numéros de mars 1947, mars 1948, juin 1948, premier trimestre 1949, premier trimestre 1950, deuxième trimestre 1950, premier trimestre 1951, mai 1951, juin 1951, quatrième trimestre 1951, premier trimestre 1952, premier trimestre 1953, décembre 1953, mai 1954, février 1955, juin 1958, octobre 1958, fin 1958, 1959, juin 1959, décembre 1959, janvier 1961.
- «Gurcy l'école de la vie» musique partition originale pierre Avray réf mm/ job 15/06/60
- Épreuves pratiques du CAP d'électriciens de réseaux, session de juin 1948
- *Premières applications psychotechniques au centre d'apprentissage de Gurcy-le-Châtel*, numéro 5, 25 août.
- Photographie de l'équipe de Gurcy champion de l'académie de paris junior 1951.
- Affiche « fête artistique nautique : le tour du monde en 80 minutes » 8 juillet 1951.
- Société d'applications cinématographiques, 15, rue Vivienne, 75 002, note concernant le film « trois de Gurcy » (titre provisoire), par Marc Magnin 29 mai 1952.
- Script du film « les trois de Gurcy », et extraits de négatif.
- Photographie de M. Magnin, formation physique sur le portique et pylône, 1952.
- Photographie, Raymond Lambert, directeur de Gurcy, ex lieutenant de vaisseau, en habits militaires, vient d'être décoré de la croix de la légion d'honneur en présence du Préfet de Seine-et-Marne.
- 33ème congrès de l'enseignement professionnel, 8 juillet 1954, menu déjeuner et dîner
- Création de la mission et première application de la psychotechnique.
- « Le centre national d'instruction électrique Gurcy-le-Châtel », revue bimestrielle « hygiène et confort de l'enfant » numéro 6, septembre 1956.

- Brochure de présentation « École de Métiers d'EDF de Gurcy-le-Châtel », octobre
- Épreuves de l'examen électriciens d'usine, 31ème promotion, octobre 1957.
- Commentaires de Marc Magnin sur le film « Les trois de Gurcy ».
- Note du 22 février 1958 : Statistiques et descriptions, session en cours issus du *cheap*.
- Réforme de la Promotion Ouvrière, mars 1958.
- Note « Perfectionnement du personnel de la promotion thermique production thermique », 18 mars 1958.
- Registre des noms, prénoms, spécialités, date de délivrance de diplômes de la 33ème promotion (mars 1958) à la 54ème promotion, puis de la 1ère promotion AMT à la 22ème promotion AMT 1983.
- Registre des certificats de scolarité premier degré de la 32ème promotion (mars 1958) à la 87ème promotion (1986).
- Épreuves de l'examen électriciens de réseaux, 34ème promotion, mars 1959.
- Disque 33 tours : orchestre de la 37ème promotion 1960.
- Film « L'école de la vie », dépôt Profor, commentaire André le Gall, 17 juin 1960.
- Programme visite des apprentis français, The Midlands Electricity Board, 12 avril 1960.
- Photographies de cérémonies élèves, 1961
- « Sous le signe d'un humanisme technique, par Raymond Lambert, revue des applications de l'électricité », numéro 194, juillet 1961.
- R. Lambert. Une école d'humanisme technique : Gurcy-le-Châtel, 1960.
- Brochure bleue CETAP « comptage du gaz » numéro 22a, septembre 1961.
- Photographies du spectacle « Les fourberies de Scapin », 1962.
- Étude d'André Verny, « La promotion du travail à l'électricité gaz de France », étude soutenue à la science sociale du travail pour l'obtention du diplôme de conseiller du travail, octobre 1962.
- Disque 45-tours de l'école nationale des métiers de Gurcy-le-Châtel : orchestre de la 43ème promotion, 1963.
- Brochure du département Profor EDF GDF.
- Programme de l'anniversaire du 20ème anniversaire de Gurcy, 9 mars 1963.
- Résumé d'activité du département Profor en 1965, 12 mars 1963.
- Fonds M. Rolland, brochure « Une école d'humanisme technique », Raymond Lambert, janvier 1962.

- Copie de la lettre de M de Broglie, secrétaire d'État auprès du ministre chargé des Affaires algériennes à Monsieur Lambert, contrôleur général, 11 septembre 1964, n° d'enregistrement 2390.
- Brochure « Les écoles de métiers EDF GDF », décembre 1964.
- Programme de la fête de sortie de la 46ème promotion, 7 avril 1965.
- Épreuves de l'examen électriciens de réseaux, classement des sections préparatoires, 47ème promotion, avril 1965.
- Brochure du département PROFOR, juillet 1965.
- Brochure « une école d'humanisme technique a Gurcy-le-Châtel » novembre 1965.
- Article « 5000 techniciens formés : la promotion Henri de France a quitté l'école de métiers EDF de Gurcy-le-Châtel », journal Seine-et-Marne matin, 22 mars 1967.
- Discours de M. Bouvard, inspecteur de l'enseignement technique à la distribution des prix de la promotion « Daniel Allier » 14 octobre 1967.
- Évolution et perspective », février 1967.
- Livret d'accueil : « Ton école, ce qu'elle t'offre, ce qu'elle te donne, sur quelle demande, ce qu'elle exige » avril 1968.
- Brochure de « école nationale des métiers de Gurcy-le-Châtel », Crawford avril 1968.
- Brochure « Piles et Accumulateurs », CETAP, numéro 12b, mars 1969.
- Brochure de la formation perfectionnement du personnel d'EDF GDF, émise par Joseph Chapus, directeur adjoint du personnel, mars 1970.
- Disque de l'orchestre de la 2ème. promotion AMT et de la 57ème. promotion AE 5 octobre 1970.
- Brochure bleue CETAP « le transformateur de distribution » numéro 9b, avril 1970.
- Brochure : rapport d'activité 1970, école nationale de métiers de Gurcy-le-Châtel.
- Brochure de l'école nationale de métiers de Gurcy-le-Châtel 1971.
- Brochure bleue CETAP « Les isolants électriques et les supports de lignes électriques » numéro 10b, juillet 1971.
- Brochure : rapport d'activité 1971, école nationale de métiers de Gurcy-le-Châtel.
- **Presse externe EDF**
 - Le centre National d'Instruction Électrique de Gurcy-le-Châtel.
Revue des applications de l'électricité, page 21, num. 174, juillet 1956.
 - *Revue Hygiène et confort de l'enfant*, 1956.

- Établissement scolaire pilote : l'école nationale de métiers EDF forme chaque année des centaines de techniciens. Journal de Seine-et-Marne, 2 avril 1966.
- L'Aurore, 3 novembre 1950.
- Revue des applications de l'électricité, page 21, num. 174, juillet 1956.
- La distribution des prix à l'école des métiers de Gurcy-le-Châtel pour le départ de la 47^{ème}. promotion, Le Parisien, 20 octobre 1965.
- Cinq garçons au domaine des kilowatts. J'ai choisi mon métier, 1956.
- Reportage au centre d'instruction professionnelle de l'EDF, un prototype de l'avenir Gurcy-le-Châtel forme non seulement des techniciens mais aussi des hommes, « le monde ouvrier », 1953.
- Roger Diaz. À Gurcy-le-Châtel, les portes sont ouvertes et la confiance règne. *Journal d'information de la jeunesse « le cid »* numéro 3, juin 1955.
- Haute tension sportive permanente. *L'équipe*, 1959.

- **Presse interne**

- Revue mensuelle des industries électriques et gazières nationales « Énergie de France » num. 1, mai 1947.
- Revue Énergie de France num.5, sept 47.
- Leçon d'électricité dans un parc : « À Gurcy-le-Châtel, dans une école modèle, 400 jeunes gens préparent Électricité de France de demain. » Revue contact électrique, mars avril 1957, numéro 5.
- Revue *EDF - 70 ans*, 2016.
- Note du service documentaire d'EDF GDF. Premières applications. Psychotechniques au centre d'apprentissage de Gurcy-le-Châtel, numéro 5, 25 août 1949.

- **Archives EDF**

- **Boite 575 303**

- Circulaire du 18 février 1943.
- Circulaire C6 du 15 février 1945.

- **Boite 756 043**

- Convention établie en application de l'article 39 du Décret du 12 juillet 1921 pour fixer les conditions de création, fonctionnement et développement d'écoles de métiers.
- Convention EDF - Éducation Nationale, 1971.

- **Boite 788 771**

- Lettre SPPDEE, circulaire c/33 du 18 août 1943.
- Circulaire c14 du 16 mars 1943 du secrétaire général du syndicat professionnel des producteurs et distributeurs d'Énergie électrique aux directeurs.
- Circulaire c15 du 18 mars 1943 du secrétaire général du syndicat professionnel des producteurs et distributeurs d'Énergie électrique aux directeurs.
 - **Boite 788 759**
- Circulaire G33 du 9 juin 1947 du service national vers les directeurs de centres régionaux.
 - **Boite 757 303**
- Circulaire C6 du 15 février 1945 - Syndicat professionnel (SPPDEE) au directeur du Centre de formation de Gurcy.
 - **Boite 719 726**
- Lettre du 24 novembre 1943.
- Adresse de M. Cerutti (union électrique rurale) de Bourges à Paris Énergie Industrielle, M. Dufour, d/3.31711 septembre 1943.
- Lettre M. Dufour (SPPDEE) à l'Union Électrique rurale, Angoulême novembre 1944.
- Lettre du SPPDEE du 27 octobre 1943 du syndicat à Énergie Industrielle
- Fiches d'admission 1943 à 1945.
 - **Boite 823 091**
- Rapport du 12 décembre 1956 – épreuves admission moniteurs à examen pro .
Par exemple, Rapport du 12 décembre 1956 « épreuves admission moniteurs à examen »
 - **Boite 823 0128**
- Situation au 31 décembre 1965 des élèves sortants.
 - **Boite 823 095**
- Organigramme Gurcy en 1956.
 - **Boite 823 446**
- Note d/3 0094 du 26 mars 1963 du secrétariat général, dépôt PROFOR - création d'un centre d'études et d'applications pédagogiques CETAP.
 - **Boite 836 635**
- Convention passée entre le ministère de l'Éducation nationale et EDF fixant les conditions de collaboration pour la création, le fonctionnement et le développement d'école des métiers de l'électricité, 1er octobre 1956.

- Convention relative à l'organisation et au fonctionnement des centres de formation et de perfectionnement d'EDF GDF signée entre le ministre de l'éducation nationale, le ministre de l'industrie, et le directeur général des services nationaux d'EDF et de GDF.

31 décembre 1968 (prend effet à compter du 1er juillet 1968).

- **Boite 944 072**

- Rapport direction du personnel : « Enquête sur les agents de maîtrise technique AMT formés depuis 1968 dans les écoles nationales de métiers » AP/ décembre 1972.
- Formation des AMT et comparaison avec les programmes de l'Éducation Nationale. Novembre 1967.

- **Boite 944 105**

- Ministère de l'Éducation nationale, direction de l'enseignement technique ; EDF-GDF Service de la formation professionnelle – épreuves du concours d'entrée dans les centres d'instruction électrique du Gurcy-le-Châtel, la Pérolrière, Scourdois, Sainte Tulle, Lomme ; juin 1956.
- Ministère de l'Éducation nationale, direction de l'enseignement technique ; EDF-GDF Service de la formation professionnelle – épreuves du concours d'entrée des écoles de métiers, mai 1957.
- Liste des centres d'examens, 1957.

B- Sources orales

- 16ème. promotion, François Moncla, entretien du 24 juillet 2017 enregistré.
Retranscrit par André Sannier .
- 19ème. promotion , Michel Lambert, entretien du 8 avril 2016, enregistré.
- 24ème. promotion, Michel Beaudouin, entretien du 16 mai 2017, enregistré.
- 36ème. promotion, Pierre Letourneur, entretien du 9 février 2016.
- 40ème. promotion, Bernard Buisson, entretien du 9 janvier 2016 enregistré.
Retranscrit par Guy Schüpbach
- 46ème. promotion, Jean-Claude Rouvière, entretien du 25 juillet 2015, enregistré.
- 46ème. promotion, Jean-Claude Rouvière, 2ème. entretien du 2 novembre 2017.
(enregistré)

Sources imprimées : témoignages écrits.

- 11ème. promotion, Jean-Jacques Charon.
- 11ème. promotion, René Rault-Verpreys, décédé en mars 2016.

(manuscrits retranscrits par André Sannier).

- 14ème. promotion, Jean-Jacques Augry.
- 20ème. promotion, Claude Giraud.
- 24ème. promotion, Georges Maestrini.

(11 manuscrits retranscrits par André Sannier).

- ✓ TUNISIE (janvier 1959 à mars 1961) CIPE TUNIS.
- ✓ MISSION AU CAMEROUN (1961) alphabétisation technique.
- ✓ MEXIQUE (octobre 1961-juin 1968).
- ✓ CHILI (1969-1976) CENFA SANTIAGO.
- 28ème. promotion, André Bordes.
- 28ème. promotion, Guy Schüpbach.
- 31ème. promotion, Marc Leygonie.
- 38ème. promotion. Francis Farvacque. Décédé en juillet 2017.

(7 courriels retranscrits par André Sannier)

- 38ème. promotion, Jean Laval.
- 45ème. promotion, Jacques Munoz et Claude Meunier *Les mémoires d'Albert*.
(témoignage écrit et diaporama).
- 2ème. AMT, après Blida, Mohamed Mégherfi.

TABLE DES MATIÈRES

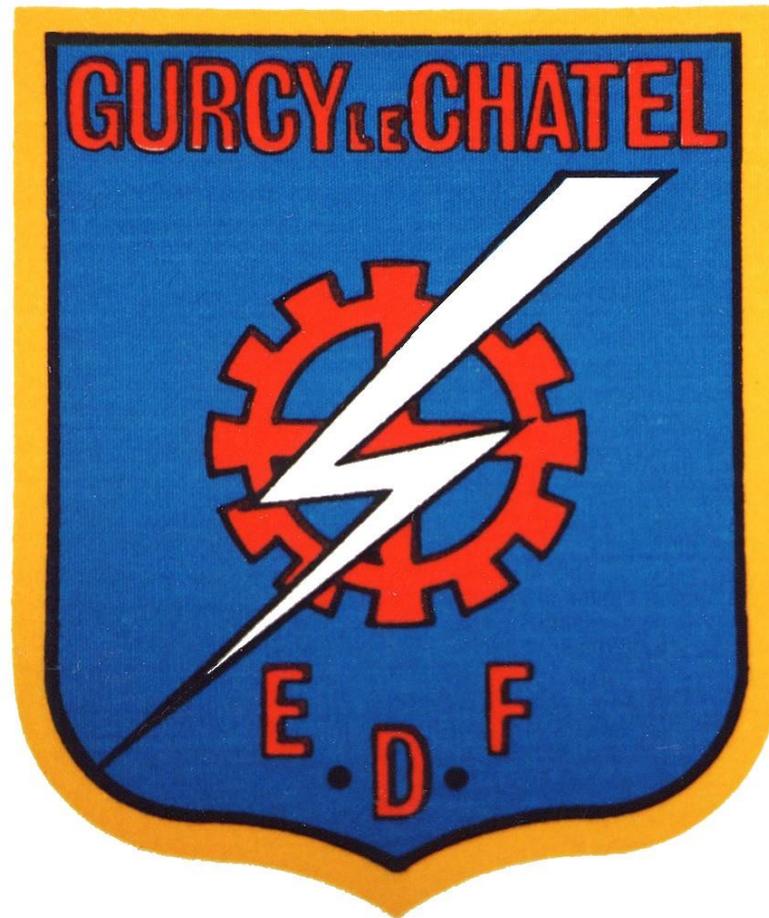
REMERCIEMENTS.....	4
INTRODUCTION.....	6
PRÉSENTATION DU SUJET.....	6
MOTIVATION DANS LE CHOIX DU SUJET.....	7
LIMITES GÉOGRAPHIQUES ET CHRONOLOGIQUES.....	8
LIMITES GÉOGRAPHIQUES.....	8
LIMITES CHRONOLOGIQUES.....	10
HISTORIOGRAPHIE DES THÈMES SOULEVÉS.....	10
LE DOUBLE ENJEU TECHNIQUE ET HUMAIN DE LA NATIONALISATION.....	10
LE CENTRE DE FORMATION DE GURCY-LE-CHÂTEL.....	12
L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE.....	14
PROBLÉMATIQUE.....	15
1. DÉMARCHE DE RECHERCHE.....	15
1.1. MÉTHODOLOGIE.DE.RECHERCHE DES SOURCES.....	15
1.2. GESTION ET CONSERVATION.....	17
POINTS CLÉS.....	18
1ÈRE.PARTIE:1943–1946-LA.RECONSTRUCTION.D'APRÈS-GUERRE,ENJEU.NATIONAL.	19
2. 1943-1945 : UNE FRANCE À RECONSTRUIRE.UN SECTEUR ÉNERGÉTIQUE	
ÉCLATÉ.....	19
2.1. CHAOS ET VÉTUSTÉ DU SECTEUR PRODUCTIF.....	20
2.1.1. Le secteur énergétique en 1945 : chaos et vétusté.....	20
2.1.2. Sous-production, une demande forte.....	21
2.2..LES BESOINS DE MAIN-D'ŒUVRE QUALIFIÉE FACE À UN	
ENSEIGNEMENT TECHNIQUE BALBUTIANT.....	22
3. UN PETIT CENTRE DE FORMATION AUX MÉTIERS DE L'ÉLECTRICITÉ.	
LE TOURNANT DE 1943.....	23

7.3.5. La sensibilisation au risque électrique.....	47
7.3.6. Après l'école, le stage en industrie.....	48
7.4. L'EMPLOI DU TEMPS.....	50
7.5. UN DIPLÔME... RECONNU PAR EDF EXCLUSIVEMENT.....	50
7.6. LES ÉLÈVES, PRINCIPAUX PROTAGONISTES.....	51
7.6.1. Une absence évidente de mixité.....	51
7.6.2. Qui sont les élèves.....	52
7.7. LA COLLECTIVITÉ : UNE FORMATION À LA VIE DE CITOYEN.....	55
7.7.1. L'équipe, la cellule sociale élémentaire.....	56
7.7.2. Les promotions : évolution des effectifs, parrains de promotion.....	56
7.8. LES ENSEIGNANTS, PARTIES PRENANTES DE LA FORMATION TECHNIQUE ET HUMAINE DES ÉLÈVES.....	58
7.9. LA VIE QUOTIDIENNE À GURCY.....	59
7.9.1. Le costume, outil d'égalité.....	60
7.9.2. Des loisirs progressivement plus variés et nombreux.....	61
8. DEUX SPÉCIFICITÉS : LA PLACE ESSENTIELLE DU SPORT ET UNE PÉDAGOGIE EXPÉRIMENTALE.....	64
8.1. LA PLACE ESSENTIELLE DU SPORT.....	64
8.1.1. 1947-1954 : des équipements toujours plus modernes.....	65
8.1.2. Le sport : une composante de la formation et un vecteur de valeurs.....	67
8.1.3. La valorisation du sport et des performances.....	67
8.1.4. Le sport : une « stratégie de communication ».....	73
8.2. LA « COLONNE VERTÉBRALE DE GURCY » : UNE PÉDAGOGIE RÉVOLUTIONNAIRE.....	74
8.2.1. Henckès, l'influence de Bachelard.....	74
8.2.2. Le départ : la méthode Carrard de la rue Dareau.....	77
8.2.3. L'apport de la psychotechnique de Guy Palmade.....	77
8.2.4. La nécessité d'alternative technique et humaine à la méthode descendante.....	78
8.2.5. La « méthode Henckès ».....	79

16.2.L'ADAPTATION D'EDF AU NOUVEAU CONTEXTE LÉGISLATIF DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE : LA CONVENTION DE PARTENARIAT.....	127
16.2.1. Le contenu de la convention de 1956.....	126
16.3. 1961, UNE NOUVELLE CONVENTION PLUS CONTRAIGNANTE MAIS UNE PÉRIODE D'ÂGE D'OR DE GURCY.....	129
17. 1955-1965 : L'ÂGE D'OR DE GURCY, RENOMMÉE, DIVERSIFICATION, INTERNATIONALISATION.....	131
17.1. LAMBERT, ALLIER, HENCKES: UN TRIO COMPLÉMENTAIRE D'ACTEURS-CLÉS..	133
17.2. LES SOURCES SUR LA DÉCENNIE D'ÂGE D'OR : 1955 À 1966.....	136
17.3 DE NOUVEAUX NOMS POUR UNE FORMATION GLOBALE « HUMANISME TECHNIQUE » ET « FORMATION PHYSIQUE PROFESSIONNELLE ».....	137
17.4 À PARTIR DE 1955, LA DIVERSIFICATION VERS LA FORMATION CONTINUE.....	142
17.5. LES MOYENS DE CETTE DIVERSIFICATION : L'EXTENSION DE LA PÉDAGOGIE. DE GURCY. À L'ENSEMBLE DES AGENTS. ET. À L'ÉTRANGER.....	144
17.5.1. UN OUTIL DE DIFFUSION DU SAVOIR EN FORMATION CONTINUE EN FRANCE PUIS À L'ÉTRANGER : LES « CAISSES DE GURCY »...	144
17.5.2. le CETAP, acteur de la diversification vers la formation continue en France et à l'étranger.....	149
17.6. L'ÂGE D'OR DU « MODÈLE GURCY » EN FRANCE.....	151
17.6.1. Une campagne active de promotion par voie de presse.....	151
17.6.2. Des résultats sportifs toujours plus impressionnants	152
17.6.3. La visite de champions.....	153
17.6.4. Visite de personnages illustres à Gurcy.....	155
17.6.5. Un moyen moderne promotionnel, le film : « L'école de la vie » tourné en 1960.....	157
17.6.6. Une ouverture vers le monde mais isolée de l'actualité.....	159
17.7. L'ÂGE D'OR DU « MODÈLE GURCY » À L'ÉTRANGER.....	160
17.7.1. Le tournant de 1960.....	161
17.7.2. Le contexte : décolonisation et coopération technique.....	163
17.7.3. Les 3 axes de la contribution de Gurcy à la coopération technique.....	164

17.7.4. L'organisation administrative et contractuelle et la répartition de financement...	173
17.7.5. Le bilan international de l'implication de Gurcy dans la coopération technique internationale.....	173
17.8. UN BILAN DE LA DÉCENNIE 1955 – 1967.....	175
17.8.1. Quels liens avec l'Éducation nationale pendant cette décennie?.....	175
17.8.2. Un âge d'or que tous pensent éternel	176
5ÈME PARTIE : LA VIE APRÈS L'ÉCOLE.....	176
18.LA VIE APRÈS L'ÉCOLE.....	176
18.1. L'AFFECTATION EN STAGE ET EN EXPLOITATION.....	177
18.2. LE SERVICE MILITAIRE.....	178
19.LA CARRIÈRE APRÈS GURCY.....	179
19.1. LE LIEN AVEC LES CAMARADES : « GURCY-TRANSFO » ET L'AMICALE.....	179
19.2. LES TRAJECTOIRES DE CARRIÈRES PRÉPONDÉRANTES.....	180
19.2.1. Carrières en Centre de distribution.....	180
19.2.2. Carrières au sein d'un protectorat français.....	181
19.2.3. Du thermique au nucléaire.....	181
19.3. ÊTRE CADRE APRÈS GURCY.....	182
6ÈME PARTIE : LE TOURNANT DE 1967 ET LA FIN D'UNE FILIÈRE EXCLUSIVE D'AGENTS D'EXÉCUTION.....	184
20.1967 . UN NOUVEAU TOURNANT.....	184
20.1. LE DÉPART D'ALLIER ET LA CRÉATION DE LA FORMATION AMT.....	184
20.2. LA NÉCESSITÉ DE FAIRE ÉVOLUER LE NIVEAU DE RECRUTEMENT.....	185
20.2.1. Élévation du niveau des candidats au concours du fait de l'amélioration de.l'enseignement.....	185
20.2.2. Le baccalauréat de technicien et des IUT:des filières alternatives d'embauches pour EDF ?.....	187
21..UN SECOND NIVEAU DE RECRUTEMENT : LES AMT.....	188
21.1 L'IMPACT CHEZ EDF : LA NOUVELLE CONVENTION DE 1968 . ET LA FIN DE L'AUTONOMIE.....	189

23.15. 40 ^{ÈME} PROMOTION, BERNARD BUISSON, ENTRETIEN DU 9 JANVIER 2016 ENREGISTREMENT RETRANSCRIT PAR GUY SCHÜPBACH.....	265
23.16. 45 ^{ÈME} PROMOTION (1964) : JACQUES MUNOZ ET CLAUDE MEUNIER « LES « MÉMOIRES.D'ALBERT ». TÉMOIGNAGE.ÉCRIT (EXTRAITS).....	277
23.17. 46 ^{ÈME} PROMOTION (1964) : JEAN-CLAUDE ROUVIÈRE, 72 ANS, 1 ^{ER} .ENTRETIEN DU 25 JUILLET 2015 (ENREGISTRÉ).....	278
23.18. 46 ^{ÈME} PROMOTION..(1964). JEAN-CLAUDE ROUVIÈRE, 2 ^{ÈME} ENTRETIEN DU 2 NOVEMBRE 2017 (ENREGISTRÉ).....	300
23.19. 2 ^{ÈME} AMT.(1969).APRÈS.BLIDA. MOHAMED MÉGHERFI. TÉMOIGNAGE ÉCRIT.(EXTRAITS).....	304
ANNEXE 2 : VUE AÉRIENNE DE L'ÉCOLE.....	322
ANNEXE 3 : LISTE DES PROMOTIONS ET NOMS DES PARRAINS.....	323
ANNEXE 4 : LOI ET HYMNE DE L'ÉCOLE DE GURCY-LE-CHÂTEL.....	326
ANNEXE 5 : LISTE DES CENTRES DE FORMATION RÉALISÉS À L'ÉTRANGER SUR LE MODÈLE DE GURCY.....	328
ANNEXE 6 : LISTE DES « CAISSES DE GURCY ».....	331
BIBLIOGRAPHIE.....	333
TABLE DES MATIÈRES.....	350



Blason de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel



La liberté n'est pas l'indépendance
Elle ne consiste pas à faire ce que l'on veut
Mais à *pouvoir* faire ce que l'on *doit* faire

— ◆ —
Ce que tu dois faire : devenir un technicien accompli
un homme de métier
mais aussi et surtout assumer ton métier d'homme

Cette école est ton école
D'autres l'ont bâtie ---- pour toi
Tu dois la rendre vivante et lui donner un visage
Un esprit qui se construit tous les jours — par ton action
Tu construis pour d'autres.

Tu n'es pas seul. Tu es membre d'une communauté
Tu obéis à la règle fixée par la communauté
Tu accomplis les obligations qui le lient au groupe.
Tu es solidaire. Tu es responsable.

Enfreindre cette loi c'est le désavouer
La refuser c'est l'exclure de la communauté

— ◆ —
Aujourd'hui, délégué d'une tradition commune
Demain, artisan de la propre vie

Loi de l'école de métiers de Gurcy-le-Châtel